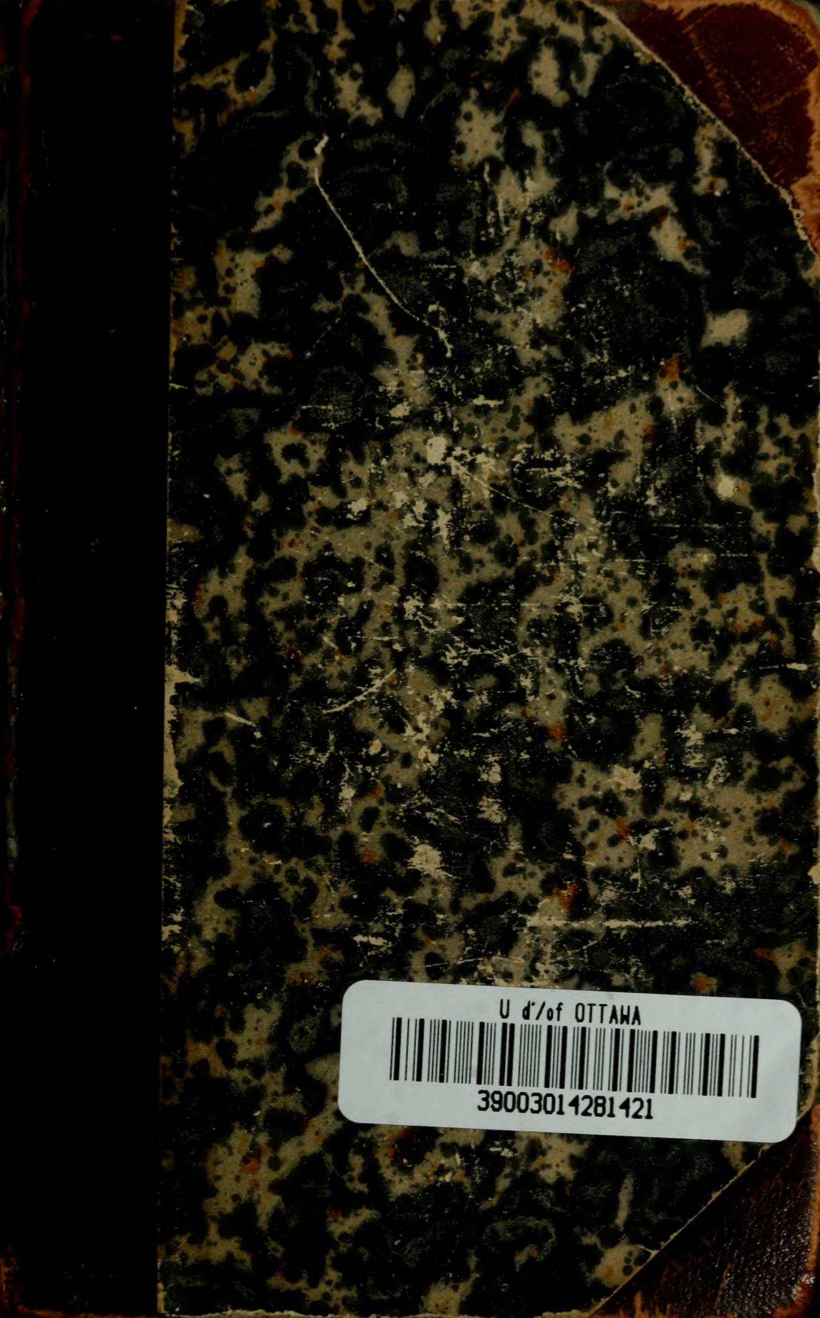


U d'/of OTTAWA
39003014281421

COLLECTION MICHEL LÉVY

---

# ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

# ŒUVRES COMPLÈTES
# D'ALEXANDRE DUMAS
## PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

| | |
|---|---|
| Acté | 1 |
| Amaury | 1 |
| Ange Pitou | 2 |
| Ascanio | 2 |
| Aventures de John Davys | 2 |
| Les Baleiniers | 2 |
| Le Bâtard de Mauléon | 3 |
| Black | 1 |
| La Bouillie de la comtesse Berthe | 1 |
| La Boule de neige | 1 |
| Bric-à-Brac | 2 |
| Un Cadet de famille | 3 |
| Le Capitaine Pamphile | 1 |
| Le Capitaine Paul | 1 |
| Le Capitaine Richard | 1 |
| Catherine Blum | 1 |
| Causeries | 2 |
| Cécile | 1 |
| Charles le Téméraire | 2 |
| Le Chasseur de sauvagine | 1 |
| Le Château d'Eppstein | 2 |
| Le Chevalier d'Harmental | 2 |
| Le Chevalier de Maison-Rouge | 2 |
| Le Collier de la reine | 3 |
| La Colombe | 1 |
| Les Compagnons de Jéhu | 3 |
| Le Comte de Monte-Cristo | 6 |
| La Comtesse de Charny | 6 |
| La Comtesse de Salisbury | 2 |
| Les Confessions de la marquise | 2 |
| Conscience l'innocent | 2 |
| La Dame de Monsoreau | 3 |
| La Dame de Volupté | 2 |
| Les Deux Diane | 3 |
| Les Deux Reines | 2 |
| Dieu dispose | 2 |
| Les Drames de la mer | 1 |
| La Femme au collier de velours | 1 |
| Fernande | 1 |
| Une Fille du régent | 1 |
| Le Fils du Forçat | 1 |
| Les Frères corses | 1 |
| Gabriel Lambert | 1 |
| Gaule et France | 1 |
| Georges | 1 |
| Un Gil Blas en Californie | 1 |
| Les Grands Hommes en robe de chambre. — César | 2 |
| La Guerre des femmes | 2 |
| Histoire d'un casse-noisette | 1 |
| L'Horoscope | 1 |
| Impressions de voyage : | |
| — Une Année à Florence | 1 |
| — L'Arabie Heureuse | 3 |
| — Les Bords du Rhin | 2 |
| — Le Capitaine Arena | 1 |
| — Le Caucase | 3 |
| — Le Corricolo | 2 |
| — Le Midi de la France | 2 |
| — De Paris à Cadix | 2 |
| Impressions de voyage : | |
| — Quinze jours au Sinai | 1 |
| — En Russie | 3 |
| — Suisse | 3 |
| — Le Speronare | 1 |
| — La Villa Palmieri | 1 |
| — Le Véloce | 2 |
| Ingénue | 2 |
| Isabel de Bavière | 2 |
| Italiens et Flamands | 2 |
| Ivanhoe de Walter Scott (trad) | 2 |
| Jane | 1 |
| Jehanne la Pucelle | 1 |
| Louis XIV et son Siècle | 4 |
| Louis XV et sa Cour | 2 |
| Les Louves de Machecoul | 3 |
| Madame de Chamblay | 2 |
| La Maison de glace | 2 |
| Le Maître d'armes | 1 |
| Les Mariages du père Olifus | 1 |
| Les Médicis | 1 |
| Mes Mémoires | 10 |
| Mémoires de Garibaldi | 2 |
| Mémoires d'une aveugle | 2 |
| Mémoires d'un méd.—J. Balsamo | 5 |
| Le Meneur de loups | 1 |
| Les Mille et un Fantômes | 1 |
| Les Mohicans de Paris | 4 |
| Les Morts vont vite | 2 |
| Napoléon | 1 |
| Une Nuit à Florence | 1 |
| Olympe de Clèves | 3 |
| Le Page du duc de Savoie | 2 |
| Le Pasteur d'Ashbourn | 2 |
| Pauline et Pascal Bruno | 1 |
| Un Pays inconnu | 1 |
| Le Père Gigogne | 2 |
| Le Père la Ruine | 1 |
| La Princesse de Monaco | 2 |
| La Princesse Flora | 1 |
| Les Quarante-Cinq | 3 |
| La Régence | 1 |
| La Reine Margot | 2 |
| La Route de Varennes | 1 |
| Le Salteador | 1 |
| Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) | 5 |
| Souvenirs d'Antony | 1 |
| Les Stuarts | 1 |
| Sultanetta | 1 |
| Sylvandire | 1 |
| Le Testament de M. Chauvelin | 1 |
| Trois Maîtres | 1 |
| Les Trois Mousquetaires | 2 |
| Le Trou de l'Enfer | 1 |
| La Tulipe noire | 1 |
| Le Vicomte de Bragelonne | 6 |
| La Vie au désert | 2 |
| Une Vie d'artiste | 1 |
| Vingt ans après | 3 |

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

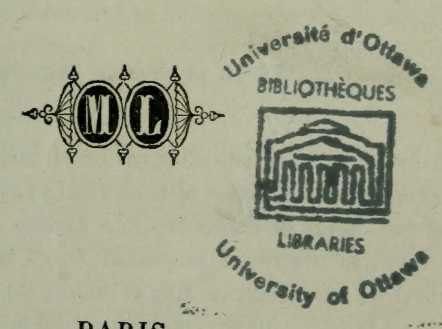
# DIEU DISPOSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION




PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

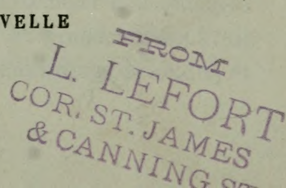
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866





# DIEU DISPOSE

---

## I

### BAL COSTUMÉ CHEZ MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

Il y eut, vers la fin du règne de Charles X, une sorte de désarmement et de trêve dans la politique. Le ministère Martignac fut comme une concession mutuelle que les partis se firent l'un à l'autre, et les esprits superficiels purent croire un instant la paix scellée entre les traditions du passé et les instincts de l'avenir.

Mais les penseurs ne se laissent pas prendre à ces apparences. Ils savent que le progrès et la civilisation ne s'arrêtent jamais, et que ces réconciliations momentanées ne sont que le repos qui précède les grandes crises. C'est par le ciel bleu qu'il faut s'attendre aux coups de foudre, et

quand la révolution sommeille, elle prend des forces pour les luttes prochaines.

Monsieur de Martignac était un esprit souple, délié et conciliant, qui jouait, entre la cour et la nation, le rôle des soubrettes de comédie entre les amoureux qui se boudent. Ce qui ôtait de la valeur à son personnage, c'est qu'ici les *amoureux* ne s'aimaient pas, et que le rapatriage devait finir par une rupture violente. Mais monsieur de Martignac n'en travaillait pas moins au mariage, comme s'il n'y avait pas la séparation derrière. Il allait du roi à la France, disant à chacun du bien de l'autre, réfutant les griefs, éloignant les rancunes, faisant faire des deux parts un pas vers le rapprochement désirable. Il défendait la liberté aux Tuileries, et la royauté au Palais-Bourbon.

Cette tâche de médiateur ne s'accomplit pas sans risquer un peu de soi-même. On ne se jette pas entre les combattants sans attraper les horions de droite et de gauche. Les opinions veulent qu'on les épouse absolument, et n'admettent pas la bigamie. Monsieur de Martignac compromettait donc son crédit du côté des courtisans et sa popularité du côté des libéraux, et il se faisait des ennemis dans les deux camps. Mais, en revanche, il se faisait des amis parmi ceux dont il est surtout charmant d'être aimé, parmi les artistes, les jeunes gens et les femmes, qui lui savaient gré de l'apaisement qu'il avait mis dans la situation. Tout le monde élégant et spirituel, dont la paix, les fêtes et l'art sont la vie, lui était reconnaissant du plaisir retrouvé et le remerciait en s'amusant.

On se souvient quel ravissant, oublieux et ardent tourbillon fut le carnaval de 1829.

Ce fut comme une mer montante de fêtes, de bals et de mascarades, dont la vague s'éleva jusqu'aux plus hautes régions, et atteignit aux marches du trône. Son Altesse Royale madame la duchesse de Berry, entraînée par le torrent, conçut l'idée de recommencer la mode des résurrections des époques historiques.

Madame la duchesse de Berry, c'est plus que jamais le moment de le dire, à présent qu'elle est en exil, était une nature charmante et vivante. Aussi brave à la joie au pavillon Marsan, qu'elle l'a été au péril en Vendée ; elle avait dans l'imagination cet entrain, cette verve, cette hardiesse qu'elle a eus dans l'action depuis. Dans toutes les fêtes, qui jetèrent comme les splendeurs du soleil couchant sur la dernière heure de la monarchie expirante, elle fut deux fois la reine, reine par droit de naissance et reine par droit de *conquêtes*. Figure deux fois française ; spirituelle et courageuse, capricieuse et chevaleresque, cordiale et virile, devant laquelle les poëtes de l'avenir rêveront bien des romans, lorsque la perspective du temps aura idéalisé quelques parties trop réelles et estompé quelques saillies que nous voyons de trop près maintenant.

Donc, en ce bienheureux carnaval de 1829, la duchesse de Berry fut prise d'une velléité qui mêlait une fantaisie de femme à une idée d'artiste. L'usage de se masquer était depuis longtemps tombé en désuétude dans les salons. Faire revivre le costume à la cour, devant ce vieillard sérieux qui était le roi de France, devant ce trône qui ressemblait à un confessionnal, la chose n'était guère possible. Sans doute Louis XIV avait bien figuré en personne dans des ballets, et, à la rigueur, la cour de Charles X ne déro-

geait pas en suivant l'exemple du grand roi. Mais celui qui avait dansé aux divertissements de Lulli et de Molière, c'était le Louis XIV jeune, amoureux et téméraire : et encore, quatre vers de Racine avaient suffi pour le faire renoncer à ces exhibitions compromettantes. Et certes, le roi s'était repenti plus tard de ces accrocs à sa majesté, et le mari de madame de Maintenon n'aurait pas été le dernier à blâmer sévèrement l'amant de mademoiselle de La Vallière.

Il fallait donc que la frivolité du costume s'autorisât d'un plaisir plus sérieux, que le déguisement ne fût qu'un moyen et non un but, et que le masque recouvrît une pensée plus grave.

La duchesse de Berry ne fut pas longtemps à trouver son expédient. On commençait alors à se préoccuper du moyen âge. Des poëtes et des peintres immortels s'étaient mis, chose inouïe jusque-là, à regarder les cathédrales, à étudier les chroniques, à fouiller le passé de la France. Le moyen âge fut bien vite à la mode. On ne parla plus que de dagues et de pourpoints ; on ne se meubla plus que de bahuts, de vieilles tapisseries, de chêne sculpté et de vitraux. Le seizième siècle sourtout fit fureur, et tous les esprits se retournèrent avec enthousiasme vers la renaissance, ce printemps de notre histoire, cette saison fleurie et féconde où le vent tiède qui soufflait d'Italie semblait apporter en France l'amour de l'art et le goût du beau.

Il est peut-être permis à celui qui écrit ces lignes de rappeler qu'il ne fut pas tout à fait étranger à ce mouvement des intelligences, et que la représentation d'*Henri III* date de février 1829.

Rouvrir la tombe du seizième siècle, recomposer cette merveilleuse époque, faire marcher au jour des vivants ce siècle éblouissant qui emplissait toutes les pensées, n'était-ce pas là une fantaisie royale et qui amnistiait souverainement le masque et le costume? De cette façon, une idée austère et presque pieuse se joignait à l'amusement, et le plus rigoureux moraliste ne pouvait accuser de frivolité une fête où, sous les masques, on sentait la figure sévère de l'histoire.

La duchesse de Berry résolut donc de reproduire exactement une des principales fêtes du seizième siècle, et il fut décidé que la cour de Charles X représenterait les fiançailles de François, dauphin de France, avec Marie Stuart.

Les rôles furent distribués. Madame se réserva Marie Stuart; celui du dauphin fut donné au fils aîné du duc d'Orléans, qui s'appelait alors le duc de Chartres.

Le reste fut partagé aux plus grands noms et aux plus jolies femmes de la cour. Un détail qui amusa beaucoup la duchesse, ce fut de faire représenter, quand cela se pouvait, les ancêtres par les descendants. Ainsi, le maréchal de Brissac fut joué par monsieur de Brissac, Biron par monsieur de Biron, et monsieur de Cossé par monsieur de Cossé.

On se mit aussitôt à l'œuvre, et pendant un mois tout Paris fut sens dessus dessous pour les apprêts de cette nuit splendide. On bouleversa tous les cartons de la Bibliothèque et toutes les armoires du Musée pour retrouver le modèle d'une dague ou le dessin d'une coiffure. Les peintres collaborèrent avec les tailleurs, et les archéologues avec les modistes.

Chacun restait chargé, à ses risques et périls, de l'exécution de son costume. Dès lors l'amour-propre fut en jeu; il s'agissait de ne pas être pris en flagrant délit d'anachronisme; les plus jeunes filles se penchèrent sur les plus vieilles gravures et sur les plus vieux livres. L'érudition ne s'était jamais vue à pareille fête; elle qui n'est habituée à recevoir chez elle que de vieilles barbes grises et mal peignées, elle fut toute décontenancée de cette subite invasion de tant de visages frais et roses.

Tous les charmants peintres d'alors, Johannot, Devéria, Eugène Lami, furent mis en réquisition. Duponchel fut appréhendé au corps et traîné dans tous les boudoirs, et mit le sceau à sa réputation d'antiquaire ès hauts-de-chausse et docteur ès pendants d'oreille. Enfin arriva le lundi 2 mars 1829, qui était le jour fixé. Marie Stuart et son cortége devaient être reçus aux Tuileries par la cour de France et le dauphin François, que Marie venait épouser. Le défilé devait commencer à sept heures et demie. Mais, malgré le monde d'ouvriers et la forêt d'aiguilles qu'on avait employés depuis un mois, tout le monde ne fut pas prêt à l'heure dite, et l'on fut forcé d'attendre jusqu'à dix heures.

A dix heures, la marche s'ouvrit, et l'on s'étagea sur l'escalier du pavillon Marsan, dans l'ordre suivant :

Un garde du corps et un garde-suisse;

Cinq pages du dauphin de France;

L'officier des gardes suisses;

Six maréchaux sur deux rangs;

Le dauphin François.

Le dauphin avait derrière lui, d'abord le connétable de Montmorency et le duc de Ferrare.

Puis neuf gentilshommes marchant sur trois rangs.

Ainsi échelonnée, la cour de France attendit.

Presque au même moment, le cortége de Marie Stuart déboucha.

Devant la reine marchaient cinq pages, puis huit demoiselles d'honneur.

Derrière elles venaient :

Quatre dames d'honneur;

La reine de Navarre ;

Quatre princesses du sang ;

La reine-mère ;

Et, enfin, tout le flot des dames et des seigneurs.

Le défilé se fit avec pompe et activité. Cette foule de gentilshommes en manteaux courts et en longs pourpoints, la toque au flequet de plumes placée sur l'oreille, la tête haute et la moustache relevée, présentant le poing à chaque dame pour lui servir d'appui ; les diamants, les pierreries, les étoffes éclatantes, l'inondation des lumières, tout rendait aux yeux les rayonnements des grandes époques éteintes. Assurément, ce n'était pas là un divertissement vulgaire ; l'illusion était complète, la chaîne se renouait entre le présent et le passé, entre la vie et la mort; le costume emprunté aux siècles enterrés communiquait aux acteurs de ce drame étrange quelque chose de ceux qui l'avaient porté, et plus d'un sentit sans doute tressaillir dans sa poitrine le cœur de l'aïeul dont il avait l'habit.

On se rendit d'abord dans le grand salon de Mademoiselle, où attendaient les spectateurs invités, les hommes en

habit habillé et les femmes toutes vêtues en blanc, pour faire mieux ressortir les couleurs des costumes. Une vaste loge en forme d'amphithéâtre, tapissée de velours nacarat et décorée de cartouches et de gonfanons aux armes et aux devises de France et d'Ecosse, avait été préparée pour recevoir Marie Stuart.

La duchesse de Berry s'assit sur un trône. Les cheveux crêpés et relevés en racine droite, la fraise goudronnée et parsemée de pierres précieuses, habillée d'une robe de velours bleu, sous laquelle elle portait un vertugadin, et qu'écrasaient trois millions de diamants, elle rappelait de la manière la plus frappante les portraits de la reine d'Écosse, qu'ont offert à l'admiration de la postérité Frédérico Zuccheri, Vanderwert et Georgius Vertue.

Marie Stuart assise, et sa suite ordonnée autour d'elle, la musique préluda et les danses commencèrent. Un quadrille réglé par Gardel, et qui était un composé de la sarabande et d'autres pas du temps, mélangea un moment les plus jeunes filles et les plus beaux garçons de la cour.

Puis il arriva ce qui devait arriver. On en eut bientôt assez de l'histoire, de la majesté et de la représentation. On se relâcha un peu de la raideur du rôle qu'on jouait, la sarabande tourna en contredanse, les costumes et les robes blanches se mêlèrent, les acteurs se confondirent avec le public, et le seizième siècle valsa avec le dix-neuvième.

La moins intrépide danseuse ne fut pas la duchesse de Berry.

Un trait, qui peint bien cette vive et fière nature, c'est qu'ayant laissé tomber, en dansant la galoppe, une frange de diamants de sa ceinture dont le prix pouvait bien mon-

ter à 500,000 francs, elle ne voulut pas souffrir qu'on interrompît la danse ni qu'on fît écarter personne pour chercher le précieux joyau. Elle ne s'en inquiéta pas une seconde dans toute la nuit.

Au reste, ces bijoux furent retrouvés le lendemain.

L'exemple ainsi donné par la maîtresse de la maison, l'on comprend sans peine quelle animation et quelle ardeur devaient régner dans cette fête mémorable. Rien de plus chatoyant que ce fourmillement de richesses, que cette diversité de couleurs, que cette cohue de rayonnements. Chaque costume, résultat de longues méditations et d'inspirations qui avaient des millions à leur service, aurait mérité d'être examiné en particulier. Chaque homme, chaque femme était un chef-d'œuvre.

Mais personne, excepté peut-être madame la duchesse de Berry, n'eût pu rivaliser, pour la fidélité scrupuleuse des détails et pour la vérité irréprochable, avec un seigneur qui avait accompagné la reine-mère d'Écosse.

Ce seigneur s'appelait lord Drummond.

Son toquet, son manteau, son pourpoint et son haut-de-chausse étaient de velours vert, enrichis de filets d'or qui couraient tout le long et formaient une broderie comme on en peut voir une dans le portrait de Charles IX, par Clouet. Autour de la toque était attachée une chaîne composée de perles et de pierres précieuses, qui avaient été montées dans l'Inde. Son manteau était doublé d'une étoffe grise à fleurs d'or, venue d'Orient, et semblable à celles dont Venise seule fournissait toute l'Europe au seizième siècle. Les boutons du pourpoint étaient des perles fines. Une épée d'un travail exquis, conservée depuis trois

cents ans dans sa famille, pendait à son côté, et il portait à sa ceinture une admirable escarcelle ciselée qui avait appartenu à Henri III.

Les yeux, réclamés par cet ajustement si savant et si riche, s'étaient de toutes parts tournés du côté de lord Drummond. Lord Drummond n'était pas seul; il était accompagné d'un personnage sur qui l'attention ne tarda pas à se fixer.

Presque tous les seigneurs avaient leur suivant; l'un son page, l'autre son fou, l'autre son capitaine d'armes, figures du second plan, qui contribuaient à la variété de l'ensemble.

Celui qui accompagnait lord Drummond était une sorte de médecin ou d'astrologue comme en entretenaient souvent les grandes maisons du moyen âge. Il était vêtu très-simplement d'une longue robe de velours noir, que coupaient seulement une lourde chaîne d'argent fin, et une longue barbe blanche qui s'épanchait à flots sur sa poitrine. Ses cheveux non moins blancs s'échappaient d'un bonnet de fourrures.

On n'eût peut-être pas remarqué cet homme si les regards n'eussent été invités par la splendeur de lord Drummond; mais une fois que l'œil était tombé sur cette figure, il ne pouvait plus s'en arracher. L'attention venait pour le lord et restait pour l'astrologue.

Le costume était simple; mais, ni pour le goût ni pour la science, la minutie la plus susceptible n'eût trouvé une syllabe à y redire. Pas une seule de ces imperfections de détail, qui sont les fautes d'orthographe de l'archéologie. Un vieux tableau qui se serait mis à vivre et à marcher

n'aurait pas différé d'un point dans la robe et d'un pli dans la figure.

Mais le costume n'était que l'accessoire. C'était l'homme qui exigeait et concentrait la curiosité. Quelque chose de viril et de puissant éclatait dans toute sa fière et haute stature. Sa barbe et ses cheveux blancs, quand on le regardait longtemps, étaient démentis par le jet irrésistible de son œil gris et par la pureté de son grand front sans rides.

Au moment où l'étiquette historique se rompit et où la cérémonie fit place au pêle-mêle du bal, plus d'un groupe se préoccupa du suivant de lord Drummond. On s'informa de lui. Mais, soit qu'il fût bien déguisé, soit que personne ne le connût, on ne put savoir son nom.

— Pardieu! s'écria le comte de Bellay, il y a un moyen bien simple de le savoir; je vais le demander à lord Drummond.

— C'est inutile, messieurs, dit une voix à distance.

Le comte et ses interlocuteurs se retournèrent. C'était l'astrologue qui parlait de l'autre bout du salon; il avait entendu leur entretien, quoique la musique couvrît leurs voix.

— Ne vous dérangez pas pour si peu, monsieur le comte, ajouta-t-il en s'approchant du groupe. Vous voulez savoir mon nom? Eh! ne l'avez-vous pas deviné à mon costume? Je m'appelle Nostradamus.

— Le vrai? dit le comte en riant.

— Le vrai, répondit gravement l'inconnu.

## II

### NOSTRADAMUS.

La fière mine et l'assurance originale de l'astrologue eurent bientôt attiré autour de lui un groupe curieux et joyeux.

— Eh bien! lui dit le comte de Bellay, si tu es le vrai Nostradamus, pourquoi ne nous dis-tu pas la bonne aventure?

— Je vous dirai toutes les bonnes aventures que vous voudrez, reprit Nostradamus, et, d'abord, la bonne aventure du passé. Car, savez-vous seulement qui vous êtes, et connaissez-vous la vie de celui dont vous portez le costume?

— Ma foi! non, dit le comte.

— Eh bien! je vais vous la dire.

Et aussitôt Nostradamus de refaire en quelques phrases rapides le caractère et l'existence du personnage que ressuscitait le comte. La foule s'amassait, de plus en plus avide, autour du conteur, et chacun à son tour le questionnait sur son rôle. Nostradamus saisissait au vol toutes les interrogations, et, sans jamais paraître embarrassé, il racontait à tous les déguisements leur histoire avec une verve et une science surprenantes.

Ce qui donna plus de piquant encore à ces improvisa-

tions érudites, c'est qu'on ne tarda pas à s'apercevoir que, soit hasard, soit malice, Nostradamus prenait dans la vie des morts représentés les aventures qui se rapportaient à la vie des vivants qui les représentaient, et, sous forme de chronique et d'événements anciens, disait les faits d'hier et les intrigues récentes.

C'était juste assez voilé pour que les héros ne se reconnussent pas, et assez transparent pour que la galerie les reconnût.

Au fond, pour des observateurs moins frivoles que des gens de cour et de plaisir, il y avait par momens, dans cette verve historique, comme un sentiment d'amère joie à étaler les plaies de la société, les mystères des alcôves et la litanie des scandales. Ces plaisanteries, toujours élégantes et polies, laissaient percer souvent la griffe des allusions amères.

Parfois, ceux que le costume faisaient mari et femme étaient mariés en effet par la médisance des salons. Parfois une coïncidence curieuse donnait à un marquis trop heureux aux cartes le costume d'un mort connu par ses tricheries au jeu, péché véniel au seizième siècle, et dont les rois eux-mêmes ne se défendaient pas. Parfois, au contraire, un contraste non moins amusant faisait que le personnage d'un mari, célèbre pour avoir tué l'amant de sa femme, était représenté par un de ces maris complaisants qui apprécient la douceur de la vie à trois. Nostradamus profitait et abusait de ces ressemblances et de ces contradictions.

De là, mille éclats de rire et un vivant tumulte, qui faisaient abonder la foule de tous les coins du bal.

Parmi les curieux qu'attirait le joyeux vacarme, il y en

eut un dont l'arrivée sembla tout à coup frapper Nostradamus.

C'était l'ambassadeur de Prusse, un homme jeune encore, quarante ans à peine, mais vieilli, incliné, fatigué, le front sillonné de jeunes rides sous des mèches de cheveux blanchis. On devinait, en voyant cette figure plus âgée que son âge, une vie évidemment usée par les deux bouts : d'un côté par la douleur ou la pensée; de l'autre, par le plaisir.

Arrivé à Paris depuis cinq ou six jours seulement, présenté la veille au roi, l'ambassadeur de Prusse n'était pas de la mascarade; il était en habit de cour.

Quand il se trouva face à face avec Nostradamus, tous deux tressaillirent.

Ils se regardèrent un moment, mais ils eurent l'air de ne pas se reconnaître. S'ils se connaissaient, il y avait sans doute de longues années qu'ils ne s'étaient vus; l'un avait vieilli assez vite, et l'autre était assez déguisé pour qu'ils pussent se retrouver sans se reconnaître s'ils s'étaient perdus de vue.

Néanmoins, un étrange ressouvenir parut les frapper tous deux. Le regard éteint de l'ambassadeur et le regard ardent de l'astrologue se croisèrent avec une émotion singulière. Et quand la foule les sépara, ils se retournèrent pour se voir encore.

A ce moment, un maître des cérémonies vint demander le silence au groupe moqueur et rieur.

Un intermède de chant allait varier le bal.

Tous se turent.

Presque aussitôt, de derrière un paravent de laque de

Chine, une voix de femme s'éleva, chantant la romance du Saule.

A la première note de cette voix, Nostradamus tressaillit. Puis, soudain, il chercha des yeux l'ambassadeur de Prusse.

L'ambassadeur s'était rapproché pour entendre le chant. Par un rapport étrange, il avait éprouvé le même tressaillement que l'astrologue, et l'on eût dit qu'il venait de recevoir une commotion électrique.

Au reste, la musique et la voix de la chanteuse étaient de nature à expliquer toutes les émotions et tous les élans. L'ambassadeur et l'astrologue ne furent pas les seuls certainement à être frappés du saisissant contraste que faisait, avec le bal joyeux et étincelant, la plainte nocturne de Desdemona. Jamais ce noir pressentiment qui s'abat sur l'âme de la jeune vénitienne, comme l'ombre des aîles de la mort toute proche, jamais ces attendrissements et ces défaillances d'un pauvre cœur de femme qui se sent trop faible contre la destinée, jamais cette lugubre et charmante agonie n'avait été comprise et rendue avec cette poésie profonde et cette mélancolie poignante. La chanteuse dépassait Rossini et atteignait Shakespeare.

Qui était cette femme dont la voix avait tant d'âme ? Cachée derrière le paravent, on l'entendait sans la voir. Ce n'était la voix d'aucune cantatrice connue à Paris, ni celle de madame Malibran, ni celle de mademoiselle Sontag. Comment une voix pareille pouvait-elle être ignorée dans la capitale de l'art ? De temps en temps, l'astrologue levait son regard clair et perçant sur l'ambassadeur, qu'il trou-

vait absorbé, les yeux fixes et en proie à une anxiété indéfinissable.

Mais si l'astrologue avait aperçu en ce moment lord Drummond, le seigneur qui l'avait amené, le sourire d'extase qu'il eût vu éclater sur son visage l'aurait intrigué bien davantage, s'il ne l'eût éclairé un peu.

Quand l'admirable voix se tut, madame la duchesse de Berry donna le signal des applaudissements et des bravos, qui ruisselèrent de toutes les mains et de toutes les bouches.

Puis, il se fit un profond silence, comme si l'émotion du chant pesait encore sur les poitrines oppressées. La douleur de Desdemona avait passé dans toutes ces âmes, tout à l'heure si frivoles et si heureuses.

La duchesse de Berry voulut rompre ce charme de tristesse, qui menaçait d'assombrir sa fête.

— Eh bien ! dit-elle, il me semble qu'on riait beaucoup de ce côté tout à l'heure. Qu'est-ce donc que disait Nostradamus ?

— Madame, répondit monsieur de Damas, il disait la bonne aventure.

— Qu'on me l'amène, repartit la duchesse. Je suis curieuse qu'il me dise la mienne.

— Me voici aux ordres de Votre Altesse, dit l'astrologue, qui avait entendu.

La foule s'empressa autour de la duchesse et de l'astrologue, désirant voir comment celui-ci s'en tirerait cette fois. Jusqu'ici il avait raillé et fait rire ; mais le sexe et le rang de la duchesse lui ôtaient cette ressource, et

l'on se demandait comment son esprit résisterait à sa courtoisie.

Mais l'accent et le visage de l'astrologue changèrent subitement, et ce fut d'un ton grave et presque solennel qu'il répondit à la duchesse.

— Madame, dit-il, je n'ai conté à ces messieurs que la bonne aventure de l'histoire. C'est la seule que je sache en vérité, et Votre Altesse Royale le sait aussi bien que moi. Il lui a plu de jouer avec le nom charmant et le souvenir terrible de Marie Stuart. Vous êtes Marie Stuart, madame. Que puis-je ajouter ? Si je dis à Votre Altesse Royale que cette fête de fiançailles ne précède que des calamités, que Marie Stuart n'a pas longtemps à demeurer en ce doux pays de France, et qu'elle traversera bientôt l'Océan pour ne plus revenir, je dirai seulement à Votre Altesse ce qu'elle ne peut ignorer.

Un pénible embarras se peignit sur quelques visages.

La duchesse de Berry n'était pas d'une famille si peu habituée aux exils que ce rapprochement de son avenir avec le passé dont elle portait le costume ne lui fût intérieurement douloureux. Elle s'efforça de rire. Mais le ton du devin avait été froid et sinistre, et ce ne fut pas sans un effort qu'elle reprit.

— Voilà des présages peu gais. N'en avez-vous pas de moins ténébreux pour mon jeune fiancé ?

— Pour monseigneur le duc de Chartres ? pour monseigneur le Dauphin, veux-je dire ? demanda Nostradamus.

Le jeune prince tendit gaiement la main.

— Je t'en prie, Nostradamus, ne me fais point mourir,

comme François II que je représente, de quelque affreux trou à la tête, en dépit de la science de ton ami Ambroise Paré, à moins que ce ne soit sur un champ de bataille, auquel cas ta prédiction serait la très-bien venue.

— Je n'interroge pas la mort, dit l'astrologue, je n'interroge que la vie. Je ne me vante pas de prédire, mais de savoir. Or, je répète à Monseigneur ce que j'ai dit à Madame : regardez votre costume. Comme elle est Marie Stuart, vous êtes le Dauphin. Avez-vous choisi ou subi ce rôle ? le fait est que vous le jouez. Monseigneur, votre costume sait que je parle à un héritier de la couronne de France.

— A un héritier bien lointain, reprit avec insouciance le fils aîné du duc d'Orléans ; et Dieu prête longue vie à mes trois bien-aimés cousins !

— Je parle à l'héritier direct de la couronne, à un fils aîné de roi, insista impérieusement Nostradamus.

Une ombre passa sur le front de madame la duchesse de Berry.

Quelque insignifiante que fût une prophétie de bal masqué, les paroles du devin répondaient à plus d'une secrète pensée. La sourde opposition que faisait le duc d'Orléans à la politique de la Restauration n'avait pas été sans inquiéter plus d'une fois la branche aînée, et les Tuileries s'étaient souvent défiées du Palais-Royal.

La duchesse de Berry voulut secouer ces idées et essayer de mystifier celui qui n'était peut-être au fond qu'un mystificateur.

— Ce n'est pas Nostradamus qui a répondu ces deux fois, dit-elle, c'est le costume. Au tour de Nostradamus

maintenant. Voici monsieur l'ambassadeur de Prusse, qui ne nous est arrivé que depuis peu de jours, qui ne joue pas de rôle et qui ne représente que lui.

Elle fit un signe gracieux d'intelligence à l'ambassadeur, et reprit :

— Nostradamus pourrait-il nous révéler, non pas l'avenir, qu'on peut accuser de ce qu'on veut, et qui n'est pas là pour réclamer, mais le passé de monsieur l'ambassadeur ? Il va sans dire que nous exceptons les choses qui pourraient compromettre quelqu'un, et que Nostradamus demandera l'autorisation de monsieur l'ambassadeur.

L'ambassadeur, qui était près de l'estrade, peut-être pour être près de l'astrologue, s'inclina en signe d'assentiment.

Nostradamus le regarda fixement.

— Non, madame, dit-il, je n'aurai pas la cruauté de rappeler à monsieur le comte Julius d'Eberbach l'atroce douleur qui est dans son passé. Tout magicien que Votre Altesse Royale me suppose, je ne puis et ne veux pas évoquer de l'abîme les fantômes.

— Assez, monsieur ! s'écria Julius, pâlissant.

— Vous voyez, madame, reprit l'astrologue, que c'est monsieur le comte qui me défend de continuer et que ce n'est pas ma science qui est en défaut.

La duchesse ne put retenir un mouvement de dépit. Frappée malgré elle par les deux prédictions que Nostradamus avait faites à elle et au duc de Chartres, elle eût voulu le prendre en faute et le convaincre de mensonge. Mais le trouble subit de l'ambassadeur de Prusse démontrait que le devin avait touché à quelque secret terrible,

et la superstition de tous les cœurs de femme faisait craindre à la duchesse que celui qui voyait si bien dans les ténèbres du passé, ne vit aussi dans les ténèbres de l'avenir.

Elle essaya encore une fois de dérouter sa sagacité.

— Grand prophète des faits accomplis, dit-elle, me permettez-vous d'avouer que vous ne m'avez pas entièrement persuadée ? Monsieur l'ambassadeur de Prusse est un personnage éminent, et les existences supérieures sont naturellement en vue ; il n'y a pas une bien grande magie à connaître quelque événement qui a pu lui arriver. Tout le monde peut savoir ce qu'est devenu le comte d'Eberbach. Vous voyez sa figure, alors vous racontez sa vie. Pour croire à votre astrologie, je demande que vous deviniez quelqu'un que personne ici ne connaisse et que vous ne voyiez pas.

— Il sera difficile, madame, objecta Nostradamus, de trouver, dans cette compagnie illustrée, quelqu'un que personne ne connaisse.

— Il y a quelqu'un, répondit la duchesse, dont la voix sublime intriguait tout le monde, tout à l'heure, voulez-vous que je la fasse venir ?

— Oh ! oui, s'écria Nostradamus avec un tremblement dans la voix.

— Oh ! oui, répéta instinctivement Julius.

— Seulement, ajouta madame la duchesse de Berry. comme, toute étrangère qu'elle est encore en France, vous pouvez avoir voyagé et la connaître, elle viendra masquée. Un devin qui n'est pas embarrassé de regarder à travers

les impénétrables murailles de l'avenir, ne sera pas, sans doute, gêné d'un morceau de satin.

— Masquée ou non, qu'elle vienne! répondit précipitamment l'astrologue.

La duchesse fit un signe à un des ordonnateurs du bal, qui disparut. Une minute après, il revenait amenant la cantatrice.

Elle était masquée.

C'était une femme de taille souple, élégante et superbe. Elle portait un domino vénitien qui s'accordait à merveille avec ce qu'on voyait de son menton et de son cou dorés évidemment par le soleil d'Italie. Son cou fier et droit était chargé d'une abondance titanesque de cheveux châtains parmi lesquels ressortaient quelques boucles blondes encore.

Pourquoi, à l'aspect de cette femme, l'astrologue et Julius se sentirent de nouveau tous deux le cœur serré, c'est ce que ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire.

— Venez, madame, que nous vous remerciions, dit la duchesse à la cantatrice.

Et pendant quelques minutes, ce fut une explosion d'éloges qui rendit à la chanteuse, en enthousiasme, ce qu'elle avait donné à la fête en émotion. Pour elle, elle saluait avec une grâce fière et charmante; mais elle ne dit pas un mot.

La duchesse se retourna vers l'astrologue.

— Eh bien, messire Nostradamus, dit-elle, nous vous avons laissé le temps de regarder madame, et vous en avez profité, ajouta-t-elle en voyant que l'astrologue fixait des yeux avides sur la cantatrice. Après une investigation si

scrupuleuse, vous allez sans doute pouvoir nous dire qui est madame?

Nostradamus semblait ne pas entendre la duchesse; il regardait encore la chanteuse.

— Voyons, recommença la duchesse de Berry, un devin comme vous ne doit pas avoir besoin d'un siècle. Oui ou non, connaissez-vous madame.

Nostradamus se retourna enfin.

— Votre Altesse Royale, dit-il, aura le dernier mot avec ma pénétration comme avec toute chose. Je ne reconnais pas madame.

— Ah! vous vous avouez vaincu! s'écria la duchesse de Berry, comme ayant un poids de moins sur la pensée.

Et après un silence.

— Eh! bien! puisque la sorcellerie est morte, vive le bal! Madame, encore une fois, soyez remerciée. Messieurs, il me semble que je vois là-bas de jolies femmes qui ne dansent pas.

Et aussitôt, pour ramener l'entrain, elle prit en riant le bras qui s'offrait à elle, et se rejeta dans le tourbillon de la danse plus vive et plus gaie que jamais.

Dès lors, il n'y eut plus que valse, musique et joie. La fête redoublait d'ardeur à mesure que le jour approchait, comme une bougie qui flamboie largement au moment de s'éteindre.

La cantatrice s'était tout à coup perdue dans le courant de la foule.

L'astrologue eut l'air de la chercher pendant quelques minutes, puis il demeura quelques temps immobile et pensif à l'écart.

Il s'approcha ensuite d'un des maîtres des cérémonies.

— Il n'y aura plus de chant? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit le maître des cérémonies.

— Et cette chanteuse, qui a chanté la romance du Saule?

— Elle est partie.

— Merci.

Il se mêla de nouveau à l'élégante cohue.

A un moment où il passa devant l'ambassadeur de Prusse, celui-ci se pencha à l'oreille d'un jeune homme qui l'avait accompagné.

— Lothario, vous voyez bien cet nomme en costume d'astrologue? Ne le perdez pas du regard un seul instant, et quand il partira, vous prendrez une de vos voitures et vous suivrez la sienne. Vous me direz demain où il loge.

— Ce sera fait, excellence, répondit respectueusement Lothario. Comptez absolument sur moi. Mais Votre Excellence se fatigue; elle devrait rentrer.

— Oui, Lothario, je rentre; mais, va, mon pauvre enfant, sois tranquille, je n'ai plus rien à fatiguer ni à user en moi, sinon ma peine.

## III

### LA MAISON DE MÉNILMONTANT.

Lothario avait alors environ vingt-trois ou vingt-quatre ans. L'enfant rose et blond que nos lecteurs se souvien-

nent peut-être d'avoir vu au commencement de cette histoire, épelant l'alphabet sur les genoux de Christiane, ou admirant avec des tempêtes de joie la prodigieuse Chasse au Porc de Samuel Gelb, était devenu un noble et charmant jeune homme, qui avait à la fois dans ses yeux souriants et résolus la vivacité du Français et la douceur de l'Allemand.

A l'empressement avec lequel il avait obéi à la recommandation du comte d'Eberbach, et au signe tout ensemble affectueux et respectueux qu'il lui avait fait en partant, il était facile de voir qu'il y avait entre Julius et Lothario d'autres rapports que ceux d'ambassadeur à secrétaire. On eût dit plutôt un père et un fils.

De fait, ils étaient l'un à l'autre toute leur famille. Quand nous avons fait connaissance avec Lothario, il était déjà orphelin de père et de mère; puis son grand-père, le pasteur, était mort; enfin, la mort de sa tante Christiane l'avait laissé absolument seul au monde. La vie de Julius n'était pas moins déserte. Sa femme n'avait pas tardé à rejoindre son petit Wilhelm, et il y avait, en 1829, un an que son père avait rejoint Christiane. Julius n'avait donc plus de parenté qu'en Lothario, et Lothario qu'en Julius, et ils se serraient étroitement l'un contre l'autre pour ne pas voir le grand vide que la mort avait fait entre eux.

Ce fut donc avec un soin scrupuleux et comme pour obéir, plus qu'à l'ordre, à la prière d'un supérieur et d'un ami que Lothario suivit des yeux, sans jamais le perdre dans la foule, l'homme sur lequel le comte d'Eberbach l'avait chargé de veiller.

Il le vit, après le départ du comte, s'approcher de lord

Drummond, et échanger avec lui quelques paroles. Mais Lothario, de loin, ne pouvait et n'eût point voulu, d'ailleurs, les entendre.

L'astrologue disait à lord Drummond :

— Voici le beau moment du bal, celui où l'on oublie ; où l'on oublie même la joie, où l'on oublie même la douleur.

— Race oublieuse et légère ! en effet, murmura lord Drummond d'un ton de mauvaise humeur. Comme dans l'ivresse, ils n'ont même pas conscience du bonheur. Demandez-leur seulement s'ils se souviennent de ce merveilleux chant de tout à l'heure.

— Il vous a frappé aussi ! dit vivement l'astrologue.

Lord Drummond ne répondit à cette exclamation que par un sourire.

— Il a été bien court ! reprit Nostradamus.

— Bien court et bien long ! une extase et une torture ! s'écria lord Drummond. Ah ! si tout autre que Madame eût demandé qu'elle chantât, elle n'aurait point chanté, certes !

L'astrologue était sans doute au fait des excentriques coutumes de son noble ami ; car il ne parut point s'étonner de la bizarre contradiction que renfermaient ses paroles. Il demanda seulement :

— Vous connaissez cette cantatrice, milord ?

— Je la connais.

— Oh ! un mot de grâce. Depuis deux ans, depuis votre séjour dans l'Inde, j'ai perdu de vue votre seigneurie. Y a-t-il longtemps que vous connaissez cette femme ? Connaissez-vous sa famille ? De quel pays est-elle ?

Lord Drummond regarda fixement celui qui lui faisait ces questions impatientes et rapides, et répondit lentement :

— Il y a dix-huit mois que je connais la signora Olympia. Mon père a connu son père, un pauvre diable de bohémien. Quant à son origine, je ne vous crois pas assez étranger au monde des arts pour avoir besoin de vous dire qu'Olympia est Italienne.

Il eût fallu en effet n'avoir jamais ouvert un journal ou n'avoir jamais causé dans un salon, pour n'avoir pas entendu parler de la célèbre prima donna qui avait fait les beaux jours de la Scala et de San Carlo, et qui avait créé plus d'un rôle dans les plus beaux opéras de Rossini, mais qui, soit patriotisme, soit caprice, n'avait jamais voulu chanter qu'en Italie et sur les théâtres italiens.

— Ah! c'est la Diva Olympia, répéta après lord Drummond le devin en défaut. Voilà qui est vraisemblable en effet.

Il se prit à sourire et dit comme à lui-même

— N'importe! la vie a de singulières hallucinations.

— La fête m'ennuie maintenant dans ce que vous appelez son oubli, reprit lord Drummond. D'ailleurs il va tout à l'heure faire jour. Je vais rentrer. Restez-vous?

— Non, dit Nostradamus, je suivrai votre seigneurie. Le bal n'a plus pour moi d'intérêt.

Ils se dirigèrent vers le premier salon. Lothario les suivit. Ils firent demander leur voiture par un valet. Lothario rappela le valet pour demander en même temps la sienne.

Dans l'encombrement d'équipages qui obstruait la grande cour des Tuileries, dix minutes se passèrent avant que les deux voitures fussent avancées.

— Si vous le souhaitez, mon ami, dit pendant ce temps

lord Drummond à Nostradamus, je vous ferai un de ces jours dîner avec Olympia, mais à une condition.

— Laquelle, mylord?

— C'est que vous ne me demanderez pas de la prier de chanter.

En ce moment, le valet appela successivement :

— Les gens de lord Drummond.

— Les gens du baron d'Ehrenstein.

Lord Drummond et l'astrologue descendirent ensemble le grand escalier, suivis à dix pas par Lothario. Ils montèrent dans la même voiture, après laquelle s'avança celle de Lothario.

Lothario, à l'instant où le valet de pied fermait la portière, lui dit tout bas un mot que le valet de pied alla répéter au cocher.

Sa voiture s'élança derrière celle de lord Drummond.

Il faisait encore nuit; mais déjà des taches blanchâtres se plaquaient par endroits dans le ciel gris. L'aube commençait à hasarder quelques lueurs pâles. L'air était tiède, et l'on y sentait des bouffées molles qui ressemblaient à des avances du printemps.

Une foule immense, hâve, déguenillée, se pressait aux guichets et aux grilles, criante antithèse de la misère et de la faim devant le plaisir et le superflu. A chaque voiture qui sortait, pleine de dorures, de perles et de sourires, c'étaient des exclamations d'admiration amère et de raillerie envieuse, et la comparaison de ce luxe et de cette splendeur des uns avec le dénûment des autres allait ajouter une rage de plus à la haine sourde de ceux qui

n'ont pas de pain sur leur table ni de couverture sur leur grabat.

Chose étrange, que tous les soulèvements populaires viennent à la suite de quelque fête célèbre, et que la révolution de 1830 ait eu pour préface le bal de la duchesse de Berry aux Tuileries, comme la révolution de 1848 a eu pour préface le bal du duc de Montpensier à Vincennes!

La voiture de lord Drummond sortit par la rue de Rivoli, et gagna par la place Vendôme la rue de la Ferme-des-Mathurins.

Dans cette rue, elle s'arrêta devant la porte d'un hôtel d'ample et princière apparence.

Le cocher de Lothario s'était arrêté à distance. Lothario mit la tête à la portière et vit descendre lord Drummond.

Mais l'astrologue ne descendit pas.

La voiture du devin se remit en route, gagna les boulevards, les suivit jusqu'au faubourg Ménilmontant, et s'engagea dans le faubourg. Elle sortit de la barrière, dépassa les premières maisons, et arriva au bas de la rude montée.

Lothario craignit que, dans ce silence des voitures au pas, sa poursuite ne fût remarquée de l'inconnu. Il mit pied à terre, ordonna à son cocher de ne le suivre que de très-loin, et, s'enveloppant de son manteau marcha sur les traces de l'inconnu.

Au haut de la colline, la voiture tourna à gauche et entra dans une ruelle déserte.

Les chevaux reprirent le trot et allèrent jusqu'à une maison isolée dont le jardin était séparé de la rue par une terrasse ombragée d'un berceau de vigne. De là, comme

aucune maison en face ne gênait le regard, on pouvait voir, non-seulement la rue et les passants, mais cette glorieuse vallée qui s'appelle Paris.

A dix pas du sol, une balustrade en pierre, garnie de grands vases à fleurs devait faire l'été, de cette terrasse, une haie de verdure et de parfums.

Au bruit de la voiture, quelqu'un s'avança précipitamment sur la terrasse, et à la clarté du matin qui commençait à jaillir de l'horizon, Lothario, qui avait ralenti son pas, vit tout à coup une ravissante tête de jeune fille se pencher à la balustrade.

La vue de cette jeune fille fit à Lothario une impression singulière. Dès qu'il l'eut aperçue, il ne vit plus qu'elle. Il était venu pour l'astrologue; mais l'astrologue, le bal des Tuileries, l'ambassadeur de Prusse, le monde, en une seconde, rien de tout cela n'exista plus pour lui.

Ce ne fut pas seulement à cause de la beauté de la jeune fille. Si elle était belle! c'est ce que les mots ne sauraient dire. Seize ans, plus fraîche que la rosée, plus lumineuse que le premier rayon, plus jeune que l'aube, il semblait à Lothario que c'était elle qui éclairait le ciel, et que la nuit l'avait attendue pour effacer ses étoiles. Le beau et fier jeune homme se sentit brusquement au cœur une douleur immense, comme à l'aspect d'un idéal impossible à atteindre et trop haut pour une misérable créature mortelle comme lui.

Mais en même temps il éprouva, nous le répétons, une émotion étrange. Cette jeune fille, il ne l'avait jamais vue, il ne l'avait même jamais rêvée; et cependant, il lui sem-

blait qu'il la connaissait, et depuis longtemps, depuis qu'il était au monde.

Ce n'était pourtant pas la révélation visible de ce type antérieur et de ce pressentiment inné que tout grand cœur porte en soi. Ce n'était pas sa chimère jusqu'alors innommée et indistincte, qui se réalisait et qui se faisait vivante par la bonté de Dieu. Non, il y avait plus de réalité que cela dans ses souvenirs ou dans ses pressentiments. Cette jeune fille inconnue, encore une fois, il la reconnaissait ; il y a plus, il l'avait aimée.

La vision ne dura qu'une seconde, mais en cette seconde, Lothario vécut plus que dans toute sa vie.

L'astrologue était descendu de voiture. La jeune fille, en le reconnaissant, avait joyeusement et naïvement battu des mains, elle était venue lui ouvrir, tous deux étaient entrés dans la maison, la porte s'était refermée, et la voiture était repartie, que Lothario était encore dans la rue, immobile, les yeux cloués sur la place où la rayonnante enfant lui était apparue, et comme foudroyé par cet éclair de grâce, de lumière, de pureté.

Enfin, il s'aperçut qu'elle était partie.

— Oh ! oui, dit-il, je vais noter où il loge.

Et croyant seulement obéir aux prescriptions du comte d'Eberbach, il écrivit le nom de la rue et le numéro de la maison.

Puis il dit du regard adieu, ou plutôt au revoir à la maison, à la terrasse, à la porte, regagna sa voiture et reprit le chemin de Paris.

Cependant la jeune fille, qui n'avait pas même aperçu le promeneur matinal, entraînait vivement celui dont Lo-

thario était déjà jaloux dans son cœur, vers une petite maison de modeste apparence, mais jolie et coquette. La façade, en briques rouges, que variaient des volets verts foncés, s'égayait d'un lierre touffu,

L'astrologue, précédé de la jeune fille, monta un perron de quelques marches, et, un moment après, elle le faisait asseoir auprès d'un large feu flambant dans un salon très-simplement, mais très-gracieusement arrangé.

— Chauffez-vous bien, ami, dit-elle, pendant que je vais vous regarder à mon aise. Que vous êtes bon d'avoir cédé à mon caprice d'enfant, et d'être venu dans votre costume pour que je puisse le voir! il est sévère et superbe. Il vous sied à merveille. Levez-vous donc un peu.

L'astrologue se leva en souriant.

— Merci, dit-elle. Ce costume semble fait pour votre haute taille. Cette grande barbe blanche et ces cheveux d'argent donnent à votre gravité, dont j'ai un peu peur parfois, je ne sais quelle douceur. Vous ressemblez ainsi à l'image que je me fais d'un père.

— Je ne veux pas! s'écria l'astrologue.

Le regard ravi dont il couvait l'enfant s'éteignit brusquement en un pli sombre qui lui courut sur le front, et, d'un geste prompt et presque violent, il arracha sa barbe et ses cheveux postiches.

La jeune fille avait raison : ses cheveux noirs le faisaient plus jeune, mais le faisaient plus dur, et il y avait dans le visage de cet homme quelque chose d'impérieux et d'implacable, qui pouvait effaroucher plus qu'une enfant.

La jeune fille secoua gentiment la tête.

— Pourquoi voulez-vous ne pas être mon père? dit-elle.

Vous ne voulez donc pas que j'en aie un? Voulez-vous que je sois toute ma vie orpheline, et sans père ni mère? Et vous, vous ne voulez pas que je vous aime?

— Moi! ne pas vouloir que vous m'aimiez! s'écria l'astrologue, dont les yeux prirent une étrange expression de tendresse passionnée.

— Eh bien! si vous voulez que je vous aime, comment vous aimerais-je mieux qu'étant votre fille? Est-ce qu'il existe au monde une affection plus entière et plus douce que la reconnaissance filiale? Moi, je ne rêve rien audelà.

— Vous êtes une pure et sublime créature, Frédérique! Et vous m'aimez, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur, répondit-elle avec effusion.

Mais elle ne s'élança pas vers lui, et, lui, n'effleura même pas son front de ses lèvres.

Il se rassit devant le feu, et elle prit place à côté de lu sur un tabouret.

— Avez-vous faim? demanda-t-elle.

Il fit signe que non. Elle reprit :

— Vous devez plutôt être fatigué! Voulez-vous dormir. Voulez-vous que j'appelle madame Trichter, si vous avez besoin de quelque chose? Maintenant que je vous ai vu, n'allez-vous pas vous débarrasser de ce costume? C'était magnifique cette fête, hein?

Vous auriez voulu y venir, peut-être, Frédérique?

— Peut-être, dit-elle; j'ai encore si peu vu! Mais je sais bien que c'était impossible. Et j'en ai très-bien pris mon parti, soyez tranquille.

— C'est vrai, pauvre enfant, que vous n'avez guère eu, jusqu'ici, de fêtes et de plaisirs! Voyons, Frédérique,

ajouta-t-il en la regardant fixement, parlez-moi en toute sincérité; ne désirez-vous rien ?

— Mon Dieu, répondit-elle, rien et tout. Je voudrais avoir une famille, pour aimer plus ; être riche, pour donner plus; être savante, pour comprendre plus. Mais, orpheline, pauvre et simple comme je suis, je suis heureuse.

— Frédérique, dit l'astrologue, je veux, moi, que vous ne désiriez rien ; je veux qu'il n'y ait rien et personne au-dessus de vous, et cela sera, je vous en réponds. Oh! pour satisfaire le moindre de vos vœux, je remuerai le monde. Vous êtes ma croyance, ma force, ma vertu. Vous êtes la seule créature humaine que j'aie jamais respectée. Vous avez développé en moi, qui n'avais que la grandeur du mépris, quelque chose d'étrange et de supérieur. Je vous aime et je crois en vous, comme d'autres croient en Dieu.

— Oh! ne parlez pas ainsi de Dieu! dit-elle avec un geste de prière.

— Pourquoi? reprit-il. Parce qu'au lieu de l'adorer comme les prêtres, dans le vide ou dans de puérils symboles, je l'adore dans son expression la plus précieuse? Parce qu'en voyant une âme qui est la perfection et l'idéal même, je n'aspire à rien au-dessus? Parce que partout où je vois beauté, pureté, amour, j'y crois voir Dieu?

— Pardonnez-moi, ami, dit Frédérique. Mais ce n'est pas de cette façon qu'on m'a enseigné la religion.

— C'est-à-dire, reprit l'astrologue avec un accent qui avait un peu d'amertune, qu'entre la croyance d'une vieille gouvernante superstitieuse comme madame Trichter et

celle d'un homme qui a passé sa vie à penser et à chercher, vous choisissez la foi de la croyante stupide ?

— Je ne choisis pas, répliqua-t-elle simplement. J'obéis aux instincts que Dieu m'envoie. Vous êtes fort, vous n'avez pas peur de croire au génie et à la liberté de l'homme. Mais moi, humble cœur que je suis, comment me passerais-je de Dieu ?

L'astrologue se leva.

— Mon enfant, dit-il avec douceur, vous êtes libre, croyez ce que vous voudrez ; je vous prends à témoin que je ne vous ai jamais imposé ni une croyance ni un sentiment. Mais, sachez-le bien aussi, s'écria-t-il avec énergie, tant que je serai là, vous n'aurez besoin de personne, ni au monde ni au ciel. Vous m'aurez.

Et comme elle le regardait, sans doute étonnée d'un blasphème dont elle ne comprenait ni l'impiété ni la grandeur :

— Enfant, reprit-il, vous voyez un homme qui, avant d'être chargé de votre destinée, a déjà fait et entrepris bien des choses ; mais à présent qu'il ne s'agit plus de moi seulement, je sens mon énergie centuplée. Oh ! oui, je veux que vous soyez heureuse. Et quand j'ai un but, je marche jusqu'à ce que j'y arrive. J'ai l'air d'avoir perdu ma vie, puisqu'à près de quarante ans, je n'ai ni fortune, ni position. Mais rassurez-vous, les fondements sont jetés, l'édifice va bientôt surgir de terre. J'ai amassé des trésors dont je vous enrichirai. J'ai bien travaillé, allez ! Pour vous, je ferai tout. Vous verrez ce que c'est que d'avoir pour soi une souveraine volonté qui croit à la souveraineté de l'homme. Je n'ai jamais eu de petits scrupules, mais autrefois j'a-

vais encore de misérables susceptibilités d'amour-propre, une vanité puérile, une raideur inepte! Pour vous, je sacrifierai tout, à commencer par mon orgueil. Je ramperai s'il le faut, oui, moi! et je me sens capable de ramasser votre bonheur dans ma honte.

Oh! dit Frédérique, presque effrayée de ce dévouement.

Aujourd'hui même, poursuivit-il, je poserai la pierre angulaire de votre fortune. J'attends la désignation d'un rendez-vous décisif...

Il contempla un moment Frédérique avec une expression de tendresse inexprimable.

— Oh! vous aurez tout, dit-il.

Puis, comme s'il craignait d'en trop dire :

— Mais j'ai besoin de prendre quelques instants de repos. Madame Dorothée! appela-t-il.

Une femme d'une cinquantaine d'années, à l'air simple, doux et digne, entra.

— Madame Trichter, lui dit-il, un étranger se présentera dans la journée et demandera à parler au maître de la maison. Vous viendrez sur-le-champ m'avertir. A bientôt, Frédérique.

Il serra la main de la jeune fille et sortit, la laissant rêveuse.

Vers midi, madame Trichter vint frapper à la porte de sa chambre et le prévenir que quelqu'un demandait, en effet, le maître de la maison.

Il se hâta de descendre au salon, où l'on avait fait entrer le visiteur; mais à la vue de celui qui l'attendait, il eut un mouvement de désappointement.

Il ne le reconnaissait pas.

C'était Lothario.

Lothario, qui reconnut, lui, l'astrologue, s'inclina et lui remit une lettre en silence.

Pendant qu'il la lisait, Lothario fixait les yeux sur la porte, espérant à chaque instant que l'apparition matinale allait de nouveau luire à ses yeux. Mais il attendit en vain. Son espérance ne fut pas réalisée.

Cependant l'astrologue de la nuit achevait de lire :

— C'est bien, monsieur, dit-il à Lothario, avec un indéfinissable sourire. Demain matin, à l'ambassade de Prusse; j'y serai.

Lothario, selon ses instructions, salua et sortit.

Une heure après, un autre visiteur se présenta.

— Ah! enfin! s'écria le *maître de la maison*, reconnaissant, cette fois, celui qu'il attendait.

L'homme lui dit seulement ces mots :

— C'est pour ce soir, à onze heures. On compte sur vous, Samuel Gelb.

## IV

### L'ENVOYÉ DU CONSEIL-SUPRÊME.

Il était onze heures et demie, lorsque Samuel Gelb frappa à la porte d'une maison de la rue Servandoni, derrière Saint-Sulpice.

Le rendez-vous lui avait été indiqué pour onze heures précises; mais Samuel s'était mis exprès un peu en retard, ne voulant pas attendre, ou, qui sait? voulant être attendu.

La maison où il frappait n'avait dans son extérieur rien de particulier qui la dénonçât à l'attention : c'était, comme toutes ses voisines, une maison silencieuse, retirée, indifférente à la rue et morte au bruit.

La porte s'entr'ouvrit. Samuel se glissa et la referma vite. Il murmurait à part lui :

— J'entre comme un voleur, je puis sortir plus qu'un roi.

Le portier sortit de sa loge et l'arrêta.

— Qui demandez-vous?

— Ceux qui ont monté quarante-deux marches, répondit Samuel.

Le portier rentra dans sa loge et parut satisfait de cette bizarre réponse. Ce ne devait pas être un portier!

Samuel traversa un couloir, prit un couloir à droite et monta un premier étage de vingt et une marches.

Là, un homme s'approcha de lui.

— France?... lui dit-il à l'oreille.

— Et Allemagne, répondit Samuel tout bas.

L'homme s'écarta, et Samuel monta encore vingt et une marches.

Il y avait devant lui une porte. Il l'ouvrit et entra dans une sorte d'antichambre où un autre homme vint à lui.

— Les peuples?... dit l'homme à voix basse.

— Sont les rois, acheva Samuel.

Samuel fut alors introduit dans une salle très-simplement meublée.

Il n'y avait profusion que de tapisseries. Murs, planchers, fenêtres, plafond, tout était tendu et couvert d'épaisses étoffes, destinées évidemment à éteindre le bruit et à emprisonner les voix. Il va sans dire que les portes étaient doubles et que les volets étaient clos.

Ni lampes, ni bougies. La salle n'était éclairée que par le feu de la cheminée, dont les grands reflets vacillants semblaient, par moments, faire vivre et remuer les figures des tapisseries.

Six hommes étaient assis, attendant Samuel.

Cinq avaient le visage découvert, le sixième était masqué; et, comme si son masque ne suffisait pas encore à le cacher, il se tenait, enveloppé d'un long manteau, dans un angle où la lueur du foyer ne pouvait l'atteindre.

Les fauteuils des assistants étaient tournés du côté de l'homme masqué, comme vers le président naturel de l'assemblée.

A l'entrée de Samuel, tous se levèrent, excepté l'homme masqué.

Quand Samuel eut salué, son regard alla droit à l'étranger.

C'est à lui qu'il allait avoir affaire. C'était avec lui qu'il allait lutter.

— Vous êtes, lui dit-il, le membre du Conseil-Suprême qui nous fait l'honneur d'assister à notre séance?

L'homme masqué fit signe que oui. Samuel eut une expression de joie et d'amertume. Il prit place à côté des autres, et reprit :

— Notre hôte a sans doute ses lettres de crédit.

Sans prononcer un mot, l'homme masqué lui tendit d'une main gantée de noir une lettre cachetée.

Samuel s'approcha de la flamme et examina le cachet.

— Oui, dit-il, c'est bien le sceau du conseil.

Il rompit l'enveloppe et déploya la lettre.

— Ce sont bien les signes et signatures.

Il lut alors tout haut :

« Nos frères de Paris admettront à toutes leurs réunions le porteur du présent écrit auquel nous confions pleinement tous nos pouvoirs. Il aura voix prépondérante dans les délibérations. Il gardera toujours son masque et il ne parlera jamais. Il répondra aux questions par signes affirmatifs ou négatifs ou par le silence. Car nous voulons que son individualité disparaisse ou s'absorbe dans notre pensée collective; ce ne sera pas un homme, mais le conseil invisible et muet; il cessera d'être lui pour ne plus être que nous. »

— C'est bien, dit Samuel en refermant la lettre, qu'il mit dans sa poche. Messieurs, la séance est ouverte.

Tout le monde se rassit.

— Puisque le Conseil-Suprême nous entend cette fois, dit Samuel Gelb, il sera utile, je crois, de commencer par exposer où nous en sommes en France, et de récapituler nos espérances et nos progrès.

L'homme masqué fit un signe d'approbation. Samuel reprit :

Depuis quatorze ans, depuis la chute de l'empereur Napoléon, l'Union de Vertu a changé non d'idées, mais de but. Le despote est tombé, elle combat le despotisme. Les rois n'avaient promis la liberté à l'Allemagne que pour la

soulever contre Napoléon : Napoléon mort, ils ont imité ce qu'ils lui reprochaient, et ils se sont faits la monnaie de sa tyrannie. Notre chère nation, maintenue autrefois par un géant, a-t-elle gagné beaucoup à être garottée par les trames subtiles de ces royautés de Lilliput? L'oppression n'en est que plus humiliante. L'union de la force nous a délivrés de la domination étrangère; c'est à l'Union de Vertu à briser le joug intérieur. Après l'indépendance, nous voulons la liberté.

— Nous l'aurons! s'écria un des cinq.

— Voici du moins ce que nous avons déjà fait pour cela, reprit Samuel. Le cœur de la démocratie bat à Paris. Il fallait donc que l'Union fût en rapport direct et incessant avec Paris. Il fallait qu'un groupe intelligent et sûr se tînt entre les deux pays, tendant une main au Conseil-Suprême d'Allemagne, et l'autre aux Ventes du Carbonarisme de France.

C'est le rôle qu'ont accepté les cinq amis qui, à mon retour de l'Inde, il y a deux ans, ont bien voulu m'associer à eux. Et jamais, je l'affirme, propagande ne fut plus vaillante et plus dévouée que la leur.

— Nous avons fait notre devoir, dit un des assistants.

— Maintenant, monsieur, reprit Samuel, s'adressant plus directement à son auditeur muet, vous qui peut-être arrivez du dehors, voulez-vous savoir où en est ici la situation? Eh bien! le dénoûment approche. Le ministère à demi libéral qui gouverne la France va tomber tout à l'heure. En voulant réconcilier deux idées, il s'est brouillé avec toutes deux. Le roi et les chambres vont l'attaquer à l'envi, parce qu'il les empêche de se battre. Monsieur de

Polignac vient d'arriver de Londres, et est en train de machiner un ministère. Monsieur de Polignac, vous le savez, est un de ces amis terribles des monarchies qui décident l'explosion par l'excès de la compression. Son avénement sera la déclaration de guerre du passé à l'avenir.

— Oui! mais qui empochera la victoire? dit un des assistants en secouant la tête.

— Qui? nous! reprit Samuel avec force. Je sais bien que les hommes qui représentent dans la politique actuelle, l'avenir et la liberté, sont, la plupart, sinon tous, des ambitieux médiocres dont tout l'orgueil tient à l'aise dans le maroquin d'un portefeuille. Je sais bien qu'ils veulent tout simplement la révolution de 1688, et remplacer Charles X par le duc d'Orléans. Oui, c'est pour cela seulement que ces grands politiques soulèveraient les peuples et mettraient l'Europe sens dessus-dessous : pour substituer à un principe pur un principe bâtard! Mais que leur importe? Ils seraient peut-être ministres, et alors le sang versé dans les rues leur semblerait payé.

— Eh bien! reprit celui qui avait interrompu.

— Eh bien! fit en ricanant Samuel, l'idée supérieure qui est en nous, en moi, doit nous le dire : ces immenses calculateurs auront compté sans leur hôte. Les ambitions seront débordées par les idées. Pour passionner le peuple, ils seront obligés d'invoquer la liberté et la démocratie. Le peuple les prendra au mot. Il est plus facile de lancer un mouvement que de l'arrêter. Une fois la barre du droit divin ôtée de dessous les roues de la France, il faudra rouler la pente jusqu'à la république. Ou l'autorité absolue ou la liberté absolue. Cette noble nation ne se rési-

gnera jamais au petit ni au médiocre : elle est faite pour le grand. On ira tout de suite et tout d'une haleine jusqu'au bout, jusqu'au but. Ah! ah! ah! les honorables taupes politiques qui creusent leurs mines sous leurs trônes, et ne se doutent pas du prodigieux éboulement qu'elles préparent; le trône s'engloutira tout entier, et qu'elles prennent garde qu'il ne les entraîne dans le trou!

Samuel s'arrêta dans son accès d'ironique gaieté, et conclut gravement.

— Voilà où nous en sommes, voilà ce que nous espérons, voilà ce que nous avons fait. Qu'il nous soit permis de demander au mystérieux témoin qui nous écoute si l'Union de Vertu sera contente.

— Oui, répondit l'homme masqué d'un signe de tête.

— Ainsi, nous avons bien rempli les intentions du Conseil-Suprême?

— Oui.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres minces de Samuel. Il pensait aux promesses qu'il avait faites à Frédérique. Il allait pouvoir les tenir. Il fit une pause comme pour prendre haleine, et ajouta :

— Cela étant, Daniel, l'un de nous peut-il adresser à l'envoyé du Conseil quelques respectueuses questions?

L'envoyé fit un mouvement de tête qui voulait dire : Parlez.

— Parle, Daniel, dit Samuel Gelb.

Daniel prit en effet la parole.

— Ce que nous avons fait en France pour l'Union, dit-il, le résultat et le progrès de la révolution peuvent le dire. Samuel Gelb pense que si chacun de nous a le devoir

d'être humble pour soi, il n'a pas le droit d'être modeste pour ses frères. Or, ceux-ci ont rendu, rendent et rendront assez de services pour espérer quelque reconnaissance. Cependant, sont-ils récompensés? Bien qu'ils aient tous, dans l'Union, des degrés élevés, aucun n'y a le premier degré, aucun n'est du Conseil supérieur, aucun n'y participe à la direction de l'ensemble, aucun n'y voit clair dans l'œuvre qu'il fait. Est-ce juste? est-ce prudent? Dans un temps comme celui-ci, où le feu peut prendre à la politique d'un moment à l'autre, et où toute la vieille société peut sauter brusquement, est-ce une bonne organisation de n'avoir pas sur le lieu même, dans la poudrière, à Paris, quelqu'un qui puisse agir en un moment donné, sans avoir à en référer à deux cents lieues? La situation fiévreuse et haletante comporte-t-elle ces lenteurs? Pendant qu'on irait chercher le mot d'ordre à Berlin, on perdrait le temps de faire quatre révolutions européennes. L'Union dispose de légions et de sommes considérables. Où pourrait-on mieux les employer qu'à Paris? Dans l'intérêt même de la cause, nous devons le demander à l'hôte tout-puissant qui nous écoute : ne serait-il pas de toute nécessité qu'au moins un de nous fût du Conseil-Suprême!

L'homme masqué ne bougea pas.

Samuel Gelb retint un mouvement de dépit.

— Il me semblait pourtant, dit-il après un instant d'attente, que notre demande était assez modérée et assez légitime pour mériter au moins l'honneur d'un refus.

Un des cinq intervint.

— C'est que nos chefs, dit-il, croient peut-être avoir précisément réalisé d'avance le vœu de Samuel Gelb et le

nôtre, en envoyant à Paris le membre du Conseil-Suprême ici présent, pour répondre à cette nécessité qu'on vient de signaler?

Cette fois, l'homme masqué fit un signe affirmatif.

Samuel se mordit les lèvres.

— Soit, dit-il. Nous avons avec nous quelqu'un qui aura le droit d'agir, et, en cas d'alerte, nous n'aurons plus à aller chercher le mot d'ordre en Allemagne. La question d'utilité est résolue, reste la question de reconnaissance. Je demande pardon à notre glorieux hôte, si j'insiste, mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ceux qui m'ont choisi pour conseiller et dont je ne puis sacrifier l'importance. Nous tous qui nous sommes placés aux avant-gardes de l'action, et qui tenons la mèche allumée auprès du baril de poudre, nous comptera-t-on enfin pour quelque chose? Le jour où il y aura une place vacante dans le Conseil, la donnera-t-on à l'un de nous?

Le silence de l'homme masqué ne répondit que : Peut-être.

— Ne croyez pas que je parle pour moi! reprit vivement Samuel. La preuve en est que je désigne Daniel comme le plus capable et le plus méritant.

— Et moi, dit Daniel, je désigne Samuel Gelb.

— Et nous aussi! s'écrièrent les quatre autres d'une seule voix.

— Merci, frères, dit Samuel Gelb. Maintenant, je puis parler pour moi, car ce n'est plus pour moi que je parlerai, mais pour votre élu, pour notre cause, pour votre volonté personnifiée en moi. Eh bien! je le demande à celui qui nous écoute et qui se tait : y aurait-il un obstacle à ce

que, le cas échéant, je fusse appelé à faire partie du Conseil?

— Oui, répondit le geste de l'homme masqué.

— Oui? répondit Samuel, dont la bouche eut une contraction aussitôt réprimée. Et nous est-il même interdit de demander pourquoi?

— Non.

— Je le demanderai donc, reprit Samuel. C'est sans doute parce que je n'ai pas la vue assez haute, le cœur assez fort, la volonté assez hardie?

— Non, répondit le geste impassible de l'homme masqué.

— Est-ce alors parce qu'on croit qu'il me manque ce mérite vulgaire appelé la conscience, la probité, la vertu, que sais-je?

— Non.

— Je vous prie de remarquer, objecta Samuel avec un peu d'impatience et de dépit, que nous ne causons pas à armes égales. Le silence vous donne l'avantage de la position. Je suis obligé, avec un interlocuteur muet, de chercher, de trouver des raisons contre moi-même. Pour peu que cela continue, nous risquons de répéter la scène de Molière, où le maître laisse le valet s'accuser de toutes les fautes et de tous les défauts avant de lui dire le grief qu'il a contre lui. Je continue donc la litanie de mes crimes. Voyons : celui qui me rend incapable d'être membre du Conseil est-ce de n'avoir pas ce qui éblouit toujours la foule et parfois même les hommes supérieurs, ce qui, je l'avoue à ma honte, m'a produit quelquefois de l'effet, à moi qui parle, à moi, athée de tous les droits divins... Ce qui me manque, est-ce un nom illustre, une naissance

souveraine? Suis-je réprouvé pour n'appartenir à aucune maison régnante, ni même à aucune maison particulière?

L'inconnu garda le silence.

— Vous ne dites ni oui ni non. C'est me dire qu'en effet, si j'étais prince, j'aurais de meilleures chances, mais qu'il est des avantages qui pourraient suppléer celui-là?

— Oui.

Lesquels? demanda Samuel. En fait de priviléges sociaux, je n'en vois guère qu'un qui puisse entrer en balance avec la naissance : l'argent. Faudrait-il qu'étant bâtard, je fusse au moins riche.

— Oui, dit le hochement de tête de l'homme masqué.

— Ah! voilà donc, repartit Samuel d'un ton de sarcasme amer, le fond de la pensée de ceux qui prétendent former la liberté! Ils n'estiment que l'aristocratie, celle du nom ou celle de la richesse! Pour eux, tout se traduit en une syllabe ou en un écu!

L'homme masqué secoua la tête, comme s'il n'était pas compris.

— Tu as tort, Samuel, interrompit celui des assistants qui avait déjà défendu les intentions du Conseil. Il est dans l'intérêt de la cause que les chefs aient de quoi agir largement sur ces hommes. Les hommes sont encore sujets des hautes naissances; les syllabes et les chiffres agissent toujours sur ces vieux enfants; le Conseil n'a pas fait cet état de choses, mais il est obligé de s'en servir, fût-ce pour le détruire. Ce n'est pas le Conseil qui aime l'or, c'est l'humanité. Si nous voulons la diriger, prenons-la par ses goûts. Si nous voulons soulever le vase, prenons-le par l'anse. Toi qui t'appelles Samuel Gelb, tu vaux as-

surément mille fois plus que bien des sots chargés de leurs vieux noms comme de reliques; est-ce la faute du Conseil si le vulgaire court plutôt à l'éclat extérieur qu'au génie secret, à l'habit qu'à l'esprit? N'es-tu pas convenu toi-même que tu avais été par moments ému en songeant au rang suprême de ceux auxquels tu obéissais? Reconnais donc un penchant dont tu n'as pu te défendre, toi qui te dis fort. Il faut tenir les hommes par les moyens humains. Outre l'utilité matérielle, l'argent a une influence morale. Nos ennemis en ont et en répandent. Employons contre eux leurs propres armes. La bataille gagnée, qu'importe comment nous l'aurons gagnée?

Je pense comme toi, Auguste, ajouta Daniel, et, dans l'état présent des choses, je ne trouve pas l'Union diminuée, je la trouve agrandie, au contraire, parce qu'elle s'efforce d'attirer en elle et de concentrer le plus de noblesse et de richesse possible. L'Union, comme je la comprends, c'est l'absorption du passé dans l'avenir, c'est la conquête de tout ce qui est force de vie par la propagande libérale. Eh bien! puisque le rang et la richesse, à tort ou à raison, sont encore des forces, usons-en et usons-les à notre profit. Soyons comme l'Océan qui absorbera toutes les puissances humaines. L'Union, supérieure par l'idée à toutes les fortunes et à toutes les noblesses du monde, doit pourtant avoir de grands noms et de grands biens pour dominer les riches par l'illustration et les pauvres par l'assistance. Elle doit être le clergé de la liberté.

Le personnage masqué secoua plusieurs fois la tête en signe d'approbation.

Samuel fut-il piqué de voir que le témoin taciturne s'en-

tendait mieux avec ses amis qu'avec lui ? Le fait est qu'il répliqua plus brusquement qu'avant :

— L'or ! Vous parlez tous de l'or, comme si l'or était une chose bien précieuse et bien difficile à approcher ! Mais si j'en voulais, de l'or, est-ce que vous croyez que je n'en aurais pas autant que je voudrais ? Belle malice de s'enrichir, et comme c'est bien là un but digne d'un homme ! Croyez-vous, par exemple, qu'on me marchanderait si j'allais vendre les secrets de l'Union ?

Un mouvement de surprise et de répulsion se fit parmi les assistants. Samuel s'en aperçut et reprit avec fierté :

— Rassurez-vous, et ne vous croyez pas déjà livrés. On me connaît trop, je pense, pour me soupçonner d'une telle pensée. D'ailleurs, ceux qui font cela ne le disent pas. Mais je voulais vous montrer, qu'à la rigueur la richesse n'est pas une chose si impossible qu'il n'existe diverses manières de l'acquérir. Et puis, je voulais prouver à ceux qui semblent se défier de nous qu'ils sont pourtant forcés de se fier à nous, et qu'en ne nous disant pas assez de leurs secrets, ils nous en ont dit trop. Maintenant résumons-nous. Voilà donc qui est entendu, et, bien que cela me retarde un peu, je suis aise de le savoir : Tel que je suis désigné par les cinq ici présents, après les services que j'ai rendus à la cause, quelque service que je lui rende encore, tel que je suis, je ne peux pas prétendre à être de ceux qui dirigent.

— Non, répondit énergiquement le signe de l'homme masqué.

— Mais ne pouvant avoir un grand nom, puisque je n'ai pas même de nom, si je mettais au service de l'Union

et de la patrie des hommes libres, une grande richesse, je pourrais aspirer à ce droit, à ce devoir.

— Oui.

— Eh bien ! s'écria Samuel d'un accent profond, c'est vous qui le voulez, je serai riche.

## V

### DEUX ANCIENS AMIS.

Le lendemain matin, vers dix heures, Samuel achevait de déjeuner avec Frédérique. Il se leva.

— Rentrerez-vous bientôt ? demanda la gracieuse jeune fille.

— Le plus tôt que je pourrai, répondit-il. Mais, en sortant, je ne vous quitte pas autant que vous croyez. Je ne travaille que pour vous, et vous êtes au fond de toute ma vie.

Il prit son manteau et son chapeau.

— Adieu, dit-il à Frédérique.

— Oh ! fit-elle, je vais au moins vous conduire jusqu'à la grille de la rue.

— Prenez garde, chère enfant, vous n'êtes pas très-couverte, et l'air est vif encore.

— Bah ! dit-elle en ouvrant la porte et en le précédant dans le jardin, le printemps commence. Voyez le charmant

rayon ! Tous les bourgeons sortent, regardez. Je veux sortir aussi, moi.

— Oh ! murmura Samuel, frappé de la mystérieuse harmonie qui appareillait cette ravissante fille et cette radieuse matinée ; oh ! printemps, jeunesse de l'année; jeunesse, printemps de la vie !

Et, comme pour s'arracher à l'émotion qui le gagnait, il ouvrit précipitamment la grille.

Samuel pressa cette petite main blanche et fine avec une apparente tranquillité que démentit la flamme de ses yeux.

Puis, il franchit la grille, et marcha rapidement jusqu'au bout de la rue sans se retourner une seule fois.

— Oui, pensait-il en froissant du poing son manteau, elle m'aime comme un père, voilà tout. C'est de ma faute. Je l'ai adoptée, je l'ai élevée, je l'ai soignée, je me suis conduit en père. Et puis j'ai plus du double de son âge. Quant à mon intelligence, à ma science, à ce que je peux avoir dans l'esprit de supérieur au vil troupeau des hommes, ce n'est pas à cela que les femmes se prennent. Qu'est-ce qu'elle en ferait de ma science ? Imbécile que je suis ! j'ai méprisé la surface, la dorure, ce qui frappe les yeux, ce qui se voit. Belle manière de se faire aimer : se faire invisible !

Elle ne me connaît pas. Jusqu'à ce que je lui aie traduit en signes palpables et matériels ma valeur et ma personnalité, elle est en droit de me dédaigner et de me repousser. D'ailleurs, elle devinerait ce que je vaux, à quel titre en serait-elle touchée ? Que je sois un grand chimiste, un penseur au-dessus du vulgaire, un génie libre, qu'est-ce

qu'elle y gagne ? On est savant pour soi. Cela ne donne rien aux autres. Au lieu que la richesse et le pouvoir se partagent. Si j'étais millionnaire ou ministre, alors je pourrais lui dire : Puise à pleines mains dans ma bourse ou dans mon crédit! Alors je serais quelque chose pour elle; je lui servirais; elle serait bien forcée de me compter. Riche et puissante, voilà ce qu'il faut qu'elle soit pour moi.

C'est une noble et généreuse nature, elle mesurera la reconnaissance au bienfait. Je lui ai donné le pain et le vêtement qu'il faut aux enfants, elle m'a rendu une tendresse filiale. Je lui donnerai la splendeur et l'orgueil qu'il faut aux femmes ; elle me rendra... me rendra-t-elle l'amour ?

Il marchait à grands pas, au pas de ses pensées et avait atteint déjà les premières maisons de la chaussée. Il atteignait aussi ses plus profonds et ses plus sombres desseins, et se disait :

— Riche d'abord, c'est par là qu'il faut commencer, puisque les honorables brutes qui gouvernent l'Union de Vertu évaluent l'âme à zéro et ne donnent les grades que contre de l'argent comptant. Mais comment faire fortune tout de suite ? Les millionnaires ne s'improvisent pas. J'ai laissé passer bien des occasions, et je me trouve attardé maintenant. Imbécile !... Oh ! mais si je trouve désormais une fortune à ma portée !...

Qui est-ce qui est riche parmi les gens que je connais ? Lord Drummond. Bah ! il est veuf, mais il a un fils en Angleterre. N'a-t-il pas aussi deux frères ? Enfin, il traîne après lui toute une famille.

Il n'y a donc qu'un Julius ! Il ne s'est pas remarié. Alors, ni enfant, ni femme. Quant à son frère, c'est moi. Il me semble que voilà une fortune sur laquelle j'aurais bien quelques droits. La moitié m'appartient en stricte justice, bien que ces honnêtes lois sociales m'en aient dépouillé. Nous verrons. Aurai-je encore quelque influence sur Julius après une séparation si longue ? Autrefois je l'aurais mené au bout du monde en lui attachant le fil de ma volonté à la patte. Je suis curieux de le revoir.

Samuel était arrivé à la barrière.

Il était si préoccupé qu'il n'aperçut pas une femme du peuple enveloppée d'une sorte de grosse mante qui, se trouvant sur son passage, tressaillit et se hâta de cacher son visage derrière son capuchon.

Samuel fit signe à une voiture de place, y monta et dit au cocher :

— A l'ambassade de Prusse, rue de Lille.

Une demi-heure après, il traversait la cour de l'hôtel de l'ambassade, montait le perron et entrait dans une vaste antichambre où se tenaient plusieurs valets habillés d'une riche livrée.

Il dit son nom. Un des valets sortit et revint aussitôt.

Samuel, dirigé par lui, franchit un salon, et fut introduit dans un grand et haut cabinet plein de dorures et de peintures.

Julius se leva de devant une table chargée de papiers et vint rapidement au devant de lui.

Ils se prirent la main et se regardèrent un instant en silence.

— Samuel !

— Julius !

Julius était ému dans ce premier mouvement. Pour Samuel, il observait déjà Julius.

— Tu viens avec Lothario ? demanda Julius.

— Non, je suis venu seul.

— Tiens, Lothario m'avait demandé à t'aller chercher avec une de nos voitures. Il sera arrivé trop tard. Mais que je te regarde ! Il me semble, en te revoyant, que je revois ma jeunesse. Mais qu'es-tu devenu ? Pourquoi as-tu si brusquement quitté l'Allemagne ? Qu'as-tu fait pendant si longtemps ? Où étais-tu que nous ne nous sommes pas rencontrés ? Causons.

Il le fit asseoir devant la cheminée.

— Ce que je suis devenu ? répondit Samuel. Oh ! mon Dieu, je suis resté ce que j'étais. J'ai le désagrément de t'apprendre que je ne suis ni roi, ni prince, ni ambassasadeur. Je suis, comme devant, un pauvre diable de savant, plus soucieux de mon cerveau que de ma fortune. J'ai totalement négligé de me faire une position, et je ne me suis nullement agrandi, sinon en dédain pour ce que tu dois respecter. De ce côté, j'ai poursuivi mon but : accroître ma force et ma liberté morales, apprendre les hommes et les choses, savoir. J'ai par-ci par-là, comme médecin, ou par des traductions et des travaux de science, gagné de quoi vivre. Mais j'ai toujours réservé le meilleur de ma pensée pour l'étendre et l'enrichir encore. J'ai étudié, voyagé, cherché. Pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés ? C'est qu'il y a dix-sept ans j'ai quitté l'Allemagne à cause d'un grand dessein manqué que mon orgueil ne veut pas dire, et que, depuis ce temps, retenu à

Paris par un sentiment profond que mon cœur veut taire, je ne suis sorti de France que pour sortir d'Europe, il y a cinq ans.

— Où donc es-tu allé ? interrompit Julius.

— J'avais toujours eu envie d'aller demander ses secrets à cette terrible et dévorante nature de l'Inde, la terre des tigres et des poissons. Or, un beau jour, ayant réuni la somme nécessaire pour réaliser ce rêve, je me suis embarqué pour Calcutta. Je suis resté trois ans dans l'Inde, et, tu peux m'en croire, je n'y ai pas perdu mon temps. Ah ! j'en ai rapporté des secrets et des miracles qui auraient étonné même ton père, l'illustre chimiste et honorable baron d'Hermelinfeld. Vois-tu, la nature sait tout, et quand on l'interroge, elle répond. Mais les hommes sont distraits par leurs intrigues, par leurs affaires, par leurs ambitions, et cherchent la puissance dans des portefeuilles, lorsqu'il y a dans des brins d'herbe de quoi supprimer les empereurs et abrutir les génies.

L'accent calme et froid dont Samuel prononça ces paroles impitoyables embarrassa Julius, qui chercha à détourner la conversation.

— Je t'ai vu avec lord Drummond, dit-il. Tu le connais beaucoup ?

— J'ai fait sa connaissance dans l'Inde, repartit Samuel. Je lui ai sauvé la vie. Lord Drummond est un gentleman fantasque. Il avait apprivoisé une panthère dont il était fou, et qu'il ne quittait pas plus qu'une maîtresse. Elle montait dans sa voiture, elle mangeait à sa table, elle couchait dans sa chambre. Un jour qu'à demi-étendu sur son canapé il causait avec ton serviteur, sa panthère, couchée

à terre à bord du canapé, léchait son bras nu qu'il laissait pendre. Mais, à force de le caresser, n'est-ce pas là le dénoûment de toute caresse? la bête sentit du sang sous la râpe de sa langue âpre. Tout à coup elle enfonça ses crocs dans le bras de lord Drummond. Il était perdu. Moi, je tirai tranquillement un pistolet de ma poche et je tuai raide la panthère.

— Je conçois qu'il te soit reconnaissant.

— Sa reconnaissance a consisté d'abord à vouloir me tuer.

— Te tuer!

— Oui, figure toi que, débarrassé de l'étreinte de l'animal, il me sauta au collet, m'appelant misérable, m'accusant d'avoir assassiné la seule créature à laquelle il tînt sur la terre, et me reprochant de ne pas l'avoir laissé manger. Mais comme je ne suis pas plus frêle qu'un autre, je me défendis rudement et je l'envoyai se colleter avec le cadavre de sa bête. Le lendemain, reconnaissant son tort, il vint me faire des excuses, et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Je suis revenu avec lui en Europe il y a deux ans. Il m'a trouvé à Londres un éditeur qui m'a donné mille livres sterling d'un ouvrage sur la Flore de l'Inde. Mais Londres m'ennuie. Ses brouillards enrhument l'intelligence. Je suis accouru à Paris. Voilà ma vie; elle est simple, comme tu vois. A toi maintenant.

— Oh! moi, dit Julius, depuis que je ne t'ai vu, il m'est arrivé d'abord les choses douloureuses que tu sais. Tu sais l'atroce malheur qui m'a frappé?

— Oui, dit Samuel, qui pâlit légèrement. Je n'ai quitté Heidelberg qu'un peu après.

— J'étais au désespoir, reprit Julius. Mon père essaya de me distraire en m'emmenant voyager. Je fus censé voir l'Italie, l'Espagne et la France. Au bout d'un an, je revins aussi morne. Pour emplir ma vie, sinon ma pensée, mon père obtint pour moi, du roi de Prusse, une mission à Vienne. Te l'avouerai-je? pour m'étourdir, pour m'enivrer, pour oublier, je me jetai, corps et âme perdus, dans la vie matérielle et dans les joies faciles de cette capitale du plaisir. Triste, amer, désolé, je me soulais de débauche. Dans cette cour dépravée, ma dépravation fut un titre. Grave, sérieux et austère, j'aurais été un phénomène, quelque chose d'impossible et d'inapplicable; je ne montrai que la bête en moi, alors on me crut de l'esprit.

Moins je donnai de mon intelligence et de ma capacité, plus on me jugea intelligent et capable. Les honneurs, les décorations, les richesses se mirent à pleuvoir sur moi. Mon influence fut bientôt telle, que le roi de Prusse, il y a quatre ans et demi, changea ma mission en ambassade. Je suis resté ambassadeur à Vienne un peu moins de cinq ans; depuis six jours je le suis à Paris. Tu vois que les grandeurs me sont venues avec les rides. Je suis puissant et fatigué. J'ai trop souffert et trop joui pour n'avoir pas appris quelque chose. Je me défie. Je ne suis plus crédule. Est-ce être plus faible ou plus fort? je n'en sais rien, mais je ne crois pas que personne à présent pût avoir prise sur moi. Ah! j'oubliais de te dire que ma fortune s'est mise au pas de mes dignités. Mon père, tu le sais aussi, est mort au commencement de l'année dernière, laissant plus d'ar-

gent encore que son frère. Si bien que j'ai quelque chose comme une vingtaine de millions.

Samuel n'avait pas perdu son empire sur lui-même; car l'éclair qui passa dans son esprit à ce mot de vingt millions ne se refléta pas dans ses yeux.

Il avait écouté Julius, le regardant sans l'interrompre. Les dernières paroles de l'ambassadeur sur sa défiance actuelle et sur ses résistances aux entraînements extérieurs, étaient en rapport avec sa physionomie vieillie, usée et indifférente. Par où donc Samuel pourrait-il regagner l'ascendant qu'il possédait jadis sur son camarade d'étude?

Julius, il suffisait de voir son visage pour s'en assurer, n'était plus cette nonchalante et molle nature à qui Samuel avait eu affaire. Sous son regard éteint, comme sous une eau stagnante un reptile, il cachait l'observation froide d'un diplomate dont Metternich avait été le maître.

Samuel n'avait-il donc aucune chance de le ressaisir? Autrefois, il se serait retiré avec fierté, comptant sur son attraction fatale pour ramener à ses pieds, soumis et repentant, ce captif de sa supériorité. Mais lui-même était bien changé, et plus profondément peut-être que Julius. Il n'avait plus cette âpreté et cette raideur qui ne se serait pas baissée pour ramasser un diamant. Une amère expérience lui avait enseigné que la souplesse est plus forte que la force, et que les grandeurs humaines ont la porte trop basse pour qu'on puisse y entrer sans se courber un peu.

Au lieu de laisser Julius dans sa froideur et dans son indifférence, Samuel se mit à l'examiner, à l'épier sous toutes ses faces, à tourner, pour ainsi dire, autour de son

nouveau caractère, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque ouverture par laquelle il pût s'y glisser. Il mit la conversation sur tous les sujets : politique, art, plaisir, cherchant, à tort et à travers, une poignée par où il pût reprendre sa domination d'autrefois.

Et d'abord, dans quels termes était-il au juste avec Julius ? Le baron d'Hermelinfeld n'avait-il rien révélé à son fils qui posât entre eux deux quelque barrière insurmontable ? Il était important de s'en assurer.

Donc, fixant sur Julius son regard profond :

— Et le baron d'Hermelinfeld, lui demanda-t-il subitement, me haïssait-il toujours ?

— Toujours, répondit Julius pensif. A son lit de mort, il me recommandait encore avec de vives instances, si je te retrouvais, de t'éviter avec horreur.

— Et c'est comme cela que tu lui obéis ? demanda Samuel en ricanant.

— Il ne m'a jamais voulu donner de raisons, répliqua Julius. Je crois à un préjugé injuste, à une antipathie exagérée, que ton caractère à toi n'était guère propre à adoucir. L'instinct de l'équité s'est sur ce point toujours révolté et se révolte encore aujourd'hui en moi contre l'obéissance filiale. D'ailleurs, dans cet abandon continu de tout ce qui s'appelle la vie, assez de choses nous ont quittés à l'âge où je suis parvenu, pour qu'on ne sacrifie pas sans des motifs plausibles le peu qui nous reste du passé. Hier, je t'ai à peu près reconnu sous ton déguisement, comme tu m'as reconnu sous mes rides. Je n'ai pu m'empêcher de sentir remuer en moi un ressouvenir des années anciennes. Je t'ai appelé. Merci d'être venu.

Mais je ne m'attendais guère à te retrouver, après dix-sept ans, à un bal des Tuileries !

— C'est lord Drummond qui m'y a conduit, dit Samuel. Tu sais quel antiquaire je suis. Je me suis chargé de son costume. Il n'était pas mal, hein ? pour avoir été fait à la hâte ; car lord Drummond n'est à Paris que depuis quinze jours. En récompense de ce service, lord Drummond, à la prière de cette vieille curiosité toujours jeune en moi, m'a amené avec lui.

— Nous voilà donc retrouvés, dit Julius.

— Nous voilà, dit Samuel, bien près l'un de l'autre, et bien loin tous deux de nous-mêmes.

— C'est vrai, reprit Julius. Nos rêves aussi sont morts ou partis. A propos de rêves, demanda-t-il tout à coup, qu'est devenue l'Union de Vertu ?

Samuel, frappé du ton dont cette question lui était faite, leva vivement les yeux et regarda Julius en face. Mais Julius souriait avec insouciance.

— Je présume, répliqua Samuel, que ton excellence l'ambassadeur de Prusse n'est plus de l'Union ?

— Oh ! non, répondit nonchalamment Julius. Il y a longtemps que j'ai rompu avec ces folies de jeunesse. Et puis, Napoléon est mort, dit-il en riant. Pourtant, n'ai-je pas entendu dire que l'Union avait encore des débris ?

— C'est possible, dit Samuel. Mais, depuis dix-sept ans que j'ai quitté l'Allemagne, je suis, naturellement, peu au fait de ce qui s'y passe.

Il détourna l'entretien. Il lui semblait que Julius épiait son visage, et il se sentait piqué d'être en butte aux investigtiations de celui qu'il venait observer.

— Ah ! fort bien, pensa-t-il ; il joue le même rôle que moi ; il me sonde comme je l'observe. Allons, il a gagné ; il faut en prendre mon parti. Soit, nous lutterons.

Il fit courir l'entretien sur l'ambition, sur le jeu, sur les femmes, sans trouver dans Julius une fibre sensible. Ou Julius se tenait bien, ou il n'avait pour tout cela qu'indifférence et dédain.

— Par le diable ! se dit Samuel, j'échaufferai cet homme de neige !

— Me suis-je trompé ? dit-il à Julius ; il me semble que l'autre soir, à ce bal, quand la voix de cette femme s'est élevée, la même impression nous a frappés l'un et l'autre.

Julius tressaillit.

— Oh ! reprit-il, c'est vrai, je ne sais pas qui est cette chanteuse, mais elle a touché à une mémoire toujours vivante en moi. Pauvre Christiane ! La façon terrible et mystérieuse dont elle est morte m'est sans cesse présente ; j'ai dans le cœur l'abîme sans fond où elle est tombée. Or, c'est étrange ! la voix un peu grêle de Christiane lorsqu'elle chantait au clavecin quelque air de Mozart n'avait, quand j'y réfléchis, aucun rapport avec la voix pleine et sûre de la cantatrice masquée... et cependant, j'ai éprouvé ce soir quelque chose comme si j'entendais la voix de Christiane.

— C'est comme moi ! dit Samuel.

— Et lorsqu'elle est venue recevoir les remercîments de la duchesse de Berry, certes, sa taille haute et ample ne ressemblait guère à la taille svelte et frêle de Christiane. Et cependant quelque chose s'est troublé dans mes entrailles, comme si je voyais ressusciter la morte.

Il eut un mouvement de joie en voyant que cette corde encore vibrait chez Julius.

— Eh bien ! Julius, reprit-il soudain, veux-tu dîner demain avec cette cantatrice ?

— Avec elle ?

— Avec elle.

— Oh ? oui, répondit Julius.

Samuel eut peur des hésitations et des réflexions et voulut en rester là pour cette fois. Il se leva.

— C'est convenu, dit-il à Julius. Il faut, pour le moment, que je te quitte ; mais tu recevras ce soir même une lettre ou une visite de lord Drummond qui te priera de venir dîner demain avec moi, et avec elle.

## VI

### PREMIÈRE RENCONTRE.

Lothario était la loyauté et la sincérité même, et cependant, nous devons reconnaître qu'il n'avait pas dit toute la vérité et rien que la vérité en demandant au comte d'Eberbach la permission d'aller chercher monsieur Samuel Gelb.

Il avait pris la liberté de faire remarquer à son oncle qu'ayant à parler à monsieur Samuel Gelb, il était tout simple, sans doute, que l'ambassadeur de Prusse n'allât pas chez lui, et lui fît dire de passer à l'ambassade ; mais

qu'il serait peut-être convenable de lui atténuer ce dérangement, en envoyant au devant de lui quelqu'un de sa maison et de sa famille.

Julius n'avait vu là qu'une prévoyance de son jeune secrétaire et dévoué neveu pour son ami d'enfance, et il avait négligemment consenti.

Le fait est que depuis vingt-quatre heures, la charmante image d'une lumineuse figure de seize ans se détachant sur le fond d'opale du matin, troublait et bouleversait l'âme et la pensée de Lothario, et qu'il eût payé autrement cher qu'au prix d'une innocente tromperie le céleste bonheur de la revoir.

Lothario partit donc dans une des voitures de l'ambassade.

Mais au lieu de suivre l'itinéraire qu'il avait vu prendre à Samuel, il ordonna au cocher d'arriver à Ménilmontant par Belleville.

C'était évidemment le plus long. Mais il en résulta deux choses : premièrement qu'il arriva après le départ de Samuel, et deuxièmement qu'il ne le rencontra pas en route.

Il fit arrêter sa voiture un peu avant la maison, à l'angle d'une rue, dit au cocher de l'attendre là, et se dirigea résolument vers la porte souhaitée.

Mais à mesure qu'il approchait de cette chère porte, son pas se ralentissait. Son courage fondait, à l'approche de celle qu'il allait revoir, comme la neige au soleil. L'idée de mettre la main à cette petite sonnette qui pendait là, comme pour l'inviter, lui faisait refluer tout le sang au cœur et le glaçait de frisson. Il alla jusqu'à la grille, leva le bras, et s'enfuit précipitamment.

Il fut longtemps sans oser sonner. Il rêvait des choses impossibles et absurdes. Il aurait voulu qu'*elle* vînt sur la terrasse et qu'*elle* lui dît d'entrer.

La grille était fermée jusqu'à hauteur d'homme par un auvent en bois qui empêchait de voir ; il se recula de l'autre côté de la rue pour tâcher de l'apercevoir dans le jardin.

Mais il n'aperçut personne.

Il revint à la sonnette, et hésita encore. Si Samuel n'était pas parti ? Et s'il était parti, que dirait-il à cette jeune fille? Quand même ce serait elle qui viendrait lui ouvrir, une fois qu'il aurait demandé monsieur Samuel Gelb, de la part du comte d'Eberbach, et qu'elle lui aurait répondu qu'il venait de partir, quel prétexte aurait-il pour rester une seconde de plus ? Et d'ailleurs, ce ne serait pas même elle qui viendrait ouvrir, ce serait quelque servante, la vieille femme qui lui avait déjà ouvert la veille. Monsieur Samuel étant sorti, il n'aurait nul motif d'entrer même dans le jardin.

Il aurait mieux valu que Samuel ne fût pas sorti. Le pauvre Lothario se repentait d'avoir pris le plus long et se trouvait absurde d'être venu en retard exprès. Au contraire, il fallait arriver trop tôt. Il aurait eu une chance de trouver monsieur Samuel non habillé ; pendant qu'il aurait passé son habit, elle aurait pu passer par le salon, descendre au jardin, elle lui aurait tenu compagnie, il l'aurait vue. Tandis qu'avec son habileté et sa ruse, il s'était arrangé de manière à avoir un tête-à-tête avec une vieille servante.

Découragé, il se mit à marcher de long en large dans

la ruelle, décidé presque à retourner à Paris sans rien tenter.

En marchant, il regardait tout, passants et maisons, et s'arrêtait aux moindres choses, croyant s'y arrêter pour elle, et saisissant tout prétexte de retarder d'une minute sa résolution.

Un gros éclat de rire lui fit tourner les yeux.

Cet éclat de rire était poussé par un charretier, auquel une sorte de paysanne tendait un papier.

— Eh ! ma commère, disait le charretier, vous êtes une belle femme et vous avez de beaux yeux, que le diable m'emporte ! Mais le gouvernement a oublié de m'apprendre à lire. Quand on veut que je réponde, on ne m'écrit pas, on me parle.

La paysanne lui dit quelques mots dans une langue qu'il ne comprit pas.

— Parlez une langue chrétienne, si vous désirez qu'on vous entende, reprit le charretier. Je ne comprends pas votre patois.

Et il fouetta ses chevaux.

La femme fit un geste d'impatience et de chagrin.

Lothario avait entendu ce qu'elle avait dit. Il s'approcha.

— Que demandez-vous, ma bonne femme ? dit-il en allemand.

La paysanne fit un mouvement de joie.

— Vous êtes d'Allemagne, monsieur ? fit-elle.

— Oui.

— Dieu soit loué ! alors, voulez-vous me dire où est cette adresse ?

Lothario prit le papier et lut : Rue des Lilas, numéro 3

Rue des Lilas, numéro 3, dit-il, surpris et charmé... Vous y êtes. Mais c'est donc chez monsieur Samuel Gelb que vous allez ?

— Oui.

— Et moi aussi.

— En ce cas, soyez assez bon pour me conduire.

A ce moment, elle le regarda et parut frappée de sa figure. Etonné des yeux curieux qu'elle fixait sur lui, il la regarda à son tour, et ne trouva rien qui lui rappelât quelqu'un qu'il eût déjà vu.

L'Allemande était une femme d'à peu près trente-quatre ou trente-cinq ans, d'une beauté calme, sérieuse, agreste. Ses yeux noirs profonds, ses épais cheveux noirs et son parler un peu solennel donnaient à toute sa personne quelque chose de fier et d'âpre que ne contrariait pas la simplicité de sa mante brune à raies bleues.

Tous deux se dirigeaient vers la porte de Samuel ; elle examinait Lothario, lui ne pensant bientôt plus à elle, ravi d'avoir son entrée et d'être contraint à l'audace.

En allant, elle lui parlait, peut-être pour le faire parler.

— Les Français sont un peuple moqueur. Ce charretier s'est moqué de moi parce qu'il ne sait pas lire. Ordinairement, quand je venais à Paris, j'étais accompagnée d'un brave garçon de mon pays, qui savait un peu de français. Mais il est retourné à Dieu cette année. Cependant, je ne pouvais pas être un an sans venir. Le devoir qui m'appelle ici est trop sacré pour que je ne me mette pas en route, quoi qu'il advienne. Je suis venue. Mais vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, à combien de peines et de dérisions j'ai été en butte tout le long du chemin. C'est

donc bien drôle de ne pas savoir l'allemand, qu'ils se mettent tous à rire quand je parle !

Lothario était trop ému pour répondre ou même pour entendre. Une autre voix parlait en lui.

Ils étaient arrivés à la grille.

Lothario sonna, tout tremblant. Chaque coup de la sonnette lui retentit dans le cœur.

La même vieille femme qui avait reçu Lothario la veille vint ouvrir.

Lothario s'effaça et laissa passer l'Allemande.

— Mademoiselle Frédérique y est-elle? demanda celle-ci en allemand.

— Elle y est, répondit la vieille, en allemand aussi.

— Et elle va bien ?

— Très-bien.

— Dieu soit béni ! s'écria la paysanne avec un accent de joie reconnaissante. Ma bonne madame Trichter, dites-lui, je vous prie, que celle qui vient tous les ans au printemps demande à la voir.

— Oh ! je vous reconnais bien, répondit madame Trichter. Entrez dans la maison. Entrez, monsieur.

Madame Trichter croyait que Lothario était avec la paysanne.

Elle les introduisit tous deux dans le salon, et monta avertir Frédérique.

Le nom de madame Trichter aura sans doute rappelé à nos lecteurs ce buveur grandiose qu'ils ont vu mourir si brusquement, dans la première partie de cette histoire, en présentant un placet à Napoléon. Ils ont peut-être oublié qu'avant de sacrifier ainsi à ses grands desseins égoïstes

son fidèle renard de cœur, Samuel avait demandé à Trichter s'il donnerait volontiers sa vie pour assurer du pain à sa mère. Trichter avait répondu qu'il mourrait joyeusement pour qu'elle eût de quoi vivre. Trichter mort, Samuel s'était cru débiteur de la mère ; il l'avait fait venir de Strasbourg, et l'avait installée auprès de Fredérique, pour laquelle la digne et bonne femme avait été plus qu'une servante, presque une mère.

Frédérique apparut.

Lothario fut obligé de s'appuyer contre un meuble, tant le cœur lui battait.

Frédérique courut prendre les mains de la visiteuse.

— Asseyez-vous, ma bonne chère dame.

Elle lui avança un fauteuil. La paysanne ne s'assit pas.

Laissez-moi d'abord vous voir, dit-elle, et vous admirer à mon aise. Toujours plus jolie, toujours aussi souriante, c'est-à-dire toujours aussi pure. Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Je viens de loin, mais cela paye le voyage.

Frédérique aperçut alors Lothario et rougit un peu.

— Monsieur est avec vous, bonne mère ? demanda-t-elle.

— Non, dit la paysanne. J'ai rencontré monsieur venant ici. Je ne le connais pas.

Lothario rougit légèrement aussi, lui.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, je venais chercher monsieur Samuel Gelb, de la part de monsieur le comte d'Eberbach.

— Le comte d'Eberbach ! s'écria l'étrangère.

— Mon ami est parti depuis une grande demi-heure, répondit Frédérique.

— Le comte d'Eberbach? recommença vivement la paysanne, en regardant Lothario en face. Vous avez parlé du comte d'Eberbach.

— Sans doute, dit Lothario, ne comprenant pas l'émotion où ce nom jetait l'Allemande.

— Il est à Paris? demanda celle-ci.

— Oui, il vient d'être nommé ambassadeur de Prusse.

— Et comment va-t-il?

— Dieu merci! mon cher oncle est en bonne santé.

— Votre oncle? Êtes-vous Lothario?... Oh! pardon... monsieur Lothario.

— Vous me connaissez?

— Si je vous connais, s'écria l'étrangère.

— D'où êtes-vous? de Berlin? de Vienne?

— Je suis... Mais que vous importe? Vous n'avez pas besoin de me connaître, moi. Il suffit que je vous connaisse, vous et elle.

Et couvrant du même regard Lothario et Frédérique:

— Eh bien! enfants, la pauvre femme qui vous parle est heureuse de vous voir tous deux avec cette beauté et cette pureté sur le front, et elle remercie encore et toujours la Providence d'avoir bien voulu, dans ce peu d'heures qu'elle passe à Paris, vous faire rencontrer ensemble devant elle pour qu'elle puisse ensemble vous admirer et vous bénir.

Les deux jeunes gens, embarrassés de leur contenance, essayèrent de se regarder et baissèrent les yeux.

— Mais je ne crois pas vous avoir jamais vu, madame, dit Lothario pour dire quelque chose.

— Vous ne croyez pas?

— Oh! ne l'interrogez pas, monsieur, dit gentiment Frédérique; elle est mystérieuse comme une porte fermée. Il n'y a pas de clef qui ouvre ses secrets. Elle m'a juré sur son âme éternelle qu'elle n'était même pas ma parente, et tous les ans elle fait deux ou trois cents lieues pour me voir quelques minutes. Elle vient en l'absence de mon tuteur, qu'elle évite toujours, me fait des questions sur ma santé et sur mon bonheur, et s'en retourne.

— Elle vous parle toujours quand vous êtes seule? demanda Lothario.

— Oui, seule, dit Frédérique.

— Je me retire, dit tristement Lothario.

— Non, non, reprit vivement l'inconnue. Vous, c'est différent, vous pouvez être là. Je n'ai rien à lui dire que vous ne puissiez entendre. Vous n'êtes pas si étrangers l'un à l'autre.

— Nous ne sommes pas étrangers! s'écria Lothario joyeux.

— Je n'ai jamais vu monsieur, objecta Frédérique,

— Et moi, avoua Lothario, j'ai vu pour la première fois mademoiselle, hier matin, sur la terrasse.

— Ah! vous m'avez vue?

Lothario s'arrêta, confus de sa précipitation. Il lui semblait que son cœur allait se lire sur son visage.

— L'Allemande sourit en les regardant.

— Oh! murmura-t-elle, ils pourraient faire un ciel si l'enfer n'était entre eux.

— Eh bien! Frédérique, dit-elle, que vous est-il arrivé depuis un an que nous ne nous sommes vues?

— Oh! mon Dieu, rien, répondit Frédérique. Toutes

mes semaines se ressemblent. C'est toujours la même existence, simple et tranquille. Les mêmes occupations et les mêmes personnes. Pas de nouveau venu dans ma vie. Je travaille, je couds, je lis, je fais de la musique, je prie, et je pense à mon père et à ma mère, que je n'ai jamais connus.

— C'est comme moi, interrompit Lothario.

— Et... celui que vous appelez votre tuteur ? demanda la paysanne, dont la figure s'assombrit en faisant cette question.

— Il est toujours excellent et dévoué.

— Et vous êtes heureuse avec lui ?

— Très-heureuse.

— C'est étrange, c'est étrange, murmura l'étrangère. Dieu est dans ceci. N'importe ! ne lui parlez toujours pas de ma visite.

— Vous devriez bien ne pas me demander cela, dit Frédérique.

— Comment?

— Écoutez donc ! avec vos mystères, j'ai par instants des scrupules, reprit la charmante fille. Élevée et nourrie par mon tuteur, ai-je le droit de recevoir des visites à son insu, de lui cacher ce qui se passe chez lui, de me défier de lui? Si encore j'avais des raisons extrêmes. Mais quand je vous questionne, vous vous taisez. Vous ne voulez pas même me nommer mes parents. Mon tuteur dit qu'il ne sait rien de mon origine. Au moins, je vous en prie, parlez-moi de ma mère. Vous devez la connaître! vous la connaissez !

Non ! non ! ne m'interrogez pas, dit la paysanne. Je ne puis pas vous répondre.

— Eh bien ! si vous ne voulez pas me parler de ma mère, je croirai que vous venez dans de mauvais desseins, que vous êtes envoyée par des ennemis peut-être pour m'épier et me perdre.

La paysanne se leva. Une larme roulait dans ses yeux.

Frédérique ne tint pas contre ce muet reproche. Elle se jeta dans les bras de l'inconnue et lui demanda pardon.

— Chère enfant dit la paysanne, ne me soupçonne jamais. Tu me ferais bien du mal, mais tu t'en ferais bien plus encore. Pourquoi je m'intéresse à toi ? Pour mille raisons que je ne puis te dire. J'ai fait, dans une heure de trouble, une chose d'où peut résulter ton malheur. Jusqu'à présent, la bonté divine nous a préservées, et ce qui aurait pu te perdre paraît avoir été heureux. Mais qui sait l'avenir ? S'il t'arrive malheur, c'est moi qui en aurais été la cause. C'est pourquoi ma vie t'est dévouée. Prends-la le jour où tu voudras ; elle t'appartient. Quand tu auras besoin de moi, ou seulement quand tu auras quelque chose à m'apprendre, quoi que ce soit, un changement de ton sort, un changement de demeure, écris-moi, comme tu as toujours eu la bonté de le faire, à la même adresse, à Heidelberg. Qu'enfin je ne te perde jamais de vue. Oh ! je t'en supplie, crois en moi.

Elle se tourna vers Lothario.

— Vous qui restez à Paris, dit-elle, je vous la recommande. Veillez sur elle, ne la quittez pas des yeux. Elle peut, d'un jour à l'autre, courir des dangers dont elle ne se doute pas.

— Malheureusement, dit Lothario, je n'ai pas le droit de protéger mademoiselle.

— Si ! vous l'avez ! répliqua l'inconnue. Je vous jure que vous l'avez.

— Vraiment ? Mais mademoiselle Frédérique ne me le reconnaîtra pas.

— Je reconnais, dit Frédérique, à tout bon et honnête cœur, le droit de protéger ceux qui sont en péril. Mais je n'ai pas besoin de personne tant que j'aurai mon tuteur.

La paysanne hocha la tête avec un sourire amer.

— Nous serons deux, mademoiselle, dit Lothario transporté d'aise de se trouver mêlé à la vie de Frédérique. Votre tuteur est un vieil ami de mon oncle; ils vont renouer connaissance, et l'on me permettra de venir ici quelquefois. Mon oncle permettra que monsieur Samuel Gelb m'accueille. Monsieur Samuel Gelb est dans ce moment à l'ambassade; je l'y trouverai peut-être encore en rentrant. Je me ferai présenter à lui. Quel bonheur !

— Ah ! ils se revoient ? dit l'étrangère à voix basse, et comme se parlant à elle-même. Ah ! Samuel a ressaisi Julius ? Tant pis ! De nouvelles calamités s'apprêtent. Lothario, reprit-elle à voix haute, veillez sur elle, et veillez sur monsieur le comte. Moi, je vais retourner dans mon pays, contente du présent, inquiète de l'avenir. Adieu, Frédérique, je ne reviendrai pas avant un an.

— Ah ! moi, dit Lothario, je reviendrai avant deux jours.

L'inconnue embrassa Frédérique sur le front, prononça une bénédiction qu'on n'entendit pas et sortit du salon.

Frédérique la reconduisit jusqu'à la grille, et la paysanne et Lothario sortirent, laissant Frédérique toute rêveuse et

en proie aux nouvelles émotions que devait jeter dans le cœur de la jeune fille cette improvisation d'intimité avec ce doux et élégant jeune homme, le premier qui fût entré dans sa solitude.

## VII

### CHEZ OLYMPIA.

Olympia occupait, île Saint-Louis, sur le quai du Midi, le premier étage d'un ancien hôtel d'un air noble et sévère.

En entrant dans son appartement, on ne se serait pas cru, certes, chez une actrice. Nulle part, ces frivolités neuves, ces modes du matin, nécessaires aujourd'hui, demain impossibles, cette richesse inintelligente de la parvenue. Ni luxe ni coquetterie. L'antichambre donnait sur une salle à manger tendue de vieilles tapisseries. Le salon, tout en bois de chêne sculpté çà et là de roses et de vignes, et dont le plafond était peint par Lebrun, n'était pas contrarié par l'ameublement sobre et digne.

Un grand piano d'ébène à filets d'or, placé en face de la cheminée, aurait seul pu dire à quel grand artiste ce logement appartenait; autrement, on se serait moins attendu à une chanteuse qu'à une grande dame.

Au moment où nous prenons la liberté d'introduire nos

lecteurs chez la cantatrice qui avait remué tant d'émotions au bal de la duchesse de Berry, Olympia, vêtue d'un ample peignoir de cachemire blanc, était dans le salon et achevait de donner des instructions à un valet de pied.

Olympia pouvait avoir trente-quatre ans. C'est dire qu'elle était dans toute la puissance d'une beauté chaude et ferme, accentuée par les tons ardents des soleils d'Italie. La douceur de ses yeux, d'un bleu profond et presque noir, se relevait par moment d'un regard vif et résolu. On y sentait la force sous la bonté, et, sous la grâce de la femme, une décision virile.

Une immense profusion de cheveux d'un or fauve et superbe ruisselaient, comme une auréole de flamme, le long de ses tempes; et tourbillonnaient derrière sa tête. Son teint, d'une pâleur rayonnante, avait l'éclat mat d'un marbre blond.

Des mains d'impératrice, une taille fière et souple, et sur toute sa personne ce signe particulier que l'art imprime à ses élus pour les distinguer de la foule; tout complétait cette belle et sereine créature faite pour passionner les yeux comme les oreilles. La figure était digne de la voix.

Vous entendez, Paolo, disait Olympia au valet de pied, quand vous aurez remis ces quinze cents francs au maire de l'arrondissement, et ces quinze cents autres à monsieur le curé de Notre-Dame, vous monterez, en revenant, chez cette pauvre femme dont le fils est tombé à la conscription, et vous lui remettrez ces mille francs. On m'a dit que c'était suffisant pour racheter son fils. Elle ne pleurera plus.

— Je lui dirai, demanda le valet, que je viens de la part de madame?

— Non pas! répondit Olympia. Vous direz, sans nommer personne, que vous venez du faubourg Saint-Germain.

Le valet partit.

Il n'avait pas refermé la porte du salon, que tout à coup deux ou trois coussins d'un vaste canapé qui était auprès du piano se mirent à s'agiter. Olympia se retourna et vit se dresser entre les oreillers de soie, une tête vive et bizarre, aux cheveux noirs bouclés, aux yeux noirs, aux dents blanches. L'homme sur les épaules duquel souriait cette tête, s'était tenu pelotonné et caché sous les coussins.

Sans quitter sa position horizontale :

— Alors, ma très-chère sœur, dit-il à Olympia, tu ne gardes encore absolument rien pour toi?

— Que diable faisais-tu là, Gamba? dit la chanteuse.

— Une question n'est pas une réponse, reprit le singulier personnage. Madame la duchesse de Berry a eu l'idée intelligente de te faire prier de chanter chez elle, et la gracieuse idée de te remercier de ton chant en t'envoyant deux cents louis. Si, sur ces deux cents louis, tu donnes quinze cents francs au maire, quinze cents francs au curé, et mille francs à la vieille, je recommence à te demander ce que tu garderas pour toi.

— Je garde, répliqua gravement Olympia, les quatre lignes que Madame a dictées et signées. Un remercîment d'une telle main n'est-il pas plus précieux que deux cents misérables louis? Et, à présent que j'ai répondu à ta question, réponds à la mienne. Que faisais-tu là?

— Moi? dit Gamba. Eh! parbleu! j'espionnais la charité d'un ange sans aîles, et j'exerçais la souplesse d'un homme sans os. Quand tu es entrée tout à l'heure dans le salon,

j'étais en train de me dégourdir un peu les muscles, et de repasser quelques-uns de mes anciens sauts de carpe. Ta venue subite m'a interloqué, et, de peur d'être pris en flagrant délit de saltimbanquerie, je me suis enfoui dans les profondeurs de ce canapé, où je serais resté enterré jusqu'à ton départ sans l'explosion d'horreur que m'a arraché ta vertu.

Ce disant, il signor Gamba sauta prestement du canapé, et vint, d'un bond élastique, tomber en arrêt solide et souple devant la table où était assise Olympia.

— Etrange garçon! fit-elle en souriant.

C'était, en effet, un étrange et curieux être, ce Gamba! Petit, svelte, la taille mince et les épaules carrées, un cou de jeune taureau, un mélange de délicatesse, et de vigueur, nerveux, les attaches fines, il avait des mains de femme et des poignets d'Hercule. Ce qui frappait surtout en le regardant, c'était un contraste flagrant entre son allure et son costume. Sa vivacité ordinaire ne savait évidemment comment se comporter avec cet habit noir et ce pantalon qu'il avait pris à larges plis, sans doute, mais dont les bretelles et les sous-pieds le mettaient au martyre. Il semblait dépaysé dans cet accoutrement de tout le monde, et il avait quelque chose d'un clown en cage dans un frac.

Un seul détail dans son costume devait ravir sa fantaisie méridionale autant qu'il choquait notre élégance étriquée : c'était une paire de vastes anneaux d'oreille en or qui pendaient et battaient le long de ses joues, et qui, dans la prestesse de ses mouvements, ajoutait deux rayons aux rayons de ses yeux. Aucune prière, aucune considération

n'avait pu déterminer Gamba à renoncer à cet ornement splendide.

Olympia retint le sourire qu'avait amené sur ses lèvres le saut brusque de Gamba, et prit l'air le plus sérieux qu'elle put.

— Mon cher frère n'apprendra donc jamais la dignité et la tenue? dit-elle. A quarante ans tout à l'heure, mon cher frère aîné devrait pourtant avoir un peu moins de vif argent dans les veines.

— Ah! ma foi, tant pis! s'écria Gamba. Il n'y a là personne. Lord Drummond ne nous regarde pas. Laisse-moi me détirer un peu. Si tu savais comme j'en ai assez du grand monde en général et de Paris en particulier! Quel affreux pays que la France! Le soleil se repose cinq jours par semaine de s'être battu les deux autres. Je m'y ennuie et je m'y enrhume. Ajoute à cela lord Drummond, l'homme brouillard. Je crois, *corpo di Bacco*, que je regrette ici le climat et le séjour de Vienne!

Olympia tressaillit douloureusement.

— Tu m'avais promis, frère, dit-elle, de ne jamais me reparler de Vienne et des deux mois que nous y avons passés?

— C'est vrai! Oh! pardon, sœur! Je suis un étourdi bavard. Parlons de l'Italie, ô chère Italie!

— Tu aimes donc bien l'Italie, Gamba?

— C'est ma mère, dit Gamba, dont la voix s'attendrit, et dont l'œil eut presque une intention de larmes.

Et puis, reprit-il plus gaiement, en Italie, il fait chaud et il y a un soleil. De plus, j'y ai des amis dans presque toutes les villes, des allumeurs de quinquets, des figurants,

des souffleurs. La nuit, après le spectacle, je m'en vais avec eux dans quelque cabaret, j'ôte mon habit, et il faut me voir me livrer à tout ce que la nature et l'air permettent de fantaisies aux hommes désarticulés. Et ce sont des applaudissements, et ce sont des cris de joie. Tandis qu'ici, je ne connais personne. Au lieu de t'engager à un théâtre où je n'aurais pas tardé à faire quelque honorable connaissance parmi les comparses et les pompiers, tu te tiens majestueusement dans un hôtel où je suis réduit à la compagnie de lords et de princes. Quel ennui! Il faut que je sois jour et nuit un monsieur, un riche ganté, guindé, cravaté; jamais un saltimbanque! jamais à mon aise! Est-ce une vie? Je t'aime tant que, pour toi, je m'astreins au luxe, je me résigne à coucher dans des appartements somptueux, je subis des domestiques, je m'assujétis à des repas splendides. Mais je regrette ma misère, mon bon sommeil en plein air, le macaroni de la place, et surtout la corde raide et la pyramide humaine! Ah! penser qu'il y a des pauvres qui envient les riches!

Gamba disait ces choses comiques d'un accent si pénétré qu'Olympia, tout en souriant, se sentit presque touchée de ses lamentations absurdes.

— Ne t'afflige pas, mon pauvre Gamba, ton vœu pourraît bien être réalisé plus tôt que tu ne l'espères et que je ne l'aurais voulu.

— Nous retournerions en Italie?

— Hélas! oui, reprit Olympia. Je ne suis pas comme toi, moi, j'aime Paris.

—Si tu l'aimes, interrompit tristement le pauvre homme, nous y resterons.

— Non, répondit-elle. J'aime dans Paris, la ville sacrée des artistes, la capitale des intelligences, la cité qui distribue les couronnes définitives. C'est Paris qui baptise et qui nomme les réputations et les talents. Personne n'est sûr de soi tant que la France n'a pas prononcé. Un jour donc, je me suis mise à douter de mon inspiration et de ma puissance, et j'ai éprouvé l'irrésistible besoin de venir demander à ce juge suprême ce que je valais. Justement, lord Drummond me suppliait de venir le rejoindre à Paris. J'espérais pouvoir y chanter, bien que lord Drummond, tu sais comme il est jaloux de ma voix! déclarât s'y opposer d'avance. J'ai essayé de m'entendre, sans lui en parler, avec le Théâtre-Italien. Mais il avait prévu sans doute le coup. J'ai eu beau accepter d'avance toutes les conditions possibles, offrir de chanter pour rien, on m'a objecté des engagements pris, le danger de créer des concurrences aux vogues établies. En somme, j'ai trouvé la porte fermée. Eh bien! je retournerai où les portes me sont ouvertes; car, vois-tu, Gamba, j'ai besoin de chanter.

— Comme moi de sauter! Oh! je comprends cela! s'écria Gamba. Oh! oui, les tours d'agilité du gosier ou des reins! le cercle des bouches béantes, les applaudissements, le triomphe! c'est la vie!

— Non, reprit Olympia en secouant sa belle tête noire mélancolique, non. Si j'aime le chant, la musique divine, les grands maîtres et cette suprême consolation de l'art, ce n'est pas pour les bravos, pour la renommée, pour la gloire, mais pour moi-même, pour l'émotion que je ressens et que je communique, pour répandre au dehors un trop plein que j'ai dans le cœur. J'ai en moi quelque chose

qui m'étoufferait, je crois, si je ne l'épanchais pas dans les autres. Je ne chante pas pour être applaudie, frère, mais pour vivre.

— N'importe, dit Gamba, tu penses à quitter Paris?

— Oui.

— Et à retourner en Italie?

— Oui.

— Bientôt?

— Avant quinze jours.

— C'est bien vrai? Tu ne dis pas cela pour tromper ton pauvre Zorzi?

— Je te le promets.

Il y avait deux fauteuils dorés appuyés dos à dos. Sans répondre un mot, Gamba se renversa brusquement en arrière, tomba la colonne vertébrale posée sur le double dossier, et, par un prodigieux saut de carpe, alla retomber debout les pieds joints de l'autre côté des fauteuils.

C'était sa manière d'exprimer sa joie.

Olympia jeta un cri.

— Malheureux, dit-elle effrayée en souriant, tu finiras par te casser le cou, sans compter que tu commenceras par casser mes meubles.

— Ah! tu m'insultes! répondit Gamba blessé dans son amour-propre d'acrobate.

Et, comme pour se venger de cette crainte injurieuse, il sauta sur le canapé, enjamba un bahut, grimpa du bahut sur une sorte de torchère en bois doré qui supportait un énorme vase du Japon, et, de la torchère, sur le sommet du vase, où il se tint en équilibre.

— Je t'en prie, descends, s'écria Olympia épouvantée.

— Sois tranquille, dit-il, je célèbre notre glorieuse rentrée en Italie.

Et, se gonflant les joues et imitant avec son gosier le son, et avec ses mains le mouvement de la trompette, il se mit à chanter bruyamment : Tara! tara! tara!

Tout à coup la voix lui expira au gosier, et Olympia, étonnée, le vit pâlir et prendre une contenance piteuse.

C'était lord Drummond qui entrait.

Le vacarme des fanfares de Gamba avait empêché d'entendre le valet qui était venu l'annoncer. De sorte que Gamba s'était brusquement trouvé face à face avec la gravité froide du rigide gentleman.

Le pauvre Gamba se laissa tomber, plutôt qu'il ne sauta, du haut du vase sur le plancher.

Olympia ne put retenir un joyeux éclat de rire.

Lord Drummond, réprimant un mouvement de mauvaise humeur, regarda la chanteuse d'un air qui lui reprochait d'encourager son frère à ces divertissements de mauvais ton.

Mais elle n'en continua pas moins à rire de bon cœur.

Gamba, humilié de sa position, hésita s'il ne quitterait pas la place; mais la pensée de traverser le salon devant ce seigneur grave, l'inonda d'une sueur glacée; la porte était loin et le canapé était près. Il opta pour le canapé, et s'y affaissa silencieusement, tâchant d'affecter une pose convenable et décente.

Il aurait pu sortir sans inconvénient, lord Drummond ne faisait plus attention à lui. En voyant Olympia, lord Drummond n'avait plus vu qu'elle. Son regard, habituellement froid et poli, s'était, sur elle, fondu en une sympathie

inexprimable, en admiration mêlée de tendresse, presque en extase.

Elle lui tendit une main qu'il baisa.

Puis, elle lui montra un fauteuil, et ils s'assirent près du feu.

— Mon cher lord, demanda-t-elle, qui me vaut, de si bonne heure, la joie de votre visite?

— Je viens, dit-il, solliciter un service de vous, madame.

— Un service de moi?

— Oui, je donne à souper aujourd'hui. Je viens vous prier d'y venir... Oh! non pas seule, avec votre frère.

## VIII

### L'AMOUREUX D'UNE VOIX.

Gamba, à cette invitation à un gala du grand monde, fit une grimace piteuse. Pour Olympia, après un moment de silence :

— Mon cher frère, laisse-nous un moment seuls, lord Drummond et moi, dit-elle.

Le bohémien en frac ne se le fit pas dire deux fois, salua tôt et s'esquiva vite, sans pouvoir ou vouloir se douter du duel sans témoins qui allait suivre.

Olympia reprit froidement :

— Est-ce qu'il y aura du monde à votre souper, milord?

— Quelques amis, répondit lord Drummond.

— J'irai, dit Olympia.

— Merci, *diva carissima.*

— Oh! ne me remerciez pas si vite, reprit-elle. Ce n'est pas pour vous que j'accepte, c'est pour moi. Je m'ennuie de ne chanter que pour mon piano. On me priera sans doute de dire quelques airs, et je pourrai remuer des cœurs au souffle du mien.

Lord Drummond prit subitement une expression d'embarras et de souffrance.

— Pardon, Olympia, mais c'est que précisément je comptais vous supplier de ne pas chanter à ce souper.

— Ah! encore? fit-elle.

— Vous savez la douleur que vous mêlez à ma joie quand je ne suis pas seul à vous entendre?

— Soit! dit Olympia, je ne chanterai pas; je n'irai pas souper.

Lord Drummond, qui avait eu un éclair de joie à la première partie de la phrase, se récria à la seconde.

— J'ai promis que vous viendriez, dit-il.

— Eh bien! vous direz que j'ai refusé de tenir votre promesse.

— Mais quelle mine ferai-je devant des convives qui ne viennent que pour vous?

— Vous ferez la mine qu'il vous plaira.

Lord Drummond insista encore.

— Si je vous demande cela comme un service?

— Choisissez, dit-elle. Ou je n'irai pas, ou je chanterai.

Il n'insista plus, et tous deux restèrent un moment en silence, lui gêné, elle déterminée.

Ce fut lui qui reprit la parole.

— La manière dont vous avez accueilli ma première supplique, dit-il, est médiocrement encourageante, et cependant j'aurais, vous vous en doutez bien, à vous en adresser une deuxième.

— Laquelle? dit-elle gravement.

— Vous venez de dire que vous vous ennuyez de ne chanter que pour votre piano. Vous savez bien pourtant qu'il y a au monde un être dont vous faites l'ivresse et l'extase en daignant chanter pour lui.

— Vous?

— Puisque c'est votre bonheur de chanter, et que c'est le mien de vous entendre, pourquoi ne profitons-nous pas de cet instant où nous sommes ensemble?

— Je ne suis pas en voix aujourd'hui, répliqua-t-elle.

— Parce que nous sommes seuls?

— Justement. Tenez, milord, il faut que je vous parle avec franchise, puisque l'occasion s'en présente. Je vous préviens que je suis résolue à ne plus subir cette intolérable domination à laquelle vous m'avez réduite, je ne sais comment. Dieu ne m'a pas donné une voix pour que je me taise, et la puissance d'émouvoir la foule pour que je m'éloigne de la foule. Il ne me convient plus d'être inspirée à huis-clos. Quand vous voudrez m'entendre, vous inviterez du monde. Je chanterai en public, ou je ne chanterai pas. Je suis bien aise de pouvoir vous refuser la seule chose à quoi vous teniez, à vous qui me refusez la seule chose à quoi je tienne.

— Qu'est-ce que je vous refuse, Olympia?

— Si vous vous borniez à me refuser de me laisser chan-

ter devant vos amis ou à me défendre de paraître sur un théâtre, je ne suis pas, Dieu merci! sous votre tutelle, et je me serais engagée sans votre signature. Mais croyez-vous que je ne devine pas que c'est vous qui avez sournoisement empêché les Italiens de me prendre? Me croyez-vous assez naïve pour supposer qu'un théâtre repousse une cantatrice comme moi, qui s'offre pour rien? Combien cela vous a-t-il coûté? On a dû vous prendre bien cher, hein? Au moins, donnez cette satisfaction à mon amour-propre, d'avouer que vous avez plus dépensé pour m'empêcher de chanter que vous n'auriez fait pour en faire chanter une autre.

Lord Drummond eut aux lèvres un sourire imperceptible.

— Vous l'avouez, continua Olympia. Alors, que suis-je venue faire à Paris? Donner des concerts, ce n'est plus le théâtre, le drame, la passion, l'art, la vie! Même au bal costumé de madame la duchesse de Berry, où vous avez eu la prodigieuse complaisance de me laisser paraître masquée, j'ai senti que ce n'était pas le théâtre. Donc, je vous le répète, il faut que vous en preniez votre parti, il ne me plaît plus de me soumettre à vos fantaisies. Vous êtes noble et riche, vous avez des caprices, il entre dans vos goûts d'avoir une chanteuse à vous, qui ne soit qu'à vous, qui n'ait des notes que pour vous. Si c'était de l'amour, je vous comprendrais. Mais vous ne m'aimez pas, Dieu merci! vous ne m'avez jamais fait de déclaration; et si vous m'en aviez fait, vous ne seriez pas chez moi. La femme, et c'est ce qui m'a plu d'abord en vous, n'existe pas pour vous; vous ne connaissez que la chanteuse. Vous

n'êtes pas jaloux de ma figure, de ma personne, de moi ; vous me tourmentez souvent pour me faire dîner avec vos amis, à condition que je ne chanterai pas. On raconte des histoires de millionnaires qui ont eu l'immense égoïsme de louer un soir toutes les places d'une salle de spectacle, et d'avoir la représentation pour eux seuls. Vous, votre égoïsme va plus loin ; ce n'est pas une représentation que vous voulez, il vous faut toutes les représentations. Vous me confisquez. Mais, pour cela, vous avez besoin de mon consentement, et je vous le retire.

Lord Drummond pâlit.

— Non, certes, poursuivit-elle, je ne veux plus être la très-humble servante de vos excentricités. Si vous aviez pour moi, non pas de l'amour, je ne vous le permettrais pas, mais de l'affection, vous savez que le chant est ma vie, vous ne voudriez pas plus me priver de chanter que de respirer. Sous prétexte que vous êtes jaloux de ma voix, vous vous mettez entre moi et mon rêve, vous me retirez cette noble joie de remuer Paris et de faire palpiter mon âme dans cette âme du monde. Puisque vous avez vos bizarreries, vous devez comprendre celles des autres. Moi, la mienne est de communiquer aux salles combles les inspirations qui m'agitent le cœur, tout ce que j'éprouve, tout ce qui me déborde. Je ne vois pas pourquoi je sacrifierais ma fantaisie à la vôtre. Vous n'avez aucun droit sur moi. Je suis libre. Je chanterai où bon me semblera.

Un tressaillement plissa la bouche de lord Drummond, comme celle d'Othello lorsque Yago lui dit que Desdemone aime Cassio.

— C'est la guerre déclarée? dit-il.

— La guerre, soit! si vous appelez cela la guerre.

— Et nos conventions?

— Votre rêve étrange de dilettante a pu d'abord charmer et toucher en moi l'artiste. Vous aimiez ma voix jalousement, comme j'aime l'art. Cette ressemblance m'a plu, et je me suis quelque temps prêtée à ce que je croyais une originalité d'enthousiaste. Mais je m'aperçois que ce n'est qu'un égoïsme d'homme blasé, et je me révolte!

— Vous chanterez en public?

— Oui, certes!

— Malgré toutes prières?

— Malgré toutes prières.

— Je vous en empêcherai.

Olympia le regarda en face.

— Vous payerez tous les théâtres, comme le Théâtre-Italien, pour qu'ils ne m'engagent pas? Votre fortune n'y suffirait pas!

— Je ne sais pas ce que je ferai, dit lord Drummond; mais je vous empêcherai de chanter en public.

— Vous me sifflerez?

Lord Drummond ne répondit pas.

— Vous parliez de nos conventions, continua Olympia s'animant par degrés; allons, dites donc que vous me redemanderez les cinquante mille francs que vous m'avez prêtés?

Il fit un geste d'énergique dénégation. Mais elle, avec un mouvement de fierté irritée, alla à un secrétaire, l'ouvrit, y prit une masse de billets de banque et les tendit à lord Drummond.

Voici vos cinquante mille francs, dit-elle.

Et comme il ne les prenait pas, elle les jeta sur la table.

— Cela vous étonne? reprit-elle. Sachez que je me suis engagée à Venise pour toute la saison prochaine, et j'ai exigé qu'on me payât d'avance. Dieu soit loué! je puis vous payer, et je ne vous dois plus rien.

Lord Drummond resta consterné et pâlissant. Cette chère passion, à laquelle il tenait plus qu'à sa vie, elle allait lui échapper.

— Oui, reprit Olympia, je suis une femme insouciante et prodigue, je ne sais pas compter, ni refuser, l'argent me glisse comme l'eau entre les doigts. Un jour que j'avais trop loyalement oublié mes riches créanciers pour les pauvres habitants d'un bourg incendié, vous vous êtes trouvé là pour empêcher qu'on ne saisît mon palais. J'ai accepté de vous ce service, parce que j'ai pensé que vous ne me le vendiez pas. Je vous en ai été reconnaissante, et c'est pour vous remercier que j'ai cédé d'abord en riant à vos singularités. Mais, quand j'avais fait de vous un ami, vous voulez vous faire mon maître! Je me dégage et je romps. Je vous rends votre argent, et je vous reprends mon amitié. L'argent? si vous avez cru me tenir par ce lien, vous vous êtes trompé. Je n'en ai jamais eu besoin que pour donner. Quand à moi, je ne connais pour luxe et pour vraie richesse que l'art, et je ne serai jamais plus fière que dans une petite chambre, sous les toits, où je chanterai comme un oiseau.

Elle se tut. Au ton ferme et résolu dont elle avait parlé, lord Drummond avait compris que c'était là une décision contre laquelle tout se briserait, tout, excepté peut-être l'art même qui lui enlevait son bonheur.

— Ainsi, dit-il, mon crime est de vous admirer? Vous, artiste, vous me reprochez de sentir si vivement l'art, que je suis amoureux d'une voix comme on l'est d'une femme, et que j'ai pour l'âme exprimée en chants divins la même jalousie que d'autres ont pour le corps?

Je vous ai dit que c'était cela qui m'avait d'abord touchée, dit-elle plus doucement.

Lord Drummond s'aperçut de l'avantage qu'il avait repris, et continua :

— Oui, c'est vrai, je suis jaloux de votre chant; mais ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est aussi à cause de vous. C'est vrai, j'ai des accès de colère quand je vous vois jeter à la foule grossière ces notes où vous mettez tant de votre âme. Le public vous admire brutalement; il ne comprend pas ce que vous êtes : il est indigne de vous entendre. Votre voix, qui m'ouvre le ciel, les laisse sur la terre. Ah! pourquoi promettez-vous cet Eden de pures mélodies à tous ces hommes infirmes et stupides? Pourquoi rabaissez-vous le firmament au niveau du pavé des rues? Ce que vous appelez une représentation, je l'appelle une profanation.

— C'est tout le contraire, dit Olympia. Le théâtre, c'est le piédestal, c'est le trépied enflammé d'où la prêtresse rend ses oracles aux multitudes et répand le dieu qui la dévore. Vous voulez que je descende du trépied et que je rampe à terre. Vous voulez que j'éteigne la divinité dans mon âme et que je redevienne femme.

— Je ne veux pas, répliqua lord Drummond avec une ardeur étrange dans cet Anglais flegmatique, que vous

éteigniez votre divinité; je veux qu'elle ne brûle que pour moi. Je veux être seul à posséder les célestes dons que vous distribuez; je ne veux les partager avec personne. Oh! je vous en conjure, Olympia, ne raillez pas et ne désespérez pas cette bizarre passion que je ressens auprès de vous. Ne me punissez pas de vous aimer autrement qu'on aime les autres femmes. Voyons : réfléchissez. Je vous aimerais d'un amour vulgaire : à quoi cela m'avancerait-il, puisque vous êtes plus froide et plus chaste qu'un marbre? N'avez-vous pas dit : non, à toutes les déclarations et à toutes les prières que vous ont values votre beauté et votre génie? Toutes les recherches, toutes les persistances, tous les efforts, tous les assauts n'ont-ils pas été inutiles? Eh bien! puisque vous ne voulez pas être aimée comme les femmes ordinaires, laissez-moi alors vous aimer autrement. Vous êtes faite pour comprendre un cœur comme le mien, et pour me passer mon amour d'artiste, vous qui ne voulez du monde que l'art, vous, religieuse de l'art, nonne de la musique, pour qui l'Opéra est un couvent, à qui l'on n'a jamais connu de passion que pour les beaux rôles, et d'amants que Mozart et Cimarosa. Au nom de Rossini, comprenez-moi et exaucez-moi! N'ayez de génie, d'âme et de voix que pour moi seul, et, en échange, prenez de moi tout ce que vous voudrez, depuis ma fortune jusqu'à mon nom, jusqu'à mon sang. Oh! si vous vouliez m'épouser! Une fois ma femme, vous seriez bien forcée de m'obéir et de me sacrifier cet affreux rival que vous me préférez, le théâtre!

Lord Drummond parlait d'un accent si vrai, quOlympia e sentit émue malgré elle.

— Mylord, dit-elle, vous êtes presque aussi touchant qu'absurde.

— Voulez-vous m'épouser? reprit-il.

— Ne me parlez jamais de cette folie, répondit-elle sérieusement.

Tenez, ajouta-t-elle en tendant la main, réconcilions-nous. Je ne reviens pas sur ce que je vous ai dit. Je veux être libre. Mais nous pouvons rester amis. Cela vous va-t-il?

— J'aime mieux cela que rien, dit lord Drummond.

— Donc, c'est entendu. Vous restez mon ami, à deux conditions. La première, c'est que vous allez reprendre votre argent.

Elle prit les billets et les lui mit dans la main.

— Si j'en ai besoin, je vous les redemanderai, dit-elle, pour lui adoucir ce payement. La seconde condition, c'est que je serai maîtresse de moi, que je chanterai où il me plaira, et que je retournerai passer la saison à Venise.

— J'irai avec vous, dit lord Drummond.

— Soit, dit-elle. Je chanterai toutes les fois que je voudrai, devant qui je voudrai, devant vos amis de ce soir. Est-ce dit?

— C'est dit, répliqua lord Drummond.

— Et vous ne serez pas morose?

— Oh! cela, je n'en réponds pas!

— Je vous passerai quelques accès d'humeur dans les premiers temps. Et puis, vous vous y ferez. J'aurai, d'ailleurs, un moyen bien simple de faire que vous soyez content de m'entendre chanter en public, ce sera de ne plus

jamais chanter pour vous seul. Vous aimerez encore mieux m'entendre en public que pas du tout.

— Oh! n'employez pas ce moyen, dit-il. Je préfère être content tout de suite.

— Voilà que vous vous apprivoisez, dit-elle gaiement. Eh bien! je ne veux pas être en reste avec vous, et, puisque vous êtes gracieux pour moi, je serai gracieuse pour vous. Je vous octroie deux faveurs qui vont vous charmer : D'abord je ne chanterai pas ce soir pour vos amis.

— Ah! s'écria lord Drummond avec un cri de joie.

— En outre, je vais chanter tout de suite pour vous.

Elle alla au piano, et se mit à chanter le grand air final de la *Cenerentola* : *Perche tremar ? Perche?* ce cri superbe de triomphe et de pardon d'une âme généreuse et douce qui console dans sa joie ce qui a causé sa peine.

Lord Drummond était ravi, transporté, ivre. Chaque note de cette divine musique, si divinement interprétée, vibrait dans tous les échos de ses entrailles. L'âme de cet étrange amoureux d'une voix, était comme un autre instrument qui accompagnait l'accent tout puissant de la chanteuse, et les doigts d'Olympia jouaient à la fois des touches du piano et des fibres de son cœur.

Quand la dernière vibration se fut éteinte, il n'applaudit pas et ne dit pas un mot à Olympia.

— Et elle ne veut pas que je sois jaloux d'une telle émotion! murmura-t-il seulement d'un air sombre.

Puis, voulant s'arracher sans doute aux idées qui l'absorbaient :

— Ainsi, vous viendrez ce soir? dit-il en se levant.

— Oui. Vous ne recevez que vos amis, je présume. Qui aurez-vous?

— Des personnes que vous ne devez pas connaître; l'ambassadeur de Prusse...

— L'ambassadeur de Prusse! s'écria Olympia qui tressaillit subitement.

— Oui, je lui ai été présenté hier soir, et je l'ai invité.

— Le comte d'Eberbach?

— Oui.

— En ce cas, dit Olympia, c'est impossible. Je n'irai pas.

— Pourquoi donc? demanda lord Drummond étonné. Est-ce que vous avez quelque chose contre le comte d'Eberbach? Le connaissez-vous?

— Non.

Eh bien?

— De fait, reprit-elle, comme se parlant à elle-même, pourquoi n'irais-je pas?

Elle réfléchit profondément. Puis, après une lutte qui se refléta sur son beau visage:

— Allons, dit-elle, j'irai.

— A ce soir, donc. C'est pour onze heures.

— A ce soir.

## IX

### RÉCIT DE GAMBA.

Julius fut exact au souper de lord Drummond. A onze heures moins un quart, il entrait, avec Samuel, dans les vastes et splendides salons de l'hôtel de la rue de la Ferme-des-Mathurins.

Il allait donc entendre encore la voix, voir enfin le visage de cette cantatrice inconnue qui avait remué si profondément et si douloureusement les souvenirs du passé endormi dans les fibres de son cœur. La réflexion lui disait bien que la chanteuse ne pouvait pas être celle qui avait emporté son amour, son bonheur et sa jeunesse dans l'abîme d'Eberbach. Une vague et lointaine ressemblance dans la voix, voilà tout ce qu'il y avait de commun entre cette femme et Christiane. Mais il y avait si longtemps que Julius n'avait tressailli, et qu'il ne s'était senti vivre jusqu'à cette soirée, où les deux spectres d'autrefois, son mauvais génie et son bon ange, lui étaient apparus ensemble! Quant à Samuel, il ne s'était pas trompé, c'était bien lui en chair et en os. Et c'était sans doute cette brusque apparition de Samuel qui l'avait prédisposé à l'émotion que lui avait causé la voix masquée. Voyant revenir la moitié de sa jeunesse, son imagination avait trouvé tout simple que l'autre revînt aussi.

Son rêve, depuis le bal de la duchesse de Berry, était d'entendre de nouveau cette voix sympathique et troublante, de voir sortir du masque cette tête sans doute charmante et belle. Aussi avait-il reçu à merveille lord Drummond, lorsque celui-ci, amené par Samuel, était venu l'inviter. La connaissance avait été bientôt faite.

Outre l'espèce de solidarité et d'intimité de famille de l'aristocratie européenne, lord Drummond avait pour Julius l'immense mérite de connaître la chanteuse.

Julius avait accepté sans cérémonie l'invitation pour le lendemain même. Ce devait être un dîner : mais c'était justement le jour de réception à l'ambassade. Samuel avait alors proposé de substituer un souper au dîner. Le comte d'Eberbach échapperait à ses hôtes à dix heures et demie. Julius avait mieux aimé cela que de retarder de vingt-quatre heures le moment qui l'attirait, et le rendez-vous avait été fixé à onze heures.

Julius, nous l'avons dit, devança l'heure. Quand il entra dans le salon de lord Drummond, il jeta autour de lui un coup d'œil avide.

*Elle* n'était pas encore arrivée.

Lord Drummond vint à Julius et lui présenta les cinq ou six convives arrivés avant lui.

Il y avait deux lords, un duc espagnol et trois Français, aussi peu nobles que possible, mais à qui le prestige de la cause populaire et libérale qu'ils défendaient alors prêtait un certain éclat. C'étaient un banquier bruyamment mêlé à la politique, un député grave et sonore de l'opposition, et un petit avocat de province qui publiait alors, avec un

énorme succès, une très-médiocre Histoire de la Révolution.

En les observant et en les écoutant, Julius trouva moyen de dissimuler l'émotion que lui causait l'attente de la signora Olympia.

Samuel, lui, en entrant, avait salué les trois Français comme des connaissances, avec ce respect demi-ironique et cette humilité dédaigneuse d'un homme supérieur dans une position inférieure.

— Nous n'attendons plus que la signora Olympia et son frère, dit lord Drummond.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et un valet annonça :

— Monsieur Gamba.

Julius regarda avec anxiété du côté de la porte.

Mais Gamba entré, la porte se referma.

— Il était seul.

Gamba essaya de saluer. La difficulté pour lui ne fut pas de se plier, au contraire, sa souple échine ne s'y prêta que trop, et ce fut, en propres termes, un salut jusqu'à terre. Mais ce qui, dans ces saluts, était toujours pénible au pauvre Gamba, c'était de résister à cette admirable occasion de passer lestement sa tête entre ses jambes, de tourner sur ses mains et de se retrouver debout, ferme et droit, après avoir fait la roue. Disons-le à son éternelle louange, il eut l'héroïsme de surmonter cette démangeaison invitante, et de remonter piteusement et directement à la position perpendiculaire. Il fit ce sacrifice aux salons.

— Et la signora Olympia ? demanda lord Drummond.

— Ne va-t-elle pas venir? ajouta involontairement Julius.

— Si fait! elle va venir, messieurs, dit Gamba, fort à l'aise et dégagé dans cette honorable compagnie. Elle m'a envoyé devant pour demander pardon à ces messieurs de les faire attendre. Oh! nous pouvons nous asseoir; nous avons une grande demi-heure devant nous. Elle n'est pas prête, parce qu'elle s'est attardée à déchiffrer je ne sais quelle musique diabolique de je ne sais quel Allemand inconnu. Et quand elle fait de la musique, voyez-vous, c'est comme moi quand je fais...

Ici, Gamba s'interrompit, sentant que ce n'était pas le moment de s'étendre longuement sur la beauté et la difficulté de la pyramide humaine.

Mais Samuel ne fut pas, sans doute, de cet avis, car il pria Gamba d'achever sa phrase.

— C'est comme vous quand vous faites quoi? reprit-il.

— Oh! rien, s'empressa de dire lord Drummond. Des choses qui ne nous intéressent guère, je vous jure.

— Monsieur Gamba a donc son art aussi? insista Samuel, voulant à toute force le faire parler.

Gamba regarda malicieusement tour à tour Samuel et lord Drummond.

— Art, industrie, manie, comme il vous plaira de l'appeler, reprit-il, bien que, à tout prendre, se tenir en équilibre sur la corde raide ne me paraisse pas un exercice moins élevé que de filer une roulade, et, bien que je ne voie pas ce qu'il y a de plus noble à faire des tours de force avec le gosier qu'à en faire avec les reins.

Lord Drummond était au supplice.

— Vous auriez été danseur ? interrogea Samuel.

— De corde ! répondit fièrement Gamba. Mais, ajouta-t-il, ne parlons pas de cela, car j'en parlerais trop, et je contrarierais peut-être lord Drummond. Une fois lancé sur le tremplin de mes chers souvenirs, je serais capable de ne plus pouvoir m'arrêter en route et je vous raconterais toute mon histoire et celle de ma sœur.

— Parlez ! s'écria Julius.

— Allons ! puisque vous parlez à des gens d'esprit, parlez donc, étourdi bavard ! reprit lord Drummond.

— Ne m'en défiez pas, dit Gamba. Quand je repense aux jours écoulés, à la vie en plein air, à l'admiration de tous les fainéants des places publiques, il me semble que mon cœur recommence à battre. Ah ! le soleil d'Italie ; ah ! la population des carrefours ; ah ! les rayons d'or sur les paillettes d'argent ! voilà ce qui s'appelle exister ! Mais si vous êtes curieux de mon passé ou de celui de ma sœur, elle vous le racontera mieux que moi tout à l'heure, pourvu qu'elle s'arrache à sa musique ; car elle a la rage des notes, je ne dis pas depuis l'âge de raison, mais depuis qu'elle a recouvré la raison.

— Comment ! elle l'avait donc perdue ? demanda Samuel.

Les fauteuils se rapprochèrent, et les convives se pressèrent curieusement autout de Gamba. Tous, et surtout Julius et Samuel, étaient avides de détails sur la vie de la célèbre cantatrice.

— Oh ! dit Gamba, heureux d'avoir, par ses habiles et audacieuses préparations, amorcé son auditoire, je puis bien le dire maintenant, mais ma pauvre sœur a été long-

temps comme idiote. Son esprit n'était pas encore venu, ou bien il se cachait. Elle était nonchalante, rêveuse, indifférente à tout ; elle vivait en elle-même. Il est vrai que la manière dont notre père la traitait ne l'encourageait pas prodigieusement à l'expansion. Mon père était un homme d'une grande distinction parmi les polichinelles, il avait la parole brève et le geste prolixe ; sa phraséologie écourtée s'allongeait volontiers en coups de poing. J'ai conservé une assez grande vénération de ses sauts de carpe pour avoir le droit de confesser qu'il était brutal. Pour moi, le saut de carpe excuse tout, et je le remercie des coups de pied dont il m'a nourri. C'est à eux que je dois les progrès que j'ai faits dans cette noble science de l'acrobate qui m'est, hélas ! si inutile maintenant.

Tout en parlant, Gamba s'était assis sur une chaise. Instinctivement, il avait relevé ses jambes et les avait croisées sous lui, à la façon des Turcs et des tailleurs.

— Mon père donc, continua-t-il, ravi de l'attention qu'on lui accordait, mon père était un zingaro, un bohême, un de ces hommes libres qui vont d'un pays à l'autre, qui ne sont pas enracinés végétalement dans un lieu, et qui prennent toutes les villes comme maîtresses au lieu d'en prendre une comme femme. Il disait la bonne aventure et montrait les marionnettes. Il parcourait toute l'Europe, surtout l'Italie. Il mélangeait trois métiers : danseur, chanteur et sorcier. Mais ce qu'il préférait, c'était la sorcellerie. C'était sa faiblesse. Je ne dis pas de mal des sorciers, je les respecte, mais je ne conçois pas qu'on préfère la carte à la corde. Moi, je préférais la corde. Olympia, elle, ne préférait rien du tout. Elle n'avait de goût à rien.

Quand on lui disait de danser, elle pleurait. Alors mon père la battait. Moi, je prenais le parti de ma sœur, parce qu'elle était toute petite. Alors, mon père me battait aussi. Au reste, ne croyez pas que mon père fût méchant. C'était le meilleur homme de la terre. Le père de lord Drummond l'a connu.

— Ah ! votre père, milord, a connu le père de la signora Olympia ? demanda Julius.

— Oui, dit lord Drummond. Mon père voyageait, il y a quelque vingt ans, dans cette morne et désolée campagne de Rome, quand il fut attaqué la nuit par trois brigands très-convenablement armés. Un d'eux avait jeté le postillon à bas de son cheval, et mon père, à moitié endormi, était seul contre les deux autres, quand un zingaro accourut et se précipita intrépidement sur les deux misérables qui, effrayés de ce secours inattendu, prirent la fuite. Ce courageux auxiliaire avait deux enfants, il signor Gamba, ici présent, et sa sœur, qui fut depuis notre divine Olympia. Mon père ne quitta son sauveur qu'après lui avoir fait promettre de lui donner de ses nouvelles. Mais le zingaro mourut peu de jours après, et mon père ne put retrouver ni sa trace ni celle de ses enfants. J'étais un tout jeune homme, alors. Mon père me parlait très-souvent de cette rencontre, me chargeant de payer sa dette s'il mourait avant d'avoir pu s'acquitter. C'est pourquoi, lorsque j'ai retrouvé plus tard les enfants du sauveur de mon père, je leur ai voué une amitié et un dévouement de frère.

Julius évidemment ne pouvait conserver aucune illusion. Pourquoi donc soupira-t-il en entendant lord Drummond

s'exprimer avec cette netteté sur les premières année d'Olympia ?

Pour Samuel, il regardait fixement Gamba, et paraissait épier si rien dans sa physionomie ne contredisait la sincérité de l'histoire. Mais nous devons dire, à l'éloge de la véracité de Gamba, que pas un pli, si imperceptible qu'il fût, ne dénonçait dans son visage la moquerie sournoise d'un homme qui abuse et raille son auditoire.

Il parlait de l'air le plus placide et le plus candide du monde, mêlant seulement à son récit une pantomime hasardée, changeant par instant de siége, et ne s'apercevant pas qu'il quittait sa chaise pour sauter à cheval sur un bras de fauteuil.

— Et, votre père mort, demanda Samuel, que devintes-vous ?

— Naturellement, dit Gamba, je me chargeai de ma sœur, et je me fis en quelque sorte son père, moins les coups. Nous avions une petite carriole d'osier, attelée d'une pauvre haridelle, dans laquelle je la traînais de bourg en ville. Nous avons ainsi visité l'Allemagne du temps de l'empire. Mais il faut que vous sachiez que j'ai une infirmité. Pour attrouper les passants devant mes tours de force, il était nécessaire de faire du bruit, de jouer d'une trompette ou d'un tambour quelconque. N'ayant pas le sou alors, j'avais l'habitude d'employer le plus économique de tous les instruments : la voix humaine. Je chantais. J'appelle cela chant, faute d'un autre mot pour caractériser un mélange harmonieux de glapissements, de miaulements et d'aboiements. Mais le mal n'est pas là. L'inconvénient est que, dès que j'entre dans un pays, je perds aussitôt la

mémoire de toutes les nombreuses chansons que je sais pour ne plus me rappeler que les airs interdits par la police de ce pays. Ainsi, depuis que je suis en France, toutes sortes de refrains séditieux, comme la *Marseillaise* ou le *Chant du départ*, me montent aux lèvres malgré moi, et, sans le respect qui me retient, je suis sûr que dans ce moment même je m'échapperais à chanter :

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !...

Gamba, qui entonnait à pleine voix l'hymne révolutionnaire, s'interrompit tout à coup, honteux de son escapade. Tous se mirent à rire.

— Vous voyez, dit-il, c'est plus fort que moi. Eh bien ! un jour, à Mayence, je chantais une chanson contre Napoléon. Au second couplet, le violon faisait le refrain. Autrement dit, et sans jeu de mots vil, on m'interceptait dans la citadelle. Heureusement, j'avais un autre talent que la musique. Le chanteur fut délivré par l'acrobate. Je me sauvai comme un chat, par-dessus les toits de la prison ; je rejoignis ma sœur, et nous fûmes bientôt hors de la portée de la police impériale. Voilà, monsieur le comte, dit Gamba, s'adressant à Julius, le souvenir que j'ai rapporté de votre patrie ; il est pénible.

— Et depuis, demanda Julius, vous avez vécu avec votre sœur en Italie ?

— Oui, Excellence ; et c'est seulement sur cette terre bénie qu'Olympia a recouvré sa raison et son âme. La miraculeuse guérison s'est accomplie un jour de Pâques, à la

chapelle Sixtine. La musique, porte ouverte sur l'autre monde, l'a fait rentrer dans celui-ci. En entendant ces psaumes divins, elle pleura de joie et elle fut sauvée. Marcello fut son premier médecin, Cimarosa le second.

Quand je vis l'effet de révélation, de résurrection produit sur cette pauvre et grande intelligence par l'harmonie des instruments et des voix, je dépensai toutes mes économies à conduire presque chaque soir Olympia aux théâtres d'Argentina et d'Alberti. Elle retenait tout de suite tous les airs et les chantait elle-même, puis riait ou pleurait, selon son humeur ou sa mélodie. Dès lors, elle avait un bonheur, un rêve, un amour. Elle avait la vie. Et quelle belle et bonne âme, messieurs, avait grandi sous son apparente déraison !

Dans les premiers temps, je fus bien heureux. Nous gagnions notre pain sans peine dans les rues, moi dansant et sautant, elle chantant, pour m'éviter toute velléité d'opposition aux gouvernements établis. Elle était vite devenue la prima-donna du peuple, la diva des faubourgs. Tous l'aimaient et la respectaient, et moi, je n'enviais sous le soleil ni empereur ni pape, lorsqu'un événement soudain vint bouleverser toute notre existence et nous précipiter dans la richesse.

— Quel événement ? demanda-t-on.

Gamba reprit tristement.

— C'était à Naples. Olympia venait de chanter une complainte populaire, aux chauds applaudissements d'un vrai *parterre* de dilettanti en haillons. Un homme beaucoup mieux mis, certes, que notre public ordinaire, et qui s'était arrêté dans le cercle formé autour d'elle, nous aborda

quand la foule se fut écoulée et demanda à Olympia combien elle gagnait par an.

Elle lui répondit qu'elle gagnait ce qu'il lui fallait pour manger.

— Voulez-vous gagner plus de ducats que vous ne gagnez de baïoques ? reprit-il.

Elle regarda d'un air hautain, car elle a toujours été fière et d'une chasteté inabordable.

— A quoi faire ? dit-elle.

— A faire ce que vous faites.

— A chanter ?

— Rien qu'à chanter. Je suis le directeur du théâtre de San-Carlo. Vous avez une voix admirable, je vous donnerai des maîtres, et vous serez riche.

La pensée de paraître sur un théâtre, d'être applaudie, de connaître et de chanter cette belle musique qu'elle aimait tant ravit Olympia. Le directeur lui fit un long traité et lui donna des maîtres, de belles robes,. beaucoup d'argent qu'elle partagea avec moi, un palais que j'habitai avec elle. C'est de ce jour que datent tous mes soucis.

Gamba, qui avait d'abord parlé avec une volubilité joyeuse et frétillante, prenait maintenant une mine et un accent de plus en plus mornes. Signe de consternation énorme ! il retourna la chaise où il s'était assis à contre-sens, les jambes écartées et le dossier dans l'estomac, et il s'assit à la mode vulgaire, le dos appuyé au dossier.

L'opulence me perdit, poursuivit-il piteusement. Par une complète inintelligence de la valeur respective des professions humaines, le directeur de San-Carlo prétendit que cela ferait du tort au prestige de ma sœur, si elle avait

un frère saltimbanque sur les places publiques. Hélas! il me donna des sommes considérables pour renoncer à la corde raide et à la force du poignet. Je cédai, non pour l'argent, qui m'était bien égal et qu'Olympia dépensait en charités, mais pour ma sœur, qui embellissait, rayonnait et fleurissait depuis qu'elle nageait en pleine musique. Elle avait alors dix-huit ans. En deux ans, elle eut achevé les études nécessaires, et elle débuta dans *Tancredi*. Hélas! hélas! dire le succès qu'elle eut, c'est inutile pour ceux qui connaissent Naples et la fureur de ses admirations. La manière simple et large d'Olympia, sa voix charmante et puissante, non pas une voix d'un seul timbre, d'un seul *metallo*, mais qui comprend tous les registres, le mezzo-soprano le plus inouï, et, avec cela, sa passion, son jeu, sa beauté, tout contribua à produire une ovation frénétique qui dépassa tous les triomphes connus, et dont on n'avait jamais eu idée, même à San-Carlo. Ce fut un succès d'enthousiasme, et qui alla, comme nous disons chez nous, jusqu'aux étoiles. Hélas! hélas! Dès lors, applaudissements, fête, gloire, richesse, rien ne nous a manqué.

Gamba était devenu tout à fait lugubre.

— Au moins, ajouta-t-il, comme pour se consoler, elle est heureuse, elle. Moi, je n'existe plus; je ne suis plus que l'ombre du Gamba alerte et sautillant des temps disparus; j'ai sacrifié mon art à celui de ma sœur. Mais elle, elle a tout ce qu'elle désire. Indifférente et farouche à ce qui charme les femmes ordinaires, cette fière rebelle à l'amour des hommes a réfugié tout son cœur, toute son âme, toute sa vie dans l'amour de l'art. Elle adore la musique et n'est sensible que par là. Eh bien! de ce côté, elle a

tout ce qu'on peut avoir. Elle est riche, applaudie, illustre; cela me console un peu de ne plus faire la roue, et remplace pour mon cœur, sinon pour ma vie, les délices des souplesses du corps.

Au moment où Gamba achevait cette plainte trop sentie et trop dévouée pour ne pas être touchante, la porte du salon s'ouvrit, et un valet annonça :

— La signora Olympia.

Tous les yeux se tournèrent vers la porte. Lord Drummond courut à la rencontre de la cantatrice.

Malgré la vraisemblance irrécusable du récit de Gamba, le comte d'Eberbach ne put s'empêcher de ressentir au cœur une étrange commotion.

Samuel était immobile, et pas un muscle ne bougeait à son visage ; mais ses yeux étaient plus fixes et plus sombres que jamais.

Olympia entra, au bras de lord Drummond.

## X

### FIDELIO.

La signora Olympia entra donc dans le salon, tranquille, indifférente et causant avec lord Drummond.

Julius était à gauche, debout contre la cheminée. Lord Drummond donnant le bras à la cantatrice et marchant un

peu en avant d'elle, la masqua d'abord à Julius et à Samuel, debout auprès du comte d'Eberbach.

Julius resta à sa place, attendant que la figure si ardemment évoquée se tournât vers lui, n'essayant pas un geste pour hâter le moment décisif, se laissant faire, le cœur agité, l'attitude immobile.

Lord Drummond mena d'abord la chanteuse vers le groupe qui se trouvait à droite dans le salon, et présenta à ses convives Olympia.

Elle s'excusa gracieusement de les avoir fait peut-être attendre, d'une voix qui alla remuer les entrailles du comte d'Eberbach. Cependant, ce n'était pas la voix de Christiane ! mais c'était quelque chose qui la rappelait irrésistiblement. Malgré l'évidence du récit de Gamba, malgré le passé irrévocable, malgré l'abîme, malgré tout, le cœur de Julius s'obstinait à tressaillir. Olympia et lord Drummond étaient arrivés à la cheminée. Ils se retournèrent.

Lord Drummond présenta Olympia et Julius l'un à l'autre.

— Le comte d'Eberbach.

— La signora Olympia.

Julius envisaga la cantatrice.

Tout à coup il pâlit et jeta un cri.

Puis, étendant les mains vers elle, et oubliant le lieu, le monde et lui-même :

— Si tu es Christiane, s'écria-t-il éperdu, si c'est toi qui, transfigurée, grandie, idéalisée, reviens pour me consoler dans ce monde ou pour m'emmener dans l'autre, parle, ordonne, relève-toi. Je t'aime et je suis à toi. Réunissons-

nous où tu voudras. Vis avec moi, ou que je meure avec toi !

Il avait involontairement et instinctivement parlé dans la langue de Christiane et dans la sienne, en allemand.

Olympia ne tressaillit pas, ne bougea pas et sembla le regarder d'un air de profond étonnement.

Elle se tourna vers lord Drummond.

— N'est-ce pas de l'allemand ? dit-elle.

— Je le crois, répondit lord Drummond,

— Eh bien ! reprit-elle en français, avec un accent italien assez marqué, voulez-vous, mylord, prier monsieur le comte d'Eberbach de m'excuser et lui expliquer que je ne comprends que l'italien et un peu de français, et que je n'ai jamais pu mettre dans mon intelligence ni dans ma voix les syllabes gutturales de l'allemand. Que monsieur le comte veuille bien me parler italien ou français, s'il désire que je lui réponde.

Pendant le temps qu'elle prononçait ces mots du ton le plus simple et le plus calme du monde, Julius commençait à revenir de sa première commotion.

Au premier aspect, Olympia, c'était Christiane. Mais à mesure qu'on la regardait plus attentivement, la ressemblance diminuait.

L'expression et le caractère de la beauté était tout autre ou plutôt même contraire. Christiane était délicate, fine, suave, charmante, transparente; c'était le duvet de la jeunesse, la fleur de la grâce. Olympia, forte, ferme, beauté éclatante et souveraine, la fierté dans la puissance, la sérénité dans le génie, avait la taille bien plus ample, le teint bien plus brun, les cheveux bien plus foncés.

Et d'ailleurs, quand même le changement physique eût pu s'expliquer par le changement d'âge et par le changement de climat, il y avait une chose que ni le climat ni l'âge n'eussent pu sans doute donner à Christiane : ce sang-froid avec lequel elle s'était trouvée en présence de Julius. La douce et frissonnante nature de Christiane aurait-elle résisté à cette brusque apparition du passé, quand Julius, lui un homme, lui trempé à toutes les douleurs de la vie, lui endurci par dix-sept ans de diplomatie et de politique n'avait pu en subir le choc sans que tout son cœur se brisât dans sa poitrine?

Ce n'était donc pas Christiane.

Julius se remit un peu, et d'une voix émue :

— Pardonnez-moi, madame, reprit-il en français cette fois. En voyant votre beauté, supérieure encore à votre réputation, j'ai, je crois, un peu perdu la tête.

— Votre excellence, dit en riant lord Drummond, n'a pas à s'excuser de cela, et la signora est habituée à cet effet. Mais, madame, permettez-moi de vous présenter cet ami, qui m'a sauvé la vie, monsieur Samuel Gelb.

Samuel et Olympia se trouvèrent face à face.

Samuel, lui aussi, avait été saisi par l'aspect de la chanteuse, et, pour n'avoir pas exprimé en paroles sa stupéfaction, il n'en avait peut-être pas été moins profondément troublé.

Et, quand son regard se croisa avec celui de la cantatrice, cet homme de bronze frémit.

Olympia, grave et impassible, ne dit pas un mot, et le salua.

Mais, sans savoir pourquoi, Samuel se sentit blessé du regard qu'elle laissa tomber sur lui.

Qu'y avait-il dans ce coup d'œil? Était-ce la hauteur dédaigneuse de l'artiste célèbre et adorée qui écrasait de sa supériorité un nom obscur perdu dans la foule? Était-ce la haine de la femme frappée et deshonorée? Certes, si Olympia était Christiane, c'était bien le regard qu'elle devait à Samuel; mais la timide et douce enfant aurait-elle eu ce courage et cette force? Non, ce n'était pas Christiane; Samuel pouvait être tranquille; la hauteur même du regard de cette femme lui prouvait qu'il n'avait rien à craindre.

Samuel devait se sentir et se sentit rassuré précisément par la fermeté du défi.

Un domestique vint annoncer que lord Drummond était servi.

Lord Drummond offrit le bras à Olympia et l'on passa dans la salle à manger.

— J'ai été fou, n'est-ce pas? dit tout bas Julius à Samuel.

— Ma foi! j'ai eu encore la même impression que toi, répondit Samuel, mais la ressemblance ne supporte pas l'examen.

— Hélas! dit Julius.

Et sur l'invitation de lord Drummond, il s'assit à la droite d'Olympia

Au premier service, la conversation resta générale. On causa de tout, surtout de politique. La forme du gouvernement fut mise sur le tapis, et les Anglais se livrèrent à l'admiration la plus enthousiaste de la monarchie aristo-

cratique de leur pays. Le banquier, le député et l'avocat-historien s'associaient à cet éloge et convenaient que l'humanité n'avait rien à désirer au delà d'une charte qui basait le bien être de quelques milliers de privilégiés sur la misère de tout un peuple. Mais, selon ces révolutionnaires à mi-côte, ce n'était plus seulement la noblesse, c'étaient aussi la richesse et l'habileté qui devaient créer les priviléges, et l'aristocratie devait être hardiment étendue à la bourgeoisie.

Samuel Gelb, de ce ton railleur qui lui éait habituel, compléta et exagéra les affirmations de ces avocats populaires. Il jura qu'il y avait deux classes d'hommes, ceux qui sont faits pour gouverner, pour jouir, pour être députés ou ministres, pour avoir le luxe, les places, l'éducation et le loisir, et la populace, qui se compose des trois quarts au moins de la nation, et que la Providence a condamnée à porter le fardeau à perpétuité, à suer, à ramper dans l'ignorance et dans le dénûment, à être le fumier qui engraisse la fortune des autres. Il déclara qu'il comprenait les révolutions, à condition qu'elles auraient pour effet de substituer un ministère à un autre et même un roi à un autre, mais non certes de substituer le peuple au roi et au ministère, et d'élargir le gouvernemənt jusqu'à y faire tenir la nation tout entière.

Le petit historien méridional hocha vivement la tête en signe d'assentiment.

A côté de ces pauvretés, le souper était d'un luxe superbe et artiste. Des roses et des camélias naturels embaumaient dans les surtouts et parmi les plats d'une fine argenterie Louis XV. Les flambeaux étaient de légers feuil-

lages d'argent dans lesquels éclataient des fleurs de flamme. Bientôt les mets et les vins rares s'en mêlant, les convives s'animèrent; la fantaisie et l'entrain se mirent dans la conversation, la causerie cessa d'être tendue, et chacun se laissa aller à sa pensée.

Gamba eut de joyeuses saillies. Il raconta l'histoire du souffleur de San-Carlo, lequel lui ayant vu faire des pas sur la corde raide, fut empoigné de l'envie d'en faire aussi, et s'entêta à se casser régulièrement les reins deux ou trois fois par mois pendant un an, sans parvenir à pouvoir se tenir une seconde en équilibre. Malgré la gravité des personnages qui étaient à table, Gamba, emporté par l'ardeur du souvenir, ne fut pas maître de son mauvais goût jusqu'à ne pas grimper tout à coup sur le dos de sa chaise pour imiter, de la façon la plus comique, les contorsions et les grimaces du pauvre souffleur vacillant sur la corde.

Les convives en étaient à rire de tout, et rirent fort de Gamba.

Pour Olympia, pendant tout le souper, elle resta réservée et sérieuse. Elle répondait à tous et à tout avec esprit et profondeur. Julius se sentait peu à peu saisi par cette grâce mélancolique et sévère. Quand la chaleur des vins et de la causerie lui eût rendu sa présence d'esprit et son assurance, il lui parla avec admiration, presque avec ardeur.

— Je vous ai entendue l'autre soir chez madame la duchesse de Berry, dit-il, et j'ai cru que je n'éprouverais jamais de ma vie une émotion pareille; je vous ai vue ce soir, et je me suis aperçu que je m'étais trompé.

Le souper fini, on se leva de table, et l'on revint au salon.

— Qu'est-ce donc réellement, lui demanda-t-elle, que vous m'avez dit en allemand quand je suis entrée?

Il redevint grave et triste.

— Ah! ne remuez pas cette pensée, dit-il. Vous m'avez rappelé, fantôme réel et charmant, la seule femme que j'aie jamais aimée.

— Oh! la seule! répondit Olympia, avec un sourire douteux et dédaigneux, Votre Excellence fait tort à sa réputation.

— Quelle réputation? dit-il.

— Je ne suis pas si en dehors des choses du monde, reprit-elle avec une sorte d'amertume, que je n'aie entendu parler d'un homme à bonnes fortunes et à grandes passions qui a fait rage, pendant quinze ans, à la cour de Vienne. Vous êtes bien oublieux s'il ne vous est rien resté dans la mémoire de toutes les femnes qui se souviennent de vous.

— Vous croyez? dit Julius. Eh bien! si je vous répétais, cependant, que mon cœur n'a jamais appartenu qu'à une femme depuis que j'existe et que sa pensée n'a jamais été absente de mon souvenir?

— Même ce soir, dans les galanteries et les protestations dont vous m'avez accablée? demanda Olympia d'une voix troublée.

— Oh! vous, reprit-il, ce n'est pas la même chose!

— Eh! c'est là justement ce que vous avez dû dire à toutes les autres : Avec vous, ce n'est pas la même chose!

Mais Olympia eut beau se maintenir dans ce ton de rail

lerie et presque de cruauté, Julius se sentit de plus en plus subjugué par la beauté, la grâce et l'esprit de cette femme étrange, qui n'était pas évidemment Christiane, mais qui lui ressemblait comme une sœur aînée.

Les autres hôtes de lord Drummond s'approchèrent de la cantatrice, et rompirent le tête-à-tête. Puis, la nuit s'avançant, les convives commencèrent à disparaître un à un.

Julius lui-même pensait à s'arracher au charme inconnu qui le retenait près d'Olympia, lorsqu'un valet entra et avertit le comte d'Eberbach qu'un secrétaire de l'ambassade demandait à lui parler pour affaire pressante.

Lord Drummond voulut qu'on introduisît le secrétaire.

Il entra. C'était Lothario.

Un courrier de Berlin venait d'apporter une dépêche à remettre à l'instant au comte d'Eberbach.

Julius décacheta et lut.

— Est-ce que la nouvelle est grave? demanda Samuel.

— Non, rien, répondit Julius, en mettant la dépêche dans sa poche; grave relativement. Montagne de la politique, grain de sable de l'histoire.

Lord Drummond invita Lothario à rester. Il n'y avait plus alors dans le salon que la signora Olympia, Julius, Samuel, lord Drummond et Gamba.

Dès l'entrée de Lothario, les yeux d'Olympia s'étaient fixés sur lui avec une sorte de curiosité rêveuse. Il était naturellement venu de son côté pour remettre la dépêche à Julius, qui était près d'elle. Tandis que Julius s'était écarté pour lire le message, Lothario était resté près de la cantatrice.

— Vous êtes, monsieur, le secrétaire de monsieur l'ambassadeur de Prusse? lui avait-elle dit.

— Oui, madame.

— Vous n'êtes pas de sa famille?

— Si, madame, je suis son neveu par alliance.

— Ah!

Olympia n'avait rien ajouté, mais elle avait continué à regarder l'élégant et charmant jeune homme.

Julius, tout en lisant, avait remarqué l'impression qu'avait paru faire sur Olympia l'apparition de Lothario. Une vague et singulière jalousie, dont il ne se rendait pas compte lui-même, le saisit, et il eut un mouvement de dépit en voyant l'intérêt qu'elle semblait prendre à son secrétaire. Il revint brusquement auprès d'eux, et, tout à coup, dans le confus dessein peut-être de détourner de Lothario le cœur d'Olympia :

— A propos, mon cher Samuel, demanda-t-il le plus gaiement qu'il put, quelle est donc cette jeune fille-miracle que Lothario a vue chez toi, et dont il ne cesse de faire de si merveilleux récits?

— Une jeune fille? dit Samuel, qui pâlit à son tour.

— Oui, mademoiselle Frédérique, je crois, reprit Julius.

— Ah! monsieur Lothario est amoureux? dit Olympia en souriant et comme joyeuse. Bonne chance à son amour!

— Décidément, se dit Julius, Gamba a raison, elle n'aime personne, et ne veut et peut aimer personne, ce pauvre Lothario pas plus que d'autres.

En relevant la tête, il surprit un regard défiant et menaçant que Samuel fixait sur Lothario.

Olympia observa-t-elle aussi ce regard, et voulut-elle

rompre le cours qu'avaient pris les idées des assistants ou s'arracher elle-même à ses propres idées? Elle alla subitement s'asseoir au piano, et froissa du doigt les touches sonores.

Mais elle s'interrompit aussitôt, et se tourna vers lord Drummond, qui s'était précipitamment avancé.

— Pardon, lui dit-elle tout bas. J'oubliais ce qui est convenu. J'allais chanter.

— Oh! par grâce, madame! dit Julius.

Elle regarda lord Drummond.

— Non, dit-elle, je ne suis pas en voix.

Elle se leva.

Lord Drummond paraissait en proie à une lutte intérieure.

— Ma chère Olympia, dit-il après un effort sur lui-même, je ne suis pas sûr de vous entendre assez souvent maintenant pour en perdre une occasion par ma faute. Ne faut-il pas, d'ailleurs, que je me fasse à la nécessité? Et enfin je veux que mon hospitalité soit entière. Ainsi, je vous... oui, je vous supplie de chanter.

— C'est vous qui me le demandez?

— C'est moi qui vous le demande.

— A la bonne heure! vous vous guérissez, dit-elle.

Elle retourna au piano et préluda pendant quelque temps en indécises rêveries dont elle semblait vouloir dégager une pensée profonde. Puis, tout à coup, elle se mit à chanter en italien un air que Julius connaissait bien, le grand air de Léonora dans le *Fidelio* de Beethoven. Mais il sembla à Julius que c'était la première fois qu'il l'entendait.

Ce n'était pas seulement à cause de l'admirable voix de la chanteuse. Mais il y avait dans le sujet des paroles un rapprochement qui devait troubler étrangement Julius. Cette Léonora, si tendre et si dévouée, qui, pour sauver son mari, se déguise et se fait méconnaissable, interprétée par celle en qui Julius avait un moment retrouvé la chère image disparue! un tel rapport de situation était bien fait pour remuer son âme jusque dans les profondeurs de ses souvenirs.

On aurait dit qu'Olympia n'était pas moins palpitante que lui. Jamais émotion pareille n'agita et n'anima les notes d'un chant humain. Cela n'était pas chanté avec la voix, mais avec le cœur. Tout ce qu'elle avait amassé et concentré, dans cette soirée, de tristesse sévère et d'amertume moqueuse, semblait se consoler et éclater en même temps dans l'effusion de ce cri sublime. Était-ce l'idéal de l'art? était-ce la réalité de la vie? Il fallait, pour arriver à cette vérité poignante et douloureuse, qu'Olympia eût éprouvé ce qu'elle rendait d'une façon si complète et si profonde, ou bien elle était la plus grande tragédienne du monde. Il y avait à ce piano ou Christiane, ou le génie.

Quand Olympia se tut, les auditeurs demeurèrent un instant silencieux et absorbés, noyés dans ce magnétisme de passion et de larmes.

Olympia se leva, alla précipitamment à la porte et sortit du salon.

Mais elle ne sortit pas si vite que Julius n'eût vu luire une larme sur sa joue pâle.

— La signora Olympia se trouve mal! s'écria-t-il en se levant.

— Oh! dit Gamba, soyez tranquille! cela lui arrive toutes les fois qu'elle chante quelque chose de triste. Elle s'identifie tellement à ses personnages qu'elle ressent toutes leurs sensations, et qu'elle souffre réellement avec eux. Dans une minute, ce sera fini, et elle rentrera en souriant.

On attendit une minute, puis deux, puis cinq.

Olympia ne revenait pas.

Lord Drummond sortit pour aller la chercher. Il rentra seul.

En quittant le salon, elle avait demandé sa voiture et était partie.

## XI

### IAGO-OTHELLO.

Le lendemain, dans la petite maison de Ménilmontant, Samuel reprochait durement à madame Trichter de n'avoir jamais été si longtemps à mettre le couvert.

La table n'était pas servie, que Frédérique descendit dans la salle à manger.

Elle tendit la main à Samuel qui ne tendit pas la sienne.

— J'ai cru que vous ne descendriez pas aujourd'hui, lui dit-il d'un ton maussade.

— Mais il n'est pas encore l'heure, répondit-elle en regardant la pendule, qui, en effet, ne marquait que dix heures moins cinq minutes.

C'est bien. Asseyez-vous, dit-il brusquement.

Elle s'assit, étonnée de cette humeur à laquelle elle n'était pas habituée.

Samuel ne mangea pas, Frédérique le questionna avec une inquiétude pleine de grâce.

— Mon ami, pourquoi êtes-vous triste et grave? Êtes-vous malade ?

— Non.

— Avez-vous quelque souci ?

— Non.

— Si vous m'en voulez de n'être pas venue ce matin plus tôt qu'à l'heure ordinaire, pourquoi ne m'avez-vous pas fait demander ? Je ne me pressais pas, supposant qu'après la nuit que vous avez passée dehors, vous auriez besoin de repos ; et j'ai été paresseuse uniquement de peur de vous réveiller.

— Je ne vous en veux pas, dit-il.

— Eh bien ! alors, mangez, parlez et souriez-moi.

Sans lui répondre, il se tourna vers madame Trichter.

— Allons, vous ! qu'est-ce que vous attendez pour servir le thé?

Madame Trichter sortit, et reparut presque aussitôt, portant la théière et les tasses.

— C'est bien, dit Samuel, nous n'avons plus besoin de vous.

— Dès que Samuel fut seul avec Frédérique, il la regarda en face.

— Frédérique, dit-il sévèrement, pourquoi ne m'avez-vous point parlé d'un jeune homme qui est venu ici l'autre jour?

Frédérique rougit.

— Pourquoi rougissez-vous ? ajouta-t-il.

— Mais si fait, mon ami, essaya de répondre la pauvre enfant toute tremblante. Je vous ai dit que, le jour où vous êtes allé chez monsieur le comte d'Eberbach, un jeune homme était venu vous chercher dans une voiture de l'ambassade.

— Oui, mais vous ne m'avez pas dit qu'il fût resté et qu'il vous eût parlé ? Pourquoi est-il entré, puisque j'étais dehors ? Pourquoi est-ce à vous qu'il a parlé et non à madame Trichter ? Que vous a-t-il dit ?

L'amertume et l'irritation qui étaient dans l'accent de Samuel troublaient encore plus Frédérique que les questions mêmes.

— Répondez, poursuivit-il. Ah ! vous êtes étonnée que je sache cela... Mais tout se sait, voyez-vous. Dites-vous bien que vous ne ferez pas un geste et que vous ne direz pas un mot que je ne voie et que je n'entende. Et je n'ai pas accepté dans ma conscience la charge d'une âme, pour supporter que le premier venu soit ici comme dans la rue, et parle de vous en public, et se vante de vous connaître, et vous compromette à son gré.

— Me compromettre ! dit la pauvre fille. Je ne puis croire que M. Lothario...

— Ah ! vous savez déjà son nom ! interrompit-il avec colère.

— Il m'a dit naturellement son nom pour vous le redire. Mon ami, ne vous exagérez pas cela. Une personne est venue vous chercher ; vous veniez de partir ; cette personne est restée quelques minutes à peine ; voilà bien de quoi

vous fâcher. Que pouvais-je faire? J'étais là quand le jeune homme est entré; devais-je me sauver? Ce ne serait plus de la réserve, ce serait de la niaiserie. Est-ce là ce que vous voulez de moi? Exigez-vous que je m'enferme dans ma chambre et que je n'en sorte jamais? Parlez, je vous dois tout, et j'obéirai. Je ne vois pourtant pas déjà tant de monde, et je croyais que je menais une vie assez retirée.

— Ce n'est pas votre faute, dit Samuel, si vous pouviez, vous iriez partout; vous avez le goût des fêtes, vous aimeriez le bal, vous seriez coquette. Ce n'est pas le désir qui vous manque, mais l'occasion.

— Je n'en ai que plus de mérite alors à me passer de plaisir, puisque je m'en passe gaiement. Jusqu'ici ma coquetterie a consisté à vivre en tête-à-tête avec madame Trichter.

— Et avec monsieur Lothario, répliqua Samuel.

— Vous voulez plaisanter, dit-elle.

— Non, je ne plaisante pas, reprit-il avec violence. Madame Trichter n'a pas osé me cacher qu'il était resté plus d'un quart d'heure. Il ne faut pas un quart d'heure pour dire : Monsieur Samuel est parti. Qu'avez-vous dit pendant un quart-d'heure avec ce jeune homme?

— D'abord, dit Frédérique, je n'étais pas seule avec lui. Il y avait là...

Elle s'arrêta court, s'apercevant qu'elle allait trahir la visiteuse inconnue à laquelle elle avait juré le secret.

— Il y avait?... demanda Samuel.

— Il y avait une dame qui venait me faire une visite dans un but de charité, et qui est restée tout le temps.

— Quelque entremetteuse!... murmura Samuel entre ses

dents. Mais, si vous vous sentez si innocente, continua-t-il tout haut, pourquoi balbutiez-vous et vous embarrassez-vous dans vos explications, comme si vous mentiez?

Tout à coup la sonnette extérieure retentit. Samuel entendit dans le jardin un bruit de voix. Il regarda par la fenêtre, et vit entrer Julius au bras de Lothario.

Il se retourna vers Frédérique, furieux.

— Rentrez dans votre chambre tout de suite, dit-il impérieusement, et n'en sortez sous aucun prétexte sans mon ordre. Vous m'entendez?

— J'obéis, dit la pauvre fille en pleurant. Mais je ne vous ai jamais vu si dur.

— Voulez-vous bien sortir! reprit-il.

Et, l'entraînant, il referma la porte derrière elle.

Elle était à peine sortie, que la porte du salon donnant sur le jardin s'ouvrit.

— Il était temps! dit Samuel.

Et cet homme de fer tomba, faible et brisé, sur une chaise.

Madame Trichter vint demander s'il voulait recevoir monsieur le comte d'Eberbach et son neveu.

— Faites entrer, dit-il.

Et il se leva pour aller à la rencontre de Julius.

Il se remit un peu, et serra le plus affectueusement qu'il put la main de son ancien camarade. Il accueillit Lothario très-froidement.

— Mon cher Samuel, dit Julius avec un sourire cordial, je viens uniquement chez toi pour t'espionner.

— Ah! fit Samuel en regardant Lothario.

— Mon Dieu! oui, poursuivit Julius, je viens voir par

mes yeux comment la fortune te traite pour le moment, et si ta vie est aussi large que ton esprit. Je suis trop riche, tu le sais, Samuel; riche pour deux, riche pour plusieurs.

— Halte-là ! interrompit Samuel. Je te remercie de m'offrir; mais je n'en suis pas encore à demander. Je sais que tout dépend de la somme, et que la plupart de ceux qui s'offenseraient d'un écu jeté ne se feraient aucun scrupule d'accepter une fortune comme la tienne. Mais je ne suis pas fait comme les autres. Et d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton significatif, tu sais que je suis de ceux qui disent : Tout ou rien !

— Ne t'emporte pas, dit amicalement Julius, et ne m'en veux pas de t'avoir parlé comme à un frère. Laissons de côté mon argent; mais si je puis, par la position que j'occupe, t'être bon à quoi que ce soit, permets-moi de t'offrir mes services et de me mettre à la discrétion de notre vieille amitié.

— J'accepte, dit Samuel en lui tendant la main, et j'userai de toi à l'occasion. Quant à l'argent, ce n'est pas seulement par fierté que je refuse; mais j'ai ce qu'il me faut. Je ne manque de rien ici. Jusqu'à présent, je n'ai pas mis ma vie dans les choses matérielles, et, à tout prendre, je ne suis pas plus mal qu'un autre. Veux-tu que je te montre ma maison?

— Voyons, dit Julius.

Lothario se leva avec un empressement qui lui valut un regard oblique de Samuel. Sans doute Lothario ne désirait tant visiter la maison que dans l'espérance d'y rencontrer quelque part Frédérique.

Mais si c'était là, en effet, l'attente de Lothario, elle ne

fut pas réalisée. La maison et le jardin furent parcourus d'un bout à l'autre, sans que le moindre frôlement de robe glissât au tournant d'une allée et sans que la moindre boucle de cheveux blonds s'encadrât dans une fenêtre.

Julius, lui aussi, songea à l'absente, peut-être par hasard, et, quand on fut rentré au salon :

— Eh bien ! et cette jeune fille dont nous parlions cette nuit? demanda-t-il à Samuel, mademoiselle Frédérique ? est-ce que nous n'allons pas la voir ?

— Elle est souffrante, dit Samuel.

— Souffrante ! murmura Lothario.

— Oui, dit Samuel, heureux de tourmenter Lothario. Elle est assez gravement indisposée, et elle ne peut quitter sa chambre.

— Ce n'est pas une maladie pourtant ? demanda Julius.

— Je l'espère, répondit Samuel, ne voulant pas dire non.

— Tu es attaché à cette jeune fille? reprit Julius.

— C'est une pauvre orpheline, dit Samuel, qui n'a que moi au monde, et qui serait bien surprise si elle savait qu'elle occupe à ce point le noble comte d'Eberbach. Je l'ai recueillie enfant, et je l'ai élevée. C'est aussi simple que cela. Es-tu content ?

Il rompit brusquement la conversation.

— Et que dis-tu d'Olympia, maintenant qne tu l'as vue ? demanda-t-il.

Olympia ! reprit vivement Julius, ému à ce nom, et ne pensant déjà plus à Frédérique. Justement, je voulais te parler d'elle, et t'en parler sérieusement.

— M'en parler seul, peut-être ? demanda Samuel en regardant Lothario.

— Oh! Lothario peut rester, dit Julius. Il est pour moi un ami et un fils. Dans cette vie solitaire que le sort nous a faite à tous deux, nous nous consolons et nous nous aidons mutuellement. Nous nous communiquons nos moindres pensées et nos moindres sentiments. A ce propos, j'ai un tort. Il m'avait naturellement parlé de mademoiselle Frédérique, comme de tout ce qu'il voit de beau, de bon et d'intéressant. J'ai répété stupidement ce nom tout haut, et tu as eu l'air mécontent qu'il fût prononcé ainsi. Tu as eu raison, et je te demande pardon. Mais Lothario n'est pour rien là dedans. Il tient à ce que tu le saches. C'est moi seul qui, par je ne sais quel sentiment absurde, ai voulu vous plaisanter, toi et lui, sur cette beauté cachée avarement et mystérieusement découverte. Ne tiens pas rancune à Lothario; pardonne-lui mon indiscrétion.

— Tu me parlais d'Olympia? reprit Samuel.

— Oui, Samuel, je voulais te prier de m'obtenir par lord Drummond la permission d'aller chez elle.

— Oh! tu n'as pas besoin de permission, à ce qu'il m'a semblé! Vous n'avez pas tardé à être bien ensemble, et elle n'a guère parlé qu'à toi.

— Tu crois? dit Julius charmé.

— Tu peux te présenter en toute assurance, je te réponds que tu ne trouveras pas la porte fermée. Donc, le visage ne t'a pas désenchanté du masque, et tes yeux ont été de l'avis de tes oreilles?

— Oh! dit Julius, la réalité a dépassé l'attente. Depuis dix-sept ans, je n'avais rien éprouvé de pareil à l'émotion que j'ai ressentie près de cette femme étrange. Ses manières, son chant, sa disparition subite, cette ressemblance

inouïe, tout cela, s'il faut l'avouer, m'absorbe et me trouble. Toute la matinée, je n'ai pensé qu'à elle, et il me semble que mon avenir est résumé dans ce mot : la revoir ! Où loge-t-elle ?

— Je ne sais pas au juste, répondit Samuel ; je sais seulement que c'est dans l'île Saint-Louis. Mais je pourrai te renseigner plus complétement ce soir.

— Merci, dit Julius. Et, reprit-il avec quelque embarras, que sais-tu de ses relations avec lord Drummond ?

— Je suis certain qu'elle n'est pas sa maîtresse.

— Tu en es certain ? s'écria Julius avec un éclair de joie.

— Il y a plus, dit Samuel ; elle a refusé d'être sa femme.

— Mon cher Samuel ! dit Julius. Alors tu crois donc à ce que nous a raconté son frère.

— Absolument, dit Samuel en épiant sur la physionomie de Julius l'effet que produisaient ses paroles. Lord Drummond ne m'a jamais parlé de la signora Olympia qu'avec respect et vénération. Lords, ducs et princes ont inutilement offert bourse, cœur et main. Sais-tu que c'est une admirable et sublime figure que cette cantatrice amoureuse seulement du grand art, et plus chaste sur ses planches qu'une impératrice sur son trône? Sais-tu que ce serait une ambition digne d'un homme que celle de faire palpiter et descendre de son piédestal cette statue de marbre de la musique ?

— Depuis que je la connais, dit Julius, fasciné par le souvenir d'Olympia, et aussi par les paroles de Samuel, il me semble que ma vie recommence à avoir un intérêt et un centre.

— Eh pardieu ! dit Samuel, nous nous sommes tous in-

téressés, plus ou moins, à des rêves qui étaient loin de valoir celui-là.

— Tu m'auras son adresse pour ce soir?

— Tu peux y compter.

— Et tu crois que je puis me présenter chez elle sans indiscrétion?

— Elle sera enchantée de te voir.

— Merci encore! Nous allons retourner à l'ambassade. Je compte sur toi.

Julius serra la main de Samuel avec effusion. Puis, il se leva. Samuel était si content de voir partir Lothario, qu'il lui dit adieu presque gracieusement.

Il accompagna ses visiteurs jusqu'à la rue. La grille refermée, il se mit à marcher, sombre et préoccupé, dans le jardin.

— Ainsi, pensait-il, voilà où j'en suis : à la jalousie! Moi amoureux, c'était déjà trop; mais moi jaloux! moi Samuel, moi intelligence, pour qui les hommes, tous sans exceptions, les plus grands, Napoléon lui-même, n'étaient que des instruments, que des outils, me voilà prosterné, agenouillé, tremblant devant une femme! J'en suis venu à être l'esclave des caprices d'une jeune fille! J'ai failli vaincre Napoléon, pour aboutir à être le prisonnier d'un enfant.

Il est certain que Frédérique peut faire de moi ce qu'elle voudra. Elle n'a qu'à s'éprendre sottement de cette face blonde, qu'y pourrai-je? Il dépend d'elle de préférer ce Lothario à moi, de faire que la science, l'esprit, le génie ne soient rien devant une boucle de cheveux bien frisés! Et alors, j'aurais adopté et élevé une orpheline, je me se-

rais devoué à elle, j'aurais mis ma vie, ma pensée et mon âme en elle, pour que le premier venu, un passant, un étranger, me l'arrachât d'entre les mains, et me volât mon bien, mon élève, ma créature !...

Allons, voilà que je fais le raisonnement de tous les Cassandres et de tous les tuteurs de comédies. En suis-je là que je n'aie plus à jouer que les rôles d'Arnolphe et de Bartholo ? Mais la comédie pourrait bien finir autrement qu'à la grande joie d'Horace et d'Almaviva. Une chose qui m'a toujours renversé, c'est qu'on rie des comédies. Arnolphe élève, nourrit et aime une jeune fille. Passe un imbécille, assez niais pour faire des confidences à son rival. Naturellement, la fille l'aime et se sauve avec lui. Arnolphe, vieux, seul, sans personne qui l'aime, s'arrache les cheveux de désespoir. Comme c'est risible !

Mais moi, je changerai le dénoûment. On ne rira pas. Ce Lothario n'aura pas le dernier mot. Malheur à lui ! Et malheur à Julius, qui l'introduit chez moi ! Ah ! vous venez tous deux dans la tanière du lion ! Ah ! vous vous livrez ! Eh bien ! vous ne tarderez pas peut-être à sentir la griffe.

La guerre est déclarée. La bataille commence. Nous verrons qui aura l'avantage. Ce Julius, qui m'offre une partie de son argent ! J'ai plus d'appétit que cela. Je le lui ai dit : tout ou rien ! Quant au jeune homme, qu'a-t-il pour lui ? Son âge. Il ne doit avoir que cela. Tout le temps qu'il est resté ici, il n'a pas trouvé un mot à dire. C'est certain ! il n'a que ses vingt ans et ses gants ; je reconnais qu'il était bien ganté ; mais moi, j'aurai la puissance et l'argent.

Dépêchons-nous. Il est temps. Il faut commencer par

l'argent, puisque l'Union de Vertu ne prête qu'aux riches. Or, l'argent, c'est Julius qui l'a. Je cherchais par où j'aurais prise sur lui. Que le diable bénisse la signora Olympia! Je vais le tenir par sa passion pour elle. Imbécille! qui aime une femme parce qu'elle ressemble à une autre! Il a toujours son même caractère d'imitation. A présent, il se plagie lui-même. Il rabâche son premier amour. Mais plus une passion est absurde, plus elle a de chance de solidité et de profondeur. Puisque tu as, Julius, cet amour puéril, sois tranquille, j'en abuserai. Ta sottise d'amoureux me donnera ta richesse, comme la sottise de nos meneurs politiques me donnera le pouvoir. Je tiens ma vie!

Et, rentrant dans la maison, Samuel remonta dans sa chambre pour s'habiller.

Il avait résolu d'aller chez Olympia.

— Allons, Yago, se dit-il, sauve Othello

## XII

### UN MARCHÉ.

Le même jour, vers trois heures, Samuel sonnait chez Olympia.

Un valet ouvrit.

— Voulez-vous demander à la signora Olympia si elle peut recevoir monsieur Samuel Gelb?

Le valet disparut, et revint un moment après.

— Madame n'y est pas, dit-il.

Samuel fronça le sourcil. Rien n'irritait plus cet esprit hautain que ces misérables obstacles des petites choses. Pourtant il se résigna à insister.

— Si madame n'y était pas, reprit-il, vous me l'auriez dit tout de suite, au lieu d'aller demander si elle pouvait me recevoir. Cela signifie qu'elle n'est pas visible. Ayez la complaisance de retourner près d'elle, et de lui dire que je la prie de m'excuser si j'insiste, mais que j'ai à lui communiquer des choses de la dernière importance.

Le valet repartit, et fut cette fois plusieurs minutes sans revenir.

—Ah! pensait avec amertume Samuel, on hésite. Qu'est-ce, en effet, que monsieur Samuel Gelb, pour venir déranger une baladine! Ah! tout me le répète, il est temps que je fasse fortune, et que j'aie l'apparence de ce que je suis. L'âme et l'intelligence ne sont rien tant qu'elles ne sont pas chamarrées de titres, et l'âne qui porte les reliques est plus sûr d'être adoré que le génie qui ne porte rien. Oh! il me faut la grandeur visible, palpable, brutale. Je serai riche. Si cher que le mal me vende de l'argent, je l'achèterai.

La porte par où le valet avait disparu se rouvrit, et Samuel fut introduit dans le salon.

Olympia était assise dans un fauteuil près du feu, et Gamba à califourchon sur une chaise.

Samuel s'inclina profondément. Olympia, sans se lever, grave, froide, un peu étonnée, lui fit signe de prendre un siége.

— Monsieur, dit-elle, vous prétendez avoir des choses importantes à m'apprendre ?

— Les plus importantes qui soient, madame.

— Eh bien! je vous écoute.

Samuel jeta un regard sur Gamba.

— Je vous demande mille pardons, madame, mais ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu que de vous.

— Gamba est mon frère, répondit Olympia, et je n'ai pas de secrets pour lui.

— Oh! je ne suis pas curieux, se hâta de dire Gamba, ravi de pouvoir échapper à une conversation qui menaçait d'être sérieuse. Cet entretien s'annonce comme devant être grave, et tu sais qu'en fait de grandes phrases je n'aime que la pantomime. Je m'esquive.

Et il courut vers la porte.

— Gamba! dit Olympia.

Mais il était déjà loin.

— Soit, fit Olympia. Maintenant que nous voilà seuls, reprit-elle en regardant Samuel d'un air de hauteur et de commandement, finissons, je vous prie, monsieur.

— Je ne demande pas mieux que de parler à cœur ouvert, répliqua Samuel. Je viens tout bonnement vous proposer un marché. Vous ne seriez pas la grande artiste que vous êtes si vous n'aviez pas une âme forte et supérieure aux préjugés de la foule et aux scrupules vulgaires. Je crois donc que vous accepterez, et alors, le silence étant la première condition de la réussite, je suis sûr que vous ne parlerez pas. Mais comme, après tout, il se peut que vous refusiez, et que je ne veux pas être à la merci d'une in-

discrétion, je vous prie de me jurer que vous me garderez le secret de ce qui aura été dit entre nous.

— Un serment?

— Je vais vous dire lequel. Je suis un sceptique et un douteur, et je n'ai plus l'âge de croire à tous les serments. Cependant je crois que tout être de valeur a quelque chose de sacré, une religion : ceux-ci Dieu, ceux-là l'amour, d'autres eux-mêmes. Je suis de ces derniers. Vous, vous croyez à l'art. Jurez-moi donc sur la sainte musique que vous vous tairez à jamais sur ce que je viens vous dire.

— Pardon, monsieur, objecta Olympia, mais pourquoi voulez-vous que je m'engage avec vous? Ce n'est pas moi qui ai besoin de vous et qui vais vous chercher; c'est vous qui avez besoin de moi et qui venez me trouver. Je ne vous ai pas prié de me faire de proposition ni de confidence. Ne m'en faites pas. Vous êtes libre de vous taire, mais je veux rester libre de parler.

— Eh bien, soit, dit Samuel. En somme, que m'importe? Il n'y a personne là pour nous entendre. Vous parleriez, je serais toujours maître de nier. Donc, le pire inconvénient de l'indiscrétion serait de faire manquer l'affaire ; mais comme, si vous parliez, c'est que vous auriez commencé par refuser, elle serait déjà manquée. Et puis, me trahir, c'est me déclarer la guerre, et, quand j'ai un ennemi, ce n'est pas à moi à avoir peur.

Samuel prononça ces derniers mots en fixant sur Olympia un regard significatif.

Mais celle-ci ne baissa pas les yeux, et répondit au regard d'acier de Samuel, par un regard de même trempe.

— Au fait! monsieur, reprit-elle avec une sorte d'impatience.

— Il vous plaît que je sois net et bref, dit Samuel. Eh bien! à moi aussi, madame.

— Parlez donc.

— Je viens vous demander en mariage.

— Vous? s'écria la cantatrice d'un ton où la surprise se mêlait au dédain.

— Oh! rassurez-vous, madame. Je viens vous demander en mariage, mais ce n'est pas pour moi.

— Et pour qui donc? reprit-elle.

— Je viens vous demander s'il vous conviendrait d'accorder votre main à monsieur le comte d'Eberbach.

— A monsieur le comte d'Eberbach! répéta-t-elle en tressaillant.

— Oui, madame.

Il y eut un moment de silence.

— Monsieur l'ambassadeur de Prusse, reprit Olympia, vous a chargé de me faire cette proposition?

— Pas précisément, dit Samuel. Je dois même vous avouer qu'il ne m'en a pas ouvert la bouche.

— Alors, monsieur..., fit-elle en se levant.

— Oh! ne vous fâchez pas, madame, et daignez vous rasseoir, répondit-il au geste de la chanteuse. Ne croyez pas que j'aie voulu vous offenser d'une raillerie qui serait trop stupide pour être blessante. La proposition que je vous fais est sérieuse. Si vous voulez être la femme du comte d'Eberbach, vous le serez. Il ne m'en a pas parlé, c'est vrai, et c'est moi qui ai arrangé cela dans ma tête; mais il

vaut peut-être mieux que ce soit moi qui le souhaite, que lui-même. C'est de tout cela que je venais vous parler.

— Expliquez-vous, monsieur, dit Olympia, et expliquez-vous vite, de grâce. Je n'ai pas le temps de deviner des énigmes.

— Je vais donc tout vous dire, reprit Samuel. Et d'abord, il s'agit du destin de trois personnages. Pour que vous me prêtiez toute votre attention, je débute par vous affirmer que, de ces trois personnes, la moins intéressée à la l'affaire, c'est moi, et la plus intéressée, c'est vous.

— Pas de préface, si c'est possible !

— Vous n'aimez pas les préfaces? dit-il. Vous avez tort; il y a des préfaces qui valent mieux que les livres, ne fût-ce que la préface de l'amour. Au fond qu'est-ce que la vie? la préface de la mort. Et pourtant, il n'y a pas grand monde qui s'empresse de tourner le feuillet.

Excusez-moi donc, je serai obligé d'être un peu long.

La proposition que je viens vous faire est étrange, mais n'en soyez ni indignée, ni étonnée. Vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas, et je viens bien brusquement faire irruption dans votre vie. Mais je vous serai bientôt connu, et, quant à moi, je ne tarderai pas à vous connaître. Déjà, je suis certain que je devine : il m'a suffi de vous entendre chanter l'autre soir chez la duchesse de Berry et cette nuit chez lord Drummond. Pour que vous m'ayez remué si profondément, pour que votre voix soit arrivée jusqu'à moi, il faut que vous ayez beaucoup souffert, et que vous ayez creusé la vie jusqu'au tuf. J'ai vu tout de suite que l'art avait été pour vous ce qu'a été pour moi la science, l'initiation suprême. Nous appartenons l'un

et l'autre à cette grande franc-maçonnerie des âmes hautes, fières et amères qui savent, qui peuvent et qui voient. Donc, nous parlons la même langue, et nous allons sur-le-champ nous comprendre.

Eh bien ! sœur, que dites-vous des hommes ? Ils sont petits et méchants, n'est-ce pas ? Que dites-vous de la vie ? Elle est étroite et pauvre, n'est-ce pas ? Y a-t-il un être ou une chose qui vaille qu'on se dévoue, qu'on se sacrifie, qu'on renonce à une parcelle de soi-même ? Qu'avez-vous trouvé de grand au monde ? L'art et l'amour peut-être? Oui, ce serait bien si l'on pouvait ne faire qu'aimer ou chanter. Mais il y a mille douleurs, mille tortures, et, qui pis est mille ennuis qui se jettent à la traverse. Par combien de désenchantements, de jalousies, de scènes violentes, de soupçons dégradants, d'accouplements misérables, on achète les quelques minutes de bonheur vrai que l'amour émiette dans toute une existence ! Et de combien de pourparlers, de flatteries au public, de combien de bassesses dans la coulisse se compose la gloire extérieure des plus grandes chanteuses ! Tout se paye. Et le succès, quand il arrive, ne compense pas les transes et les doutes qui l'ont précédé.

Le seul enseignement irrécusable que donne l'expérience, c'est que l'âme, intelligence, passion, génie, n'existe pas sans le reste, sans la matière, sans le corps, sans le vêtement. La foule ne voit que ce qui lui frappe les yeux. Et l'on a beau dire : je ne me soucie pas de la foule ! les plus fermes convictions hésitent et se troublent quand le succès ne les confirme pas. Tous ont besoin de cet écho de leur pensée, qui prouve son existence en la répétant. Il est donc

nécessaire de réussir ; or, ce n'est pas par le talent qu'on réussit, mais par la mise en œuvre. Ce n'est pas par le cœur, c'est par l'habit. Le plus gros diamant brut est un caillou que le paysan écrasera sous son sabot; mais faites-le tailler, et vous pourrez acheter la clef du cabinet des rois et celle de la chambre à coucher des reines.

Vous auriez chanté dans la rue, entre quatre chandelles, votre sublime mélodie de l'autre soir, pas un des seigneurs qui vous ont tant applaudie aux Tuileries n'aurait fait arrêter sa voiture pour vous écouter. Et, si un embarras de charrettes en avait retenu un malgré lui, il ne lui serait certes pas venu à l'esprit de vous trouver admirable et de dire, en rentrant chez lui, qu'il venait d'entendre la plus grande cantatrice du monde.

Ma conclusion est celle-ci : Le génie est un excellent plat qui a besoin d'une sauce. Il ne suffit pas de dominer les hommes par ce qui est en nous, il faut les dominer aussi par ce qui est en eux. Il faut faire coup double, avoir ce qu'ils n'ont pas et avoir ce qu'ils ont. Quelque valeur que je puisse avoir, et quelque valeur que vous ayez, nous ne serons réellement quelque chose que quand nous aurons placé notre supériorité morale sur un piédestal d'une supériorité matérielle. Eh bien ! je viens vous offrir une assurance mutuelle contre la bêtise humaine. Pour être tout à fait estimé des hommes, ce n'est rien d'avoir une grande âme, il est nécessaire d'y joindre une grande position de rang et de fortune. Je vous apporte la fortune et le rang. En voulez-vous ?

Olympia avait écouté Samuel attentivement sans l'interrompre.

Que se passait-il dans la pensée de cette femme ? Était-ce assentiment aux idées amères que Samuel exprimait sur la vie, ressouvenir de souffrances anciennes, d'injures subies de la part des riches imbéciles au temps où sa réputation n'était pas faite encore? Ou bien la parole cruelle et impitoyable de Samuel avait-elle réveillé en elle des tristesses endormies, la mémoire des serments brisés, l'incrédulité au cœur des hommes, le scepticisme de l'amour, l'athéisme de la passion? Avait-elle dans son passé quelque chère et poignante douleur qui donnait trop raison à la philosophie méprisante de Samuel Gelb? Ou bien encore, la grande cantatrice était-elle tout bonnement une fille d'Ève, que la tentation du rang défendu envahissait et qui s'inquiétait de savoir qu'elle porte allait s'ouvrir pour elle vers la richesse et la puissance? Ou bien enfin, mais cette supposition était la moins probable, et n'avait pour elle que le tressaillement qui était échappé à Olympia, quand Samuel avait prononcé le nom du comte d'Eberbach; la chanteuse était-elle curieuse de savoir ce que Samuel pouvait machiner contre l'ambassadeur de Prusse, pour le prévenir au besoin?

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'elle questionna Samuel.

— Vous me donnerez, dit-elle, le rang et la fortune, comment?

— Soyez tranquille, répliqua Samuel; je suis sûr de mon fait. Ce qui empêche les nobles natures de s'enrichir, c'est le temps que cela dépense; elles n'ont pas le temps d'être économes et de ramasser des écus en cherchant des idées. Les écus sont à terre, et les idées sont au ciel; il

faut se baisser pour s'enrichir, et c'est une chose qui ne va pas à tout le monde. Comme vous, j'ai vécu pour enrichir mon esprit plutôt que pour remplir ma poche. Mais ici l'occasion est belle, et nous pouvons faire fortune tous deux d'un seul coup. Sans économie sordide, sans passer vingt ans à empiler des liards sur des centimes. Voici ce que je vous propose : Gagner dix milions en deux ans.

— Continuez, monsieur, dit Olympia.

— Ah! pensa Samuel, elle y mord. Vous savez, reprit-il, le mot de cette reine à qui l'on demandait si elle croyait qu'une femme pût se vendre, et qui répondit : C'est selon le prix. Ici, le prix est honnête, vous le voyez. Et l'on n'exige rien de vous en échange, rien du moins que de parfaitement légitime devant la loi et même devant la conscience.

— Qu'exigez-vous donc ?

— J'exige que le jour que vous serez veuve du comte d'Eberbach, vous me donniez cinq millions. Oh! pas sur les dix qui seront à vous, cinq millions en dehors.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Vous allez comprendre. Le comte d'Eberbach a vingt millions, il n'a pas de famille, sinon un neveu. Supposons qu'il vous épouse et qu'il meure, il faudrait qu'il ne vous eût guère aimée pour ne pas vous laisser ses biens. Nous y aviserions, d'ailleurs. N'exagérons rien; il y a Lothario, faisons-lui la part belle. Donnons-lui le quart de l'héritage : cinq millions. Il nous en reste quinze : dix pour vous, cinq pour moi. Vous voyez que rien n'est plus simple.

— Le calcul est, en effet, exact, dit Olympia. Mais je vois à votre plan deux obstacles.

— Lesquels ?

— Le premier, c'est qu'il faudrait que le comte m'aimât ; le second, c'est qu'il faudrait que le comte mourût.

— Le comte vous aimera et mourra.

Olympia regarda Samuel avec une expression de terreur.

— Ne vous effarouchez pas, madame, reprit Samuel, et ne prêtez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont point. Quant à vous aimer, le comte d'Eberbach a déjà pour vous un véritable commencement d'inclination. Je me charge de la fin.

Olympia parut un moment recueillir ses idées. Puis, elle leva tête :

— Mais, dit-elle, s'il est vrai que le comte d'Eberbach m'aime déjà, en quoi ai-je besoin de vous ?

— Ah ! s'écria Samuel, ceci est d'une certaine force, et je vois que j'avais bien jugé la trempe de votre caractère. Je suis heureux de ne pas m'être trompé sur votre compte. Pour mener à bien l'affaire, il est indispensable que vous ayez un esprit vigoureux, et je serai heureux de tout ce qui me prouvera votre force, fût-ce une rébellion contre moi. Vous voulez connaître en quoi je puis vous être nécessaire. En ceci : Premièrement, le comte d'Eberbach est mon ami d'enfance, et j'ai sur lui une influence souveraine. Je tiens le fil de ce pantin doré. Je fais de lui ce que je veux, il dépend de moi d'éteindre ou d'attiser son amour. Voyez-vous, c'est un homme incapable d'aimer tout seul, et qui a besoin qu'on remette souvent du bois à

sa cheminée. Si je vous exalte devant lui, il ne verra plus que vous au monde ; si je vous calomnie, il ne vous saluera pas dans la rue. Deuxièmement, du moment que j'ai brûlé mes vaisseaux avec vous, il y aurait de votre part une naïveté puérile à croire que je vous laisserai agir sans moi. Je suis un homme qui ne recule devant rien, entendez-vous, devant rien, pour accomplir ce qu'il a une fois résolu. Or, si vous ne voulez pas m'avoir pour vous, vous m'aurez contre vous. Et, à la guerre comme à la guerre. Vous avez dû réfléchir à toutes les faces de la passion, étudier toutes les formes des caractères. Les rôles que vous avez joués vous ont dit tous quelque chose, et vous n'avez pas revêtu le costume et la vie des grandes criminelles historiques, sans qu'il vous en soit entré quelque chose dans la poitrine. Vous comprenez tout, n'est-ce pas ? même le crime ! Non pas, sans doute, le crime lâche et vil, mais le crime hardi et grandiose ! Eh bien ! je le comprends aussi, moi. Vous ne me connaissez pas ; prenez garde de me trop connaître ! Tenez, franchement, je ne vous conseille pas de lutter avec moi.

Quelque fermeté qu'eût gardé jusque là la chanteuse, elle se sentit trembler devant l'œil menaçant de Samuel, comme si cette menace allait remuer en elle quelque souvenir terrible, quelqu'un de ses rôles, sans doute.

— Voilà pour le premier obstacle, reprit Samuel, d'un accent radouci. Quant à l'autre, il faudrait, disiez-vous, madame, que le comte mourût.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria-t-elle.

— Si fait, madame, vous l'avez dit, et j'ai répondu : le comte mourra. Mais, tranquillisez-vous, il mourra sans

que nous soyons pour rien dans sa mort. Je suis médecin, et je puis vous annoncer une nouvelle : C'est que monsieur le comte d'Eberbach, usé et brisé par la fatigue, par la douleur et par le plaisir, n'a plus que peu de temps à vivre.

— Ah ! interrompit Olympia d'une voix altérée.

— Je vous ai dit deux ans, reprit tranquillement Samuel ; j'aurais pu vous dire deux mois. Mais je vous réponds qu'il n'en a pas pour deux ans.

— Vous en êtes sûr ? fit la chanteuse, en contenant son émotion.

— Tellement sûr, dit Samuel, que je ne vous demande les cinq millions que le lendemain de sa mort. Vous voyez, c'est d'un mort que nous parlons, et nous nous partageons l'héritage. Vous êtes toute pâle, et il y a des gouttes de sueur froide sur votre front. Mais ce sont les nerfs en vous qui frémissent. Votre raison doit me donner raison. Spéculer sur un tombeau est une chose permise, pourvu qu'on ne soit pour rien dans la mort. D'ailleurs, les actions changent selon ceux qui les commettent. Il y a une chose qui, selon moi, est au-dessus de la vertu, c'est l'intelligence. Tout ce qui est grand a droit de mettre sous ses pieds la morale vulgaire. Moi, j'ai un vaste dessein. Cet or, que le comte d'Eberbach emploie niaisement à dorer la livrée de ses laquais et à payer des filles publiques, j'en ferai de grandes œuvres. Savez-vous qu'au fond de tout cela, il y a peut-être un peuple à affranchir. Plus qu'un peuple, un monde ? Et nous nous arrêterions à des scrupules imbéciles ? Depuis quand les grands esprits et les grands projets s'arrêtent-ils devant les maximes du catéchisme ou

de la civilité puérile et honnête? Vous figurez-vous César avec des scrupules? Que dites-vous de Napoléon petite maîtresse, et ne voulant pas faire couler le sang d'un poulet? Allons, nous ne tuerons pas cet homme; c'est son mal qui le tuera. Pas de petitesses.

La fortune n'aime pas qu'on soit timide, qu'on rougisse et qu'on balbutie avec elle. Accueillez-la fièrement, et n'ayez pas, vous, profonde comédienne, de ces stupeurs de bourgeoise timorée. Vous n'êtes pas, je l'espère, de la race de ces cuistres qui trouvent qu'on n'a pas le droit de voler une province quand on respecte un moulin. Je suis sûr que je parle à mon égale. Voilà pourquoi je vous ai parlé sans masque et sans feinte. Maintenant, répondez.

Olympia fit un violent effort sur elle-même.

— Un dernier mot seulement, dit-elle. Si je réponds non, si je refuse de mettre l'enjeu de mon âme à cette partie redoutable que vous m'offrez, que ferez-vous? Persisterez-vous dans vos desseins sur la fortune de monsieur le comte d'Eberbach, ou y renoncerez-vous?

— Pardon, madame, reprit froidement Samuel, mais ceci ne vous regarde plus, ce me semble. Vous êtes libre de vous retirer, mais je resterai libre d'agir. Réfléchissez.

— Monsieur, dit la chanteuse, je vous demande un jour de réflexion.

— Non pas, madame, ces sortes d'affaires n'admettent pas de retard. Elles doivent être faites aussitôt que dites.

— Si je refuse, recommença-t-elle, vous resterez libre d'agir?

— Parfaitement libre.

— Eh bien! dit-elle d'un ton de résolution brusque, j'accepte.

— Allons donc! s'écria Samuel avec une joie ironique et triomphante.

Il alla vers une table où il y avait un encrier, et tira de sa poche un papier timbré.

— Qu'est ceci demanda Olympia.

— Rien, dit-il. Un moyen de nous donner l'un à l'autre des garanties.

Il se mit à écrire, en lisant tout haut à mesure :

« Je, soussigné, declare devoir à monsieur Samuel Gelb la somme de cinq millions. Toutefois, cette dette ne sera exigible qu'après la mort de mon mari... »

Il s'interrompit.

— Nous sommes au 15 mars. Je date du 15 mai. Donc je suis sûr que le 15 mai vous serez mariée au comte, comme je suis sûr que le comte mourra avant vous. Voilà pour votre garantie. Pour ce qui est de la mienne, veuillez écrire là : *Approuvé l'écriture*, et signez : Comtesse d'Eberbach. Si nous ne réussissons pas, vous n'êtes pas comtesse d'Eberbach, et alors cette lettre n'est qu'un chiffon de papier. Elle ne vous engage donc qu'autant que le mariage aura eu lieu. Et puisqu'il n'y a pas de comtesse d'Eberbach, vous ne faites pas un faux.

— C'est vrai, dit Olympia.

Et elle signa.

Samuel mit le papier dans sa poche, et, se levant :

— Il ne me reste, madame, qu'à vous remercier et à vous féliciter. Je vous quitte pour aller travailler a notre

œuvre. Mais nous nous reverrons bientôt. J'ai l'honneur de vous saluer, madame la comtesse.

## XIII

### FILS ATTACHÉS.

Si Olympia avait vu l'étrange sourire qui se dessina aux lèvres de Samuel quand ce tentateur sortit de chez elle, quelque ambitieuse ou même perverse que pût être la cantatrice, certes, elle aurait frémi, et elle se serait repentie peut-être d'avoir laissé un tel homme entrer dans sa vie.

En descendant l'escalier d'Olympia, Samuel se disait :

— Maintenant, attachons mes fils à mon autre pantin.

Et, montant dans la voiture qui l'attendait, il cria au cocher :

— A l'ambassade de Prusse !

Quand il arriva à l'ambassade, le comte d'Eberbach venait seulement de rentrer avec Lothario.

Samuel se fit annoncer, et fut introduit dans le salon, où il trouva Julius seul.

Julius eut un moment de surprise en revoyant si tôt Samuel.

— Toi ! s'écra-t-it.

— Tu ne m'attendais que ce soir, répondit Samuel.

Mais tu me connais et tu sais ce que je fais des minutes. J'ai trouvé un moyen très-simple de vivre plus longtemps que les autres hommes : c'est de mettre plus d'action dans ma journée. Je vis un jour par heure. Tu n'étais pas parti que je partais moi-même. Sais-tu d'où je sors maintenant? de chez Olympia.

De chez Olympia? répéta Julius, tressaillant à ce nom.

— Je suis allé d'abord chez lord Drummond, et j'ai demandé l'adresse de la signora, non à lord Drummond, qui est fort soupçonneux à cet endroit, mais à ses gens. Puis, ma foi! je me suis présenté tout bonnement île Saint-Louis, et j'ai obtenu d'Olympia, sans grand'peine, à vrai dire, qu'elle te recevrait demain soir à neuf heures.

— C'est admirable, dit Julius en tendant la main à Samuel. Je te remercie de tout mon cœur; car c'est singulier comme cette femme me préoccupe. Elle a pour moi l'aimant de l'inconnu. Je n'ai jamais eu un aussi ardent désir de pénétrer une âme. Il y a là quelque chose qui m'attire invinciblement. Peut-être n'est-ce qu'une apparence, peut-être, comme cela m'est déjà arrivé tant de fois, m'arrêterai-je, désillusionné, sur le seuil!...

— Oh! non pas, interrompit Samuel, Olympia ne ressemble pas aux autres femmes. C'est une créature digne et capable de retenir un homme. Moi qui ai l'épiderme coriace, et qui ne me laisse pas entamer facilement, j'éprouve devant elle la même impression que toi; je subis son influence malgré que j'en aie, et je rougis de me sentir pour la première fois petit devant une femme.

Samuel, en parlant, observait l'effet de ses paroles sur la physionomie de Julius.

Le comte d'Eberbach écoutait, pensif, heureux de voir son penchant approuvé et exalté par un homme comme Samuel.

— Je te remercie encore de ton dévouement et de ton zèle, mon cher Samuel, dit-il avec effusion. Tu vois que j'accepte de bon cœur tes services; pourquoi, de ton côté, refuses-tu d'accepter les miens?

— Eh! mais, dit Samuel, je ne les ai pas refusés, ce me semble?

— Ce matin, dit Julius, tu t'es retranché dans une dignité absurde entre nous deux.

— J'ai refusé de toi ton argent, c'est vrai. Qu'en ferais-je ? Je m'en suis passé toute ma vie. Mais je ne refuse pas ce que je désire. Tu m'as offert de m'aider de ton crédit; je t'ai pris au mot.

— A la bonne heure, dit Julius. Eh bien! voyons, en quel point puis-je te servir?

— J'y pensais tout à l'heure en venant. Vois-tu, jusqu'ici j'ai à peu près perdu mon temps. Si j'ai de l'intelligence, à quoi sert-elle ? Qui en sait quelque chose ? L'or n'existe que quand le mineur l'a tiré des entrailles de la terre et que le batteur l'a monnayé. Moi, je n'ai extrait ni monnayé mes idées. Elles sont perdues, si je ne me hâte. Toi qui es plus jeune que moi, tu es arrivé à un rang supérieur, et tu peux être grandement et noblement utile à ton pays. Je sais bien que je n'ai ni ta naissance ni ta fortune ; mais j'ai de l'initiative et de l'activité. Si je les avais employées, je pense que je serais devenu quelque chose. Je me suis croisé les bras. Mon ambition du but a eu tort de mépriser les étapes du chemin. J'ai rêvé d'escalader la

montagne d'un seul bond, au lieu de la gravir pas à pas, et j'ai consumé ma vie à chercher des ailes. Maintenant, je suis en bas, toi tu es en haut. Tends-moi la main.

— Explique-toi, dit Julius.

— Julius, reprit Samuel, je suis comme toi un bon Allemand, un sujet du roi de Prusse. Réponds-moi nettement. Puis-je, avec ton aide, aspirer à servir quelque part l'Allemagne et à la représenter un jour ?

Toi, Samuel, dans la diplomatie !

— Pourquoi pas ?

— C'est que... dit Julius, qui s'arrêta embarrassé de formuler sa pensée.

— C'est que, compléta Samuel, je n'ai pas un assez glorieux nom, n'est-ce pas ? Mais je ne demande pas à être ambassadeur tout de suite.

— Ce n'est pas cela, reprit Julius. Ce n'est pas de toi que je doute, c'est du métier. La diplomatie est une longue et fastidieuse carrière. Et je t'avoue que tu me sembles capable de tout, excepté d'être ambassadeur. Toi, si fier, si impérieux, si debout, comment te plierais-tu à toutes les souplesses, à toutes les complaisances, à toutes les habiletés nécessaires ! Pardonne-moi mon étonnement ; mais Samuel Gelb dans la diplomatie, cela me fait l'effet d'un loup dans des toiles d'araignées.

Samuel sourit.

— Mon cher Julius, dit-il, tu me parles d'un ancien Samuel Gelb que nous avons connu tous deux à Heidelberg, il y a dix-huit ans. Oui, j'ai été tranchant, cassant, brutal avec la vie ; mais je ne suis plus ainsi. Sans changer de caractère, j'ai changé de forme. Je ne méprise pas moins

les hommes, au contraire. Être susceptible avec eux, c'est avoir besoin de leur estime; c'est soumettre sa conduite à leur conduite envers vous. Maintenant je les traite comme des instruments; je ne me fâche pas plus de leur hauteur que je ne me réjouis de leur bassesse. Un menuisier se baisse pour ramasser son rabot ou sa scie qui est à terre; moi, à présent, je me baisserai tant qu'il faudra, et je me mettrai à plat-vendre pour ramasser une influence qui me sera nécessaire, un titre qui m'aidera. Et je croirai être plus fier en agissant de la sorte que je ne l'étais en me raidissant et en voulant faire avouer ma valeur par un tas d'imbéciles. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, s'ils pensent. Moi, je sens, et le sentiment que j'ai de moi-même me suffit, sans que personne le partage. Tu vois que, dans mes dispositions actuelles, j'ai tout ce qu'il faut pour faire un diplomate parfait.

— Soit, dit Julius réfléchissant. Mais comme tu le disais, on n'est pas embassadeur tout de suite. It y a un ennuyeux stage à faire. D'abord, quitterais-tu Paris?

— Quant au stage, répliqua Samuel, c'est ici que je te demande ton appui, non pour le supprimer, mais pour l'abréger. Pour ce qui est de quitter Paris, tu peux résoudre la difficulté en me prenant avec toi.

— T'attacher à l'ambassade? dit Julius.

— Eh bien? interrogea Samuel.

— Excuse-moi, dit Julius hésitant; mais, en vérité, tu m'as trop longtemps habitué à t'admirer et même à te craindre un peu pour que j'admette aisément cette bizarre idée de t'avoir pour subordonné.

— Mauvaise raison, si ce n'est pas un bon prétexte, ré-

pondit Samuel. Tu l'y ferais. Les vrais acteurs sont propres à tous les rôles. Eussé-je un moment joué le maître, eh bien ! s'il me plaît de jouer le commis ? Essaie-moi. Crois-tu que je te serais inutile ?

Je ne dis pas cela, certes.

Samuel reprit, l'œil fixé sur Julius et abordant sans doute le véritable objet de la conversation :

— Ecoute, Julius. Tu ne connais pas beaucoup Paris ni la France, puisque tu n'y es que depuis quelques jours. Moi, depuis quinze ans, j'ai pu étudier et connaître bien des choses, bien des hommes. Tu dois avoir une police quelconque qui te coûte fort cher ? Sottise. Pour bien faire la police, il faut la faire soi-même. La police, sais-tu que c'est là une chose qui demanderait presque un homme de génie ? A l'heure qu'il est, ce qui effraie ton gouvernement, comme tous les gouvernements du monde, c'est ce qu'on nomme le libéralisme, n'est-ce pas ? Tu as évidemment pour mission de surveiller cette bête noire. Sois tranquille, va ; je connais le libéralisme, il est moins dangereux que vous ne le croyez, vous autres du monde officiel. Et, quand même il contiendrait un péril, ce ne sont pas les hommes qui le représentent qui sont capables de l'en faire sortir.

Il y eut un silence. Samuel regardait Julius, attendant qu'il l'interrogeât. Julius regardait Samuel, attendant qu'il s'expliquât.

Cependant Samuel se taisait ; Julius parla le premier :

— Tu consentirais à me renseigner sur ces hommes? demanda-t-il.

— Je ne m'offense pas de l'insinuation, dit en riant Sa-

muel. Je n'ai jamais été scrupuleux avec les choses, ce n'est pas pour l'être avec les mots. Tout peut s'ennoblir par le danger. L'agent qui rôde lâchement autour d'un secret est un ignoble mouchard ; le soldat qui pénètre hardiment, au risque de sa vie, dans le camp ennemi, est un héros intrépide qui s'attaque seul à toute une armée. Si tu acceptes mes services, je ne te ferai pas de rapports sur les étranges mineurs qui dans ce moment sapent, sous le sol où nous marchons, la monarchie actuelle ; non, mais je t'introduirai dans leur machinations. Nous descendrons parmi eux ensemble, et nous exposerons notre poitrine à leurs poignards.

— Comment feras-tu ?

— J'ai été dans le temps, par conviction, et je suis resté, par indifférence, un affilié à la charbonnerie française. Quand tu voudras risquer d'assister à une de nos *ventes*...

— Mais je ne suis pas reçu, moi.

— Je te ferai recevoir ! Ah ! nous risquerons nos deux têtes. Tu vois que ce n'est pas là une chose méprisable et vile.

Il y eut encore un silence.

— Veux-tu ? insista Samuel.

Julius, à son tour, ne répondit pas. Il songeait.

Tout à coup, comme s'arrachant à une hésitation profonde et d'une voix où l'émotion se faisait sentir :

— Voyons, Samuel, dit-il, tu m'offres ta haute intelligence, ta science inépuisable, ton activité et ton audace. Ce sont là, en effet, des qualités précieuses et que je puis utiliser. Je puis te charger, sans titre officiel, de rapports et de travaux qui donneraient bientôt à Berlin la mesure

de ta valeur, et qui, dans un temps plus ou moins rapproché, te vaudraient honneurs et places. Je puis cela; je puis aussi, car je ne tiens guère à la vie, te suivre, moitié par curiosité, moitié par devoir, dans vos antres du carbonarisme français...

— Eh bien! dit Samuel.

— Laisse-moi achever. Tu dois comprendre, Samuel, que quelque graves que soient indirectement pour nous les tentatives des libéraux de France, c'est surtout dans leurs rapports avec les menées des libéraux d'Allemagne qu'il nous importerait de les connaître.

Il s'interrompit pour interroger du regard Samuel.

— Achève, dit Samuel impassible.

— Je crois, je sais, reprit Julius, que le carbonarisme étend par toute l'Europe ses ramifications souterraines. Samuel, tu étais autrefois, comme moi, de l'Union de Vertu. Quand, au retour de mes voyages, mon père m'a fait officiellement attacher à la cour de Vienne, j'ai naturellement rompu avec ce que j'appelais l'autre jour des folies de jeunesse. Mais toi qui es un carbonaro, toi qui occupais déjà un rang dans la Tugendbund, toi qui es resté enfin indépendant, tu as sans doute conservé des relations avec nos anciens... complices?

— Après? dit froidement Samuel.

— Après? reprit Julius, qui paraissait comme embarrassé et oppressé. Après, tu ne dois pas te dissimuler ces deux choses : la première, c'est que des accointances quelconques avec des conspirateurs n'iraient pas avec la position à laquelle tu vises; la seconde, c'est que des renseignements sur la situation actuelle de la Tugendbund alle-

mande t'avanceraient plus chez les distributeurs de grades officiels que les plus vaillantes surprises dans le carbonorisme français.

Julius avait prononcé cette dernière phrase avec une sorte de gêne et comme d'effroi. Il attendait la réponse.

Samuel, lui, eut l'air tout à fait à son aise.

— Mon cher Julius, répondit-il simplement et tranquillement, je croyais t'avoir dit déjà, quand nous avons touché quelques mots à ce sujet, qu'en quittant l'Allemagne, il y a dix-sept ans, j'avais quitté la Tugendbund, et n'en avais plus entendu parler depuis. Je t'ai dit la vérité. Je ne puis donc ni courir le danger de la complicité, ni me donner le mérite de la trahison. Ne me demande que ce que je t'offre. Je veux bien tout te montrer sur les conspirateurs de France, je ne puis rien te dire sur les conspirateurs d'Allemagne.

— A la bonne heure ! s'écria Julius comme soulagé d'un poids. S'il n'y a plus rien de commun entre la Tugendbund et toi, rien ne s'oppose à ce que nous marchions ensemble. Puiqu'il n'y a rien à faire du côté de la Tugendbund, pensons au carbonarisme. Tu as raison, je serais charmé de connaître tes libéraux français.

— Tu en connais déjà deux ou trois, dit Samuel.

— Lesquels ?

— Ceux avec qui tu as soupé chez lord Drummond.

— Oh ! mais ceux-là, je présume, conspirent à ciel découvert.

— Peut-être.

— Bah ! dit presque gaiement Julius. Eh bien ! en avant ! mène-moi. J'irai volontiers à eux, et sans scrupule ; car,

tu l'as dit, tandis que je risquerais ma tête, il ne risqueront pas un cheveu de la leur. Tu dois bien supposer que l'ambassadeur de Prusse ne se fera pas dénonciateur.

— Pas plus que son introducteur, cela va sans dire, répliqua Samuel. Ainsi, c'est bien résolu, tu acceptes?

— Sans hésiter.

— En te disant bien que, si tu es reconnu, tu ne dois pas espérer plus de grâce que dans un antre de lions ?

— C'est le danger seul qui m'autorise.

— Et quand veux-tu que je te présente ?

— Quant tu voudras.

— Ce soir même ?

— Ce soir.

— Je ne te supposais pas tant d'ardeur.

— C'est l'ardeur de l'ennui, dit Julius : tout ce que je connais me répugne. J'ai soif de l'inconnu. Ces souterrains de la politique me prennent par leur mystère, comme cette Olympia m'a pris par son masque. Tu as mis dans ma vie deux intérêts : Merci.

— Prends-garde ! la nuit a ses casse-cou.

— C'est ce qui m'en plaît ! Ta main, Samuel, et marchons ensemble.

Et tandis que ces deux hommes, qui venaient de s'épier comme deux ennemis, se serraient cordialement la main, Samuel pensait :

— Allons ! il est encore le plus loyal, mais je suis toujours le plus fort. Olympia a maintenant de quoi commencer mon œuvre, et j'ai de quoi la finir.

## XIV

### UN DRAME DANS LA SALLE.

Enjambons quelques semaines.

Au bout de ce temps, toutes ces trames, si solidement nouées par Samuel Gelb, étaient pourtant, sinon rompues, au moins singulièrement relâchées.

Un des maîtres de ce temps a dit :

« L'événement providentiel apparaît après l'événement humain. Dieu se lève derrière les hommes. Niez tant qu'il vous plaira le suprême conseil, ne consentez pas à son action, disputez sur les mots, appelez force des choses ou raison ce que le vulgaire appelle Providence ; regardez à la fin d'un fait accompli, et vous verrez qu'il a toujours produit le contraire de ce qu'on attendait quand il n'a point été établi d'abord sur la justice. »

Samuel Gelb était un de ces audacieux et puissants esprits qui se passent de Dieu. Aussi, malgré sa force et son énergie, plus d'un échec l'avait averti déjà sur sa route qu'une volonté supérieure et invincible dispose des propositions des hommes.

Ainsi, il s'était dit : L'Union de Vertu veut la mort de Napoléon ; si je frappe l'empereur, je serai dans l'Union ce que je souhaiterai ; je monterai d'un seul bond l'escalier

de l'influence et du commandement ; je serai chef parmi les chefs. Il s'était dit cela, et il s'était mis à l'œuvre. Il avait pris toutes ses mesures ; il avait calculé le moment où Napoléon, recommençant la guerre, avait contre lui les mères et l'Europe, et où la mort de l'empereur tuait du même coup l'empire. Il avait choisi l'assassin qu'on ne voit pas, qu'on n'arrête pas, qu'on ne surprend pas en flagrant délit du geste, qui s'insinue, qu'on respire avec l'air, le poison. Et, en remettant la lettre à Trichter, il avait pensé : Voilà ce qui me fait monter au premier échelon !

C'est ce qui l'avait fait descendre au dernier !

Les partis ne pardonnent pas les tentatives avortées. La Tugendbund en avait voulu à Samuel de l'avoir compromise sans succès. La réussite eût fait son action glorieuse, l'échec la faisait ignominieuse. Il avait été rejeté comme la pire espèce de criminel : l'auteur d'un crime manqué.

Donc, ce qui devait l'élever l'avait fait décheoir ; ce qui devait le mettre au sommet de l'Union de Vertu, l'avait mis en dehors ; ce qui devait faire de lui un des rois souterrains de l'Allemagne l'avait réduit à s'enfuir précipitamment de l'Allemagne et à n'y pas remettre les pieds.

Et cependant, avec cette sourde obstination de l'homme contre les lois inexorables, il revenait à la charge et il recommençait cette lutte impie et grandiose d'Ajax contre les dieux.

Les machinations que nous lui avons vu préparer dans l'intérêt de son ambition et de son amour tourneront-elles cette fois encore contre lui ? Ses plans, si profondément et

si ténébreusement combinés d'après la connaissance de l'humanité en général, et du caractère de Julius en particulier, sont-ils destinés à lui devenir encore un coup des embarras et des entraves? On va le voir.

Nous avons demandé à nos lecteurs la permission de sauter plusieurs semaines.

Vers le milieu d'avril 1829, on jouait à l'Opéra la *Muette*, alors dans sa nouveauté et dans sa vogue.

Ce n'était pas seulement la musique d'Auber, si vive et si française, qui faisait courir Paris aux représentations de la *Muette*. Il y avait, dans le sujet même, un rapport intime avec la situation politique dont on ne se rendait pas compte, et qui prenait les esprits à leur insu. La révolution prochaine, encore invisible à l'horizon, semblait se refléter d'avance dans cette révolte du peuple de Naples. Tous les instincts de liberté, qui allaient éclater si formidablement tout à l'heure, et jeter par terre un trône séculaire, trouvaient leur expression dans les notes insurgées d'Auber. L'air si entraînant :

Amour sacré de la patrie,
Soutiens l'audace et la fierté;
A mon pays je dois la vie,
Il me devra la liberté!

était chaque fois bissé et acclamé. Un gouvernement intelligent aurait étudié ces symptômes de l'esprit public, et se serait conduit en conséquence. Mais les gouvernements ne se doutent jamais des révolutions que le lendemain.

Samuel, n'étant pas le gouvernement, était venu ce soir-là, à l'Opéra, tâter le pouls à l'opinion publique. Le premier acte s'achevait, quand il entra au balcon. Toutes les places étaient prises.

Il obtint de l'ouvreuse de rester debout dans un coin, d'où il ne voyait pas la scène ; mais ce n'était pas pour la scène qu'il venait.

Le premier acte finit ; le balcon se désemplit. Samuel s'avança et regarda dans la salle, comme cherchant quelqu'un.

Olympia était dans une loge de face du premier rang ; Lothario était avec elle. Samuel eut un geste de mécontentement.

— Va-t-il rester là toute la soirée ? grommela-t-il entre ses dents. Il faut pourtant que je la voie seule. Il a l'air de n'être pas mal avec elle. Ah çà, est-ce qu'il ferait concurrence à son oncle ? J'y ferai attention. Il est jeune et beau, qu'il prenne toutes les femmes, excepté deux, Olympia et l'autre. Du reste, je ne sais pas pourquoi je suis toujours si prompt à m'inquiéter. Quant à Frédérique, il ne l'a pas même revue depuis deux mois, et, pour ce qui est d'Olympia, il est venu lui faire une visite de politesse dans l'entr'acte, et voici qu'il la quitte.

Lothario, en effet, se levait et prenait congé de la cantatrice. Au moment où Samuel, croyant Olympia seule, allait sortir pour aller à sa loge, il vit se pencher à côté d'elle la tête de Gamba.

— Bon ! au frère, à présent ! murmura-t-il.

Et il resta au balcon.

Le deuxième acte commença. Renfoncé dans son angle,

Samuel chercha la loge de l'ambassadeur de Prusse. Julius n'y était pas : Lothario et un autre secrétaire l'occupaient seuls.

Aprés l'acte, Samuel, las d'attendre, alla se faire ouvrir la loge d'Olympia.

— Elle renverra son frère, se dit-il.

Il entra, et salua profondément. Olympia le reçut avec une froideur hautaine et une politesse glaciale.

Pourtant elle fit ce que Samuel avait prévu.

— Mon cher Gamba, dit-elle, tu serais bien bon d'aller voir sur l'affiche qui est-ce qui danse dans le ballet.

Gamba comprit sans doute ce que cela voulait dire, car il jeta un regard suppliant à Olympia.

— Oui, dit-il, mais à condition que je reviendrai pour l'acte du ballet. Tu sais que c'est le seul que j'apprécie, et je n'ai pas avalé deux actes de musique pour manquer précisément la pantomime.

Et il sortit de la loge.

— Pardonnez-moi, madame, dit Samuel en s'asseyant, de vous priver un moment de votre frère. Je sais trop que je ne le remplace pas. Et cependant n'est-on frère que par le sang et par la chair ? Ne l'est-on pas aussi par l'esprit, par la parenté des idées qu'on peut avoir sur la vie, ou des projets qu'on peut avoir arrangés ensemble ? J'en jure par l'opinion que j'ai de vous et par celle que j'ai de moi-même, plus que celui qui vient de nous quitter, je suis votre frère et vous êtes ma sœur.

— Vous aviez à me parler ? demanda la cantatrice, coupant court à cette direction de l'entretien.

— Je venais, dit Samuel, vous demander des nouvelles de mon très-excellent ami le comte d'Eberbach ? Comment se porte son amour ?

— Mal, répondit Olympia.

— Allons donc ! c'est impossible !

— Non pas, c'est certain. Les premiers jours, il était très-amoureux, très-tendre, très-respectueux, et j'ajouterai très-charmant. Mais depuis une quinzaine de jours surtout, il a changé à ne plus le reconnaître. Il est maintenant inégal, capricieux, morose.

— C'est que vous n'avez pas voulu vous donner la peine de le prendre, dit Samuel. Les hommes sont si bêtes que la grandeur et la simplicité les repoussent plus qu'elles ne les attirent. C'est par la petitesse et par l'habileté qu'on les retient. Il y a toutes sortes de moyens de les apprivoiser, et la beauté ni l'esprit ne sont rien sans la manière de s'en servir. Vous, vous êtes belle et spirituelle, et vous vous laissez faire. C'est insensé ! Vous êtes toute charmante, vous vous prodiguez, vous êtes bonne, vous êtes absurde. Vous avez satisfait ses caprices, au lieu de les irriter par la résistance. Il vous a priée de vous habiller d'une certaine façon qui lui rappelle une femme à laquelle il trouve que vous ressemblez ; il vous a demandé de mettre des châles de telle couleur, de vous coiffer de telle manière. Vous vous êtes prêtée à toutes ses fantaisies avec une patience et une douceur parfaitement maladroites, permettez-moi de vous le dire. L'obstacle est le principal aimant du désir humain, et c'est même naïf à dire : ce qu'on a, l'on ne le désire plus.

— Que voulez-vous ? dit Olympia. Ce qu'il aime, ou

plutôt ce qu'il a aimé un moment en moi, ce n'est pas moi, c'est ma ressemblance avec une autre femme; c'est une morte, c'est une figure disparue qui a emporté avec elle sa vie dans la tombe. Pouvais-je me refuser à contenter ce souvenir sacré? Je n'étais pas jalouse de cette morte; il l'aimait, et je l'aidais à l'aimer. Mais, maintenant, je crains bien qu'il ne l'ait oubliée, elle aussi, après tant d'autres, et que la pauvre morte ne soit expirée pour la seconde et dernière fois.

— Mais, demanda Samuel, si vous croyez réellement qu'il ne vous aime plus autant que dans les premiers jours, pourquoi n'avez-vous pas suivi mes conseils dans le commencement, et pourquoi n'avez-vous pas profité de sa passion naissante et ardente pour parler sérieusement mariage et l'engager?

— Je suis bien heureuse de ne l'avoir pas fait, répondit Olympia. Je le connais aujourd'hui. Je sais que ce n'est pas l'homme dont vous m'aviez parlé. Vous me le peigniez doux, triste, accablé d'une mémoire toujours chère, et, à travers cela, plein d'abnégation et de tendresse, dévoué à qui l'aimait, reconnaissant envers qui le comprenait. Il a peut-être été ainsi autrefois. Mais, en ce cas, la vie qu'il a menée a bien flétri en lui cette fleur de sentiment. Il est maintenant égoïste, exigeant, absorbant même. Il faut que toute pensée soit à lui. Il a les volontés impérieuses de la faiblesse et de la maladie. Il ne donne rien de son âme, et il veut tout de la vôtre. Moi, pour qui l'art est devenu toute la vie, puis-je consentir, par exemple, à renoncer à jamais au théâtre, et peut-être à la musique, comme il le demande? Lord Drummond est moins despotique.

— Qu'importe! dit brusquement Samuel, puisqu'il a si peu de temps à vivre.

Olympia le regarda en frissonnant.

— Ne dites pas cela! s'écria-t-elle. Je ne le crois plus, je ne veux plus le croire et je ne veux pas que vous le croyiez plus que moi. Vous ne pensez pas ce que vous dites, n'est-ce pas? Je vous ai deviné. Vous voulez m'engager. Ne me dites pas qu'il va mourir, parce qu'alors je serais capable de me sacrifier et d'accepter tout. Mais non, le comte d'Eberbach, j'en conjure Dieu, a encore de longues années à vivre. Et je ne suis pas celle qu'il faut pour accompagner ces années. Il y a encore en moi, malheureusement peut-être, trop d'ardeur et trop de vie. J'ai bien réfléchi. Ce n'est ni une femme ni une maîtresse qu'il lui faut, c'est quelque chose comme une fille. Tout ce qui ressemble à une volonté, à un désir, à une passion ou à une idée un peu forte, le fatigue non-seulement chez lui, mais chez les autres. Or, il y aura toujours en moi un regret amer qui l irriterait, le regret de Mozart et de Rossini. Je me sacrifierais sans le sauver, et, au lieu de le consoler, je lui ferais du mal.

Samuel regardait fixement Olympia.

Elle poursuivit :

— Dans quelques années, je ne dis pas : Quand je n'aurai plus la puissance de ma voix, quand je serai moins près de l''enthousiasme de mon parterre de Naples, de Venise ou de Milan, quand j'aurai moins d'aspirations et plus de souvenirs, je serai sans doute moins incapable de ce rôle de sœur de charité que vous voulez me donner près de ce cœur endolori. Mais aujourd'hui, mon âme est trop

remuante encore, et j'ai les mouvements trop brusques pour ne pas le froisser.

Samuel interrompit Olympia.

— Vous ne pensez qu'à lui, dit-il. Mais vous? Qu'appelez-vous vous sacrifier? Est-ce de gagner dix millions?

— Oui, répondit-elle, si ces dix millions me coûtent un mensonge. Tromper le comte d'Eberbach, et le faire croire à un sentiment que je n'éprouverais pas, c'est ce qui me sera toujours impossible. Je suis trop fière, et, si vous voulez, trop sauvage, pour me contraindre à une pareille hypocrisie. Je ne suis comédienne qu'au théâtre.

Samuel s'aperçut qu'il avait pris un mauvais moyen. Il essaya d'un autre.

— Ah çà, dit-il, nous discutons sur le vide. Nous partons de ce point que Julius est changé. Mais où avez-vous trouvé ce changement? Quant à moi, qui vois le comte d'Eberbach tous les jours, je ne trouve aucune différence dans ses sentiments à votre égard, et il me parle de vous avec la même admiration passionnée que le premier jour.

— Je ne vous crois pas, dit Olympia.

— Mais en quoi sa conduite est-elle différente?

— Je vous répète que c'est un autre homme.

— Mon Dieu! les hommes ne sont pas tout d'une pièce, et ne se ressemblent pas à toutes les minutes. A moins d'avoir un amoureux en bois, il faut s'attendre à voir l'homme le plus épris avoir des instants d'humeur et de maussaderie. Les hommes ont leurs affaires qui ne les lâchent pas, leurs soucis qui entrent avec eux partout où ils vont, leurs ennuis qui les traquent jusqu'aux pieds de leurs maîtresses. Julius peut avoir dans ce moment une préoccupation

fâcheuse qui ne vous touche en rien. Qui sait s'il n'a pas reçu de son gouvernement quelque communication qui le tracasse? Il peut lui être arrivé quelque chose de Berlin ou de Vienne.

— Oui! s'écria Olympia éclatant, c'est ce qui lui est arrivé de Vienne qui me l'arrache!

— Qu'est-ce donc qui est arrivé? demanda Samuel.

— Une femme?

— Une femme! répéta Samuel avec un étonnement qui n'était peut-être pas très-sincère.

— Oui, faites semblant de ne pas le savoir, reprit Olympia, d'un accent ému, et, malgré elle, amer. Croyez-vous que je sois aveugle ou imbécile, et que je ne m'aperçoive de rien? Croyez-vous que je n'aie pas mon orgueil aussi, moi, et que je ne me dise pas que, quand on me quitte, il faut qu'on ait une raison? Je sais, ne niez pas, j'en suis sûr! je sais, et vous savez comme moi, qu'il y a quinze jours, juste au moment où le comte d'Eberbach a semblé se refroidir pour moi, il est arrivé de Vienne une femme, une veuve, jeune encore, riche, noble, éclatante toujours, une beauté célèbre, une influence puissante en Autriche. Je sais que cette femme a été la maîtresse de Julius, qu'il l'a aimée et qu'il l'aime toujours. Elle n'a pu rester loin de lui. Et, tout à coup, elle est arrivée à Paris. Je vous défie d'oser dire non. Et alors, elle le tient par tous les côtés, par son amour non éteint, par son ambition. Nièce de qui vous savez, alliée à la famille impériale, elle peut, à son gré, l'élever ou le briser. Elle est venue loger dans le faubourg Saint-Germain, à deux pas de l'hôtel de l'ambassade de Prusse. Amour ou peur, dès qu'il l'a revue, il s'est

détourné de moi. C'est cette impérieuse beauté qu'il aime, et, s'il se marie, c'est elle qu'il épousera. Eh bien! qu'il l'épouse.

Olympia prononça ce mot avec une sorte de colère douloureuse qui alluma dans l'œil de Samuel un éclair de joie et d'ironie.

— Ah! s'écria-t-il, vous êtes jalouse! vous l'aimez!

La cantatrice se redressa.

— Qu'est-ce que cela vous fait? demanda-t-elle. Je vous trouve hardi de jouer avec mon cœur. Vous n'en êtes pas où vous croyez, si vous espérez me tenir. Il ne s'en faut de rien, je vous en avertis, que je ne quitte Paris demain, ce soir, tout à l'heure. Depuis dix jours, je suis attendue à Venise. J'ai un engagement que je ne puis rompre. Une création, dans un opéra de Bellini, m'attend là-bas. J'oublierai tout, passé et avenir, bercée par cette grande consolation, la musique, ma vraie vie, mon bonheur, mon idéal réel!

Samuel sourit.

A ce moment, l'orchestre se remplissait de musiciens; on commençait à rentrer dans la salle, l'entr'acte allait finir.

— Voilà le troisième acte qui va commencer, dit Samuel, et votre frère qui se fait ouvrir la loge. Je reviendra dans la soirée, je vous ramènerai Julius, et vous lui pardonnerez. Après ce que vous m'avez dit, j'en suis sûr.

Et, saluant la chanteuse, il se croisa avec Gamba, qui rentrait.

— Elle aime Julius! pensait-il. Je la tiens, elle.

— Qu'as-tu à avoir cet air triomphant ? lui demanda subitement une voix.

Il leva la tête. C'était Julius.

— Tu arrives? dit Samuel.

— A l'instant même, repartit Julius.

— Tu viens dans la loge d'Olympia?

— Non.

— Tu vas à ta loge?

— Non. Faisons un tour de foyer.

Ils se mirent à marcher dans le couloir, accostés çà et là par des amis, diplomates, députés, journalistes, tous portant un nom dans la politique ou dans les lettres. Ils causèrent, de cette conversation leste et vive, propre à la France, qui court d'un sujet à l'autre, et qui fait tenir dans cinq minutes l'art et la civilisation, l'humanité et les femmes, Dieu et le diable.

Le rang officiel du comte d'Eberbach n'empêcha pas qu'on ne parlât politique avec liberté entière. En France, on discute en riant ; les adversaires se serrent la main, les principes ennemis se tutoient dans les foyers des théâtres jusqu'à la veille d'une révolution, et, le lendemain, ils se tirent des coups de fusil sur les barricades.

On causait aussi un peu de l'Opéra. Les critiques et les musiciens trouvaient que c'était la plus mauvaise partition d'Auber. Les gens du monde et les bustes du foyer n'avaient pas d'opinion.

La clochette sonna, et bientôt le foyer et le couloir furent vides.

— Viens-tu dans la salle? demanda Samuel à Julius.

— Pourquoi faire? dit Julius. Nous sommes bien ici. On est mieux assis, et l'on n'entend pas la musique.

Soit, reprit Samuel. D'autant plus que je ne suis pas fâché d'être un moment seul avec toi. J'ai à te gronder au sujet d'Olympia.

— Je t'en prie, ne me gronde pas. Je hais les disputes, et toute discussion me fatigue.

— Tant pis pour toi, dit Samuel. Il ne fallait pas alors t'embarquer dans une affaire où tu ne voulais pas rester. Tu m'as employé là-dedans; je suis allé de l'avant; je t'ai précédé, je t'ai annoncé, et maintenant tu me plantes là et tu te retires. Quelle opinion veux-tu que la signora Olympia ait de moi? quel personnage m'as-tu fait jouer? Au moins, donne-moi tes raisons. Qu'est-ce qu'elle t'a fait? Elle te tenait tant à cœur; qui diable a pu te désenchanter en un clin d'œil? Elle n'est pas moins belle qu'il y a un mois. Elle a toujours la même figure; pourquoi n'as-tu plus les mêmes yeux?

— Est-ce que je le sais? dit Julius impatienté. Je l'ai aimée et je ne l'aime plus voilà la vérité. Quant à la cause, demande-la au mystère qui fait pousser les plantes et qui les fait se flétrir. J'ai sans doute aimé cette femme uniquement parce qu'elle me rappelait Christiane. Tu dis qu'elle est restée la même; non, elle n'est pas restée la même. Je l'ai aimée tant qu'elle a été pour moi ce qu'elle avait été d'abord, une créature mystérieuse, une image du passé, un souvenir. Mais quand je l'ai vue tous les jours, elle est devenue une femme. Une femme vivante. Un être particulier et distinct, et non plus le reflet et le portrait d'une autre. J'aurais continué à l'adorer; je l'aurais épou-

sée, peut-être, si elle avait continué à être ce que je la voulais. Mais il aurait fallu qu'elle ressemblât toujours à une morte, qu'elle fût immobile, une ombre palpable que j'aurais regardée et qui n'aurait pas remué. Hélas! elle vit, elle parle, il y a plus, elle chante! O mon cher Samuel, dis que je suis visionnaire, dis que je suis malade; mais ce chant admirable, ce chant divin qui vous transporte me met hors de moi, comme une fausse note horrible; pour moi, cette voix si pure détone, crie et jure! Olympia ne ressemble à l'humble et douce Christiane que de visage. C'est une artiste fière, volontaire, puissante. Un jour que, dans une heure d'illusion, croyant revoir Christiane en elle, je lui ai dit que je la voulais pour femme, t'imagines-tu qu'elle m'a demandé si j'exigerais qu'elle renonçât au théâtre? Et comme, attristé de la question, je ne répondais même pas, figure-toi qu'elle m'a dit que, pour quelques années au moins, ce sacrifice serait au-dessus de ses forces. Alors, sous la fille du pasteur, j'ai vu reparaître brusquement la fille du Bohémien.

— Ainsi, dit Samuel, tu lui en veux surtout d'être vivante?

— Oui, dit Julius, c'est la morte seulement que j'aime.

— Tu lui en veux de vivre? insista Samuel. Tu en veux à la statue d'être animée? Et si cette âme que tu lui reproches était pleine de toi? si elle ne vivait qu'en toi?

— Que veux-tu dire? demanda Julius.

— Je veux dire qu'elle t'aime!

— Elle m'aime? dit Julius.

— Oui, elle est jalouse de la princesse! poursuivit Sa-

muel, décidé à frapper un grand coup, et observant sur Julius l'effet de cette révélation.

— Ah! cela te touche enfin? continua-t-il.

— Cela m'effraie, repartit Julius.

— Comment! reprit Samuel désappointé.

— Il ne me manquerait plus que d'être aimé par une femme comme Olympia. Mon pauvre ami, regarde-moi donc. Je suis trop las, trop triste, trop désabusé pour que la passion ne me fasse pas peur. Ce qu'il me faudrait aujourd'hui, c'est le calme, c'est l'oubli. Que veux-tu, bon Dieu! que je fasse d'une femme jalouse, passionnée, violente?

Samuel le regarda entre les deux yeux.

— Tu aimes donc la princesse? demanda-t-il avec inquiétude. Tu penses à l'épouser, peut-être?

— Je ne me remarierai jamais, Christiane seule aura porté mon nom. Je ne l'aurais donné qu'à celle qui aurait été son image parfaite. Mais Olympia, qui a sa figure, n'a pas son âme. Je le garde donc. Quant à la princesse, son arrivée subite m'a surpris et contrarié. Je ne tiens nullement à elle; je ne l'aime pas et je ne la crains pas. Elle peut me faire rappeler. Mais je me soucie médiocrement de ma position. Je suis assez riche pour n'avoir besoin de personne, et le métier d'ambassadeur n'a rien de prodigieusement amusant. Il faut ne l'avoir jamais été, comme toi, pour avoir envie de l'être. Rien donc ne me forçait à ménager la princesse, sinon qu'une rupture ouverte eût amené des luttes et des déchirements. Ma foi, j'ai reculé. Je suis resté lié, non par amour, mais justement par l'indifférence.

Samuel fut effrayé de cette apathie.

— Allons, dit-il, il est de mon devoir de te secouer. Tu t'endors dans la neige. C'est la mort.

— Tant mieux, dit Julius.

— Mais moi, dit Samuel, je ne puis m'associer à un suicide. Voyons, réveille-toi. Viens voir Olympia. Elle n'a jamais été plus charmante.

— Que m'importe?

— Elle n'a jamais tant ressemblé à Christiane.

— Raison de plus pour que je n'aille pas la voir. Je me reprendrais à cette apparente ressemblance, et demain la vérité reviendrait me faire payer l'illusion d'un moment.

— Alors, pourquoi es-tu venu ici ce soir?

— Pour te prendre, répondit Julius. Oublies-tu que nous avons ce soir une troisième réunion de cette *vente* à laquelle tu m'as déjà conduit deux fois?

— Il est trop tôt, dit Samuel. Ce n'est que pour minuit. Nous irons après le spectacle.

— Partons tout de suite, je t'en prie, insista Julius. Nous irons tuer le temps où tu voudras; mais j'ai une raison pour ne pas rester ici.

— Laquelle?

— C'est que la princesse doit venir ce soir pour la fin de la *Muette*, en sortant d'un raout du ministre de Bade. Elle m'a fait dire qu'elle viendrait dans la loge de l'ambassade. Or, si je reste, je serai obligé de lui tenir compagnie. Allons-nous-en.

— Tu préfères la politique à la princesse? dit Samuel, tâchant de le trouver vivant au moins par un côté.

— Oui, dit Julius, parce que dans la politique que nous faisons, nous risquons nos vies.

— Cadavre! pensa Samuel avec une rage sourde. Mais à quoi bon maintenant le mener là, s'il refuse de me suivre où je veux!

Il s'efforça encore de le décider à entrer dans la salle et à ne pas partir sans avoir dit au moins bonsoir à Olympia. Mais ce fut impossible.

— Ne me tourmente pas, supplia Julius. Ce bruit et cette lumière me fatiguent. Je n'ai jamais compris le plaisir de l'éblouissement et de l'étourdissement. Je n'ai pas l'ambition de devenir aveugle et sourd.

— Lothario avait quelque chose à te dire, essaya encore Samuel.

— Il me le dira demain matin, répliqua Julius.

— Il s'inquiétera de toi.

— Je vais lui faire dire par un valet de pied que je suis obligé de partir, et que je le prie de reconduire la princesse. Sortons.

— Sortons donc, dit Samuel.

Ils descendirent l'escalier.

Ils étaient sous le vestibule, et allaient pousser la porte, quand elle s'ouvrit.

Une femme entra, grande, les yeux bleus et durs, les cheveux d'un blond ardent, belle, souriante, hautaine.

Elle était au bras d'un vieillard très-quelconque, lequel était le ministre de Bade.

— Tu vois, avec tes retards! murmura Julius avec humeur à l'oreille de Samuel.

La princesse vint droit à Julius.

— Comment, vous partiez, monsieur le comte?

Il balbutia :

— Il est si tard ; j'ai cru que vous étiez retenue et que vous ne viendriez pas.

— Me voici. Votre bras.

Et, quittant sans façon le bras du ministre de Bade, elle prit celui de Julius.

— Vous permettez, n'est-ce pas? dit-elle ensuite au ministre assez piteux.

Julius jeta à Samuel un regard de victime modérément résignée.

— Eh bien! montons-nous? dit la princesse.

— Tout de suite, madame, répondit Julius.

Et se retournant vers Samuel :

— En ce cas, à minuit. Je te rejoindrai.

Et il remonta l'escalier avec la princesse, le ministre de Bade à côté d'eux.

Samuel hésita un moment, puis se décida à remonter aussi.

Il rentrait au balcon, lorsque la princesse et Julius entrèrent dans la loge de l'ambassade.

La princesse ne manqua pas à la mode des jolies femmes, qui est de renverser quelques fauteuils quand elles arrivent au spectacle pendant un acte. Aussi toute la salle se retourna de son côté, et aussitôt toutes les lorgnettes furent braquées sur cette femme, grande comme Diane et blonde comme le soleil.

Olympia regarda comme tout le monde.

En voyant cette femme avec Julius, elle pâlit, et mit son bouquet devant son visage pour cacher son trouble.

— Qu'avez-vous donc, lui demanda lord Drummond, qui venait d'entrer dans sa loge.

— Rien, dit-elle.

Le troisième acte finissait.

La toile n'était pas tombée qu'elle se tourna vers lord Drummond.

— Voudriez-vous me donner le bras jusqu'à ma voiture? dit-elle.

— Vous partez sans entendre la fin? dit lord Drummond.

— Oui, j'en ai assez. Et puis, je me sens un peu fatiguée.

— Partons, dit lord Drummond.

Samuel avait remarqué l'émotion d'Olympia. Il se précipita pour la rejoindre.

Elle était déjà dans l'escalier, courant et fuyant presque, au bras de lord Drummond.

En voyant lord Drummond avec elle, Samuel n'osa pas l'arrêter et lui parler. Mais il aborda Gamba qui les suivait :

— Est-ce que la signora se trouve indisposée? demanda-t-il.

— Oh! non, signor, répondit joyeusement Gamba ; au contraire, elle ne s'est jamais mieux portée; car, tandis que lord Drummond était sorti une seconde pour demander son manteau, elle m'a dit : Gamba, fais nos paquets cette nuit; nous partons demain au point du jour pour Venise.

Et Gamba sortit lentement, laissant Samuel foudroyé.

— Ah çà, se dit-il, que diable vais-je aller faire avec lui maintenant à cette *vente?*

## XV

### LA CHARBONNERIE.

Samuel Gelb, en sortant seul de l'Opéra, se demandait sérieusement s'il ne ferait pas mieux de ne pas aller à la *vente.*

A quoi bon maintenant? Ce n'était pas de ce côté que les choses pressaient. La nouvelle imprévue que lui avait jetée en passant ce stupide Gamba avait dérangé et dérouté tous ses desseins.

Le plus urgent n'était pas de pousser Julius, c'était de retenir Olympia.

Mais comment la retenir? L'amertume de la cantatrice lorsqu'elle avait parlé de la princesse, son émotion quand elle avait vu entrer dans la loge de l'ambassade l'impérieuse maîtresse de Julius, et, plus que tout cela, sa résolution de partir tout de suite pour Venise, prouvaient à Samuel qu'elle aimait le comte d'Eberbach.

Nul doute que si Julius voulait courir chez elle, il ne pût la décider à rester. Mais par quel moyen obtenir de ce Julius, si las et si indifférent, qu'il allât chez Olympia à l'instant même, et qu'il eût l'énergie de tenir à empêcher son départ?

Samuel résolut d'essayer, cependant, et se dirigea vers

l'endroit où il était convenu entre Julius et lui qu'ils se rejoindraient toujours, au Pont-Neuf, à l'entrée de la rue Dauphine.

En arrivant, il trouva, en effet, Julius qui l'attendait.

— Tu es en retard, dit Julius. J'ai eu le temps de reconduire la princesse, et me voici le premier.

— C'est que je suis venu à pied, et toi en voiture, répondit Samuel.

— Allons ! reprit le comte d'Eberbach, en route ! et mène-moi à la *vente*.

— En route ! répliqua Samuel ; mais ce n'est pas à la *vente* que je te mène.

— Où est-ce donc ?

— Chez Olympia.

— Ah ! encore ! dit Julius avec un mouvement d'humeur.

— C'est peut-être la dernière fois, dit Samuel.

— Comment ! que veux-tu dire ? demanda Julius étonné.

— Je veux dire, reprit Samuel, que, si tu ne vois pas la signora Olympia ce soir, tu ne la reverras probablement jamais.

— Explique-toi.

— Elle part demain pour Venise.

— Bah ! ce n'est pas possible.

— C'est le contraire qui est impossible. Ne t'ai-je pas dit, dans le foyer de l'Opéra, qu'elle t'aimait et qu'elle était jalouse ? Et, cinq minutes après, tu viens t'étaler en public devant elle avec la princesse ! Olympia est trop fière pour assister à tes galanteries, elle te quitte pour son

autre amant, qui, lui, ne lui fait pas d'infidélités : l'Art. Elle te laisse à ta princesse et retourne à sa musique.

— Elle m'aime donc réellement ? dit Julius qui, tout blasé qu'il était, ne put se défendre d'un sentiment d'amour-propre.

Et cette pensée le réchauffant et le faisant un peu revivre :

— Mais c'est que je ne sais pas si je pourrais me passer d'elle ! ajouta-t-il. Je me suis habitué à l'aller voir. Je ne veux pas qu'elle parte. Tu as raison, courons chez elle.

— Courons, répéta Samuel.

— Attends pourtant, reprit Julius, se ravisant et s'arrêtant. D'abord, je te connais : tu me dis peut-être cela pour me rattacher à elle. Conviens que c'est une plaisanterie ou un moyen. Elle ne doit pas partir. Avoue que ce n'est pas vrai.

— Je te donne ma parole, dit gravement Samuel, qu'elle est décidée à partir dès le matin.

— Qui te l'a dit?

— Gamba, à qui elle a recommandé de tout préparer cette nuit-même.

— Gamba ! un fou dont ce départ est la marotte ! Elle a peut-être dit cela en l'air, et puis elle aura changé d'idée. Un moment de dépit féminin. Je te parie que nous la trouverons demain à son hôtel.

— Je ne crois pas, répondit sérieusement Samuel.

— Bah ! tu verras.

— Je ne crois pas.

— Eh bien ! après tout, dit Julius, il me plaît d'en courir la chance. Quand même elle partirait, j'y gagnerais

deux choses : je saurais si elle m'aime, et je saurais si je l'aime. En attendant, viens nous distraire à la *vente*.

— C'est là une distraction cruelle, objecta Samuel. Pendant que tu te distrairas, cette femme souffrira à cause de toi, et il aura dépendu de toi de la consoler.

— C'est toi qui me fais de la morale ! s'écria Julius.

— De fait, je deviens inepte, pensa Samuel.

Et, changeant brusquement de façon :

— Ton parti est pris d'aller à la *vente* ? demanda-t-il.

— Très-pris.

— En ce cas, vas-y seul. Moi, je retourne à Ménilmontant.

— Pourquoi faire ?

— Pour me coucher, pardieu ! Je crois qu'il est bien l'heure de dormir.

— Soit, dit Julius. Tu m'as présenté à la *vente* et m'y as accompagné une seconde fois. Je puis bien y aller seul maintenant. Bonsoir.

Et il fit quelques pas.

— Il ne manquerait plus que cela ! murmura Samuel. L'imbécile irait a tort et à travers, et serait capable de se compromettre à contre-temps. je voulais bien qu'il se compromît, mais de la manière et jusqu'au point qui me conviendrait. Bon ! voilà que j'en suis à veiller sur lui, à présent ! Attends-moi donc, cria-t-il.

Et il rejoignit Julius.

— Ah ! tu viens ? dit celui-ci.

— Puisque tu ne veux pas venir avec moi, il faut bien que j'aille avec toi.

— A la bonne heure ! Mais hâtons-nous, car tous ces

retards nous ont fait perdre bien du temps; nous arriverons qaand tout sera fini. Et ce serait dommage ; ils sont vraiment curieux, ces libéraux !

Ils se mirent en chemin, Julius empressé, Samuel maussade.

Au moment où se passe cette histoire, la Charbonnerie était loin du degré de puissance et d'ardeur qu'elle avait atteint dans les derniers temps de la Restauration.

Née au moment où l'invasion de la France, par la coalition étrangère et la popularité de l'empereur, accrue par le martyre de Sainte-Hélène, donnaient une prodigieuse activité aux idées d'opposition contre les Bourbons, la Charbonnerie s'était propagée avec une immense rapidité d'un bout du pays à l'autre.

De la *vente suprême*, présidée par le général Lafayette, et installée à Paris, la volonté commune rayonnait dans un nombre infini de *ventes* particulières formées de ville en ville. Ce qui faisait la force et la sécurité de cette vaste association, c'est que, tout en agissant en commun sous l'inspiration de la haute *vente*, les *ventes* spéciales s'ignoraient réciproquement et n'avaient aucun rapport entre elles. Il était interdit, sous peine de mort, à tout Charbonnier appartenant à une *vente* de s'introduire dans une autre. De cette manière, la police pouvait découvrir une, deux, quatre, dix *ventes*, sans découvrir l'ensemble de l'organisation. Et l'on était en sûreté tant que le secret restait sur la *vente suprême*.

Pourtant, pour faciliter les communications, on forma des *ventes* centrales. Chaque *vente* particulière élisait un *député*. Vingt députés formaient une *vente* centrale, la-

quelle, à son tour, nommait un député pour correspondre avec la *haute-vente.*

Les réceptions des Charbonniers n'avaient rien de l'appareil fantastique que leur a prêté l'exagération de l'esprit de parti. Les masques et les poignards sont ici une pure invention. Les admissions, au contraire, se faisaient avec la plus grande simplicité, sur la présentation d'un ou plusieurs membres, dans le premier local venu, sans aucune espèce de solennité.

Le récipiendaire jurait seulement de garder le silence sur l'existence de la société et de ses actes, de n'en conserver aucune trace écrite, de ne garder aucune note ni aucune liste, de ne copier même aucun article du règlement, et l'on s'en rapportait à son honneur, garanti par celui de l'affilié qui l'avait présenté et par la peine terrible qui eût suivi la violation de ce serment.

Il serait curieux de rechercher aujourd'hui les noms des *Carbonari.* La liste comprendrait une grande partie des hommes qui ont occupé pendant les dernières années des positions importantes dans la politique et dans l'administration.

Voici la composition d'une seule *vente* prise au hasard, pour donner une idée du personnel. Il y avait une *vente* dont le député était monsieur de Courcelles fils, aujourd'hui représentant du peuple, et qui comptait, parmi ses membres, messieurs Augustin Thierry, l'historien de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* ; Jouffroy, depuis professeur de philosophie, député et membre de l'Institut ; Ary et Henri Scheffer, les deux peintres; le co-

lonel d'un des régiments de ligne composant la garnison de Paris ; Pierre Leroux, etc.

Les membres non militaires, obéissant à une mesure prescrite à toute la Charbonnerie, s'exerçaient au maniement du fusil. Monsieur de Courcelles fils était l'instructeur de monsieur Augustin Thierry.

Ce ne serait pas une chose sans intérêt de chercher ce que sont devenus, depuis, la plupart de ces conspirateurs, et combien de démentis ont été donnés à ces commencements ultra-libéraux. Beaucoup de ces ardents ennemis de la royauté sont aujourd'hui de fougueux réactionnaires, et n'ont conquis l'influence et les places que pour dépasser en absolutisme et en excès de toutes sortes ceux qu'ils ont dépossédés.

Voici quelques-uns des noms des avocats qui ont plaidé pour les sergents de la Rochelle : Boulay (de la Meurthe), Plougoulm, Delangle, Boinvilliers, Barthe, Mérilhou, Chaix-d'Est-Ange, Mocquart, etc.

Parmi ceux qui travaillèrent, malheureusement sans succès, à l'évasion des quatre sergents, il y avait Ary Scheffer et Horace Vernet.

L'exécution des quatre sergents de La Rochelle fut le plus touchant et le plus triste épisode de la Charbonnerie. Cette quadruple mort restera comme une tache de sang à la face de la Restauration. Bories et ses camarades faisaient partie d'une société secrète dirigée contre le gouvernement, c'est vrai ; mais l'hostilité ne s'était nulle par traduite en actes; il n'y avait pas eu commencemen d'exécution ; aucun fait de révolte ou de résistance, pas même d'indiscipline, ne pouvait leur être reproché.

Leur mort fut donc une violence sans excuse et sans motif.

Disons-le à l'honneur du progrès et de la République, un procès analogue a été jugé par la cour d'assises, le 28 mars 1850, et n'a entraîné qu'une punition insignifiante. Il s'agissait d'une société politique secrète, constituée sous le nom de *Légion de Saint-Hubert*, organisée en bataillons et en compagnies, ayant ses chefs, ses officiers, ainsi que son signe de ralliement, et dont les membres prêtaient un serment ainsi conçu : « Nous jurons devant Dieu de mettre notre vie à la disposition de Henri de Bourbon, notre roi légitime, et de la sacrifier plutôt que de trahir notre serment. » Les accusés avaient été arrêtés au milieu même d'une de leurs séances. Conspirer pour la monarchie en République, cela vaut bien conspirer pour la République en monarchie. Eh bien! la République a été plus clémente que la royauté. L'échafaud ne s'est pas relevé pour cette conspiration : la peine la plus forte a été un mois de prison.

Le procès de Saumur suivit de près celui de la Rochelle, et, dans toute la fin de 1822, les supplices ne discontinuèrent pas.

Tous ces échafauds amassèrent des ressentiments et semèrent des rancunes profondes, qui devaient éclore et éclater en 1830. Mais, en attendant, les timides furent effrayés; la Charbonnerie perdit une partie de son prestige, qui avait consisté dans la puissance mystérieuse et irrésistible qu'on lui prêtait. Les masses affiliées croyaient jusque-là suivre des influences hautes et souveraines auxquelles le gouvernement n'oserait jamais toucher, et de-

vant lesquelles la justice reculerait. Quand on vit que les tribunaux condamnaient tout ce qui leur tombait sous la main, la panique se mit dans les rangs, et ce fut une débandade presque complète.

L'anarchie s'en mêla. Deux partis se formèrent : l'un, dont étaient Lafayette et Dupont (de l'Eure), voulait la république; l'autre, patroné par Manuel, voulait qu'on réservât à la nation le choix du gouvernement. Les divisions s'aigrirent; on en fut bientôt aux accusations réciproques, et la Charbonnerie, qui avait commencé par le dévouement, s'acheva en intrigues.

Avec la Charbonnerie finit l'ère des conspirations. Il faut en convenir, tout en pleurant et en glorifiant les martyrs qui ont combattu de cette façon pour la cause de la liberté et de l'avenir, les conspirations sont un anachronisme dans un temps de représentation nationale et de liberté de la presse. A quoi bon se cacher dans une cave ou s'enfermer dans une chambre pour se dire tout bas qu'on déteste le gouvernement, quand on peut le dire tout haut dans les journaux et à la tribune? Ce sont des précautions perdues, et, ce qui est plus triste, du sang perdu.

Combien y a-t-il eu de conspirations sous le Consulat, sous l'Empire, sous Louis XVIII? Laquelle a réussi?

La vraie conspiration, c'est l'entente, en plein soleil, de toutes les idées, de tous les instincts, de tous les besoins; c'est la sainte croisade de la civilisation contre les ténèbres, du passé contre l'avenir : c'est le suffrage universel.

Et cette conspiration-là ne craint pas d'être découverte, car elle se montre; et elle ne craint pas d'être vaincue, car en tête de sa liste elle écrit le nom du peuple tout entier.

Cependant, en 1829, l'approche d'événements qu'on sentait déjà vaguement gronder à l'horizon rendait quelque mouvement et quelque animation à la Charbonnerie française. Voyons donc ce côté des coulisses d'une révolution; nous verrons l'autre ensuite.

Julius et Samuel frappèrent à la porte d'une maison de la rue Copeau, et montèrent au troisième étage.

Rien, dans la maison ni dans l'escalier n'avait une apparence le moins du monde suspecte. Samuel et Julius montaient chez un ami qui, tous les mois, donnait un punch à une petite réunion d'intimes. Quoi de plus naturel?

En entrant dans l'antichambre, ils allèrent à une table sur laquelle il y avait, à côté d'une chandelle allumée, une feuille de papier où étaient déjà écrits une quinzaine de noms. Samuel signa : *Samuel Gelb*, et Julius signa : *Jules Hermelin*. Puis, ils mirent chacun deux francs dans un tiroir préparé. C'était la cotisation mensuelle qui subvenait peut-être aux frais de la réunion. L'ami qui recevait pouvait être pauvre, ses amis pouvaient vouloir que leur plaisir ne lui coutât rien. Quoi de plus légitime?

Lorsque Samuel et Julius arrivèrent dans la seconde pièce, ils y trouvèrent quinze ou seize personnes déjà réunies. Un des assistants, qui occupait un grade élevé dans l'armée, prenait la peine de donner quelques conseils à un jeune homme qui désirait s'instruire dans le maniement du fusil, et l'on avait eu soin de tendre le plancher de triples paillassons pour que le bruit de la crosse n'allât pas troubler le sommeil des voisins. Quoi de plus méritoire?

On causait bien politique, et même assez vivement, dans

deux ou trois groupes. Mais où ne cause-t-on pas politique en France, et de quoi n'y cause-t-on pas vivement?

Julius, ou plutôt le commis-voyageur Jules Hermelin, s'approcha d'un de ces groupes et se mêla à la conversation.

## XVI

### UNE VENTE.

En mettant le pied dans la réunion, il semblait que Julius fût tout autre, et l'on eût dit qu'il avait laissé sa nature à la porte. Une sorte de curiosité passionnée éclatait sur sa figure. Était-ce profonde diplomatie et habileté consommée? Il jouait son rôle à merveille, et il parlait de liberté avec plus de chaleur que le plus ardent de ses interlocuteurs.

Samuel lui-même se demandait par moments s'il n'était pas sincère, et admirait la réalité de sa joie quand les principes paraissaient prévaloir sur les intrigues, et de sa tristesse quand les mesquines ambitions obscurcissaient la pureté de la cause.

— Il est si faible et si vacillant, se disait Samuel, qu'il est bien capable de se laisser empoigner par l'ascendant des idées libérales. Il est venu ici par désœuvrement, par scepticisme, par dédain : il serait bizarre qu'il en sortît

convaincu et plus croyant que les autres! De plus forts que lui ont eu le vertige des idées au fond desquelles ils voulaient absolument regarder. On commence par imiter, et puis l'on éprouve. L'acteur devient le personnage. Il faut un esprit d'une autre trempe que le sien pour jouer impunément le libéralisme. S'il allait devenir le Saint-Genest de la démocratie?

Mais Samuel était trop douteur et trop défiant pour s'arrêter à cette pensée.

— Bah! reprenait-il, je cherche midi à quatorze heures! C'est un diplomate, et voilà tout. C'est un de ces hommes auxquels il est d'autant plus facile de déguiser leur pensée qu'ils ne pensent pas.

Samuel n'était pas le seul, d'ailleurs, à observer Julius. Un homme qui ne parlait pas, qui se tenait dans l'ombre et que Samuel voyait là pour la première fois, ne quittait pas des yeux le prétendu commis-voyageur.

La réunion était vivante et remuante. Pas de cérémonie ni d'étiquette. On fumait, on prenait du punch, on discutait, on faisait l'exercice, tout cela pêle-mêle; ce qui n'empêchait pas d'échanger à voix basse les deux ou trois mots significatifs pour lesquels on s'était réuni.

Debout, appuyé contre la cheminée, un homme de haute taille, au front élevé, à l'œil profond, expliquait, d'une parole éloquente, comment les dogmes finissent. Ses actes montrèrent depuis, non moins éloquemment, hélas! comment finissent les demi-convictions.

Tel était, en général, l'aspect fort simple et très-inoffensif de ces ventes si redoutées.

Ce soir-là, il n'y avait aucune nouvelle essentielle. On

attendait toujours la chute du ministère Martignac, dont la modération retardait le choc des opinions contraires. On espérait qu'il allait se retirer prochainement et être remplacé par le ministère Polignac. Tous les vœux de la Charbonnerie étaient pour monsieur de Polignac, lequel, par son intolérance bien connue et par son absolutisme aveugle, ne pourrait manquer de hâter la crise et l'écroulement du droit divin.

Le mot d'ordre était donc de pousser, par tous les moyens possibles, à la retraite du ministère Martignac.

Dans un moment où les groupes étaient le plus animés, le député de cette vente particulière à la vente centrale, lequel a joué depuis un rôle important dans une des plus solennelles séances de l'Assemblée constituante, fit un signe à Samuel, qui le suivit dans un coin.

— Eh bien? demanda Samuel.

— Eh bien! dit l'autre, tu avais raison, le mois dernier, de douter de celui que tu as introduit parmi nous.

Et, d'un clignement d'yeux imperceptible, il désigna Julius.

— Non; j'avais tort! répliqua vivement Samuel. J'ai pris de nouvelles informations, et je réponds de lui.

— Fais attention, dit l'interlocuteur; nous avons pris des informations aussi, et elles sont troubles.

— Ah! reprit Samuel avec hauteur, quand je m'engage pour quelqu'un, il me semble qu'on ne doit rien lui demander au delà de ma parole. Encore une fois, je me fais garant de Jules Hermelin.

— Tu peux te tromper.

— Qu'on me donne des preuves alors.

— On t'en donnera peut-être.

— Qui?

— Quelqu'un qui veut te voir, qui te verra demain ; celui qui sert d'intermédiaire et de lien entre nos ventes secrètes et l'opposition parlementaire.

— Ah! vraiment! dit Samuel avec un mouvement de joie.

— Oui, il ira s'entendre avec toi à ce sujet, et sur d'autres peut-être. Et s'il te prouve que ton Jules Hermelin est un traître?

— J'espère lui prouver le contraire, dit Samuel. Je resterai chez moi demain toute la matinée, jusqu'à deux heures.

— C'est bien.

Et les deux interlocuteurs se quittèrent.

La réunion, au reste, était à peu près finie. La plupart des assistants partaient. Samuel et Julius sortirent ensemble.

Samuel était préoccupé. Julius, lui, était en train de bonne humeur et presque d'action.

— Tu ne me parles plus d'Olympia? dit-il à Samuel. Crois-tu réellement qu'elle parte. Je l'enverrai savoir dès mon lever, en lui envoyant quelques fleurs. Et si on ne la trouve pas à son hôtel, je suis capable, vois-tu, de profiter du chagrin réel que ce départ me causera, pour me procurer la joie non moins réelle de rompre avec la princesse.

Samuel ne répondit pas.

— Je suis allé trop vite en besogne, pensait-il. Moi qui croyais tenir un tel homme! De son côté ni du mien, rien

n'est prêt. Sa mort en ce moment ruinerait tout. J'ai été absurde de le compromettre, avant de le voir bien et dûment engagé avec cette chanteuse! Comment faire pour nous dégager, moi et lui, de mon propre piége? Ah çà, vais-je avoir à présent plus de peine à le sauver que je n'en aurais eu à le perdre

## XVII

### RENDEZ-VOUS CHEZ DIEU.

Samuel Gelb était dans l'erreur quand il croyait que Lothario n'avait pas revu Frédérique.

Lothario n'était pas revenu, c'est vrai, dans cette maison de Ménilmontant où il avait reçu du maître un si froid accueil. Mais la pure et blonde image de sa compatriote tenait trop sa pensée pour qu'il n'essayât pas de se rapprocher d'elle. S'il ne pouvait pas entrer, elle pouvait sortir.

Il venait donc souvent rôder dans la rue où logeait Frédérique, pareil à Adam errant aux abords de l'Eden fermé, mais moins heureux que lui, car Adam était avec Ève, au lieu que l'Ève de Lothario était restée dans le lieu interdit.

Le dimanche qui suivit la visite qu'il avait faite avec son oncle à Samuel, était-ce bien à Samuel? il marchait,

par une matinée de printemps, froide encore, mais déjà belle, devant cette porte méchante qui le séparait de celle qui, en une minute, semblait avoir pris toute sa vie.

Il arpentait la chaussée d'en face, plongeant les yeux dans le jardin, et s'imaginant que Frédérique allait pousser subitement parmi les fleurs. Toutes sortes de désirs et de rêves insensés lui traversaient le cerveau. Il fixait sur la maison des regards impérieux, se figurant que le magnétisme de son cœur allait faire sortir Frédérique malgré elle. Ou bien, il se disait qu'elle l'apercevrait peut-être en regardant par hasard dans la rue et qu'elle ouvrirait sa fenêtre et lui ferait signe de monter; ou bien qu'elle viendrait elle-même, qu'enfin elle trouverait un moyen quelconque et qu'ils pourraient se parler au moins un instant.

Elle aussi devait souhaiter de le revoir. Ils ne pouvaient plus être étrangers l'un à l'autre; cette Allemande, qui les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, le leur avait dit; elle avait lié leurs destinées d'un nœud indispensable; ils étaient déjà frère et sœur.

Il regardait alors la porte du jardin et les fenêtres de la maison. Mais ni porte ni fenêtre ne s'ouvrait. Alors, le découragement le prenait, et il passait brusquement de la certitude au désespoir. Il se trouvait bien stupide d'avoir admis une seconde la pensée qu'elle pût venir ou l'appeler à elle. Est-ce qu'elle se souvenait de lui seulement? Elle l'avait vu une fois, un quart d'heure, non pas même seul; il n'avait pas dit quatre paroles; il avait manqué d'esprit, il avait dû lui sembler ridicule avec son émotion et son trouble. C'était la seule impression qu'il eût pu lui laisser,

en supposant qu'une tête de jeune fille dût garder une impression quelconque d'un inconnu entrevu une fois. Elle le rencontrerait dans la rue qu'elle ne le reconnaîtrait même pas !

Lothario était là depuis près d'une heure, espérant, désespérant, joyeux, désolé, remué jusqu'aux entrailles pour une porte qui s'ouvrait, pour un rideau qui bougeait dans la maison, il commençait à se rendre compte de l'inutilité de son attente, et à se dire qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il n'attendît pas vingt-quatre heures, quand Frédérique sortit.

Lothario eut un reflux de tout son sang au cœur.

Frédérique était enveloppée d'une mante, et avait la figure couverte d'un voile. Mais Lothario n'avait pas besoin de la voir pour la reconnaître !

Elle était accompagnée de madame Trichter. Elle ne vit pas Lothario. Elle allait du côté opposé à celui où il se trouvait. Elle lui tourna donc le dos et gagna l'extrémité de la rue.

Lothario restait à sa place, cloué, pétrifié, ne vivant plus que par les yeux. Mais au moment où elle allait disparaître à l'angle de la rue, il s'élança après elle.

Puis, réfléchissant que si elle le voyait il ne pourrait pas la suivre sans indiscrétion, il ralentit le pas et laissa entre elle et lui une très-longue distance.

Frédérique et madame Trichter descendirent le faubourg jusqu'au boulevard. Alors elles prirent la rue Vieille-du-Temple et arrivèrent au temple protestant des Billettes, où elles entrèrent.

Lothario eut, en les voyant entrer, un vif accès de joie.

Frédérique était de sa religion : tout ce qui mettait un rapport de plus entre eux, lui paraissait l'unir davantage à elle, et ici c'était Dieu même qui les rapprochait l'un de l'autre.

Samuel avait toujours laissé pleine liberté à la conscience de Frédérique. Dans les premiers temps, ç'avait été par indifférence. Ne croyant pas plus à une religion qu'à une autre, il s'occupait médiocrement du sens dans lequel tournerait la foi de sa pupille. Toutes les croyances lui semblaient également bonnes, ou, si l'on veut, également mauvaises.

Il se trouvait que madame Trichter, la gouvernante de Frédérique, était protestante. L'institutrice allemande qu'il lui avait donnée ensuite était protestante aussi. Entre les trois seuls êtres qu'elle connût, sa gouvernante et son institutrice, qui, en fait de religion, ne lui parlaient que des dogmes luthériens, et son tuteur qui ne lui parlait pas de religion du tout, Frédérique fut naturellement protestante. Elle crut ce que croyaient auprès d'elle les deux êtres qui croyaient.

Et, chose bizarre ! quand Samuel était revenu des Indes, quand son amour pour cette belle enfant de seize ans avait cessé d'être de la paternité, ce docteur ironique, au lieu de s'opposer aux croyances de Frédérique, au lieu de les railler et de les détruire, les avait respectées et presque encouragées. Résolu à en faire sa femme, il avait voulu fortifier autour d'elle tout ce qui pouvait la maintenir dans le sentiment du devoir, tout ce qui pouvait fermer son cœur aux passions volontaires et libres, tout ce qui

pourrait la préparer à se soumettre. Cet athée avait essayé de mettre Dieu de son côté.

Voilà pourquoi Frédérique, aussi pieuse et aussi chaste que la Marguerite de Gœthe, avant sa chute, allait tous les dimanches au prêche.

Lothario assista à l'office divin. Il souffrait, lui aussi, de ce grand mal du temps : l'indifférence. Il ne haussait pas les épaules comme Samuel devant la foi des autres ; il n'offensait pas leur croyance, il ne la raillait pas, il les laissait prier ; mais il ne priait pas. Il était de ceux qui n'insultent pas le ciel, mais qui s'en passent.

Mais ce jour-là il sentit comme le ciel ressemble à l'amour. Il fut pris d'un immense bonheur à songer qu'il avait une patrie commune avec Frédérique, un monde où leurs deux âmes se touchaient, un avenir vers lequel ils tendaient ensemble, et où, quoi qu'il leur arrivât sur la terre, ils se rejoindraient pour l'éternité.

Les prières finies, il se mit sur le passage de Frédérique.

En sortant du temple elle l'aperçut. Elle le reconnut, car un tressaillement imperceptible, que Lothario vit avec les yeux du cœur, agita son corps charmant. La rougeur subite de son beau front resplendit au travers de son voile.

O Marguerite! il aurait fallu là ton Faust pour profiter de cette rougeur et pour oser entrer en conversation. Lothario n'eut pas cette hardiesse. Sa témérité alla jusqu'à faire à Frédérique un profond salut, que la pauvre jeune fille rendit, toute tremblante.

Et puis, elle sortit du temple. Lothario y resta, n'osant

pas sortir après elle, de peur d'avoir l'air de la suivre. Il s'enivra longtemps de la contemplation de la chaise où elle s'était assise, et retourna ensuite à l'ambassade.

Mais le dimanche suivant, la plus vieille puritaine qui accourut au temple, devançant l'heure du prêche, y trouva Lothario déjà installé et priant Dieu que Frédérique ne manquât pas de venir.

Cette prière fut exaucée. Frédérique et madame Trichter arrivèrent bientôt. En demandant à Dieu que Fréderique vint au prêche, Lothario avait oublié de demander que madame Trichter vint aussi. Il se trouva trop exaucé, mais il se résigna, sachant que c'est la loi humaine et que tout corps traîne son ombre.

Le premier regard de Frédérique tomba sur Lothario. Elle s'attendait peut-être à le trouver là, car, cette fois, elle n'eut pas de tressaillement.

Elle monta dans une galerie haute du temple, peut-être par la même raison qui le fit rester en bas. Il avait calculé qu'en se tenant près de la porte, il la voyait plus longtemps à la sortie.

Il passa ainsi une heure charmante, avec elle, la regardant, priant pour elle et la priant pour lui.

Puis, ce bonheur finit encore. Elle sortit. Il lui sembla qu'elle le regardait à travers son voile, et il se sentit frissonner comme s'il avait la fièvre. C'est à peine s'il eut la force de la saluer.

Comme le dimanche précédent, elle lui rendit son salut et passa, et il attendit pour sortir qu'elle fût déjà éloignée.

Trois dimanches encore se passèrent ainsi. Lothario ar-

rivait au prêche avant tout le monde, et en partait après tout le monde. Un salut réciproque, à la sortie du temple, voilà à quoi se bornait la conversation de ces rendez-vous chez Dieu.

Que se passait-il dans l'âme de Frédérique? Cette question résumait la pensée de Lothario.

Et Frédérique ne se demandait-elle pas aussi ce qui se passait dans l'âme de ce jeune homme qu'elle avait vu une seule fois ; que celle qui lui parlait de sa mère lui avait présenté comme un ami, comme un frère, et qu'elle n'avait pas revu depuis?

Pourquoi le trouvait-elle sur son passage tous les dimanches? Pourquoi venait-il assidûment au prêche, contrairement aux mœurs des jeunes gens? Etait-ce par piété? Il était bien distrait pendant l'office pour y venir par dévotion! Quand, par hasard, elle se retournait pour arranger sa chaise, qui, depuis quelque temps, ne pouvait tenir sur ses pieds, elle l'apercevait tourné vers elle, et moins occupé bien sûr d'écouter le pasteur que de la regarder.

Était-ce donc pour elle qu'il venait? Mais alors pourquoi ne venait-il pas la visiter chez elle, au lieu de venir la saluer en public, dans un lieu où il ne pouvait pas lui parler? Craignait-il son tuteur? Ne savait-il comment s'introduire? Mais n'avait-il pas un oncle, ambassadeur de Prusse et ami intime de monsieur Samuel Gelb, et ne pouvait-il pas se faire présenter par lui? Cela vaudrait bien mieux que de venir l'entrevoir une minute par semaine, au risque de finir par étonner et froisser madame Trichter?

Après cela, monsieur Samuel Gelb avait sans doute refusé de laisser pénétrer un jeune homme dans une mai-

son où elle restait souvent seule. Ce n'était pas la faute du pauvre garçon, il fallait lui pardonner. Ou bien monsieur Lothario n'avait pas voulu tenter de démarche avant d'avoir son assentiment à elle. Il venait voir quel effet il lui faisait, quelle impression elle éprouvait pour lui, si elle serait contente de le voir. Dans ce cas, comme elle n'avait aucun motif de lui être hostile, la vérité devait exiger qu'elle l'encourageât un peu et lui fît quelques avances permises, car il avait l'air bien timide.

Et quand elle se disait cela, elle saluait plus amicalement Lothario, et lui adressait un fraternel sourire dont, hélas ! il avait grand besoin.

Car Lothario passait la semaine à se maudire de sa lâcheté du dimanche. Du lundi au samedi, il se jurait par tous les serments les plus formidables que, le dimanche suivant, il aurait le courage d'aborder Frédérique et de lui parler. Mais, le dimanche venu, il se donnait mille prétextes : la crainte de déplaire à Frédérique ou de la compromettre, ou de donner des soupçons à madame Trichter, qui, alors, la mènerait à un autre temple, ou qui même en parlerait à monsieur Samuel Gelb.

En somme, chaque dimanche s'écoulait sans qu'il fût plus avancé d'une ligne que le dimanche précédent.

Et il s'en voulait d'autant plus de sa timidité puérile qu'il lui semblait que Frédérique l'invitait à se déclarer et à parler. Etait-ce une illusion? Il avait cru remarquer, les deux dernières fois, qu'elle l'avait salué d'un signe de tête presque intime, et qu'elle s'était éloignée d'un pas plus lent. Même, mais c'était là évidemment un pur hasard, le dernier dimanche, au moment de la sortie, le vent qui ve-

nait de la porte entr'ouverte avait soulevé un instant son voile, et il avait pu entrevoir, comme un éclair d'espérance, la charmante figure qui dorait ses rêves.

Il se résolut à en finir. Elle pourrait se fâcher à la longue. Elle était en droit de s'étonner qu'il vînt ainsi toujours la trouver pour ne lui rien dire. Que lui voulait-il ? S'il n'avait rien à lui dire, alors, qu'il la laissât tranquille. Il vint le dimanche suivant, au temple des Billettes, avec la ferme intention de lui parler ou de lui écrire.

Avant et pendant le prêche, il se démontra qu'il valait mieux parler. Mais quand Frédérique se leva et vint de son côté, présente, immédiate, effrayante de tout son charme, il se dit qu'il valait mieux écrire.

Frédérique avait-elle vu dans ses yeux, pendant le prêche, la résolution qu'il avait formée ? Et fut-elle désappointée en voyant sa reculade et son changement ? ou bien fut-ce tout simplement préoccupation, mauvaise humeur, souci d'ailleurs ? Le fait est que Lothario s'imagina qu'elle le saluait moins gentiment qne de coutume et qu'elle avait dans son air de la froideur et presque du dédain.

Il se sentit frappé au cœur. Mais ce ne fut pas elle qu'il accusa, ce fut lui. Elle avait bien raison ! Il y avait assez de dimanches qu'elle l'attendait. Elle lui avait donné le temps de se décider. Depuis cinq ou six semaines qu'il allait se poster à une porte pour la saluer, elle devait être rassasiée de son salut, et elle avait le droit de lui dire : Après ? Lui-même, où voulait-il arriver ? Quand même il irait comme cela tous les dimanches au temple des Billettes, ce n'était pas son assiduité à remplir ses devoirs religieux qui lui ouvrirait le paradis en ce monde.

Pas même, sans doute, dans l'autre monde, l'intention n'y étant pas.

L'heure était sonnée de sortir de ce cercle vicieux de la vertu et de la religion. Il fallait rompre avec ces rencontres muettes, et faire une réalité à deux de ces rêves en *à parte*.

Lothario lutta et réfléchit toute la semaine. Le samedi, la pensée de retrouver Frédérique le lendemain froide et dure, fut plus forte que tout. Il voulut que le premier regard qui tomberait sur lui de ces doux yeux fût un regard d'approbation, et, plutôt qu'un reproche de Frédérique, il se trouva prêt à affronter toutes les colères de tous les tuteurs de la terre.

Il se hâta de profiter du moment où il était dans ces dispositions énergiques.

Il écrivit deux lettres, l'une à Frédérique, l'autre à monsieur Samuel Gelb, et les fit porter à l'instant même par son domestique.

Puis il attendit, épouvanté de son courage et se repentant presque.

Or, ce samedi était le lendemain du jour où Samuel avait rencontré Olympia à la *Muette*, et avait mené Julius à la vente.

Samuel venait de déjeuner, et attendait l'envoyé du carbonarisme qu'on lui avait annoncé à la réunion. Il était remonté dans son cabinet, et il attendait impatiemment.

Frédérique et madame Trichter étaient dans le jardin. On sonna à la porte intérieure. Toutes deux allèrent ouvrir.

C'était le valet de Lothario. Il remit les deux lettres.

Frédérique prit avec embarras la lettre qui lui était

adressée. Personne ne lui avait jamais écrit, excepté le pasteur qui lui avait fait faire sa première communion, son ancienne institutrice, et une ou deux amies qu'elle avait connues en pension, et qui avaient quitté Paris. La lettre qu'on venait de lui donner était d'une écriture qu'elle n'avait jamais vue. Et cependant, avertie par un pressentiment, elle se troubla et devint toute rouge.

Elle se tourna vers madame Trichter.

— Dois-je lire cette lettre ? demanda-t-elle.

— Mais sans doute, dit madame Trichter.

Samuel avait-il trouvé cette précaution inutile ou ridicule, le fait est qu'il n'avait jamais défendu que Frédérique reçût de lettres.

Le cœur battit à la pauvre fille en rompant le cachet. Mais il lui battit bien plus fort quand elle vit que la lettre était signée Lothario.

Elle lut :

« Mademoiselle,

» Permettez-moi de vous adresser un mot plein de crainte et de respect, pour vous avertir que j'écris et que j'envoie, en même temps que ce billet, une lettre à monsieur Samuel Gelb, une lettre d'où dépend plus que la vie d'un homme. J'ai voulu risquer moi-même cette démarche décisive, avant d'y faire intervenir celui dont j'attends toute ma fortune, mon seul ami, mon second père, monsieur le comte d'Eberbach. Il est possible que votre tuteur vous consulte sur ma lettre. Dans ce cas, mademoiselle, je vous conjure, oh! je vous conjure à genoux, de songer qu'une parole de vous peut faire une joie céleste ou un malheur désespéré. Avec

un oui, vous pouvez faire descendre le ciel sur la terre. Si vous dites non, au moins ne m'en voulez pas, et pardonnez-moi d'avoir rêvé un instant un avenir où j'ai eu l'audace de vous mêler.

» En attendant votre arrêt, mademoiselle, je mets à vos pieds tout ce que j'ai dans le cœur de profond respect et d'inaltérable dévouement.

» LOTHARIO. »

Tandis que Frédérique lisait cette lettre, une inexprimable émotion lui serrait le cœur, et il lui semblait qu'elle allait pleurer. Et cependant, elle se sentait toute joyeuse.

— Vous avez une autre lettre? demanda-t-elle au domestique.

— Oui, mademoiselle, pour monsieur Samuel Gelb.

— Eh bien! voulez-vous la lui porter, madame Trichter?

La vieille Dorothée prit la lettre.

Ah! fit le domestique, pour celle-ci, l'on m'a dit d'attendre la réponse.

— C'est bon, je vais le dire à monsieur Gelb, dit madame Trichter.

Et elle monta au cabinet de Samuel.

Elle fut cinq minutes sans revenir, puis encore cinq minutes; mais c'était tout simple : il fallait bien le temps d'écrire la réponse. Et, à en croire le mot que Lothario avait écrit à Frédérique, la chose était assez grave pour que Samuel eût le droit de réfléchir à ce qu'il répondrait.

Enfin, Dorothée reparut, et alla au domestique.

— Monsieur Samuel Gelb, lui dit-elle, répondra plus tard.

Le domestique salua et s'en alla.

— Pourquoi êtes-vous restée si longtemps alors, dit Frédérique à Dorothée, puisque mon ami ne répondait pas?

— Parce qu'il avait dit d'abord qu'il répondrait.

— Et pourquoi a-t-il changé d'idée?

— Je n'en sais rien, dit madame Trichter.

— Comment l'avez-vous trouvé? reprit Frédérique. Quel air avait-il? Cette lettre l'a-t-elle donc fâché? Avez-vous vu l'impression qu'elle lui faisait?

— Je ne crois pas qu'elle lui ait été agréable, répondit madame Trichter. Il l'a ouverte devant moi et a regardé la signature. Aussitôt, son front s'est renfrogné, et sa figure a pris une expression d'impatience et de colère. « Laissez-moi, » m'a-t-il dit durement. J'ai hazardé de lui dire qu'on attendait la réponse. « Qu'on attende. Allez. Ah! a-t-il ajouté, qui est-ce qui attend? » Un domestique. « C'est bien, a-t-il repris; allez, je vous appellerai. » Je l'ai laissé. Dix minutes après, il m'a rappelée.

— Comment était-il? demanda Frédérique.

— Bien plus calme, mais bien plus pâle.

— Et que vous a-t-il dit?

— Rien que ces mots: Madame Trichter, dites à ce domestique que je répondrai plus tard à monsieur Lothario.

— Tout cela est singulier, pensa Frédérique. Que peut donc avoir écrit monsieur Lothario à mon tuteur pour le mécontenter et l'irriter? Je me suis donc trompée. Mais alors, que signifie le mot que monsieur Lothario m'a écrit à moi-même? Quel est cet avenir auquel il dit que je suis mêlée? Je m'y perds.

Elle remonta dans sa chambre pour rêver plus à son

aise à cette énigme, et n'avoir plus sur elle les yeux de madame Trichter, qui pouvait finir par voir sur son front le reflet de sa pensée.

Elle s'assit à une table, dans un petit salon qui précédait sa chambre, et ouvrit un livre qu'elle tâcha de lire, mais ses yeux lisaient seuls. Elle lisait un autre livre, dont les poëmes des plus grands poëtes ne seront jamais que les traductions ; le beau roman de ses seize ans.

Elle était plongée dans la lecture de ce chef-d'œuvre écrit par Dieu même quand un coup, frappé discrètement à sa porte, la réveilla en sursaut.

— Qui est là ? fit-elle.

— C'est moi, mon enfant, qui voudrais vous parler, dit très-doucement la voix de Samuel.

Frédérique, toute troublée, alla ouvrir.

Samuel entra.

## XVIII

### DEMANDE EN MARIAGE.

Samuel avait réfléchi depuis une demi-heure, et, pendant cette demi-heure, il avait pris son parti.

Si la lettre que lui avait adressée Lothario n'était pas une demande en mariage expresse, elle en pouvait passer pour la préface.

Voici ce que lui écrivait le respectueux et tremblant jeune homme :

« Monsieur,

» Je viens solliciter de vous une grâce à laquelle j'attache plus de prix qu'à ma vie. C'est de me permettre d'aller vous visiter quelquefois à Ménilmontant. J'ai déjà essayé une fois de me faire présenter chez vous par mon oncle, votre ami d'enfance. Mais, pardonnez-moi de l'avoir remarqué, il m'a semblé que ma présence vous déplaisait. En quoi puis-je avoir eu le malheur de vous offenser, moi qui donnerais tant pour vous rendre service ? Vous ne sauriez croire, monsieur, quelle ambition j'ai de votre amitié.

» Pour quelle raison fermeriez-vous votre porte au neveu, j'ose presque dire au fils de votre ami ? Aurais-je envers vous un tort involontaire ? Vous avez peut-être un motif en dehors de moi. Il y a dans votre maison une jeune fille belle et charmante. Je l'ai vue, et mademoiselle Frédérique est de celles qu'il suffit d'avoir entrevues un jour pour ne les oublier jamais. Mais monsieur le comte d'Eberbach a pu vous dire que je suis un honnête homme, et que je n'entre nulle part avec des intentions déloyales. S'il existe des gens capables d'abuser d'une porte ouverte, et de voler l'hospitalité, je ne suis pas de ces gens-là.

» Dans le cas trop probable où mademoiselle Frédérique ne ferait pas attention à moi, je serais chez vous un visiteur, un passant, le premier venu, que vous seriez libre de congédier aussitôt qu'il vous ennuierait. Mais si, par un miracle inespéré, j'avais ce bonheur de ne pas lui déplaire, je suis le neveu du comte d'Eberbach, la bonté de mon

oncle m'assure un avenir qui n'est pas indigne d'être offert à une femme, et je serai assez riche pour avoir le droit d'aimer celle qui m'aimerait.

» J'attends, monsieur, votre réponse avec une anxiété que vous comprendrez. Tâchez que ce ne soit pas un refus.

» Daignez agréer le sincère témoignage du dévouement et du respect de votre plus humble serviteur,

» LOTHARIO. »

Lorsque Samuel eut achevé la lecture de cette lettre, il la froissa violemment entre ses mains avec colère.

Que répondre à ce jeune homme? Le fond de la réponse n'était pas ce qui l'embarrassait. Il refuserait, cela allait sans dire. Mais quel prétexte donner?

S'il n'y avait que ce Lothario, ce ne serait rien; la première raison venue serait trop bonne; Lothario se fâcherait s'il voulait; tant mieux!

Mais il y avait Julius, que Lothario ferait intervenir. Il y avait Julius, qui s'étonnerait que Samuel ne voulût pas recevoir son neveu; qui en demanderait la cause, qui la discuterait, qui se brouillerait. Et se brouiller avec Julius, c'était se brouiller avec ses millions.

Que dire à Julius, pour qu'il ne s'irritât pas du refus? Alléguer la difficulté de laisser un jeune homme s'introduire auprès d'une jeune fille, le tort que cela pourrait faire à la réputation de Frédérique? Mais, puisque Lothario venait précisément pour elle! Est-ce que le mariage ne ferme pas la bouche à tous les méchants propos? A moins d'avouer qu'il ne voulait pas que Frédérique se mariât, et

qu'il se la réservait pour lui-même? Mais était-il maître de ne pas la laisser choisir?

— Allons, bon! s'écria Samuel en s'accoudant furieusement sur la table; voilà que je vais être obligé de laisser entrer ici cet imbécile en gants blancs et en bottes vernies! Voilà que je vais être obligé d'assister à son amour d'enfant, qui touchera plus un cœur de femme qu'une passion amère et sombre comme la mienne! Et je me contiendrai pendant que là, sous mes yeux, un voleur s'efforcera de décrocher la serrure de mon coffre-fort! Et je roulerai des yeux féroces et risibles dans un coin comme un Bartholo stupide!

A la fin, je commence à avoir du malhenr! Rien ne me réussit plus. Jamais je n'ai vu les choses plus rebelles et plus lentes à se plier au gré de la volonté humaine. Le génie s'y briserait. Les trois êtres que je voulais tenir, m'échappent à la fois. A l'heure qu'il est, Olympia est sans doute en chemin, emportant mes projets dans ses malles. Quant à Julius, son incognito dans la Charbonnerie, soulevé à demi par moi-même, est peut-être malgré moi déchiré tout à fait, et l'ambassadeur de Prusse court un réel danger de mort bien avant l'heure et l'occasion que j'avais disposées dans mon esprit!

En avance du côté de Julius, je suis en retard du côté de Frédérique. Voici un intrus qui vient me la disputer avant que j'aie pris mes mesures de défense. J'ai voulu ne m'offrir à elle qu'avec la puissance et la richesse, qui pourraient compenser ce qui me manque en jeunesse et en bonne mine; j'ai travaillé pour elle sans le lui dire, et, pendant que je m'occupais de lui préparer un sort supé-

rieur et doré, un sot qui n'a rien fait et qui n'a rien été pour elle, qui est né tout simplement avec tout ce que je tâche de conquérir à force de pensée et d'audace, un enfant est entré, et m'a peut-être dérobé ce cœur, toute mon espérance, toute ma joie, tout mon rêve!

Comme un tisserand mal habile, je n'ai pas tenu ma trame partout égale, j'en ai perdu de vue un côté pour aller plus vite de l'autre, et elle me manque à l'endroit le plus précieux.

Il se leva plein d'idées hostiles, fit quelques pas dans son cabinet, et alla se poser devant une glace, où il se regarda fixement les yeux sur les yeux.

— Est-ce que réellement tu baisserais, Samuel! se dit-il avec une sorte de rage et de haine contre lui-même? Comment vas-tu faire pour réparer ici le temps perdu, pour retenir là le temps trop pressé? Il faut se hâter et prendre une décision rapide. Sinon, réfléchis, voici ce qui te menace: Julius peut mourir d'un instant à l'autre, frappé par le poignard des Carbonari, ou tomber tout à coup d'épuisement. Dans l'état des choses, il laisserait évidemment toute sa fortune à ce Lothario. Alors, il ne resterait plus qu'un moyen d'avoir une part de l'héritage: ce serait de marier Frédérique à l'héritier, et de compter, pour vivre, sur la munificence du mari et sur la reconnaissance de la femme.

Mort et massacre! s'écria Samuel en marchant à grands pas dans son cabinet: il ne me manquerait plus que de finir de cette façon. Il ne me manquerait plus que d'être le parasite d'un ménage. Ainsi, intelligence, courage, témérité, mépris des lois humaines et divines, et, d'un autre

côté, tout le soin que j'ai pris de cette chère créature, toute la tendresse et tout le dévouement que je lui ai voués, tout aboutirait à cette infamie! Je mangerais les miettes qu'ils daigneraient me jeter.

Non, je ne m'embourberai pas dans ce vil dénoûment. Je lutterai. Et d'abord je m'exagère peut-être le péril, je m'inquiète comme s'il m'était démontré que Frédérique fût amoureuse de ce jeune homme. Quelle folie! elle l'a vu un quart d'heure. Elle est trop fière pour se jeter au cou du premier venu. Elle ne l'aime certainement pas. Si elle m'aimait, moi? Elle me connaît, elle me voit tous les jours, elle m'a deviné peut-être.

Si elle ne m'a pas deviné c'est ma faute. Qu'est-ce qui m'empêchait de lui parler? Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais autrement que d'amitié. Quoi d'étonnant qu'elle n'ait jamais vu en moi qu'un protecteur, qu'un père? C'est à moi de l'avertir de sa méprise. Oui, je lui dirai tout. Pardieu! j'ai en moi assez de flamme pour faire reluire mes paroles. Je l'éblouirai des rêves que j'ai dans l'esprit. Je ferai resplendir à ses yeux fascinés toutes les illuminations d'une pensée prête à foudroyer le monde s'il la gêne. Je lui apprendrai ce que je suis, et ce que je sens pour elle. Ah! je la convaincrai, et elle verra la différence de celui qui a sa splendeur dans l'idée de son front, avec celui qui l'a à l'épingle de sa cravate.

Oui, je ferai cela; pas demain, mais aujourd'hui, mais tout de suite. Allons!

Et c'est alors que, sortant aussitôt de son cabinet, Samuel alla frapper à la chambre de Frédérique.

Elle ouvrit, comme nous l'avons vu, tout émue et surprise.

— Je ne vous dérange pas, Frédérique? dit Samuel d'une voix douce et presque suppliante.

Frédérique était encore trop troublée pour pouvoir répondre.

— C'est que j'ai à vous parler, reprit Samuel, qui n'était pas beaucoup moins troublé qu'elle. J'ai à vous parler de choses sérieuses.

— De choses sérieuses? répéta la pauvre enfant, dont le cœur battait fort sous son corset.

— Ne vous alarmez pas, Frédérique, dit Samuel; ne pâlissez pas. Il n'y a rien dans ce que j'ai à vous dire qui doive vous effrayer. D'ailleurs vous savez, et j'espère n'avoir jamais manqué une occasion de vous le prouver, que je n'ai pas au monde un plus vif souci que votre bonheur.

Frédérique se remettait et se sentait peu à peu rassurée, moins encore par les paroles de Samuel que par le ton de douceur et le regard affectueux qui les attendrissaient. Mais à mesure que Frédérique se rassurait, Samuel, lui, se troublait de plus en plus, et ne savait par où commencer ce qu'il avait à dire.

Cependant, Frédérique attendait. Il fallait se décider.

— Ma chère Frédérique, dit-il avec un sourire contraint et presque triste, vous ne vous doutez pas, j'en suis bien sûr, de ce dont je veux causer avec vous.

— Mais si, je crois que je m'en doute, répondit Frédérique.

— Comment! dit Samuel soupçonneux. Que croyez-vous? que devinez-vous?

— Je ne devine pas, dit Frédérique, je sais que vous venez de recevoir une lettre.

— Et vous savez de qui?

— Oui, de monsieur Lothario.

Samuel retint un geste de colère.

— Oh! je ne sais pas seulement cela, poursuivit Frédérique, qui ne s'aperçut pas de l'émotion de Samuel. Je sais encore que vous devez me consulter sur ce que renferme la lettre.

— Est-ce tout ce que vous savez? demanda Samuel pâle et les poings crispés.

— C'est tout, répondit Frédérique. Je ne sais pas ce que la lettre renferme.

— Frédérique, dit Samuel, pour être si bien au courant de ce que fait monsieur Lothario, vous l'avez donc revu?

L'accent dont Samuel prononça ces mots était trop courroucé pour que Frédérique pût s'y méprendre.

— Mon Dieu! mon ami, dit-elle, voilà que vous allez vous irriter encore injustement contre moi. Je vous jure que monsieur Lothario n'est pas revenu ici, et que je ne lui ai pas parlé.

— Alors, comment savez-vous qu'il m'a écrit ce matin?

— Il m'a écrit en même temps qu'à vous.

— Où est la lettre? demanda Samuel dont les yeux s'allumèrent.

— La voici.

Elle lui tendit le billet de Lothario. Il le prit et le lut rapidement. Il respira.

— Eh bien! dit-il un peu apaisé, que conjecturez-vous de cette lettre, fort vague et fort banale?

— Mon Dieu ! rien, mon ami, je...

— Je suis sûr, interrompit Samuel d'un ton de sarcasme amer, que, sur ces quatre mots de politesse insignifiante, vous vous êtes imaginée subitement que monsieur Lothario, ce blond, cet élégant, ce beau monsieur Lothario, qui est premier secrétaire d'ambassade à vingt-cinq ans, qui sera millionnaire à trente, était tombé éperdument amoureux de vous, et venait vous demander pour femme? Avouez que vous l'avez cru.

— Mais, mon ami... balbutia la pauvre fille toute décontenancée.

— Eh bien ! si vous l'avez cru, vous vous êtes trompée absolument, je suis fâché de vous en prévenir. Ce n'est nullement votre main que monsieur Lothario me demande. Je regrette d'avoir oublié sa lettre dans mon cabinet, sur ma table, je vous l'aurais montrée, et vous auriez vu que monsieur Lothario ne pense guère à vous.

— Mais, mon ami, que vous ai-je donc fait ? s'écria Frédérique prête à pleurer. Vous n'avez jamais été si dur pour moi.

— Pardonnez-moi, Frédérique, dit Samuel d'une voix tout à coup émue. Ne m'en voulez pas d'être méchant ; ce n'est pas ma faute, c'est que je souffre.

— Vous souffrez? demanda la charmante fille oubliant son chagrin pour penser à celui d'un autre. Et qui est-ce qui vous fait souffrir ?

— Vous.

— Moi ! s'écria Frédérique stupéfaite.

— Oui, vous. Pas volontairement, chère âme angélique. Je ne vous accuse pas.

— Comment, alors?

— Je vais vous le dire. Écoutez, Frédérique! je suis jaloux de vous.

— Jaloux de moi?

— Oui, follement et désespérément jaloux. Je vous aime. Je ne voulais pas vous parler de cela encore. J'attendais un anniversaire, un anniversaire prochain, celui du jour où je vous ai trouvée, il y aura dans quatorze jours dix-sept ans. Il me semblait que cette date m'était heureuse et bonne, et je voulais l'associer à ma prière. Et puis, je m'étais imposé à moi-même certaines conditions pour mériter d'être accueilli de vous avec quelque bienveillance. Mais l'occasion se présente aujourd'hui, je ne suis pas libre de reculer, il faut que je laisse déborder mon cœur.

Frédérique écoutait, surprise, presque effrayée.

— Frédérique, continua Samuel, depuis dix-sept ans, j'ai travaillé, j'ai étudié, j'ai souffert, j'ai lutté à droite et à gauche, j'ai fait des efforts à décourager cent hommes. Eh bien! au bout de cette persistance et de cette fatigue, il n'y avait pour moi qu'une récompense : votre bonheur.

— Je le sais, dit Frédérique. Croyez-le bien, mon ami, j'ai le cœur plein de reconnaissance pour vous. Je ne vous en parle pas souvent, parce que je n'ose pas; mais je sens bien profondément, allez, tout ce que je vous dois. Vous m'avez recueillie, vous m'avez élevée, vous avez été mon père et ma mère; je n'existe que par vous. Mais soyez persuadé au moins, que vous n'avez pas nourri une ingrate, et que, si j'ai jamais une occasion de m'acquitter envers vous, je ne la laisserai pas échapper.

— Une occasion? dit Samuel. Vous en avez une aujourd'hui. Vous en avez une tous les jours.

— Que puis-je faire ?

— M'aimer. Aimez-moi, et nous sommes quittes, et toute la reconnaissance est désormais de mon côté. Frédérique, m'aimez-vous ?

— Oh ! de tout mon cœur.

— Oui, mais comment m'aimez-vous ? reprit Samuel. On dit aussi à son père et à son frère qu'on les aime de tout son cœur. Frédérique, vous qui me croyez généreux, vous allez me trouver égoïste, vous qui me remerciez de vous avoir donné, de vous avoir prêté, et que je suis un usurier avide qui ruine ceux qu'il oblige. Frédérique, écoutez : je ne vous aime pas comme ma fille et comme ma sœur. Mon espoir, mon rêve, ma passion, est d'obtenir de vous que nos deux destinées restent unies dans l'avenir, comme elles l'ont été dans le passé, que nous soyons entièrement l'un à l'autre, que vous deveniez ma femme !

Il se tut, tremblant, et attendant l'effet que sa demande produirait sur Frédérique.

La jeune fille ne répondait pas une parole. Cette brusque métamorphose d'une protection paternelle en passion d'amant lui causait surtout un étonnement pénible et profond. Elle s'était habituée à voir dans son tuteur un ami austère et sérieux, supérieur à elle par l'âge et par l'esprit, et l'idée qu'elle s'en faisait était précisément le contraire des idées de familiarité tendre et d'égalité charmante que suscitait en elle le mot mariage.

Elle demeurait donc muette, toute pâle et toute glacée.

Samuel lut sur son visage toute son impression, et eut un moment de découragement.

— Je vous fais peur et pitié? dit-il.

— Oh! pas pitié! dit Frédérique.

— Peur! soit, reprit-il en se relevant, fier et presque beau. Peur! parce que je ne suis pas un de ces passants frivoles qui n'ont pas une idée dans la tête et qui n'ont de plein que leur gousset; parce que j'ai pensé, parce que j'ai vécu; parce que je porte sur ma figure la trace de ce que j'ai fait et vu; parce qu'au lieu de mettre à vos pieds une bourse comme pour vous acheter, j'y mets un esprit éprouvé, une âme trempée à tous les courants de la vie, un réservoir accumulé de connaissances et d'expérience. Et pourtant, qu'est-ce qui devrait le plus solliciter et toucher une femme intelligente? Un cœur faible et puéril qui se donne étourdiment à elle, au seuil de la vie, parce que c'est la première femme qu'il rencontre, ou un cœur viril et puissant qui a tout connu, tout pesé, la puissance, la science, le génie, et qui, de tout ce qu'il y a au monde, ne veut qu'elle, ne cherche qu'elle, n'accepte qu'elle? la richesse et le pouvoir, c'est pour vous les donner, c'est pour être digne de vous. Je me fais une si haute idée de vous, que je voudrais avoir des montagnes d'or pour monter dessus et pour atteindre à votre hauteur. Voilà comme je vous aime. Il me semble qu'à moi seul je ne vous vaudrais jamais, et que, pour vous égaler, il faut que j'aie avec moi tous les biens du monde.

Cependant, je vous assure que je ne suis pas un homme tout à fait à dédaigner. J'ai tenté et j'ai fait des choses qui vous paraîtraient peut-être grandes, si je vous les ra-

contais. J'ai eu dans le cerveau, et j'y ai encore peut-être des desseins qui changeraient la face de l'Europe. Eh bien! je vous apporte tout cela. Tout est à vous. Tout ce que je vaux, tout ce que j'ai été, tout ce que je serai, vous appartient; d'autant plus que, je le sens bien, je ne puis être rien que par vous. Je vous en prie, ne me dédaignez pas. D'autres que vous m'ont méprisé; je les ai brisés. Mais vous, je vous aime, je ne vous briserais pas; je mourrais. Soyez bonne pour moi. Je vous jure que je ne vous propose pas un mari sans valeur. Je pose sous vos talons un front qui a regardé en face l'empereur. Soyez bonne, voulez-vous?

Cette passion âpre et vaste embarrassait et troublait de plus en plus l'âme candide de Frédérique. La naïve enfant se sentait mal à l'aise sous cet amour, comme un pauvre oiseau qui verrait tout à coup s'abattre sur lui l'ombre des grandes ailes d'un aigle.

— Mon ami, dit-elle consternée, excusez-moi si je ne sais comment vous répondre. Je m'attendais si peu à ce que vous me dites! Vous voyez comme je suis émue. Je ne puis rien vous répondre, sinon que je n'existe que par vous, et que par conséquent mon existence est à vous. Faites-en ce que vous voudrez.

— Est-ce bien vrai? s'écria Samuel plein de joie.

— Oui, reprit Frédérique; mon devoir est de vous obéir et de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez heureux.

Ce que voulait seulement Samuel, c'était de prendre en quelque sorte possession de cette âme et de cette vie. A lui ensuite à faire le reste et à changer peu à peu cette doci-

lité en amour. La soumission de Frédérique le rendit donc presque aussi heureux qu'un aveu.

— Vous me parlez avec bonté, mais avec tristesse, ajouta-t-il pourtant. Réfléchissez, enfant. Il y a deux choses dans le mariage, le mari et la position. Quant à la position, je m'engage à vous la faire splendide et haute, au delà de vos rêves...

— Oh! ce n'est pas la position, dit Frédérique.

— Est-ce le mari alors, dit doucement Samuel. Voyons, ma chère enfant, ajouta-t-il avec un effort, votre vie est si simple et si pure, on peut l'approfondir sans grand'peine. Vous n'êtes guère allée dans le monde, vous n'avez vu personne... Si fait, pourtant, vous avez vu ce jeune homme, un quart d'heure. Frédérique, serais-je assez malheureux pour que ce qu'il a pu vous dire pendant un quart d'heure fût mis par vous en balance avec ce que j'ai fait pour vous pendant dix-sept ans?

— Oh! non, certainement, dit Frédérique, les yeux baissés et le cœur palpitant.

— Non? Oh! merci! dit Samuel, l'arrêtant à ce mot. Je ne ve veux rien vous dire, rien vous demander de plus aujourd'hui. Je vous ai ouvert mon cœur, vous avez été bonne et généreuse; c'est beaucoup, c'est plus que je n'espérais. Maintenant que je vous ai dit mon rêve et que vous ne l'avez pas repoussé, je suis content. Laissons faire les événements, et laissez-moi faire.

Il se leva, et lui prit la main.

— C'est à mon tour, dit-il, d'être reconnaissant et de vous le prouver. Il me semble que, quand on est heureux, rien n'est impossible. Et je suis heureux, grâce à vous, Frédérique. Merci encore, merci. A bientôt.

Il lui baisa la main et sortit brusquement.

Jamais, dans les plus grandes choses qu'il eût entreprises, il ne s'était senti une telle émotion au cœur. En comparant le résultat de son entretien avec Frédérique à ce qu'il avait redouté d'après la lettre de Lothario, il se figurait que le plus difficile était fait, et il regardait la question comme résolue. Il descendit l'escalier, le pas et le cœur légers.

Il entra dans la salle à manger et prit son chapeau.

Il y trouva madame Trichter qui tricotait.

— Ma bonne madame Trichter, lui dit-il, je sors pour dix minutes, nn quart d'heure tout au plus. Quelqu'un viendra peut-être pour me demander si je ne le rencontre pas en route. Vous prierez cette personne de vouloir bien m'attendre, et lui direz que je ne puis tarder plus de quelques minutes.

Il avait besoin de marcher, de s'épanouir au soleil, de respirer le grand air !

Mais Frédérique, elle, avait le cœur bien serré.

Monsieur Samuel Gelb son mari ! Jamais cette idée ne lui était venue. Il y avait dans la nouvelle et douloureuse situation que cette conversation venait de lui faire, quelque chose qui répugnait à sa pudeur comme à son espérance !

Et monsieur Lothario ? Il l'avait donc trompée ? Que signifiaient ses assiduités au temple, que signifiait le mot qu'elle avait reçu de lui le matin ? Il l'avait trompée ; mais dans quel but ? Était-ce possible qu'il eût menti si gratuitement, quand il devait bien savoir qu'un mot de monsieur Samuel Gelb la préviendrait du mensonge !

Que n'eût-elle pas donné pour lire la lettre qu'il avait

écrite à monsieur Samuel Gelb? Celui-ci l'avait laissée, avait-il dit, dans son cabinet, sur sa table. Il venait de sortir; elle l'avait vu traverser le jardin; elle l'avait entendu fermer sur lui la porte extérieure. Ordinairement, quand il sortait, c'était pour toute la journée.

Elle se leva comme instinctivement.

— Non, se dit-elle, ce serait mal.

Elle hésita.

— Mais, pensa-t-elle, mon ami m'a dit qu'il regrettait de ne pas avoir apporté la lettre de monsieur Lothario, et qu'il me l'aurait montrée.

Elle lutta encore un moment, puis se décida.

— C'est justement dans l'intérêt de mon ami que je veux la lire, se dit-elle, pour voir à quel point monsieur Lothario m'a abusée, et pour ne plus jamais penser à lui.

Elle sortit fiévreuse de sa chambre, traversa le palier, et entra dans l'appartement de Samuel.

Elle courut à la table et chercha dans les papiers.

La lettre n'y était pas.

— Il m'a dit : Mon cabinet, pensa-t-elle ; il a peut-être voulu dire : Mon laboratoire.

Elle entra dans le laboratoire, séparé du cabinet seulement par une portière.

Mais là encore elle ne trouva rien.

Elle chercha haletante, éperdue, absorbée. La lettre n'était pas dans le laboratoire non plus.

Tout à coup un bruit de pas la réveilla en sursaut. On entrait dans le cabinet.

Elle entendit la voix de Samuel, qui disait :

— Donnez-vous, monsieur, la peine de vous asseoir,

Il y eut un bruit de chaises, et la voix de Samuel reprit :

— A qui dois-je, monsieur, l'honneur de votre visite ?

Frédérique se sentit froide d'épouvante. Le laboratoire n'avait d'issue que par le cabinet. Que dirait monsieur Samuel Gelb s'il la surprenait là, et quelle excuse trouverait-elle à sa curiosité ?

Par bonheur, la portière empêchait qu'on ne la vît.

Elle retint son souffle et se blottit dans un coin, pâle d'effroi.

## XIV

### A TRAVERS LA PORTIÈRE.

— A quoi, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite

Frédérique n'entendit pas la réponse à cette question : c'est que la réponse fut muette. En parlant, Samuel avait, sans affectation, étendu trois doigts de la main gauche. Son interlocuteur en avait alors visiblement étendu deux de la main gauche et quatre de la main droite.

Il avait ainsi complété le nombre *neuf*, un des signes maçonniques auxquels les Carbonari se reconnaissent entre eux.

— Inutile que je fasse la contre-épreuve, reprit le visiteur. Vous ne me connaissez pas, monsieur Samuel Gelb ; mais moi, je vous connais.

— Il me semble pourtant vous reconnaître aussi, monsieur, dit Samuel. N'étiez-vous pas, hier soir, rue Copeau ?

— Oui, mais je venais à cette Vente pour la première fois, je n'y ai guère parlé et je n'ai fait qu'entrer et sortir. B... vous a annoncé ma visite, n'est-il pas vrai ?

— En effet. Et j'ai été très-heureux de la nouvelle. Car j'ai à vous parler.

— J'ai à vous parler aussi.

— Et d'abord ; reprit Samuel, je sais que vous m'apportez, au sujet de quelqu'un que j'ai introduit, des doutes qu'heureusement je crois pouvoir détruire absolument.

— Je n'apporte pas de doutes, j'apporte des certitudes, répliqua l'interlocuteur. Mais ce n'est pas là le principal objet de ma visite. Nous y viendrons, s'il vous plaît, tout à l'heure. Commençons par ce qui touche plus directement l'Association.

— Je suis à vos ordres, dit Samuel, inquiet pour Julius.

— Vous avez reconnu mon visage, monsieur; mais je ne crois pas que vous connaissiez mon nom. Peu de personnes le connaissent, et je vous le dirais qu'il ne vous apprendrait rien. Pourtant, tout obscur que je suis, j'ai été obligé d'accepter un rôle important dans la guerre que nous soutenons. On a dû vous dire que j'étais l'intermédiaire entre les Carbonari, d'une part, et, de l'autre, les défenseurs au grand jour de la liberté, à la tribune et dans la presse. Poste souterrain et sans éclat, qui n'exige ni grand talent ni grande habileté, mais beaucoup de zèle et d'abnégation. Aussi ai-je accepté ce lot avec joie. Je suis un soldat humble et modeste, mais dévoué, j'ose le dire, qui a peur du premier sang, et qui sert sa cause pour elle-même, prêt à

lui donner tout ce qu'il est, tout son temps et tout son sang. Je donne tout sans demander rien, et, au fond de mon désintéressement, il n'y aura jamais la moindre amertume, il y a seulement un peu de tristesse.

— Tristesse de quoi ? dit Samuel.

— De voir que si peu de cœurs se dévouent, et que la plupart, en travaillant pour le pays, ne travaillent que pour eux. Presque tous prêtent ce qu'ils donnent, et avancent à la liberté cent francs pour qu'elle leur en rende mille.

Samuel vit-il là dedans une allusion à ses propres calculs ? Soit qu'il fût choqué de la phrase de son visiteur, soit qu'il fût peu porté, de sa nature, à croire au désintéressement humain, sa voix prit un accent d'ironie.

— Il est vrai, dit-il, que la plupart des hommes se font leur part d'avance, et, au grand festin du pouvoir, se servent les premiers ; mais il y en a d'autres qui, sous une apparence de discrétion et de réserve, cachent quelquefois un appétit plus avide et plus adroit. C'est souvent une excellente tactique de passer le plat aux autres, qui, par respect humain, n'osent pas prendre le bon morceau et vous le laissent. De telle sorte que vous avez le double avantage de la discrétion et du bénéfice, et qu'il vous reste, en définitive, plus que vous n'auriez pu prendre décemment.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, reprit l'inconnu, je vous affirme que vous vous trompez sur mon compte. Non-seulement je ne demande rien, mais je n'accepterai rien.

— Des cérémonies ! insista Samuel, poursuivant son incrédulité railleuse. Alors, on vous suppliera de vous résigner aux places que les autres solliciteront à genoux.

Excusez-moi si je ne partage pas tout à fait vos idées, et si, loin de blâmer l'ambition, je l'honore. Rien que pour la cause elle-même, n'est-ce pas son intérêt le plus essentiel que ce soient ses plus ardents serviteurs qui occupent les places ? Faut-il les livrer à ses ennemis ? Qui sera plus capable de maintenir la liberté que ceux qui l'auront fondée ? Qui lui sera plus dévoué que ceux qui auront exposé leur vie pour elle ? Sous prétexte d'abnégation, ce n'est pas soi seulement qu'on sacrifie, c'est la liberté. Vous prouverez votre dévouement en prenant votre part de pouvoir, et je réponds que cette part sera en bonnes mains, car je suis assuré qu'on n'a pu confier une mission délicate et périlleuse comme la vôtre qu'à une sentinelle éprouvée, non-seulement par son courage, mais aussi par son mérite.

— Mérite de discrétion ! voilà tout. Je sais beaucoup de choses, et je connais beaucoup d'hommes. Vous-même, monsieur Samuel Gelb, ce n'est pas seulement de figure que je vous connais.

— Que savez-vous de moi ? demanda Samuel hautain.

— Je sais, par exemple, répondit tranquillement l'interlocuteur, qu'en même temps que vous appartenez à la Charbonnerie française, vous appartenez aussi à la Tugendbund allemande.

— Qui vous a dit cela ? s'écria Samuel alarmé.

— N'est-ce pas la vérité ? dit le visiteur.

— C'est possible, répondit Samuel. Mais comment êtes-vous si bien renseigné sur mes affaires personnelles ? Serais-je, par hasard, épié par mes frères ?

— Oh ! rassurez-vous, monsieur. Je ne suis pas un

agent de police, et je n'ai pas la prétention de tout savoir. A nos amis et coreligionnaires, je ne veux et ne dois dire que la vérité. Mes renseignements sur vous se bornent à ce que je viens de dire. Je sais que vous êtes membre de deux sociétés secrètes. Ne croyez pas qu'on vous espionne. C'est par hasard, et à propos d'une autre personne, que j'ai recueilli l'information qui semble vous surprendre. De votre existence et de votre passé, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Au reste, il va sans dire que ce que nous avons appris ne vous a rien fait perdre dans l'estime de chacun de nous, au contraire. Vous n'avez pu qu'y gagner, pour être à la fois de deux sociétés qui poursuivent le même but en deçà et au delà du Rhin. Mais venons au sujet qui m'amène. J'ai un service à vous demander.

— Parlez, monsieur.

Cependant, Frédérique, à la fois terrifiée et captivée, voyait avec effroi s'ouvrir devant elle tous ces secrets que Samuel lui avait fermés. Mais que faire? Elle en avait déjà trop entendu pour pouvoir se montrer.

Le visiteur inconnu reprit :

— C'est surtout à cause des relations que vous avez gardées avec l'Union de Vertu et du rang élevé que vous y occupiez, m'a-t-on dit, que j'ai voulu m'aboucher avec vous. Vous savez tout ce que la Charbonnerie proprement dite a gagné, il y a quelques années, à se fondre avec l'association des *Chevaliers de la Liberté*. L'union et l'unité du libéralisme français ont dès lors été fondées, et l'on a pu, l'on pourra surtout, à un moment donné, agir avec ensemble et vigueur. Nous avons agrandi la ligue en nouant des rapports avec le Carbonarisme italien. Mais ce

n'est pas assez encore ; il faudrait que notre croisade fût européenne. Et quel grand pas vers ce grand but que des ralations établies entre la Charbonnerie et la Tugendbund ! Le moule des vieilles et étroites personnalités se brisera tôt ou tard, et le métal en fusion de la liberté se répandra par toute l'Europe affranchie. Vous pouvez hâter ce beau jour. Soyez entre la Tugendbud et nos Ventes ce que je suis entre nos Ventes et les orateurs ou écrivains de l'opposition.

— Je ne demanderais pas mieux, dit Samuel ; mais, reprit-il avec un peu d'amertume, je n'ai pas dans l'Union de Vertu le rang et l'influence que vous voulez bien me supposer. En dépit, ou à cause de services que nul pouvoir humain ne saurait récompenser, je n'ai pas un grade beaucoup plus élevé dans l'association allemande que dans l'association française. Cependant il y a peut-être un moyen...

— Lequel ?

— Un membre du Conseil Suprême était, il y a deux mois, à Paris. Il y est peut-être encore, bien que, depuis plusieurs semaines, il n'ait pas fait à notre réunion de Paris l'honneur de sa présence. Je puis, par les correspondances convenues, le faire avertir qu'un objet d'importance le réclame parmi nous, et je lui transmettrai votre proposition.

— Merci de tout cœur ; je ne vous en demande pas davantage.

Mais Samuel en demandait davantage, lui. Il entrevoyait là un moyen d'action et d'influence qu'il n'était pas homme à laisser échapper.

— Service pour service, dit-il ; je vous aboucherai avec les chefs de la Tugendbund. En revanche, je vous demande de m'aboucher avec les chefs de l'opposition. Tous ces hommes éminents, l'honneur de notre cause, la gloire de la tribune et de la presse française, je brûle depuis longtemps du désir de les connaître et de les pratiquer. Vous pouvez aisément me mettre en rapport avec eux.

— Soit ! mais prenez garde, dit l'envoyé en hochant tristement la tête, vous pourrez bien perdre quelque illusion en approchant trop ces idoles. En vous initiant à leurs intrigues et à leurs menées, je vous initierai à bien des misères. N'importe, cela vous regarde. Quant à moi, j'attends de vous un trop sérieux service pour avoir rien à vous refuser. Ce que vous souhaitez sera fait.

— Merci.

— Maintenant, parlons de l'autre objet de ma visite. Ce sera encore parler de vous et de vos intérêts, comme vous allez voir. Nous avons pleine confiance en vous, vous êtes des nôtres depuis plus de quinze ans, et vos affinités dans la Tugendbund vous ont ancré plus profondément encore dans notre sympathie. Mais si vous êtes incapable de nous tromper vous avez pu être trompé vous-même.

— Au fait, dit Samuel.

— J'y arrive. Vous vous croyez sûr de connaître ce Jules Hermelin, que vous avez introduit parmi nous ?

— Sans doute.

— Il s'est donné à vous pour un commis-voyageur ; il vous a chaleureusement parlé de liberté; il vous a exprimé l'ardent désir de faire quelque chose pour l'émancipation de son pays ; il vous a fourni, d'ailleurs, d'excellents

renseignements et des répondants indiscutables de sa probité et de son honneur ?

— Assurément.

— Eh bien ! ce Jules Hermelin s'appelle Julius d'Hermelinfeld, comte d'Eberbach ; ce commis-voyageur est l'ambassadeur de Prusse !

A une assertion si formellement exprimée, Samuel ne put s'empêcher de pâlir.

Mais sa pâleur pouvait s'expliquer par la surprise.

— Non, c'est impossible ! s'écria-t-il.

— C'est certain, reprit l'envoyé. Je l'ai moi-même reconnu hier pour l'avoir vu dans deux ou trois soirées diplomatiques.

— Vous avez pu être abusé par une ressemblance, dit froidement Samuel, déjà remis de son trouble.

— Je suis sûr de mon fait, vous dis-je. Au reste, monsieur d'Eberbach ne prend même pas la peine de déguiser son maintien ni sa voix. Il faut qu'il soit bien audacieux ou bien las de la vie pour jouer ainsi avec le péril. Vous aviez vous-même, monsieur Gelb, exprimé quelques soupçons. On a fait des recherches aux endroits que vous aviez indiqués ; elles ont d'abord été favorables au nouveau venu ; mais, en les approfondissant, j'ai été, par un hasard que je ne puis vous révéler tout entier, mis sur la trace de la personnalité du comte d'Eberbach, et j'ai découvert, du même coup, vos relations avec la Tugendbund. Encore une fois, j'ai des preuves de l'un comme de l'autre fait.

— Et, dit Samuel, que comptez-vous faire ?

— Nos règlements sont formels, dit l'interlocuteur : tout traître est puni de mort.

Frédérique frissonna. Le comte d'Eberbach, l'ami de monsieur Samuel Gelb, le second père de Lothario, menacé du poignard ! Une sueur froide lui perla aux tempes, et elle fut forcée de s'appuyer contre la cloison pour ne pas tomber.

Samuel, lui, en avait été quitte pour un tressaillement vite contenu.

— Mais, objecta-t-il, en supposant que Jules Hermelin soit, comme vous croyez, le comte d'Eberbach, qui vous prouve que le comte d'Eberbach veuille vous trahir?

— C'est au moins probable, dans la position qu'il occupe. D'ailleurs, nous le saurons. Et alors...

— Et alors ?

— Je ne suis, monsieur, dans la Charbonnerie, ni le juge, ni l'exécuteur des sentences. Je regrette même et je désapprouve les violences. Mais je ne suis pas le maître. Mon devoir sera de dire ce que je sais à ceux qui décideront ensuite du sort du comte d'Eberbach. Et, si haut qu'il soit placé, il se trompe s'il pense que la Charbonnerie ne pourra l'atteindre.

— Monsieur, supplia presque Samuel, puisque vous désapprouvez toute violence, qui vous force à dénoncer ? Je réponds sur ma tête qu'il n'y a aucun péril. Fût-ce l'ambassadeur de Prusse, pourquoi ne serait-il pas sincère ¿ J'ai entendu dire que le comte d'Eberbach, dans sa jeunesse, avait été de la Tugendbund ; qui vous dit qu'il n'en est pas encore ?

— Le savez-vous ? en êtes-vous sûr? demanda l'interlocuteur.

— Je ne l'affirme pas, dit Samuel, craignant de trop s'avancer.

— En ce cas, prenez garde, et ne défendez pas tant un affilié douteux. Nous vous avons tous cru de bonne foi. Nous avons décidé qu'on vous avertirait, parce que nous vous supposions trompé et surveillé, comme membre de la Tugendbund, par l'ambassadeur de Prusse. Mais si vous dites que vous n'étiez pas trompé et que vous saviez ce qu'est Jules Hermelin, ce n'est pas à Jules Hermelin seulement que s'en prendraient nos soupçons.

Samuel comprit qu'il se compromettait en insistant.

— Ne voyez dans mes paroles que mes paroles, dit-il. Je ne trahirai pas plus la Charbonnerie que je n'ai trahi la Tugendbund, que je sers depuis vingt ans. Mais je demande une chose. C'est moi qui ai introduit Jules Hermelin ; il m'appartient. Je demande à être chargé de le surveiller. Soyez tranquille. Je saurai ce qu'il est et ce qu'il veut, et, si c'est un traître et que je ne sois pas le premier à le punir, c'est moi qu'on punira.

— Oh ! dit le visiteur, cela ne dépend pas de moi. Je transmettrai votre demande, mais je ne réponds pas qu'elle sera accueillie. Je ne réponds pas que le comte d'Eberbach sera épargné. J'ai fait mon devoir en vous avertissant ; je n'ai plus rien à faire ici.

Il se leva, Samuel en fit autant.

— Ainsi, c'est bien entendu, reprit l'envoyé : vous me mettrez en rapport avec vos amis de l'Union, je vous mettrai en rapport avec mes amis de l'opposition. Au revoir. Quand vous aurez quelque chose à me communiquer, vous savez comment.

— Au revoir, dit Samuel.

Frédérique entendit marcher vers la porte ; elle entendit la porte s'ouvrir, les voix et les pas s'éloigner, et puis elle n'entendit plus rien.

Elle était plus morte que vive, et ce fut à peine si elle trouva la force de sortir de sa cachette et de traverser le cabinet où s'étaient dites des choses si terribles.

Elle se réfugia dans sa chambre.

Le comte d'Eberbach et Samuel lui-même, dont l'intimité avec lui ne tarderait pas à être connue, couraient un danger mortel ! Sa pensée était toute bouleversée de cette affreuse réalité.

Que faire ? Elle ne pouvait pourtant pas laisser mourir l'homme qui l'avait recueillie et élevée, ni le père de Lothario !

Elle resta une demi-heure en proie aux plus douloureuses angoisses, roulant les projets les plus étranges.

Tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

Elle descendit et trouva madame Trichter dans la salle à manger.

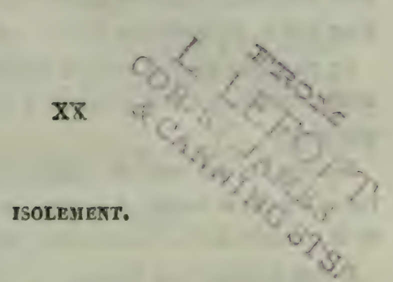
— Où est monsieur Samuel Gelb ? lui demanda-t-elle.

— Il vient de sortir.

— A-t-il dit qu'il serait longtemps dehors ?

— Il a dit qu'il ne rentrerait que ce soir.

— C'est bien. Mettez votre mante, je vous prie ; nous aussi nous allons sortir.



## XX

### ISOLEMENT.

Julius, comme tous les hommes usés par une existence de travail ou de plaisir, ne retrouvait un peu d'action et d'entrain que le soir et la nuit, après s'être longuement remis dans le courant de la vie. Le matin, après un sommeil difficile et agité, il se retrouvait las, abattu, brisé.

Ce fut ainsi qu'il se réveilla le lendemain de la représentation de la *Muette* et de la séance de la *Vente*. Il se retourna vingt fois sur son lit, essayant de se rendormir, énervé, ennuyé, sans résolution et sans énergie.

Le jour qui filtrait à travers ses rideaux fermés lui causa une impression de dégoût, et il eut un mouvement d'humeur et d'irritation en sentant qu'il fallait se remettre à vivre.

Il y avait sur une petite table, à côté de son lit, un flacon de cristal. Il y prit trois ou quatre globules de phosphore, qu'il avala pour se remonter. Cordial mortel, pris à cette dose !

Samuel, à sa prière, lui avait préparé ces globules, en lui recommandant de n'en prendre jamais qu'un à la fois et à de longs intervalles.

Mais Julius, peu soucieux de la vie, en prenait presque

tous les jours, et en était venu à doubler, tripler la dose, pour que le phosphore conservât son effet.

Le physique ranimé, ranima le moral. Un moment après avoir pris les globules, le comte d'Eberbach se sentit presque vivant.

Il sonna, et son valet de chambre vint l'habiller. Il se fit raser, acheva sa toilette à la hâte, demanda sa voiture, et se fit conduire à l'île Saint-Louis, chez Olympia.

Il était à peine neuf heures.

En route son sang se mit à circuler, grâce au phosphore et aux secousses de la voiture. Il retrouva en lui presque tout son amour pour cette image de Christiane.

— Oui, par le ciel ! pensait-il, ce serait un véritable malheur pour moi si Olympia était partie. Il me semble que mon reste d'âme me manquerait. La divine étincelle de Christiane serait éteinte. Mais bah ! je suis bien bon de croire qu'Olympia ait pensé seulement à partir. C'est Samuel qui m'a dit cela pour m'inquiéter et pour m'exciter. En eût-elle eu un moment l'idée, son projet se sera évanoui à l'aube avec les rêves. Je vais la déranger, et elle ne concevra pas pourquoi je viens la troubler si matin.

Quand il arriva, Julius vit une voiture à la porte de la cantatrice. Mais, dans son trouble, il n'en remarqua pas une autre, aux stores hermétiquement fermés, arrêtée quelques pas plus loin.

La dent de la jalousie le mordit au cœur.

— Ah çà ! murmura-t-il entre ses lèvres serrées, est-ce que je vais la déranger plus que je ne croyais ? Il paraît qu'elle reçoit des visites plus matinales que la mienne.

Il entra dans la cour et monta sans parler au portier.

La porte de l'antichambre était ouverte. Il y trouva lord Drummond parlementant avec le domestique de confiance d'Olympia.

— Est-ce que la signora Olympia ne reçoit pas encore? demanda Julius.

— Elle est partie, dit lord Drummond.

— Partie! s'écria Julius.

— Cette nuit, à quatre heures, dit le domestique.

— C'est trop vrai, ajouta lord Drummond. Elle a laissé ce billet pour nous deux, à notre adresse commune.

Et il tendit à Julius une lettre décachetée.

— J'avais quitté la signora à la sortie du spectacle, reprit lord Drummond, et j'espérais l'avoir convaincue qu'elle devait rester à Paris. Pourtant, ce matin, inquiet, j'accours, je vous précède de quelques minutes, et je trouve ce billet que j'ai pris la liberté de décacheter. Lisez.

Julius lut.

« Je pars pour Venise, par le plus long. Qui m'aime m'y suive.

» OLYMPIA. »

— Si c'est une épreuve, dit lord Drummond, je n'en aurai pas le démenti. Je vous quitte, monsieur le comte, et je vous avertis que je vais commander des chevaux à l'instant même. En arrivant à Venise, Olympia m'y trouvera. Vous ne venez pas avec moi?

— Je suis ambassadeur à Paris, et non à Venise, dit Julius pâle et morne.

— C'est juste. En ce cas, adieu.

— Bon voyage !

Ils se serrèrent la main, et lord Drummond sortit.

Julius mit sa bourse dans la main du domestique.

— Je veux visiter l'appartement, dit-il.

— Comme il plaira à Son Exellence, dit le valet.

Julius parcourut toutes ces pièces, encombrées de malles à moitié faites et de meubles en désordre. Il n'y avait pas à douter : Olympia était réellement partie ! Julius se sentit le cœur serré à mourir, et quitta en toute hâte ces chambres pleines, pour ainsi parler, de l'absence d'Olympia.

En bas, il retrouva sa voiture et y monta. Celle de lord Drummond n'y était plus.

— A l'hôtel ! dit Julius au valet de pied.

Les chevaux partirent au galop. La voiture stationnée quelques maisons plus loin se mit à suivre celle de Julius.

Rejoindre Olympia ! Julius, dans sa première angoisse, y pensa aussitôt. Mais quoi ! son métier d'ambassadeur le retenait à Paris. Et d'ailleurs, quand il pourrait retrouver cette femme, à quoi bon ? Une artiste fantasque et volontaire, amoureuse seulement de l'art ? Certes, elle ne l'aimait pas. Lui-même, était-il sûr de l'aimer ?,..

Et cependant, il avait beau se dire cela, il sentait que ce départ brisait quelque chose dans son cœur. Cette femme lui emportait un peu de sa vie. Eh bien, tant mieux ! son seul regret était qu'elle ne l'emportât pas toute.

La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de l'ambassade ; mais Julius ne descendit pas.

— Allez demander si Lothario y est, dit-il au valet.

Lothario était sorti.

— Alors, dites au cocher de me mener chez la princesse.

La voiture qui suivait celle de Julius s'était arrêtée et repartit en même temps qu'elle. De nouveau, elle s'arrêta après deux minutes de marche.

Olympia, qui s'y tenait avec Gamba, se précipita au store fermé qu'elle entrouvrit à demi, et vit distinctement Julius descendre à l'hôtel qu'occupait la princesse.

Olympia se rejeta précipitamment en arrièrre.

— C'est tout ce que je voulais voir ! dit-elle avec un sourire d'amertume. Il a sa consolation ! Gamba tu peux dire au cocher de rebrousser chemin, et de nous conduire à la barrière du Trône, où nous attend la chaise de poste.

— Ainsi, nous partons décidément ? demanda Gamba.

— Oui.

Gamba commença un bond de joie sur lui-même.

Mais il s'arrêta en voyant deux larmes couler sur les joues pâles d'Olympia.

Il donna l'ordre au cocher, qui repartit sur-le-champ.

Cependant, Julius était reçu par les gens de la princesse avec une sorte de surprise et d'embarras, comme quelqu'un qu'on ne compte pas voir.

On le fit entrer au salon. Il attendit près d'une demi-heure.

La princesse vint alors, enveloppée d'une robe de chambre, maussade, comme dérangée et impatiente.

Elle dit à peine à Julius de s'asseoir.

— Vous étiez occupée? dit-il.

— Non, dit-elle d'un air qui voulait dire oui. Aussi, vient-on à dix ou onze heures du matin chez les gens.

— Vous étiez avec quelqu'un? reprit-il.

— Peut-être, répondit-elle froidement. Et comment va la signora Olympia? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Elle est partie ce matin pour Venise, dit Julius. Je sors de chez elle, je n'ai trouvé personne.

— Vous sortez de chez elle! répliqua aigrement la princesse, et, comme vous n'avez trouvé personne, vous venez chez moi. Mais vraiment, je dois bien de la reconnaissance à cette chanteuse et à son départ, qui me vaut votre visite; vous êtes vraiment trop bon de me donner le rebut de vos actrices.

— Pardon! je souffre... je ne comprends rien à l'accueil que vous me faites, dit Julius, fatigué d'avance de la scène qu'il prévoyait.

— Vous ne comprenez rien, c'est pourtant clair. Hier, vous me donnez rendez-vous à l'Opéra; au moment où j'entre, vous sortez. Je vous arrête presque de force; un quart d'heure après, vous me quittez, sous prétexte de rejoindre un de vos amis. Ce matin, la première personne chez qui vous courez, c'est cette chanteuse. Je vous prie de croire que je n'en suis pas venue à ce degré que de pareilles manières puissent m'aller. Si vous ne pouvez me donner que celles de vos heures que vous laissent vos amis et vos chanteuses, vous pourrez garder ces heures-là avec les autres.

— C'est une rupture? dit Julius en se levant.

— Prenez-le comme il vous plaira, répondit la princesse en se levant aussi.

— Je suppose que vous avez une meilleure raison que le prétexte que vous m'avez donné, dit Julius; mais je ne

me sens plus d'âge ni de caractère à forcer la serrure du secret d'une femme. Quand vous désirerez me voir, je suis à vos ordres. Je vous demande humblement pardon de vous avoir si mal à propos dérangée.

Et, s'inclinant profondément, il sortit du salon.

— Allons, se dit-il en descendant l'escalier, je suis remplacé, et elle me fait une scène pour m'empêcher de lui en faire une. Eh bien! tant mieux, ma foi! c'est une chaîne de moins qui m'embarrassera, et ce n'était pas la moins compliquée! Hélas! hélas! ne nous le dissimulons pas, pourtant, c'est de ces chaînes-là qu'est faite la trame de la vie, et quand plusieurs se brisent, l'étoffe se rompt,

Il se fit ramener à son hôtel.

— Lothario est-il rentré? demanda-t-il dans l'antichambre.

— Oui, Excellence.

— Priez-le de venir me parler.

Un moment après, Lothario entra.

— Vous m'avez fait demander, monsieur, dit-il.

— Deux fois, dit Julius. Tu es sorti de bonne heure, ce matin.

— Vous aviez quelque chose à me dire? mon oncle, interrompit Lothario.

— Rien. Je voulais seulement te voir. J'avais besoin de voir un visage ami. J'ai passé une triste matinée. Tu sais bien, Olympia...

— Oui, Olympia, répéta machinalement Lothario, comme songeant à autre chose.

En effet, au moment où le comte d'Eberbach avait fait appeler son neveu, le domestique chargé de porter à Mé-

nilmontant les deux lettres qu'il avait écrites à Frédérique et à Samuel, n'était pas encore de retour. Lothario attendait la réponse avec anxiété, et toute sa pensée était à Ménilmontant.

— Eh bien! continua Julius, Olympia est partie.

— Elle est partie? dit Lothario.

— Pour Venise. Je crains, ami, qu'elle ne fasse dans ma vie un plus grand vide que je ne croyais. Pour le combler, je suis allé tout à l'heure chez la princesse. Justement, elle était de l'humeur la plus maussade que je lui aie jamais trouvée. J'étais mal disposé aussi, de sorte que nous nous sommes brouillés sur le coup. Admires-tu ma chance, mon pauvre enfant? Me voilà désormais parfaitement isolé. Mais tu me restes, toi. Tu conçois mon souci. Toi qui es jeune, heureux et fort, il faut que tu me relèves et que tu me consoles. Tu es le seul être au monde qui me soit attaché. Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, Lothario?

— Sans doute, cher oncle, répondit Lothario préoccupé.

— Qu'est-ce que nous pourrions faire aujourd'hui? reprit Julius. Si tu arrangeais quelque partie, veux-tu? pour toi de plaisir, pour moi d'oubli.

— Certainement, dit Lothario en se dirigeant rapidement vers la porte.

— Eh bien! qu'as-tu donc? s'écria Julius étonné.

— Rien, dit Lothario. J'avais cru entendre qu'on m'appelait. Je me suis trompé.

Il revint, essaya d'écouter son oncle et de lui répondre. Mais sa distraction était plus forte que sa volonté. Il avait beau s'intéresser aux peines du comte d'Éberbach, son

cœur faisait trop de bruit pour qu'il pût rien entendre à l'extérieur. Il lui semblait à chaque seconde que la porte allait s'ouvrir, et il avait des tressaillements subits à l'idée de la lettre qu'il allait recevoir.

Julius remarqua enfin la préoccupation de son neveu, et secoua lugubrement la tête.

— C'est tout simple, se dit-il, je l'ennuie! A son âge, il a en effet mieux à faire que d'écouter les condoléances d'un cœur épuisé. Les rides effarouchent les sourires, et mai ne va pas côte à côte avec novembre. Gardons mon nuage, et laissons lui son rayon.

— Allons, maintenant que je t'ai vu, dit-il à Lothario, tu peux aller à tes affaires ou à tes joies. Va, mon enfant.

Lothario ne se le fit pas dire deux fois ; il serra la main de son oncle, et monta à sa chambre dont les fenêtres, donnant sur la cour, lui permettaient de voir une minute plus tôt le retour du domestique.

Ainsi donc Julius était seul sur terre. Maîtresses, famille, tout l'abandonnait. Christiane était morte; Olympia était partie; la princesse était courroucée; Lothario était jeune! De tous ceux qui s'étaient mêlés à sa vie, un seul être restait auquel il ne se fût pas adressé ce matin, Samuel, Mais Julius connaissait trop Samuel Gelb pour aller lui demander le dévouement qui console. L'ironie et le sarcasme qui désespèrent, à la bonne heure!

Quelle raison donc pouvait le retenir à la vie? Il avait assez pris part aux affaires publiques pour n'y pas trouver matière à appliquer une intelligence d'homme; mais il avait vu de trop près le néant des individualités, et avec quelle facilité les intrigues et les événements brisent ceux

qui se croient le plus nécessaires. Pourrait-il s'attacher réellement à une œuvre que pouvait renverser brusquement le caprice d'une femme? Pouvait-il se vouer à un rêve que la princesse, par exemple, interromprait quand il lui plairait en le faisant rappeler?

Le moyen l'avait dégoûté du but, et il ne s'était pas senti le cœur de s'intéresser à une politique qui exigeait que, pour gouverner un pays, on se fît le pantin d'une femme.

Le comte d'Éberbach était dans un de ces instants où l'on joue volontiers sa vie à pile ou face; mais l'idée du suicide ne lui vint même pas. A quoi bon se tuer? ce n'en était pas la peine. Avec un peu de patience, il sentait qu'il allait mourir.

En ce moment, son valet de chambre entra.

— Qu'est-ce? dit brusquement Julius.

— Quelqu'un demande à parler à Son Excellence, dit le valet.

— Je n'y suis pour personne, répliqua Julius.

Le valet sortit.

Quelques minutes après il revint.

— Qu'est-ce encore? demanda Julius avec impatience.

— Je demande pardon à monseigneur, dit le valet; mais c'est la personne que j'ai déjà annoncée.

— Je vous ai dit que je n'y étais pas.

— Je l'ai dit, Excellence. Mais cette personne insiste, jurant qu'elle a à vous communiquer des choses de la dernière importance, et qu'elle n'a qu'un mot à vous dire, mais que votre existence dépend de ce mot.

— Bah! dit Julius en haussant les épaules. Un prétexte pour passer la porte.

— Je ne crois pas, fit le valet. Cette jeune personne a l'air si émue qu'elle doit être sincère.

— C'est une jeune fille? dit Julius,

— Oui, monseigneur, une toute jeune fille, autant qu'on en peut juger à travers son voile; une Allemande. Elle a avec elle sa gouvernante, une Allemande aussi.

— Que m'importe? reprit Julius. Dites à cette jeune fille que je suis occupé dans ce moment, et que je ne puis la recevoir.

Le valet allait sortir. Julius, changeant d'idée tout à coup, comme les êtres flottants qui ne tiennent à rien, le rappela.

— Après tout, si elle n'a qu'un mot à me dire, qu'elle entre. C'est une femme, et c'est une compatriote. Ce sont deux titres pour qu'elle n'ait pas fait une démarche inutile.

Le valet sortit et reparut aussitôt, introduisant une jeune fille voilée et toute tremblante.

La femme qui accompagnait la jeune fille était restée dans la salle d'à côté.

## XXI

### LE DOIGT DE DIEU.

— Monsieur.... monsieur le comte.... Excellence.... balbutia la jeune fille avec une émotion aussi visible dans la gêne de ses mouvements que dans le tremblement de sa voix.

Bien qu'elle fût cachée par son voile et par sa mante, Julius pouvait reconnaître à sa taille frêle et souple qu'elle était toute jeune.

— Asseyez-vous et remettez-vous, mademoiselle, lui dit-il doucement.

Il la conduisit à un fauteuil et s'assit auprès d'elle.

— Vous désirez me parler, dit-il.

— Oui, fit-elle. D'une chose très-grave. Mais il faudrait que personne ne pût entendre.

— Soyez tranquille, mademoiselle. J'ai déjà donné l'ordre ; mais je vais le répéter, pour que vous soyez rassurée tout à fait.

Il sonna, et dit au valet de chambre que personne, sans exception, n'entrât, sous quelque prétexte que ce fût.

— Maintenant, mademoiselle, dit-il, nous pouvons causer librement.

Puis, voyant qu'elle était encore toute tremblante, il se mit à parler pour lui donner le temps de se remettre.

— Pardon, mademoiselle, de vous avoir fait attendre et insister. C'est que ma vie est pleine, ou vide, si vous aimez mieux. J'ai mille soucis insignifiants et mille affaires creuses, qui sont comme les conditions de mon existence.

— C'est moi, monsieur le comte, qui espère que vous excuserez mon insistance. Mais, comme je vous l'ai fait dire, il s'agit d'une question de vie ou de mort. Votre Excellence court, dans ce moment, un danger de mort.

— Rien qu'un ? Oh ! je ne vous crois pas, répondit Julius avec un sourire triste.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi. Le danger de mort que vous m'annoncez me menace probablement du dehors. Mais j'en connais un autre qui est moins loin et auquel je n'échapperai pas ; celui que je porte est en moi.

La jeune fille regarda le comte d'Eberbach.

Ces joues creuses, ces lèvres blanches, ce teint transparent, ce cercle brun autour des yeux, qui seuls vivaient encore, la frappèrent d'une impression douloureuse. Si usé et si expirant que fût le comte d'Eberbach, on sentait que ce n'était pas là le reste d'un homme sans pensée et sans cœur. L'âme avait laissé son empreinte sur son visage, et il y avait encore quelques rayons d'automne sur cette neige prématurée. Malgré toutes les ruines de cette nature autrefois cordiale et généreuse, une habitude d'élégance et de dignité se mêlait sur son front à une expression de bonté réelle, et toute sa personne inspirait irrésistiblement le respect et la sympathie.

Fût-ce l'attraction de cette bonté visible dans les yeux du comte ? Fût-ce la souffrance et la maladie trahies par

cette figure fatiguée et pâlie? La jeune fille, au premier regard, se sentit pénétrée d'un attendrissement étrange, comme si le comte d'Eberbach ne lui était pas étranger, comme si sa maladie la touchait, comme s'il y avait parenté entre elle et la tristesse de ce noble visage.

Mais est-ce que les femmes ne sont pas les sœurs de charité de toutes les misères?

— Oh! monsieur le comte, vous êtes malade? dit-elle.

— Je le crois.

— Il faut vous faire soigner.

— Par qui? dit Julius,

— Par les médecins.

— Oh! ce ne sont pas les médecins qui me manquent, répondit Julius. Je suis à Paris, c'est-à-dire près des maîtres de la science, et je suis l'ambassadeur de Prusse, c'est-à-dire que je puis les payer. Mais on n'est pas soigné que par les médecins, il faut autre chose.

— Quoi donc?

— Les gardes malades. Le fils ou la fille qui vous veille, le frère qui vous soutient, la femme qui vous aime. Il faut, en un mot, un être qui s'intéresse à vous et qui vous y intéresse vous même. Moi, pour qui tiendrais-je à moi? A qui ma vie importe-t-elle?

— A vos amis, dit la jeune fille.

— Des amis! dit Julius.

Et sans rien ajouter, il haussa les épaules.

— Sans doute, poursuivit la jeune fille. Vous avez des amis?

— Non, mademoiselle.

— J'en connais.

— Vous! fit Julius. Qui êtes-vous donc?

— Ne me le demandez pas, dit-elle. Mais ma démarche même n'est-elle pas une preuve que vous avez des amis qui s'intéressent à vous? Je viens vous sauver.

— De quoi?

— Écoutez: Vous êtes d'une association, d'une sorte de conspiration politique....

— C'est possible, dit Julius, la regardant avec défiance.

— Je le sais. Si vous voulez plus de détails, vous avez pris un nom supposé. Vous vous êtes fait appeler Jules Hermelin. Vous voyez que je sais tout.

— Quand cela serait? dit Julius. Eh bien! après?

— Eh bien! vous êtes découvert! On sait que Jules Hermelin est le comte d'Eberbach.

— Comment savez-vous cela? et qui êtes-vous pour avoir pris la peine de venir m'avertir?

— Oh! cela, c'est mon secret, dit la jeune fille. Mais vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Si fait, insista Julius. J'ai besoin de le savoir; d'abord, pour vous remercier. Les cœurs qui s'intéressent à moi sont trop rares pour que je les laisse passer ainsi inconnus devant moi. Je vous en prie, que le service que vous me rendez ait une figure humaine, et que je sache à qui être reconnaissant. Faites-moi cette grâce de lever votre voile.

— Impossible, dit-elle. Et d'ailleurs, à quoi bon? Vous ne m'avez jamais vue; ma figure ne vous apprendrait rien.

— Eh bien, alors, que vous importe de me la montrer ?

— C'est que, dit-elle, vous pouvez me rencontrer plus tard, et alors vous me reconnaîtriez.

— Eh bien !

— Je ne veux pas qu'on sache que c'est moi qui vous ai prévenu, parce que alors on pourrait savoir comment j'ai découvert le secret.

— Je vous en prie, dit Julius.

— Non, c'est impossible, dit-elle.

— En ce cas, reprit-il, je regrette que vous vous soyez dérangée inutilement.

— Inutilement ? fit-elle.

— Oui, poursuivit Julius, inutilement ; car je ne vous crois pas.

— Et pourquoi ne me croyez-vous pas ?

— Si ce que vous m'avez dit était vrai, et si vous étiez venue réellement avec l'intention de me sauver, vous n'auriez pas peur de vous montrer, et cela vous serait bien égal que je puisse vous reconnaître un jour. Le mystère dont vous vous enveloppez m'autorise à soupçonner dans votre démarche..... au moins une arrière-pensée.

— Une arrière-pensée ! laquelle ? demanda la jeune fille toute décontenancée.

— Je ne vous accuse pas, continua Julius. Je ne dis pas que vous m'ayez été envoyée, sous prétexte d'un service à me rendre, pour m'arracher un aveu....

— Oh ! fit-elle, comme blessée.

— Je ne dis pas que, sous une apparence de me faire peur d'un danger imaginaire, quelqu'un essaie de m'arrê-

ter dans ma route. Mais puisque vous vous méfiez de moi, j'ai bien le droit de me méfier de vous. On ne m'arrêtera pas, je suivrai mon chemin comme par le passé, ce sera comme si vous n'étiez pas venue. Si vous vous intéressiez à moi, il serait bien facile de me persuader par un regard sincère et droit. Vous ne voulez pas ? Alors, tant mieux ! s'il m'arrive malheur, je ne tiens pas à la vie. Vous avez le droit de vous cacher, j'ai le droit de mourir.

— Oh ! j'ôte mon voile ! s'écria la jeune fille.

Elle leva son voile, et montra aux yeux ravis de Julius une charmante tête de seize ans qu'il ne connaissait pas, en effet.

— Merci, merci du fond du cœur, mon enfant, dit le comte d'Eberbach. Je vous crois maintenant. Je suis profondément touché de la marque de sympathie que vous avez bien voulu me donner. Vous êtes aussi bonne que vous êtes belle.

La jeune fille rougit légèrement.

— Mais rassurez-vous, reprit l'ambassadeur de Prusse ; je ne cours pas autant de danger que vous craignez. Dans cette conspiration, comme vous l'appelez, j'ai des amis puissants.

— Ah ! ne comptez pas sur eux, ils ne pourront rien, dit-elle.

— Vous les connaissez donc ? demanda Julius.

— J'en connais un, dit la jeune fille. Il a fait, il fera tout pour vous défendre. J'ai été témoin de ses efforts. Mais il ne peut rien. Il ne peut même pas vous dire que vous êtes découvert. Son serment le lui interdit. Heureu-

sement que le hasard m'a mise sur la trace de ces secrets terribles, moi qui ne suis liée par aucun engagement.

Julius se demandait qui pouvait être cette jeune fille, et de quel ami elle parlait.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit.

— Encore une fois, rassurez-vous, mademoiselle. A la dernière extrémité, j'en serais quitte pour faire intervenir celui qui m'a introduit dans la Charbonnerie ; il connaissait mon nom véritable.

— C'est l'ami dont je vous parlais, dit la jeune fille ; il se perdrait sans vous sauver.

— Ah ! je vous connais, s'écria Julius. Vous êtes mademoiselle Frédérique.

— Oh ! monsieur, ne le dites pas, supplia-t-elle, tremblante et presque éplorée. Si mon ami savait jamais...

— Eh bien ! il saurait que vous êtes un ange de bonté et de dévouement comme vous êtes un ange de beauté et de grâce.

La même attraction que Frédérique avait ressentie en regardant le comte d'Eberbach, Julius la ressentit en regardant la figure de Frédérique. On eût dit qu'il y avait entre eux un lien indéfinissable. Ils se voyaient pour la première fois, et il leur semblait qu'ils s'étaient connus de tout temps. Un instinct volontaire les poussait l'un vers l'autre.

— Vous ne parlerez pas de ma visite à monsieur Samuel Gelb, dit-elle. Il faudrait lui expliquer que j'ai surpris un de ses secrets, et il m'en voudrait bien justement.

— Soyez tranquille, chère enfant, je vous promets le silence. C'est bien le moins que je vous doive, ajouta-t-il.

Et il la remercia avec effusion.

Soudain Frédérique tressaillit.

— Ecoutez, dit-elle.

Dans la pièce voisine, la voix de Lothario disait :

— Oh! mais la consigne n'est pas pour l'ami intime de Son Excellence, pour monsieur Samuel Gelb. Je prends tout sur moi, et je vais frapper moi-même à la porte.

— Monsieur Samuel Gelb! s'écria Frédérique toute bouleversée.

On entendit la voix de Samuel.

— Comment! vous ici, madame Trichter?

— Que faire? dit Frédérique.

— Voulez-vous sortir par là? dit Julius en lui montrant une autre porte au fond du salon.

— Mais comment retrouverai-je madame Trichter? Comment expliquera-t-elle sa présence?

— Laissez-moi faire alors, dit le comte d'Eberbach.

Et il alla lui-même ouvrir à Samuel et à Lothario.

## XXII

### CRISES.

Samuel et Lothario poussèrent une exclamation de surprise en apercevant Frédérique.

— Vous ici! s'écria Samuel.

— Mademoiselle Frédérique! dit en meme temps Lothario.

— Oui, dit Julius, mademoiselle Frédérique, qui, poussée par son généreux cœur, a pris la peine de venir ici pour me rendre un grand et réel service.

— Un service? répéta Samuel en regardant Frédérique toute tremblante. Quel service? Je ne croyais pas que Frédérique connût le comte d'Eberbach.

— Nous ne nous connaissions pas il y a une heure, répondit Julius; mais nous avons fait connaissance, et maintenant nous sommes de vieux amis.

— Voilà une amitié nouée bien vite, fit Samuel en fixant son regard profond sur Julius.

— Mais qui ne se déliera pas si aisément, dans mon cœur du moins, et qui me tiendra obligé, tant que durera ma vie... Il est vrai que, probablement, ce ne sera guère.

Un étrange éclair passa dans les yeux de Samuel. Cet improvisateur du mal concevait subitement une idée.

Il recommença sa question.

— En somme, je suis curieux de savoir quelle raison si considérable a pu amener ici Frédérique, sans qu'elle ait cru devoir m'en avertir.

— Tu peux et tu dois tout savoir, reprit Julius, et je te le dirai dès que nous serons seuls. Oh! ne craignez rien, mademoiselle, continua-t-il en rassurant du geste la jeune fille inquiète, vous n'avez rien fait que de noble et de pur, et je vous engage ma parole que Samuel n'aura pour vous que des félicitations et des remercîments. De quoi s'offenserait-il? Je te le répète, mon cher Samuel, je ne connaissais pas plus mademoiselle que mademoiselle ne me connaissait. Ah! je comprends maintenant l'enthousiasme de

Lothario, qui n'avait fait que l'entrevoir, et je comprends aussi le soin jaloux avec lequel tu nous la cachais, méchant avare! Mais, à présent, tu ne nous la déroberas plus. J'enfoncerai tes portes, et j'escaladerai les murs de ton jardin s'il le faut; et, comme elle a su venir à moi sans te le dire, je saurai au besoin aller à elle malgré toi. La reconnaissance ne doit pas être moins forte que le bienfait.

—Mais reconnaissance de quoi? demanda encore Samuel.

— Curieux obstiné! dit Julius. Eh bien! soit! tu le sauras tout de suite, si tu veux venir avec moi quelques minutes dans le cabinet d'à côté.

— Pourquoi pas ici?

— Parce qu'il y a dans cette affaire un secret, et que je ne puis parler ni devant mademoiselle Frédérique, ni devant Lothario.

Samuel hésita un moment à laisser Frédérique et Lothario seuls ensemble. Mais une réflexion le tranquillisa. Il était assez sûr de Frédérique pour savoir qu'après ce qu'il lui avait dit le matin, elle serait la première à décourager les espérances de Lothario. Frédérique ne laisserait certainement personne dire un mot téméraire à la fiancée de Samuel. Et, dès lors, il valait mieux, au contraire, en finir tout de suite, et qu'elle dît elle-même à Lothario qu'il n'avait plus à penser à elle. La réponse à la lettre que Lothario avait écrite le matin serait plus significative et plus définitive, faite par Frédérique que faite par Samuel.

Cependant, un surcroît de précaution ne parut pas inutile à Samuel. Il alla vers la porte du salon par laquelle il était entré avec Lothario, et il appela :

— Madame Trichter!

La vieille gouvernante entra.

— Madame Trichter, lui dit Samuel, vous allez tout à l'heure retourner à Ménilmontant avec mademoiselle Frédérique. Attendez ici avec elle que je sois revenu.

— Viens-tu? dit Julius.

— Me voici.

Julius et Samuel entrèrent dans le cabinet, laissant Frédérique et Lothario tête-à-tête. Hélas! un tête-à-tête à trois.

La présence de madame Trichter gênait visiblement Lothario. Dans ce moment, si près de la lettre qu'il avait écrite, il ne se sentait pas le courage de parler de choses banales; et comment parler du sujet de sa lettre devant un témoin!

Cependant, quand retrouverait-il cette occasion? S'il la laissait échapper, était-il sûr de jamais revoir Frédérique hors de la présence de monsieur Samuel Gelb? Etait-il sûr même de la revoir? Et puis, l'horrible anxiété qui lui serrait la poitrine à l'idée d'apprendre l'impression que lui avait causée sa lettre, l'emportait sur toute considération et sur toute crainte. Il se décida à parler.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix troublée, ç'a été pour moi une grande surprise et une grande joie de vous trouver ici. Mais vous feriez ma joie bien plus grande encore si vous daigniez me permettre de profiter de cette rencontre inespérée pour vous entretenir du seul sujet qui m'occupe le cœur.

— De quoi voulez-vous parler, monsieur? demanda Frédérique un peu réservée et froide.

— J'espère, mademoiselle, que vous vous en doutez, dit Lothario balbutiant presque.

— Je vous assure, monsieur, que je ne m'en doute pas du tout.

— Vous n'avez donc pas reçu la lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire?

— J'ai reçu une lettre de vous, dans laquelle vous me demandiez ma bienveillance pour je ne sais quelle chose sur quoi monsieur Samuel Gelb devait me consulter.

— Et il vous a consultée?

— Il n'a pas jugé nécessaire de me consulter sur une communication où il n'était pas question de moi.

— Où il n'était pas question de vous! s'écria le jeune homme étonné.

— Monsieur Samuel Gelb me l'a dit.

— Et vous a-t-il montré la lettre que je lui ai écrite?

— Ce n'était pas la peine puisqu'elle ne parlait pas de moi.

— Elle ne parlait que de vous! dit Lothario. Je sollicitais de monsieur Samuel Gelb l'autorisation de me présenter chez lui, et c'était... eh bien! c'était pour lui demander votre main.

Frédérique pâlit. Samuel l'avait donc trompée! Les pressentiments de son cœur avaient eu raison. Un flot de joie inonda son âme.

Mais aussitôt elle se souvint, et ce qu'elle avait promis lui revint à la mémoire.

Elle se rappela qu'elle n'était plus libre, et qu'elle était engagée envers l'homme auquel elle devait d'être au monde.

— Merci, monsieur Lothario, dit-elle en luttant contre

son émotion ; merci d'avoir songé à une pauvre fille sans nom et sans fortune, vous noble et riche, vous qui n'avez qu'à choisir entre les plus riches et les plus belles. Je suis bien profondément touchée de votre pensée, je vous assure. L'isolement où j'ai vécu jusqu'ici me rend plus précieuse et plus sensible qu'à une autre cette marque d'estime que vous me donnez?

— Eh bien!

— Mais, quelque sentiment que me fasse éprouver votre démarche, je dois vous arrêter au premier pas d'une illusion qu'il n'est pas en mon pouvoir de réaliser.

— Comment! s'écria Lothario.

— Je ne suis plus libre, monsieur Lothario. Je ne pourrai jamais vous appartenir, par la raison que je ne m'appartiens plus.

— Je m'y attendais! dit Lothario désolé.

Une grosse larme se forma à sa paupière et Frédérique détourna les yeux, comme si elle craignait que l'attendrissement ne la gagnât aussi.

— Ne m'en voulez pas, dit-elle.

— Comment vous en voudrais-je? dit Lothario. Il ne dépend pas de vous de m'aimer.

— Il ne s'agit pas d'aimer, reprit Frédérique. Je vous aimerais, que je n'en serais pas plus libre.

— Oh! moi, dit Lothario, je crois à la toute-puissance de ceux qui aiment. Il n'y a pas d'obstacles qu'on ne surmonte, en le voulant bien.

— Il y en a, répondit-elle. Il y a le devoir, la reconnaissance, le payement d'une dette sacrée. Mais croyez que je

n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi. De loin ou de près, je serai toujours votre sœur.

— Et la femme d'un autre, dit Lothario.

Frédérique baissa la tête, ne trouvant plus de mots pour réfuter une tristesse qu'elle partageait peut-être elle-même.

— Ah ! cela devait être, dit Lothario ; je n'ai jamais eu de bonheur. Mon père était mort quand je suis né ; ma mère est morte avant que j'aie pu la connaître. La perte de ma mère n'eût pas été complète, si je ne vous avais perdue aussi.

— Monsieur Lothario !... s'écria Frédérique, comme entraînée vers lui par un mouvement qu'elle prenait pour de la compassion, et qui devait être de la sympathie.

Elle allait en dire plus, peut-être. Mais à ce moment Samuel et Julius entrèrent.

Samuel jeta un regard rapide sur Frédérique et sur Lothario.

— Bien ! pensa-t-il en voyant l'air d'abattement de Lothario, je ne m'étais pas trompé ; elle lui a ôté toute espérance. Au reste, je saurai par madame Trichter ce qu'ils se sont dit.

Pendant le court entretien des deux jeunes gens, Julius, de son côté, avait tout révélé à Samuel.

— Mais comment Frédérique a-t-elle pu savoir cela ? avait demandé Samuel. J'étais seul dans mon cabinet avec l'envoyé de la Charbonnerie. La chambre de Frédérique est séparée par le palier. Aurait-elle écouté à la porte ? Mais dans quel but ? Il aurait donc fallu qu'elle sût d'avance

que nous allions causer de choses importantes? Enfin, n'importe! le fait est qu'elle a tout entendu.

— Heureusement pour moi! dit Julius.

— Oui, certes! car j'aurais été fort empêché de te sauver. J'aurais bien fait tout ce que j'aurais pu pour cela; j'ai déjà commencé; et, au risque de me compromettre, j'ai parlé pour toi et j'ai répondu de toi.

— Je le sais, interrompit Julius. Frédérique me l'a dit. Pourtant, est-ce que tu m'aurais prévenu?

Samuel connaissait son Julius, et le ton dont la question était faite lui dicta sa réponse.

— Aurais-je pris sur moi cette sorte de trahison? J'en doute, répondit-il. Dans mes idées, l'humanité vaut plus qu'un homme, quel qu'il soit. J'aurais bien risqué pour toi mon sang, mais non la Charbonnerie. Si brave, si loyal et si fort que je te suppose, j'aurais craint, en te révélant le péril, de te donner la tentation de l'éviter à tout prix.

— Tu aurais agi en homme, dit Julius; et j'aurais été le premier à t'approuver. Mais sois tranquille, et n'en veux pas à Frédérique de m'avoir averti, elle, qu'aucun serment ne liait. Sa démarche n'a pas compromis l'association, sois-en persuadé, et je n'aurai besoin de dénoncer personne pour me tirer d'affaire. J'ai un moyen de me préserver qui ne coûtera pas un seul cheveu à un seul de tes frères. Tu peux remercier Frédérique en toute sécurité.

— A la bonne heure! dit Samuel pensif. Maintenant, parlons d'Olympia. Est-elle partie? L'as-tu revue?

Julius fit comme s'il n'avait pas entendu l'interrogation.

— Mais quel ange tu nous cachais! reprit-il. Si tu sa-

vais comme ta Frédérique a été charmante et bonne ! Quel trésor de candeur, de beauté et de grâce que cette jeune fille !

— Tu trouves ? dit Samuel d'un ton singulier.

— Dans quel ciel, démon, as-tu rencontré une pareille créature ? continua Julius. Je n'ai jamais tant cru à la parenté des âmes que depuis une heure. Il me semble que Frédérique n'est pas pour moi la première venue. Est-ce souvenir, est-ce pressentiment ? sa physionomie, l'accent de sa voix, tout en elle a remué soudain dans mon cœur des fibres que je croyais mortes.

— Comme tu t'allumes ! dit Samuel, qui écoutait et qui réfléchissait ; tu en parles comme un amoureux !

— Amoureux ! dit Julius en secouant la tête, tu sais bien que cela n'est plus de l'âge ni du caractère que m'a faits la vie. Le temps est passé. Mais il y a autre chose que l'amour. Il y a la sympathie profonde, intime, dévouée. De toutes les femmes que je connais, Frédérique est assurément celle qui répond le mieux chez moi à ce besoin d'affection... comment dirai-je ? paternelle, qui survit dans l'âme à l'amour éteint.

— L'autre jour, c'était Olympia, dit Samuel. O la changeante nature ! La girouette de ton cœur tourne à toutes les brises.

— Non, dit Julius, Olympia, ce n'était pas la même chose. D'abord, je n'ai jamais aimé chez Olympia que le souvenir d'une morte, une ombre, un fantôme.

— Et la princesse, est-ce aussi une ressemblance que tu adorais en elle ?

— Oh ! dit Julius, ne me parle pas de ces faux caprices

qui s'éveillent quand sommeille la passion vraie. Je t'ai déjà dit que, depuis Christiane, je n'avais aimé personne. Pour ce qui est de la princesse, j'ai rompu avec elle ce matin même. Quant à Olympia, elle n'est plus à Paris.

— Partie ! Tu l'as laissée partir ? dit Samuel.

— Assez sur ce sujet, je t'en prie, répondit Julius, qui devint pâle. En ce moment, Olympia roule vers Venise. Eh bien ! je ne courrai pas après elle ! Mais à quoi penses-tu, Samuel ? Tu as l'air d'un conspirateur qui médite la mort du tyran.

— Rentrons auprès de Frédérique, reprit Samuel sans sortir de sa préoccupation.

— Attends, dit Julius.

Le comte d'Éberbach alla à un meuble d'ébène ciselé de dessins charmants, l'ouvrit, et prit, dans un tiroir que fermait un secret, un admirable collier de perles fines.

— Viens, maintenant, dit-il.

Ils rentrèrent dans le salon. Julius alla à Frédérique.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici un collier qui a pour moi ce prix unique qu'il a appartenu à ma mère, et qu'il a été porté par ma femme. Je l'aurais donné à ma fille, si Dieu m'en avait accordé une. Vous avez été pour moi si dévouée et si filiale, que je vous demande la permission de vous l'offrir. Ce sera pour votre parure de noces.

Ce dernier mot fit rougir Frédérique et lui mit aux yeux un sourire triste.

Elle voulut d'abord refuser.

— Je suis pénétré de votre bonté, monsieur le comte, dit-elle ; mais je suis trop pauvre pour porter des bijoux de cette valeur.

Julius insista avec grâce et prière.

— Allons, Samuel, prie avec moi, et dis à mademoiselle qu'auprès de sa figure ce collier sera pauvre.

— Frédérique aurait tort de refuser, après ce que tu lui as dit, intervint Samuel. Ce ne serait pas un collier qu'elle refuserait, ce serait un père.

— Voulez-vous être ma fille? répéta Julius.

— Oh! merci! j'accepte, dit Frédérique en prenant le collier.

— C'est à moi à dire merci, s'écria Julius ravi. Mais puisque vous êtes en train de m'accorder ce que je vous demande, j'ai encore quelque chose à solliciter. Je vous en prie, ne nous quittons pas aujourd'hui. J'ai cruellement souffert ce matin. Finissons du moins, ensemble et dans la joie, cette journée commencée dans la solitude et la douleur.

— Accordé, dit Samuel.

— Tu es un ami! reprit Julius. Sans vous, je ne sais pas trop ce que je serais devenu. Lorsque mademoiselle Frédérique est arrivée, je me sentais dans un état de prostration et d'abattement où je n'étais pas encore tombé. J'ai vraiment besoin de ne pas rester seul aujourd'hui. Voici l'heure du dîner. Vous allez dîner avec moi en famille.

— Tout ce que tu voudras, répondit Samuel.

— Merci.

Julius sonna et donna les ordres. Un quart d'heure après, un domestique vint annoncer que Son Excellence était servie, et l'on passa dans la salle à manger.

Julius fut gai, mais il mangea peu. La nuit passée à la *vente*, le départ d'Olympia, la rupture avec la princesse,

la brusque apparition de Frédérique dans sa vie, c'étaient là plus d'émotions que n'en pouvait supporter, en une seule journée, sa nature épuisée. Il était las et faible. Frédérique prenait soin de lui comme une fille, s'inquiétait de lui, le forçait à manger et à parler, et Julius, pour lui complaire, tâchait de se contraindre à l'enjouement et au sourire.

Mais tous les efforts qu'il faisait le fatiguaient encore, et il retombait de plus en plus éteint et brisé.

Ce n'était pas Lothario qui était capable de mettre de l'entrain dans le dîner. De tout ce qu'on disait, il n'entendait que ce que lui avait dit Frédérique dans le moment où ils étaient restés seuls. Elle ne pouvait être à lui ! elle était liée à un autre ! A qui ?

Toutes ces idées se lamentaient dans sa tête, et il fixait sur son assiette, à laquelle il ne touchait pas, des yeux mornes et désespérés.

Samuel, seul, parlait, mangeait, vivait. Mais sous sa verve, un spectateur attentif aurait remarqué une sorte de résolution étrange et sombre. De temps en temps, il regardait Frédérique et Julius d'un air moitié douloureux, moitié menaçant.

A la fin du dîner, Julius, à l'aide de sa volonté et à l'aide du vin, s'anima un peu. Le sang remonta à ses joues pâles. Ses yeux se rallumèrent. Il causa de tout, de la diplomatie, de la cour de Vienne, de son adolescence avec Samuel et de leurs exploits à l'Université.

Il parlait avec une vivacité fébrile, dont Samuel parut s'inquiéter plus que de son apathie d'auparavant.

Samuel jeta un regard sur les pommettes des joues de Ju-

lius, et eut un froncement de sourcil en les voyant si ardentes.

Heureusement le dîner finissait.

On se leva de table, et le comte d'Eberbach offrit le bras à Frédérique pour rentrer au salon. Mais, au moment où ils venaient de passer la porte, Frédérique sentit tout à coup le bras du comte se raidir et s'arracher du sien.

Julius porta la main à son front, murmura :

— Oh ! je me sens mal, très-mal !

Et, avant qu'on eût pu le retenir, tomba à la renverse.

Samuel et Lothario se précipitèrent.

Au bruit, les domestiques étaient accourus.

— Vite ! s'écria Samuel ; c'est une congestion cérébrale. Pas un moment à perdre. Portons-le sur son lit.

Samuel et Lothario prirent Julius eux-mêmes et le portèrent dans sa chambre.

Samuel dit ce qu'il fallait faire, ordonna et se multiplia. Avant qu'un médecin pût être appelé, il prit sur lui de mettre en œuvre les réactifs les plus violents, et, au bout d'une heure, Julius reprit un peu connaissance.

En ouvrant les yeux son premier geste fut de chercher quelqu'un qui n'était pas dans la chambre.

Samuel comprit son regard.

— Tu demandes Frédérique, n'est-ce pas? dit-il.

Un signe imperceptible de Julius répondit oui.

— Allez la chercher au salon, dit Samuel à un domestique.

Frédérique accourut.

— Sauvé ! lui dit Samuel.

— Ah ! Dieu m'a exaucée ! s'écria Frédérique.

— Vous avez donc prié pour moi ? demanda Julius d'une voix faible et lente.

— Oh ! oui, j'ai prié et de tout mon cœur !

— Eh bien ! vous m'avez sauvé tous, vous par votre prière, toi par ta science, Samuel, et toi, Lothario, par tes soins. Tous, je vous remercie.

— Ne parle pas tant ! dit Samuel.

— Si ! un mot encore. Promettez-moi tous deux, Frédérique et Samuel, que vous ne me quitterez pas plus que Lothario. Vous voyez que, si vous n'aviez pas été là, j'étais mort. Vous êtes nécessaires à ma vie ; ne vous en allez pas si vous voulez que je vive.

— Tu épuises tes forces avec toutes ces paroles, reprit Samuel.

— Je me tairai quand vous m'aurez promis de ne pas vous en aller.

— Voyons, nous te le promettons, répondit Samuel. Calme-toi. Nous ne te quitterons que guéri et debout.

— Merci ! dit Julius en laissant retomber sur son oreiller sa tête pâle et maigrie, mais où se dessina un sourire.

## XXIII

### COUSIN ET COUSINE.

Dans ce même mois d'avril, quelques jours après les incidents que nous venons de raconter, la campagne de Landeck et d'Eberbach était charmante à voir.

La gaieté du printemps était partout. Un air tiède et vivifiant hâtait l'éclosion des premières feuilles, et le clair soleil rajeuni riait à la verdure qui grimpait à travers la côte.

Au milieu des roches dont la sévérité s'adoucissait aux caprices de la mousse et du lierre, une figure, roche elle-même, immobile et muette, était accroupie, la tête dans ses mains. Autour de cette femme, des chèvres couraient, sautaient et dansaient.

C'était Gretchen.

Tout à coup la chevrière tressaillit et leva la tête.

Dans la route qui était à ses pieds, elle avait entendu une voix chanter. Cette voix, inculte et naïve, chantait une chanson bohémienne qui remonta brusquement au cœur de Gretchen, comme un souvenir de son enfance. Elle avait certainement entendu cette chanson-là quand elle était toute petite. En un instant elle revit tout le passé ; sa vie errante lui revint dans le refrain. Oui, c'était bien l'air avec lequel on l'avait bercée ; trente ans avaient pu s'écouler depuis sans en effacer une note dans son âme. Elle l'y retrouvait tout entier. Oh ! l'on n'oublierait pas en cent ans les chants que vous a chantés votre mère !

Gretchen se dressa et se pencha sur la route. Elle voulait voir celui qui lui rapportait ainsi toute son enfance dans un couplet.

Elle aperçut un étranger qui sembla à la naïve paysanne vêtu avec un grand goût et un luxe supérieur.

Il avait, en effet, un gilet rouge vif, un pantalon bleu clair brodé d'agréments blancs, et une cravate jaune à paillettes d'or.

L'étranger venait droit à elle. En l'apercevant il fit un mouvement de joie, comme un homme qui trouve ce qu'il cherche.

Mais il réprima aussitôt ce mouvement.

— Oh ! des chèvres ! s'écria-t-il dans un mauvais allemand patoisé d'italien et de français ; quel bonheur de rencontrer des chèvres !

Il s'élança avec une prestesse inouïe sur la pointe des roches, et bondit jusqu'à Gretchen, qu'il salua. Puis il se mit à caresser gravement celles des chèvres qui n'avaient pas pris la fuite à sa vue.

— Vous aimez les chèvres ? dit Gretchen, singulièrement intérressée par ce personnage bizarre.

— Les chèvres et les rochers, répondit l'inconnu, c'est tout le charme de ma vie. Quant aux chèvres, je les aime pour deux raisons : D'abord à cause de leur légèreté et de leurs cabrioles. Voyez-vous, madame, ces chèvres, qu'on appelle des bêtes, réalisent, dès leur naissance et sans nulle peine, l'idéal des tours de force et d'agilité que les hommes les plus honorables n'atteignent pas toujours en toute une vie de sueurs et d'études. Moi, toute mon ambition, depuis que je suis au monde, a été de parvenir à leur ressembler. A force de science, je me suis rapproché de leur instinct. Je suis une chèvre.

Et, pour donner un échantillon de son savoir à la chevrière :

— Tenez, dit-il, en lui montrant une chèvre qui sautillait au rebord extrême du précipice.

Et, se mettant à quatre pattes à la place même de la charmante bête, il se mit à tourbillonner sur lui-même.

— Arrêtez ! cria Gretchen effrayée.

— Vous voyez, dit l'étranger revenant, comme les chèvres sont supérieures aux hommes : quand c'était votre chèvre, vous n'aviez pas peur. Vous l'estimiez plus que moi.

La sauvage Gretchen était un peu émerveillée et effarouchée de ces manières pétulantes. N'importe, ce vif et souple personnage plaisait, sans qu'elle sût pourquoi, à cette fille patiente et rigide.

— Je vous disais, reprit l'étranger, que j'aimais les chèvres pour deux raisons : la deuxième, c'est leur humeur vagabonde. Elles ne peuvent tenir en place. Par là encore nous nous ressemblons. Les chèvres sont les bohémiennes des animaux.

— Vous êtes Bohémien? demanda Gretchen, subitement attachée.

— Jusqu'au bout des ongles.

— Ma mère aussi était Bohémienne, dit la chevrière.

— Vrai ? Mais alors nous sommes de la même race.

Ce rapport établit vite entre eux une sorte d'intimité.

— Ah ! j'avais bien besoin de trouver ici quelqu'un qui me comprît ! s'écria le Bohémien.

Ils causèrent longuement de la Bohême, de la vie en plein air, des chèvres, du bonheur de ne pas être empilé dans les maisons des villes, de la joie de croître librement avec les arbres et les plantes, et d'avoir du moins à l'âme des ailes que les oiseaux seuls ont au dos.

Puis tout à coup l'étranger s'aperçut qu'il avait oublié l'heure.

— On m'attend, dit-il. Mais j'espère bien que notre con-

naissance ne se terminera pas là. Nous sommes de vieux amis maintenant. Où vous reverrai-je demain ?

— Ici, dit Gretchen, à la même heure.

— A la même heure. Ce n'est pas moi qui y manquerai. Mais je me sauve. Je vais être grondé pour être resté si longtemps.

Et, saluant la chevrière, il se mit à dégringoler de rocher en rocher, à la grande terreur de Gretchen, qui crut qu'il arriverait en morceaux. Mais il tomba lestement sur les pieds, fit un nouveau salut, et se mit à courir dans la route, au tournant de laquelle il disparut un instant après.

Le lendemain, l'étranger et Gretchen furent exacts au rendez-vous.

Ils causèrent, comme la veille, des choses communes et des instincts communs qu'ils avaient dans leur passé et dans leurs cœurs.

Au moment de se quitter, l'étranger demanda encore à revoir Gretchen le lendemain.

— Vous logez donc à Landeck ? demanda la chevrière.

— Oui, nous y sommes pour quelques jours encore.

— Vous n'êtes pas seul ?

— Non, je suis avec ma sœur. Nous venons de Paris et nous allons à Venise. Ma sœur est une très-fameuse cantatrice qui tire de son gosier autant d'argent qu'elle veut. C'est pour cela que vous me voyez ce beau gilet rouge qui a tant attiré votre attention hier. Je peux m'acheter autant de gilets rouges que je veux. On l'attend à son théâtre. Mais elle a voulu prendre par le Rhin et par la Suisse. Fantaisie d'artiste. En arrivant à Landeck, le pays lui a

plu, elle a voulu s'y arrêter, et elle m'a prévenu que nous resterions ici quelque temps.

Qu'est-ce qui peut la retenir ici ? dit Gretchen.

— Ce château, dit l'étranger, en montrant le château d'Eberbach, dont la silhouette se détachait à gauche sur le ciel lumineux. Ma sœur est une savante, que cela intéresse de regarder comment les pierres sont taillées. Elle prétend que ce château est plein de meubles rares et historiques qu'il faudrait vingt ans pour admirer en détail. Elle s'amuse à un tas de décorations, de menuiseries et d'architectures, que j'en ai eu la migraine pour avoir essayé d'y aller une fois avec elle. Ma foi, maintenant, je la laisse y aller seule. J'aime mieux l'air et les bois. Je n'ai pas un estomac à digérer les pierres.

Gretchen secoua la tête.

— Ah ! oui, dit-elle, à présent les domestiques montrent la maison pour de l'argent à qui veut la voir. Le château est aux passants. Après cela il font bien. Le maître l'abandonne. Puisqu'il n'en veut plus, elle est à qui veut la prendre. Ah ! cette maison si vide a pourtant été pleine de joie.

— Qu'est-ce donc qui s'est passé dans ce château ? demanda le Bohémien.

— Des choses bien gaies et des choses bien lugubres, dit Gretchen.

Et elle raconta la douloureuse histoire de ces amours et de ces morts, toujours vivante dans son cœur.

Le temps et l'exaltation naturelle à ses idées avaient ajouté à ces joyeux et funèbres événements une sorte de poésie mystique. Toute cette histoire de Julius et de Christiane était pour elle comme une légende.

Le rôle de Samuel y était formidable et étrange. Samuel y avait les proportions de Satan. C'était le génie du mal, trouvant plaisir à contrarier les prospérités humaines, et faisant taire, avec son ricanement diabolique, les chants et les baisers des anges.

Cependant ce démon, dans son récit, semblait plus méchant, en somme, à travers la haine de la conteuse que par ses propres actes, car Gretchen se garda de parler des violences de Samuel, et de l'enfant, et de la cause du suicide de Christiane.

Quand le nom de Christiane lui venait aux lèvres, des larmes lui venaient aux yeux. On sentait que sa tendresse avait survécu tout entière à la pauvre morte, et que leurs deux cœurs étaient restés indissolublement unis à travers la profondeur de l'abîme.

— Non, s'écria-t-elle, Christiane n'est pas morte. Elle vit en moi et ailleurs. Et ce qui survit d'elle vengera ce qui en est mort. Qu'elle dorme en paix, nous sommes là pour elle, et le méchant ne nous échappera pas !

Un fauve éclair jaillit de sa prunelle à ces mots :

— Adieu, dit-elle. A demain, si vous êtes encore à Landeck. Assez pour aujourd'hui. Quand je pense à ce Samuel, ma haine me rajeunit de dix-sept ans, et j'en ai pour un jour à ne plus pouvoir parler d'autre chose. A demain.

Et, se levant, elle s'enfonça dans les roches de la côte, où ses chèvres la suivirent.

Le lendemain, le Bohémien la trouva souriante et radoucie.

Elle vint à lui la première.

— Je vous ai quitté brusquement hier, dit-elle. C'est

qu'il y a des choses auxquelles je ne puis pas penser de sang-froid. Ne parlons plus de cela, oublions ce château et tout ce qui s'est fait ici. Causons de votre passé, à vous, de votre patrie errante, de la vie libre et voyageuse que j'ai menée comme vous toute petite. Oh ! j'ai dans l'esprit bien des souvenirs confus de belles villes pleines de soleil; de forêts qui étaient comme des églises, dont les troncs d'arbres étaient les orgues; des montagnes, vrais autels du bon Dieu. Quelle est, de toutes les villes que vous avez vues, celle que vous aimez le mieux ?

— Venise, dit l'étranger.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est une ville qui ne ressemble pas aux autres, une île toute seule dans l'immensité des eaux. On y est en pleine mer.

— Une ville où il y a de l'eau dans les rues, n'est-ce pas ? dit Gretchen, comme cherchant à préciser une image qui lui revenait dans la mémoire,

— Oui, dit le Bohémien. Une ville bâtie par les poissons.

— Oh ! je m'en souviens, fit-elle. Et de grandes places ! et des grands palais ! Ma mère aussi aimait Venise.

— Votre mère y a habité ? Comment s'appelait-elle ?

— Elle s'appelait, de son nom de famille, Gamba.

— Gamba ! s'écria le Bohémien. Mais c'est mon nom aussi.

— Vous vous nommez Gamba?

— En toutes lettres. Mais attendez donc. Votre mère ne vous a-t-elle jamais parlé d'un frère qu'elle avait ?

— Très-souvent, dit Gretchen, Mais elle s'était fâchée avec son père pour avoir aimé quelqu'un malgré lui. Alors

elle avait pris la fuite et n'avait plus donné de ses nouvelles à son père ni à son frère. Et puis, l'homme qu'elle aimait est mort, lui laissant une fille, qui est moi-même. Elle allait me portant de ville en village, gagnant misérablement sa vie, quand un saint homme, pasteur à Landeck, l'a recueillie, l'a instruite dans sa religion, et l'a nourrie jusqu'à sa mort. Elle n'a plus quitté ce pays.

— C'est donc pour cela que nous l'avons cherchée inutilement partout.

— Comment ?

Gamba lui-même, aussi stupéfait que ravi de la providentielle rencontre, reprit tout ému :

— Gretchen, le frère de votre mère était mon père.

— Est-ce possible ? s'écria Gretchen.

— C'est certain. Vous allez voir. Mon père aimait très cordialement sa sœur, dont le départ lui causa un vif chagrin. Il n'osa trop rien dire, tant que son père fut au monde. Mais le vieux ne fut pas plus tôt sous terre, que mon père se mit à courir le pays dans l'espérance de retrouver sa sœur. Je crois, ma parole, que nous avons fait toute l'Europe, moins ce trou de Landeck. En mourant, il me recommanda encore de continuer ma recherche. J'arrive trop tard pour ma tante, mais au moins je trouve sa fille. Donnez-moi une bonne poignée de main, Gretchen, vous êtes ma cousine-germaine.

— C'est bien vrai ? demanda Gretchen défiante.

— Je vous montrerai demain mon passeport, qui vous prouvera que je m'appelle bien Gamba. D'ailleurs, quel intérêt aurais-je à vous tromper ?

— C'est juste, dit la chevrière.

Et elle lui tendit la main, qu'il serra fraternellement.

— Eh bien! reprit-elle, puisque nous voilà cousins-germains, votre sœur est ma cousine. Est-ce que je ne la verrai pas?

— Impossible, dit Gamba embarrassé. Ma sœur est une personne fantasque et passablement fière. Tel que vous me voyez, elle me renie très-souvent. Les succès qu'elle a eus sur les théâtres l'ont rendue hautaine, et il faut qu'elle soit ma sœur pour que je lui pardonne la manière dont elle est quelquefois avec moi. Elle est descendue chez un aubergiste nouvellement établi à Landeck, et tout le temps qu'elle ne passe pas au château à étudier les grimaces des bonshommes de bois ou de pierre sculptés sur les meubles ou sur les murs, elle le passe, enfermée dans sa chambre, à apprendre une partition nouvelle que son directeur lui a envoyée. Mais vous me direz : Qu'est-ce que c'est que cela, un directeur et une partition? Ce serait trop long à vous expliquer. Laissons donc ma sœur tranquille et parlons de vous : il me semble que j'ai des choses à vous dire.

A ce moment, Gretchen dressa vivement la tête. Elle avait entendu, dans le sentier creusé entre les roches, un bruit de pas.

Elle s'avança un peu et vit venir une femme voilée qui se dirigeait du côté du château.

Le voile cachait absolument tout le visage de la femme dont le corps était enveloppé d'un châle épais.

— C'est votre sœur? dit Gretchen à Gamba, sans le lui demander, et comme avertie par un instinct infaillible.

— Oui, dit Gamba.

Olympia s'approchait, grave et muette, sans voir Gamba ni Gretchen, cachés tous deux par un creux de rocher.

Tout à coup, elle se trouva en face d'eux.

En apercevant Gretchen elle parut éprouver une commotion.

Gretchen, elle, était profondément émue. Elle ne se raisonna pas, elle ne résista pas. Prise d'un besoin impérieux d'arrêter cette femme voilée et de lui parler, elle s'élança :

— Madame ! s'écria-t-elle.

Mais la main nerveuse de Gamba lui saisit le bras.

— Cela offenserait ma sœur ! dit-il.

Et il retint la chevrière.

Olympia continua sa route, et descendit jusqu'au bout du sentier sans même se retourner une fois.

Gretchen se remit un peu.

— Pardonnez-moi, Gamba, ç'a été plus fort que moi ! dit-elle. Je ne sais pas ce que j'ai ressenti en voyant votre sœur; mais, si vous ne m'aviez pas retenue, j'aurais couru à elle, et levé, je crois, son voile. J'avais besoin de voir son visage.

— Heureusement que j'étais là, dit Gamba. Elle vous en aurait voulu fièrement.

— Qu'est-ce que j'avais donc, vraiment ? reprit Gretchen. Quelque chose s'est bouleversé en moi. Il vient si peu de monde au château maintenant ! Monsieur Lothario y apparaît de loin en loin, et c'est tout. Monsieur le comte d'Eberbach, jamais. Et puis, cette femme en voile noir, en deuil, ne disant rien, comme une statue qui marche !... Il m'a semblé voir l'âme en peine de ma pauvre Christiane,

venant visiter le château qui a abrité son amour, tout son bonheur et tout son malheur.

## XXIV

### UN HÉRITAGE IMPRÉVU.

Au rendez-vous du lendemain, Gamba arriva tout triste.

— Qu'est-ce que vous avez donc? lui demanda la chevrière.

— J'ai, dit-il, que nous partons.

— Quand?

— Dans une heure.

— Déjà? s'écria-t-elle.

— Ah! fit-il les larmes aux yeux, voilà un mot dont je vous remercie. Mais, allez, c'est encore bien plus *déjà* pour moi que pour vous. Hélas! ma sœur m'emmène. Mais, avant de partir, j'ai deux choses à vous dire.

— Quoi donc?

— Premièrement, j'ai un compte à régler avec vous.

— Un compte?

— Un compte d'argent.

Gretchen fit un mouvement.

— Attendez, reprit Gamba. Mon grand-père, qui était votre grand-père aussi, faisait d'assez bonnes recettes, et, comme il n'était pas mal avare, il en résulte qu'il a laissé

quelques sacs dans sa paillasse. Son héritage n'a pas été loin de dix milles florins.

— Dix mille florins ! dit Gretchen.

— Dix mille, dont la moitié naturellement revenait à votre mère. Comme elle n'était pas là lorsque le vieux a trépassé, mon père a fait deux parts de la somme : cinq mille dans une poche, cinq mille dans l'autre. Ce qu'il a fait de sa part, Dieu et les cabaretiers le savent. Mais, quant à celle de votre mère, il se serait fait hacher en morceaux plutôt que d'y toucher. Elle est entière, pas une baïoque n'y manque. Mon père a suivi son père, et je suis resté avec le dépôt. Votre mère n'est plus là pour que je le lui restitue ; c'est donc à vous qu'il revient. Tenez.

Gamba tira de sa poehe une bourse de cuir.

— Les cinq mille y sont, dit-il. en bon or. Ils vous appartiennent... Prenez-les.

Et il tendit la bourse.

Gretchen la repoussa.

— Non, dit-elle. Gardez cet argent. Qu'en ferais-je dans ces rochers où je ne connais que mes chèvres ? Vous qui allez dans les villes, vous en avez plus besoin que moi.

— C'est à vous, insista Gamba.

— Je vous le donne, répéta-t-elle.

— Je ne l'accepte pas, reprit-il. J'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut. Ma sœur gagne tout ce qu'elle veut, et ce ne sont pas les florins qui nous manquent, je vous le promets. Aurais-je des pantalons bleus brodés de blanc comme celui-ci, si l'argent me manquait ? Je pourrais me faire ferrer en or, comme la mule du pape. Prenez cette bourse, ou

je la jette dans un de ces trous où elle sera perdue pour tout le monde.

— Eh bien! j'accepte, dit Gretchen, enfin décidée.

Elle prit la bourse.

Gamba fit le soupir de satisfaction profonde d'un diplomate qui a réussi dans sa première mission.

Et Gretchen reprit :

— Vous êtes un honnête garçon de m'avoir gardé ma part, et de m'avoir cherchée. Après tout, cet argent me servira. Je ne suis pas avare, Dieu merci! mais depuis plusieurs années, je fais tous les ans un voyage à Paris, et, si peu que je dépense, j'ai bien de la peine à mettre de côté la petite somme qui m'est nécessaire pour ne pas mourir de faim. Je vais déposer la bourse que vous me donnez chez le pasteur de Landeck, et, grâce à vous, je n'aurai plus besoin de m'assujettir pour gagner de l'argent, à certains services et à certaines obligations qui gênaient mon indépendance et ma sauvagerie. Merci.

— Vous allez à Paris tous les ans? demanda Gamba.

— Oui.

— C'est un drôle de goût. Moi, je n'y suis allé qu'une fois, et je vous assure que je n'ai pas envie d'y remettre les pieds. C'est une belle ville, mais c'est une ville.

— Ce n'est pas par plaisir que j'y vais? dit la chevrière.

— Pourquoi donc alors?

— Par devoir. Mais ne m'en demandez pas davantage. C'est mon secret. Je ne puis le dire à personne.

— Pas même à votre cousin?

— Pas même à mon cousin. Je n'en parle qu'aux morts.

— Pas même à votre... commença Gamba.

Et il s'arrêta tout court.

— A mon... demanda Gretchen.

— Rien, dit Gamba, balbutiant.

Il y eut un moment de silence.

— Vous aviez, reprit Gretchen, une seconde chose dont vous vouliez me parler ?

— C'est justement cela, dit Gamba ému et embarrassé. Voilà. Je voudrais trouver des mots pour vous dire ce que j'éprouve, mais je ne sais pas comment. C'est la première fois que cela m'arrive. Je suis tout je ne sais quoi. Vous devriez bien m'aider.

— A quoi ?

— A vous dire que... je vous aime.

— Que vous m'aimez ?

— Ma foi, oui, le mot est lâché. Je me suis habitué à vous, voilà tout. De vous voir tous les jours, vous ici, vos chèvres là, elles commençaient à m'aimer, elles; tenez, en voilà une qui me lèche les mains ; chère petite, va ! Eh bien, je me suis figuré, comme un imbécile, que c'était pour toute la vie, que cela n'allait jamais finir, et que nous causerions comme cela tous les jours. Eh bien ! il faut que je parte. Ah! que le diable emporte les théâtres, les directeurs, l'orchestre et toute la musique ! Je voudrais qu'un grand tremblement renfonçât toutes les villes au fond de la terre ! Vraiment, je vous aime tant, que je voudrais ne vous avoir jamais connue. Ou bien, non, j'aime encore mieux vous avoir connue, et être triste.

— Pauvre garçon ! dit la chevrière, touchée malgré elle.

— Vous me plaignez, reprit Gamba ; vous faites bien.

Vous êtes bonne. Alors, promettez-moi que vous ne m'oublierez pas.

— Je vous le promets.

— Et que vous désirerez que je revienne ?

— Je vous le promets encore.

— D'abord, si vous le désirez, je reviendrai. Et quand même vous ne le désireriez pas, je reviendrais tout de même.

Gretchen sourit.

— Si cela vous fait tant de peine de partir, dit-elle, pourquoi ne restez-vous pas ?

— Je dois tout à ma sœur, répondit avec mélancolie Gamba ; elle me demande de l'accompagner, disant qu'il n'est pas convenable qu'elle coure toute seule les grandes routes. Elle est assez belle et assez riche pour tenter les voleurs de toute espèce. Mais soyez tranquille, je vais m'ennuyer beaucoup là-bas ; elle verra que je suis triste, et, comme elle est très-bonne au fond, elle me permettra de revenir, et, une fois lâché, si vous me permettez de rester, vous verrez que je ne partirai jamais d'ici. Ce pays me plaît, j'en aime les chèvres. Je m'y fixerai volontiers.

— A bientôt alors, dit la chevrière en lui tendant la main.

— A bientôt, Gretchen. Oh ! l'année ne se passera pas sans que vous me revoyiez, et sans que je vous demande quelque chose.

— Quelle chose ? lui dit-elle.

— Vous le saurez, dit Gamba. Vous êtes déjà ma cousine ; mais... mais...

— Nous causerons de tout cela quand vous reviendrez,

interrompit Gretchen. Mais partez content, et soyez sûr que je penserai très-souvent à vous.

— Adieu, dit Gamba.

Et il eut un air gêné que la chevrière remarqua.

— Qu'avez-vous ? dit-elle.

— J'ai, reprit le pauvre garçon, que voici l'instant de vous quitter, et que je voudrais bien emporter un souvenir de vous.

— Quel souvenir ?

— Oh ! rien ; ce que vous voudriez : un brin d'herbe que vous auriez cueilli.

— Non ! s'écria Gretchen assombrie. Pas d'herbes ni de plantes. Cela nous porterait malheur. Les fleurs me haïssent, et je les hais...

— Vous ne me donnerez donc rien ? dit Gamba tout attristé.

— Si ! je vous donnerai quelque chose.

— Vrai ? fit Gamba.

— Embrassez-moi, mon cousin.

Gamba appuya énergiquement ses lèvres ravies sur les joues brunes de la chevrière.

— Diable et tonnerre ! Je suis très-gai ! s'écria-t-il avec une larme dans les yeux.

Et, se précipitant sur les chèvres l'une après l'autre, il les embrassa toutes.

— Adieu, vous aussi, dit-il. Vous êtes bonnes. Vous avez donné à votre maîtresse l'exemple de m'aimer.

Il se retourna vers Gretchen.

— Au revoir, dit-il. Finissons là-dessus. Nous ne trou-

vorions rien de mieux. J'emporte cela. J'aime encore mieux cela qu'un brin d'herbe. Adieu... A bientôt.

Et il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée des yeux de Gretchen.

Gretchen resta pensive.

— C'est un honnête garçon, pensa-t-elle. Il reviendra. Aimée de lui! Voudrais-je et pourrais-je l'être? N'importe, je pourrais compter sur lui au besoin, et je ne serais plus seule maintenant, s'il fallait protéger la fille de ma chère Christiane.

## XXV

### QUE L'AMOUR RESSEMBLE BEAUCOUP A LA HAINE.

Samuel avait tenu la promesse qu'il avait faite à Julius : Il avait installé Frédérique et madame Trichter dans une chambre de l'hôtel de l'ambassade, et il avait couché lui-même dans une pièce voisine de la chambre du malade.

Tous deux n'avaient pas quitté Julius.

Le comte d'Eberbach avait passé par toutes les alternatives du mal et du mieux. Samuel avait désespéré plusieurs fois de sa vie, puis la souffrance avait semblé vaincue, puis elle avait repris le dessus.

Pendant huit jours, Julius resta au lit, sauvé le matin, perdu le soir.

Le huitième jour, un mieux sensible se déclara.

Ce jour-là, il devait y avoir, pour la troisième fois, une consultation des quatre ou cinq grands médecins que compte toujours Paris.

Il était un peu plus de midi. Dans la chambre du malade, Frédérique, penchée à son chevet, lui faisait boire une tasse de tisane.

Samuel, assis au pied du lit, observait. N'observait-il que la maladie?

Julius rendit la tasse à Frédérique, qu'il remercia par un regard d'attendrissement.

— Eh bien? lui demanda-t-elle, trouvez-vous cela bon? Cela vous fait-il du bien? Vous sentez-vous mieux?

— Oui, répondit le comte d'Eberbach, c'est bon, comme tout ce qui vient de vous. Mais ce qui me fait le plus de bien, ce n'est pas votre tisane, c'est votre présence. Soyez tranquille, vous m'en tirerez. En entrant ici, vous y avez apporté tous les bonheurs. Le même jour, vous avez trouvé moyen de me sauver deux fois la vie. Je vivrai, ne fût-ce que pour que tant de soins charmants n'aient pas été en pure perte, et je me sens forcé de ressusciter par reconnaissance.

— Ne parlez pas tant, répliqua Frédérique, surtout pour dire des choses si exagérées.

Samuel observait toujours, avec ce coup d'œil profond et impénétrable qui lui était particulier.

A ce moment, Lothario entra.

Il salua gravement et froidement Frédérique, qui lui rendit une révérence non moins cérémonieuse. Il serra la main de son oncle, puis il vint dire un mot bas à Samuel.

— Ah! dit Samuel tout haut, ce sont les médecins que nous attendons.

— Pourquoi les as-tu fait encore venir? pour nous déranger? dit Julius. Je n'ai confiance qu'en toi, et tu suffirais bien tout seul. Pour le coup, d'ailleurs, ils arrivent trop tard; je suis guéri.

— C'est pour qu'ils me le disent que je les ai fait venir.

— Puisqu'ils sont là, dit Julius, introduis-les, et que ce soit fini.

— Je m'en vais, dit Frédérique.

Et elle fit un pas vers la porte.

— Non, restez, dit Julius. Je veux que vous restiez. Si ma santé n'était pas présente quand ils vont m'examiner, ils me trouveraient très-malade et me prescriraient les remèdes les plus ennuyeux.

— Eh bien, reprit Frédérique, je vais me mettre là.

Elle alla s'agenouiller à un prie-Dieu, à demi-caché dans le retour du lit.

Samuel ouvrit la porte et fit entrer les médecins.

Il leur raconta les nouvelles phases de la maladie de Julius, depuis leur dernière visite. Puis eux-mêmes interrogèrent et examinèrent ensemble.

Au bout d'une demi-heure, les médecins et Samuel se retirèrent dans le salon pour se consulter.

Frédérique et Lothario restèrent seuls avec Julius.

Il y eut un moment de silence, et le regard de Julius allait, pensif, du jeune homme à la jeune fille.

— Frédérique? appela-t-il.

Elle se leva du prie-Dieu et accourut.

— Eh bien! ont-ils eu l'air content? demanda-t-elle.

— Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit Julius. Nous avons le temps toute la journée de parler de ma maladie et de moi. Mais puisque nous nous trouvons une minute tous trois ensemble, sans personne qui nous entende, il faut que je vous dise quelque chose que j'ai sur le cœur.

— Qu'est-ce donc, dit Frédérique?

— Je veux vous demander à tous deux, mes enfants, ce que vous avez l'un contre l'autre.

— Ce que j'ai contre monsieur Lothario? reprit Frédérique confuse.

— Mais je n'ai rien contre mademoiselle Frédérique, reprit Lothario très-froidement.

— Je me souviens d'un temps, il n'y a pas plus de dix jours de cela, où, pour avoir entrevu Frédérique une seule fois, Lothario ne parlait d'elle qu'avec une admiration enthousiaste. L'approcher, lui parler, la voir seulement, c'était une ambition impossible. Eh bien! mon cher Lothario, elle est venue, tu la vois, tu lui parles. Et, au lieu d'être ravi et radieux, tu es devenu sombre, tu sors quand elle entre, tu te tiens dans une réserve hostile. Quel mal t'a-t-elle fait? Elle m'a soigné et guéri. Est-ce comme cela que tu l'en récompenses? Est-ce comme cela que tu m'aimes?

— Vous vous trompez, mon cher oncle, dit Lothario; je trouve toujours mademoiselle Frédérique d'une beauté et d'une grâce charmantes, et ce n'est pas certes le service qu'elle nous a rendu et qu'elle nous rend tous les jours qui me refroidirait pour elle; mais ce n'est pas une raison pour l'importuner de mon admiration hors de propos.

— Il y a autre chose dans ta réserve que de l'indis-

crétion, insista Julius. Il faut qu'il se soit passé quelque chose entre vous.

— Il ne s'est rien passé, je vous le jure.

— Rien du tout, répéta Frédérique.

— Frédérique n'est pas avec toi comme elle est avec tout le monde. Elle, si bonne, si souriante, si cordiale, elle semble mal à l'aise devant toi, comme tu es gêné devant elle. Tenez, dans ce moment même, croyez-vous que vous ayez l'air fort naturel l'un et l'autre? Vous vous contenez, et vous recouvrez cela d'une apparence digne et calme. Mais au fond, il y a je ne sais quoi que vous me cachez. Voyons, mes enfants, ce n'est pas bien pour moi qui suis malade, et qui vous aime tous deux, de séparer ainsi les deux moitiés de mon cœur ; il doit y avoir quelque malentendu là-dessous. Vous allez vous expliquer devant moi et vous raccommoder. Allons, dites-moi tout de suite ce que vous avez.

— Nous n'avons rien, dit Frédérique.

— Nous ne pouvons pas nous réconcilier, dit Lothario, puisque nous ne pouvons pas et ne devons pas être fâchés.

— Si vous n'êtes pas fâchés, pourquoi ne vous vois-je pas gais et affables comme il convient à votre âge ? Enfin, vous n'avez aucune raison d'être moroses et d'allonger des figures graves. La santé qui me revient n'est pas un motif suffisant pour expliquer votre tristesse. Ou bien voulez-vous que je croie qu'on me cache mon état réel, et que je suis plus en danger qu'on ne me le dit et que je ne l'imagine?

— Oh! vous êtes guéri, mon oncle! s'écria Lothario.

— Eh bien! si votre tristesse à tous deux ne vient pas

de moi, elle vient de vous. Donc, je vous démande une dernière fois de vous réconcilier, et de vous donner une fraternelle poignée de mains devant moi. Voyons, que celui des deux qui m'aime le mieux tende la main le premier. Frédérique, vous êtes la meilleure; est-ce vous qui commencerez?

Frédérique fit un mouvement comme pour tendre la main, et puis se retint. Quelque sentiment qu'elle éprouvât au fond du cœur, il y avait, depuis la conversation qu'elle avait eue avec Samuel, une barrière infranchissable entre elle et Lothario. A quoi bon encourager, ne fût-ce que d'un geste, un rêve qui ne devait pas se réaliser? Il valait mieux en finir tout de suite, il était plus sensé, et aussi plus clément de ne pas le laisser naître d'abord que de le tuer plus tard. Frédérique ne voulait permettre d'espérance ni à Lothario, ni à elle-même.

— Je vous en prie, Frédérique, répéta le comte d'Eberbach.

— Monsieur Lothario avait raison tout à l'heure, répondit-elle. On ne se réconcilie que quand on est brouillé.

— Elle ne veut pas commencer, reprit Julius en se tournant vers Lothario, et elle fait bien. C'est à toi évidemment à lui demander pardon et à revenir le premier. Allons, Lothorio, prouve que tu sais faire quelque chose pour moi.

Lothario n'osa pas lever les yeux sur son oncle, de peur de ne pas pouvoir résister à un regard.

— Mon cher oncle, dit-il, les médecins tardent bien; permettez-moi d'aller les retrouver. Vous ne m'en voudrez pas si cette consultation m'intéresse plus que tout au monde.

Et, traversant la chambre, il sortit précipitamment.

Julius retomba découragé sur son lit et se tourna la tête contre le mur.

Que pouvait-il y avoir entre Lothario et Frédérique? que pouvait-il être survenu dans l'âme de Lothario, si froid maintenant pour celle dont il parlait autrefois avec tant de chaleur et d'enthousiasme? L'aimait-il, et était-il jaloux? Les soins prodigués par Frédérique à un malade lui déplaisaient-ils? Regardait-il son oncle comme « un autre? »

Ou bien, n'était-ce pas l'amoureux qui souffrait en lui, était-ce, hélas! l'héritier? La subite introduction d'une étrangère dans l'affection de l'oncle, dont la fortune lui appartenait en quelque sorte, l'inquiétait-elle et effrayait-elle ses espérances? Lui qui jusqu'à présent avait été le seul enfant de Julius, n'était-il pas tourmenté de voir tout à coup une jeune fille presque inconnue venir lui dire : partageons?

Cependant Lothario n'avait jamais témoigné de penchant à l'avidité et à l'avarice. Mais ce n'était pas une raison. Julius avait trop pratiqué les hommes et la vie pour ignorer que le plus souvent c'est l'occasion qui fait le caractère, et que les instincts, inconnus de tous et de ceux-mêmes qui les ont, surgissent à l'improviste quand leurs intérêts sont menacés. D'ailleurs y a-t-il réellement, il se le demandait, des cœurs assez nobles et assez fermes pour faire bon marché de la richesse? Les plus vigoureuses natures fondent comme la neige aux rayons des louis d'or. Tous les hommes sont égaux devant l'argent.

Sans doute, tout venait de là. Lothario avait entrevu Frédérique à Ménilmontant, il l'avait trouvée belle, il en

avait parlé avec admiration comme un jeune homme parle de toute jolie femme qu'il vient de rencontrer, et puis, il n'y avait plus pensé. Et cette impression fugitive et momentanée n'avait pas tenu contre le souci de voir Prédérique installée chez son oncle, et prête à lui disputer la moitié de son héritage.

Et la pauvre Frédérique avait subi ce revirement. A la fatigue de soigner l'oncle, elle avait ajouté la mauvaise humeur du neveu. Julius lui devait encore cette reconnaissance.

Il se retourna vers elle.

— Ma bonne Frédérique, dit-il, pardonnez-moi la maussaderie de Lothario. Soyez avec lui comme il vous plaira, vous êtes ici chez vous, et je ne veux pas que vous vous gêniez en quoi que ce soit. Certes, j'aurais bien souhaité que tous ceux que j'aime pussent s'aimer, mais il n'en sera que ce que vous désirerez. Et, dans tous les cas, soyez bien sûre que je ne vous en voudrai pas, et que je ne vous préfère personne.

— N'attachez, monsieur, aucune importance, répondit-elle un peu triste mais calme, à la façon dont monsieur Lothario peut se comporter vis-à-vis de moi. Je ne lui demande que ce qu'il me donne, et je lui sais gré de rester avec moi dans les termes de la politesse et de la réserve; il ne me doit rien de plus. Si je suis ici, ce n'est pas pour lui, il le sait bien, c'est pour vous; et encore les soins que vous voulez bien que je vous donne, j'en suis assez payée par le plaisir que j'ai à vous les donner.

— Chère fille ! interrompit Julius.

— Croyez ce que je vous dis, monsieur le comte, pour-

suivit Frédérique; je me suis tout d'abord et naturellement sentie portée vers vous d'une affection profonde, qui se récompense elle-même. Je n'ai jamais été si heureuse que depuis que j'ai eu le bonheur de vous servir et de vous être un peu utile.

— C'est avec des mots comme ceux-là, Frédérique, que vous m'avez guéri.

— Monsieur Lothario n'a pas à me remercier ni à m'aimer. Je n'ai pas agi pour lui; je n'ai agi que pour vous et pour moi.

— Allons! pensa Julius, ils ne s'aiment pas, et ce n'est pas la jalousie de Lothario qui souffre. C'est donc sa vanité. O misérable nature humaine!

Et pourtant Julius doutait, il voulait douter encore.

La porte s'ouvrit; Samuel et Lothario entrèrent.

Samuel était tout joyeux.

— Sauvé! dit-il. Les médecins ont été très-contents.

— Très-contents du malade, et très-contents du médecin, ajouta Lothario. Monsieur Samuel Gelb ne peut pas vous dire quelles félicitations ils lui ont faites pour la manière dont il vous a traité, mais je vous le dis, moi.

— Je n'avais pas besoin de l'avis des médecins, dit Julius, pour savoir tout ce que je devais au dévouement et à la science de Samuel.

— Nous répondons de ta vie, dit Samuel, voulant détourner la conversation. Ce n'est plus maintenant qu'une affaire de patience. Les médecins ont dit que la convalescence serait probablement très-longue. Il faudra bien des ménagements, bien du temps et bien des soins pour tere-

nouveler et te refaire cette santé épuisée par ton insouciance effrénée de la vie.

— Oh! maintenant, je puis attendre, dit Julius. Je vous aurai tous pour m'aider à vivre.

— Vous aurez monsieur Samuel et mademoiselle Frédérique, dit Lothario.

— Et toi aussi, Lothario! je te compte, crois-le bien.

— Oh! moi, reprit Lothario, depuis que monsieur Samuel et mademoiselle Frédérique ont consenti à loger à l'hôtel de l'ambassade, je vous suis beaucoup moins nécessaire.

— Que veux-tu dire? demanda le comte d'Eberbach. Allons! c'est sûr, mes tristes soupçons avaient raison. pensait-il.

— Mon cher oncle, continua Lothario, non sans un visible embarras, maintenant je suis, Dieu merci, tout à fait rassuré sur votre chère vie. Il faut penser un peu aux affaires. Nous les avons singulièrement négligées depuis huit jours. Néanmoins, vous vous souvenez peut-être que je vous ai touché un mot avant-hier qui nécessiterait l'envoi à Berlin de quelqu'un de sûr.

— Achève, dit Julius.

— Eh bien! mon cher oncle, vous voilà remis. Vous n'êtes pas seul; moi de moins, vous serez encore plus entouré que vous ne l'avez été depuis bien des années.

— Tu veux partir, interrompit Julius.

— Je ne vous suis pas indispensable ici, et je vous serai utile là-bas.

— Je me moque bien de Berlin! dit Julius. Je ne veux pas que tu me quittes.

— Mais les affaires commandent, insista Lothario.

— Il n'y a pas d'affaire qui tienne, répliqua Julius. Aussi bien, souffrant comme je suis, je compte donner ma démission. Je t'aime mieux que mon ambassade.

— Mon bon oncle, dit Lothario, je suis profondément touché de toutes vos bontés, mais je ne peux pas accepter ce sacrifice. Permettez-moi de vous répéter que ce départ est absolument essentiel. Au reste, je ne serai pas dehors plus d'une quinzaine de jours.

— Mais j'ai besoin de toi ici. Comment l'ambassade, puisque tu parles de l'ambassade, ira-t-elle sans toi?

— Monsieur Samuel, qui nous a rendu tant de services depuis trois mois, est maintenant bien assez au courant pour tenir ma place, plus utilement que je ne le ferais moi-même.

— Voyons, parle-lui, Samuel, dit Julius; car pour moi, je n'ai pas la force de lutter, et je suis à bout de prières.

Samuel avait écouté toute cette discussion sans prononcer une parole; mais un sourire imperceptible qui se dessinait à ses lèvres, disait assez qu'il comprenait le sentiment de Lothario.

Au premier mot de départ qu'avait laissé tomber Lothario, un éclair de joie avait passé dans les yeux de Samuel. Sans doute, il était heureux que l'amoureux de Frédérique le débarrassât d'une rivalité inquiétante. De plus, ce besoin que ressentait Lothario de s'éloigner de Frédérique était la meilleure preuve qu'il était en désaccord avec elle.

Peut-être aussi l'absence de Lothario servait-elle d'autres projets dont Samuel n'avait parlé à personne.

Samuel ne pressa donc nullement Lothario de rester.

— Monsieur Lothario sait mieux que nous, dit-il, où sa présence est le plus nécessaire. Il est certain que, si son voyage doit empêcher ta démission d'ambassadeur, une séparation d'une quinzaine de jours ne vaut pas que tu renonces aux services que tu peux rendre à ton pays. Frédérique et moi nous nous engageons à redoubler de soins, moi comme secrétaire, elle comme garde-malade, et à faire tout ce qu'il dépendra de nous pour qu'il ne te manque personne.

— Tu persistes à vouloir me quitter, Lothario? dit Julius.

— Il le faut, mon oncle.

— Dis que tu le veux, ce sera plus vrai. Ainsi, rien n'est complet, toute joie avorte, et tu me gâtes ma convalescence. Enfin, fais à ta volonté.

— Merci, cher oncle.

— Il me remercie de mon chagrin! Et quand partiras-tu?

— Plus vite je partirai, plus vite je serai revenu.

— Tu pars aujourd'hui?

— Je pars tout à l'heure.

— Adieu donc, dit Julius attristé et incapable de résister davantage.

En ce moment une voiture entra dans la cour, et un claquement de fouet se fit entendre.

— Voici les chevaux, dit Lothario.

— Déja! dit Julius. Tu étais donc bien décidé d'avance?

— C'est l'intérêt de tout le monde ici que je parte, reprit Lothario. Quand les médecins ont dit tout à l'heure que vous étiez hors de péril, j'ai fait commander les chevaux.

— Adieu alors, Lothario, dit Julius.

— Adieu, mon oncle.

Et Lothario embrassa Julius avec effusion.

Puis il salua froidement Frédérique. Mais elle vit bien qu'il était tout pâle.

— Adieu, mademoiselle, dit-il.

La voix lui manqua; il tendit la main à Samuel.

— Oh! moi, dit Samuel, je vous accompagne jusqu'à la voiture.

Et ils sortirent tous deux, laissant Julius morne et Frédérique plus émue qu'elle n'aurait voulu l'avouer.

## XXVI

### DIFFICULTÉ DE DONNER.

Trois mois après la scène que nous venons de raconter, c'est-à-dire au commencement d'août 1829, le comte d'Eberbach, à demi étendu sur une chaise longue, causait avec Frédérique, en ce moment seule dans sa chambre.

Les rideaux épais et fermés, laissaient filtrer çà et là quelques minces filets du soleil d'août, qu'on sentait chaud et brûlant au dehors.

Ainsi que l'avait prédit Samuel Gelb et les médecins appelés en consultation, la convalescence de Julius avait

été longue, si longue qu'au bout de trois mois elle durait encore.

Julius commençait pourtant à se lever. Mais il était si faible et si abattu, qu'il n'avait pu sortir encore que deux fois en voiture, et qu'on avait même été forcé de le ramener presque aussitôt, incapable qu'il était de supporter la secousse du pavé et le bruit de la rue. C'est à peine s'il pouvait rester debout quelques instants. Il n'était pas plus tôt levé qu'il ressentait le besoin de son lit.

Samuel lui interdisait sévèrement tous les excitants qui, pour lui ajouter une force factice avaient achevé de lui ôter tout ce qui lui restait de force réelle. Julius obéissait aux prescriptions de Samuel. Car maintenant, soit qu'en voyant la mort de près il se fût mis à la craindre, soit que quelque affection, en renouvelant son âme, l'eût rattaché à l'existence, le fait est qu'il tenait à la vie, et qu'il faisait tout pour vivre.

Il avait, lui auparavant si désireux du tombeau, des moments d'impatience et de colère contre cette invincible langueur qui le clouait sur un fauteuil de convalescent, et qui faisait de sa chambre une ébauche de la tombe.

Et ni lui ni Samuel ne pouvait prévoir l'instant où il pourrait surmonter cette étrange faiblesse.

Une seule chose lui donnait du courage : la présence de Frédérique. Car, pour Lothario, hélas! il était absent encore, et ses lettres, depuis trois mois, remettaient son retour de semaine en semaine.

Mais pendant ces trois mois qui venaient de s'écouler, les soins touchants et le dévouement filial de la blonde jeune fille ne s'étaient pas démentis une seule minute.

Pour remplacer Lothario, elle s'était doublée. C'était quelque chose de charmant que cette fraîche et vivace figure se prodiguant à ce jeune vieillard pâli et mourant, que cette fontaine de vie se répandant à profusion sur cette organisation tarie plus qu'à moitié, que toute cette jeunesse mettant dans cette chambre plus de vie et de santé que la maladie ne pouvait en prendre.

Chaque jour des côtés, non développés encore, de l'âme de Frédérique, se révélaient aux yeux ravis de Julius. Comprimée jusque-là par l'amère et sévère ironie de Samuel, la candide et croyante créature s'épanouissait mieux auprès de la bonté tendre et un peu faible du comte d'Eberbach. Elle pouvait mettre dans son affection pour lui cette protection qu'aiment tant les femmes. Elle lui prêtait son bras pour marcher, elle lui faisait la lecture; il ne mangeait avec appétit que ce qu'elle lui servait. Elle se sentait nécessaire! privilége dont les mauvais cœurs abusent pour se vendre plus cher, et dont les bons profitent pour se donner davantage.

Ce jour-là, comme les autres, Frédérique était auprès du comte d'Eberbach, attentive à ses moindres désirs, arrangeant ses oreillers et ses coussins, épiant ses besoins dans ses yeux.

— Sortirez-vous aujourd'hui, monsieur le comte? demanda la jeune fille.

— Si j'en ai la force, répondit Julius; mais j'attendrai que la chaleur du jour soit un peu apaisée; car ce soleil est lourd à porter. Mais soyez tranquille, ma chère Frédérique, je sens que je reprends au fond. Toutes vos peines auront un terme. Vous êtes si gracieusement bonne pour

moi que je serais bien ingrat de ne pas guérir tout à fait et tout de suite.

— Voulez-vous que je vous lise quelque chose? vous ennuyez-vous ?

— Je ne m'ennuie jamais quand vous êtes là, Frédérique. Je ne m'étonne plus de m'être ennuyé si longtemps. C'est que je ne vous connaissais pas. Mais si vous avez cette complaisance, continuez-moi la lecture que vous m'avez commencée hier. J'ai toujours eu le goût des poëtes, mais il me semble que je ne les comprends complètement que depuis que vous me les lisez.

Frédérique alla prendre un volume de Goëthe qui était sur une table, et revint s'asseoir auprès du comte d'Eberbach.

Elle ouvrit le livre et allait se mettre à lire lorsque Samuel entra.

Il avait à la main une petite fiole qu'il déposa sur la cheminée.

— Ah! te voilà, dit Julius.

— Oui, dit Samuel. Et je t'apporte une nouvelle.

— Une nouvelle qui me concerne ?

— Une nouvelle qui concerne tout le monde.

— Qu'est-ce donc?

— Le ministère Martignac est décidément tombé. Le ministère Polignac le remplace. La nomination paraîtra demain au *Moniteur*.

— Ce n'est que cela, ta nouvelle? dit Julius, en apparence indifférent.

— Diable! s'il t'en faut d'autres, tu es difficile. C'est tout simplement la guerre qui commence. La provocation part

du roi, tant pis pour lui! Vois-tu, cette nomination sera datée du 8 août 1829. Eh bien! sans être un grand sorcier, je te parie que le 8 août 1830 Charles X ne sera plus sur le trône. La destitution du ministère de Martignac, c'est la démission de la royauté.

— Qu'est-ce que cela me fait? répondit Julius. Je ne me soucie plus de la politique. J'ai à te parler de choses bien autrement sérieuses.

Frédérique se leva.

— Je vous laisse, dit-elle.

— Oui, permettez-moi de vous renvoyer, ma chère fille, dit Julius en souriant. J'ai à causer avec Samuel de choses qui vous regardent trop pour que vous puissiez les entendre. Mais vous pouvez sortir sans regret, vous ne serez pas absente de notre entretien, croyez-moi.

Frédérique sortie, Samuel déboucha la fiole qu'il avait apportée, la vida dans un verre, et vint à Julius.

— Bois, dit-il.

Julius prit le verre.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cet étrange élixir que tu me fais prendre depuis quelques jours, et qui glace, ce me semble, dans mes veines, le peu de chaleur que mon sang y conserve encore?

— Bois, te dis-je, enfant qui rechignes devant une medecine à prendre. Ton sang brûlé a besoin que je le refroidisse; il ne peut retrouver un peu d'animation que dans l'engourdissement, comme après une nuit d'orgie on se refait dans le sommeil. Ceci est le suc d'une plante que j'ai découverte dans l'Inde. C'est une réparation d'une puissance incroyable. Ce breuvage conserve le sang dans

cette sorte de glace. Mais, que diable! tu n'as pas besoin d'être fringant et jeune! Pourvu que tu vives! Tu n'exiges pas que je te rende tes vingt ans; je te promets de t'en ajouter une douzaine.

— Une douzaine d'années? dit Julius. C'est plus que je n'en réclame et que je n'en espère, et c'est justement là-dessus que je veux te poser une question, pour moi solennelle.

Il but et reprit :

— Écoute, ami, je suis un homme et nous sommes seuls. Tu me connais assez pour savoir que je suis capable de tout entendre. Donc, j'entends, je veux que tu me dises mon état réel.

— Mais... tu le sais.

— Non pas. Ton amitié pour moi t'a jusqu'ici poussé à me montrer l'avenir en beau, à ne me parler que des bonnes chances, à me promettre tout. Mais, vois-tu, je ne crains qu'une chose, c'est d'être pris au dépourvu; c'est de m'en aller subitement, sans en avoir conscience, sans le savoir. Tu es un trop grand médecin pour ne pas connaître, à une semaine près, les instants qui me sont comptés. Eh bien! je demande, j'exige comme un service que tu m'apprennes toute la vérité.

— Tu le veux? dit Samuel hésitant.

— Je le veux et je t'en prie. Et une chose qui va te retirer tout scrupule, c'est que, quoi que tu me dises, tu ne me diras rien de pire que ce que je me dis moi-même. Cette prostration que je ne puis vaincre m'avertit assez. Je tâche de temps en temps de me relever de ce lit et de ce fauteuil, et de me tenir droit, mais je retombe bien vite,

La position horizontale est déjà une habitude pour moi. De là au tombeau il n'y a pas loin. Voyons, mon vieux camarade, au nom de notre enfance et de notre jeunesse, combien me reste-t-il de minutes?

— Tu veux toute la vérité? répéta Samuel.

— Toute la vérité, dit Julius.

— Eh bien, le probable, mais songe que c'est souvent l'invraisemblable qui arrive, le probable est que ta vie est, en effet, épuisée. J'espère encore. J'use, tu le vois, des moyens héroïques. Tu parles de minutes, je te réponds que tu vivras encore des mois, peut-être des années. Mais, puisque tu me le demandes en ces termes, je ne crois pas que tu aies devant toi cette longue série de jours que rêvent, si souvent en vain, les hommes les plus robustes et les mieux constitués.

— Merci, Samuel, dit Julius. Je te suis reconnaissant de m'avoir parlé ainsi. Tu m'as rassuré, d'ailleurs. Tu me promets des mois, et je n'espérais pas même des semaines.

— Au reste, reprit Samuel, la durée de la vie dépend encore bien plus de toi que de mes remèdes. L'essentiel est d'éviter toute émotion plus forte que toi. Une imprudence te tuerait sur le coup.

— Cela étant, dit Julius, il est temps que Lothario revienne. Je vais lui écrire une lettre encore plus pressante que les autres. Je ne comprends pas ce qui peut le retenir à Berlin, malgré les vingt lettres que je lui ai écrites depuis trois mois. Il ne peut plus dire maintenant que c'est à cause de l'ambassade, puisque j'ai envoyé ma démission, et que j'attends mon successeur d'un instant à l'autre.

— Tu lui as écrit de hâter là-bas ton remplacement. Il remplit ta volonté.

— Mais non, je sais que mon remplaçant est désigné. A présent tout est donc fini, et Lothario nous serait plus nécessaire ici qu'autre part. Quand mon successeur va arriver, Lothario le mettrait au courant, et je voudrais même, et j'obtiendrais sans doute qu'il restât tout à fait auprès de lui : Lothario est trop jeune, lui, pour me suivre dans ma retraite. Il est parti pour quinze jours, et ces quinze jours ont déjà duré trois mois, et il ne parle pas de revenir. Il a fait un voyage à Vienne. Il n'écrit que des réponses vagues et brèves. Il a évidemment quelque chose.

— Eh! il a une maîtresse, dit Samuel.

— Qu'en sais-tu? demanda Julius, qui aurait bien voulu se reprendre à cette explication.

— Je sais son âge, répondit Samuel. Qu'est-ce que tu veux qui retienne un jeune homme, beau, charmant, spirituel et riche? Ne te souviens-tu pas de ce qu'est Vienne? Toutes les femmes lui auront sauté au cou. Nous autres, nous sommes graves, moroses, austères. Tu joins à cela d'être malade. Je ne voudrais pas calomnier ton neveu, mais c'est un jeune homme. Il y a un contresens absurde à vouloir enfermer un garçon de sa figure dans une chambre de malade. C'est bon pour Frédérique qui n'a pas commencé de vivre, et pour moi qui ai fini. Mais Lothario s'amuse, et il fait bien. Tu n'es pas assez égoïste pour lui en vouloir. Ne t'inquiète plus de lui, si tu l'aimes. Tu plains quelqu'un qui ne se plaint pas, sois-en certain.

— N'importe! dit Julius, je vais lui écrire une dernière

lettre, et je suis sûr qu'il ne me laissera pas mourir sans l'avoir revu.

— Oh! dit Samuel, si tu ne veux que cela, il aura, j'espère, bien le temps de se brouiller avec toutes ses maîtresses et de revenir avant qu'il ne soit l'heure de dicter ton testament.

— L'heure peut sonner plus tôt que nous ne pensons. Il est temps qu'il fasse ses préparatifs de retour, et que, moi, je fasse mes préparatifs de départ.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'en effet, je vais, selon ta parole, dicter mon testament.

— Bon! encore une fois tu n'en es pas là, s'écria Samuel.

— Qu'importe! dit Julius, que je le dicte une semaine plus tôt ou plus tard? A quoi bon remettre une chose nécessaire? Je serai plus tranquille, ce devoir accompli. J'aurai une inquiétude de moins dans l'esprit, je ne craindrai pas de m'en aller sans avoir remercié ceux qui m'ont rendu service, et je ne m'en porterai que mieux. Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. J'ai déjà arrêté dans ma pensée ce que je veux faire. Inutile de te dire que je ne t'ai pas oublié.

Samuel fit un geste de refus.

— Oh! je sais, reprit Julius, que ton ambition est plus haute que l'argent. J'ai voulu seulement que tu n'eusses jamais besoin de personne. Les nécessités matérielles sont les barreaux de la cage où la société enferme les grands cœurs et les grandes idées. Tu ne refuseras pas la liberté et le plein air. D'ailleurs, ce n'est pas un don que je te

fais, c'est une dette que je te paye, et tu ne voudras pas que mon tombeau te fasse banqueroute. Passons à Lothario.

Samuel écoutait, impassible en apparence, ému au fond.

— Lothario est mon seul parent, poursuivit le comte d'Éberbach. Et encore il n'est mon parent que par alliance. J'ai fait sa part. Je lui donne le château d'Éberbach et ce qu'il faut pour y vivre seigneurialement. Il y trouvera le souvenir de sa tante Christiane, qui l'a aimé comme elle savait aimer. J'aime mieux que ce soit lui qu'un autre qui habite avec ce souvenir. Reste maintenant Frédérique.

Il y eut un moment de silence.

Julius ne savait comment continuer. Samuel regardait Julius, attentif et profond, pareil au poëte dramatique qui suit le mouvement et l'intonation qu'il a indiqués à l'acteur chargé d'interpréter sa pensée.

Samuel prit la parole.

— Ceci est plus embarrassant, dit-il. Tu n'as, en somme, que quarante ans. Il est difficile qu'un homme, jeune encore, et connu par toutes sortes de bonnes fortunes, lègue une somme considérable à une jeune fille sans lui léguer en même temps...

— Le déshonneur, n'est-ce pas? dit Julius en soupirant. C'est juste, et je me le dis bien. Mais que faire!

— Je te le demande, répliqua Samuel voulant le forcer à dire son dernier mot.

— J'avais bien pensé, reprit Julius, à tourner la difficulté en mariant Frédérique à quelqu'un que j'aurais eu le droit d'enrichir. Par exemple Lothario...

— Lothario! interrompit Samuel avec un accent de menace.

— Tout aurait été simple si Lothario et Frédérique s'étaient aimés. J'aurais laissé tous mes biens à Lothario qui, en l'épousant, les lui aurait naturellement apportés. J'ai cru un moment que Lothario l'aimait, au ton dont il m'avait parlé d'elle la première fois qu'il l'avait entrevue. Mais, depuis, j'ai reconnu que je m'étais trompé. S'il l'aimait, il ne s'entêterait pas à rester éloigné de la maison quand elle y habite. A moins qu'elle ne l'ait repoussé et découragé d'une façon décisive. Dans tous les cas, qu'il ne l'aime pas, ou qu'il soit retenu là-bas par une autre, ou que ce soit Frédérique qui ne veuille pas de lui, il n'y a pas à songer à les marier. Et pourtant je ne vois pas d'autre moyen qu'un mariage.

— Ni moi non plus, dit Samuel, fixant toujours sur Julius son regard perçant et impénétrable.

— Mais quel mari prendre que j'aie le droit de faire riche? Je ne puis léguer une somme importante qu'à Lothario ou a toi. Et tu es pour Frédérique un mari plus impossible encore que Lothario.

— Ah! tu trouves? dit Samuel.

— Sans doute, il y a la disproportion d'âge; et puis ton caractère. Je doute, à te parler franchement, continua en riant Julius, que ta nature soit faite pour rendre bien heureuse une femme.

— Mais, dit Samuel avec quelque amertume, il est possible que Frédérique ne pense pas là-dessus absolument comme toi?

— Si elle pensait autrement, reprit sérieusement Julius,

je t'avoue que je serais le premier à la dissuader d'un acte qui, pour moi, ne serait chez elle que l'irréflexion de la reconnaissance.

— Je plaisantais, dit Samuel glacial. Mais tu as sans doute trouvé un meilleur moyen d'enrichir Frédérique sans la compromettre.

— J'en ai trouvé un, en effet.

— Parle, dit Samuel.

— C'est que c'est embarrassant et attristant à dire, reprit Julius. En deux mots, j'ai fait ce raisonnement : Le mariage n'est ici que le prétexte et l'accessoire; or, la cause la plus légitime qui me permette de léguer à Frédérique une partie considérable de ma fortune, c'est... c'est qu'elle soit ma femme.

— Eh bien! j'y avais pensé, dit tranquillement Samuel.

— Tu y avais pensé? reprit Julius non sans mélancolie. C'est qu'en effet c'est le plus simple, et que par là tout s'arrange. Et pour ce mariage... de transition, où trouver dans des conditions meilleures et plus sûres un époux... qui n'en soit pas un. Moi, je ne serai pas une bien longue gêne dans sa vie. Dans quelques mois, je serai mort, et elle sera riche. Avec tout autre, son mariage est une chaîne, avec moi, c'est la liberté.

— Rien de plus juste.

— Ainsi, tu ne désapprouves pas mon idée, Samuel?

— Je t'approuve pleinement.

— Tu aimes véritablement Frédérique! Je ne l'ennuierai pas longtemps, va. Elle aura toute sa vie à être indépendante. Et moi, les jours qui me restent seront consolés et éclairés par elle. Désormais, sa sollicitude filiale, si char-

mante, sera son devoir et mon droit. Eh bien! puisque tu es de mon avis, veux-tu te charger de la sonder? Tu comprends : de ma part, l'ouverture est un peu délicate, et je ne veux ni qu'elle s'effarouche ni qu'elle se méprenne.

— Je ferai tout ce qu'il te plaira, dit Samuel.

— Elle est dans sa chambre, reprit Julius. Tu serais bien excellent d'aller lui parler tout de suite.

— J'y vais.

— Merci. Tu n'as, ajouta Julius avec un sourire triste, que ces deux choses à lui dire : d'abord, que je mourrai bientôt, que je le lui promets, qu'elle soit bien tranquille. Et puis que jusque-là, ma tendresse ne veut, ne peut, ne doit être que paternelle. Ne me présente pas, cela va sans dire, comme un mari, mais comme un père.

— Sois sans inquiétude. Je la persuaderai.

— Va. C'est à elle, non à moi, que tu rends service.

Samuel sortit.

En allant à la chambre de Frédérique, il murmurait entre ses dents :

— Je lui avais pourtant dit qu'une imprudence pouvait le tuer raide. Et celle-ci peut compter pour une! Une tendresse paternelle! je voudrais bien voir qu'il en eût une autre. Mais s'il croit que je vais m'en rapporter à sa parole! Ah! que tu le veuilles ou non, j'y mettrai bon ordre! L'imbécile! il pouvait se sauver en me la donnant. Il a manqué cette chance. Tant pis pour lui! Il faut que Frédérique l'épouse, puisque c'est le seul moyen maintenant. Mais, au rebours de ce qui se passe dans *Hamlet*, je réponds que les plats refroidis de la noce pourront servir

à une autre cérémonie. Faisons d'abord le mariage, il ne restera plus qu'à défaire le mari.

Il était devant la porte de la chambre de Frédérique.

— Il s'agit maintenant de préparer l'autre partie de la comédie tragique.

Il frappa à la porte, et Frédérique vint ouvrir.

## XXVII.

### L'ARAIGNÉE REFAIT SA TOILE.

En entrant dans la chambre de Frédérique, Samuel prit un air lugubre.

Son plan d'imposture était simple :

— Elle sait que je l'aime, s'était-il dit, et je vais lui demander sa main pour un autre. Ce n'est pas là une grande marque d'amour, pour elle qui ne sait pas à quel point je suis décidé à trancher ce nœud à peine noué. Eh bien ! justement, il faut que ce soit là une preuve d'amour. Il faut que je paraisse renoncer momentanément à elle, pour elle. Je profiterai de cette occasion pour me faire grand et généreux à ses yeux, et pour me donner le prestige d'une abnégation héroïque. Je vois maintenant que c'est toujours de cette façon qu'on réussit, et qu'il faut mentir pour qu'une femme vous croie et vous aime. J'aime Frédérique, je mentirai

Frédérique fut frappée de la figure morne de Samuel. Elle le regarda tout inquiète.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle. Est-ce que monsieur le comte d'Éberbach serait plus mal depuis que je l'ai quitté.

— Non, tranquillisez-vous, Frédérique. Ce n'est pas lui qui est le plus malade ici.

— Qui donc est malade?

— Asseyez-vous, dit Samuel ; j'ai à vous parler.

Frédérique s'assit; Samuel prit une chaise près d'elle.

— Je vous écoute, reprit la jeune fille.

— Oui, dit Samuel, il y a, dans cette maison, dans cette chambre, quelqu'un qui souffre, à cette heure, plus que le comte d'Éberbach.

— Qui donc?

— Moi.

— Vous, mon ami, s'écria Frédérique. Qu'avez-vous donc?

— Quand vous nous avez laissés seuls tout à l'heure, le comte d'Éberbach et moi, Julius vous a dit que vous ne seriez pas absente de notre conversation. Il m'a, en effet, parlé de vous. Il a formé, à votre sujet, un rêve qui me jette dans la plus cruelle perplexité.

— Un rêve où je suis mêlée?

— Un rêve qui dérange tous les miens. Je vous aime Frédérique, vous le savez, et je crois que vous le sentez. J'ai pour vous autre chose qu'une affection paternelle ; je vous aime avec jalousie. Alors vous comprendrez et vous me pardonnnerez le premier moment de douleur que m'a causé la prétention de Julius. Il m'a demandé votre main.

— Ma main ? Et pour qui ? balbutia la jeune fille qui eut dans les yeux un éclair d'espérance.

Pour qui, en effet, le comte d'Eberbach pouvait-il demander la main de Frédérique, sinon pour son neveu, pour Lothario, dont il avait enfin compris le départ ou qui lui avait écrit sa confidence ?

Mais le premier mot de Samuel éteignit dans le cœur de la pauvre enfant cette aube d'espoir et de joie.

— Le comte d'Eberbach m'a demandé votre main pour lui, dit-il.

— Est-ce possible ? s'écria Frédérique atterrée.

—Cela devait arriver. Comment, en vous voyant si douce, si dévouée, si belle, tous les jours, à chaque instant, comment ne vous aurait-il pas aimée ? La pensée de se séparer de vous maintenant attriste sa convalescence. Il voudrait vous empêcher de le quitter jamais, et quel meilleur moyen de vous retenir près de lui que de vous épouser ?

— Il y en aurait un autre, pensa Frédérique.

Mais elle ne dit pas une parole.

— Voilà donc sur quoi il m'a chargé de vous consulter, poursuivit Samuel ; il croit sa mort prochaine, et je crains qu'il n'ait trop raison ; et il voudrait, avant de mourir, avoir au moins la joie de vous nommer sa femme.

— Sa femme ! murmura Frédérique.

— Oui, comprenez-vous cet étrange caprice d'un cœur qui va cesser de battre ? Je sais bien qu'il ne vous demande absolument que de lui continuer cette affection filiale dont vous lui consolez ses dernières heures. Je sais bien qu'il vous respectera comme son enfant. Mais moi, qui

vous aime, moi qui ai conçu et exprimé avant Julius le désir qui est ma vie, je ne puis supporter tranquillement qu'un autre, fût-ce un ami mourant, donne avant moi son nom à celle qui a promis de porter le mien.

— Je vous ai fait une promesse, en effet, dit lentement Frédérique, et vous pouvez compter que je la tiendrai. Je suis à vous, et vous n'aviez pas besoin de me consulter pour répondre à monsieur le comte d'Eberbach. Je refuse.

— Oui, vous êtes un ange, dit Samuel ; mais moi ai-je le droit d'abuser de votre générosité, et puis-je répondre à votre dévouement par mon égoïsme ? Faut-il que, pour me rendre heureux, deux êtres souffrent ? surtout quand ces deux êtres sont l'homme que j'aime comme un frère, et la femme que j'aime, plus qu'une sœur ? Ne suis-je pas tenu, sous peine d'être un misérable, à renoncer à une joie d'où résulterait pour lui la mort, pour vous la pauvreté ?

Il s'arrêta, comme luttant et reprenant des forces pour un sacrifice.

Il reprit :

— Mon ami se meurt. Il ne vit plus que par cette espérance suprême. La briser, c'est briser son existence. C'est véritablement un meurtre. Le dissuader de cette pensée ? impossible. Il y tient avec cette obstination passionnée qui est particulière aux enfants et aux mourants. Mon amitié lutte douloureusement avec mon amour. Je sens qu'il y a presque un crime à refuser à une pauvre âme qui va s'éteignant, cette joie suprême qui ne fait tort

à personne dans ce monde et qui lui ferait emporter dans l'autre un sourire.

— Vous êtes bon, dit Frédérique, touchée de l'accent dont Samuel prononçait ces paroles généreuses.

— Mais ce n'est pas à Julius que je pense surtout, reprit Samuel, je pense à vous. Ce mariage vous fait à l'instant même riche à milllions, et donne à votre beauté, à votre esprit, à votre cœur si charmant, la plus magnifique et la plus éblouissante bordure que vous ayez jamais pu entrevoir dans le plus téméraire de vos rêves. Ai-je le droit de vous priver de cet avenir de flamme et de splendeur ? Puis-je le vouloir, si je vous aime ? Ce serait à maudire l'amour, s'il consistait à appauvrir une femme qu'on aime! Je ne veux pas que vous me maudissiez.

— Ne craignez rien, mon ami, répondit Frédérique attendrie. Vous me connaissez trop pour croire que j'attache tant d'importance à l'argent. Je ne sais pas ce qu'on peut en faire. Elevée dans la solitude, je n'ai jamais eu de besoins, et j'ignore à quoi peut servir le luxe. N'ayez donc pas peur que je vous reproche jamais de m'avoir fait manquer une occasion de richesse. Si monsieur le comte d'Eberbach était pauvre, et s'il n'y avait là que les derniers jours d'une noble existence à consoler, j'aurais pu regretter de n'être pas libre. Mais du moment qu'il s'agit d'argent, je suis heureuse de pouvoir vous prouver qu'entre la richesse et vous, je ne préférerai jamais la richesse.

— Diable ! j'ai été trop touchant, pensa Samuel. Modérons le sentiment.

Et, serrant la main de Frédérique :

— Merci, dit-il ; je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire ; mais je n'accepte pas. D'ailleurs, il ne faut rien s'exagérer. Je me raisonnerai. Ce mariage, je le sais trop, ne sera pas de ceux dont la jalousie la plus ombrageuse puisse s'effaroucher. C'est un moment à attendre. Et ce moment sera court, je vous en réponds.

Il prononça ces derniers mots d'un ton résolu et singulier qui fit frissonner Frédérique.

— Il est donc bien malade ? demanda-t-elle.

— Oh ! il n'a pas six mois à vivre, si cela peut s'appeler vivre que de languir, inerte et expirant sur un fauteuil. Aussi ce n'est pas lui que je rdoute.

— Qui donc redoutez-vous ? dit Frédérique.

— Vous, reprit Samuel après un silence.

— Comment ? fit-elle, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— Vous avez bien pu, orpheline et pauvre, me permettre de vous aimer et me promettre que vous seriez à moi. Mais quand vous serez comtesse d'Eberbach et riche....

— N'achevez pas, interrompit-elle. Mon présent, mon avenir, quels qu'ils soient, ne peuvent pas faire que mon passé ne soit pas. Et c'est mon passé qui me lie à vous.

— Allons donc ! pensa Samuel.

— Je vous répète ici, poursuivit Frédérique, ce que je vous ai dit à Ménilmontant. Je vous appartiens. Si vous me défendez de céder au dernier vœu du comte d'Eberbach, je vous obéirai. Si vous croyez que nous devons lui faire cette suprême joie, je ne refuserai pas d'adoucir à un mourant le rude passage de cette vie à l'autre ; mais mon engagement vis-à-vis de vous ne sera pas rompu pour

cela. Ce sera un ajournement, rien de plus. Qu'est-ce que la richesse et le rang peuvent faire au sentiment et au devoir ? Ne serai-je pas toujours celle que vous avez recueillie et élevée? Ne vous devrai-je pas toujours d'être au monde ? Mon changement de fortune ne sera qu'une raison de plus d'être à vous. Je ne cesserai pas d'être votre débitrice, juste au moment où je pourrais vous payer. Quand j'étais pauvre, vous veniez; si je suis riche, j'irai à vous.

— Merci ! s'écria Samuel, joyeux pour de bon et sans mélange, cette fois. Cette certitude me donnera la force de m'immoler au bonheur de Julius. Ainsi, vous acceptez ?

— M'y autorisez-vous ? dit-elle.

— C'est moi maintenant qui vous en prie, dit Samuel.

— Alors, j'accepte.

— Je vais porter cette bonne nouvelle à Julius tout de suite, car il doit attendre dans une impatience cruelle. A bientôt, et encore merci.

Il sortit, laissant Frédérique en proie à une émotion inexprimable.

Elle, la femme du comte d'Eberbach ! Cette brusque modification dans sa destinée la troublait profondément. Ce n'est pas qu'elle se sentît triste. Elle avait pour le comte une tendresse réelle et sincère. Certes, un tel mariage ne répondait guère à l'idée qu'elle s'était faite dans ses rêveries du bonheur et de l'amour. Ce n'était pas cette intimité affectueuse d'une part, respectueuse de l'autre, qu'elle s'était figurée en pensant à l'homme dont elle serait la femme. Mais ce n'était pas entre le comte d'Eber-

bach et Lothario qu'elle avait le choix, c'était entre le comte d'Eberbach et Samuel Gelb.

Et, à tout prendre, la nature fraternelle et facile de Julius lui faisait moins peur que le caractère sévère et dominateur de Samuel.

Samuel, en sortant de la chambre de Frédérique ne rentra pas tout d'abord dans celle de Julius, mais s'arrêta dans la pièce qui la précédait, et, appuyant son front à la croisée, pomenant ses doigts sur les vitres, et regardant machinalement dans la cour, respira et songea. Il avait besoin, si fort qu'il fût, de se reposer un instant de la dure besogne qu'il venait de commencer et qu'il allait poursuivre.

La joie n'était jamais qu'un éclair dans cette âme sombre et profonde. En rentrant chez Julius, le plaisir qu'il avait éprouvé à arracher le consentement de Frédérique, et à lui faire promettre qu'elle serait à lui après comme avant la richesse, était déjà totalement éclipsé, et avait fait place à un nuage de maussaderie amère.

— Voilà donc où j'en suis arrivé à force d'habileté, de combinaisons et de fatigue, se disait-il. J'en suis arrivé à ne plus compter que sur la vertu humaine : Je compte sur la parole de Frédérique et sur la noblesse de Julius !

Tout mon plan est basé sur ceci, que Frédérique, une fois riche, une fois comtesse, une fois libre de tout ce qui la maintient en mon pouvoir, se souviendra du serment qu'elle m'a fait pauvre et ployée; que la comtesse se souviendra du bâtard, que le million se souviendra du pauvre ! Tout mon avenir, tous mes calculs, toute ma grandeur, toute ma solidité reposent sur ce sable mouvant : la fidélité d'une femme.

Quant à Julius et à sa promesse de traiter Frédérique en fille et non autrement, je m'arrangerai de façon à ce qu'il n'ait pas le temps de faiblir. Il l'a voulu, tant pis pour lui ! Je ne pouvais pas faire autrement. Les pères meurent avant les enfants. C'est la loi de la nature. Il mourra avant Frédérique, il mourra le jour de son mariage. C'est dit.

Tout est pour le mieux. Julius mort, je ramènerai Frédérique à Ménilmontant. Je suis son tuteur. Le moins que puisse faire Julius, c'est de me nommer son exécuteur testamentaire. Je tiendrai Frédérique éloignée de Lothario.

Pendant ce temps, les événements politiques suivront leur cours. Le ministère Polignac est un défi auquel la France va répondre par une révolution. Évidemment, cette révolution d'un grand peuple échappera aux mains qui prétendent la diriger. Elle ira au delà de leur volonté et les noiera dans son courant. Je serai puissant, je serai riche, je serai ce que je voudrai, je dominerai ce chaos qui va résulter d'un monde qui se dissout et d'un monde qui se constitue. Je tiendrai Frédérique par l'admiration. Que sera ce puéril Lothario, à côté du Napoléon de la démocratie !

L'avenir est à moi. Tous vont m'aimer, tous vont me bénir.

A commencer par Julius lui-même. Hé ! hé ! c'est vrai ! il me devra de mourir en plein bonheur, lui qui végétait dans l'apathie et dans la satiété.

Mais hâtons-nous de tout terminer, de crainte que Lothario ne revienne trop tôt, et ne nous mette des bâtons dans les roues.

Et il entra dans la chambre de Julius.

## XXVIII

### LA PROVIDENCE FAIT SON OEUVRE.

Un soir de septembre 1829, le soleil venait de disparaître derrière les collines qui dominaient le château d'Eberbach, une voiture s'arrêta à la grille.

Le portier, appelé par le postillon, sortit, vit la personne qui était dans la chaise de poste, et ouvrit la grille en toute hâte. La voiture entra dans la cour et alla jusqu'au perron.

Il en descendit Lothario.

Le neveu du comte d'Eberbach venait de Berlin et retournait à Paris.

Les domestiques accoururent avec une sorte d'empressement maussade.

— Est-ce que monsieur Lothario vient pour quelques jours? demanda le plus hardi de la bande.

— Peut-être, répondit Lothario préoccupé.

Les domestiques firent une grimace. A force d'être toujours seuls au château, ils avaient fini par le regarder comme à eux, et Lothario, quand il venait, leur faisait l'effet d'un étranger qui s'introduisait dans leur propriété.

On remisa la voiture, et Lothario entra dans le château.

— Alors, si monsieur couche, reprit le domestique qui avait déjà parlé, il va falloir faire son lit?

— Apparemment, dit Lothario.

— Monsieur soupe-t-il ? demanda encore le domestique.

— Non, je n'ai pas faim, j'ai mangé en route.

Le domestique s'éloigna, se contentant de cette concession.

Cinq minutes après, on revint dire à Lothario que sa chambre était prête. Les domestiques s'étaient dépêchés le plus possible, voulant se débarrasser tout de suite de cet intrus qui avait l'audace de venir chez lui.

Lothario n'était pas en humeur de s'apercevoir de de la réception qu'on lui faisait. Il avait l'esprit occupé d'autre chose que des dispositions des valets à son égard.

Il se coucha, pour dormir et oublier. Mais, soit que la secousse du voyage eût trop agité son sang, soit que le souci qu'il avait dans l'âme ne voulût pas lui laisser une heure de trêve, il ne put s'assoupir. Toute la nuit se passa dans cette inquiétude pénible et laborieuse, mille fois plus fatigante que la veille. Cependant, vers le matin, le corps l'emporta, et il s'endormit d'un de ces sommeils lourds qui succèdent aux nuits fébriles.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil était levé depuis longtemps. Il sonna un domestique, s'habilla et sortit de sa chambre.

Avant de descendre, il entra dans le petit salon occupé autrefois par Christiane.

Il avait l'habitude, quand il était dans ce château, d'aller tous les jours s'agenouiller et prier dans ce cher lieu, encore plein de celle qui avait remplacé pour lui sa mère.

Il poussa la porte et entra.

Tout à coup il jeta un cri.

Dans ce salon, il y avait le portrait de sa mère. Christiane avait toujours gardé le pieux souvenir de sa sœur morte. Bien des fois, au presbytère de Landeck, lorsque Lothario était enfant, Christiane l'avait conduit devant le portrait pour qu'il connût sa mère, et pour que la pauvre enterrée restât vivante au moins dans le cœur de son fils.

Et bien, ce portrait de sa mère, c'était le portrait frappant de Frédérique.

C'était la même pureté dans le regard, la même transparence limpide, les même cheveux blonds. La mère de Lothario avait été peinte à l'âge qu'avait maintenant Frédérique. Lothario ne pouvait détacher ses yeux de cette toile qui contenait ses deux plus vives tendresses : toute sa piété et tout son amonr.

Frédérique ressemblait à sa mère ! Voilà donc pourquoi, en apercevant pour la première fois la jeune fille, il s'était imaginé l'avoir déjà connue, déjà aimée. Voilà pourquoi il s'était senti entraîné vers elle par une si subite et si irrésistiblesympathie.

Mais d'où pouvait provenir une si étonnante ressemblance ? Alors il se rappela ce que leur avait dit, à Frédérique et à lui, cette femme mystérieuse qui l'avait introduit dans la petite maison de Ménilmontant : ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, avait-elle dit ; il avait le droit de veiller sur Frédérique, de la protéger, de la défendre. Paroles étranges, que cette étrange ressemblance confirmait aujourd'hui. Il y avait donc réellement parenté entre Frédérique et lui ! Ils étaient donc de la même famille ! Hélas! à quoi bon, puisqu'ils étaient séparés à jamais par une

destinée hostile ? A quoi bon ces liens du sang que la vie venait de rompre ?

Il passa toute la journée devant le portrait.

Le soir, il l'emporta dans sa chambre et l'accrocha au pied de son lit. Il voulait s'endormir en le regardant ; il ressentait un charme mélancolique à avoir sous les yeux, dans ce cadre étroit, son passé et son avenir. Lequel des deux était le plus triste ? Le passé sans vie, ou l'avenir sans amour ?

Le lendemain, il se résolut à partir. Dès le matin, il s'occupa de mettre en ordre les dépenses et les comptes des domestiques, de commander les réparations nécessaires, de tout régler pour l'année qui allait suivre. Il déjeunait quand un domestique entra, assez embarrassé.

— Monsieur... dit le domestique ; et il s'interrompit, n'osant continuer.

— Eh bien ! qu'est-donc, Hans ? demanda Lothario.

— C'est que... balbutia Hans.

— C'est que, quoi ?

— C'est qu'il y a là une dame.

— Quelle dame ?

— Il ne faut pas que Monsieur se fâche, poursuivit Hans avec un peu plus d'assurance. C'est une dame bien riche et bien belle, et qui admire bien le château. Allez. Ce n'est pas pour abîmer qu'elle vient ici ; au contraire, elle se mettrait à genoux devant un bonhomme de pierre plutôt que d'y toucher.

— En un mot, que veut cette dame ? dit Lothario impatienté.

— Je dis cela à monsieur, reprit Hans, parce que mon-

sieur nous avait défendu de laisser entrer personne dans le château en son absence. Nous comprenons bien l'idée de monsieur. Il paraît qu'autrefois il s'est passé ici des choses pas très-gaies ; il y a partout ici des souvenirs de famille, et monsieur ne veut pas que les passants marchent dessus. Mais ce n'est pas pour l'argent que cette dame nous a donné que nous l'avons laissée entrer. Elle nous en a donné beaucoup, je le reconnais ; elle nous en aurait donné vingt fois davantage que nous l'aurions laissée entrer tout de même. Mais ce n'est pas pour ce motif que nous avons consenti. C'est que c'est une dame artiste qui a besoin, pour le métier qu'elle fait, de voir de beaux meubles. Alors, au printemps, elle était venue, et elle avait dit qu'elle reviendrait.

— C'est une dame qui demande à visiter le château ?

— A le revisiter, car je vous assure qu'elle l'a grandement visité la dernière fois. Comme vous êtes ici, par malheur, nous ne pouvons pas prendre sur nous de lui donner la permission. Alors elle m'a dit de vous la demander, vous priant de ne pas refuser.

— Soit, dit Lothario. Allez chercher cette dame.

Un instant après, Hans revint, amenant une dame vêtue de noir.

Celle-ci fit un signe au domestique qui sortit. Alors elle écarta son voile.

C'était Olympia.

— Vous ici, madame ! s'écria Lothario d'abord stupéfait.

Puis il se prit à sourire à une idée qui lui venait.

— Ce n'est probablement pas moi que vous vous atten-

diez à trouver ici ? reprit-il, supposant qu'elle venait pour Julius.

— Je m'attendais à n'y trouver personne, répondit Olympia ; mais quand j'ai su que vous y étiez, je n'avais pas de raison pour vous fuir.

— Eh bien, dit Lothario, si le seul intérêt qui vous amène chez le comte d'Eberbach est l'amour de l'art, permettez-moi de me féliciter du hasard qui me permet de vous faire les honneurs de l'architecture et du mobilier.

— J'ai déjà vu ce château, dit la cantatrice, mais je serai heureuse de le revoir avec vous.

Olympia semblait faire effort pour se remettre d'une émotion involontaire.

— Je suis à vos ordres, madame, dit Lothario.

Et il se mit à la conduire de salle en salle.

A chaque objet que lui montrait Lothario, à chaque chambre qu'il lui ouvrait, à chaque pas qu'ils faisaient dans cette maison qui avait renfermé la joie et l'amour et qui ne renfermait plus que le deuil et le vide, l'émotion d'Olympia paraissait redoubler. Une sorte de mélancolie amère obscurcissait ses yeux et son front.

Lothario s'expliquait cet attendrissement par la mémoire de son oncle, que ce château rappelait naturellement à Olympia. Mais, pour qu'elle fût si émue en voyant la maison et le neveu du comte d'Eberbach, il fallait qu'elle l'aimât au fond, et alors pourquoi l'avait-elle quitté?

Il lui en parla au bout de quelques instants, quand leur intimité se fut rétablie, et il lui fit d'affectueux reproches.

— Je devrais vous en vouloir, dit-il.

— Et de quoi ? demanda-t-elle.

— D'avoir tourmenté mon oncle. Vous l'avez laissé tout d'un coup, sans vous inquiéter de ce qu'il deviendrait.

— Oh ! c'est vrai, dit-elle ; je n'ai eu, en effet, nulle inquiétude. Je savais bien qu'il ne me pleurerait pas longtemps et qu'il ne souffrirait pas de mon absence.

— C'est pourtant une des souffrances qui ont causé sa maladie.

— Sa maladie? s'écria la cantatrice.

— Le jour même de votre départ, il a eu une congestion cérébrale qui l'a mis au lit, et il ne s'est pas relevé encore à l'heure qu'il est.

— Est-il possible ? dit Olympia en pâlissant. Et cela à cause de moi ! Oh ! je vous en prie, dites-moi que je n'y suis pour rien.

— C'est du moins, le jour même de votre départ qu'il s'est mis au lit.

— Et pourquoi ne m'en a-t-on rien écrit ? demanda-t-elle. Si j'avais su ! Mais vous, si votre oncle est gravement malade, pourquoi n'êtes-vous pas auprès de lui ? Comment êtes-vous à Eberbarch ?

— Je ne l'ai laissé, répondit Lothario, que quand il a été hors de péril. J'avais des raisons essentielles de quitter Paris.

— Quelles raisons ?

— Des raisons qui vous intéresseraient peu.

— Qu'en savez-vous ? dit-elle. Vos chagrins et vos joies me touchent plus que vous ne pensez. Vous avez une tristesse au fond de vous, cela est visible sur votre figure. Si ce n'est pas un secret qui compromette l'honneur de quelqu'un, dites-le moi. Vous ne me connaissez pas, mais moi

je vous connais. Je puis peut-être pour vous plus que vous ne croyez.

— Oh ! madame, s'écria Lothario ; vous n'avez pas besoin de me parler, j'ai une pente qui m'attire vers vous. La première fois que je vous ai vue, vous m'avez parlé d'une voix qui a remué en moi toutes les fibres de la sympathie.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc à souffrir, vous si jeune, vous si riche, vous promis à toutes les splendeurs du monde ? Que vous manque-t-il ? Voyons ?

— Il me manque la chose sans laquelle le reste n'est rien. J'aime une femme qui ne m'aime pas.

— Hélas ! murmura Olympia.

— Voilà ce que j'ai, reprit Lothario. C'est aussi simple et aussi vulgaire que cela. J'ai entrevu une jeune fille que j'ai trouvée charmante ; je l'ai épiée, je l'ai suivie, j'ai rempli d'elle mon cœur et mon esprit, j'ai pensé à elle tous les jours et rêvé d'elle toutes les nuits. Et puis, lorsque j'ai voulu tendre la main vers mon rêve, lorsque j'ai voulu saisir la lumineuse apparition qui m'éclairait l'avenir, tout s'est évanoui ! Il ne me restait plus rien. J'avais cru, quand mes regards se croisaient avec les siens, voir dans ses yeux un encouragement : j'avais cru que quelque chose de mon âme se répétait dans la sienne, et que les battements de mon cœur avaient un écho en elle ; illusion, absurdité, folie ! Elle était à un autre ! Elle avait promis d'en épouser un autre ! Alors, ç'a été plus fort que moi. Rester auprès d'elle, la voir tous les jours quand je ne pouvais plus l'espérer, irriter mon désespoir par cette dérision quotidienne d'une intimité fraternelle, je n'ai pas pu supporter plus

longtemps ce martyre. De Paris à Vienne, de Vienne à Berlin, de Berlin ici, j'ai fui partout cet amour qui m'a poursuivi partout. Je ne puis rester en place. Vous avez bien raison, j'ai été ingrat pour le comte d'Eberbach. Lui qui a été si bon pour moi, si tendre, si paternel, je l'ai laissé soigner par des étrangers. Mais, voyez-vous, je serais mort là-bas, ou j'aurais éclaté. Il valait mieux partir. J'ai attendu que les médecins n'eussent plus de craintes sérieuses, et je me suis enfui. Dans deux ou trois jours, il saura tout, et je suis sûr qu'il m'excusera. Je lui ai écrit de Berlin, le jour même de mon départ. Il saura pourquoi j'ai quitté Paris. Il saura si je pouvais faire autrement. Je lui ai tout dit. Il verra que je ne suis pas parti par ingratitude ni par indifférence. A présent que je lui ai fait ma confession, je me sens un peu soulagé, et je vais tâcher de le rejoindre. J'espère qu'il sera seul à l'hôtel, et que je n'y trouverai plus celle qui m'en a chassé.

— Pauvre enfant! dit Olympia. Nous retournerons à Paris, et nous causerons. Il y a peut-être moyen de tout arranger.

Ils étaient à ce moment dans le petit salon de Christiane.

Olympia voulut détourner la conversation pour distraire Lothario.

— Tiens! dit-elle en montrant la place d'où Lothario avait enlevé le portrait de sa mère, il me semblait qu'il y avait là un portrait?

— Oui, dit Lothario, je l'ai ôté.

— C'était un portrait de femme, n'est-ce pas? reprit-elle. Je l'avais remarqué. Où donc est-il maintenant?

— Chez moi, dit Lothario. Oh! ce n'est pas pour la peinture, qui n'a aucune valeur d'art; mais c'est le portrait de ma mère, et l'on m'a dit qu'il était frappant. Et maintenant, j'en demande pardon à ma mère, ce n'est plus pour elle seule que j'y tiens. Ce portrait, madame, ne ressemble pas seulement à ma mère. Il y a un singulier rapport entre celle que j'aurais tant aimée et celle que j'aime tant.

— En vérité ? dit Olympia surprise.

En ce moment on frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda Lothario.

— C'est moi, dit la voix de Hans.

— Que voulez-vous ?

— C'est une lettre.

— Entrez.

Hans entra.

— Il dit comme cela, reprit-il, que c'est une lettre qui est allée vous chercher à Berlin et qui vous a suivi.

— Donne.

Hans remit la lettre et sortit.

— Une lettre de mon oncle, dit Lothario, en lisant l'adresse. Et très-pressée. Vous permettez, madame ? reprit-il en se tournant vers Olympia.

— Comment! mais lisez donc vite !

Lothario rompit le cachet et se mit à lire.

## XXIX

### AMOURS DISJOINTES.

Lothario eut à peine jeté un coup d'œil sur la lettre de Julius, qu'il pâlit affreusement. Cependant il parcourut rapidement les lignes fatales.

Mais, quand il fut au bout, il dut s'asseoir pour ne pas tomber et prit sa tête entre ses mains.

— Qu'arrive-t-il donc encore ? s'écria Olympia.

— Vous pouvez lire, dit Lothario.

Et il lui tendit la lettre.

Olympia lut :

« Mon cher neveu ou plutôt mon cher fils,

» Tu ne veux donc pas revenir? Comment peux-tu nous séparer trois mois, quand je n'en ai pas autant à vivre peut-être? Mais j'ai trouvé un moyen de forcer ton retour. Tu vas rire, Lothario, tu ne riras pas plus tristement que moi. Je me marie. C'est, tu comprends, une manière de faire mon testament. Dépêche-toi donc, car, dans mon état, je n'ai pas le temps d'attendre, et, si tu ne te hâtes, tu arriveras trop tard.

» Ton retour est d'autant plus nécessaire que celle que j'épouse dans quelques jours est une personne à qui j'ai cru deviner que tu en voulais un peu, je ne sais par quel

malentendu. Accours donc ; car, si tu ne venais pas, je croirais que tu ne pardonnes ni à moi, ni à Frédérique.

» Ton oncle, qui t'est père.

» JULIUS D'EBERBACH.

» Paris, 20 août 1829. »

Olympia, attérée elle-même, laissa tomber la lettre de ses mains.

— Il y a deux semaines que cette lettre est écrite, reprit-elle aussi morne que Lothario, et le comte d'Eberbach dit qu'il se marie dans quelques jours.

— Ma lettre s'est croisée avec la sienne ! s'écria Lothario désolé.

— Ainsi, demanda Olympia, celle que vous aimez, c'est cette Frédérique ?

— Oui, madame.

— N'est-ce pas la jeune fille dont on a parlé chez lord Drummond, la pupille de monsieur Gelb ?

— Elle-même, madame.

— Il devait y avoir du Samuel là-dedans ! s'écria-t-elle.

Et, prenant une résolution soudaine :

— Ne vous désespérez pas, Lothario ; partons sur-le-champ pour Paris. Il se peut encore que nous y arrivions à temps. D'ailleurs, vous avez écrit au comte d'Eberbach, à votre départ de Berlin ; il a votre lettre maintenant. Ainsi, soyez tranquille. Votre oncle vous aime. Fiez-vous à moi. S'il est temps, et Dieu permettra qu'il soit temps, je vous promets de tout arranger.

— Dieu vous entende, madame.

— Ma chaise de poste est à Landeck. Nous allons retrouver mon frère et partir. Venez, venez vite.

Lothario ne prit que son chapeau et son manteau, donna en passant quelques ordres aux domestiques étonnés et ravis de ce brusque départ, et Olympia et lui coururent plutôt qu'ils ne marchèrent sur la route de Landeck.

En moins d'un quart d'heure ils arrivèrent à l'auberge.

L'aubergiste était sur le seuil de sa porte.

— Je pars, dit Olympia. Vite les chevaux! Où est mon frère?

— Votre frère est sorti, madame, répondit l'aubergiste consterné, lui, de voir partir sitôt des voyageurs qu'il comptait loger plus longtemps.

— Oh! quel contre-temps! Il n'a pas dit où il allait?

— Il n'a rien dit du tout. A peine a-t-il eu fait déposer les paquets dans la chambre, qu'il s'est mis à courir du côté du château d'Eberbach.

— Du côté du château d'Eberbach? reprit Olympia. Et nous en venons! Cinq frédérics à qui le trouvera avant une demi-heure.

— Cinq frédérics! répéta l'hôtelier ébloui.

Il appela trois ou quatre enfants qui jouaient sur le seuil de la porte.

— Eh! vous autres, dit-il, vous étiez là quand madame est arrivée. Vous avez vu son frère?

— Ce beau monsieur avec un gilet vert? dit un des gamins.

— Et une cravate rouge? reprit un autre.

— Justement.

— Oh! oui, que je l'ai vu! dit un troisième, même qu'a-

vec son rouge et son vert, il était plus brillant qu'un perroquet.

— Alors, vous le reconnaîtriez ?

— Oh! que oui.

— Eh bien! deux florins pour celui de vous qui le ramènera ici avant une demi-heure.

Ils étaient déjà en route.

— Attendez, dit Olympia. Il doit y avoir par là une chevrière, une nommée...

— Gretchen!

— Gretchen, c'est cela. Vous trouverez mon frère avec les chèvres. Vous lui direz qu'il vienne tout de suite.

Les trois petits garçons partirent au galop, entendant les deux florins promis leur tinter aux oreilles tous les carillons de toutes les mules d'Espagne.

— Quand mon frère arrivera, dit Olympia à l'aubergiste, que la voiture soit attelée. Donnez-moi votre compte, je vais vous le payer, pour que nous n'ayons plus qu'à partir.

Olympia ne s'était pas trompée sur l'endroit où l'on pourrait retrouver Gamba. Pour Gamba, Landeck n'était habité que par une seule personne, par Gretchen.

A peine débarqué, il avait couru à la recherche de celle qui avait touché son cœur.

L'aubergiste l'avait flatté en disant qu'il avait pris la peine de ranger les malles dans la chambre. Il avait tout jeté pêle-mêle, ses paquets et ceux d'Olympia, trouvant qu'il aurait le temps de remettre de l'ordre dans tout cela, le soir, et qu'il avait mieux à faire pour le quart d'heure.

Il avait pris ses jambes à son cou, et Olympia n'avait

pas eu plus tôt le dos tourné, qu'il s'était enfoncé dans la montagne.

Il avait cherché Gretchen à la place où il la trouvait autrefois. Mais elle n'y était plus. L'herbe, tondue tout le printemps de ce côté de la colline, ne suffisait plus aux chèvres, et Gretchen les menait maintenant dans un autre endroit.

Gamba avait donc perdu une heure à sauter de roche en roche, à monter, à descendre et à remonter.

Tout à coup, en escaladant une roche à pic pour abréger le tournant d'un sentier, au moment où il mettait la main au rebord de la pierre pour s'élever, il se trouva nez à nez avec une chèvre :

— Ah! te voilà, toi, la Grise? s'écria-t-il avec une explosion de joie.

Il avait reconnu une des chèvres de Gretchen.

Il sauta sur le rocher, prit la chèvre par la tête et l'embrassa fraternellement.

— Où est ta maîtresse? lui demanda-t-il.

La chèvre n'eut pas besoin de répondre. En relevant la tête, Gamba aperçut Gretchen.

— Ah! enfin, dit-il.

Et d'un bond il fut auprès d'elle.

Gretchen lui tendit la main, qu'il serra d'abord, puis qu'il couvrit de plusieurs gros baisers.

— Vous me reconnaissez? dit-il tout joyeux.

— Certes, mon ami, répondit-elle.

— Moi, j'ai reconnu votre chèvre. Mais comme je suis content! Je vous ai fièrement cherchée, par exemple. Vous n'êtes plus du tout à la même place. Mais je crois

bien! il y a trois mois passés. Moi, je ne pourrais pas rester à la même place deux minutes.

Et, comme pour prouver ses paroles par l'action, il sautait et gambadait, allait de Gretchen aux chèvres, et d'une chèvre à l'autre, riant, pétulant, heureux.

Gretchen, elle aussi, était heureuse de le revoir. Mais son bonheur était grave et recueilli, comme la nature avec laquelle elle avait toujours vécu.

— Savez-vous une chose, Gretchen, dit Gamba : c'est que je me suis énormément ennuyé là-bas. Et vous, qu'est-ce que vous êtes devenue sans moi? Vous m'aviez promis de penser à moi; avez-vous au moins tenu votre promesse?

— Oui, dit Gretchen; comment n'aurais-je pas pensé à vous; vous êtes maintenant le seul ami que j'aie au monde.

— Ah! bien, n'importe! dit-il. Vous n'en avez pas besoin d'autres, si je vous aime pour cent. Et c'est comme cela que je vous aime, entendez-vous. J'ai dit à ma sœur : Viens à Landeck, ou bon soir. Tant que sa saison, on appelle ça une saison, tant que sa saison a duré, et que l'art, le *maestro*, le directeur, l'opéra fait pour elle et les applaudissements l'ont fait chanter, je n'ai pu trop rien dire. Ah! on l'a applaudie, par exemple, ma parole d'honneur! Paris, ce n'est rien! Je voudrais bien voir leurs chanteuses de Paris, si on lui permettait de chanter auprès d'elles. Il n'y en aurait pas une capable de miauler une note. Casserolles, va! Mais, voyez-vous, l'engagement fini, je me fiche de la musique! J'ai dit à ma sœur : On t'a applaudie, tu as ta part, il me faut la mienne. Landeck est un pays charmant, et ce séjour enchanteur est encore

embelli par la présence d'une femme que j'aime. Car j'ai dit à ma sœur que je vous aimais, Gretchen, et elle en a été très-contente et m'a beaucoup approuvé. En outre, je lui ai adroitement vanté l'air des montagnes pour entretenir la voix. Je lui ai juré que ça lui ferait le plus grand bien de venir passer l automne ici.

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu ? demanda Gretchen.

— Elle a répondu : « Je veux bien, et je te l'aurais proposé. » Elle est excellente. Voyez-vous, je suis le frère d'un ange.

— Vous allez donc vous établir à Landeck ?

— Pour un mois. Êtes-vous contente ? Ah ! ne le soyez pas si vous voulez, je suis content pour deux. Tra la la, tra la la ! Me voilà avec vous pour un mois.

Gamba se mit à danser en chantant.

— Et ce n'est pas tout, reprit-il. Après ce mois nous retournerons, c'est vrai, à Paris, où m'a sœur a encore quelque chose à faire. Mais ensuite, je reviendrai, moi, et si vous voulez, pour toujours. Vous avez peut-être oublié, Gretchen, que je vous ai dit, quand je suis parti, que j'aurais à vous faire une demande quand je reviendrais. Eh bien ! voici tout franchement ce que c'est...

— Hohé ! monsieur ! cria une voix.

Gamba se retourna, et vit un petit gars qui accourait essoufflé et qui lui faisait de loin des signes.

C'était un des petits garçons aux deux florins.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gamba visiblement contrarié.

— Il y a, monsieur, dit le petit garçon, que votre sœur

est là-bas qui veut que vous reveniez tout de suite, tout de suite...

— Pourquoi faire?

— Parce que j'aurai deux florins si vous êtes à l'auberge dans un quart d'heure.

— Qu'est-ce que cela me fait que tu aies deux florins! répondit Gamba, fort ennuyé d'être dérangé au début d'une déclaration si importante et si délicate.

— Votre sœur repart tout de suite pour Paris, reprit l'envoyé.

— Pour Paris! s'écria Gamba, frappé au cœur.

— Oui; on met les chevaux à la voiture. Votre sœur a l'air bien inquiète et bien pressée, et elle a dit : Quel malheur! quand elle a su que vous n'étiez pas là.

Gamba s'appuya contre une chèvre.

— Ah bien! si c'est comme ça que nous passons l'automne ici!... Ma foi, tant pis! qu'Olympia parte si elle veut, moi, je reste.

Mais Gretchen reprit gravement, après un silence :

— Non, Gamba ; vous ne pouvez pas laisser votre sœur partir seule. Vous me l'avez dit l'autre fois, et vous aviez raison. Elle a sans doute quelque motif très-sérieux de partir plus tôt qu'elle n'avait compté. Accompagnez-la, Gamba ; vous reviendrez.

— Oui, mais quand? s'écria Gamba. On sait quand on s'en va, sait-on quand on revient? Qui me répond que ces tristes affaires où Olympia est engagée ne nous retiendront pas à Paris tout l'hiver ?

— Eh bien! reprit Gretchen, moi, j'y fais un voyage tous les ans au printemps, nous nous y retrouverons.

— Bien sûr? vous viendrez? dit Gamba, tout triste.

— Bien sûr.

— Mais comment serai-je averti de votre arrivée?

— Je vous écrirai.

— Eh! sais-je seulement où nous logerons? Écrivez alors à Gamba, poste restante. J'irai tous les jours à la poste. Cela me distraira et me consolera un peu.

— C'est convenu. Au revoir, Gamba.

— Hélas! vous en prenez vite votre parti, vous. Au revoir, Gretchen. Au revoir, à Paris peut-être. C'est égal, j'aimerais bien mieux vous revoir ici, en plein air, que dans ces affreuses villes où il y a des plafonds qui écrasent tout. Qui m'assure qu'à la ville vous voudrez bien m'aimer encore un peu? Je vous connais ici, je ne sais comment vous serez là-bas.

— Toujours la même pour vous, mon ami, mon cousin, mon frère. Mais adieu. On vous attend.

Le petit garçon tirait en effet Gamba par son habit.

— Monsieur!... vous allez me faire perdre mes deux florins, mon bon monsieur, disait-il d'un ton moitié d'humeur, moitié de prière.

— Adieu donc, Gretchen, dit piteusement Gamba.

Il aurait bien voulu faire souvenir Gretchen que l'autre fois elle l'avait embrassé, mais la présence du petit garçon en empêcha le timide Gamba.

— Adieu, répéta-t-il.

Gretchen lui tendit la main. Il se contenta d'une bonne étreinte, où il mit toute sa tendresse et toute sa douleur.

Puis, non sans se retourner plus d'une fois, il prit la route de Landeck, précédé et harcelé par le petit garçon.

Quand ils arrivèrent les chevaux étaient à la voiture. Le généreux hôtelier donna cinq florins au petit garçon qui avait trouvé Gamba, quatre florins aux deux autres, et garda quatre frédérics pour lui.

Olympia et Lothario montèrent dans la voiture.

Il y avait une place pour Gamba, mais il voulut à toute force monter sur le siége. Il avait besoin d'air. Le chagrin l'étouffait.

Et pourtant, de ces deux hommes, dont l'un quittait et l'autre rejoignait une femme aimée, le plus malheureux n'était pas celui qui la quittait.

## XXX

### MARIAGE TESTAMENTAIRE.

Rien de suave, de poétique et de charmant comme Frédérique dans sa robe de noce. Rien de plus pur et de plus chaste que cette blanche figure sous ce voile blanc.

Le matin de cet étrange mariage, Frédérique était un peu étonnée, un peu inquiète, un peu triste; mais son doux visage ne faisait que gagner à cette émotion.

Samuel et Julius la regardaient, celui-ci avec toutes les effusions d'une tendresse joyeuse, celui-là avec une amertume concentrée.

La beauté calme de ce front de jeune fille mettait dans

le front de Samuel de sombres et terribles pensées. Sa colère douloureuse redoublait à la voir si ravissante d'une part, et, de l'autre, si résignée.

Samuel aurait voulu que Frédérique fût laide, puisque ce n'était pas pour lui qu'elle était belle.

Ou, du moins, il aurait voulu qu'elle n'acceptât pas si facilement un mariage qu'il lui avait conseillé. Il était irrité contre elle de ce qu'elle n'avait pas résisté, de ce qu'en lui obéissant elle n'avait pas l'air de souffrir, de ce qu'elle ne semblait pas faire cela à contre-cœur, de ce qu'elle ne paraissait pas retenir des larmes.

Frédérique ne l'aimait donc pas du tout! Elle lui avait promis d'être à lui, il lui avait rendu sa parole, mais elle n'aurait pas dû la reprendre. Il ne lui pardonnait pas d'avoir fait ce qu'il lui avait demandé.

C'était à elle à refuser, à rejeter la proposition qu'on lui faisait d'épouser un malade, un moribond. Dans ce moment, Samuel s'imaginait presque que, si elle n'avait pas consenti à entrer dans son plan, il en aurait été heureux. Il y aurait perdu la fortune de Julius; mais qu'importe! Il y aurait gagné de se savoir aimé. A cette heure où Frédérique lui échappait, il la préférait à tous les millions du comte d'Eberbach. Il se repentait de l'avoir autorisée à ce mariage, de lui avoir transmis l'offre de Julius. Il se disait en ce moment qu'il ne la lui aurait pas transmise, s'il avait su qu'elle l'accepterait.

Et elle ne s'agitait pas plus que s'il était question de l'avenir d'une autre! Plus elle était douce et limpide, plus il était soucieux et troublé. Cette sérénité amassait en lui des

tempêtes. Cet air d'innocence céleste le poussait au crime infernal. L'ange excitait au mal le démon.

Tandis que les femmes de Frédérique mettaient la dernière main à la toilette de la mariée, Samuel, qui était venu la chercher avec Julius, regardait d'un œil de rage le regard attendri dont celui-ci accompagnait tous les mouvements de la jeune fille.

— Tu as raison, pensait-il, enivre-toi de sa vue. Profite du moment où tu le peux encore. Amasse dans cette minute le peu d'émotions qu'il faut pour te tuer. Il y a ici deux émotions qui te sont mortelles : la tienne et la mienne. Si tu échappes à l'une, tu n'échapperas pas à l'autre. La nature proportionne peut-être la passion à la force. Mais si ton amour de père te manque, ma jalousie d'amoureux ne te manquera pas.

— Etes-vous prête, Frédérique? demanda Julius à la jeune fille.

— Tu es bien pressé! dit Samuel. Il n'est pas l'heure.

— Si fait, reprit Julius. C'est pour midi, au Temple, et voilà déjà onze heures.

— Je suis prête, monsieur le comte, dit Frédérique.

Julius, Samuel et Frédérique entrèrent au salon de réception.

Le mariage civil devait y être célébré. Il ne s'y trouvait pourtant que les quatre témoins, dont Samuel et l'ambassadeur d'Antioche, qui, selon l'usage du monde diplomatique, venait marier son collègue. La cérémonie fut vite terminée. Au bout d'un quart d'heure, Frédérique était, selon la loi, comtesse d'Eberbach.

Puis tout le monde monta en voiture, et l'on se dirigea

vers ce même temple des Billettes, où, quelques mois auparavant, Lothario avait passé de si doux et de si poignants dimanches, à voir Frédérique et à n'oser lui parler.

Le souvenir de ces heures émues revint sans doute au cœur de la jeune fille, car, en entrant dans le temple, son lumineux visage s'obscurcit d'une ombre de mélancolie.

C'était bien dans ce temple qu'elle avait rêvé qu'elle se marierait, mais ce n'était pas le mari qu'elle avait rêvé, désiré peut-être. Certes, elle ne se repentait pas d'avoir consenti à réjouir les dernières heures de ce noble et généreux malade, vers lequel elle s'était tout d'abord sentie portée comme vers un père. Elle n'avait pour le comte d'Eberbach que des sentiments de reconnaissance et de dévouement. Mais la reconnaissance et le dévouement ne sont pas toute la vie; la fille n'est pas toute la femme.

C'était la faute de Lothario. Il n'avait eu guère de persistance. Il n'avait pas même lutté. Dès le premier mot, il avait renoncé. Il n'avait aucun reproche à faire à Frédérique, c'était plutôt à elle à lui en vouloir. Que pouvait-elle, pauvre jeune fille, sans père ni mère, recueillie par charité, sans force et sans droit? Au lieu que lui, un homme, pouvait se remuer, essayer, parler à monsieur Samuel, parler à son oncle. Au lieu de cela, il était parti.

Elle était bien naïve de penser encore à lui, qui, certainement, ne pensait guère à elle. Dans cet instant où elle avait la faiblesse de se laisser aller aux souvenirs qu'elle avait retrouvés à la porte, il faisait sans doute la cour aux belles dames de Vienne, et il avait oublié cette petite fille avec laquelle il avait ébauché une amourette par passe-

temps et par désœuvrement. Qu'elle se mariât ou non, cela lui était bien égal. La preuve qu'il ne s'en souciait nullement, c'est que le comte d'Eberbach, sur sa demande à elle, lui avait écrit qu'il se mariait, et qu'il n'avait pas jugé que ce fût la peine de revenir.

Frédérique rejetait tous les torts sur Lothario. Et puis, il faut le dire, elle n'était pas encore dans l'âge ignorant où les passions creusent bien profondément leur sillon dans le cœur d'une femme. La rupture du rêve qu'elle avait noué un moment aux regards de Lothario lui causait plutôt un regret vague qu'une souffrance réelle. En outre, sa nature tendre et délicate, plus qu'énergique et personnelle, lui faisait trouver une sorte de bonheur suffisant dans la pensée de se sacrifier au bonheur d'un autre, et la joie du comte d'Eberbach la consolait de sa tristesse.

Le regret que lui inspirait la vue de ce temple, où ses yeux s'étaient si souvent rencontrés avec ceux de Lothario, n'apparut qu'un moment sur sa jeune et gracieuse figure, et ne fut pas remarqué des nombreux amis et de la foule illustre accourue à la célébration du mariage de l'ambassadeur de Prusse.

On la trouva seulement un peu sérieuse; mais quand une femme serait-elle sérieuse, sinon en se mariant? et l'on trouva Julius un peu pâle; mais on savait qu'il relevait de maladie, et, pour ces indifférents, ce qui était abattement et faiblesse ne fut que distinction et élégance.

Julius avait fait effort pour aller jusqu'au bout de la cérémonie. Frédérique, ne le trouvant pas encore assez rétabli, avait voulu faire remettre le mariage; mais Julius l'avait conjurée de ne pas l'affliger d'un nouveau retard.

Précisément à cause de son état de santé, il n'était pas assez sûr du lendemain pour rien ajourner.

Samuel s'était joint à Julius, craignant que le brusque retour de Lothario ne vînt bouleverser tout.

Le comte d'Eberbach était heureux. Une seule chose manquait à sa joie : la présence de Lothario.

Jusqu'au moment de monter en voiture, il l'avait attendu. Encore maintenant, il croyait à toute seconde le voir apparaître.

Pourquoi n'était-il pas venu ? Comment n'avait-il pas donné à son oncle cette preuve d'affection, dans une circonstance si décisive ? Il était impossible que sa rancune eût persisté jusqu'à ce point. Evidemment, il s'était mis en route. Son retard s'expliquait par quelque accident, par une voiture brisée, par un motif en dehors de sa volonté. Mais il allait arriver d'une minute à l'autre.

Et, de temps en temps, Julius tournait la tête vers la foule, espérant rencontrer les yeux de Lothario.

Mais la cérémonie religieuse s'acheva comme la cérémonie civile, sans que Lothario parût.

On revint à l'hôtel.

Julius espérait toujours. En admettant qu'un accident eût retardé d'une heure l'arrivée de Lothario, il avait pu arriver trop tard pour s'habiller et pour venir au temple. Mais il était sans doute dans ce moment à l'hôtel, et Julius allait le trouver en descendant de voiture.

Cette espérance fut encore trompée. Une ombre passa sur les yeux de Julius; mais en voyant Frédérique descendre avec Samuel de la voiture qui précédait la sienne, il oublia Lothario pour ne plus songer qu'à Frédérique.

Divers amis étaient venus du temple à l'hôtel, pour féliciter les mariés. Le salon fut rapidement encombré. Julius reçut les félicitations et répondit aux remercîments. Mais c'était trop de tout ce mouvement et de tout ce bruit pour sa débilité de convalescent.

Tout à coup Samuel, qui ne le quittait pas des yeux, le vit pâlir.

Il accourut à lui.

— Qu'as-tu donc?

— Rien, dit Julius, qui se sentait chanceler. Une défaillance. Mais c'est passé.

— Viens, dit Samuel.

Et se retournant vers les assistants :

— Vous permettez, n'est-ce pas? Madame la comtesse d'Eberbach reste d'ailleurs pour vous faire les honneurs. monsieur le comte a besoin d'être un peu seul, et reviendra tout à l'heure.

— Tout à l'heure, répéta Julius.

Et, s'appuyant sur le bras de Samuel, il passa avec lui dans son cabinet.

Au moment de franchir la porte, Samuel Gelb se retourna et fixa un regard étrange sur Frédérique.

Il y avait dans ce regard un singulier et farouche mélange de passion et de courroux. On eût dit qu'il avait besoin d'emporter dans ses yeux la trace vivante de cette beauté divine, pour s'affermir dans quelque affreux dessein.

Ce dernier regard jeté, il entraîna vivement Julius.

Ceux qui le remarquèrent en cet instant furent frappés

de l'expression de sa physionomie. Du malade et du médecin, le plus pâle n'était pas le malade.

Julius, rentré dans son cabinet, tomba sur un fauteuil.

— Tu l'as voulu! dit Samuel d'un air sombre.

— Qu'ai-je voulu? demanda Julius d'une voix mourante.

— Je t'avais prévenu que toute émotion t'était funeste. J'ai fait mon devoir. Tu ne m'as pas écouté, tant pis pour toi.

— En quoi t'ai-je désobéi? dit Julius.

— En tout, s'écria Samuel. Tu faisais de Frédérique ta femme, pour avoir le droit de la faire ta légataire. Il s'agissait d'une formalité, tu en fais une émotion. Eh bien! meurs! tu l'as voulu.

En disant cela, par saccades, et comme dans un accès de fièvre, Samuel avait versé de l'eau dans un verre.

Puis il avait pris dans sa poche une toute petite fiole, en avait laissé tomber deux ou trois gouttes dans l'eau, et s'était mis à remuer le tout avec une cuiller de vermeil.

— Regarde-toi dans la glace, dit-il à Julius, vois comme tu es livide.

— Tu n'es pas déjà si rosé, toi qui parles, répondit Julius, remarquant l'horrible pâleur de Samuel. Mais, au lieu de me gronder, tu ferais mieux de me guérir. Donne-moi ce verre que tu vas briser à force de l'agtier.

En effet, la main de Samuel tremblait, et la cuiller secouée se heurtait violemment aux parois du verre.

— Pas encore, dit Samuel. Il faut que cette potion repose quatre ou cinq minutes.

Et il posa le verre sur la table.

— Te guérir, reprit-il d'une voix rauque et étranglée.

C'est bien facile à dire. Tu pouvais te guérir toi-même, cela dépendait de toi, je t'avais indiqué le moyen : l'apaisement de l'âme pour le salut du corps. Il fallait m'écouter, tu aurais vécu.

— Je ne t'ai jamais vu ainsi, dit Julius, le regardant avec surprise.

Samuel s'essuya le front. Des gouttes de sueur froide y roulaient. Il haussa les épaules, avec un geste qui voulait dire :

— Allons ! est-ce que je suis un enfant !

Mais il avait beau faire, beau se gourmander, beau se mépriser, il n'avait plus son sang-froid accoutumé.

Cependant il fit un violent effort sur lui-même et sembla prendre une résolution définitive:

— La potion doit commencer à être prête, dit-il.

Et il prit le verre sur la table.

Julius tendit la main.

— Donne, bien que je commence à me remettre.

Mais, au moment où il se soulevait de son fauteuil, il aperçut à terre une lettre qu'il avait fait tomber de la table en s'asseyant, et qu'il n'avait pas remarquée.

Un éclair lui brilla dans les yeux.

— Qu'est-ce que cette lettre? dit-il.

Il avait cru reconnaître sur l'enveloppe l'écriture de Lothario.

Samuel remit le verre sur la table, content, malgré son apparente fermeté, de ce retard involontaire.

Julius ramassa la lettre.

C'était, en effet, l'écriture de Lothario.

— Elle sera venue pendant que nous étions au temple,

dit-il en la décachetant. On l'aura montée ici, et l'on aura oublié de m'en avertir, dans le brouhaha de la cérémonie.

Il ouvrit avidement la lettre, et se mit à la lire. Comme avait fait Lothario à Eberbach, Julius n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, qu'il poussa un cri.

— Qu'est-ce donc? demanda Samuel.

Julius ne répondit que par un geste de la main, et continua sa lecture jusqu'au bout.

Quand il eut fini, posant la main sur son cœur, qui battait à rompre sa poitrine :

— Ah ! mon pauvre Samuel, dit-il d'une voix saccadée, je crois que j'aurai plus besoin de ton cordial que nous ne pensions. Voici une seconde émotion qui vaut la première. Mais celle-là, ajouta-t-il avec un sourire triste, tu ne m'accuseras pas de me l'être donnée exprès.

— Mais qu'est-ce donc que Lothario t'écrit? répéta Samuel.

— Lis, dit Julius.

Samuel prit la lettre.

— Un mot encore, interrompit Julius. Tu m'as avoué, et je t'en remercie, que j'étais atteint mortellement, et qu'il n'y avait plus pour moi d'espérance, j'entends d'espérance lointaine. Tu m'as dit, sur mes questions pressantes, que je ne survivrais pas, que mon mal me tuerait, que je n'en reviendrais pas ! Samuel le crois-tu toujours ?

— Tu ne penses pas, répondit durement Samuel, que ce soient tes imprudences d'aujourd'hui qui puissent me faire changer d'avis.

— Bien, reprit Julius. Ainsi, selon toi, je suis condamné.

— A moins d'un miracle.

— Dieu soit loué !

— Pourquoi cette joie ? demanda Samuel stupéfait.

— Lis cette lettre, répondit Julius.

Et Samuel lut.

« Berlin, 28 août 1829.

» Mon cher et bien aimé oncle,

» C'est trop ! trop de bonté dans votre cœur, trop de douleur dans le mien ! Il faut enfin que mon âme éclate et se brise devant vous, et que vous y voyiez mon secret.

» Vous avez dû et vous devez me trouver bien ingrat. Les apparences sont contre moi, je le reconnais, et toute votre indulgence ne peut pas aller contre elles. Ma conduite, assurément, vous semble inexplicable. Vous qui avez été toujours si prodigue de bonté pour moi, vous, mon père, je vous ai quitté, et dans quel instant ? Au moment où vous étiez encore malade ! Moi dont c'était le devoir, et, croyez-moi, dont c'était le bonheur, de vous soigner, de passer la nuit à votre chevet, de vous donner ou plutôt de vous rendre ma vie; vous n'avez pu comprendre quel motif m'avait fait partir de votre maison, au seul moment ou ma présence y était nécessaire.

» Eh bien ! mon bon oncle, vous me pardonneriez, j'en suis sûr, si vous saviez ce que j'ai souffert avant de me décider à ce départ qui n'a pas été la moindre de mes souffrances. Vous avez cherché l'explication de ma tris-

tesse et de ma fuite dans ma froideur vis-à-vis d'une jeune fille récemment introduite chez vous. Vous avez cru, vous ne l'avez pas dit par délicatesse, mais je l'ai deviné, vous avez cru que je pourrais être inquiété dans mes intérêts et dans mes espérances par la part de votre amitié que cette jeune fille pourrait m'enlever. Vous avez cru que c'était l'héritier qui souffrait en moi, que j'étais jaloux de votre affection ou avide de votre argent, que je haïssais mademoiselle Frédérique.

» Mon cher oncle, je ne hais pas mademoiselle Frédérique : je l'aime.

» Je l'aime et elle ne m'aime pas ! Tout mon secret est dans ces deux mots.

» Concevez-vous maintenant l'existence que j'ai menée à l'hôtel pendant trois semaines, sachant qu'elle ne m'aimait pas, l'entendant de sa bouche, et l'ayant toujours devant moi, comme la figure vivante de mon désespoir, sans pouvoir détourner mes yeux de cette vision charmante et navrante ! Avais-je tort de vous dire que vous me pardonneriez lorsque vous sauriez ce que j'ai souffert ?

» Vous étiez en danger, je ne pouvais pas quitter Paris. Mais un jour, les médecins ont dit qu'ils répondaient de vous. Alors la force m'a manqué pour supporter ce supplice de toutes les minutes. Je me suis enfui. Votre inépuisable bienveillance m'excusera.

» Hélas ! mon oncle, ne m'en voulez pas. Ma fuite ne m'a pas tant profité. Allez. Et je ne suis guère moins malheureux ici que là-bas. J'étais malheureux de voir mademoiselle Frédérique ; je suis malheureux de ne pas la voir.

Voilà toute la différence. J'ai eu beau mettre la distance entre elle et moi, aller de ville en ville, son image et ma douleur m'ont suivi partout. Je suis à Berlin ce que j'étais il y a trois mois à Paris, ce que j'étais il y a trois semaines à Vienne, ce que je serai toujours partout.

» J'aime avec désespoir. Si mademoiselle Frédérique est à un autre, si elle n'est pas à moi, je mourrai.

» Votre fils désolé,

» LOTHARIO. »

Samuel remit tranquillement la lettre dans son pli et la rendit à Julius.

— Tu as lu ! dit Julius.

— Que comptes-tu faire ? dit froidement Samuel.

— Je compte mourir.

Et sur un geste de Samuel :

— Tu me l'as promis, ajouta-t-il.

— Eh bien ! après ? répliqua Samuel.

— Après ? c'est juste. Attends, dit Julius.

Il ouvrit un bureau qui était auprès de son fauteuil, prit dans un tiroir un paquet cacheté de noir, rompit le cachet, tira du papier une feuille de papier blanc, écrivit quelques lignes et signa.

— Qu'as-tu fait ? demanda Samuel, qui suivait avec anxiété les mouvements de Julius.

Julius referma et cacheta le paquet, qu'il remit dans le bureau.

— Ce que j'ai fait ? répondit-il à la question de Samuel ; j'ai modifié mon testament, voilà tout.

Samuel tressaillit.

— J'ai fait Lothario mon légataire universel, poursuivit Julius, à une condition.

— Laquelle ?

— A la condition qu'il épousera Frédérique.

Samuel fut plus fort que ce coup qui l'atteignait en pleine poitrine. Pas un muscle de sa figure ne bougea.

— Tu comprends ? dit Julius. Je mourrai bientôt ; alors Frédérique épousera Lothario. Quand même elle ne l'aimerait pas, à moins de le haïr elle obéira à ma dernière volonté. Et puis, Lothario n'héritant que si elle l'accepte pour mari, il dépendra d'elle de l'enrichir ou de le ruiner ; et, tu connais son grand cœur, elle consentira, sinon par amour, au moins par générosité. Es-tu content ?

— De quoi ? demanda Samuel d'un air sombre.

— Mais du calme qui va tomber dans mon cœur. Frédérique maintenant va m'être deux fois sacrée, et elle devient deux fois ma fille, puisqu'elle est la fiancée de Lothario.

Samuel réfléchissait,

— A présent donne-moi cette potion, dit Julius ; car il faut que je vive au moins jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée avec Frédérique.

Samuel prit le verre, alla vers la cheminée et jeta la potion dans les cendres.

— Que fais-tu donc ? demanda Julius surpris.

— Cette potion a trop attendu et ne vaut plus rien, répondit Samuel, absorbé dans une méditation profonde.

En revenant de la cheminée, il passa devant une fenêtre. Un bruit de roues et de chevaux retentit dans la cour. Samuel regarda machinalement et jeta un cri.

Julius courut à la croisée.

Une chaise de poste s'arrêtait au perron, Lothario en descendait.

— Lothario ! s'écria Julius.

Au même moment, Frédérique, inquiète de l'absence prolongée de Julius, entrait dans le cabinet.

Elle entendit ce nom, ce cri : Lothario ! Elle vit le mouvement de Julius et de Samuel, et frappée comme d'un coup de foudre, chancela et tomba inanimée sur le tapis.

## XXXI

### TROIS RIVAUX.

Julius et Samuel n'avaient vu descendre de voiture que le seul Lothario.

Olympia, en effet, avait refusé d'accompagner Lothario chez le comte d'Eberbach, avant de savoir positivement où en était le drame qu'elle venait dénouer, ou nouer peut-être. Elle avait quitté la voiture à la barrière, et avait pris, avec Gamba, un fiacre pour rentrer dans Paris.

Résolue à une démarche décisive, dont elle n'avait pas confié le secret à Lothario, elle ne voulait pas la faire inutilement et sans être bien certaine qu'il était temps encore.

Il avait donc été convenu que Lothario irait d'abord seul à l'hôtel du comte d'Eberbach.

Si le mariage n'était pas encore accompli, il devait dire à Julius qu'Olympia avait besoin de le voir immédiatement pour une affaire extrêmement grave. Dans le cas où le comte d'Eberbach ne voudrait pas aller chez la cantatrice à cause de son prochain mariage, ou ne le pourrait pas à cause de sa maladie, alors Lothario enverrait un mot à Olympia, qui accourrait en toute hâte à l'hôtel et saurait bien arriver à Julius.

Mais s'il était trop tard, Olympia avait fait prendre à Lothario l'engagement de ne pas prononcer son nom. Samuel, Julius et tout le monde devraient absolument ignorer son retour et sa présence à Paris. Cachée et secrète, elle agirait plus sûrement et plus efficacement.

Voilà pourquoi Lothario était venu seul.

En entrant dans la cour de l'hôtel, les voitures, le mouvement inusité et l'air de fête le frappèrent d'un sombre pressentiment.

Il se précipita dans l'escalier.

A ce même moment, Samuel et Julius portaient Frédérique évanouie sur un canapé.

Le regard interrogateur de Julius allait de Frédérique à Samuel.

— L'aime-t-elle donc ? demanda-t-il.

Samuel haussa les épaules sans répondre et alla sonner.

Madame Trichter accourut.

— De l'éther ! dit Samuel.

Comme madame Trichter revenait avec un flacon, Lothario entra, pâle et comme égaré. Il n'avait pas fait un

pas dans cette maison en fête sans apprendre tout du premier indifférent.

Julius courut au devant de lui et lui ouvrit ses bras.

Lothario s'y jeta sans pouvoir retenir ses larmes qui jaillissaient malgré lui de ses paupières.

— Pardon, mon oncle, balbutia-t-il ; soyez heureux, moi je vais mourir.

— Enfant! dit Julius ; regarde-moi donc, et vois lequel de nous deux est le plus près de la mort.

Alors seulement Lothario aperçut Frédérique sans connaissance sur le canapé ; Samuel et madame Trichter la lui avaient masquée jusque-là en se penchant sur elle pour lui faire respirer le flacon.

— Mademoiselle Frédérique malade ! s'écria-t-il avec un tressaillement.

— Ce n'est rien, dit Julius. La fatigue d'un pareil jour, l'émotion inévitable, et puis ton retour si brusque, tout cela l'a un peu troublée. En entendant Samuel prononcer ton nom, elle s'est trouvée mal.

— Voici qu'elle se ranime, dit Samuel.

Lothario, tout éperdu et défaillant à son tour, tomba à genoux devant le canapé. Il regardait fixement ce beau visage plus blanc que sa couronne blanche. Il prit instinctivement la main de Frédérique froide comme le marbre.

Mais tout à coup il sentit à cette main l'anneau de mariage. Il la laissa retomber, et la repoussa presque, avec un mouvement d'amertume et de colère.

Le comte d'Eberbach, qui l'observait, remarqua bien ce geste.

— Allons, sois homme, Lothario, dit-il. Mais aussi ajouta-

t-il, doucement, c'est ta faute. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé? Pouvais-je deviner le mal que j'allais te faire? Lorsque tu as reçu la lettre où je t'annonçais mon prochain mariage avec Frédérique, pourquoi n'es-tu pas arrivé en toute hâte?

— Eh! répondit Lothario, vous m'avez écrit a Berlin tandis que j'étais à Eberbach. Votre lettre m'a suivi, et dès que je la reçois, j'accours, déjà trop tard. Mais vous qui êtes resté ici, je vous ai écrit il y a huit jours, une lettre où je vous disais tout, et vous avez dû l'avoir à temps.

— Ta lettre? elle arrive à l'instant même, dit Julius, et j'achevais à peine de la lire lorsque la voiture est entrée dans la cour.

— Elle ne peut pas avoir mis huit jours à venir, dit Lothario.

— Demande à Samuel, reprit Julius. Et tiens, vois toi-même.

Le comte d'Eberbach prit la lettre sur la table et la tendit à son neveu.

Samuel, en apparence tout occupé de Frédérique, suivait leurs mouvements d'un œil inquiet.

— Justement! vous voyez? s'écria Lothario avec reproche.

— Qu'est-ce donc! demanda Julius.

— Nous sommes aujourd'hui le 7 septembre, et le timbre de Paris est du 5. Il y a donc deux jours que vous avez cette lettre.

— C'est singulier, en effet, dit Julius, en regardant l'enveloppe de la lettre. Par quelle fatalité a-t-on pu négliger de me remettre cette lettre le jour de son arrivée? Mais, tu

crois à ma parole, je pense, Lothario. Sur l'honneur, je n'en ai eu connaissance qu'il y a dix minutes. Elle m'a fait même un effet assez foudroyant, je le jure ; Samuel est là pour te le dire.

— Frédérique revient avec elle, chut ! dit Samuel.

Julius et Lothario ne virent plus que Frédérique.

Le premier regard de la jeune mariée, regard incertain et troublé, tomba sur Lothario.

— Lothario ! murmura-t-elle faiblement dans ce vague demi-jour de la raison où l'âme n'est encore qu'à moitié réveillée, Lothario !... je vous attendais. Je le savais bien... ce n'était qu'un rêve. Un rêve cruel... Mais nous en serons plus heureux après. Nous voilà réunis. Dieu soit béni !... Lothario vous ne me quitterez plus.

Julius écoutait avec une attention profonde.

Samuel avait aux lèvres un pli d'ironie et de menace.

Pour Lothario, à la fois effrayé et ravi, il avait repris les mains de Frédérique, comme si ce qu'elle disait absolvait un peu ce qu'elle avait fait le matin.

Mais tout à coup les idées redevinrent plus distinctes dans le cerveau de la jeune fille. Son regard s'arrêta plus clair sur tous ceux qui étaient présents.

— Ah ! je me souviens, dit-elle toute confuse.

Elle retira vivement ses mains de celles de Lothario, se souleva sur le canapé, et secouant son beau front, déjà moins pâle, comme pour en faire sortir ce qui y restait de trouble et de désordre :

— Qu'est-ce que j'ai donc dit ? murmura-t-elle. J'avais le délire, je crois. Pardonnez-moi, monsieur le comte.

— C'est à vous à me pardonner mon enfant, dit Julius

grave et triste, mais calme. Vous n'avez rien dit dont vous ayez à rougir. Votre seul tort est de n'avoir pas été franche et de n'avoir pas eu assez de confiance en moi.

— Mais qu'ai-je donc dit enfin ? demanda encore Frédérique inquiète.

— Madame Trichter, interrompit Samuel, si madame la comtesse a besoin de vous, on vous sonnera.

Madame Trichter sortit.

Il y eut une éternelle minute d'un silence douloureux pour tous.

Singulière situation, en effet, entre ces trois hommes, auxquels cette pure et virginale Frédérique appartenait en même temps : à Julius par son nom, à Samuel par son serment, à Lothario par son cœur.

C'est à qui ne prendrait pas la parole, à qui ne répondrait pas à cette question de Frédérique, que Frédérique elle-même n'osait pas répéter : Qu'ai-je donc dit ?

Enfin, Julius souriant avec mélancolie et posant d'un d'un geste tout paternel sa main sur la tête de Frédérique :

— Mon enfant, lui dit-il doucement, vous aimez Lothario.

Frédérique tressaillit. Mais elle releva le front avec fierté.

— Monsieur le comte, dit-elle, jamais monsieur Lothario ni personne n'a eu le droit, lorsque je ne portais pas encore votre nom, de dire qu'il eût découvert en moi un signe quelconque de cet amour. Je ne suppose pas, ajouta-elle en défiant Lothario de son regard limpide et tranquille, que qui que ce soit ait pu se croire autorisé à par-

ler en mon nom et à me prêter des sentiments que je n'ai jamais témoignés.

Lothario fit un geste de chagrin comme pour écarter ce soupçon.

— Je ne sais pas, poursuivit Frédérique, quels mots vides de sens ont pu m'échapper tout à l'heure quand je n'avais pas ma connaissance, mais on ne fait pas attention aux choses qu'une femme peut dire dans la fièvre, et personne n'a le droit de m'accuser d'aimer monsieur Lothario.

— Personne, excepté moi, ma fille ; mais je ne vous accuse pas. Je n'accuse dans tout ceci que votre silence et mon aveuglement. J'aurais bien dû penser que, dans une maison où il y avait un jeune homme et un moribond, ce n'était pas le moribond qui devait vous avoir pour femme. Votre manière d'être vis-à-vis l'un de l'autre, votre froideur et son départ, qui aurait dû peut-être m'ouvrir les yeux, me les ont troublés. Il est trop tard pour prévenir le mal, mais il est peut-être encore temps de le réparer.

Samuel regarda Julius avec inquiétude.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Lothario.

Julius se tourna vers Frédérique.

— Ma chère enfant, dit-il, voici sur cette table une lettre que Lothario m'avait écrite de Berlin, et dans laquelle il me disait qu'i vous aimait, et qu'il me priait de demander votre main à Samuel.

Lothario fit un geste.

— Tu parleras tout à l'heure, dit le comte d'Eberbach.

Il reprit :

— Par un malentendu qui s'expliquera peut-être plus

tard, cette lettre ne m'a été remise qu'au moment où il n'était plus temps de faire ce qu'elle demandait. N'importe ! Maintenant, Frédérique, ce n'est plus de Samuel que vous dépendez, c'est de moi ; c'est à moi qu'il appartient de disposer de vous. Je vous répète, après, la déclaration que je vous ai faite avant : ce mariage fait de moi votre père. C'est donc à moi de répondre à Lothario, qui demande la main de ma fille, et je réponds que je la lui accorde.

Lothario et Frédérique retinrent un cri, et attendirent que le comte d'Eberbach se fût expliqué plus entièrement.

Quant à Samuel, pas un muscle ne bougea sur son visage de bronze.

— J'accorde à Lothario la main de Frédérique, répéta Julius, parce que je ne l'ai épousée que pour la rendre heureuse et que je ne veux pas que ma bonne intention n'ait produit que son malheur.

— Oh ! monsieur !... dit Frédérique.

— Ne dites pas non, interrompit le comte. Vous aimez Lothario.

— Je ne l'ai pas dit, monsieur.

— C'est pour cela que j'en suis plus sûr. Vous ne l'avez pas dit, mais votre évanouissement à son nom, votre joie en le revoyant et surtout votre délire l'ont dit pour vous. Ne résistez pas ; comme fille et comme femme, vous me devez deux fois obéissance, et je vous ordonne d'être heureuse.

Il y a malheureusement un empêchement que nous ne pouvons plus rompre ; il faudrait que vous attendiez quelques semaines ; mais soyez tranquille. En vous suppliant

de m'aider à vivre les derniers jours de mon agonie, je vous ai promis de ne pas tarder à mourir. Je tiendrai ma promesse.

— Mon bon oncle ! s'écria Lothario. Nous voulons que vous viviez.

— Quand je serai dans la tombe, continua Julius, vous vous marierez, Je viens de refaire mon testament de manière à vous forcer d'être l'un à l'autre. A partir de ce moment, mes enfants, votre père vous fiance. Frédérique, je vous le donne pour mari; Lothario, je te la donne pour femme. En attendant le jour où vous pourrez vous marier, vous serez comme deux fiancés qui s'aiment et qui se le disent. Sûrs de l'avenir, le présent vous trouvera patients. Vous vous verrez tous les jours et vous bénirez chaque instant de votre existence, sachant qu'il vous rapproche du temps souhaité. Voyons, est-ce bien arrangé ainsi? Êtes-vous contents ?

— Oh ! mon cher oncle ! dit Lothario avec des larmes dans les yeux.

Mais Frédérique garda le silence. Elle regardait Samuel toujours immobile.

— Et vous, Frédérique, lui dit Julius, vous ne dites rien ?

— Monsieur le comte, dit lentement la jeune fille, je suis profondément pénétrée, croyez-le bien, de votre générosité si noble et si tendre; mais il ne dépend pas de moi de l'accepter.

Lothario pâlit.

— Pourquoi cela ? demanda le comte d'Eberbach.

— Quand j'aurais pour monsieur Lothario, poursuivit

Frédérique, les sentiments qué vous croyez, je ne suis pas libre.

— Puisque vous avez mon consentement, dit Julius.

— Il y en a un qui manque, dit-elle.

— Lequel ?

— Celui de mon autre père ; celui de monsieur Samuel Gelb.

— Maintenant, dit Julius, c'est à moi que vous appartenez.

— A vous aujourd'hui, à lui hier. Non pas seulement à cause du passé, pour les soins qu'il a pris de moi, pauvre enfant abandonnée, sans père ni mère, pauvre fille ignorante, sans toit ni vêtements. Mais j'appartiens encore à Samuel Gelb, par la parole que je lui ai donnée.

— Quelle parole? demanda le comte d'Eberbach.

— J'ai promis que si j'avais le malheur de survivre, je l'épouserais.

— Lui ! s'écria Julius.

Un étrange soupçon lui traversa l'esprit.

Samuel épouser Frédérique ! Ce mariage disproportionné s'il l'avait désiré, lui, Julius, c'est uniquement pour assurer sa fortune à la jeune fille. Mais Samuel, qui n'avait pas de fortune à transmettre, en avait une à recevoir. La veuve du comte d'Eberbach aurait assez de millions pour tenter la cupidité la plus avide. Était-ce donc pour hériter de lui que Samuel lui avait donné Frédérique ?

Frédérique comprit-elle le regard de défiance que Julius jeta sur Samuel ?

— Monsieur Samuel Gelb n'a été, dans toute cette affaire, que parfaitement généreux et parfaitement désinté-

ressé. Il m'avait demandé d'être sa femme avant que j'eusse jamais eu l'honneur de voir monsieur le comte d'Eberbach.

— A la bonne heure, dit Julius; mais maintenant.

— Quand il a su, poursuivit Frédérique, que monsieur le comte avait pensé à moi, il a eu la délicatesse de me rendre ma parole, et d'ajourner son droit. Et il a fait cela si noblement que monsieur le comte lui-même n'a rien su de son sacrifice.

— Merci, Samuel! s'écria Julius. Tu ne m'avais pas parlé de ce service, pardonne-moi de ne pas m'en être aperçu. Mais puisque tu as été si bon pour moi, tu ne seras pas mauvais pour ces enfants. Il s'agit cette fois d'un bien autre bonheur que tu peux faire. C'est à l'âge qu'ont Frédérique et Lothario que l'amour et le mariage comptent, et que cela vaut la peine de retirer un nuage de dessus le soleil levant de deux cœurs pareils! Tu t'es oublié et effacé pour un intérêt moindre que celui-ci. Tu as déjà rendu une fois à Frédérique sa parole; tu la lui rends encore, n'est-ce pas?

Frédérique baissa les yeux, ne voulant pas sans doute qu'on vît l'impression qui pouvait y refléter.

Julius et Lothario regardaient Samuel en face, épiant sur ce front impassible la pensée qui allait décider de deux bonheurs.

Mais aucun regard humain n'eût été capable de percer le masque immobile dont cet homme puissant recouvrait son âme.

— Eh bien! dit Julius.

Le doute le prenait de nouveau. Il n'attendait, pour soupçonner et mépriser Samuel qu'une parole ambiguë.

Samuel releva la tête, comme quelqu'un qui a pris son parti.

— Frédérique, dit-il, devant Julius et devant Lothario, je vous rends votre parole.

— Un éclair de joie passa dans les yeux de Frédérique.

— Merci ! s'écrièrent en même temps Julius et Lothario.

— Je n'ai jamais eu qu'un désir à votre sujet, Frédérique, ajouta Samuel en regardant la jeune fille : c'est de vous rendre heureuse. Si vous devez être plus heureuse avec un autre qu'avec moi, vous êtes libre.

— Tu es un brave cœur ! dit le comte d'Eberbach. Et tu me fais un remords d'une mauvaise idée que j'ai eue tout à l'heure à ton endroit.

— Qu'elle mauvaise idée? demanda Samuel.

— Ne m'en parle pas, dit Julius, je l'ai oubliée. Au fond, sous tes airs sceptiques, tu es une noble nature. Pour toi comme pour moi, le plus grand bonheur qu'on puisse avoir est celui qu'on donne. Allons, Frédérique, maintenant, j'espère que vous n'avez rien à objecter. Vous avez mon consentement et celui de Samuel. Après celui de Dieu qui ne se fera pas attendre, il ne manque plus que le vôtre.

Lothario recommença à trembler.

— Monsieur le comte, dit Frédérique, votre fille est prête à vous obéir dans tout ce que vous lui ordonnerez.

— Ah ! je suis heureux ! s'écria Lothario.

— N'est-ce pas bon, dit Julius à Samuel en lui mon-

trant la joie et l'amour des deux jeunes gens, n'est-ce pas bon de se réchauffer à ce soleil?

Samuel eut la force de sourire; mais Julius n'eut pas plutôt détourné les yeux qu'un nuage de colère et de menace effaça subitement ce sourire forcé.

— Et moi aussi, je suis heureux, reprit Julius. J aurai mes deux enfants auprès de moi jusqu'à ma dernière heure, et, en vous voyant heureux pour moi, je garderai quelque chose de votre bonheur. Voyez-vous, j'avais beau le cacher, j'avais au fond de moi un véritable remords de paraître prendre pour moi tant de grâce, de jeunesse et de cœur. Je rends Frédérique à celui qui la mérite; je la rends à elle-même. A présent, je ne l'ai plus qu'en dépôt, je ne la prends pas, je la garde.

Et, pendant que Julius, Lothario et Frédérique se pressaient les mains et s'abandonnaient à ces effusions et à ces espérances, Samuel, les regardant, adossé à la cheminée, et rêvant profondément, se disait :

— Oui, j'ai bien fait de jeter cette potion dans les cendres. Il ne s'agit plus maintenant de faire mourir Julius, mais de le faire vivre. Le tuer, c'était perdre à la fois mon amour et ma fortune. Le danger n'est plus du côté de Julius désormais. Comme il me l'a dit, ses scrupules imbéciles respecteront la fiancée de Lothario. Et j'ai besoin de lui jusqu'à ce que je me sois débarrassé de l'autre. Il faut que ce soit lui-même qui m'en débarrasse; il faut que cette agonie débile et décrépite me tue cette jeune et forte vie.

## XXXII

### PATIENT ET BOURREAU.

— Assez, Samuel! s'écria Julius d'un ton suppliant. Mon cher Samuel, au nom du ciel, n'ajoute pas un mot. Ne me rapporte pas ce qu'ils font. Ne me rapporte pas ce qu'ils disent. Je ne veux plus rien savoir.

Et, tout en parlant, Julius, agité, et la sueur au front, marchait à grands pas dans son cabinet.

Samuel dissimula un ricanement silencieux et haussa ostensiblement les épaules.

— Tu ne veux jamais rien savoir, répliqua-t-il, et c'est toujours toi qui m'interroges. Parlons d'autre chose, si tu veux. Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce que cela peut me faire à moi que Frédérique et Lothario s'aiment ou ne s'aiment pas. Je ne suis pas le mari de Frédérique. Quel intérêt ai-je là-dedans? Quant à toi, tu as raison, avec le caractère quinteux et susceptible que tu as maintenant, le mieux que tu puisses faire au fond, c'est d'ignorer, et désormais je ne répondrai plus même à tes questions.

Julius n'écoutait pas Samuel. Il écoutait une pensée qui parlait bien haut en lui. Tout à coup il s'arrêta dans sa marche saccadée, et, d'une voix haletante :

— Ainsi, Samuel, tu es sûr que Lothario a vu encore avant-hier Frédérique à Enghien?

— Je ne suis sûr de rien du tout. Laissons-là ce sujet. Tu me dirais encore de me taire au premier mot qui m'échapperait. Causons politique, veux-tu? Le gouvernemen serre la bride au pays; tant mieux! c'est le moyen de le faire cabrer. La compression est le commencement de l'explosion. Les choses vont mal, en apparence, pour la liberté, c'est-à-dire qu'elles vont mal, en réalité, pour la monarchie.

Julius s'etait remis à marcher avec des gestes d'impatience.

— L'on s'agite beaucoup dans les Ventes, poursuivit Samuel en souriant et comme pour irriter l'impatience de Julius; on s'agite aussi au dehors. On prépare les mines, les traînées sont prêtes; le matin où l'on s'y attendra le moins, tout sautera... Et, à propos de Vente, sais-tu que j'ai eu beau chercher, je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer pourquoi on ne m'a plus jamais reparlé de toi. On te soupçonnait de ne pas être Jules Hermelin, et l'on avait quelque semblant de raison. Une menace terrible pendait sur ta tête. On m'avait prévenu. Et puis, plus rien. Je sais bien que j'ai répondu de toi. Mais cela aurait dû plutôt me perdre que te sauver. Comment nous laisse-t-on si tranquilles? Le sais-tu

— Tu ne veux pas me dire, recommença Julius, si tu es sur que Lothario a revu avant-hier Frédérique?

— « Ne me rapporte pas ce qu'ils font, ne me rapporte pas ce qu'ils disent, je ne veux plus rien savoir, » dit Samuel railleur, répétant à Julius ses propres paroles.

— Eh bien ! j'ai eu tort tout à l'heure, fit le comte d'Eberbach, j'aime encore mieux la vérité que l'incertitude.

— Tu n'es pas dégoûté

— Parle, je t'en supplie. Est-il allé à Enghien?...

Mais pour que nos lecteurs jugent de l'impression que devait faire sur la nature faible de Julius chacun de ces mots tombant comme des gouttes d'eau bouillante, il faut que nous récapitulions tout ce qui s'était passé depuis son mariage avec Frédérique, jusqu'au 15 avril 1830 jour où il avait cette conversation avec Samuel.

Huit mois s'étaient écoulés depuis que, sûr de mourir, le comte d'Eberbarch avait fiancé, pour ainsi dire, Frédérique avec Lothario, et leur avait dit qu'ils n'auraient pas longtemps à attendre. Il espérait alors, en effet, qu'il ne tarderait pas à leur laisser la place libre. Mais cela ne faisait pas le compte de Samuel.

Grâce aux arrangements de Julius et au changement qu'il avait fait à ses dispositions testamentaires, il était désormais certain que Frédérique épouserait Lothario.

Premièrement, elle l'aimait. Samuel le savait trop.

Elle avait ensuite, pour obéir au testament du comte d'Eberbach, outre cette raison d'intérêt, secondaire sans doute pour elle, que sans cela elle n'hériterait pas, cette raison de charité, si puissante sur un esprit comme le sien, que Lothario n'hériterait non plus que si elle l'épousait.

Ainsi, l'amour, l'intérêt, le fond du cœur de l'homme, et la bonté, le fond du cœur de la femme, tout luttait contre la volonté de Samuel.

Et voilà donc pourquoi Samuel avait attendu si longtemps, pourquoi il aurait subi le caprice de Julius en lui

donnant Frédérique, pourquoi il se serait soumis à cette souffrance de la voir familière avec un autre : pour aboutir à faire ce qu'il dépendait de lui de faire tout d'abord, pour la donner à Lothario. Tout son travail, tout son sacrifice toute sa jalousie auraient été en pure perte.

Non, cela n'était pas possible! Les choses ne pouvaient pas se terminer de cette façon; il fallait chercher à préparer un autre dénoûment. Il n'était pas temps que Julius mourût. Sa présence était nécessaire jusqu'à nouvel ordre.

Et Julius vécut.

Samuel changea brusquement d'idée.

Lui, si décidé, un moment auparavant, à vider d'un coup les quelques misérables gouttes de vie qui restaient au fond de ce corps épuisé, il n'eut plus qu'un désir, celui de remplir le vase, et il remit tout le sang qu'il put dans ses veines taries. Il chercha dans la science et dans l'imagination des remèdes héroïques. Cette guérison devait être presque une résurrection; il fit des miracles. Pour se défaire de Julius, il était allé jusqu'au crime; pour le conserver il alla jusqu'au génie.

Il réussit, trop bien peut-être. Trop bien pour lui, et trop bien pour Julius.

Trop bien pour lui, car, à mesure que la santé revenait à Julius, la jalousie revenait à Samuel. Il avait bien voulu marier Frédérique à un agonisant qui allait mourir et qu'il allait y aider, mais il n'avait pas voulu la marier a un convalescent dans la force de l'âge, sinon de l'organisation, et dont les sens, s'ils ne pouvaient pas se rallumer, pouvaient retrouver encore [illegible] sous les cendres.

Aussi, n'attendit-il pas le printemps pour trouver que la santé de Frédérique avait besoin de la campagne. Frédérique, élevée en plein air dans le jardin de Ménilmontant, et habituée à y passer même l'hiver, étouffait et s'étiolait entre quatre murs. En outre, Samuel profita de l'occasion pour parler déjà à Julius des inconvénients qu'il y avait sans doute, et pour le monde et pour eux-mêmes, à laisser Frédérique si près de Lothario, la fiancée si près de l'amoureux.

D'un autre côté, disait à Julius ce profond et rusé Samuel, éconduire Lothario et le laisser à Paris, ne serait-ce pas, de la part de Julius, une cruauté? Ne serait-ce pas tourmenter à chaque minute Lothario de cette idée que Frédérique allât à la campagne, et la jalousie de Lothario voulait qu'elle y allât seule.

Samuel, trois semaines après le mariage, était retourné loger à Ménilmontant. Frédérique ne pouvait donc y aller. On chercha dans les environs de Paris, et l'on trouva à Enghien une sorte de charmant petit château en briques rouges avec des volets verts, dont toutes les fenêtres s'ouvraient sur le soleil levant, sur un parc et sur le lac.

Le premier rayon de février y installa Frédérique.

Ce n'avait pas été sans tristesse que Julius s'était ainsi séparé de Frédérique. Non que son affection toute paternelle eût encore changé de caractère, mais il s'était accoutumé à la voir à tout instant. Il avait besoin de reposer ses yeux sur ce doux et jeune visage. La présence de Frédérique était nécessaire au peu d'existence qui lui restait. Elle de moins, la maison était vide. La santé s'en allait avec la garde-malade. Depuis qu'elle n'était plus là, Julius était

déjà moins bien portant, et il se sentait tout prêt à retomber, cette fois pour toujours.

Il faisait ce sacrifice à la tranquillité de Lothario. Mais aussi le devoir de Lothario n'eût-il pas été, en revanche, de faire quelque chose pour Julius, qui faisait tant pour lui. Il devait bien, enfin, cette marque de respect et de reconnaissance à son oncle, de patienter jusqu'à sa mort, et d'attendre, pour chercher des rencontres avec Frédérique, que les yeux du mari fussent fermés dans le tombeau.

Or, Lothario, du moins c'était ce que Julius croyait entrevoir dans les demi-aveux de Samuel, était bien loin d'avoir cette réserve et cette délicatesse.

Tout ce qu'il avait fait, c'était de consentir, après que le comte d'Eberbach avait donné sa démission d'ambassadeur, à rester le secrétaire de son successeur. De cette manière, il avait été occupé et retenu loin de Frédérique, il n'avait plus habité sous le même toît. Il avait compris qu'il fallait ménager les apparences, vivre visiblement loin de Frédérique, et retirer tout prétexte aux calomnies et aux médisances.

Mais les devoirs de sa place ne prenaient pas toutes ses heures. L'ambassade de Prusse n'était pas bien loin du magnifique hôtel où le comte d'Eberbach s'était installé rue de l'Université, après avoir donné sa démission. Dès que Lothario avait un moment de liberté, il accourait faire visite à son oncle. C'était d'un neveu tout filial, et, dans le commencement, Julius, si longtemps sevré de tendresse et de soins, se plaisait à regarder et à écouter ses deux amoureux, comme il les appelait.

Et puis, quand une apparence de santé lui revint, cette

sollicitude de Lothario, devenue moins nécessaire, ne lui sembla plus aussi désintéressée. Ce fut alors que, sur le conseil de Samuel, Julius se décida à louer pour Frédérique la villa d'Enghien. Mais qu'arriva-t-il? C'est que Lothario, qui n'avait pas de raison pour renoncer à ses chères habitudes, partagea ses visites entre Julius et Frédérique. Dès qu'un peu de soleil printanier brillait au ciel et dans son cœur, il montait à cheval et allait faire évaporer au grand air les idées qui lui bouillonnaient dans la tête.

Où allait-il? — Du côté d'Enghien, disait Samuel. Et avant que Samuel le lui dît, la jalousie l'avait déjà dit à Julius.

Julius avait cru, en épousant Frédérique, redorer d'un dernier reflet de joie sa vie expirante : il n'avait fait que l'assombrir. Par une amère ironie, il souffrait précisément par tout ce qui semblait devoir le rendre heureux. Frédérique devenue sa femme, Lothario de retour, la santé reparue, ces trois bonheurs le torturaient.

Avec quels regrets il se retournait vers ces semaines où, couché et moribond, croyant chaque jour qu'il ne verrait pas le lendemain, il était soigné par Frédérique, Lothario et Samuel réunis! Alors sa maison et son cœur étaient au grand complet. Toutes les affections douces se penchaient à son chevet. Frédérique était là comme une fille, Lothario comme un fils, Samuel comme un frère. C'était la famille. Maintenant Frédérique était absente, Lothario n'était plus qu'un rival, Samuel qu'un indifférent. C'était la solitude.

En lui, le père et l'ami souffraient profondément. Quant au mari, il n'osait pas l'analyser. Étrange et lugubre position que la sienne! Avoir épousé, malade et mourant,

une fille plutôt qu'une femme; l'avoir, du seuil de la tombe, léguée à un autre; avoir dit à cet autre : Elle est à toi plus qu'à moi, c'est toi qui es dès aujourd'hui son véritable époux; moi, je ne suis que son père; avoir fait cela et revivre! Sentir jour à jour remonter dans ses veines la vie; se dire alors qu'on est marié à une jeune fille charmante, toute parfumée des fleurs et de la rosée de son printemps; se dire qu'on possède une belle et douce créature, que la loi et la religion vous la donnent, et qu'on l'a donnée! Penser qu'on lui a rendu sa parole et son indépendance, qu'on l'a autorisée à en aimer un autre, qu'elle peut être infidèle sans scrupule, et, sinon se donner, au moins se promettre! Songer qu'on n'est plus pour elle qu'une gêne, un obstacle, un retard, que chaque jour qu'on s'obstine à vivre est un jour qu'on lui vole! Assister, vivant, et sans avoir le droit d'être jaloux, à l'amour de sa femme pour un rival qu'on s'est créé soi-même! Quel plus intolérable supplice?

Bien des fois, Julius se prit à désirer la mort, seul terme de ce poignant martyre. Par instants, il en voulait à Samuel de lui avoir conservé la vie. Il lui reprochait de lui avoir manqué de parole :

— Tu m'avais promis la mort pour plus tôt que cela, lui dit-il un jour.

Par moments, au contraire, il remerciait Samuel de l'avoir fait vivre. Puisque Frédérique et Lothario n'étaient pas bons pour lui, eh bien, il ne voulait pas être bon pour eux non plus. Il ne mourrait pas, il ne leur ferait pas ce plaisir. Il souffrirait, mais eux souffriraient aussi.

Samuel n'était pas beaucoup plus heureux que Julius

Lui aussi était jaloux, et doublement : jaloux de Lothario et jaloux de Julius. Et de plus, dans cette âme vaste et sombre, toutes les passions s'exagéraient et prenaient les proportions démesurées et sinistres que les objets affectent aux heures crépusculaires.

Mais que faire? Frédérique mariée, il n'avait plus prise sur elle que par cette reconnaissance qu'elle avait promise aux services rendus par lui à son enfance et à son adolescence. Malheureusement, pour ce triste douteur, c'était là une médiocre garantie. Dans ses calculs, il comptait cette espérance pour zéro. Ne pouvant agir sur Frédérique, il agissait sur Julius. Ce fut Julius qu'il fit souffrir de sa souffrance. Ce fut Julius à qui il s'en prit à toute heure, qu'il tourmenta, qu'il secoua, et à qui il ne laissa pas une minute de répit. Son amertume et son envie firent si bien, que toutes les rêveries des jours de Julius, que tous les rêves de ses nuits furent traversés par la vision de Frédérique causant d'amour avec Lothario.

En agitant ainsi incessamment l'esprit débile de Julius, Samuel Gelb se proposait deux buts. D'abord Julius, mal remis de sa maladie, n'était pas de force à supporter ces émotions quotidiennes et violentes, et Samuel le rejetait par là dans cette faiblesse et dans cette prostration physique qui rassurait sa jalousie vis-à-vis du mari.

Et puis, au moral, le comte d'Eberbach, peu à peu excité contre sa femme et son neveu, était toujours prêt à se jeter entre eux au moment où Samuel voudrait le faire l'instrument de sa jalousie vis-à-vis de l'amant.

Samuel donc se débarrassait ainsi en même temps de

Julius par l'affaissement, et de Lothario par la colère de Julius.

Il va sans dire qu'il n'avait pas la maladresse grossière de dénoncer à Julius Lothario et Frédérique, et de les attaquer en face. Au contraire, il les défendait toujours. Il rapportait des apparences pour les trouver absurdes, des propos de domestiques pour les réfuter. Il justifiait Lothario et Frédérique de fautes dont on ne les accusait pas. Il avait eu l'habileté de tourner les choses de façon que c'était toujours Julius qui soupçonnait, et toujours lui qui disculpait.

Il y a dans l'*Othello* de Shakespeare deux admirables scènes où Iago souffle à l'esprit du Maure tous les noirs poisons de la jalousie. En commettant ce crime infâme, et en asservissant, avec toutes les raffineries de la férocité, le cœur d'Othello, Iago s'y prend de telle manière qu'il a l'air de lui rendre service, et qu'Othello le remercie avec effusion des coups de poignard qu'il lui donne. Il se passait entre Samuel et Julius quelque chose de comparable à ces deux scènes de l'éternel chef-d'œuvre.

Seulement, ici, la situation se compliquait de ce que le Iago était amoureux de la Desdemone, et jaloux, lui aussi, du Cassio.

La torture que Samuel voulait infliger à Julius, il l'éprouvait lui-même. Les transes qu'il communiquait, il les ressentait. Iago était en même temps Othello.

Il y avait deux mois et demi que Frédérique était à Enghien, le matin où Samuel et Julius avaient ensemble la conversation dont nos lecteurs ont entendu les premiers mots.

bien toujours au moins que je ne survivrai pas à mon mal ?

— Surtout si tu ajoutes à ton mal physique un mal moral imaginaire. A quoi diable cela te sert-il de t'inquiéter comme tu le fais ? D'abord, tu es sûr comme moi de la vertu de Frédérique.

— Je ne doute pas d'elle; interrompit Julius, je doute de moi.

— Cela revient absolument au même, répondit Samuel Gelb. Mais, fût-elle perfide comme l'onde, est-ce qu'elle sort jamais seule ? Suppose que, dans la minute même où nous parlons, elle se promène sur les bords du lac, et que Lothario, après avoir mis son cheval à l'auberge, se soit dirigé précisément du côté où elle se promène, est-ce qu'elle n'a pas avec elle madame Trichter, dont je suis sûr, et que je lui ai laissée pour te tranquilliser ? Est-ce qu'un domestique, que tu lui as choisi toi-même, ne l'accompagne pas à quelques pas de distance ? Tu es défendu contre Lothario et contre Frédérique. Ne te crée pas de chimères.

Il y a toujours deux façons de prendre les choses. Pourquoi t'acharnes-tu à ne regarder que le mauvais côté de ta vie ? Certainement il dépend d'un esprit mal disposé de mal tourner les incidents les plus simples et les plus droits. Avec de la bonne volonté, il dépend de toi de te dire qu'il n'y a pas de gouvernante ni de domestique qui tiennent, que deux jeunes gens qui s'aiment, et qui ont le droit de s'aimer, et qui sont fiancés, ne sont pas embarrassés de s'entendre ; que les yeux sont souvent plus bavards que les bouches, et qu'un regard en dit plus long

que tous les discours de la chambre des députés. Assurément, si tu tiens à te torturer, tu peux te persuaduer que, dans ce moment même, Frédérique et Lothario sont ensemble, se parlent des yeux, se disent... Mais qu'as-tu donc? est-ce que tu vas tomber ?

Et Samuel retint Julius qui, en effet, chancelait.

— Ce n'est rien, dit Julius en se remettant un peu. Veux-tu me faire le plaisir de tirer cette sonnette ?

Samuel alla sonner. Un domestique parut.

— Faites qu'on attèle tout de suite, dit le comte d'Eberbach.

— Est-ce que tu sors ? demanda Samuel Gelb ?

— Oui, dit Julius.

— Dans l'état où tu es ?

— Que m'importe !

— Où vas-tu donc ?

— A Enghien.

— Pourquoi faire ?

— Oh ! ce n'est pas pour les poignarder, sois tranquille, reprit Julius avec un sourire amer; c'est uniquement pour les supplier.

— Les supplier ?

— Oui, les supplier. Ils ne sont pas méchants. Au fond, il est impossible qu'ils n'aient pas quelque reconnaissance pour moi. S'ils me torturent, c'est à leur insu. Je me suis trop posé en père. Ils m'ont pris au mot. Je leur dirai tout ce que je souffre, tout ce que j'ai fait pour eux, tout ce que je continuerai à faire, et, en retour, je les conjurerai d'avoir pitié de moi, de ne pas abuser de ma bonté, de ne pas me rendre leur bonheur en désespoir.

— Ah! tu vas leur dire cela? fit Samuel. Eh bien! ce n'est peut-être pas un mauvais moyen.

— Je tâcherai, si je le puis, d'être encore une fois indulgent et paternel, reprit Julius. Je dis : je tâcherai, car il est bien possible aussi que de les surprendre, là, ensemble, loin de moi, profitant de ma confiance et de mon affection pour me dérober une furtive entrevue, cela me mette hors de moi! Il est bien possible que j'éclate, après m'être contenu si longtemps. Il est bien possible que je me décide brusquement, dans quelque accès de colère, à agir, à défaire ce que j'ai fait, à leur rendre à tous deux les insomnies qu'ils m'ont données. Allons! ces chevaux ne seront donc jamais attelés!

La porte du cabinet se rouvrit, et le domestique reparut.

— La voiture attend, dit-il.

— Viens-tu avec moi? dit Julius en se tournant vers Samuel.

— Oui, certes, répondit celui-ci. Pour toi, comme pour ces pauvres et innocents enfants, je ne te quitte pas dans les dispositions où je te vois.

Et il suivit Julius, qui était déjà dans l'escalier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

## ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

### PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY




POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

# DIEU DISPOSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION




PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

# DIEU DISPOSE

## I

### PASSION BUISSONNIÈRE.

Samuel avait peut-être d'autres raisons que sa rencontre avec Lothario sur le boulevard Saint-Denis, pour croire que le neveu du comte d'Eberbach était allé du côté d'Enghien et de Frédérique.

Que Samuel le sût ou qu'il le soupçonnât seulement, la réalité était que Lothario avait profité de cette belle et radieuse journée d'avril pour faire une de ces heureuses et furtives promenades qu'il risquait souvent depuis l'installation de Frédérique à Enghien.

Ce matin-là, les affaires de l'ambassade expédiées, et jamais secrétaire n'avait reçu plus de compliments pour son

exactitude et sa rapidité, Lothario avait donné ordre à son domestique de seller deux chevaux.

Les chevaux prêts, il était sorti, son domestique le suivant.

Toutefois, Lothario n'était pas allé directement à Enghien. Soit pour dépister la surveillance qui pouvait l'épier à sa sortie de l'hôtel et pour qu'on se méprît sur la route par où il allait, soit parce qu'il avait quelque chose à faire auparavant, au lieu de tourner du côté du boulevard, il avait tourné, tout au contraire, du côté du quai.

Suivant alors la Seine jusqu'au quai Saint-Paul, il s'était arrêté à la porte d'un hôtel, qui regardait l'île Louviers et le Jardin-des-Plantes.

Il était descendu de cheval, avait remis la bride à son domestique et était entré dans la cour de l'hôtel, où, dans ce moment, un fiacre aux stores baissés stationnait, mystérieux, attendant quelqu'un ou cachant quelque chose.

Mais, sans y prendre autrement garde, Lothario avait traversé la cour et avait déjà monté quelques marches de l'escalier, quand un tourbillon roula du haut de l'escalier, sans crier gare, brusque, aveugle, irrésistible.

Lothario n'eut que le temps de se ranger, de crainte d'être renversé du choc.

Mais, en arrivant près de lui, le tourbillon s'arrêta subitement.

Ce tourbillon n'était autre que notre ami Gamba.

— Comment! Gamba, dit Lothario en souriant, c'est vous qui voulez m'écraser?

— Moi, écraser quelqu'un! s'exclama Gamba blessé, et surtout un ami! Ah! vous m'offensez dans ma souplesse.

Voyez comme je me suis arrêté net et court. Un cheval de manége, lancé au galop, n'aurait pas mieux fait. Plutôt que de vous écraser, j'aurais cabriolé sur la rampe, j'aurais bondi au plafond, je vous aurais enjambé sans vous toucher. Vous vous croyez donc plus frêle qu'un œuf, mon cher monsieur, que vous avez peur du roi de la danse des œufs? Sachez qu'en marchant sur un poulet, mes pieds ne lui procureraient que la sensation d'une douce caresse. Vous écraser !

— Pardon, mon cher Gamba, reprit Lothario. Je n'avais pas l'intention de vous humilier dans votre noble fierté d'artiste.

— Je vous pardonne, dit Gamba. Seulement, vous avez eu tort de vous ranger. C'est mal d'avoir douté de moi.

— Je ne douterai plus, je vous le promets, dit Lothario. Mais que diable faisiez-vous donc là à dégringoler du haut de cet escalier, et à vous escrimer avec ces marches? Vous vous exerciez?

— Non, je le confesse, dit Gamba embarrassé, ce n'était pas le passe-temps désintéressé d'un quart d'heure donné à l'art ; j'employais l'art aux besoins de la vie. J'usais de mon agilité dans le but égoïste d'arriver plus vite dans la cour. Je faisais... ce qu'on appelle vulgairement descendre les degrés quatre à quatre. Je suis attendu en bas.

— Est-ce que par hasard, demanda Lothario, ce serait pour vous ce fiacre aux stores baissés qui s'impatiente?

— Un fiacre !... Ah ! oui... peut-être, répondit Gamba, mal à l'aise et confus.

— Alors, allez vous-en, homme de la noce ! reprit Lothario avec un sourire qui redoubla la rougeur de Gamba.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez, reprit le frère d'Olympia. Il y a bien un fiacre, mais il n'y a personne dedans.

— Vous ressemblez à votre fiacre, dit Lothario, vous baissez les stores de votre discrétion.

— Non, je vous jure, poursuivit le bohémien, dont la pudeur s'effarouchait des soupçons de Lothario. D'abord, je n'introduirais pas une femme dans la cour de l'hôtel de ma sœur. Ah ! bien oui, avec ses grands airs sévères et dignes ! Elle lui ferait bonne mine, et à moi ! Ah ! çà, vous allez la voir, et, soit dit en passant, elle vous attend avec une fière impatience ! n'allez pas au moins lui mettre vos suppositions hétéroclites dans l'esprit. Rien n'est plus loin de la vérité d'abord. Voici purement le fait. Vous savez que ma sœur veut que personne ne sache qu'elle est revenue à Paris. Si quelqu'un de sa connaissance m'apercevait dans les rues, le frère ne tarderait pas à dénoncer la sœur. Je ne sors donc jamais qu'en voiture, et caché derrière les stores. Voilà pourquoi les stores de ce fiacre sont baissés. Il n'y a rien autre chose derrière. Je ne vais pas en bonne fortune, je vais faire une simple course tout à fait insignifiante.

— Et c'est pour faire une simple course, tout à fait insignifiante, insista l'impitoyable Lothario, que vous éprouviez le besoin d'abréger l'escalier au moyen de sauts qui auraient cassé les reins à un chat.

— Eh bien, non, dit le vertueux-Gamba, désespérant de se tirer honnêtement d'un mensonge, j'allais faire une course qui m'intéresse formidablement, au contraire.

— Ah ! vieux drôle !

— J'allais à la Poste aux Lettres. Depuis le printemps, monsieur Lothario, j'attends tous les jours une lettre qui peut me rendre très-heureux. Qu'il y ait de l'amour ou non dans cette lettre, cela ne regarde que les chèvres. Vous voyez qu'il n'y a personne dans la voiture. Dieu veuille qu'il y ait quelque chose à la poste! Mais si ce n'est pas aujourd'hui, j'y retournerai demain, et après-demain, et toujours. A bientôt, il est l'heure. Ma sœur est chez elle. J'ai l'honneur de vous saluer.

Et d'un bond, Gamba fut au bas de l'escalier, pendant que Lothario, riant de la rencontre, avait à peine monté quelques marches.

Comme Gamba l'avait dit à Lothario, Olympia vivait dans la solitude et dans l'incognito. Elle n'avait pas voulu retourner dans ses appartements de l'île Saint-Louis, où ses admirateurs et ses amis de Paris l'auraient tout de suite retrouvée. Revenue avec une idée qu'elle ne disait à personne, elle tenait absolument à rester cachée et ignorée de tous. Elle avait exigé que Gamba ne sortît jamais sans prendre les plus grandes précautions pour ne pas être reconnu, et l'avait menacé de la perte de son amitié s'il était jamais aperçu de personne, surtout du comte d'Eberbach ou de Samuel.

Quant à elle, elle ne sortait que très-rarement, la nuit en voiture, pour respirer un peu l'air. Elle avait pris un nom d'emprunt, et le portier de l'hôtel avait ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à elle, sous quelque prétexte que ce fût.

Lothario seul était excepté de la consigne.

Elle avait, en effet, demandé à Lothario, avec instance,

de la tenir au courant de tout ce qui se passerait, et de venir lui dire, sans perdre une seconde, les moindres modifications qui pouvaient survenir dans la situation ou dans les dispositions de Julius.

Lothario s'était d'abord expliqué cet intérêt par un reste mal éteint de l'ancienne amitié de la cantatrice pour le comte d'Eberbach. Quoiqu'il ne doutât pas que cette intimité n'eût été pure, Olympia avait certainement pour l'ambassadeur de Prusse une sympathie et une affection qu'avait pu irriter et accroître le mariage de Julius avec une autre. Mais Olympia parlait de ce mariage avec un désintéressement si sincère et avec un si franc oubli d'elle-même, qu'évidemment elle s'en occupait par bonté bien plus que par jalousie, et que, si elle aimait Julius, c'était pour lui et non pour elle.

Ce n'était pas seulement au bonheur de Julius qu'elle pensait, c'était aussi au bonheur de Lothario. D'où lui venait cette cordiale sollicitude pour un jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à peine ? Ce subit accès de tendresse n'était toujours pas de l'amour, puisque l'unique désir d'Olympia semblait être de voir Lothario heureux avec Frédérique.

De quelque point du cœur qu'elle lui vînt, Lothario acceptait cette protection qui s'offrait à lui. Il se fiait à la cantatrice, et ne lui cachait rien de ce qui pouvait lui arriver de bon ou de mauvais. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne vînt, et plus d'une fois, causer avec elle de ses espérances ou de ses craintes. Olympia l'encourageait dans ses joies et le relevait dans ses défaillances.

Mais, cette fois-là, il y avait six grands jours qu'il n'avait paru à l'hôtel du quai Saint-Paul.

Olympia était inquiète. Qu'était-il donc arrivé? Pourquoi ce mortel silence? se défiait-il d'elle? était-il malade? Toutes les suppositions funestes lui avaient traversé l'esprit.

Elle l'avait attendu de jour en jour, puis d'heure en heure. Enfin, la veille, elle lui avait fait tenir une lettre pleine de prière, le suppliant de la venir voir, s'il n'était pas au lit.

Son esprit agitait encore ces craintes, quand un domestique entra dans la salle où elle était, et annonça:

— Monsieur Lothario.

— Qu'il entre! s'écria-t-elle précipitamment.

Lothario parut. Elle courut à sa rencontre.

— Ah! vous voilà, enfin! dit-elle d'un ton de reproche. Qu'êtes-vous donc devenu? J'espère que vous avez au moins de bonnes raisons pour laisser ainsi vos amis dans l'anxiété.

— Je vous demande mille fois pardon, madame, dit Lothario en lui baisant la main.

— Il ne s'agit pas de me demander pardon, répliqua-t-elle. Vous savez bien que je vous pardonne. Mais dites-moi vite ce qu'il y a de nouveau. Allons! asseyez-vous et parlez. Et ne me dissimulez rien. Vous savez, mon cher enfant, pourquoi je tiens à savoir tous vos secrets. Dites-moi tout, comme à une mère.

— Oh! comme à une mère! dit Lothario, avec un sourire qui trouvait Olympia trop jeune et trop belle pour ce titre.

— Votre sourire est on ne peut plus galant, reprit-elle, mais je vous assure que j'ai pour vous les sentiments que j'aurais pour mon fils. Lothario, me croyez-vous?

— Je vous crois et je vous remercie, dit-il sérieusement.

— Eh bien! la meilleure manière de me remercier, c'est d'être avec moi comme mon fils. Causons. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Mon Dieu! rien. Il y a de nouveau... le printemps.

— C'est tout? dit-elle.

— C'est tout, et c'est presque assez. Faut il le dire, chère madame? c'est le printemps qui m'a empêché de venir ici ces jours derniers, parce qu'il m'emmenait ailleurs

— Ah! je commence à comprendre, dit Olympia.

— Oh! écoutez-moi, reprit-il, car si vous avez besoin de tout savoir, moi, j'ai besoin de tout vous dire. Depuis huit jours, madame, je suis presque heureux. Les feuilles poussent aux branches, le soleil rit au ciel, et Frédérique se promène. Il y a moins de poussière dans la vallée de Montmorency qu'au bois de Boulogne. Il est tout simple maintenant que je dirige mon cheval du côté où il y a moins de poussière. Je suis donc allé plus souvent du côté où Frédérique se promenait. Je vous jure que je n'ai pas besoin d'y pousser mon cheval, il m'y porte tout seul. Je me trouve tout à coup, à mon insu, involontairement, malgré moi, devant elle.

— Vous avez peut-être tort, Lothario, dit Olympia.

— Pourquoi tort, madame? Outre sa pureté d'ange qui garde Frédérique mieux que le chérubin armé le Paradis terrestre! n'y a-t-il pas là madame Trichter qui ne nous

quitte pas, qui ne nous quitte jamais... Madame, vous m'excuserez maintenant, n'est-ce pas, d'avoir été quelques jours sans venir ici? Mais tout le temps que me laissaient les affaires de l'ambassade, je le dépensais sur les routes.

Olympia écoutait, grave et presque soucieuse.

— Et vous vous rencontrez ainsi avec Frédérique tous les jours? demanda-t-elle.

— Tous les jours? Oh! non, répondit Lothario. En huit jours, je ne suis allé à Enghien que cinq fois. Est-ce que vraiment vous me blâmez? reprit-il en remarquant l'air grave d'Olympia.

— Je ne vous blâme pas, dit-elle, mais j'ai peur.

— Peur de qui?

— Peur de vous et peur d'un autre.

— De moi!

— Oui, j'ai peur qu'en voyant ainsi Frédérique tous les jours, en vous habituant à ne plus pouvoir vous passer d'elle, vous ne vous laissiez trop aller à une intimité si dangereuse.

— Oh! s'écria Lothario, l'honneur et la bonté du comte d'Eberbach sont entre elle et moi.

— Vous les voyez encore aujourd'hui, répondit Olympia. Mais les verrez-vous toujours? Amoureux de vingt ans, osez-vous répondre de votre raison, quand vous trempez votre lèvre à la coupe enivrante?

— Encore un fois, madame, Frédérique me rassure, et doit vous rassurer contre moi-même, dit Lothario un peu ébranlé.

— Hélas! hélas! Frédérique vous aime, continua Olympia.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse alors? demanda le jeune homme.

— Je veux... je veux que vous repartiez, Lothario.

— Repartir! s'écria-t-il.

— Oui, le même motif qui vous a fait déjà aller en Allemagne vous commande d'y retourner.

— Jamais! s'écria Lothario. Maintenant j'en mourrais.

— Vous l'avez bien fait une fois, insista-t-elle.

— Oh! alors, c'était tout différent! Je n'étais pas aimé. Mais à présent je le suis, je le sais, elle me l'a dit. A présent, je ne puis plus respirer un autre air que Frédérique. Alors je fuyais la tristesse, le désespoir, l'indifférence. Si vous saviez ce que je fuirais maintenant! si vous nous aviez vus une seule fois, marchant côte à côte sur la rive de ce lac charmant, qui reflète moins de rayons que ses yeux! Si vous saviez ce que c'est que d'avoir à la fois vingt ans, le mois d'avril et l'amour, les oiseaux sur sa tête et la joie dans son cœur! Tous les printemps ensemble! voilà ce que vous voudriez m'arracher.

— Pauvre enfant! dit Olympia, touchée de cette passion, vous voyez si j'ai raison de m'effrayer. Si vous parlez d'elle de cette façon, comment est-ce alors que vous lui parlez?

— Soyez tranquille, madame, répondit avec dignité Lothario, et ne me jugez pas capable de dire à Frédérique un seul mot qui puisse choquer et sa délicatesse et la susceptibilité de mon cher bienfaiteur. Lui, qui a été si bon pour nous! je serais un misérable s'il me venait seulement la pensée de le tromper.

— Je crois à votre loyauté, Lothario, reprit Olympia. Je

crois à vos nobles intentions et à votre ferme volonté de ne pas répondre à un bienfait par une perfidie. Mais combien faut-il de regards d'une femme aimée pour fondre la plus ferme volonté d'un homme?

— J'aurai plus de force que vous ne croyez, madame.

— Eh bien! soit, je veux en être convaincue. Mais y a-t-il une pureté si grande que les apparences du moins ne puissent calomnier? Le comte d'Eberbach sait-il que vous allez toujours à Enghien, et que vous y rencontrez sa femme? Non, n'est-ce pas? Supposez qu'on le lui dise.

— Le comte d'Eberbach est trop noble pour soupçonner une trahison.

— Oui, s'il voyait tout seul, reprit Olympia. Mais, Lothario, si c'est un autre qui lui montre un jeune homme se promenant sous les arbres, avec sa jeune femme; si cet autre, par haine, par méchanceté, par jalousie, par n'importe quel motif, prête à ces rendez-vous un sens qu'ils n'ont pas, les salit de ses suppositions, les éclabousse des sarcasmes de son âme maudite, croyez-vous, Lothario, que l'esprit du comte, affaibli par la maladie et par la tristesse, tarde longtemps à succomber à ces accusations que rendront vraisemblables votre âge à tous deux, et la position étrange où vous êtes vis-à-vis l'un de l'autre?

— Personne, répondit Lothario surpris, ne peut avoir intérêt à tourmenter mon oncle et à calomnier Frédérique.

— Si fait, Lothario, s'écria Olympia, quelqu'un peut avoir intérêt à cela.

— Eh! qui donc?

— Monsieur Samuel Gelb.

— Monsieur Samuel Gelb ? répéta Lothario incrédule. Monsieur Samuel Gelb, qui a été si généreux pour Frédérique et pour moi ! Vous oubliez donc ce qu'il a fait, madame ? Lui qui aimait Frédérique et qui pouvait l'épouser à la mort de mon oncle, puisque Frédérique s'était solennellement engagée à n'appartenir jamais à un autre qu'à lui, il lui a rendu sa parole. Quand il a vu que nous nous aimions, il a renoncé à ce paradis. Mais songez-y donc ! Quel sacrifice ! renoncer à elle ! Voilà ce que monsieur Samuel Gelb a fait pour moi. Je lui dois autant de reconnaissance qu'à mon oncle, plus peut-être. Car enfin, il épousait Frédérique par amour, tandis que le comte d'Eberbach ne l'épousait que par paternité, pour ainsi dire. A la rigueur, le comte ne m'a rien sacrifié ; il m'a légué Frédérique ; il ne m'a donné que son héritage ; monsieur Samuel Gelb m'a donné sa vie. Oui, tout vivant, ardent, jaloux peut-être, il s'est effacé. Lorsque Frédérique était encore à Paris, et que nous étions tous ensemble, monsieur Samuel Gelb était le premier à sourire à nos chastes et fraternelles effusions ; il l'encourageait à être douce et tendre avec moi ; et quand mon oncle, pauvre cher malade ! avait des moments d'humeur chagrine, c'était monsieur Samuel Gelb qui nous défendait ! Et, malgré cela, vous me dites de me défier de lui.

— Je ne vous dis pas de vous défier de lui malgré cela, mais à cause de cela. Ecoutez-moi, Lothario, je connais ce Samuel. Comment ? ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire. Mais croyez une femme qui vous porte une affection maternelle ; cet homme est de ceux qu'il vaut mieux voir vous menacer que vous sourire. Son

amitié ne peut être qu'un piége terrible, prenez-y garde ! Croire qu'une âme comme la sienne, dominatrice, sombre, volontaire, traversée des passions les plus violentes et les plus sinistres, ait pu renoncer sans arrière-pensée à une femme aimée qui lui appartenait ! croire que Samuel Gelb puisse vous laisser impunément lui prendre Frédérique ! ce serait de la démence. Je le connais, vous dis-je, prenez garde à vous. Mais qu'il prenne garde à lui aussi !

Ce dernier mot d'Olympia tranquillisa un peu le jeune homme. L'accent profond et pénétré d'Olympia commençait à lui inspirer des doutes sur la sincérité de Samuel. Mais le ton de haine et de menace avec lequel la cantatrice avait prononcé la dernière parole lui ôta sa défiance. Evidemment Olympia avait quelque motif personnel d'en vouloir à monsieur Samuel Gelb. Il y avait la reverbération d'une injure faite à elle par cet homme, dans l'éclair de fureur qui avait allumé les yeux de la fière artiste.

Sans doute, elle croyait que Samuel Gelb avait pu la desservir auprès du comte d'Eberbach, dans le temps où le comte était amoureux d'elle. Qui sait si Olympia n'était pas amoureuse du comte, si, en tous cas, elle n'aurait pas été heureuse de devenir comtesse d'Eberbach, et si elle ne gardait pas une sourde et jalouse rancune contre l'homme qu'elle soupçonnait de lui avoir enlevé le titre et la fortune qu'elle avait espérés, pour les donner à sa pupille?

Cette explication paraissait à Lothario plus vraisemblable que d'admettre des dispositions hostiles dans un ami qui avait poussé le dévouement pour lui jusqu'à lui céder une femme qu'il aimait.

Cette interprétation de la pensée d'Olympia se traduisit aux lèvres de Lothario par un sourire imperceptible.

• La cantatrice vit-elle ce sourire et le comprit-elle?

Elle reprit :

— Avant toutes choses, Lothario, je vous conjure d'être bien persuadé que, dans tout ce que je vous dis, il n'y a pas une parole qui songe à un autre intérêt que le vôtre. Dans toute cette affaire, je ne vois que deux personnes : le comte d'Eberbach et vous. Moi, je ne compte pas. Si nous étions arrivés à temps, vous auriez vu comment j'entendais vous servir. A l'heure qu'il est, vous seriez le mari de Frédérique. Mais la lettre vous est parvenue trop tard. Par la faute de qui ? enfin, il n'importe. Ce bizarre et subit mariage a bouleversé tous mes desseins. Maintenant, au lieu d'aller voir le comte d'Eberbach, je l'évite, je me cache à tous les yeux, j'ai peur qu'on ne me voie. Cela tient à des choses qu'il est inutile que vous sachiez. Mais, voyez-vous, s'il pouvait vous être utile que je sortisse de mon incognito, dites-le moi. Je me montrerais. Je parlerais. Quoiqu'il pût m'en coûter, pour vous, je paraîtrais, entendez-vous bien ? A tout prix, je vous préserverai, et je préserverai Frédérique. Je veux que vous soyez bien convaincu de cette vérité, afin que vous ne me cachiez rien, et que vous me teniez au courant de tout.

Lothario écoutait avec une gratitude mêlée d'étonnement, cette belle et mystérieuse créature qui paraissait tenir dans ses mains les destinées des autres.

— Vous êtes surpris que je vous parle ainsi ? continua Olympia. Vous ne croyez pas, que du fond de cet hôtel solitaire, moi, pauvre chanteuse venue d'Italie et qui n'ai

passé que quelques mois à Paris, je prétende connaître et dominer de si puissants personnages? Eh bien! mettez-moi à l'épreuve. Ayez besoin de moi, et vous verrez si je n'obtiens pas du comte d'Eberbach ce que vous voudrez. Et que Samuel Gelb se jette à la traverse de votre amour, qu'il ose se mettre jamais entre Frédérique et vous, et alors je vous promets que, si audacieux et si fort qu'il soit, je sais un mot qui le fera rentrer sous terre!

En parlant ainsi, les yeux d'Olympia éclataient d'une beauté terrible et superbe. Son front avait un reflet de la foi irritée et rayonnante de l'archange vainqueur du démon.

— Allez-vous à Enghien aujourd'hui? demanda-t-elle tout à coup.

Lothario essaya une dissimulation embarrassée.

— Je ne sais.... peut-être.... reprit-il.

— Manquez-vous de confiance, après ce que je vous ai dit? demanda Olympia.

— Non, j'y vais, dit-il aussitôt. Ce n'était pas manque de confiance, madame, c'était peur d'être grondé.

— Allez-y encore aujourd'hui, je vous le permets, reprit-elle en souriant. Mais à deux conditions.

— Lesquelles?

— La première, c'est que vous allez me jurer, par ce que vous avez de plus sacré au monde, que vous me direz désormais tout ce qui pourra vous arriver, jusqu'aux détails les plus insignifiants.

—Je vous le jure sur l'âme de ma mère, dit gravement Lothario.

— Merci. La seconde condition c'est que vous n'oublierez

pas la recommandation que je vous ai faite de vous défier de Samuel Gelb et de tout le monde, et d'éviter, dans vos visites à Enghien principalement, tout ce qui pourrait donner la moindre prise à la malveillance et aux mauvais commentaires.

— Je n'oublierai pas votre recommandation, je vous le promets, dit le jeune homme en se levant.

Olympia le reconduisit. Et, tout en marchant :

— Ah ! je voudrais connaître et voir Frédérique, dit-elle. Je suis sûre qu'elle m'écouterait avec plus d'obéissance que vous. Mais c'est malheureusement impossible. Qu'est-ce que le monde ne penserait pas, et ne dirait pas surtout, de relations d'une chanteuse à qui le comte d'Eberbach a fait la cour, l'année dernière, avec la femme du comte d'Eberbach ? Au moins, puisque je ne peux parler qu'à vous, écoutez-moi pour deux. Adieu. A bientôt, n'est-ce pas ?

— A bientôt, répondit Lothario.

Et après avoir baisé la main d'Olympia, il descendit l'escalier, traversa la cour, sauta à cheval, et partit au grand trot.

Mais sur le boulevard Saint-Denis, au moment d'entrer dans le faubourg, il aperçut et croisa Samuel Gelb, à pied, qui, venant de Ménilmontant, semblait se diriger du côté de l'hôtel du comte d'Eberbach.

Cette rencontre, après ce que venait de lui dire Olympia, causa une impression douloureuse à Lothario.

— Il va soupçonner où je vais, se dit-il. Il en parlera peut-être à mon oncle. Si je n'allais pas aujourd'hui à Enghien ? Si j'allais, au contraire, faire visite dans une heure

au comte et déjouer ainsi tout à coup Samuel ? Oui, c'est cela ! Bonne idée.

Et, au lieu d'entrer dans le faubourg, Lothario retournant de quelques pas, suivit le boulevard du côté de la Bastille.

— Mais j'ai dit hier à Frédérique que j'irais aujourd'hui pensait-il tout triste. Elle sera inquiète. Et puis, d'ailleurs, je pouvais bien aller par la rue du Faubourg-Saint-Denis sans aller à Enghien. Je pouvais connaître quelqu'un dans le faubourg. Je pouvais aller aux buttes Montmartre. Monsieur Samuel m'a-t-il vu seulement ? Il n'avait pas la tête tournée de mon côté. Il ne m'a pas vu. J'en suis même certain maintenant, car il ne m'a pas rendu mon salut.

— C'est égal, reprit-il en interrompant court ses raisonnements rassurants, il serait plus plus prudent de ne pas aller à Enghien aujourd'hui.

Mais tout en se livrant à ces hésitations et à ces flux et reflux, Lothario, après être allé au pas jusqu'au pont d'Austerlitz, revenait au grand trot à l'entrée du faubourg Saint-Denis.

— Bah ? se dit-il, mieux eût été d'aller vite, et il est temps encore. Je serai revenu avant que les soupçons commencent.

Et donnant un coup d'éperon à son cheval, il remonta le faubourg au galop, suivi à grand peine par son domestique, très-étonné des capricieuses allures et des singuliers zig-zags de son maître.

Il arrivait à Enghien, dans la villa de Frédérique, au

moment où, rue de l'Université, Julius et Samuel montaient en voiture pour aller les surprendre.

## II

### L'ÉPOUSE-FIANCÉE.

La maison que Frédérique occupait à Enghien était, comme nous l'avons dit, un charmant petit château dont les fenêtres étaient tournées vers le lac et vers le soleil levant.

Les briques rouges, dont la couleur, brûlée par les étés précédents et lavée par les pluies d'hiver, avait pâli et était plutôt rose, s'arrangeaient harmonieusement avec le vert tendre des volets.

La gaieté riait sur toute la façade. Une vigne grimpait joyeusement le long des murs, et promettait pour l'automne à la maison une riche ceinture de feuillage et de grappes.

L'intérieur n'était pas moins charmant que le dehors. C'était Lothario que le comte d'Eberbach avait chargé de l'arrangement. Meubles rares, tentures de soie bleue piquées de roses blanches, pendule de Saxe, marqueteries, tapis épais à y entrer jusqu'à la cheville, tableaux précieux des maîtres vivants, livres de poëtes modernes, rien ne manquait de ce qui fait la vie élégante et de ce qui la fait confortable.

En ouvrant sa croisée, Frédérique était à la campagne, parmi les collines, la verdure et les lacs. En la fermant, elle était dans un des plus commodes et des plus ravissants hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Dans ce châlet empli de toutes les créations de l'industrie et de l'art, elle avait à la fois la nature et le luxe. C'était la Suisse doublée de Paris.

Un joli parc anglais fleurissait devant la maison, et allait tremper ses derniers bouquets dans le lac.

Depuis une heure, madame Trichter, qui tricotait au salon, remarquait une certaine agitation dans l'air de Frédérique. La jeune fille entrait, sortait, s'asseyait, se levait, descendait au jardin, montait dans sa chambre, ne tenait pas en place.

Cette candide et loyale nature de vierge était trop transparente pour qu'il fût bien difficile de deviner qu'elle attendait Lothario et qu'elle s'impatientait de ne pas le voir arriver.

L'heure à laquelle il arrivait d'ordinaire était passée depuis plus de vingt minutes. Vingt minutes de retard! Combien l'imagination d'un amoureux peut faire tenir de catastrophes, de maladies, de chutes de cheval, de mines et d'écroulements de toutes sortes, dans vingt minutes?

Que pouvait-il être arrivé à Lothario? Frédérique lui avait bien dit, la dernière fois encore, qu'il pressait trop son cheval. A quoi bon lui donner tous ces coups d'éperons qui le font cabrer? C'est le meilleur moyen qu'il arrive des accidents. Il serait bien avancé quand son cheval le jetterait par terre! Mais non, il se tenait trop bien pour

cela. Alors, pourquoi ne venait-il pas? Il était donc malade?

Décidément Lothario avait bien fait de ne pas écouter la pensée qu'il avait eue un instant en rencontrant Samuel. Frédérique était déjà si inquiète parce qu'il venait plus tard! que n'eût-ce pas été s'il n'était pas venu du tout?

A travers ses inquiétudes, Frédérique était montée à une sorte de terrasse, de laquelle on pouvait apercevoir la route.

Tout à coup, un nuage de poussière s'éleva sur le chemin du côté de Paris, et elle distingua vaguement un galop de chevaux.

Mais elle n'avait pas besoin de voir avec les yeux. Son cœur reconnut le cavalier.

— C'est lui! s'écria-t-elle.

Et elle descendit bien vite.

Quand elle arriva au perron, Lothario avait déjà mis pied à terre, jeté la bride aux mains de son domestique et monté trois ou quatre marches.

— Bonjour, Lothario, dit la jeune fille avec un sourire qui ne se souvenait plus de l'ennui et des transes de l'attente.

— Bonjour, Frédérique.

Ils se serrèrent la main, et Frédérique emmena Lothario dans le salon où travaillait madame Trichter.

— Eh bien, Lothario, comment va monsieur le comte d'Eberbach? Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu hier soir.

— Pourquoi pas ce matin, pour me donner des nouvelles plus fraîches? reprit-elle.

— Oh! dit-il, mon oncle était si bien hier soir que j'ai jugé inutile de m'informer de lui à si peu de distance

— Ainsi, son mieux continue? Et que dit monsieur Samuel?

— Monsieur Samuel Gelb trouve que, pour le moment, il est impossible de rien souhaiter de mieux. Il craint seulement pour l'automne.

— S'il retombe à l'automne, dit Frédérique, nous serons là, et nous le soignerons tellement tous deux que nous l'en tirerons cette fois encore, comme l'autre, n'est-ce pas?

— Oui, certes, répondit le jeune homme; s'il ne lui faut que des soins pour vivre, il est mieux portant que nous.

— Oui, des soins. Mais pourquoi a-t-on voulu qu'il me quittât? demanda Frédérique.

— Oh! pour cela, on a eu bien raison, s'échappa à dire l'amoureux.

— Non pas, on a eu tort, reprit-elle, et moi j'ai eu tort d'y consentir. Je n'aurais pas dû me séparer de lui, quand il avait besoin de moi pour le faire sourire, pour mettre chez lui cette gaieté qui est la moitié de la santé. Trouvez-moi très-vaniteuse si vous voulez, mais il fallait à votre oncle quelqu'un qui fût jeune, qui eût du mouvement, qui fît vivre tout chez lui, et je suis convaincue que, de me regarder, cela lui faisait du bien. Aussi, je ne m'étais résignée à venir ici qu'à la condition que je le verrais tous les jours. Mais il n'a pas tenu sa promesse. Il ne vient pas une fois par semaine. Et moi, l'on me cloue ici sous prétexte que je suis malade, tandis qu'au contraire je ne me

suis jamais si bien portée. Mais les choses ne peuvent pas durer de cette manière. A partir d'aujourd'hui j'ai pris une résolution.

— Quelle résolution? demanda Lothario inquiet.

— J'ai organisé mon plan, poursuivit Frédérique, et, désormais, monsieur le comte et moi, tout en demeurant sous des toits différents, puisque cela lui plaît, nous ne resterons plus un jour sans nous voir. Voilà, c'est bien simple : J'irai deux jours de suite passer la journée et dîner à l'hôtel à Paris, et le troisième jour, monsieur le comte viendra passer la journée et dîner ici. Comme cela, je ferai deux fois la route contre lui une, et il me verra tous les jours sans trop se fatiguer. Est-ce bien arrangé, dites? Ai-je pensé à tout?

— Excepté à moi, répondit Lothario boudeur.

— Eh! j'ai pensé à vous aussi, dit la jeune fille. De cette façon, nous nous verrons plus souvent. Quand le comte viendra à Enghien, vous l'accompagnerez. Quand j'irai à Paris, vous dînerez chez votre oncle. Ainsi, vous me verrez tous les jours, et non plus une heure en courant, mais tout le temps que vous voudrez; et vous ne vous épuiserez plus sans cesse à courir les routes.

— Oui, dit Lothario, boudant toujours, j'y gagnerais de faire quelques pas de moins, et de ne plus vous voir qu'en public.

La jeune fille se mit à rire.

— Oh! dit-elle, si cela vous est égal de vous exténuer sur les routes, et si cela ne vous est pas égal de ne me parler que devant le comte, il vous sera quelquefois permis, quand vous aurez été bien sage pendant huit jours,

de venir me chercher ici ou de me ramener le soir, vous à cheval, moi en voiture. Entendez-vous, mon cher neveu? Ne sera-ce pas charmant?

Et la naïve enfant se prit à battre des mains.

— Vous voyez, vilain jaloux, qu'il y a moyen de tout arranger, et qu'il ne faut pas s'effaroucher d'avance des idées qu'ont les femmes. Voyons, êtes-vous content?

— Vous êtes adorable, dit Lothario ravi.

— Si nous faisions un tour de jardin? dit-elle. Il fait si beau et si doux dehors! Nous ne sommes pas à la campagne pour nous étouffer dans un salon. Venez-vous?

Elle était déjà à la porte. Lothario la suivit.

— Venez avec nous, madame Trichter, dit-elle.

La vieille gouvernante prit ses laines et ses aiguilles et rejoignit les jeunes gens.

Lothario eut encore un mouvement de mécontentement.

— Pourquoi emmenez-vous toujours madame Trichter? dit-il bas à Frédérique.

La jeune fille devint sérieuse.

— Mon ami, répondit-elle, on nous témoigne toute confiance et on nous laisse toute liberté. C'est nous obliger à garder toute délicatesse et tout respect.

— Vous avez toujours raison, Frédérique, dit Lothario.

Madame Trichter, qui venait de les rejoindre, avait entendu quelques mots et deviné le reste.

— Oh! dit la bonne femme, je ne viens avec vous que dans votre intérêt. C'est pour que vous ayez au besoin auprès de monsieur le comte et de monsieur Samuel Gelb un témoin de votre raison et de votre sagesse. Ma présence

est bien inutile, je le sais. Je suis là pour attester que monsieur Lothario est le plus loyal jeune homme et madame Frédérique la plus honnête femme qui soient au monde. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir, et je ne vous observe même plus. Je fais semblant d'être là, mais je pense à autre chose qu'à vous, allez.

Cela se disait en marchant dans les allées où le clair rayonnement du ciel riait aux premiers lilas.

— Venez nous asseoir ici, dit Frédérique en montrant un banc d'où l'on aurait pu presque tremper les pieds dans le lac.

Lothario la suivit.

Madame Trichter s'assit auprès d'eux, toute à son éternel tricot.

Les deux enfants restèrent un moment sans parler. Lothario paraissait un peu absorbé.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda Frédérique.

— Je pense, dit-il, à l'étrange position que nous ont faite la malveillance du hasard et la bonté de mon oncle. Y a-t-il au monde deux êtres qui s'aiment dans les mêmes conditions que nous? S'appartenir, être mari et femme, et ne pouvoir pas même se baiser le front! Vous êtes la femme d'un autre, cet autre nous laisse toute liberté, c'est lui qui nous a réunis et nous a fiancés; il se sépare de vous pour ne pas inquiéter ma jalousie, et, avec cela, nous sommes plus esclaves que les amoureux les plus surveillés et les plus gênés. Tout est contradiction dans notre vie. Je vous aime comme jamais femme ne fut aimée; je ne vis que dans l'espoir du jour où vous serez tout à fait à moi, et je n'ose souhaiter ce jour! S'il dépendait de moi de faire

venir tout de suite cette heure, qui est mon rêve et toute mon ambition, je la retarderais, car l'heure de notre mariage sera l'heure de la mort de mon oncle. Douce et amère destinée que la nôtre : nous attendons pour vivre la mort d'un homme que nous aimons, et notre noce commencera par un enterrement.

— Voulez-vous bien vous taire, méchant oiseau de malheur ! s'écria la jeune fille en riant pour ne pas se laisser pénétrer par ces sombres idées. Voilà tout ce que vous inspirent le printemps et ma présence ! Si cela vous attriste de me voir, vous pouvez bien retourner à Paris, par exemple. Comment ! c'est ainsi que vous reconnaissez le miracle que le bon Dieu a fait pour vous? La Providence a inspiré à votre oncle cette noble et généreuse pensée de se dévouer; au moment où vous veniez de me perdre, vous m'avez subitement retrouvée; et vous n'êtes pas content ! Qu'est-ce qui vous manque ?

— Pardon, Frédérique ; j'ai tort de me plaindre, c'est vrai. J'ai plus de bonheur cent fois que je n'en mérite, et cela devrait me suffire pendant l'éternité, de contempler vos doux yeux souriants et d'entendre votre voix charmante. Mais il ne dépend pas de moi, quand je vous vois une heure, de ne pas désirer vous voir toutes les heures. Il ne dépend pas de moi de ne pas être insatiable de vous. J'ai des soifs de vos regards, de votre âme, de votre cœur, qu'il me semble que toute la vie ne pourra pas désaltérer. Vous, vous êtes sereine et tranquille, vous vivez dans une paix inaltérable au-dessus des fiévreuses agitations ; mais moi, je suis un homme, je ne suis pas un ange comme vous, j'ai par instants des accès de passion qui me pren-

nent, et le sang qui bat dans mes tempes m'empêche quelquefois d'entendre la froide voix de la raison.

— Il faudra pourtant bien que vous l'entendiez, reprit-elle. Beau mérite de se résigner à un sort comme celui que vous avez : pour le présent, une fiancée que vous pouvez voir tous les jours, que vous avez désespéré d'obtenir jamais et qu'un prodige vous a donnée ; et pour perspective une femme qui vous aime, qui est à vous déjà par le cœur, par la volonté de son mari, par le consentement de tous. Vous êtes, en vérité, bien à plaindre ! Je conviens qu'il vous manque une chose : un peu de patience.

— La patience vous est plus facile qu'à moi, dit Lothario.

Tout à coup Frédérique se leva.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le jeune homme.

— N'avez-vous pas entendu ? dit-elle.

— Quoi ?

— Le bruit d'une voiture entrant dans la cour, là-bas.

— Non, dit Lothario. Mais quand vous me parlez, je n'entends que vous.

— J'en étais bien sûre ; voyez, dit la jeune fille.

Et elle montra à Lothario le comte d'Eberbach qui entrait dans le jardin, appuyé au bras de Samuel.

Elle s'élança au-devant du comte, joyeuse et sans peur, comme Eve, avant le péché, devait accourir à la voix de Dieu dans le paradis terrestre.

Lothario y courut aussi, sans peur non plus, mais peut-être avec une joie moins entière.

Quoique sa conscience ne lui fît aucun reproche et qu'il n'eût dans l'âme que vénération et tendresse pour son on-

cle, il se sentait un peu embarrassé d'être trouvé par son oncle en tête-à-tête avec Frédérique. La présence de Samuel l'inquiétait aussi, et il se rappelait involontairement l'impression qu'il avait eue en le rencontrant sur le boulevard, et ce qu'Olympia lui avait dit au quai Saint-Paul.

Samuel était-il, en réalité, comme le lui avait affirmé la cantatrice, un homme dangereux dont il fallait se défier? Etait-ce lui qui avait prévenu le comte d'Eberbach de la visite de Lothario à Frédérique, et venait-il corrompre et fermer cet Eden?

Mais le sourire cordial dont Samuel accompagna une franche poignée de main fit envoler tout soupçon de l'esprit du jeune homme.

Frédérique était près de Julius, heureuse de le voir, sans embarras, ne soupçonnant même pas qu'elle eût à se défendre de la présence de Lothario.

— Oh! monsieur, vous voilà! quel bonheur! s'écria-t-elle en prenant à Samuel le bras du comte d'Eberbach et en l'appuyant sur le sien. Nous parlions de vous. J'étais un peu inquiète. Comment allez-vous? Mais vous allez bien puisque vous êtes venu.

— Bonjour, mon oncle, dit Lothario.

Julius répondit par un signe de tête seulement aux prévenances de Frédérique et au salut de Lothario. Il était soucieux.

Frédérique le conduisit vers le banc d'où elle s'était levée en l'apercevant.

Sur un signe de Samuel, madame Trichter rentra dans la maison.

# III

## PREMIÈRE EXPLOSION.

L'air préoccupé du comte d'Eberbach n'avait pas échappé à Frédérique ; mais, dans sa candeur d'ange, il ne lui vint pas même à l'idée qu'elle pût être pour quelque chose dans le souci de Julius.

— Qu'est-ce donc que vous avez, monsieur? lui demanda-t-elle, vous avez l'air tout sombre. Voilà ce que c'est que de m'avoir exilée d'auprès de vous. Je vous le disais bien. Mais parce que vous êtes un homme d'État habitué à conseiller les gouvernements, vous ne voulez pas écouter les idées d'une petite fille comme moi. Eh bien! vous voyez maintenant que vous avez tort. On ne se passe pas si aisément que cela de moi, savez-vous? Vous vous repentez à présent. Je devrais vous punir en vous tenant rancune et en ne vous allant plus voir du tout. Mais je suis clémente, et, tout au contraire, je m'arrangerai pour vous voir tous les jours. J'en parlais tout à l'heure avec Lothario. Eh bien, voilà que vous vous rembrunissez encore! Est-ce ce que je vous dis qui vous blesse et vous afflige? Décidément, vous avez quelque chose.

— Oui, repartit brusquement Julius, j'ai quelque chose, en effet.

— Qu'est-ce donc? demanda la pauvre fille un peu émue du ton sec dont Julius venait de lui répondre.

— J'ai, dit-il. en montrant Lothario, que vous m'appelez encore monsieur, et que vous appelez déjà monsieur que voilà Lothario tout court.

Frédérique rougit.

— Pourquoi rougissez-vous? reprit-il avec un accent presque brutal, auquel il ne l'avait pas accoutumée.

— J'ai eu tort, c'est vrai, répondit Frédérique toute troublée. Vous avez raison. J'y ferai attention à l'avenir. Comme je vous ai toujours entendu appeler monsieur par son nom de baptême, je lui ai donné le nom que vous lui donniez. Cela me venait naturellement, sans que je l'aie raisonné, je vous jure.

— C'est de cette façon que vous vous justifiez! dit le comte d'Eberbach. Cela vous venait naturellement! Vos lèvres prononçaient le nom d'elles-mêmes! C'était votre cœur qui parlait!

— Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, essaya de répondre Frédérique. Mais soyez tranquille, monsieur, je ne ferai plus ce qui vous choque.

Soyez tranquille, monsieur, je ne vous appellerai plus monsieur.

— Vous ne le ferez plus; en attendant, vous le faites. Mais ce n'est pas moi, Frédérique, que choque cette intimité d'une jeune femme avec un jeune homme, c'est l respect humain, c'est le plus vulgaire sentiment des convenances. Que voulez-vous que pense le monde d'une femme de votre âge qui quitte son mari pour vivre tête-à-tête avec le neveu de son mari?

— Monsieur! dit Frédérique blessée.

Mais Julius n'entendait plus que son amère et cruelle jalousie. Il poursuivit :

— Que voulez-vous que pense le monde, d'une femme de votre âge qui profite de la confiance et de la tendresse de son mari pour recevoir dans l'intimité de sa solitude un jeune homme qui l'aime, qui le lui a dit, qui le lui répète? Je ne vous parle pas de moi. Ce que j'ai pu être pour vous je l'oublie. Mais, dans votre propre intérêt, comment ne comprenez-vous pas que, devant vous marier, il ne fallait pas vous compromettre, et que, pour faire respecter sa femme il faut qu'un mari commence par la respecter lui-même? Vous êtes donc bien pressés, que vous êtes impatients des quelques semaines qui me restent, et que vous trouvez que je ne meurs pas assez vite? Ne pouviez-vous pas attendre quelques minutes? Je ne vous parle pas de moi, mais de vous-même. Oubliez ce que j'ai pu faire pour vous, mais pensez à ce que le monde peut dire de vous. Soyez ingrats, mais ne soyez pas aveugles. N'ayez pas de cœur si vous voulez; mais ayez de l'intelligence.

Julius s'animait toujours en parlant, et une colère fiévreuse rougissait les pommettes de ses joues.

Frédérique, atterée, voulait répondre et ne trouvait plus une parole. N'osant pas regarder Lothario, elle regarda Samuel.

Samuel haussait les épaules, comme ayant pitié de la déraison de Julius.

Lothario, lui, avait eu, à de certains mots du comte, des éclairs de fierté vite éteints par la mémoire des bienfaits. Cependant, on sentait que la reconnaissance du neveu de

Julius luttait avec l'amour du fiancé de Frédérique. Il n pouvait supporter d'entendre un homme, fût-ce son oncle, parler de ce ton hautain et souverain à la femme qu'il aimait.

Au dernier mot du comte d'Eberbach, il éclata.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix où le respect était à la surface et la raideur au fond, je vous dois tout, et je subirai tout de votre part. Mais s'il y a dans mes visites ici quelque chose qui vous déplaise, c'est moi qui suis venu, de mon plein gré, et sans que personne m'appelât. C'est donc à moi que vous devez vous en prendre, et je m'afflige, je m'étonne que vous fassiez peser votre mécontentement sur quelqu'un qui n'a rien fait pour le mériter.

— C'est cela! s'écria Julius de plus en plus irrité. Fort bien! Vous voyez, madame, où nous en sommes. C'est monsieur qui vous défend contre moi! Mais je voudrais bien savoir de quel droit monsieur défend une femme contre son mari!

— Du droit que vous m'avez donné vous-même, répondit Lothario.

Frédérique se jeta entre eux deux toute tremblante.

— Monsieur, dit-elle à Julius, si l'on m'attaquait, c'est vers vous que je me réfugierais; qui donc pourrait penser à me défendre contre vous? Tout ceci vient d'un malentendu. Un mot en provoque un autre, et puis il arrive que l'on s'est dit des choses dures quand on n'a que des choses tendres au fond du cœur. Voyons, vous êtes fâché contre moi, contre nous. Vous êtes si bon pour tout le monde, et vous avez été si admirable pour moi, que bien certainement il faut que nous vous ayons offensé à notre insu.

Mais croyez bien, au moins, que c'est sans intention, et que, pour moi, je mourrais de bon cœur plutôt que d'admettre une seule seconde la pensée de faire quoi que ce soit qui pût vous être seulement désagréable. Je vous parle sincèrement, vous voyez, me croyez-vous?

— Des phrases, dit Julius; ce sont des actions qu'il faudrait.

— Que voulez-vous que nous fassions? demanda la pauvre fille. Il me semble que je n'ai jamais résisté à tout ce que vous avez voulu. Dites-moi un seul acte de ma vie où je ne me sois pas soumise à votre désir. Qu'ai-je fait que vous n'ayez voulu ou autorisé? C'est vous qui m'avez appris que monsieur Lothario avait pour moi autre chose que de l'aversion. C'est vous qui m'avez dit de l'aimer. C'est vous qui nous avez fiancés, qui nous avez unis, qui lui avez dit devant moi : Elle n'est que ma fille, elle est ta femme. En permettant à monsieur Lothario de venir me voir, je n'ai pas cru vous désobéir, j'ai cru vous obéir, au contraire. Si cela vous déplaisait qu'il vînt ici, pourquoi ne m'avez-vous pas dit de ne pas le recevoir?

— Il faut donc tout vous dire, éclata Julius, et vous ne comprenez donc rien?

— Que voulez-vous que je comprenne? demanda-t-elle.

— Je veux que vous compreniez que, quand j'ai la délicatesse exagérée de me priver de votre présence, Frédérique, par un excès de ménagement pour la susceptibilité de Lothario...

Samuel l'interrompit comme entraîné par l'ascendant de la vérité.

— Allons! dit-il, ne te fais pas meilleur que tu n'es. Tu

as été assez dévoué pour ne pas avoir besoin de surfaire ton dévouement. Est-ce seulement pour Lothario que tu as éloigné Frédérique ?

— Pour qui donc ?

— Eh pardieu ! c'est bien un peu pour toi. Tu m'avoueras que tu l'as éloignée autant pour la séparer de Lothario que pour te séparer d'elle.

— Eh bien ! quand cela serait ? s'écria Julius exaspéré. N'est-ce pas mon droit ? Si je souffre, si je suis malade, si je suis jaloux ?... Après tout, Frédérique est ma femme. Vous l'oubliez si souvent que vous finirez par m'en faire souvenir.

Il s'était levé du banc dans l'ardeur de son émotion.

Il s'y laissa retomber, tout pâle, trop faible pour ces emportemens, presque évanoui.

Frédérique, avec autant de pitié que de crainte maintenant, se pencha sur lui et prit ses mains toutes froides.

— Monsieur !... dit-elle en pleurant presque.

— Toujours monsieur ! murmura le comte d'Eberbach.

— Mon ami, reprit-elle, si vous souffrez réellement, alors j'ai tort. Je vous demande pardon. Vous n'en voudrez pas à une pauvre jeune fille qui ne sait rien de la vie de ne pas vous avoir deviné et de ne pas avoir consolé une tristesse qu'elle ignorait. Mais dites-moi ce que vous désirez que je fasse à l'avenir, et soyez bien convaincu que je serai heureuse de me conformer à votre volonté, quelle qu'elle soit. Voyons, que voulez-vous que je fasse ?

— Je veux, dit Julius, que vous cessiez de voir Lothario.

Lothario fit un mouvement.

Mais Frédérique ne lui donna pas le temps de parler. Elle se hâta de répondre.

— Il y a un moyen bien simple, dit-elle, que monsieur Lothario et moi nous ne nous voyions pas, et que vous en soyez certain. C'est de mettre entre nous la distance. Le jour de notre mariage, monsieur Lothario vous a fait une proposition que vous n'avez pas acceptée. Il vous a offert de retourner en Allemagne.

— Il aurait bien fait d'y retourner, dit Julius.

— Je suis sûre, poursuivit Frédérique en contenant et en priant Lothario d'un regard, que monsieur Lothario est prêt à faire maintenant ce qu'il offrait alors, et que, si vous le lui demandez, il donnera sa démission et retournera à Berlin jusqu'à ce que vous le rappeliez vous-même.

Samuel jugea à propos d'intervenir encore. Il n'entrait pas dans ses plans que Lothario s'éloignât ainsi et lui échappât.

— Julius n'en exige pas tant, dit-il ; il demande que Lothario ne vienne pas ici, et non qu'il s'en aille. Ce n'est pas à l'âge de Lothario qu'on se retire de la vie active, et Julius, si mari qu'il soit devenu subitement, n'est pas si peu oncle qu'il veuille briser la carrière et fermer l'avenir de son neveu.

— Eh ! sans doute, dit Julius, maussade de se voir condamné à cette générosité forcée.

Lothario respira.

— Eh bien, mon ami, reprit la vaillante Frédérique, la séparation peut se faire sans que vous compromettiez l'avenir de votre neveu. Si monsieur Lothario est retenu en

France, qu'est-ce qui nous empêche, nous, d'aller en Allemagne? Vous êtes presque remis de votre maladie, et vous avez repris des forces. Le voyage ne peut que vous faire du bien. Pourquoi n'irions-nous pas habiter ce beau château d'Eberbach que vous m'avez promis de me montrer?

Samuel se mordit les lèvres, et attendit, avec autant d'anxiété que Lothario, la réponse de Julius.

Le sombre dessein qu'il avait dans l'esprit croulait si Lothario et son oncle étaient séparés.

Mais la réponse de Julius le rassura.

— Non, dit celui-ci d'un air morne, je ne veux pas et je ne peux pas partir. J'ai quelque chose, j'ai un devoir qui me retient à Paris.

Lothario et Samuel eurent tous deux un geste de soulagement.

—Mais, continua le comte d'Eberbach, élevant la voix et courroucé de toutes ces contraintes, je ne sais pas pourquoi nous nous évertuons à chercher les moyens d'arranger une chose si simple et qui s'arrange toute seule. Pour vous empêcher de vous voir, il n'est pas nécessaire qu'il y ait entre vous des centaines de lieues; il y a ma volonté, et cela suffit. J'entends et j'ordonne que désormais, tant que je vivrai, ma femme ne reçoive plus Lothario.

Lothario réprima un mouvement de colère.

Samuel parut choqué de la violence de Julius.

— Comment, dit-il, tu veux qu'ils soient séparés absolument? Ils ne pourront plus se voir, même en ta présence.

— En ma présence, soit, dit Julius. Mais en ma présence seulement.

Lothario leva la tête.

— Mais, monsieur, répondit-il, j'aime Frédérique, moi.

— Et moi aussi, je l'aime! s'écria Julius, éclatant, debout, menaçant, croisant avec Lothario un regard de jalousie et de haine.

Il y eut une seconde où ces deux hommes ne furent plus un jeune homme et un vieillard, l'oncle et le neveu, le bienfaiteur et l'obligé, mais deux rivaux, deux égaux, deux hommes.

Dans cette seconde tout le passé s'abîma et disparut.

Frédérique épouvantée jeta un cri.

Samuel avait aux lèvres un sourire étrange.

— Lothario! s'écria Frédérique.

Le jeune homme rappelé à lui par cette voix chère et suppliante, se remit un peu. Mais, comme s'il avait peur de ne pas pouvoir se dominer longtemps :

— Adieu, monsieur, dit-il, sans regarder son oncle. Adieu, Frédérique.

Et il s'éloigna à grands pas.

Une minute après, le galop de deux chevaux résonna sur la route.

Julius était retombé, épuisé, sur le banc.

— Allons, se dit Samuel, voilà le premier acte joué. Il s'agit d'aller vite et de ne pas faire d'entr'actes.

## IV

### DISTILLATION DE POISON.

Cette explosion soudaine et imprévue de la jalousie de Julius produisit, dès le lendemain, un notable changement dans les relations des principaux personnages de cette histoire.

Comme Julius l'avait ordonné, Lothario ne reparut plus à Enghien.

Comme Frédérique l'avait dit à Lothario, elle se mit à voir Julius tous les jours, soit à Enghien, soit à Paris.

Seulement elle allait plus souvent à Paris qu'il ne venait à la campagne pour ne pas le fatiguer, et puis parce qu'elle avait besoin de mouvement et d'activité matérielle pour tromper le vide qu'elle avait dans l'âme.

Frédérique faisait tout ce qu'elle pouvait pour que le comte d'Eberbach ne s'aperçût pas qu'elle était triste et qu'il lui manquait quelque chose ou plutôt quelqu'un. A la surface, elle était souriante, et elle tâchait d'égayer à force de grâce et de dévouement l'ennui amer du comte.

La rupture entre Julius et Lothario s'était tant bien que mal raccommodée. Lothario venait quelquefois à l'hôtel; lorsqu'il y trouvait Frédérique, il tressaillait comme d'une souffrance intérieure, restait peu de temps, et avait tou-

jours au dehors quelque affaire pressante. Dans sa tendresse pour Frédérique, comme dans son respect pour le comte, il y avait une évidente réserve. Il semblait leur en vouloir presque également à tous deux : à lui d'avoir commandé ; à-elle d'avoir obéi.

Samuel, lui, avait pris ouvertement parti pour les deux jeunes gens contre la jalousie du comte d'Eberbach.

Il ne se gênait pas pour déclarer très-durement en face à Julius que ce n'était pas cela qui avait été convenu, que la première condition de son consentement au mariage avait été qu'il ne se considérerait jamais que comme le père de Frédérique et qu'il ne lui avait pas donné sa chère fille d'adoption pour qu'il la rendît malheureuse.

Et comme Samuel disait tout cela tout haut, comme il ne manquait pas une occasion de donner tort à Julius, comme il revenait à tout propos sur le droit qu'avaient Lothario et Frédérique de s'aimer et de se le dire, Frédérique et Lothario se tournaient peu à peu vers lui comme vers leur protecteur naturel.

Les soupçons qu'Olympia avait essayé d'inspirer à Lothario étaient maintenant bien loin de l'esprit du jeune homme. Samuel, évidemment, était le meilleur et le plus sûr ami qu'il eût au monde.

Un traître eût pris sa défense en tête à tête et lui eût donné raison en cachette ; mais Samuel le défendait surtout en présence de Julius. Il agissait en plein jour ; il n'avait pas deux visages, et il parlait dans l'hôtel de Julius de la même façon que dans la petite maison de Ménilmontant.

Samuel allait aussi visiter Frédérique à Enghien. Il lui

demandait pardon de lui avoir conseillé ce mariage et d'avoir uni sa jeunesse à l'agonie taquine et chagrine du comte d'Eberbach. Mais il avait cru à la parole de son ami.

Au reste, il ne fallait pas trop en vouloir à Julius, c'était souvent sa maladie qui parlait plutôt que lui-même. La lampe de sa vie, au moment de s'éteindre, jetait de convulsives lueurs qui lui éclairaient les objets d'un jour bizarre et faux. Tout cela était moins la faute de Julius que la sienne, à lui, Samuel, qui aurait dû se dire que les choses, dans de telles conditions, ne pouvaient pas tourner différemment, et qui n'aurait pas dû donner son consentement au mariage.

Mais il l'avait fait uniquement pour le bonheur de Frédérique.

Samuel gagnait ainsi de jour en jour dans l'amitié de Frédérique. Elle lui demandait conseil et ne voulait plus se conduire que selon son avis. Samuel jurait de la servir, dût-il se brouiller avec Julius; et, en effet, en revenant d'Enghien, il allait chez le comte d'Eberbach, et il fallait voir comme il le querellait.

De quel droit Julius s'opposait-il à un amour qu'il avait encouragé, sinon créé lui-même? D'ailleurs, s'il croyait employer le bon moyen pour séparer Lothario de Frédérique, il se trompait étrangement. Les nobles natures comme celles du jeune homme et de la jeune fille étaient plus tenues par la confiance que par « les verroux et les grilles. » Et, à son avis, la défiance et la rigueur de Julius justifieraient tout de la part de Lothario et de Frédérique. On les gênait assez pour qu'ils pussent se croire dispensés

de se gêner, et Julius serait probablement bien surpris un jour de reconnaître que sa tenacité avait produit précisément le contraire de ce qu'il en avait attendu. Des gens d'honneur, prisonniers sur parole, ne pensent même pas à faire un pas hors de la limite assignée ; mais si on les espionne, ils se jugent en droit de tout oser pour s'échapper. La captivité autorise l'évasion.

Une fois, Samuel entra chez Julius avec une expression singulière de triomphe grondeur et triste.

— Qu'est-ce que je te disais ! s'écria-t-il brusquement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Julius qui pâlit.

— Ne t'ai-je pas prévenu cent fois, dit Samuel, qu'en défendant à Lothario et à Frédérique de se voir devant témoins, tu les pousserais et tu les autoriserais à se voir en secret ?

— Ils se sont vus en secret ? fit Julius de plus en plus pâle.

— Et ils ont bien raison, insista Samuel.

— Où se sont-ils vus ? à Enghien ? Lothario a osé y retourner ?

— Pas à Enghien, ni à Paris.

— Où donc, enfin ?

— Ils se sont vus sur la route.

— En secret ? demanda Julius exaspéré.

— Quand je dis en secret, je veux dire que le jour où ils se sont rencontrés, par hasard, cela est évident, ce jour-là était avant-hier, précisément le jour où, madame Trichter étant indisposée, Frédérique est venue seule. Lothario faisait une course à cheval. Son cheval s'est croisé avec la

voiture de Frédérique. Naturellement, le cocher, en reconnaissant Lothario, a arrêté ses chevaux.

— Je le chasserai !

— Fort bien ! Mets l'antichambre et l'écurie dans ta confidence à présent.

— Samuel, achève ; qu'est-il arrivé ?

— Mon Dieu, il est arrivé que Lothario est descendu de cheval et qu'ils ont échangé quelques mots que madame Trichter n'a point entendus. Voilà, jusqu'à présent, le plus clair de tes velléités jalouses. Tu ne supprimes pas le rendez-vous, tu supprimes le témoin.

— Je vais parler à Frédérique, s'écria Julius.

— Continuation du même système, répondit l'imperturbable Samuel. Pour réparer le mauvais effet de la tyrannie, tu vas redoubler de tyrannie. Frédérique te répondra qu'elle ne peut pas empêcher Lothario de se promener sur la route d'Enghien, et que, même au point de vue des convenances, elle prêterait matière aux interprétations du monde, si elle passait devant le neveu de son mari sans s'arrêter pour lui dire un mot, surtout quand ce neveu est connu pour être plutôt son fils. Si tu fermes la bouche à ses raisons, et si tu en appelles encore à ton autorité, tu continueras ce que tu as déjà si bien commencé, tu lui ôteras tout scrupule.

— Mais, alors, démon, pourquoi me dire cela ? reprit Julius, essuyant la sueur froide de son front. Pourquoi me torturer encore de cette rencontre ?

— Julius, reprit gravement Samuel, je t'ai parlé de cette rencontre comme d'un avertissement et d'une leçon pour toi. J'approuve pleinement Frédérique et Lothario. A leur place, je n'agirais pas autrement. Je suis convaincu qu'au-

cune mauvaise pensée n'aurait jamais germé dans leur cœur et que les soupçons ont pu seuls en semer en eux, et je trouve qu'ils ont bien raison de ne pas se soumettre à un caprice absurde et inexplicable.

Julius était retombé sur un fauteuil, muet, immobile, atterré. Samuel maîtrisa, derrière lui, un rire silencieux, puis reprit brusquement :

— Au reste, puisque tu dis que je te tourmente, c'est bon, tu peux être tranquille, je ne t'en parlerai plus. Ah ! puisque c'est comme cela, pardieu ! quand je saurais qu'ils se voient tous les jours, je veux que le diable m'emporte si désormais je t'en ouvre la bouche !

Et, là-dessus, Samuel partit, laissant ses poisons produire leur effet.

## V

### COUP DE FOUDRE.

Julius sentait bien, au fond, que Samuel avait raison, et que la meilleure manière de lier Frédérique et Lothario, c'eût été de les laisser libres. Dans les moments où il retrouvait un peu de sang-froid, il se faisait des reproches. Sa bonté et sa noblesse naturelle avaient honte des entraves qu'il mettait à l'amour de ces deux enfants. Il s'indignait contre lui-même, il se promettait d'être différent à

l'avenir, de prendre sur lui de ne pas gâter ce qu'il avait si bien commencé, de ne pas être comme ces donneurs avares qui regrettent et redemandent ce qu'ils ont donné.

Mais sa flottante nature tenait mal toutes ces belles résolutions. Le vent tournait, et Julius se remettait à la souffrance, à l'inquiétude, à la mauvaise humeur, à la colère. Il avait beau se faire les meilleurs raisonnements du monde, et se démontrer que la rigueur n'était pas plus dans son interêt que dans son droit, sa jalousie était plus forte que sa conscience et que sa raison.

Samuel avait changé de tactique depuis le jour où Julius lui avait reproché de lui avoir rapporté la rencontre de Lothario avec Frédérique. Maintenant, il ne prononçait plus les noms des deux jeunes gens. Quand le comte d'Eberbach lui en parlait, il affectait de détourner la conversation.

Julius, qui s'inquiétait de tout, s'inquiétait de ce silence. En voyant Samuel faire le mystérieux, il en concluait qu'il y avait donc un mystère. Son imagination travaillait là-dessus, et lui faisait des visions de rendez-vous sur les routes, de rencontres fortuites ou cherchées, de complots et de trahisons.

C'était Julius à présent qui interrogeait Samuel.

Si Samuel savait quelque chose, pourquoi ne parlait-il pas? S'il ne savait rien, pourquoi ne disait-il pas qu'il ne savait rien?

Samuel répondait imperturbablement que la manière dont sa première confidence avait été reçue n'était pas de nature à en encourager d'autres; que Frédérique et Lothario pouvaient bien dorénavant se rencontrer toutes les

fois qu'ils voudraient, il se garderait bien de le dire à Julius.

A quoi bon des dénonciations, dont l'unique effet était de troubler Julius dans sa tranquillité et ses protégés dans leur amour ? Il n'était ni mari ni espion pour se mettre à la piste d'un rendez-vous ? Si Lothario et Frédérique se revoyaient, ils faisaient bien. Ils s'aimaient, ils étaient fiancés par Julius lui-même. Tout ce qu'ils devaient à Julius, c'était de ne pas compromettre son nom, et de se voir secrètement. Or, ils se voyaient si secrètement, s'ils se voyaient, que Julius lui-même ne s'en doutait pas.

— Il est vrai, ajouta Samuel, que, d'après tous les vaudevilles, le mari est toujours le dernier à s'en douter.

Toutes ces réponses de Samuel se multipliaient et exaspéraient les angoisses de Julius. Evidemment, Samuel en savait plus qu'il ne disait. Frédérique et Lothario se voyaient comme auparavant, avec cette aggravation que maintenant ils se voyaient sans témoins.

Et la chose en était bien facile, avec un mari que sa faiblesse retenait dans sa chambre, avec la complicité de madame Trichter, qui, dévouée à Samuel et à Frédérique, n'eût certainement rien trahi, en suppossant qu'il y eût quelque chose à trahir.

Julius en était donc réduit au doute impuissant et inerte, et Samuel l'entretenait dans une vie de soupçons et de tristesse.

Lorsque, par hasard, Frédérique survenait à travers un de ces entretiens où Samuel irritait la jalousie malade de Julius, et, en ne lui précisant rien, lui faisait tout soup-

çonner, Samuel, en la voyant descendre de voiture, disait à Julius :

— Allons! voilà Frédérique qui monte l'escalier. Dis-lui tes soupçons, si flatteurs pour elle. Rends-toi odieux, ridicule. Joue ton rôle d'Arnolphe et de Bartholo. Tu sais comme la maussaderie et la violence séduisent Agnès et Rosine.

Julius concentrait donc en lui-même toute sa souffrance et n'en montrait rien à Frédérique. Mais il ne pouvait aller jusqu'à la bonne humeur, et son sourire grimaçait. Son arrière-pensée lui échappait fréquemment. Il avait beau se contraindre, il n'était pas maître d'exclamations amères qui affligeaient Frédérique.

Elle lui demandait ce qu'il avait; il lui répondait brusquement qu'il n'avait rien.

Alors, elle interrogeait Samuel, qui haussait les épaules.

Un mois se passa ainsi, Samuel attisant de plus en plus la jalousie de Julius, lequel devenait de plus en plus morose.

Frédérique, toujours accueillie avec une réserve glaciale, en était venue à redouter les visites qu'elle faisait au comte d'Eberbach, et n'entrait plus à l'hôtel sans un serrement de cœur. La position commençait à n'être plus tenable.

Julius s'apercevait bien qu'il allait juste au rebours de son désir, et qu'il détachait de lui Frédérique chaque jour davantage. Il luttait contre lui-même, et se disait qu'il était temps d'user d'un autre moyen, d'essayer de la bonté entière et prodigue.

En somme était-ce bien à son âge et dans son état, à

quelques pas de la tombe, qu'il fallait se cramponner avec cette frénésie, pour quelques jours à peine, à une passion terrestre ? Ne fallait-il pas laisser la jalousie aux jeunes? Après tout, Lothario et Frédérique étaient dévoués et généreux. Il valait mieux avoir confiance. Et, quand même la confiance ne les arrêterait pas, n'était-ce donc rien pour lui que d'être aimé et béni pendant ses dernières semaines, et d'avoir autour de lui des sourires.

Il se disait cela, un matin, dans un de ces moments de lassitude et d'abandon que produit la durée de toute lutte inutile, et où l'on se sent disposé à tout livrer pour avoir la paix et le repos. Hélas! ce qui s'appelle le dévouement n'est bien souvent que de la faiblesse et de la fatigue déguisée.

ulius y était donc résolu; il laisserait libres ces deux enfants qu'il n'avait pas donnés l'un à l'autre pour se mettre entre eux ensuite. Il compléterait son œuvre. Il leur dirait : « Vous êtes libres, et vous ne dépendez que de votre cœur et de votre loyauté; je me fie à vous, et je vous permets tout ce que vous vous permettrez. »

Justement, ce matin-là, Frédérique devait venir déjeuner avec Julius. Il était dix heures moins cinq minutes. Elle devait arriver à dix heures sonnantes. Elle était si exacte!

Dix heures sonnèrent. Julius attendit cinq minutes, puis dix, puis un quart d'heure. Frédérique ne venait pas.

A dix heures et demie, Frédérique n'était pas arrivée. A onze heures non plus. A midi, Julius l'attendait encore.

Las d'attendre, il prit tristement sa tasse de chocolat tout seul.

Pourquoi Frédérique n'arrivait-elle pas? Avait-elle un motif qui l'empêchait de venir? Mais elle aurait prévenu Julius. Qu'est-ce que cela voulait dire?

De nouveau les mauvaises pensées traversèrent la tête du comte d'Eberbach. Il voulut savoir où était Lothario; il ne l'avait pas vu depuis trois jours.

Il envoya à l'ambassade demander son neveu, et, s'il y était, le prier d'arriver tout de suite.

Le domestique qu'il avait envoyé à l'ambassade revint avec cette nouvelle que Lothario était parti subitement, la veille, pour le Havre, où il devait assister à l'embarquement d'émigrants allemands.

Julius se rappela qu'en effet, Lothario, la dernière fois qu'il l'avait vu, lui avait dit qu'il avait ce devoir à remplir, et qu'il pourrait bien partir d'un instant à l'autre.

Il retomba, plus morne et plus triste, ennuyé d'avoir eu son bon mouvement en pure perte.

Il ne s'expliquait pas pourquoi cette coïncidence du départ de Lothario et du retard de Frédérique lui causait une impression pénible.

Quoi de plus simple cependant? Frédérique n'avait-elle pas pu être retenue par mille causes, par une indisposition, par un cheval déferré, par un essieu rompu en route! Elle pouvait avoir oublié sa promesse; ou bien encore, elle avait compris que c'était pour dîner que Julius l'attendait.

Et quant à Lothario, ses affaires l'appelaient au Havre, il n'était pas libre de n'y pas aller, et il avait bien fait

de partir. La route du Havre ne passait pas par Enghien.

Julius avait beau se faire tous ces raisonnements, il n'était pas tranquille.

A deux heures Frédérique n'était pas encore arrivée.

A trois heures, Julius n'y tint plus.

Il fit atteler, pour aller voir à Enghien ce qu'il y avait.

Mais une réflexion l'arrêta. En y allant lui-même, il risquait de se croiser avec Frédérique, de ne pas la voir, et d'arriver à Enghien juste au moment où elle arriverait à Paris. Frédérique, d'ailleurs, ne prenait pas toujours le même chemin pour venir.

Le plus sûr, pour ne pas la manquer, était donc de rester et d'envoyer quelqu'un.

Julius envoya son domestique de confiance, appelé Daniel, avec ordre de pousser les chevaux et d'être de retour avant deux heures.

Il y avait une heure à peu près que le domestique était parti, lorsque Samuel entra, tranquille et souriant.

Il remarqua tout d'abord l'air inquiet de Julius.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

Julius lui dit le retard inexplicable de Frédérique.

— C'est pour cela que tu te bouleverses l'âme et la figure? dit Samuel en éclatant de rire. Je ne m'étonne pas de l'effet que te font des choses, en somme plus graves. Rassure-toi, Frédérique aura été retardée par une migraine, par une robe à essayer, par rien. Ne vas-tu pas, maintenant, demander l'exactitude militaire à une jeune fille qui aura passé devant un miroir et qui se sera oubliée à s'y regarder? Beau sujet d'alarme! Tu me ferais bien rire si j'en

avais le temps! En dehors de cela, tu vas bien? En ce cas, adieu.

— Tu me quittes? dit Julius, qui aurait bien voulu avoir quelqu'un pour lui tenir compagnie et pour l'occuper pendant l'heure d'impatience qu'il avait à tuer.

— Oui, répondit Samuel. Je suis entré en passant, pour voir comment tu allais. Mais j'ai une affaire.

— Tu ne dînes pas avec moi?

— Non, j'ai un dîner politique auquel je ne puis manquer.

— Reste au moins jusqu'à l'arrivée de Frédérique.

— Je ne peux pas, dit Samuel. Je dîne à Maisons. Il est quatre heures moins un quart. Je n'ai que le temps d'aller. Il s'agit d'une entrevue importante. Toi, tu ne t'occupes plus de la politique. A ton goût. Mais tu abandonnes la partie au moment intéressant. Quant à moi, je ne pense plus absolument qu'à cela. Je suis plongé là dedans jusqu'aux oreilles. Je dîne aujourd'hui avec les hommes qui s'imaginent conduire le mouvement, mais qui, crois-en ma parole, le suivront.

— Ne m'en dis pas davantage, interrompit Julius.

— Cela ne t'intéresse pas? demanda Samuel.

— D'abord, je suis indifférent à la politique. Et puis j'ai conservé à la cour de Prusse des relations. J'y écris quelquefois.

Samuel fixa sur Julius un regard profond.

Julius poursuivit avec un peu d'embarras :

— L'écho de ce que tu me dirais pourrait, malgré moi, retentir dans ma correspondance, et, en allant frapper à

Berlin, rebondir à Paris. Ne me parle jamais de ces choses, je t'en prie.

— Soit, dit Samuel. Mais, adieu, voici quatre heures.

— Tu ne repasseras pas par ici? demanda Julius.

— Je ne pense pas. Je serai retenu là-bas assez tard dans la nuit, et j'irai tout droit coucher à Ménilmontant.

— A demain donc.

— A demain, dit Samuel.

Et il sortit, laissant Julius en proie à la solitude et aux perplexités.

Samuel était parti depuis trois quarts d'heure, lorsque l'homme de confiance que Julius avait envoyé à Enghien revint au galop des chevaux.

Au bruit de la voiture entrant dans la cour de l'hôtel, Julius courut à la fenêtre.

Daniel descendit seul.

Julius se précipita vers l'escalier.

— Eh bien? dit-il.

Daniel avait la figure tout effarée.

— Qu'avez-vous donc, Daniel? demanda Julius. Avez-vu Frédérique?

— Madame la comtesse n'est plus à Enghien, répondit Daniel.

— Pas à Enghien! Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Depuis ce matin! Et elle n'est pas ici? s'écria Julius.

Et entraînant Daniel dans sa chambre.

— Vite! dites-moi ce que vous savez.

— Madame la comtesse, reprit Daniel, a quitté Enghien de grand matin avec madame Trichter.

— Pour venir ici?

— Non, monsieur le comte; car c'est une chaise de poste qui est venue les prendre. Elles avaient passé la nuit à faire des paquets. Elles sont parties seules toutes deux, laissant sans ordres les domestiques, qui ont cru que le départ était convenu avec Votre Excellence.

Julius ne trouvait pas une parole. Une idée terrible lui était venue tout de suite : Frédérique s'était enfuie avec Lothario.

— Oui, voilà pourquoi Lothario était allé au Havre. Dans ce moment peut-être, ils s'embarquaient, ils s'en allaient au delà de l'Océan attendre la mort du mari gênant qui s'obstinait à vivre, et prendre un à-compte sur un bonheur trop lent à se réaliser.

Ah! c'était ainsi que Lothario et Frédérique le remerciaient de tout ce qu'il avait été pour eux, de la bonne pensée qu'il avait eue le matin même! A l'instant où il prenait la résolution de se sacrifier encore une fois, de leur permettre de s'aimer et de se le dire, ils l'offensaient, ils le trahissaient, ils le déshonoraient! L'ingratitude n'attendait même pas le bienfait.

— C'est tout? dit le comte avec un calme terrible, quand Daniel eut fini de parler.

— En parcourant toutes les chambres, reprit Daniel, j'ai trouvé sur la cheminée de madame la comtesse une lettre cachetée, mais sans adresse.

— Donnez donc! dit durement Julius.

— La voilà.

— C'est bien. Allez.

Daniel sortit.

Julius regarda cette lettre.

— Cachetée du cachet de Frédérique, dit-il. Et pas d'adresse. Pour qui est cette lettre? Ah! bien, il ne manquerait plus que d'y mettre des scrupules.

Il déchira violemment le cachet, et lut, tremblant comme la feuille :

« Mon ami,

» Vous m'avez dit de vous laisser à Enghien un mot qui vous dise l'heure à laquelle je pars. Il est sept heures. Si vous partez à midi, j'aurai donc sur vous cinq heures d'avance. Je vous attendrai à l'endroit convenu.

» Vous voyez que je vous obéis aveuglément. Et cependant, je ne quitte pas cette maison sans un étrange serrement de cœur. Vous avez tout droit, non-seulement de conseiller, mais d'ordonner, et ce que vous voulez est toujours bien. Mais cette sorte de fuite m'épouvante. Enfin, à la grâce de Dieu!

» Il est bien certain que la vie que nous menions ne pouvait durer, et que cette crise violente a du moins une chance de bonheur. Tout allait si mal que nous ne pourrons que gagner au change.

» Hâtez-vous de me rejoindre, car je vais mourir de peur toute seule.

» Votre

» FRÉDÉRIQUE. »

Julius froissa la lettre dans ses mains.

— Lothario! Lothario! cria-t-il; le misérable!

Et il tomba à la renverse, l'écume aux lèvres, et pâle ocmme la mort.

# VI

## VILLA POLITIQUE.

Deux heures après être sortie de l'hôtel du comte d'Eberbach, la voiture de Samuel Gelb franchissait, à Maisons, la grille d'un vaste château, dont le parc énorme, adossé à la forêt, n'était borné, de l'autre côté, que par le fleuve.

C'était dans ce riche et ample château qu'un banquier populaire parmi la bourgeoisie réunissait à dîner, une ou deux fois par semaine, les principaux représentants de l'opinion générale.

Samuel Gelb s'était fait présenter au maître de la maison par cet intermédiaire qui lui avait demandé de le mettre en rapport avec les chefs de la Tugendbund, et auquel il avait demandé, en revanche, de le mettre en rappor avec les chefs du libéralisme.

Deux jours après sa présentation, Samuel avait reçu une invitation à dîner pour le lendemain.

En sortant de chez Julius, Samuel était allé prendre son interlocuteur, et ils s'étaient rendus ensemble à Maisons.

Il y avait, ce jour-là grand dîner.

Une partie des convives étaient arrivés; les autres arrivaient. Le banquier salué, Samuel et son compagnon rejoignirent dans les allées du parc les invités, qui, en

attendant l'heure de se mettre à table, s'y promenaient par couples ou par groupes.

L'introducteur de Samuel abordait çà et là quelques-uns des causeurs, et leur nommait Samuel.

On échangeait trois ou quatre phrases banales et l'on se serrait la main.

Mais, sous cette apparence d'accueil fraternel que les meneurs libéraux faisaient au compagnon de Samuel, il y avait une gêne et une réserve sensibles.

Lui-même le fit remarquer à Samuel Gelb.

— Je ne me trompe pas à leurs poignées de main, lui dit-il, je sais qu'ils ne m'aiment pas.

— Pourquoi donc? demanda Samuel.

— Parce qu'ils sont ambitieux et que je ne le suis pas; parce que je sers la cause pour elle et qu'ils la servent pour eux. Dès lors ils me regardent comme une sorte de vivant reproche. Mon abnégation fait honte à leur cupidité. Je suis un déserteur de l'intérêt, un traître à l'égoïsme. Hélas! hélas! si vous saviez combien il y en a peu, parmi ces tribuns et parmi ces avocats, qui désirent autre chose que leur propre influence! Je les ai pratiqués, et la rougeur m'en est venue au front. Ils me redoutent et ils m'évitent, comme leur conscience. Mais je ne leur en veux pas de ne pas m'aimer; je leur rends bien leur indifférence. Ce n'est pas pour eux que je travaille.

— Ni moi non plus, certes, dit Samuel. Ni le peuple non plus. Laissons-les machiner leurs petites intrigues souterraines; laissons les taupes faire leur trou sous les priviléges chancelants et sous les institutions décrépites du passé; l'écroulement les écrasera! La révolution que

préparent ces hommes sans foi et sans force n'aura pas de peine à venir à bout de leurs misérables calculs. Laissons-les lever l'écluse, le fleuve les emportera.

La cloche sonna, et l'on passa dans une immense salle à manger, toute ruisselante de lumière et d'argenteries ciselées.

Le dîner fut splendide.

Une profusion de vins rares, de poissons inouïs et de fruits chimériques, des fleurs monstres dans des vases monstres de Sèvres et du Japon, un peuple de valets, et, dans un massif du jardin, un orchestre dont la musique arrivait par vagues bouffées, de manière à accompagner la conversation sans la couvrir; tout collaborait à l'entière satisfaction des sens. Avec ce qu'avait pu coûter cette fête, on aurait nourri trois familles pendant une année.

— Qui est-ce qui croirait, dit Samuel à l'oreille de son interlocuteur, que nous sommes en train de fonder une démocratie?

Pendant le dîner, il y avait trop d'oreilles ouvertes autour des convives pour que la conversation ne se tînt pas dans les termes généraux.

Samuel prit sa revanche de ce silence forcé en étudiant, sur leur figure même, l'âme de ces hommes qui avaient la prétention de faire, puis de dominer une révolution.

Il y avait à cette table, en effet, une collection de personnages qui valaient la peine d'être examinés par un observateur sérieux.

Le maître de la maison d'abord.

C'est bien là l'homme d'affaires d'une révolution, l'entremetteur souple et charmant des opinions à accoupler,

le trait-d'union entre les idées et les hommes. Habitué par la banque aux spéculations, et ayant toujours réussi, il était prêt aux spéculations politiques, et il y apportait la hardiesse et la largeur qu'il avait dans ses opérations commerciales. Il était le type du bourgeois populaire. Il n'avait pas cette vigueur passionnée qui entraîne les masses sur les places publiques; mais il était impossible de lui résister dans un salon. Samuel sonda d'un coup d'œil la puissance superficielle et la domination féminine de cet homme, dont on a dit si justement qu'il avait non pas conspiré, mais causé en faveur du duc d'Orléans.

A la droite du banquier, il y avait un chansonnier célèbre, académicien, député, ministre de par le refus, génie, gloire de par le dédain, installé dans le château depuis un mois, et qui parlait de sa mansarde et de ses sabots en dégustant un verre de vin de Tokai.

En face de Samuel, un petit avocat-historien-journaliste, papotant incessamment, d'une petite voix aigre et criarde qui déchirait l'oreille de ses voisins. Il bavardait à tout propos de lui, de l'article qu'il avait fait le matin dans le *National*, de l'histoire où il avait réduit à sa taille les grandes figures de 1789.

Le reste du personnel se composait de journalistes, de manufacturiers, de députés, tous appartenant à l'opinion libérale, les uns à la fraction révolutionnaire, dont la témérité allait presque jusqu'à rêver de renverser le roi pour mettre un autre roi à sa place; les autres, à la fraction doctrinaire, laquelle voulait changer la politique et non les hommes, et ne demandait pas mieux que de garder Charles X, à la condition qu'il ne garderait pas son principe.

Car, parmi ces farouches volontaires de la liberté, il n'y en avait pas un seul qui eût l'audace de regarder au delà de la Charte.

Après le dîner, on passa dans le jardin.

L'air tiède des soirs de mai se parfumait aux charmantes exhalaisons des lilas en fleurs.

Le café était servi dans un cabinet de verdure où les flambeaux et les lampes faisaient comme une île de lumière au milieu de la nuit qui baignait les allées.

La causerie se maintint encore quelque temps dans les généralités. Puis, peu à peu, la plupart des convives se retirèrent et reprirent la route de Paris.

Quand il ne resta plus que les intimes et les principaux meneurs, sept ou huit en tout, on renvoya les domestiques, et la conversation s'engagea sur la politique et sur la conduite à tenir par l'opposition, dans les journaux et dans les chambres.

Il va sans dire que Samuel Gelb était resté.

Il n'était pas venu pour la cuisine ni pour la cave du banquier. Personne n'eut l'air surpris ni embarrassé de sa présence. Au contraire, les chefs de la révolution bourgeoise n'étaient pas fâchés d'étaler leur rôle et leur importance devant un étranger affilié à la Tugendbund.

— Eh bien! monsieur Samuel Gelb, dit le banquier en s'adressant directement à lui, comme pour l'autoriser à rester dans cette conversation plus intime; eh bien! comment trouvez-vous que nous nous comportons en France? J'espère que vous n'avez pas été trop mécontent de notre audacieuse adresse des deux cent vingt et un!

— Je n'y ai trouvé qu'un mot de trop, dit Samuel.

— Quel mot, s'il vous plaît? demanda le petit historien-journaliste.

— L'adresse des deux cent vingt et un, reprit Samuel, finissait, si je m'en souviens bien, par cette phrase assez digne et fière : « La charte a fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de *votre peuple* la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques... »

— « Sire, continua le banquier, achevant complaisamment la phrase, notre dévouement, notre loyauté nous condamnent à vous dire que ce concours n'existe pas. »

— Oui, le fonds est assez ferme. Mais je suis fâché de ce mot : *votre* peuple. Est-ce au dix-neuvième siècle qu'on peut dire qu'un peuple appartient à un homme, et est sa chose, comme un troupeau de moutons ou un sac d'écus qu'il est libre de vendre ou de dépenser?

— Vous avez peut-être raison, dit le journaliste. Mais bah! qu'importe un mot?

— En temps de révolutions, dit Samuel, un mot est un acte. Et ce n'est pas à vous à nier la toute-puissance des mots, quand vous n'avez contre Charles X, ses soldats et ses prêtres, qu'un mot : la Charte.

— Charles X n'a pas été de votre avis, répliqua un des assistants, et n'a pas trouvé l'adresse trop douce et trop déférente. Il y a répondu d'abord en prorogeant la chambre, et, cela ne lui suffisant pas, il est en ce moment en train de la dissoudre.

— La dissolution est-elle réellement décidée? demanda le banquier.

— Elle sera ces jourcs-ci au *Moniteur*, dit le petit histo-

rien. Je l'ai annoncée ce soir dans le *National*. Guernon-Ranville s'y était opposé avec énergie, et avait dit au roi qu'il se compromettait en déclarant la guerre à la chambre sur une question où la chambre avait l'opinion pour elle. Mais le roi a passé outre, et Guernon-Ranville, obligé de céder, n'a pas même osé donner sa démission, de peur de paraître abandonner le roi au moment du péril.

— Mais, dit Samuel à l'historien, qu'il voulait faire causer, si la chambre est dissoute, il va y avoir de nouvelles élections. Est-ce que vous ne pensez pas à vous faire élire quelque part?

— Je ne suis pas même électeur, répondit aigrement le petit avocat.

— Bah! dit Samuel, il est avec le *cens* des accommodements. Et vous avez cette chance de n'être pas Parisien. Paris, c'est la mer, et personne ne s'y retrouve. Mais dans une ville de province, le mérite est tout de suite en vue. Il est impossible qu'un homme comme vous n'emplisse pas de sa gloire la petite ville d'Aix.

— Vous êtes mille fois bon, dit l'avocat provençal, doucement chatouillé dans son amour-propre. Je crois, en effet, que je ne suis pas tout à fait inconnu ni impopulaire dans ma ville natale, et que ma candidature ne serait pas mal accueillie dans la Provence. Mais, pour entrer à la chambre, il faut passer par le cens, et je n'ai pour toute fortune qu'une action du *Constitutionnel*. Et pauvre *Constitutionnel!* ajouta-t-il en se tournant vers le banquier, il est bien tombé depuis que, grâce à votre aide et à votre généreuse caisse, nous avons pu, Mignet, Carrel et moi, fonder le *National*.

— Ne vous inquiétez pas, mon cher ami, reprit à demi-voix le banquier. Puisque le talent ne suffit pas pour représenter le pays, et qu'il faut de l'argent avant tout, eh bien! j'ai de l'argent. Je m'arrangerai, soyez tranquille, de façon à ce que vous soyez éligible aux premières élections. Ne me remerciez pas, c'est dans notre intérêt à tous, c'est dans l'intérêt de la cause que nous servons que j'agirai en faisant arriver à la tribune un des hommes les plus capables d'y combattre et d'y vaincre. A propos, comment vont les affaires du *National.*

— Admirablement. Nous faisons un bruit d'enfer. Mon article d'hier, intitulé : *Le roi règne et ne gouverne pas*, a fait jeter les hauts cris à la presse ministérielle.

— Et Armand Carrel, quel homme est-ce? demanda Samuel, qui commençait à en avoir assez de la personnalité du petit homme.

— Armand Carrel, un bretteur d'épée, un bretteur de plume. Il est très-brave ; soit! et ne recule pas plus devant une idée que devant un homme. C'est même quelquefois un peu gênant pour nous. Il nous compromet, et nous engage plus loin que nous ne voulons aller. Mais, après tout, comme il ne demande pas mieux que de se battre et de rendre raison de ses articles, nous le laissons aller.

— Vous pouvez même le faire battre pour les vôtres, dit Samuel.

— C'est un peu ce que nous faisons, dit naïvement le journaliste.

Samuel eut aux lèvres le sourire amer qui lui était particulier, en examinant l'âme de ce conducteur d'un grand peuple.

— Je m'associe, reprit-il, à l'opinion que vous avez du *National.* Cependant, j'oserai lui faire un reproche, si vous me le permettez.

— Parlez, parlez ; j'aime la discussion, moi.

— Je lis le *National* tous les jours depuis qu'il paraît. Mais, malgré mon assiduité et mon attention, je n'ai pu parvenir encore à comprendre distinctement ce qu'il veut. Je vois bien qu'il attaque le gouvernement. Mais, le gouvernement à bas, qu'entend-il mettre à la place? Est-ce la république?

— La république! se récria le journaliste, la république!

— Pourquoi pas? dit tranquillement Samuel Gelb. Vous vous ruez dans ce moment contre le trône, ce n'est probablement pas dans l'intention de le consolider?

— La république! reprit le journaliste, effaré ; mais pour que la république fût possible, il faudrait qu'il y eût des républicains. Et qui est-ce qui est républicain en France? Lafayette, et encore! quelques songe-creux, quelques exaltés. Et puis, nous sommes trop près de la révolution de 1793 ; l'échafaud, la banqueroute, la guerre avec l'Europe, Danton, Robespierre et Marat, agiteraient leurs fantômes sanglants, et pas un honnête homme ne suivrait celui qui oserait arborer le drapeau sanglant de la République.

— Mais, objecta Samuel, il me semblait que vous aviez été moins sévère, dans votre Histoire, pour les terribles figures et les formidables événements de 93, et que vous aviez excusé, sinon loué, la plupart des excès de cette grande et sinistre époque.

— J'ai fait l'oraison funèbre des morts, dit l'historien, mais je ne veux pas qu'ils ressuscitent.

— On ne ressuscite plus depuis Lazare, répliqua Samuel, et je ne crois pas aux revenants. C'est bon pour les enfants d'avoir peur que Robespierre et Marat ne sortent de leur sépulcre. Ils y sont solidement scellés, et n'en lèveront pas la pierre avant le jugement dernier. Ne tremblons donc pas de les voir reparaître à l'angle de toutes les rues. Il ne s'agit pas d'eux, mais des principes qu'ils ont soutenus à leur manière. Manière sanglante, impitoyable, je ne la défends pas, et je vous accorde même, si vous voulez, qu'elle a plutôt nui que profité à l'idée qu'ils prétendaient servir. Le sang qu'ils ont versé tache encore la démocratie, et vous voyez que vous-même, un esprit si libre, vous n'osez pas encore, après quarante ans, vous hasarder dans la république, de crainte de les y rencontrer. Mais, je vous le répète, ils sont morts, et bien morts. Leurs violences, possibles dans l'ardeur de la première lutte, auraient aujourd'hui plus que l'horreur du crime; elles auraient le ridicule de l'anachronisme. Laissons à la révolution ses œuvres et prenons-lui ses idées.

— Pas de république, dit vivement un rédacteur du *Globe*, philosophe connu pas ses calembourgs, penseur aimé pour sa gaminerie, et qui, pendant que Samuel parlait, avait échangé avec le rédacteur du *National* des haussements d'épaules. La république, c'est le gouvernement de tout le monde; c'est comme si les moutons se gouvernaient.

— Il vaut mieux que ce soit le boucher qui les gouverne, n'est-ce pas? dit Samuel.

— Il faut un berger et des chiens.

— C'est-à-dire un roi et une aristocratie? demanda Samuel.

— Un roi, oui, répondit le rédacteur du *Globe*. Quant à l'aristocratie, malheureusement nous ne sommes pas en Angleterre. La révolution, en morcelant les terres et les fortunes, a tué l'aristocratie française. Mais à défaut du lingot d'or, nous avons la monnaie. La monnaie de l'aristocratie, c'est la bourgeoisie.

Samuel ne put retenir un mouvement de dédain.

— Vous avez eu raison de le dire, reprit-il. La bourgeoisie, c'est la monnaie. Ainsi quand vous attaquez une monarchie de quatorze siècles, un droit ancien comme la France, un gouvernement qui est presque une religion, c'est pour lui substituer la royauté de l'argent, l'aristocratie du comptoir, la souveraineté de la boutique?

— Mieux vaut la boutique que la rue, dit le petit historien. Nous ne nous rallierons jamais au gouvernement de la *populace*.

— Ils en sont encore à dire : la populace! murmura Samuel.

Et, tout haut :

— Et que ferez-vous du peuple, dans votre combinaison? demanda-t-il.

— Que voulez-vous qu'on en fasse? dit le banquier.

— Nous n'avons pas à nous occuper de ce que vous appelez le peuple, ajouta l'avocat provençal. Nous n'y pouvons rien. C'est à ceux qui ont de l'activité et de l'intelligence à sortir, comme ils peuvent, des couches inférieures, et à monter à la lumière. La société ne peut pas s'occuper

de tout le monde, et, en dépit de toutes les chartes et de toutes les constitutions, il y aura toujours une notable portion des citoyens qui seront malheurenx. C'est une nécessité dont on peut gémir, mais à laquelle il faut se résigner. A quoi bon tourner nos yeux vers une multitude confuse, ignorante et vile, au fond de laquelle nous trouvons des misères que nous ne pourrions soulager ou des crimes que nous devons punir? Nous ne nous occupons pas du peuple, c'est tout ce que nous pouvons faire pour lui.

— Je vous demande pardon de vous interroger, reprit Samuel avec une ironie demi-voilée, mais je suis un étranger qui cherche à s'instruire, et j'ai besoin d'être au courant de vos intentions pour y conformer ce que nous faisons dans la Tugendbund. Ainsi, votre unique but est de substituer la bourgeoisie à la noblesse dans le maniement des affaires du pays?

— C'est au moins notre but principal, répondit le banquier.

— Mais par quel moyen espérez-vous décider Charles X à accepter cette transformation qui, de chef de la noblesse qu'il est, ferait de lui le serviteur de la classe moyenne?

— Oh! si tout le monde était comme moi, dit le petit journaliste, il n'y aurait pas besoin de décider Charles X.

— Comment vous passeriez-vous donc de son consentement?

— Rien ne sera possible, reprit doctoralement le journaliste, tant que nous aurons pour roi un héritier direct des droits et préjugés des vieilles races. Le malheur est que nous n'ayons pas sur le trône un roi mêlé à nos idées,

à demi-révolutionnaire pour plaire au peuple, et à demi-Bourbon pour rassurer les puissances étrangères, un roi que nous aurions fait nous-mêmes et qui serait le débiteur de nos idées.

— Ce roi, il existe, dit le banquier, avec un soupir d'aspiration.

— Qui est-ce donc ? demanda Samuel.

— Eh ! S. A. R. le duc d'Orléans, lui dit à l'oreille et en clignant d'un air aimable, l'amphytrion.

— Ah ! c'est donc vrai ce qu'on m'avait dit, reprit Samuel, que le *National* avait été fondé dans ce but.

— Malheureusement, dit l'avocat d'Aix en regardant le rédacteur du *Globe*, nos amis ne sont pas tous d'accord avec nous. Ils croient à la possibilité de conserver la branche aînée, en la pliant aux progrès du temps, ils tiennent à leur vieille dynastie desséchée, qui n'a plus de feuilles ni de fleurs.

— Si c'est pour moi, mon cher, que vous dites cela, répondit le rédacteur du *Globe*, vous savez bien que je me dispute toute la journée avec mes collaborateurs. Je vous les abandonne bien volontiers, depuis Cousin jusqu'à Guizot, depuis Broglie jusqu'à Royer-Collard. Des gens qui ne savent ce qu'ils veulent, des théoriciens amphibies qui font le grand écart, un pied sur l'avenir et l'autre sur le passé, et qui tombent par terre entre les deux. Moi, j'écris comme eux, mais je pense comme vous.

— Oh ! dit le rédacteur du *National*, laissons ces vieux s'user. Nous sommes la jeune garde, nous autres.

— En attendant que vous donniez, intervint Samuel, quelle attiude comptez-vous prendre ?

— Nous nous abriterons sous l'étendard du pacte consenti entre le roi et la nation. Tout pour la légalité et par la légalité.

— Rien par la révolution ? demanda Samuel.

— Les révolutions se dévorent elles-mêmes, répondit le petit journaliste. 1793 a amené 1815. Je hais les révolutions, parce que je hais les réactions. Nous lutterons au nom des principes. Cela nous suffira pour vaincre. Il faudra que le trône cède ou tombe. Nous renfermerons la dynastie dans la charte, comme dans la tour d'Ugolin.

La conversation se poursuivit quelques temps encore dans ces termes.

Et Samuel Gelb étudia toujours de plus près ces hommes habiles et corrompus, aux demi-convictions et aux demi-talents, médiocrités du cœur et de l'esprit.

Il vit la finance et le talent se servant l'un de l'autre, se flattant en dessus et se dédaignant en dessous. Le banquier croyait duper le journaliste, qui exploitait le banquier.

Samuel examina profondément, sous leur masque, ces ambitieux au jour le jour, qui ne voyaient que leur intérêt ou leur vanité dans la révolution qu'ils préparaient, et qui allaient renverser un trône de quatorze cents ans pour s'en faire un marchepied à un ministère de six mois.

On se sépara très-tard.

Samuel, seul dans sa voiture, revint vers Ménilmontant.

— Allons! tout va bien, se dit-il. En dépit de ces petits hommes, de grandes choses se préparent. C'est la grandeur de la démocratie de n'avoir pas besoin de meilleurs instruments que cela. Le potier d'Horace, en rêvant une amphore, produisait une marmite. Ceux-ci, en rêvant un

chassé-croisé de princes, produiront une révolution sociale. Comme je m'amuserai de leur étonnement !

Je me souviens, moi, de la grande révolution française, je me souviens de la Bastille et du peuple du 10 août. Oui, c'est dans ce grand flot que je veux que l'avenir se retrempe. Ils ont beau calomnier le peuple, j'ai foi en lui. Parce que le peuple, depuis la prise de la Bastille, a fait les miracles héroïques de l'empire, ce n'est pas une raison pour qu'il soit dégénéré. Comme il vous balayera tous ces médiocres et impuissants révolutionnaires du palais, qui ont pour suprême ambition d'opérer un déménagement du Palais-Royal aux Tuileries !

Le peuple que Mirabeau et Danton n'ont pas pu mener, que Napoléon a seul pu dominer à force de gloire, ce peuple-colosse ne se laissera pas conduire par ces nains.

Tout me réussit dans ce moment. Les petites habiletés de ces banquiers et de ces avocats travaillent pour mon ambition grandiose, comme les petites passions de Julius et de Lothario travaillent à cette heure pour mon amour surhumain.

Et revenant à son autre machination, Samuel se demandait :

— Que s'est-il passé ce soir chez Julius ? Qu'a-t-il pensé, qu'a-t-il fait, en apprenant la disparition de Frédérique ? Il sera venu ou il aura envoyé chez moi, très-probablement. Je vais sans doute apprendre quelque chose en arrivant.

Samuel était plongé dans ces réflexions, lorsque la voiture s'arrêta.

Il était devant sa porte.

## VII

### L'AFFRONT.

— Lothario! le misérable! avait crié Julius.

Et il était tombé à la renverse en achevant la lecture de cette lettre fatale dans laquelle Frédérique annonçait l'heure de son départ à un ami qu'elle ne nommait pas.

Un domestique qui se tenait dans la pièce voisine de la chambre de Julius, accourut au bruit, et appela du secours.

Quelques gouttes d'éther firent revenir Julius.

— Monsieur le comte se couche-t-il? demanda Daniel.

— Non! s'écria Julius, qui, avec sa connaissance, avait retrouvé toute sa fureur et tout son désespoir. Non! ce n'est pas le moment de dormir! J'ai autre chose à faire, par le ciel! La voiture est-elle encore attelée?

— Je crois que oui, répondit Daniel, mais les chevaux n'en peuvent plus.

— Qu'on en mette d'autres, allez!

Daniel sortit.

— Je n'ai besoin de personne, dit Julius aux autres domestiques.

Tous sortirent.

Il avait besoin d'être seul. Tous ces yeux sur son visage le gênaient et l'offensaient.

En attendant que la voiture fût prête, il se promena de long en large, impatient et frémissant, serrant les dents et les poings et laissant échapper par intervalles des mots sans suite.

Lothario !... c'est bien !... Ils verront !... Et elle, avec son air de vierge !

Daniel vint le prévenir que les chevaux étaient attelés.

Il prit son chapeau et descendit précipitamment.

Il cria au cocher :

— A Enghien ! et brûlez le pavé

Pourquoi allait-il à Enghien ? Il savait bien qu'il ne retrouverait pas Frédérique. Malgré le délire et la fièvre que cette brusque commotion avait mis dans ses idées, il n'espérait pas que Frédérique se serait ravisée au premier relai, qu'elle aurait pensé au coup de poignard qu'elle enfonçait en pleine poitrine à un homme qui ne lui avait jamais fait que du bien, et dont le seul tort était de l'avoir trop aimée, qu'elle aurait été honteuse de son ingratitude, qu'elle serait revenue sur ses pas, et que c'était elle qui allait lui ouvrir la porte, humble et confuse, et prête à le désarmer par l'aveu de sa mauvaise pensée.

Il n'espérait rien de cela, mais il avait besoin d'agir, de remuer, d'aller. Il lui semblait que le cahotement et le bruit des chevaux et des roues l'empêcheraient d'entendre autant le tumulte intérieur de sa pensée. Ce dur bercement endormirait un peu de sa rage.

Et puis, à défaut de Fredérique, il retrouverait peut-être quelque chose d'elle, quelques traces, quelque indice qui lui dirait la route qu'elle avait pu prendre. Ce flegmatique et indifférent Daniel n'avait du rien voir.

De temps en temps il abaissait la glace de devant, et disait au cocher qu'il allait trop lentement.

Le cocher, en effet, n'allait qu'au triple galop.

Cependant, on arriva.

En entrant dans la cour, Julius ne put s'empêcher de ressentir un étrange serrement de cœur. Dans ce moment, malgré tous les raisonnements, malgré l'évidence, malgré la certitude, il ne put se défendre de l'idée superstitieuse et chimérique que Frédérique n'était pas partie ou était revenue, et qu'elle allait lui apparaître souriante, au haut du perron.

Hélas ! sur le perron, il ne trouva qu'un domestique, attiré dehors par le bruit de la voiture.

Julius n'osa jamais demander à ce domestique si Frédérique était dans la maison.

Il prit son courage à deux mains, et entra, en défendant que personne le suivît.

Alors, il alla de pièce en pièce, espérant toujours que Frédérique était dans quelque coin, qu'elle ne l'avait pas entendu, ou qu'elle était en train de s'habiller et qu'elle n'avait pas fini de passer sa robe.

Mais il en fut pour ses frais d'espérance, la maison était vide.

Il entra dans l'appartement de Frédérique et s'y enferma. Il fouilla tout, secrétaire, table, boîtes, il ne trouva rien ; pas une lettre, pas un mot. Les armoires étaient ouvertes et dégarnies. Frédérique était partie comme quelqu'un qui ne doit pas revenir.

Le comte d'Eberbach eut un accès de découragement lugubre. Dans cet appartement désert et nu, il se rappela

que ce qui lui arrivait aujourd'hui avec Frédérique, lui était déjà arrivé, presque dans les mêmes conditions, avec Olympia, et que c'était la seconde fois qu'il se heurtait contre des meubles abandonnés.

— Oui, pensa-t-il avec amertume, je ne suis plus fait que pour trouver des chambres et des cœurs vides !

Il laissa tomber sa tête dans ses mains. Quelques larmes mouillèrent ses doigts amaigris, et son cœur se dégonfla un peu.

— Quelle folie à moi, se dit-il, de m'être mis à aimer cette enfant ? Moi qui meurs ; elle qui naît ! c'est l'hiver amoureux du printemps. Imbécile ! il faut que je finisse pour qu'elle commence ! Nous ne pourrons pas nous rencontrer.

Mais tout à coup, il changea de dispositions, et, se relevant brusquement :

— C'est une misérable ! s'écria-t-il avec fureur. J'ai tout fait pour elle, elle a tout fait contre moi. Elle a empoisonné les rares jours qui me restaient, lorsque je lui préparais, à elle, une longue existence de richesse, d'amour et de joie. Elle n'a pas pu avoir patience quelques semaines. Elle et son complice se sont mis à deux pour me frapper, pour m'assassiner. Mais qu'ils prennent garde à eux ! je les punirai. Elle, je profiterai qu'elle est ma femme, je l'enfermerai, je la ferai souffrir, je lui apprendrai ce que c'est qu'un mari qu'on a offensé ! Je serai sans pitié comme elle. Et l'infâme qui me l'a enlevée, je le tuerai !

Il redescendit et alla à sa voiture.

Les domestiques d'Enghien causaient avec le cocher. Ce départ si imprévu de Frédérique et de madame Trichter,

ces allées et venues de Daniel, puis du comte, la pâleur du comte en arrivant, tout leur avait fait soupçonner une révolution de ménage, et ils avaient cet air à la fois curieux et indifférent avec lequel les domestiques assistent aux catastrophes de leurs maîtres.

— A Paris ! dit Julius.

Quand il arriva à Saint-Denis, la nuit commençait à tomber. Un peu après Saint-Denis, à côté du pont qui enjambe la Seine, Julius, saisi d'une idée subite, cria au cocher d'arrêter et descendit étonné.

— Attendez-moi ici, dit-il au cocher.

Il s'éloigna, et longea quelque temps le fleuve, très-désert à cet endroit et à cette heure.

Les dernières lueurs du jour, que l'ombre éloignait peu à peu, donnaient à l'eau l'éclat sombre de l'acier bruni.

Julius marcha environ dix minutes.

A une place où l'eau faisait un coude, il s'arrêta et regarda autour de lui.

A ses pieds, une sorte de petit promontoire, commode aux pêcheurs à la ligne, échancrait le fleuve.

Derrière lui, un renflement du terrain protégeait cette étroite langue de terre, que dissimulait encore, par surcroît de précaution, un rideau de peupliers.

Pas une maison, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Julius eut un rire amer.

— L'endroit est bon, l'eau est profonde, dit-il.

Et, après avoir jeté autour de lui un dernier regard de satisfaction, il retourna tranquillement à sa voiture.

— Vite ! dit-il.

— A l'hôtel ? demanda le cocher.

— Non reprit-il, à Ménilmontant, chez monsieur Samuel Gelb.

Il était nuit close quand il arriva à Ménilmontant. Le petit domestique de Samuel vint ouvrir.

— Ton maître ? dit Julius.

— Monsieur Gelb n'est pas ici, répondit le petit domestique.

— Où est-il donc ? demanda Julius.

— Il dîne à la campagne.

— Où cela ?

— Je ne sais pas. Il m'a dit de ne pas l'attendre, qu'il ne rentrerait que fort tard.

— Ah ! c'est vrai, dit Julius, se rappelant le dîner de Maisons, dont Samuel lui avait parlé. Ce n'était donc pas hier, ce dîner ?

— Non, monsieur, c'est aujourd'hui.

Il s'était accompli un si profond bouleversement dans la vie de Julius, qu'il ne pouvait croire que tout cela se fût passé en une seule journée. Il lui semblait impossible qu'il n'y eût que quelques heures entre sa situation passée et sa situation actuelle.

— A l'ambassade de Prusse dit Julius au cocher.

Arrivé dans la cour de l'hôtel, il descendit et alla droit à l'appartement de Lothario.

Il sonna. Personne ne vint ouvrir.

Un domestique de l'ambassade passa.

— Est-ce qu'il n'y a personne chez mon neveu ? demanda Julius.

— Monsieur le comte doit savoir que monsieur Lothario est au Havre.

— Et son domestique ?

— Monsieur Lothario l'a emmené.

— Savez-vous quand il doit revenir ?

— Je ne sais pas.

— Je ne pourrais pas entrer dans la chambre de mon neveu ?

— Je vais voir, monsieur le comte, si le portier à la clef.

Le domestique descendit. Julius se disait qu'il trouverait peut-être dans la chambre de Lothario quelque papier qui le renseignerait.

Mais le domestique revint dire que le portier n'avait pas la clef.

— Monsieur l'ambassadeur de Prusse est-il ici ? demanda Julius.

— Non, monsieur le comte, il est en soirée chez le ministre des affaires étrangères.

— Il est écrit que je ne trouverai personne nulle part ! se dit Julius.

Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma dans sa chambre.

Il ne se coucha pas. A quoi bon ? Dormir, avec les idées qui tourbillonnaient dans sa tête, il ne lui vint même pas la pensée d'essayer. Il prit un livre et voulut lire. Mais il s'aperçut bientôt qu'il en était toujours à la même ligne, et qu'il ne pouvait pas parvenir à attacher un sens aux phrases qui tremblaient confusément sous ses yeux.

Il jeta le livre, et accepta résolument le tête-à-tête avec sa pensée.

Toute la nuit, la fièvre, la douleur et la colère secouèrent cette pauvre nature vacillante et moribonde. Les sentiments et les résolutions les plus contradictoires traversaient sa cervelle troublée et souffrante. Par moments, le désir de la vengeance l'empoignait terriblement. Il rêvait les violences les plus extrêmes; toute punition lui semblait trop douce pour cette monstrueuse ingratitude dont il avait été payé par ceux auxquels il avait dévoué et sacrifié sa fortune et sa joie. Il se disait que la bonté était une duperie, que c'était parce qu'il avait été généreux qu'il souffrait maintenant; que s'il avait gardé Frédérique auprès de lui on ne la lui aurait pas enlevée; que, s'il n'avait pas eu la loyauté délicate de la traiter en fille, elle se serait habituée à être sa femme; qu'il avait éte absurde et stupide, qu'il s'en apercevait trop tard pour prévenir le mal, mais qu'il en avait bien fini avec l'abnégation et la générosité; que désormais il serait pour les autres ce que les autres étaient pour lui; qu'il n'aurait pas de pitié, qu'il rendrait blessure pour blessure, qu'il serait méchant, qu'il serait implacable, qu'il serait sans cœur.

Et puis, brusquement, sans transition, sa colère tombait. Il se disait que tout était de sa faute, qu'il n'aurait pas dû épouser Frédérique; qu'il aurait dû comparer les âges, qu'il aurait dû comprendre la tristesse et le départ de Lothario; qu'ensuite, ayant épousé cette enfant, et ayant promis de n'être pour elle qu'un père, il n'avait pas le droit d'être jaloux: qu'un père ne s'offense pas parce que sa fille aime un jeune homme et en est aimée; que c'était

lui qui avait eu tort de se fâcher d'un amour qu'il avait autorisé et encouragé lui-même, que c'était lui qui avait manqué à la foi jurée en ne respectant pas les conventions faites, et que Frédérique et Lothario avaient bien pu se croire dégagés d'un pacte qu'il avait rompu le premier.

Mais bientôt la fureur et la vengeance revenaient. Les larmes se séchaient dans les yeux de Julius, dont les regards se remettaient à brûler d'un feu aride.

Quand l'aube hasarda ses premières blancheurs à travers les volets, Julius n'avait pas fermé l'œil, et cependant il n'éprouvait pas la moindre impression de fatigue. Une énergie fébrile surexcitait son organisation affaiblie. Dans ce moment de passion, son corps n'existait plus, et il était tout âme.

— Je sens bien, pensait-il, que cette crise va me tuer; mais tant mieux! Seulement, avant qu'elle m'ait tué, je tuerai.

Le matin venu, il se mit à écrire plusieurs lettres.

Puis, il ouvrit son secrétaire, y prit son testament et le brûla.

Il se mit à en écrire un autre. De temps en temps il s'interrompait avec un rire amer.

— ils n'y auront pas tant gagné qu'ils croient, disait-il. Ils m'ont fait malheureux, je les fais pauvres. Ils ont vidé ma maison, je vide leur bourse. Ils n'hériteront pas, les voleurs qu'ils sont.

Son nouveau testament fini et cacheté, serré à la place de l'autre, il était dix heures.

Julius s'habilla et se fit conduire à l'ambassade.

Il croyait encore qu'il y trouverait Lothario.

— Oui, pensait-il, il n'aura pas été assez inepte pour s'embarquer avec elle, et pour l'emmener en Amérique. Il aura craint de se faire déshériter. Il l'aura menée dans quelque coin profond, dans quelque trou de village, à une trentaine de lieues, où il espère que je ne la découvrirai pas. Il l'aura installée là sous un faux nom, et il sera bien vite revenu ici pour se montrer et détourner tous les soupçons. Quand je lui parlerai de la disparition de Frédérique, il sera plus étonné que moi. Et puis, quand je l'aurai vu, quand je saurai par mes yeux qu'il n'est pas avec elle, il prétextera encore quelque voyage à faire pour l'ambassade, quelque embarquement d'émigrants au Havre, pour quitter Paris et aller la rejoindre. Mais s'il compte que je laisserai les choses se passer ainsi, il se trompe. Qu'il revienne, et je jure qu'il ne repartira pas!

La voiture s'arrêta dans la cour de l'ambassade.

Le domestique vint ouvrir au coup de sonnette.

— Mon neveu? demanda le comte d'Eberbach.

— Il est avec l'ambassadeur! dit le domestique.

— Ah! pensa Julius en redescendant, mes prévisions ne me trompaient pas, il est revenu!

Dans la chambre de l'ambassadeur, il trouva un huissier.

— Je vais annoncer monsieur le comte, dit celui-ci.

— C'est inutile!

Et Julius, traversant l'antichambre, entra dans une petite pièce qui précédait le cabinet de l'ambassadeur.

Là, il s'arrêta : il venait d'entendre, par la porte entr'ouverte, la voix de Lothario.

— Voilà pourquoi je suis revenu, disait Lothario. Je me suis hâté de venir rendre compte de ma mission. Mais Votre Excellence voit à quel point il est urgent que je reparte aussitôt.

— C'est bien cela! pensa Julius.

— Ma présence, poursuivit Lothario, est nécessaire là-bas pour demain.

— Je le crois bien, s'écria Julius éclatant.

Et, poussant brusquement la porte, il entra, pâle, sombre, les dents serrées.

Lothario et l'ambassadeur se retournèrent.

— Le comte d'Eberbach, dit l'ambassadeur en saluant.

— Mon oncle! dit Lothario en s'avançant pour serrer la main de Julius.

Mais il recula en s'apercevant de la figure défaite, irritée et sinistre du comte d'Eberbach.

— Ainsi, reprit Julius en fixant sur Lothario des yeux ardents, vous repartez demain.

— Mon Dieu! ce soir même, dit Lothario, qui avait l'air de ne pas comprendre le ton de cette question.

— Ce soir! répéta Julius avec une fureur concentrée, et en retirant le gant de sa main gauche.

— Y voyez-vous quelque empêchement? demanda Lothario.

— Aucun! dit Julius, si vous êtes en vie!

Et d'un accent terrible :

— Vous êtes un misérable!

Et il jeta son gant au visage de Lothario.

Lothario, frappé à la face, bondit sur le comte.

Mais, par un effort immense, il s'arrêta tout à coup.

— Vous êtes mon oncle et mon supérieur, dit-il, les dents serrées.

— Je ne suis plus ni l'un ni l'autre, répondit Julius d'une voix éclatante. J'avais épousé, c'est vrai, la sœur de votre mère; mais elle est morte, et la mort a rompu l'alliance. J'ai donné ma démission, je ne suis plus votre supérieur. Il n'y a plus devant vous qu'un gentilhomme qui, en présence d'un autre gentilhomme, vous a insulté, vous insulte encore, et vous répète que vous êtes un misérable! Entendez-vous, un misérable!

— Monsieur le comte! dit l'ambassadeur.

— Assez! s'écria Lothario menaçant.

— Ah! tu commences à sentir l'affront? dit Julius. Eh bien, dans un quart d'heure vous recevrez un mot de moi. Vous ferez ce que ce mot vous prescrira. Au revoir.

Et se tournant vers l'ambassadeur :

— Je demande pardon à Votre Excellence d'avoir choisi sa maison pour cette scène nécessaire. Mais il fallait qu'un homme d'honneur fût présent pour que l'offense fût entière, et, en cherchant un homme d'honneur, c'est votre nom qui m'est venu le premier.

Il salua et sortit.

## VIII

### LION GUETTANT SA PROIE.

Il était minuit et demi lorsque Samuel Gelb rentra de son dîner à Maisons, dans sa tanière de Ménilmontant.

Il sonna deux ou trois fois sans que son domestique vînt lui ouvrir.

— Holà! Marcel! cria-t-il, aidant de sa voix le bruit de la sonnette.

Le petit domestique finit par venir. Il avait à la main une lanterne sourde dont il dirigea la lumière sur le visage de son maître.

— C'est moi, dit Samuel. Allons vite.

Marcel ouvrit la grille.

— J'ai cru, dit Samuel en traversant le jardin, que tu allais me faire coucher à la belle étoile. Heureux âge, ajouta-t-il avec ironie, où l'on n'a pas de remords qui nous empêchent de dormir comme une souche! Mais sache que ces sommeils de plomb sont plus permis aux innocents qu'aux domestiques. As-tu bientôt achevé de te réveiller?

L'enfant avait beau s'écarquiller les yeux, ses paupières retombaient brusquement, et il chancelait, prêt à choir par terre, comme ivre de sommeil. Mais la fraîcheur de la nuit surmontait peu à peu sa somnolence.

Ils entrèrent dans la maison.

— Ferme la porte, dit Samuel. Et maintenant, viens dans ma chambre, j'ai à te parler.

Ils montèrent, et Samuel alluma une bougie.

— Personne n'est venu pour me voir? demanda-t-il.

— Oh! que oui, monsieur, dit Marcel, il est venu un monsieur.

— Qui?

— Monsieur le comte d'Eberbach.

Samuel ne témoigna pas le moindre étonnement.

Bien qu'il eût, à trois heures, laissé Julius inquiet de Frédérique, et qu'il dût se dire que cette visite, sitôt après que Julius l'avait vu, devait avoir trait à cette inquiétude, il n'eut pas l'air de s'en préoccuper le moins du monde.

— Le comte n'a rien dit pour moi? demanda-t-il avec indifférence.

— Non, monsieur. Je lui ai dit que vous dîniez dehors, et que vous ne rentreriez pas de bonne heure. Il a fait une figure contrariée de ne pas vous trouver, et puis il est remonté dans sa voiture.

— Il n'est venu que le comte?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. Écoute maintenant, et ouvre tes plus grandes oreilles. Je vais te donner mes instructions pour demain. Et fais bien attention que, si tu te trompes d'un seul geste ou d'une seule syllabe dans ce que tu dois faire et dire, je te chasse. En revanche, si tu exécutes ponctuellement et adroitement mes ordres, il y a cent francs pour toi.

— Cent francs! s'écria Marcel tout à fait réveillé.

— Cent francs que tu toucheras dès demain soir.

Samuel, alors, expliqua au petit domestique ce qu'il avait à faire.

L'explication fit dans l'esprit de Marcel une entrée triomphale, accompagnée d'un joyeux carillon de pièces de cent sous.

— Soyez tranquille, monsieur, je vous promets que vous serez bien servi. Les cent francs vous répondent de moi ; je mentirai tant que vous voudrez.

— Va dormir, maintenant.

Marcel monta à son grenier, et Samuel se coucha tranquillement.

Il dormit jusqu'au jour.

Mais, dès que le premier rayon du soleil entra dans sa chambre, il ouvrit les yeux, sauta à bas de son lit et s'habilla.

Il poussa légèrement son volet, de manière à voir dans le jardin sans être vu. Il aperçut Marcel qui, déjà levé, attendait.

— Psitt ! fit-il.

Marcel leva la tête.

— Tu te souviens bien de tout ? demanda Samuel.

— Oh ! que oui, s'écria le petit domestique.

— C'est bien.

Samuel referma le volet ; puis il entra dans son cabinet et y prit des livres, un encrier et des plumes.

Ainsi équipé, il monta à une des mansardes, où il s'enferma à clef et au verrou.

La mansarde avait une étroite ouverture, à travers laquelle l'œil plongeait sur le jardin et sur la rue.

Par cette imperceptible lucarne, Samuel, comme un témoin invisible, pouvait assister à toutes les allées et les venues de quiconque viendrait le voir.

Il se mit à lire et à écrire, prenant des notes. Mais, évidemment, ce n'était pour lui qu'une distraction, une manière de passer le temps et d'escamoter l'attente.

Qu'attendait-il ? Quelqu'un qui l'aurait vu, tâchant de faire attention au livre qu'il lisait, et, par saccades, s'interrompant brusquement pour jeter un regard sombre avide sur la rue ; quelqu'un qui, le connaissant, l'aurait vu tapi là comme dans son antre, aurait involontairement songé à une bête fauve guettant sa proie.

Les heures se passaient, et rien ne survenait. L'impatience commençait à agiter, par intervalles, les muscles de marbre de Samuel.

Ce joueur terrible, qui avait tant de fois hasardé sa vie ou celle des autres sur la carte de son ambition ou de son orgueil, jouait assurément, dans ce moment, une de ces parties sinistres et formidables où son intelligence essayait de tricher la destinée.

Mais ce qui redoublait son anxiété, ce qui lui donnait une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée jusque-là ; ce qui allumait le sang dans ses veines et le regard dans sa prunelle, c'est que, pour la première fois de sa vie, lui, l'homme d'action par excellence, il était réduit à un rôle passif. C'est qu'il n'avait qu'à se croiser les bras ; c'est que ce chasseur infatigable et acharné, habitué à traquer le gibier à travers les ronces et les fondrières, il était cette ois obligé de rester là, immobile dans son trou, comme

l'araignée, attendant que les mouches vinssent se jeter dans sa toile.

Au reste, quoiqu'il fût seul et que personne ne pût le voir, son impatience et ses transes profondes ne se trahissaient qu'à d'imperceptibles contractions de la lèvre et du sourcil.

Et puis, il se remettait à lire et à écrire.

Ce fut ainsi jusqu'à midi.

Tout à coup il tressaillit, comme atteint d'une commotion électrique.

On venait de sonner à la grille du jardin.

Samuel regarda par la lucarne.

Il y avait à la grille une voiture, de laquelle venait de descendre Lothario.

Marcel alla ouvrir.

Samuel tendit son oreille, mais il ne put rien entendre.

Il vit seulement que Lothario fit un geste de désespoir, et qu'il avait l'air d'insister beaucoup auprès du domestique.

Puis, au bout de quelques intants, Lothario et le domestique entrèrent dans le jardin et se dirigèrent vers la maison.

Samuel eut un moment de crainte.

— Ah ça, est-ce que l'imbécile me l'amène? dit-il.

Il regarda si sa porte était bien fermée, et il se plaça de façon à ne pouvoir être vu par le trou de la serrure. Alors, il ne bougea plus et ne fit plus le moindre bruit.

Personne ne monta l'escalier.

Cinq minutes après, il entendit dans le jardin la voix de Lothario.

Marcel reconduisit le neveu du comte d'Eberbach, qui remonta dans sa voiture et repartit.

Presqu'au même instant, on frappa à la porte de la mansarde.

— C'est moi, dit la voix de Marcel.

Samuel alla tirer le verrou.

— Eh bien ? dit-il.

— Monsieur Lothario vient de venir.

— Qn'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il voulait vous voir. Il était tout troublé. Il avait absolument besoin de vous parler, qu'il disait. Alors, moi, comme vous me l'avez ordonné, je lui ai dit que vous veniez de sortir. Il m'a demandé si vous aviez dit où vous alliez ; alors je lui ai répondu que non. Il a été vivement contrarié ; mais je lui ai dít : Je n'y peux rien. Vrai, il était si affligé que ça m'a donné envie de rire.

— Qu'est-ce que ce papier ? demanda Samuel en apercevant une lettre dans la main de Marcel.

— Ne vous trouvant pas, il m'a demandé de quoi écrire.

— Donne donc vite !

Il arracha la lettre des mains du domestique.

— Redescends à ton poste, dit-il, et continue comme tu as commencé. Tu as déjà gagné cinquante francs.

— Oh ! monsieur.

Marcel sortit. Samuel referma sa porte et ouvrit le billet. Il lut.

« Monsieur et bien cher ami,

» Je venais vous demander conseil et protection. Il m'arrive un grand malheur ; vous seul pouvez nous sauver

tous. Il y a entre mon oncle et moi je ne sais quel térrible malentendu. Ce qu'on lui a dit contre moi, je l'ignore ; mais je sais que je n'ai rien fait contre lui. Et cependant, si vous saviez ! en public, oui, devant l'ambassadeur de Prusse, le comte d'Eberbach m'a offensé d'une telle façon, que, si l'honneur ne m'est pas rendu, je n'ai plus qu'à me battre ou à me tuer... »

Samuel ici ne put s'empêcher de sourire.

Il reprit :

« Il est impossible que je reste sous le coup d'un affront pareil. Tenez, je puis tout vous dire à vous : le comte d'Eberbach m'a jeté son gant au visage ! et je vous répète que l'ambassadeur de Prusse était là ! Vous voyez. Malheureusement, le comte d'Eberbach est mon oncle : il faudrait qu'un ami commun intervînt. J'ai pensé d'abord à vous. L'ambassadeur de Prusse, témoin de l'outrage, ne peut, à cause de son caractère officiel, se mêler de cette affaire de famille. Et puis vous avez bien plus d'autorité que lui sur l'esprit du comte d'Éberbach. Vous m'avez déjà donné tant de preuves d'attachement, que je vous demande encore celle-là. Je perds la tête.

» A qui m'adresser, si vous ne rentrez pas à temps ? Aller à Enghien prévenir Frédérique ? Mais ce sont là des affaires qui ne se laissent pas arranger par les femmes. Vous voyez bien que je n'ai que vous. Vous parlerez à mon oncle ; vous saurez ce qu'il a, et vous n'aurez pas de peine à faire le jour dans les ténèbres où nous sommes. Moi, je ne peux rien, je ne sais rien. Pour tout éclaircissement, le comte d'Eberbach m'a envoyé une provocation et

l'indication d'un rendez-vous : à deux cents pas du pont de Saint-Denis. Je n'y comprends rien. C'est à devenir fou de honte et de douleur.

« Si vous rentrez, je vous conjure d'accourir ; sinon, je n'ai plus de choix qu'entre le duel et le suicide.

» LOTHARIO. »

Samuel se frotta les mains.

— Le suicide ! dit-il. Tiens, cette solution ne m'était pas venue à l'esprit ; mais ce ne serait pas la plus mauvaise.

Il se remit à lire son livre.

Il y avait trois quarts d'heure que Lothario était venu et reparti, lorsque la sonnette s'ébranla de nouveau.

Le regard de Samuel se replongea par la lucarne.

Cette fois, c'était un domestique. Samuel Gelb distingua la livrée du comte d'Eberbach. Marcel alla ouvrir. Samuel essaya encore d'écouter les voix, toujours inutilement.

Mais il eut moins longtemps à attendre. Il vit presque aussitôt le domestique de Julius donner une lettre à Marcel, et repartir.

Marcel repoussa la grille, et, en quelques secondes, fut à la mansarde.

Il se nomma ; Samuel ouvrit.

— C'était un domestique du comte d'Eberbach, dit Marcel. Il avait ordre de vous remettre cette lettre à vous-même; mais, comme je lui ai dit que vous veniez de sortir, il l'a laissée et s'en est allé.

— Donne, dit Samuel.

Marcel sortit encore, et Samuel, après s'être enfermé, passa avec précaution une lame de canif sous le cachet de

la lettre de Julius, en ayant soin de laisser la cire intacte; puis il souleva l'enveloppe et prit la lettre.

Cette lettre rappelait les faits avec une indignation saccadée et maintenue.

« Samuel savait que, la veille, Julius avait attendu Frédérique et s'était inquiété de ne pas la voir venir. Elle avait une excellente raison pour ne pas venir : elle était enlevée!

» Qui l'enlevait? Ce ne pouvait être, évidemment, que Lothario. Ils se dérobaient ainsi à la contrainte qui gênait leur passion. Julius était sûr que c'était Lothario; il avait intercepté un billet sans adresse où Frédérique disait à un *ami*, qui ne pouvait être que Lothario, de la rejoindre le plus vite possible au rendez-vous convenu.

» De plus, cette fuite de Frédérique coincidait avec le départ de Lothario, lequel avait disparu hier aussi, sous prétexte d'aller embarquer au Havre des émigrants allemands. Il était bien revenu le matin, après avoir installé Frédérique dans quelque mystérieux village; mais il n'était revenu que pour repartir le jour même, et Julius l'avait surpris demandant congé à l'ambassadeur.

» Mais, lui vivant, Lothario ne repartirait pas; ce misérable ne lui aurait pas volé impunément son bonheur. D'abord, Julius l'avait déshérité, lui et sa complice; et puis, il lui avait donné rendez-vous à la nuit tombante.

» Dans quelques heures, un seul des deux serait vivant.

» Samuel était le seul ami que Julius eût au monde; il avait pensé un moment à lui demander d'être son témoin dans ce duel à mort. Mais, s'il avait un témoin, il fallait que Lothario en eût un aussi. Personne n'aurait accepté

d'être témoin d'un duel dont on ne lui aurait pas révélé le motif. Il aurait donc fallu mettre un étranger dans la confidence de ces pénibles secrets. C'était impossible; ni lui, ni Lothario n'amèneraient personne.

» Un seul pistolet chargé, Dieu pour témoin.

» Avant de courir cette chance terrible, Julius avait quelques recommandations suprêmes à faire au seul ami qui lui restât. Il suppliait donc Samuel de venir en hâte aussitôt qu'il aurait reçu la lettre; il l'attendrait à l'hôtel jusqu'à cinq heures. »

Samuel éclata d'un rire sinistre.

— Tout marche à merveille, dit-il; mais, comme tous ces pauvres caractères humains ont peu de fantaisie et de personnalité, et comme le hasard a peu d'imagination! Tout se passe exactement comme je l'avais calculé : mes acteurs ne manquent pas à un seul point de leurs rôles; pas une de ces marionnettes qui s'avise de déranger mon plan et d'y introduire une parcelle d'imprévu! Comme j'ai voulu, ils agissent; où je les ai attachés, ils broutent. Et j'aurais pitié de ce bétail! et je ferais attention à la ficelle que je tire, de peur de leur casser le nez! Allons donc! je peux les entrecogner les uns contre les autres et les mettre en morceaux, sans craindre de blesser mon âme; c'est mon esprit qui travaille en eux, et ils n'ont d'intelligence que la mienne... Quand serai-je à ce soir?

Il recacheta soigneusement la lettre de Julius, de manière à ce qu'on ne pût pas s'apercevoir qu'il l'avait ouverte; puis, approchant sa bouche de la lucarne, il se mit aussitôt à siffler un air de la *Muette*.

C'était sans doute un signal convenu, car Marcel monta aussitôt.

— Reprends cette lettre, dit Samuel; et, si l'on revient de la part du comte d'Eberbach, tu diras que je ne suis pas rentré, et qu'ainsi tu n'as pu me la donner.

Marcel prit la lettre.

— Et maintenant, dit Samuel, monte-moi à déjeuner, car il commence à être l'heure d'avoir faim.

Dix minutes après, Marcel remonta avec une côtelette, du pain et du vin.

Samuel mangea et but avidement. Son appétit, retardé par l'émotion de l'incertitude, voulait regagner le temps perdu, à présent que Samuel était plus tranquille, sachant la provocation faite et l'affaire en train.

Quand il eut déjeuné, il se remit à lire et à attendre.

Vers cinq heures et demie, une voiture encore s'arrêta à la grille.

Samuel en vit descendre le comte d'Eberbach.

Marcel alla ouvrir. Julius, au premier mot du petit domestique, eut un mouvement d'amer souci. Puis il entra dans le jardin et vint vers la maison.

Au bout de près d'une demi-heure, il ressortit et remonta en voiture.

Marcel monta vite à la mansarde de Samuel.

— C'était monsieur le comte d'Eberbach, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? demanda Samuel.

— Je lui ai dit que vous n'étiez pas rentré. Il a eu l'air très-affligé et a voulu vous attendre. Comme vous me l'aviez recommandé, je lui ai rendu la lettre que vous avez reçue à midi. Il l'a froissée et l'a mise dans sa poche. Et

puis il a marché de long en large, comme quelqu'un qui s'impatiente, regardant à la pendule et tirant sa montre. A la fin il a dit : Je ne peux pas attendre plus longtemps. Je lui ai demandé s'il fallait vous dire quelque chose. Il m'a répondu : Rien, il est trop tard, ce n'est plus la peine. Et il est parti.

— Tiens, dit Samuel tirant un rouleau de sa poche, voilà cinquante francs. Tu auras les cinquante autres après-demain, si ta discrétion est bien constatée.

Marcel eut un accès de joie qui lui coupa la parole.

— Retourne à ton poste, reprit Samuel; car il faut que nous continuions encore une heure. Je crois que tout est fini et qu'il ne viendra plus personne, mais veille encore un peu. Un excès de précaution n'est jamais inutile. Va, je suis content de toi.

Marcel redescendit.

Samuel attendit encore une heure. A six heures et demie :

Ils sont à Saint-Denis maintenant, dit-il. Je peux me montrer.

Il descendit.

— Si l'on venait par hasard, dit-il à Marcel, tu répondrais que je suis rentré, que tu m'as dit la venue du comte d'Eberbach, que j'ai lu le billet de monsieur Lothario, et que je suis parti immédiatement pour l'hôtel du comte d'Eberbach.

Il sortit, prit un fiacre, et se fit conduire en effet directement chez Julius.

Daniel courut au-devant de lui.

— Oh! comme monsieur le comte vous a attendu!

— Il n'est pas ici? demanda Samuel.

— Non, monsieur. Il vous a attendu jusqu'à cinq heures; mais il a été obligé de sortir. Il était bien inquiet et bien triste de ne pas vous avoir vu auparavant. Il a dû passer par Ménilmontant.

— J'étais sorti quand il est venu, dit Samuel. Lorsque je suis rentré, on m'a dit qu'il était venu, et je suis accouru tout de suite. Savez-vous ce qu'il me veut?

— Je ne sais pas, répondit Daniel. Mais il a dû arriver à monsieur le comte quelque chose d'extraordinaire. Je ne l'ai jamais vu agité comme depuis hier. Vous savez que madame la comtesse n'est plus à Enghien?

— Peut-être, fit Samuel. Et le comte sait-il où elle est?

— Monsieur le comte nous a dit qu'il le savait, et que c'était par son ordre qu'elle était allée à une autre campagne dont l'air valait mieux pour elle. Mais comme l'agitation de monsieur le comte a commencé hier, juste au moment où je lui ai appris le départ de madame la comtesse, je crois bien que ce départ lui est bien plus pénible qu'il n'a voulu nous le dire. Il est probable que c'était à cause de cela qu'il désirait vous voir.

— C'est probable, en effet, dit Samuel. Eh bien! puisqu'il désire me voir, je vais l'attendre. Ouvrez-moi son cabinet.

Daniel l'introduisit dans le cabinet de Julius, et l'y laissa en tête-à-tête avec des livres et sa pensée.

— Dans ce moment, pensait Samuel en regardant l'ombre qui commençait à tomber, ma volonté s'accomplit, et ces deux automates qui se croient des hommes obéissent à

l'impulsion que mon désir leur a donnée. Ils se battent à mort. Un seul des deux reviendra vivant.

Si Julius est tué par Lothario, celui-ci ne pourra décemment épouser sa veuve. Que dirait le monde, que dirait la sainte morale, d'une femme qui se remarierait avec le meurtrier de son mari. Il y aurait entre Frédérique et Lothario la plus infranchissable des barrières : un cadavre.

De plus, elle voudrait bien l'épouser, que je m'y opposerais. Je reprendrais ma parole. Je lui avais permis de prendre Lothario pour mari par générosité, parce que c'était le moyen de la faire riche, parce que c'était à cette condition que Julius leur laissait toute sa fortune. Mais maintenant Julius a déshérité Lothario, il me l'a écrit. Il m'a écrit aussi que j'étais le seul ami qu'il eût au monde. A qui donc a-t-il pu transmettre ses biens, sinon à moi?

Je parie que si j'ouvrais le testament qui doit être dans un des tiroirs de ce secrétaire, j'y trouverais mon nom en toutes lettres. En ce cas, en épousant Frédérique, je l'enrichis, et ma générosité, qui consistait auparavant à me sacrifier, consiste désormais à me présenter. Je retire mon autorisation et je rappelle à Frédérique son engagement par dévouement pour elle.

Donc, la mort de Julius produit ces deux résultats qui tous deux me donnent Frédérique : Lothario impossible, moi riche.

Si c'est le contraire qui arrive, si c'est Julius qui tue Lothario, tout s'arrange encore mieux. Nous revenons juste au point où nous étions le jour de la noce. Je n'ai plus qu'un rival faible et moribond, prêt à partir pour un monde meilleur, et auquel de telles émotions auront porté

le dernier coup. D'ailleurs, je suis là, s'il a trop de peine à mourir, pour l'aider.

Dans ce cas, de deux choses l'une : ou, avant de mourir, il aura le temps de se réconcilier avec Frédérique et de refaire son testament pour elle, et alors Frédérique m'apportera sa fortune; ou il mourra avant d'être réconcilié et je serai son héritier, et alors c'est moi qui apporterai sa fortune à Frédérique. Qu'il se réconcilie ou non, Frédérique et les millions m'appartiennent.

Eh! eh! tout cela est assez fortement combiné. Tu n'as pas baissé, Samuel.

Au travers de ces méditations de Samuel, la nuit était tout à fait tombée, et Daniel était venu faire allumer les lampes.

Cependant l'heure passait, et Julius ne reparaissait pas. Pourtant, vivant ou mort, il était impossible qu'il ne revînt pas ou qu'on ne le rapportât pas à son hôtel.

Lothario et Julius n'avaient pas dû attendre, pour se battre, l'obscurité complète. En supposant qu'ils se fussent battus à six heures et demie, un duel pareil, où il y a cet acharnement, ne dure que quelques secondes. Il était maintenant près de huit heures et demie. Julius avait eu deux fois le temps de tuer ou d'être tué, et d'être revenu.

Un moment, Samuel eut une idée qui le fit sourire de ce rire étrange qui lui était particulier. Julius et Lothario se rencontraient sans témoins; si, par hasard, Lothario refusait de se battre au pistolet, ils s'étaient battus à l'épée; s'ils s'étaient enferrés et tués tous deux du même coup, alors il n'y aurait pas eu de survivant pour mettre le mort en voiture, le retard s'expliquerait tout naturellement.

Samuel eut aux yeux un éclair de joie, mais cet éclair s'éteignit aussitôt. Il n'osa pas tant espérer. C'eût été trop exiger du sort.

Il rabaissa ses prétentions. Il se contenta d'un cadavre.

Mais qu'au moins Julius arrivât! qu'au moins le résultat de ses trames ne se fît pas si longtemps attendre! que le destin choisît celui des deux qu'il préférait supprimer, mais qu'il se décidât vite!

Neuf heures sonnèrent.

Samuel commençait à s'inquiéter, rêvant quelque incident qui aurait dérangé ou ajourné la rencontre, lorsqu'une voiture roula dans la cour.

Samuel se précipita vers la fenêtre.

Mais la cour était sombre, et la voiture était masquée par la galerie qui protégeait le perron contre la pluie.

Il ne vit rien.

Il s'assit, affecta une figure impassible, et se plongea dans la lecture d'un journal.

La porte du cabinet s'ouvrit.

Samuel tourna la tête tranquillement.

Julius, pâle et chancelant, lui apparut, debout dans l'ombre, ombre lui-même.

## IX

### EXPLICATION.

Quand le comte d'Eberbach aperçut Samuel, sa pâleur redoubla. Une sueur froide inondait son front.

Samuel se leva sans que son visage trahît la moindre émotion.

— Tu avais à me parler? dit-il. Je t'ai attendu.

Julius ne répondit pas un mot.

Samuel poursuivit :

— On m'a dit que tu étais inquiet. Je sais pourquoi. Je viens te rassurer.

— Tu sais pourquoi? balbutia Julius.

Et lui tendant la lettre qu'il avait écrite le matin, il lui dit :

— Lis!

Samuel fit semblant de lire la lettre qu'il avait déjà lue. Tout à coup il parut épouvanté.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as soupçonné Lothario...

— Samuel! dit violemment Julius en lui saisissant le bras, je te défends de jamais prononcer ce nom devant moi.

— Mais, dit Samuel, je veux savoir ce qui est arrivé. D'où viens-tu? qu'as-tu fait? Tu as provoqué Lothario,

Mais, malheureux, il n'était pour rien dans le départ de Frédérique.

— Frédérique? dit Julius, tu sais où elle est?

— Sans doute, répondit Samuel.

— Où est-elle?

— Je vais t'expliquer cela. Mais vois ce que tu as fait avec ta précipitation. Lothario *était* innocent.

— Il ne s'agit pas de Lothario, dit Julius d'un air sombre. Parle-moi de Frédérique.

— L'histoire est toute simple, commença Samuel.

— Je t'écoute.

Samuel alors raconta à Julius, impassible et morne, toutes les raisons et tous les détails du départ de Frédérique.

Depuis la scène d'Enghien, où le comte d'Eberbach était apparu d'une manière si brusque et si violente dans le tête à tête des deux jeunes gens, Frédérique sentait dans sa vie une gêne continuelle, qu'augmentait de jour en jour l'humeur de plus en plus sombre de Julius.

Cette âme douce et timorée se reprochait d'attrister et de tourmenter involontairement un cœur qui l'aimait, un mourant, son bienfaiteur.

Au risque d'affliger Lothario qui, lui du moins, était jeune et fort, qui avait l'avenir pour compensation du présent, elle s'était imposé la loi de ne plus le voir jamais en l'absence du comte.

Même, les deux ou trois fois que Lothario l'avait rencontrée sur la route d'Enghien à Paris et avait fait arrêter sa voiture, les seuls mots qu'il eût obtenus d'elle avaient été des prières instantes de ne plus chercher ces rencontres

qui pouvaient être rapportées au comte d'Eberbach, et mal interprétées, troubler les derniers jours de l'homme auquel ils devaient toutes leurs espérances de bonheur. Elle lui avait rappelé les devoirs que tous deux avaient envers Julius, et l'avait conjuré d'éviter tout ce qui pouvait mettre une ombre dans la pensée de son oncle

Comment Samuel savait cela? par Lothario lui-même dont il était l'ami et le confident le plus intime.

Frédérique aussi avait toute confiance en Samuel, et lui disait ses inquiétudes et ses doutes. Elle le consultait sur la conduite qu'elle devait tenir. Il allait souvent la voir à Enghien, et elle venait le voir à Ménilmontant.

Julius s'était fâché une fois que Samuel lui parlait de Frédérique et de Lothario; Samuel, dans sa délicatesse, avait cru devoir ne plus prononcer à l'avenir ces noms devant Julius. Cependant, il avait été bien des fois tenté, pour rassurer son ami, de lui répéter toutes les choses affectueuses et tendres que Frédérique venait de lui dire à l'endroit de Julius. La plus ardente préoccupation de Frédérique était la reconnaissance qu'elle devait au comte. Que faire pour le tranquilliser? Comment lui rendre quelque chose des bontés dont il l'avait comblée?

A quoi Samuel répondait que, tant qu'elle serait à Enghien et Lothario à Paris, elle ne pourrait pas faire que Lothario ne poussât pas son cheval du côté de Saint-Denis, les jours où il savait qu'elle devait venir. Elle ne pourrait pas dire à son cocher, à moins de donner prise aux commentaires, de ne pas obéir au geste du neveu de son mari, qui lui disait d'arrêter. Elle ne pourrait pas empêcher le cocher de raconter la rencontre aux gens du comte, un

passant de la voir causer avec Lothario, le comte d'apprendre que ses ordres avait été enfreints et de se créer des soupçons chimériques.

Il n'y avait qu'un moyen : c'était de mettre entre elle et Lothario la distance.

Mais comment? Demander à Lothario de faire par dévouement ce qu'il avait fait par désespoir, de quitter Paris et de retourner en Allemagne, jusqu'à ce que la mort de son oncle lui rendît la liberté? C'était briser l'avenir de Lothario. Le mieux eût été que ce fût Frédérique qui s'éloignât de Paris avec Julius. Mais toutes les fois qu'elle avait parlé à son mari d'aller habiter avec lui le château d'Eberbach, Julius lui avait répété ce qu'il lui avait déjà dit à Enghien : il ne pouvait pas quitter Paris pour une raison qu'il lui était défendu de dire à personne.

Ainsi, impossibilité de rester à Paris et impossibilité de partir, voilà dans quelle situation fausse et douloureuse se trouvait la pauvre jeune femme.

A cet endroit de son récit, Samuel s'arrêta pour observer l'effet qu'il produirait sur Julius. Il le trouva muet, immobile et morne. Voulant à toute force le faire parler et lui arracher son secret d'entre les dents, Samuel essaya des reproches et des questions directes.

— Vous vous plaigniez beaucoup, Lothario et toi, continua Samuel. Vous ne pensiez qu'à vous, et vous ne faisiez pas attention qu'il y avait quelqu'un qui était plus à plaindre que vous : Frédérique. Elle subissait le contrecoup de toutes vos passions jalouses et violentes. Elle, une femme, un enfant, une pauvre douce créature née d'hier,

pure, irréprochable, vous vous efforciez l'un et l'autre de lui faire l'existence la plus triste qu'on puisse imaginer.

Toi! surtout! De quoi diable pouvais-tu lui en vouloir? Tu craignais qu'elle ne vît Lothario? Elle ne demandait pas mieux que de le quitter et de mettre entre elle et lui trois cents lieues! C'était toi qui ne voulais pas partir. Et sans dire pourquoi encore! Une raison mystérieuse te retenait à Paris. Quand on a des raisons mystérieuses qui vous retiennent auprès d'un rival, c'est qu'on n'est guère jaloux. Pardieu! je ne suis pas curieux, mais je donnerais quelque chose pour savoir quel si impérieux motif pouvait t'empêcher de t'en aller à Eberbach?

Julius ne répondit toujours pas une parole; il écoutait Samuel d'un air étrange, froid et sombre.

Samuel commençait à s'alarmer de cet air singulier de Julius.

Cependant, il se disait aussi qu'il était tout simple qu'au sortir de l'acte terrible qu'il venait d'accomplir, Julius fût absorbé et silencieux.

Samuel poursuivit son récit:

— Tout l'embarras de la situation de Frédérique résultait donc de ce fait inexplicable que tu ne voulais pas ou ne pouvais pas quitter Paris. Pourquoi t'obstinais-tu à rester en France? Toute la question était là.

Puisque tu refusais de dire ton motif, force était de le deviner. A force de chercher, je crus l'avoir trouvé.

Si tu ne voulais pas emmener Frédérique à Eberbach, c'était par délicatesse et par réserve. Tu ne voulais pas paraître l'enlever et l'opprimer. Tu ne voulais pas l'enterrer dans la solitude avec un malade. La même raison qui t'a-

vait empêché de la garder avec toi à Paris, t'empêchait d'aller avec elle à Eberbach. Il te répugnait d'en appeler à ton droit strict, de la séparer absolument de Lothario et d'abuser de l'offre dévouée qu'elle te faisait pour la rendre malheureuse.

Il était évident pour moi que c'était là le scrupule qui te retenait. En dehors de cela, quel lien avais-tu en France ? Tu n'étais plus ambassadeur, tu ne t'occupais pas de politique, tu avais rompu toutes tes relations depuis ta maladie. Tu n'avais donc rien à faire à Paris.

En posant toutes ses hypothèses, Samuel ne quittait pas des yeux Julius, sans pouvoir surprendre un mouvement, un signe, une impression sur ce visage de marbre.

— Alors, reprit-il, je conclus nécessairement ainsi : au fond Julius serait enchanté d'aller en Allemagne ; mais il est trog généreux pour exiger et même pour accepter ce sacrifice de la part de Frédérique. Il ne veut pas lui faire du mariage un exil.

Autrement, s'il avait un motif de rester à Paris, pourquoi n'avouerait-il pas ce motif à Frédérique. Il ne le dit pas, parce qu'il n'en a pas.

— N'avais-je pas raison? demanda Samuel en essayant encore une fois de faire répondre Julius et en le regardant en face.

Mais le comte d'Eberbach ne fit attention ni à la question ni au regard.

Samuel continua à expliquer comment il avait été amené à conseiller à Frédérique de quitter Enghien et la France.

Julius donc, évidemment n'avait qu'une raison possible pour ne pas vouloir partir : sa délicatesse.

Mais si Frédérique lui forçait la main, si elle prenait l'initiative, si la résolution venait d'elle, Julius en serait ravi et reconnaissant.

Frédérique avait donc une manière toute simple de sortir de sa position intolérable, c'était de quitter Paris sans rien dire à personne, de se réfugier à Eberbach, et d'écrire de là à son mari qu'il vînt la retrouver.

Julius n'était pas assez malade pour que le voyage, fait à petites journées, pût le fatiguer. Et puis la joie de voir le dévouement de Frédérique, et ensuite le changement d'air, lui redonnerait des forces et de la jeunesse.

Ce plan assurait le bonheur de Julius et la tranquillité de Frédérique, qu'il ne tourmenterait plus de ses soupçons et de ses scènes.

Et Samuel convenait qu'il avait conseillé énergiquement à Frédérique de prendre ce parti, le seul qui pût remettre la paix dans deux cœurs troublés.

Frédérique avait hésité longtemps. Puis, un jour que le comte d'Eberbach l'avait accueillie plus froidement encore que de coutume, par commisération pour lui autant que dans l'intérêt de sa tranquillité à elle, elle s'était décidée.

Il avait été convenu qu'elle ne préviendrait pas Lothario, de crainte qu'il ne la détournât de son dessein, et aussi pour lui épargner la tristesse des derniers adieux et le déchirement de la séparation.

Samuel avait écrit d'avance à Eberbach, au nom de Julius, qu'on préparât tout pour recevoir la comtesse.

D'ailleurs, il devait la rejoindre à Strasbourg et aller l'installer.

Il n'était pas parti en même temps qu'elle, parce qu'il voulait être là au moment où Julius s'apercevrait du départ de Frédérique, afin de le tranquilliser et de tout lui dire.

— Lorsque je suis venu hier et que je t'ai trouvé déjà un peu inquiet, dit Samuel à Julius, je savais bien que Frédérique était partie et qu'elle ne viendrait pas. Mais il était encore trop tôt pour t'avertir. Nous avions arrêté, elle et moi, que je t'apprendrais son départ le plus tard possible, quand elle serait loin et que tu ne pourrais plus faire courir après elle pour la ramener. Le sacrifice n'eût pas été réel et sincère si nous t'avions prévenu à temps. Tu te serais cru obligé de lutter de générosité avec Frédérique, tu aurais exigé qu'elle revînt, et tu aurais pu penser qu'elle avait voulu se donner le mérite d'un dévouement illusoire et pour rire. Nous voulions que tu susses bientôt que sa résolution était vraie et irrévocable.

Forcé inopinément, tu le sais, d'aller dîner à Maisons, je m'étais promis de tout te dire hier soir. Je comptais passer par ici en revenant de ce dîner. Malheureusement, j'ai été retenu bien plus tard que je ne pensais. Je ne suis rentré que fort avant dans la nuit.

Et dès lors sont intervenues mille autres petites fatalités terribles.

D'abord, dans mon trouble, j'avais oublié hier d'envoyer prendre à Enghien une lettre que Frédérique avait dû, selon nos conventions, laisser pour moi sans adresse, afin de m'indiquer l'heure de son départ. Cette lettre, je

le vois, sera tombée entre tes mains, et, faute de mon nom sur l'enveloppe, tu l'auras crue adressée à Lothario.

Si j'avais soupçonné l'erreur qui est résultée de ce funeste oubli, je serais accouru ici à quelque heure que ce fût, et je t'aurais réveillé. Mais quand j'y ai songé ce matin je ne me suis pas imaginé que la chose pût avoir aucune conséquence grave, et j'ai pensé qu'il serait temps de tout te dire en te voyant.

Ce matin, j'ai quitté Ménilmontant de très-bonne heure, pour venir ici. Autre fatalité. J'ai rencontré en route quelqu'un qui était de ce dîner de Maisons. Les événements politiques sont d'une telle gravité dans ce moment, que je n'ai pu remettre une commission extrêmement importante qu'il m'a chargé de remplir. Je ne pouvais deviner ta méprise, mais seulement ton inquiétude. Je t'ai écrit un mot qui t'aurait rassuré. Mais il paraît que le commissionnaire à qui j'ai remis ma lettre s'est trompé, ou s'est grisé, ou a perdu ma lettre, puisqu'elle ne t'est pas arrivée.

Comme le fait politique qui m'a occupé toute la journée m'avait ramené du côté de Ménilmontant, j'ai repassé par chez moi avant de venir ici. Tu en sortais. Marcel m'a dit qu'un de tes domestiques m'avait apporté une lettre que tu avais reprise; que tu avais eu l'air contrarié de ne pas me trouver. Je suis accouru. Daniel m'a raconté ton agitation depuis hier. Cela ne m'a nullement inquiété, puisque j'étais certain de te calmer avec un mot. Mais ta lettre, que tu viens de me faire lire, m'épouvante. Je pressens, je redoute, je vois quelque malentendu effroyable, Julius, encore une fois, qu'est devenu Lothario ?

— Je t'ai dit déjà de ne pas prononcer ce nom, repri- Julius, d'une voix étranglée.

Samuel regarda fixement Julius.

Celui-ci avait écouté tout le récit de Samuel avec un air atterré, glacé, mort. Que se passait-il derrière cette phyt sionomie de bronze? Était-ce stupeur après un de ces actes sanglants qui brisent et épuisent les plus fermes caractères? Était-ce une arrière pensée que Samuel ne pénétrait pas?

Samuel avait beau épier, il n'avait pas pu découvrir une émotion sur ce visage de sphinx.

— Ainsi, reprit froidement Julius, Frédérique est maintenant près d'Eberbach?

— Oui. Veux-tu que je l'avertisse, que je la rappelle, que je la rejoigne?

— Non, merci, Samuel, Je me charge de tout. Tu m'as dit tout ce que je voulais savoir.

Il reprit :

— Maintenant, je te serai obligé de me laisser. J'ai besoin de rester seul.

— Mais, objecta Samuel, après les secousses de cette journée...

— J'ai besoin de repos et de solitude, insista Julius.

— Tu n'as rien à me dire? demanda Samuel.

— Rien ce soir. Mais bientôt, sois tranquille, nous causerons.

Julius dit cela d'un ton singulier qui fit rêver Samuel. Mais devant l'insistance de Julius, il ne pouvait pas ne pas sortir.

— Je me retire, dit-il. A bientôt.

— A bientôt, dit Julius.

Et Samuel sortit.

— Il a un air étrange, pensa-t-il en descendant l'escalier et en traversant la cour. Bah ! cela se comprend. Il sort de tuer. Quand on n'en a pas l'habitude ! Il était morne et comme abruti. Il avait peut-être quelque arrière-pensée. Pourquoi veut-il rester seul, dans un moment où, d'ordinaire, on n'est pas fâché d'avoir quelqu'un qui vous tienne compagnie? Est-ce que par hasard il penserait à se brûler la cervelle? Eh! mais, ce ne serait pas une si mauvaise idée. Je ne l'en blâmerais aucunement pour ma part, ce serait de la besogne qu'il m'épargnerait. Allons, Samuel, tu as fait un coup double, et décidément les événements ne sont que les très-humbles et très-obéissants serviteurs de la volonté humaine. Avec un peu d'intelligence, on se passe très-bien de la Providence !

Nous allons voir maintenant comment la volonté et l'intelligence de Samuel Gelb avaient réussi à rapprocher Frédérique de Gretchen.

## X

### EN ROUTE.

Pendant que Julius et Lothario se prenaient ainsi au piége préparé par Samuel Gelb, Frédérique, en compagnie de madame Trichter, roulait vers Strasbourg.

Frédérique était triste et inquiète : triste à cause de Lothario, inquiète à cause du comte.

Quelle impression tous deux allaient-ils ressentir de son brusque départ? Elle était sûre que Lothario en souffrirait, et elle n'était pas sûre que le comte d'Eberbach s'en réjouirait. Si monsieur Samuel Gelb s'était trompé ? Si ce n'était pas par discrétion et réserve, mais par nécessité, que Julius restait à Paris ? S'il avait, en réalité, quelque intérêt essentiel qui lui interdît de quitter la France ? Ne serait-il pas mécontent alors de se voir arraché de force du centre de sa vie et de ses préoccupations, malgré sa volonté formellement exprimée à diverses reprises ?

A mesure qu'elle s'éloignait, elle se sentait envahie par le repentir, presque par le remords. Cette sorte de fuite la troublait. Elle se demandait jusqu'à quel point l'amour-propre et la tendresse du comte d'Eberbach seraient satisfaits de la voir avouer, en quelque sorte, par le fait même de sa fuite, qu'elle était obligée de se séparer de Lothario, comme si elle ne se sentait pas capable de lui résister de près et de ne pas continuer à le voir malgré la volonté de son mari ? Son départ lui apparaissait maintenant sous une face tout autre, et ce qu'elle avait fait par délicatesse pour le comte, lui paraissait une offense dont il avait droit de se choquer.

Et c'était pour cela qu'elle avait affligé le cœur de Lothario !

Elle regrettait de n'avoir pas tout dit au comte d'Eberbach, de ne pas lui avoir parlé à cœur ouvert, de ne pas lui avoir demandé s'il lui serait agréable d'aller vivre au château d'Éberbach.

— Mais vous le lui avez demandé vingt fois, lui disait madame Tritchter, et monsieur Samuel Gelb vous a expliqué pourquoi monsieur le comte vous cachait son vrai désir, de crainte d'abuser de votre dévouement. Il ne faut pas vous tourmenter comme vous le faites. Ce n'est pas par caprice et par coup de tête que vous êtes partie, c'est d'après l'avis d'un homme qui vous a élevée, qui a toujours été votre meilleur ami, qui connaissait monsieur le comte d'Eberbach mieux que vous. Doutez-vous de monsieur Gelb ?

— Non, certes! répondit Frédérique. J'ai pleine confiance en monsieur Samuel Gelb, qui a toujours été bon pour moi. Mais, qu'est-ce que vous voulez, ma bonne madame Trichter ? je ne suis pas habituée à voyager, surtout seule. Je n'ai jamais quitté Paris, et je suis toute surprise, je suis effrayée de me trouver ainsi seule courant les grands chemins.

— Encore quelques relais, dit madame Tritcher, et cela vous passera.

Les relais se succédaient, et les inquiétudes de Frédérique ne passaient pas. Madame Trichter faisait ce qu'elle pouvait pour la rassurer.

— Vous rirez bien demain de vos transes d'aujourd'hui. Monsieur Samuel Gelb, dans ce moment, se met en route pour nous rejoindre. Vous le verrez demain, et il vous donnera des nouvelles de monsieur le comte. Alors, vous vous repentirez de n'avoir pas joui de ce charmant voyage, fait dans cette bonne chaise de poste. Comment! monsieur Samuel Gelb a si bien arrangé les choses que nous n'avons presque à nous occuper de rien, que nous trouvons tout

préparé, que les relais nous attendent, et que les postillons nous recommandent les uns aux autres. Et vous n'êtes pas contente! Monsieur Samuel est bien capable d'arriver avant nous. Que diriez-vous, si c'était lui qui ouvrît la portière de notre voiture lorsque nous allons arriver à Strasbourg? S'il tarde un peu, nous visiterons Strasbourg! C'est mon pays. Je vous mènerai partout. Vous verrez la belle cathédrale. Mais, vraiment, vous avez l'air triste comme si l'on vous emmenait en pays sauvage. Strasbourg est une ville aussi belle que Paris, entendez-vous bien?

Mais les consolations de madame Trichter ne parvenaient pas à dissiper le nuage de plus en plus épaissi sur le beau front de Frédérique.

La nuit, elle ne dormit pas, et, baissant les glaces pour que l'air raffraîchît un peu son front brûlant, elle regarda tout le temps, les fantômes des arbres noirs courir le long des chemins.

Le lendemain, vers dix heures un quart, elle éprouva tout à coup un grand serrement de cœur. Elle tressaillit, comme atteinte d'une commotion inexplicable.

C'était juste le moment où le comte d'Eberbach, à l'ambassade de Prusse, jetait son gant au visage de Lothario.

Sympathie étrange! Cette indicible souffrance dura à Frédérique jusqu'à la nuit tombante, jusqu'à l'heure du duel.

Alors il lui sembla que sa fièvre tombait brusquement, et les battements de son cœur s'arrêtèrent, comme si tout était fini.

Elle tomba dans une sorte d'engourdissement, dont elle

fut tirée tout à coup par madame Trichter, qui la réveilla et qui disait :

— Descendons ; nous sommes arrivées.

La chaise de poste était en effet à Strasbourg, à porte de l'hôtel du Soleil, que Samuel avait indiqué Frédérique, et où il devait la rejoindre.

Samuel n'était pas arrivé. Mais il n'y avait pas de tem perdu. Il n'avait promis d'arriver que dans la soirée dans la nuit.

Frédérique n'avait pas faim. Mais les instances de ma dame Trichter la forcèrent à prendre quelque chose. El mangea à peine et se retira aussitôt dans sa chambre.

Elle attendit jusqu'à minuit.

A minuit, Samuel n'étant pas venu, fatiguée par route et par l'émotion, elle se coucha et s'endormit.

L'impatience la réveilla de très-bonne heure.

Elle sonna. Madame Trichter accourut.

— Monsieur Samuel est-il arrivé? demanda Frédériqu

— Pas encore, madame. Mais voici une lettre de lui.

— Une lettre de lui ? s'écria Frédérique. Pourquoi u lettre, lorsque c'est lui qui devait venir ? Donnez vite.

Elle prit la lettre, et lut tout haut :

« Ma chère enfant,

» Je comptais bien, ainsi que je vous en avais fait promesse, partir vers midi pour vous rejoindre. Mais voi qu'il me tombe sur les bras une affaire imprévue dans l quelle toutes mes convictions politiques sont engagées. vais être retenu ici jusqu'à ce soir assez tard, jusqu'à de main peut-être. Ne m'attendez donc pas à Strasbourg.

» Au reçu de ma lettre, continuez tout de suite votre route jusqu'à Eberbach, où vous êtes annoncée, et où vous serez reçue comme une reine.

» Soyez tranquille quant à Julius. Dans quelques heures, et avant même qu'il se soit aperçu de votre départ, je lui dirai la généreuse résolution qu'a prise votre dévouement. J'ai une espérance. Qui sait s'il ne voudra pas partir avec moi, et vous porter lui-même ses actions de grâces? Pour cette raison encore, il vaut mieux que je reste à Paris quelques heures de plus.

» En arrivant à Eberbach, ou le lendemain de votre arrivée au plus tard, vous aurez une lettre qui vous avertira de tout ce qui aura été fait, dit et résolu.

» Soignez-vous bien. Dites à madame Trichter que je vous recommande absolument à elle, et que je la fais responsable du moindre accident ou du moindre malaise que vous pourrez éprouver.

» A bientôt.

» Votre ami,

» SAMUEL GELB. »

— Je retourne à Paris, dit Frédérique, la lettre lue.

— Comment! s'écria madame Trichter étonnée. Pourquoi donc?

— Oui, dit Frédérique. J'ai passé deux trop mauvaises journées, hier et avant-hier. J'espérais qu'au moins aujourd'hui j'aurais quelqu'un pour me tranquilliser et pour me parler; mais, puisque monsieur Samuel Gelb n'est pas venu, je retourne auprès de monsieur le comte. Je ne veux

pas recommencer à être livrée à moi toute seule. Demandez des chevaux.

— Je vais demander des chevaux, dit madame Trichter; mais j'espère que ce ne sera pas pour retourner à Paris.

— J'ai besoin de revoir le comte le plus tôt possible, dit Frédérique.

— Ce n'est peut-être pas en retournant à Paris que vous le verriez le plus tôt possible, répliqua mdame Tritcher.

— Où donc pourrai-je le voir plus tôt qu'à Paris?

— Monsieur Gelb vous écrit avant-hier qu'il ne partira que le lendemain matin, et que monsieur le comte l'accompagnera peut-être.

— Il dit : Peut-être, interrompit Frédérique.

— Supposez que monsieur le comte l'accompagne. En retournant à Paris, vous risquez de vous croiser avec eux, et d'aller chercher à Paris quelqu'un qui vous cherchera à Eberbach.

— C'est vrai, dit Frédérique découragée. Mais que faire?

— Déjeuner d'abord, répondit madame Trichter.

— Est-ce que j'ai faim?

— C'est moi que monsieur Samuel Gelb fait responsable de votre santé; il faut donc que vous m'obéissiez. Et puis, lorsque vous aurez déjeuné, nous ferons ce que dit monsieur Gelb. Nous irons attendre, à Eberbach, sa lettre et monsieur le comte.

— Donnez donc les ordres, dit la pauvre Frédérique anéantie.

Une demi-heure après, la chaise de poste sortait de Strasbourg.

## XI

### RÉCEPTION AU CHATEAU.

Samuel n'avait pas trompé Frédérique. Elle était attendue au château d'Eberbach.

Il y avait même eu, à ce sujet, un conseil tenu par les domestiques, dont elle allait troubler la fainéantise.

Les domestiques avaient été informés du mariage de leur maître. Julius leur avait fait envoyer une gratification pour qu'ils eussent leur part de la fête, et il y avait eu alors au château deux grands jours de festins et de danses, auxquels avaient été invités les notables habitants de Landeck.

Et puis, les domestiques n'avaient plus pensé à leur maître ni à leur maîtresse, jusqu'au jour où la lettre de Samuel vint leur apprendre que la comtesse et probablement le comte d'Eberbach allaient habiter le château pendant la saison.

Un intrus qui, sans crier gare, entrerait dans la première maison venue à l'heure du dîner, s'asseoirait à table, mangerait les meilleurs morceaux, et, après le dîner, irait tranquillement se coucher dans la plus belle chambre, ne semblerait pas aux maîtres de la maison plus insolent et plus outrecuidant que ne le parurent aux do-

mestiques du château ce comte et cette comtesse assez impertinents pour oser venir loger chez eux.

La lettre de Samuel fut comme le caillou qu'on jette dans un marais bien tranquille, et qui fait aussitôt coasser toutes les grenouilles. Il y eut une insurrection.

Mais un discours éloquent de Hans, qui était la forte tête, apaisa la révolution et abattit les commencements de barricades.

Hans parla à peu près dans ces termes :

— Sans doute, il est dur, quand on s'est accoutumé à vivre dans la solitude et dans le repos, quand on a conquis peut-être le droit de regarder comme à soi un château que ses propriétaires abandonnent, quand on a contracté la facile habitude de manger ce qu'il y a de mieux en fait de fruits et de légumes, et de vendre le reste, quand enfin on a tous les agréments de la vie des maîtres sans en avoir les inconvénients et les soucis; sans doute, il est dur de redevenir domestique, d'obéir, de se lever et de se coucher à l'heure qui plaît aux autres, de faire la cuisine pour les autres, de cueillir les fruits pour les autres, de brosser des habits et de cirer des bottes! Sans doute, il y a d'autres plaisirs que ceux-là dans l'existence. Mais, ô insensés que vous êtes! toute cette fatigue que nous prendrons ne nous sera-t-elle pas payée? Une jeune femme qui vient de se marier est généralement prodigue. L'argent doit lui couler dans les mains. Que de dépenses, que de largesses, que de pourboires! Nous aurons plus de peine, mais nous aurons plus de profit. Il y a assez de fruits et de légumes pour que nous en ayons notre part, même après les maîtres. On augmentera nos gages. Et songez-vous sans délire

au jour de joie où le comte et la comtesse, après l'été, retourneront à la ville, non sans nous combler de cadeaux, et où nous aurons ce double plaisir de voir les maîtres partir et leur argent rester ?

La harangue de Hans obtint un succès complet, et tous, dès lors, mirent le plus grand zèle à préparer la réception de la jeune maîtresse du château.

Le bruit de la prochaine arrivée de la nouvelle comtesse d'Eberbach ne tarda pas à se répandre à Landeck et lieux environnants.

Le soir même de la lettre de Samuel, tout Landeck était sens dessus dessous, et la rumeur fut telle qu'elle vint aux oreilles de Gretchen.

La chevrière avait déjà eu un accès de tristesse amère quand elle avait appris que le comte d'Eberbach s'était remarié. Il lui avait semblé que sa chère Christiane mourait une seconde fois.

Mais sa douleur et son amertume redoublèrent quand elle apprit que la nouvelle comtesse d'Eberbach allait venir s'installer dans ce château tout plein de Christiane.

Cette arrivée d'une étrangère dans cette maison bâtie pour Christiane, habitée par elle seule autrefois, et maintenant par sa mémoire, faisait à Gretchen l'effet d'une impiété et d'un sacrilége.

Pour elle, ce château était comme la tombe de la chère morte ; il lui semblait que c'était un lieu consacré et qui appartenait à la mort. Y introduire la vie, le train ordinaire des choses, les intérêts vulgaires, les fêtes peut-être, c'était pour elle quelque chose comme la violation d'une sépulture.

Elle ne voulut pas voir cela. Il lui répugnait d'assister à cette profanation. C'était justement l'époque où elle avait l'habitude d'aller à Paris tous les ans. Elle se décida à partir le jour même où la nouvelle comtesse devait arriver.

D'ailleurs, son voyage était plus nécessaire que jamais. Malgré la promesse que Frédérique lui avait faite à Ménilmontant l'année précédente, Gretchen n'avait reçu aucune nouvelle de la jeune fille.

Pourquoi Frédérique ne lui avait-elle pas écrit? se défiait-elle de cette étrangère qu'elle voyait apparaître un quart-d'heure chaque année, et qui refusait de se faire connaître? ou bien l'avait-elle oubliée, ou bien était-elle malade?

Il fallait donc que Gretchen allât s'assurer de ce qui en était.

Le jour même où Frédérique sortait de Strasbourg, Gretchen écrivit à Gamba qu'elle serait à Paris dans dix jours, dit adieu à ses chèvres, qu'elle confia à une autre gardeuse, et, le havresac sur le dos, se mit en route, par une belle après-midi de mai. Il fallait qu'elle fût, le soir, à Heidelberg.

Elle marcha tout d'un trait jusqu'à Neckarsteinach.

Là, elle s'arrêta pour reprendre haleine et manger un morceau de pain.

Elle s'assit sur le banc de pierres de l'hôtel de la poste. Au moment où elle mordait dans son pain avec l'appétit que donne la marche au grand air, un galop de chevaux lui fit lever la tête.

Elle aperçut, à quelques centaines de pas, un tourbillon

de poussière, à travers lequel elle ne tarda pas à distinguer une chaise de poste.

Elle eut involontairement une pensée de colère.

Cette chaise de poste venait d'Heidelberg et se dirigeait vers Eberbach.

— Si c'était la nouvelle comtesse! pensa-t-elle.

Et elle laissa tomber son morceau de pain. Elle n'avait plus faim.

Elle se leva pour fuir.

La voiture était déjà à la porte de l'hôtel, et l'aubergiste ouvrait la portière.

Gretchen ramassa vite son petit bagage.

— Comment s'appelle ce pays? demanda une voix de femme de l'intérieur de la voiture.

— Neckarsteinach, madame, répondit l'aubergiste.

— Sommes-nous loin d'Eberbach?

— A quelques milles seulement.

— Ç'est bien cela, pensa Gretchen. C'est elle qui arrive. Vite! partons!

Elle se mit en route.

— Ces dames ne descendent pas? demanda l'aubergiste.

— Non, merci, répondit une autre voix dans la voiture.

A cette voix, Gretchen, qui avait déjà fait quelques pas, se retourna subitement.

Elle revint à la voiture, regarda par la portière, et s'écria :

— Frédérique!

Frédérique regarda la femme qui lui parlait, et ne la reconnut pas d'abord.

— Et moi, s'écria la chevrière, qui allais vous chercher si loin, quand le bon Dieu vous envoyait au-devant de moi! Vous ne me reconnaissez pas? ajouta-t-elle.

— Oh! si je vous reconnais maintenant, répondit Frédérique. Attendez, madame, je vais descendre.

Gretchen ouvrit la portière, Frédérique et madame Trichter descendirent.

— Pardonnez-moi, ma chère dame, dit Frédérique en serrant les mains de Gretchen, pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnue tout de suite. Mais je m'attendais si peu à vous rencontrer ici, et puis, j'ai tant de choses dans la tête!

Gretchen pâlit tout à coup.

— Vous me raconterez tout cela, dit-elle. Mais il y a une chose qu'il faut que je sache à l'instant même.

— Qu'est-ce donc?

— O mon Dieu! dit la chevrière, j'ai peur de ce que je vais apprendre.

— Que craignez-vous? interrogea Frédérique, inquiète.

— Où allez-vous? reprit la chevrière avec un effort.

— Au château d'Eberbach.

— O mon Dieu! Mais vous y allez comme curieuse, n'est-ce pas? ou comme amie? Le maître du château le prête à son ami Gelb? C'est seulement comme cela que vous y venez?

— Que voulez-vous dire?

— Dans ce moment, les domestiques du château d'E-

berbach attendent leur maîtresse qui va arriver d'un instant à l'autre. Oh ! ce n'est pas vous !

— Si fait, c'est moi, répondit Frédérique.

— Jésus ! Marie ! murmura la chevrière.

Et, chancelante, elle tomba sur le banc de pierre.

— Qu'avez-vous ? demanda Frédérique stupéfaite. Mais qu'avez-vous donc ?

— Rien, répondit après un long silence Gretchen toute tremblante. Je vous dirai.... je vous expliquerai.... mais pas maintenant. Je ne m'attendais pas à ce coup. Il me serait impossible de parler. Plus tard... ce soir, au château.

Les chevaux étaient changés, et le postillon attendait, faisant claquer son fouet, sonner les grelots de son attelage.

— Eh bien, revenez avec nous, dit Frédérique à Gretchen. Il y a une place dans la voiture. Montez, vous me direz d'où vient votre effroi.

Gretchen fit un geste désespéré qui semblait dire : A présent, au fait, je ne peux plus rien apprendre de pis ! Et elle s'élança dans la chaise de poste où la suivirent Frédérique et madame Trichter.

Le postillon partit au grand galop de ses chevaux.

En chemin, Frédérique, sur l'instante prière de Gretchen, raconta toute son histoire pendant cette dernière année.

A chaque instant la chevrière interrompait le récit par des exclamations de stupéfaction et de terreur.

— Vous m'aviez tant promis, lui disait-elle, de m'écrire et de ne jamais me laisser sans nouvelles ! Pourquoi,

quand je vous ai vue le printemps dernier, ne m'avez-vous pas parlé du comte d'Eberbach ?

— Je ne le connaissais pas alors, dit Frédérique. Notre connaissance s'est faite d'une façon toute subite.

Elle raconta à Gretchen comment elle était allée chez le comte d'Eberbach pour lui sauver la vie, comment le comte était tombé malade le jour même, et avait obtenu de monsieur Samuel Gelb qu'il restât avec Frédérique à l'hôtel de l'ambassade, comment il s'était habitué à la voir près de lui, comment il l'avait demandée en mariage, et comment elle l'avait accepté, se sentant portée vers lui par une sympathie étrange et inexplicable.

— Oh ! ce n'est pas là ce qu'il y a d'inexplicable et d'étrange, interrompit Gretchen. Mais encore une fois, pourquoi, après tout ce que je vous avais dit, avez-vous pu accomplir un acte si grave avant de m'en avoir prévenue par un mot ? Une lettre écrite à Heidelberg, à l'adresse que je vous avais indiquée, aurait tout sauvé.

— Tout cela s'est fait si vite que j'avais la tête perdue. Il ne faut pas m'en vouloir de n'avoir plus pensé à vous ; je ne pensais plus à moi-même. Sortie de mon obscurité et de ma pauvreté pour épouser brusquement le comte d'Eberbach, avec son nom, sa fortune, son autorité et son âge, j'étais, de tous côtés, si loin de mes rêves de la veille, que j'allais comme dans un tourbillon, sans me rendre compte du but. Ah ! vous avez raison ; j'aurais dû parler, à vous et à tout le monde ; au comte d'abord, qui est bon et qui n'aurait pas voulu le malheur de son neveu. Mais j'étais dans un tel trouble que je ne savais plus moi-même ce que je désirais, ni si je désirais quelque chose.

Comme Frédérique achevait son récit, le soir commençait à tomber.

Gretchen, que quelques incidents de cette singulière histoire avaient laissée rêveuse, ne questionnait plus Frédérique et ne répondait plus à ses questions. La présence de madame Trichter la gênait sans doute. Le fouet du postillon causait seul avec le grelot des chevaux.

— Sommes-nous bientôt arrivées? demanda Frédérique.

— Tout à l'heure, dit Gretchen.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant la grille du château.

Le portier vint ouvrir.

La nuit était close. Il n'y avait pas une lumière au château, pas une voix, rien qui annonçât que la comtesse était attendue.

La grille tourna sur ses gonds, et la voiture entra dans l'allée ovale qui aboutissait au perron.

Au moment où les chevaux entraient sous les arbres, une formidable décharge de fusils éclata tout à coup, vingt torches débouchèrent de derrière les taillis et les murs, et un chœur sonore entonna, d'une voix plus douce à l'âme qu'à l'oreille :

— Vive madame la comtesse d'Eberbach!

Puis une seconde décharge revint épouvanter Frédérique.

Les domestiques étaient étagés en file sur les deux rampes du perron.

Hans vint ouvrir la portière.

— Je vous remercie, mes amis, dit Frédérique. Mais, je vous en conjure, qu'on ne tire plus un coup de fusil.

Elle n'avait pas fini, qu'une troisième décharge, plus tonnante que les autres, fit trembler les vitres du château.

— Madame la comtesse nous excusera, dit Hans; ce sont les gens de Landeck qui ont cru lui être agréables en brûlant un peu de poudre à son intention. Mais on va leur dire de cesser.

— Je vous en serai obligée, répondit Frédérique.

Et, laissant madame Trichter payer le postillon, elle entra dans le château avec Gretchen.

— Madame soupera-t-elle? demanda le cuisinier.

— Tout à l'heure, dit Frédérique. Mais qu'on me mène d'abord à la chambre qu'on m'a préparée.

Une femme de chambre, la femme de Hans, prit une bougie allumée et mena Frédérique dans la chambre autrefois occupée par Christiane.

Gretchen monta avec elle.

— Laissez-nous, dit la comtesse à la servante.

## XII

### TERREUR CONTAGIEUSE.

Quand la femme de Hans fut partie, Frédérique se tourna vers la chevrière :

— Nous sommes seules. Expliquez-moi ce que vous n'avez pas voulu me dire dans la voiture. Pourquoi la nou-

velle de mon mariage avec le comte d'Éberbach a-t-elle paru vous combler ainsi de surprise et de tristesse? Parlez.

— Pas ici! dit Gretchen. Il s'est passé dans cette chambre des choses trop affreuses; leur souvenir nous porterait malheur. Venez dans la pièce d'à côté.

Et elle entraîna Frédérique dans le petit salon qui attenait à la chambre où Christiane avait tant souffert.

— Parlez, dit Frédérique. Mais comme vous êtes pâle!

— Oh! c'est que j'ai bien peur! répondit la chevrière.

— Peur de quoi?

— Vous, comtesse d'Eberbach! reprit Gretchen sans répondre. Ah! c'est ma faute! c'est la punition de ce que j'ai fait! J'aurais dû parler. Mais non, je ne le pouvais pas, puisque j'avais juré de me taire. Ah! Sainte-Vierge! Sainte-Vierge! est-il possible que le bon Dieu accable d'un poids si lourd la pauvre conscience d'une humble créature?

— Mais, qu'est-ce que vous voulez dire?

— Frédérique... madame... Vous m'avez dit une chose qui m'a consternée, mais vous m'avez dit une chose qui m'a fait entrevoir une lueur d'espérance. Je vous supplie de ne pas vous offenser de la question que je vais vous faire.

— Oh! je ne m'offenserais que de votre silence.

— Vous m'avez dit, dans la voiture, que lorsque vous aviez épousé le comte d'Eberbach, il était malade et presque mourant; vous m'avez dit que, le jour même de votre mariage, monsieur Lothario était arrivé, et que monsieur le comte d'Eberbach vous avait fiancée à son neveu, vous avait déclaré que vous étiez sa fille et non sa femme, et

vous avait installée à la campagne pendant qu'il restait à Paris. Madame, pardonnez-moi de vous demander cela, mais il y va de la tranquillité d'une conscience; vous savez si je vous suis dévouée; le voyage que vous venez de faire en voiture, je l'ai fait dix fois à pied, rien que pour vous entrevoir et savoir de vos nouvelles. Eh bien, en récompense de mon dévouement et de mes fatigues, je ne vous demande qu'un mot. Tirez mon âme de l'enfer. Madame, le comte d'Eberbach n'a jamais été pour vous qu'un père, n'est-ce pas?

Frédérique rougit.

— Oh! par la tombe de votre mère, je vous conjure de ne pas vous arrêter à un misérable scrupule; les événements sont trop terribles, voyez-vous, pour ces vaines susceptibilités de paroles. Le comte d'Eberbach ne vous a jamais traitée, n'est-ce-pas, que comme sa fille? Répondez-moi comme au jugement dernier.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Frédérique avec un embarras qui confirmait pour ainsi dire ses paroles : monsieur le comte d'Eberbach se mourait lorsqu'il a eu la pensée de m'épouser. J'ai su que, dans sa bonté paternelle, il n'avait songé à me donner son nom que pour avoir le droit de me donner une partie de ses biens. C'est ainsi qu'il s'est offert et qu'il a été accepté. De plus, il a appris l'amour de son neveu, et ç'a été pour lui une nouvelle raison de respecter le pacte consenti avec monsieur Samuel et avec sa conscience. Il n'y a jamais manqué, et je ne crains pas qu'il y manque jamais. Le comte d'Eberbach a l'âme trop noble et trop pure pour que je conçoive la moindre inquiétude à cet égard. Je n'ai jamais été et je ne

serai jamais plus pour lui que la fiancée de son neveu.

— Ah! merci! s'écria Gretchen. Vous me retirez un poids de dessus la poitrine. Je recommence à respirer.

Et se jetant à genoux :

— Soyez béni, mon Dieu! dit-elle. Vous avez épargné une pauvre femme qui n'aurait pas résisté à cette dernière secousse.

Elle se releva, et baisa les mains de Frédérique.

— La miséricorde du bon Dieu nous a préservées dans le passé, dit-elle. Mais il faut songer à l'avenir.

— L'avenir sera comme le passé, dit Frédérique. Je serai la fille du comte d'Eberbach jusqu'au moment où je serai la femme de Lothario. Et, quoi que j'aie dans le cœur, je souhaite que ce moment vienne le plus tard possible. Je souhaite que le comte vive, qu'il guérisse...

— Non pas! s'écria Gretchen farouche. Il ne faut pas qu'il guérisse. Vous l'avez épousé parce qu'il était malade et mourant; il ne faut pas que la santé lui revienne. Toute ma sécurité s'en irait. Pour vous décider, il vous a dit qu'il mourrait; eh bien! c'est lui qui s'est condamné.

Gretchen disait cela d'un air égaré et bizarre.

— Ne me croyez pas folle, dit-elle à Frédérique qui la regardait avec étonnement, c'est qu'il y a au fond de tout ceci des choses que je ne puis vous dire. Mais vous qui n'avez pas fait de serment, et qui n'avez pas de secret horrible, rien ne vous empêche de tout dire. Ne recommencez plus ce que vous avez fait. Votre silence a failli perdre trois âmes, savez-vous? Mais pourquoi venez-vous ici, et pourquoi y venez-vous toute seule?

Frédérique raconta à Gretchen les ennuis que lui avaient

suscités depuis le printemps la bizarrerie de sa position entre Julius et Lothario, la jalousie du comte d'Eberbach, sa tristesse à elle en voyant qu'avec toute sa bonne volonté elle n'aboutissait qu'à faire souffrir Lothario et Julius l'un par l'autre, et le conseil que lui avait donné Samuel de rassurer au moins Julius en mettant deux cents lieues entre elle et la ville qu'habitait Lothario.

Lothario à Paris, elle à Eberbach, Julius n'aurait plus peur qu'ils se rencontrassent.

Elle était venue pour la tranquillité du comte d'Eberbach, lequel allait sans doute accourir, heureux et reconnaissant.

— Vous croyez qu'il va vous rejoindre ici? dit Gretchen.

— Je l'attends et je l'espère, répondit Frédérique.

— C'est bien, dit la chevrière. Je le verrai. Je lui parlerai. Mais, ô mon Dieu! mon Dieu! que pourrai-je lui dire?

— Maintenant que j'ai répondu à vos questions, dit Frédérique, c'est à vous de répondre aux miennes.

Gretchen secoua la tête.

— Je crois à votre affection, poursuivit Frédérique. Vous m'avez prouvé que vous vous intéressiez à moi, et je viens de vous prouver que j'avais confiance en vous. Mais cependant je ne sais pas qui vous êtes, et vous n'avez même pas voulu m'indiquer votre véritable nom pour l'adresse des lettres que je devais vous envoyer à Heidelberg, poste restante.

— Mon nom ne vous apprendrait pas grand'chose, dit la hevrière. Si vous voulez le savoir, je m'appelle Gretc-

chon. Je suis une gardeuse de chèvres. Ce n'est pas cela qui vous renseignera beaucoup.

— Qui êtes-vous? insista Frédérique. Vous me questionnez toujours, et vous ne voulez jamais me répondre. Vous vous préoccupez de moi comme si j'étais votre fille, vous faites tous les ans de longues routes à pied pour me voir quelques minutes, et les choses qui m'arrivent vous bouleversent plus que moi. Vous avez une raison pour être ainsi. Ét lorsque le hasard m'emmène loin de la ville où j'ai été élevée, lorsque je viens dans un pays où je n'espère voir aucun visage que je connaisse, la première personne que je rencontre, c'est vous! Tout cela est extraordinaire. Il y a bien certainement entre nos deux existences un lien que je ne sais pas. Oh! je vous en prie, dites-moi seulement un mot : Connaissez-vous ma mère?

— Ne me demandez pas cela, répondit Gretchen. Là-dessus, j'ai la bouche scellée. Je suis une pauvre femme qui vous aime et qui a juré à Dieu et aux morts de veiller sur vous. Je ne manquerai pas à ce serment, soyez tranquille; mais je ne manquerai pas à l'autre non plus. J'ai juré de ne rien dire. Personne ne sait rien, ni vous ni même monsieur le comte d'Eberbach. Les morts lèveraient la pierre du sépulcre et viendraient mettre leur main glacée sur mes lèvres pour les empêcher de s'ouvrir. Et pourtant, comment vous sauver sans dire la vérité au comte? Comment, si je ne lui éclaire pas le passé, verra-t-il l'abîme? Guidez-moi, mon Dieu! car j'ai peur de devenir folle, et c'est le moment moins que jamais. Je n'ai pas trop de toute ma raison pour tirer cette chère et douce enfant du péril où l'ont jetée mes imprudences.

Tout à coup, la jeune comtesse poussa une exclamation qui fit sortir Gretchen de sa sombre rêverie.

— Qu'avez-vous donc ? demanda la chevrière.

Frédérique montra le miroir qui était devant elle.

— Une chose singulière, dit-elle. Tout à l'heure, en regardant par hasard dans cette glace, il m'a semblé que j'y voyais deux fois ma figure.

Et elle se retourna vers le mur qui était en face du miroir.

— Ah ! c'est ce portrait, dit-elle, en désignant le portrait de la sœur de Christiane. Mais je ne m'étais pas tout à fait trompée ! et mes yeux ne s'ouvraient pas sans raison. Voyez donc, Gretchen, comme ce portrait me ressemble.

— Oh ! c'est vrai s'écria Gretchen. Je ne l'avais pas remarqué encore, mais c'est bien vrai ; sans la différence d'habillement on dirait que c'est vous.

Elle s'arrêta court. Frédérique fixa sur elle un regard interrogateur.

— Tout ce qui m'arrive est étrange, dit-elle. Qu'est-ce que cela signifie? Comment ce portrait me ressemble-t-il à ce point ? Savez-vous ce que c'est que ce portrait ?

— Oui, balbutia Gretchen. C'est le portrait de la sœur de la première comtesse d'Eberbach.

— De la sœur de madame Christiane ? demanda Frédérique qui pâlit.

— Oui, répondit la chevrière. Mais vous pâlissez !

— J'ai peur, dit Frédérique. C'est que monsieur Lothario est le neveu de madame Christiane ; c'était la mère de monsieur Lothario. Et voilà que moi, je ressemble à cette

mère! Gretchen! Gretchen! la mère de monsieur Lothario, est-ce que c'était ma mère aussi?

— Oh! rassurez-vous, ma chère dame, vous n'êtes pas la sœur de monsieur Lothario.

Frédérique respira.

— Vous en êtes bien sûre? répéta-t-elle.

— Celle dont vous voyez ici le portrait, reprit Gretchen, est morte bien des années avant votre naissance. J'ai assisté à sa mort.

— Merci! s'écria Frédérique. Je vois bien maintenant que vous êtes vraiment mon amie. Oh! merci!

— Eh bien! si vous sentez que je vous aime vraiment, faites ce que je vous dis, et laissez-vous conduire par moi, qui, seule, entendez-vous, seule au monde, sais les dangers que vous courez et peux vous en garantir. Et pourtant, ne m'interrogez jamais; ne cherchez pas à savoir ce qu'il y a derrière vous, dans votre passé, dans votre berceau. Par respect pour tout ce que vous devez aimer et vénérer, ne sondez pas des secrets que vous ne pouvez pas connaître. Jusqu'à présent, la Providence vous a miraculeusement protégée et conduite. Laissez-la faire et vous mener toujours.

— Je ne demande pas mieux, Gretchen. Mais il ne dépend pas de moi de ne pas être troublée de tout ce que vous me dites. Vous me dites qu'un péril me menace, et vous ne voulez pas me révéler ce péril. Si je l'ignore, qui m'en défendra?

— Moi. Me promettez-vous cette fois de ne me rien cacher et de me prévenir à temps de tout ce qui peut vous arriver?

— Je vous le promets.

— Ne manquez pas à cette promesse-là, au nom de votre bonheur et de l'âme de votre mère. Aussitôt que monsieur le comte d'Eberbach sera au château, ou bien dès que vous recevrez de Paris la nouvelle la plus insignifiante, vous me ferez avertir.

— Où ?

— Vos domestiques me connaissent. Vous leur direz d'aller me chercher ; ils ne seront pas embarrassés pour me trouver, et j'accourrai vite, allez. Ainsi, c'est convenu ?

— C'est convenu, dit Frédérique.

A ce moment, on frappa à la porte du petit salon.

— Le souper est servi, dit la voix de madame Trichter.

— Vous allez manger avec nous, ma bonne Gretchen ? dit Frédérique.

— Non, merci, dit la chevrière ; ce n'est pas dans mes habitudes, cela. J'ai soupé à Neckarsteinach ; et puis, mes chèvres ont besoin de moi. Je les ai confiées à une autre gardeuse ; mais comme elles vont être contentes de me retrouver ! je ne veux pas retarder leur joie.

Elle descendit avec Frédérique, lui fit renouveler sa promesse de la tenir au courant de tout, et la quitta, après lui avoir baisé les mains.

Quand Frédérique, remonta à sa chambre, elle s'interrogea elle-même, pleine de rêverie et de tristesse.

Elle éprouvait une singulière impression, dans ce pays inconnu où elle se trouvait brusquement transplantée, dans ce château plein de souvenirs sinistres, où elle venait déposséder la mémoire d'un autre, et où son ignorance des lieux se compliquait du mystère de sa destinée.

Quelle était cette terreur subite qui avait saisi la chevrière en apprenant que Frédérique avait épousé le comte d'Eberbach? Pourquoi Gretchen ne s'était-elle un peu calmée qu'en apprenant que le comte d'Eberbach était resté pour elle un père?

Une angoisse inexprimable serrait le cœur de Frédérique.

Toute seule dans ce grand château peuplé de souvenirs terribles, — Lothario lui avait raconté le suicide de Christiane, — elle sentait vaguement remuer autour d'elle des malheurs, des crimes peut-être. Ce que Lothario lui avait dit lui revenait à la pensée et l'effrayait, moins encore que ce que Gretchen n'avait pas voulu lui dire.

Dans tous ces meubles, qu'elle ne connaissait pas la veille, dans ce lit qui n'était pas le sien, dans ces tentures et dans ces tableaux qui la recevaient comme une étrangère, elle ne se trouvait qu'un ami : le portrait de la mère de Lothario. Maintenant qu'elle n'en avait plus peur, elle l'aimait ; maintenant qu'elle ne craignait plus que ce fût sa mère, elle était contente que ce fût la mère de Lothario.

Elle s'agenouilla devant, et lui fit des signes d'affection et de tendresse, croyant que c'était à la mère qu'elle les faisait.

Cette ressemblance était un rapport de plus entre elle et Lothario. Elle y voyait une sorte de prédestination de parenté. Elle était déjà de sa famille.

Elle était contente d'en être un peu, à présent qu'elle n'avait plus peur d'en être trop.

Elle resta à contempler ce portrait et à lui sourire, jusqu'au moment où la fatigue du voyage lui ferma les yeux,

et assoupit les tumultueuses pensées qu'avaient soulevées dans son esprit les réticences de la chevrière.

## XIII

### L'APPARITION.

Gretchen, elle, ne dormit pas.

En quittant Frédérique, elle courut chez la gardeuse à laquelle elle avait confié ses chèvres. Elle la trouva qui venait de les rentrer ; elles étaient déjà enfermées pour la nuit.

— C'est bon, dit Gretchen, je viendrai les chercher demain matin.

Mais au moment où elle allait s'en retourner à sa cabane, une des chèvres, ayant apparemment reconnu la voix de sa maîtresse, se mit à bêler de joie, et réveilla les autres.

— Vous ne voulez pas que je parte sans vous? dit Gretchen. Eh bien! soit ; je vais vous emmener.

Elle ouvrit la porte de l'étable où elles étaient parquées. Les chèvres sortirent en hâte, et vinrent gambader gaiement autour de Gretchen.

— Adieu, dit Gretchen à la gardeuse. Je vous remercie toujours de l'intention, et nous réglerons notre compte.

Et disant à ses chèvres :

— Venez!

Elle reprit la route de sa cabane.

En arrivant, elle fit entrer ses chèvres dans le rocher, leur gîte habituel.

Quant à elle, elle n'entra pas dans sa cabane.

Elle se mit à marcher à grands pas à travers les roches, essayant de rafraîchir son front à l'air froid de la nuit.

— Qu'est-ce que je ferai? se demandait-elle. Frédérique me préviendra quand le comte d'Eberbach viendra au château. Mais réfléchissons. A quoi cela me servira-t-il d'être prévenue? Est-ce que je peux parler? Est-ce que je n'ai pas juré le secret à Christiane mourante? Et puis-je manquer à un serment fait à une morte, et à celle-là?

On ne devrait jamais faire de serment à personne, puisqu'on ne sait jamais ce qui peut arriver.

J'ai juré à celle qui dort dans le gouffre de ne jamais révéler son secret à personne, surtout à Julius. C'est pour dérober ce secret à tout le monde, à Julius surtout, que Christiane s'est tuée. Elle a payé assez cher le mystère pour qu'il lui appartienne. Elle a dû assez souffrir en abandonnant le mari qu'elle aimait, en renonçant si jeune à la vie, en se jetant la tête la première dans cet abîme où son pauvre cher corps, si beau, s'est brisé contre les roches! Et toute cette misère-là aurait été inutile! Et elle aurait tout sacrifié, tout souffert, tout subi, pour rien! Elle se serait tuée pour laisser vivre son honneur, et elle aurait tué son honneur aussi!

Non, cela ne sera pas! Ce ne sera pas moi, au moins, qui démentirai ainsi l'espérance de son suicide, et qui la retuerai dans la réputation qu'elle a laissée.

Mais cependant, comment puis-je laisser s'accomplir la fatalité qui s'apprête? Oui, monsieur le comte a respecté jusqu'à présent la fiancée de son neveu. Mais il était mourant, il était glacé par la tombe, où il entrait déjà; son sang était froid dans ses veines; il n'avait plus rien des passions d'un homme. Et encore, il a eu des accès de jalousie lorsque Frédérique était trop familière avec Lothario. Cela même a été si loin qu'elle a été obligée, pour la tranquillité du comte et pour la sienne, de se séparer de Lothario et de venir s'enterrer ici.

Monsieur le comte va venir l'y rejoindre.

Qui sait s'il ne va pas recouvrer ici la santé et la force?

Non, bien sûr, il ne faut pas qu'il guérisse. Non, Dieu ne lui rendra pas la santé. Avec la santé, l'amour reviendrait. Frédérique est si belle, si pure, si adorable! Chaste et sainte enfant, qui se croit garantie parce qu'elle est la fiancée de Lothario! Les hommes qui veulent une femme n'ont pas de scrupules; je le sais moi! Vertu, crime, probité, lâcheté, rien n'existe plus alors.

Ah! il me faut, à moi, une autre garantie que la parole d'un homme qui aime. Je crois le comte d'Eberbach honnête, s'il s'agissait de ne pas voler une bourse; mais je le crois capable, comme tous les hommes, de toutes les trahisons, de toutes les infamies et de toutes les bassesses, lorsqu'il s'agit de prendre une femme. D'ailleurs, c'est sa femme, à lui; c'est lui qu'elle a épousé, et tout le monde lui donnerait raison.

Alors, je n'ai qu'un moyen, c'est de tout dire. D'un mot je puis arrêter le comte d'Eberbach. Je peux le faire recu-

ler, pâle et épouvanté de ce qu'il allait commettre. Je n'ai qu'un mot à dire pour cela.

Et ce mot qui sauverait tout, j'ai juré de ne pas le dire !

Mais voyons. Pour qui est-ce que je me tais? Pour Christiane. Suis-je bien sûre de réaliser son désir? Si elle pouvait revenir, si elle était là, si elle voyait l'horrible situation où notre malheur vient de nous placer, persisterait-elle à exiger le secret? Ne voudrait-elle pas, au contraire, le rompre? Laisserait-elle une seule minute de plus Frédérique exposée au malheur monstrueux qui la menace?

Non, certainement. Alors, plus de réputation ni d'honneur qui tiennent; Christiane serait trop heureuse de se perdre pour sauver Frédérique; elle dirait tout; elle affronterait l'injuste mépris du monde, et, plus que cela, la douleur de son mari. Elle montrerait la tache de son honneur pour en épargner une à la conscience de Frédérique. Elle payerait joyeusement de son opprobe la pureté de Frédérique.

Mais ce que Christiane ferait certainement, ai-je, moi, le droit de le faire? M'a-t-elle déliée de ma promesse solennelle! O mon serment! mon serment!

Laisser Frédérique exposée à la passion du comte, impossible; dire le mot qui la délivrerait, impossible encore.

Que résoudre?

Entre l'honneur de Christiane et l'innocence de Frédérique, entre le crime de Frédérique et mon parjure à moi, comment choisir?

Gretchen erra toute la nuit, à travers ces perplexités et

ces irrésolutions. L'aube la surprit, assise à terre, le front sur les genoux, et les cheveux dénoués.

Elle alla ouvrir à ses chèvres, et les mena dans la côte.

Elle y resta toute la journée, choisissant de préférence les endroits d'où elle plongeait sur le château d'Eberbach, et épiant s'il n'arrivait personne, et si Frédérique n'envoyait pas un domestique à sa recherche.

Le soir, elle rentra, et se coucha, cette fois. Son corps commençait à ne pouvoir plus porter son âme, et voulait du repos.

Le lendemain elle ne retourna pas au château.

Elle attendait que Frédérique la fît demander.

Jusqu'à ce que le comte fût arrivé, ou que Frédérique en eût des nouvelles, que serait-elle allée faire ou dire au château? Frédérique ne manquerait pas de la presser de questions, et il était inutile qu'elle allât chercher des interrogations auxquelles elle était décidée à ne pas répondre.

Elle attendait.

Frédérique, de son côté, attendait aussi. Le lendemain de son arrivée, elle espérait trouver à son réveil Samuel, ou Julius, ou au moins une lettre.

Elle ne trouva personne, ni rien.

Le lendemain encore et le surlendemain, ce fut la même chose.

Trois jours se passèrent sans qu'elle eût aucune nouvelle.

Elle se demandait ce que cela voulait dire. Comment n'avait-elle pas au moins un mot de monsieur Samuel Gelb? Et quelle raison pouvait expliquer le silence du

comte d'Eberbach? Il était impossible que Samuel ne lui eût pas dit pourquoi elle était partie et où elle était.

Alors, comment son mari ne lui donnait-il pas signe de vie?

Que le comte ne fût pas accouru en toute hâte pour la remercier et la tranquilliser, ses affaires avaient pu l'en empêcher et le retenir quelques jours; mais il n'y a pas d'affaires qui empêchent d'écrire un mot à une pauvre jeune fille qui s'est dévouée à votre bonheur et qui attend dans les transes de l'incertitude et de l'anxiété l'effet de son dévouement et de son sacrifice

Était-ce donc qu'au lieu d'être heureux et reconnaissant du départ de Frédérique, comme monsieur Samuel Gelb l'avait promis à la jeune femme, le comte en avait été choqué et fâché? En voulait-il à Frédérique d'avoir agi à son insu et de lui avoir fait mystère d'une démarche aussi décisive, de lui avoir forcé la main en quelque sorte et de l'avoir arraché brusquement aux occupations qui, comme il le lui avait toujours dit, l'obligeaient de rester en France.

Était-il mécontent contre elle qu'elle l'eût ainsi placé, sans même le consulter, entre ses intérêts et sa femme?

— Oh! tant pis! se dit Frédérique. J'aime mieux tout que cette incertitude. Si demain encore je n'ai pas de nouvelles, je repars pour Paris. J'ai eu tort d'écouter monsieur Samuel Gelb, qui devait venir, ou du moins m'écrire, aussitôt qu'il aurait parlé au comte. Je parlerai au comte moi-même. On s'explique mieux de près que de loin, et j'ai déjà assez souffert d'un malentendu pour ne pas vouloir que les malentendus recommencent.

Le lendemain matin elle sonna, madame Trichter parut.

— Il n'y a rien? demanda Frédérique.

— Rien encore.

— C'est bon. Dites qu'on aille me commander des chevaux. Je retourne à Paris.

— A Paris! dit madame Trichter.

— Oui, à Paris. Pas un mot. C'est une chose décidée.

Madame Trichter sortit.

Mais elle remonta presque aussitôt.

— Madame! une lettre! s'écria-t-elle en entrant.

— Ah! c'est bien heureux, dit Frédérique. Donnez vite.

C'était une lettre du comte d'Eberbach.

Frédérique lut :

« Ma chère fille,

» Je commence par te remercier... »

Frédérique s'interrompit. C'était la première fois que le comte la tutoyait. Ce changement de manière lui fit un effet singulier.

Elle continua :

« Je commence par te remercier de la bonne intention de ton départ. Tu es pure et dévouée comme un ange. Si tu savais, ma chère fille, combien je me repens des contrariétés que j'ai pu te causer. Je ne t'ai jamais dit, et je n'ai jamais su moi-même avant ce moment, de quel cœur de père je t'adorais. Je voudrais bien te revoir pour te l'exprimer mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici. Dieu me permettra de ne pas mourir sans t'avoir revue.

» Cependant, il faut que je reste à Paris, mon enfant bien-aimée, pour veiller précisément à des choses qui t'intéressent. Ne sois pas inquiète de moi. Je ne vais pas mal. Je ne reste, je te le répète, que pour travailler à une chose qui peut hâter ton bonheur. Mais pardonne-moi de désirer qu'il n'y ait pas tant de distance entre nous. Ne pouvant te rejoindre, je te prie de venir me trouver.

» Ne crois pas pour cela que ton voyage aura été inutile. Non, il aura produit, au contraire, des résultats auxquels nul de nous ne pouvait s'attendre.

» Pour que tu n'aies pas une seconde fois l'ennui de faire toute seule cette longue route, je t'envoie, pour te ramener, une personne qui arrivera à Éberbach le même jour que cette lettre.

» Frédérique, je te recommande de recevoir cette personne comme tu me recevrais moi-même. Bien qu'elle te soit inconnue, elle t'aime plus profondément que tu ne peux croire. Aime-la bien.

» Et reviens vite avec elle, car les minutes vont me sembler des siècles jusqu'à votre retour.

» Ton père dévoué,

» JULIUS D'EBERBACH. »

Frédérique fut frappée du ton à la fois affectueux et grave qui régnait dans toute cette lettre.

Évidemment le comte lui cachait quelque chose. Il était survenu un incident quelconque qui avait changé les rapports entre eux. La tendresse du comte semblait s'être profondément modifiée.

Qui donc avait pu le rendre à la fois plus sérieux et plus tendre?

Et quelle était cette personne inconnue qui allait venir chercher Frédérique?

A qui s'adresser dans ce nouveau revirement de sa destinée?

Frédérique pensa à Gretchen.

Elle avait promis à la chevrière de l'avertir aussitôt qu'elle recevrait des nouvelles de Paris.

Elle l'envoya chercher.

Gretchen accourut.

La chevrière écouta la lecture de la lettre du comte sans dire une parole.

Lorsque la lettre fut finie, elle demeura rêveuse et plongée dans ses méditations.

— Il faut que je réfléchisse, dit-elle, avant de vous donner un conseil. Cette personne qui doit vous ramener va sans doute arriver dans la journée. Je vous demande seulement de ne partir que demain matin. Moi, je vais employer tout le jour à penser à ce qu'il faut que nous fassions ce soir.

Et elle sortit.

Mille idées contradictoires bourdonnaient dans la tête de Gretchen. Le comte était grave et paternel; et, d'un autre côté, Frédérique lui avait signalé ce tutoiement inaccoutumé.

Pourquoi ce silence de Samuel? Ses anciens soupçons à l'endroit de Samuel Gelb lui revinrent subitement. C'était lui qui avait machiné le départ de Frédérique à l'insu de

Julius; qui sait s'il n'y avait pas là-dessous une perfidie et une trahison de cette méchante âme?

Il aimait Frédérique; il avait voulu l'épouser. Il s'était retiré bien facilement et bien complaisamment devant Julius, et puis devant Lothario! Croire qu'il se fût retiré sans arrière-pensée, qu'il se fût dévoué sincèrement, Gretchen le connaissait trop pour cela. Il avait dû, évidemment, se donner les apparences du sacrifice, et chercher en dessous à regagner ce qu'il avait paru céder.

Une affreuse idée traversa la cervelle de la chevrière.

La lettre de Julius ne disait pas même le nom de Lothario. Qu'était devenu Lothario là-dedans? Cette omission de Lothario d'une part, de l'autre la familiarité inusitée, et enfin la gravité presque triste de la lettre, tout cela n'indiquait-il pas que, d'une façon ou d'une autre, le comte d'Eberbach croyait pouvoir maintenant traiter Frédérique comme sa femme?

Ce misérable Samuel aurait-il arrangé la fuite mystérieuse de Frédérique de telle sorte que Frédérique eût eu l'air d'être enlevée par Lothario?

L'idée d'un duel entre l'oncle et le neveu ne vint pas à Gretchen; mais le comte d'Eberbach pouvait avoir traité si mal Lothario que, dans un moment de désespoir, Lothario avait pu faire ce que Christiane avait fait autrefois: se tuer.

Alors tout s'expliquait, la tristesse de la lettre, l'omission du nom de Lothario, le tutoiement, et cette personn pour ramener Frédérique, et sans doute pour la préparer en chemin à l'affreuse nouvelle qui l'attendait à son retour à Paris.

Que faire?

Gretchen, enfiévrée et comme folle, passa toute la journée à rouler toutes sortes de projets insensés.

Enfin, le soir tombant, elle prit une grande résolution.

Elle se leva brusquement, et, sans s'arrêter une seconde, de crainte que son courage ne faiblît, elle alla droit où elle n'était jamais retournée depuis dix-huit ans, au Trou de l'Enfer.

La nuit était noire.

De grands nuages sombres, poussés par le vent, s'écrasaient lourdement sur la lune sinistre.

Les spectres des arbres se dressaient dans des attitudes lugubres.

A mesure que Gretchen approchait du terrible abîme, son cœur se resserrait, comme broyé entre des tenailles.

Elle arriva.

Son pas fit envoler une centaine de corbeaux qui nichaient au bord du précipice, et qui se mirent à tourbillonner en croassant.

Mais la chevrière ne se préoccupait guère de toutes ces épouvantes extérieures. C'était la nuit de son cœur qui l'effrayait.

Elle s'agenouilla.

Puis elle s'écria à voix haute :

— Ma Christiane! ma maîtresse adorée! chère morte toujours vivante en moi, je reviens, après dix-huit ans, à cet abîme qui est ton tombeau, pour te demander ce que je dois faire, et pour suivre la pensée que tu m'enverras. Christiane, si quelque chose des morts leur survit, si ton âme ressent encore les tristesses de ceux que tu as laissés

sur cette terre, si Dieu, à qui j'en appelais, le jour de ta mort, à cette même place, sait toujours protéger les bons et punir les méchants, Christiane! Christiane! Christiane! éclaire-moi, inspire-moi, parle-moi!

— Gretchen! dit une voix derrière elle.

En même temps une main se posa sur l'épaule de la chevrière.

Gretchen se retourna épouvantée.

Mais ce qu'elle vit en se retournant redoubla son épouvante.

Christiane, oui, Christiane elle-même, était là, debout à côté d'elle

Un rayon de la lune éclairait son visage pâle, mais calme.

Elle était vêtue de noir. Elle paraissait agrandie et transfigurée.

Gretchen voulut crier, mais elle ne put articuler une syllabe.

La miraculeuse apparition reprit d'une voix lente et douce :

— Ne crains rien, ma Gretchen ; Dieu t'a entendue, et moi je te bénis. Lève-toi, ma Gretchen, et suis-moi.

Et elle se mit à marcher.

Gretchen se leva et la suivit.

## XIV

### ÉTUDES SUR LE REMORDS.

Cependant Samuel Gelb se demandait s'il était bien sûr que ses machinations eussent produit l'effet qu'il en avait espéré.

Pouvait-il agir désormais avec la certitude que Lothario était mort? Là était pour lui la question capitale.

Dès le lendemain du jour où Samuel avait vu Julius rentrer, pâle et morne, à l'hôtel, lui demander où était Frédérique, et le prier de le laisser seul, Samuel était allé à l'ambassade de Prusse et avait interrogé le concierge et les domestiques.

On n'avait pas vu Lothario depuis la veille.

Samuel alla chez Julius, et, avant de monter, questionna aussi les gens.

Ils n'avaient pas non plus de nouvelles de Lothario.

Évidemment, la monstrueuse espérance de Samuel Gelb était réalisée : Julius avait tué Lothario dans un duel sans témoins.

Et cependant Samuel avait beau faire, il restait toujours au fond de son esprit des doutes et des inquiétudes.

N'y avait-il moyen de rien tirer du comte d'Eberbach.

Samuel essaya une fois encore. Mais lorsqu'il prononca

le nom de Lothario, Julius lui rappela, d'un ton où il y avait à la fois de la colère et de la tristesse, qu'il lui avait demandé de ne jamais prononcer ce nom devant lui.

Samuel parla d'autre chose ; puis, quelques minutes après, il tenta une allusion aux faits qui avaient dû se passer à Saint-Denis. Mais Julius détourna aussitôt la conversation, et dit qu'il se sentait souffrant et qu'il avait besoin de solitude.

Samuel dut sortir comme la veille, sans avoir rien appris.

C'étaient bien là toutes les apparences d'un remords. Ces réticences de Julius, cette souffrance quand le nom de Lothario venait dans la conversation, ce besoin de cacher aux yeux mêmes de son meilleur ami l'émotion que ce nom lui mettait sur le visage, tous ces symptômes dénonçaient assez clairement une catastrophe.

C'est égal, Samuel aurait voulu quelque chose de plus positif ; et, pour être sûr de la mort, il aurait fallu qu'il touchât le cadavre.

Sa curiosité avide et passionnée se hasarda le lendemain à une sorte d'enquête qui n'était pas sans danger.

Il se mit à parcourir les environs de Saint-Denis et d'Enghien, interrogeant les paysans, les aubergistes, les bateliers. N'avaient-ils pas entendu parler d'accident, de noyé, de mort, de duel ?

Mais personne n'avait idée de ce qu'il voulait dire.

Il avait conservé des relations à l'ambassade de Prusse. Il vint, le jour suivant, trouver le deuxième secrétaire, et lui demanda ce qu'était devenu Lothario.

Le secrétaire répondit qu'il n'en savait rien, mais que

l'ambassadeur le savait, et qu'il avait dit qu'on ne s'inquiétât pas de lui.

Il y avait là enfin le commencement d'une piste.

Samuel se décida à s'adresser à l'ambassadeur lui-même.

Il attendit le moment où l'ambassadeur était seul, et se fit annoncer.

L'ambassadeur fit répondre qu'il n'était pas visible.

Samuel insista, disant qu'il avait à parler à Son Excellence de choses graves.

L'huissier l'introduisit alors.

L'ambassadeur le reçut froidement, resta debout et ne lui dit pas de s'asseoir.

— Son Excellence me pardonnera, dit Samuel, de l'avoir dérangée. Mais il s'agit d'une affaire qui me touche au-delà de l'ordinaire, et qui touche aussi, j'ose l'espérer, Son Excellence.

— Expliquez-vous, monsieur, répondit l'ambassadeur glacial.

— Depuis trois jours, un jeune homme que j'aimais comme un fils, et à qui votre Excellence paraissait déjà s'être attachée, Lothario, a disparu.

— Je le sais, répliqua l'ambassadeur, toujours du même ton. Après?

— Des circonstances qui sont à ma connaissance personnelle, et qui sont aussi, je crois, à la vôtre, me font craindre qu'il ne soit arrivé malheur à ce jeune homme. On m'a dit que vous saviez ce qu'il était devenu. J'ai pris la liberté de venir me renseigner près de votre Excellence.

L'ambassadeur interrompit Samuel presque sévèrement.

— Monsieur Samuel Gelb, dit-il, Lothario était mon secrétaire. De plus, comme ambassadeur, je représente en France la royauté et la justice de Prusse, et je suis chargé de veiller sur nos nationaux. Je ne reconnais à personne le droit d'être plus alarmé et plus curieux que moi, que sa famille, sur ce qui touche les intérêts de Lothario. Etes-vous son parent? Je sais qu'il a disparu, et cependant, vous le voyez, je ne m'émeus pas, je ne m'agite pas, je n'interroge pas tout le monde, depuis les domestiques de Paris jusqu'aux bateliers de Saint-Denis. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Mais souvenez-vous que, quand l'ambassadeur de Prusse se tait, monsieur Samuel Gelb a le *droit* de ne pas interroger.

Prononcé de cet accent, le *droit* ressemble singulièrement au mot *devoir*.

Et d'un signe de tête l'ambassadeur congédia Samuel.

La réception hautaine et glacée de l'ambassadeur ne choqua pas Samuel Gelb. Il n'y vit que le mécontentement d'un homme embarrassé de l'attention éveillée sur un secret qu'il veut garder.

Cette réserve altière lui parut plutôt un excellent indice. Assurément, l'ambassadeur était dans le secret de la réparation, comme il était dans le secret de l'outrage.

Seulement, le comte d'Eberbach était trop haut placé par sa fortune et par son rang, et aussi trop près de la mort, pour que son successeur ne voulût pas épargner à son grand nom le scandale et la honte.

Mais il n'y avait plus à en douter, Lothario était mort.

Car quelle autre explication donner à l'accueil sec et dur de l'ambassadeur? Si Lothario avait été vivant, qu'est-ce qui l'aurait empêché de le dire à Samuel?

L'attitude de Julius était décidément faite pour donner raison à cette conviction de Samuel.

Lorsque Samuel allait voir le comte d'Eberbach, il le trouvait toujours triste, résigné, abattu, plongé dans cette indifférence fatale et morne de ceux qui sont prêts à tout et qui ne tiennent plus à rien.

Le comte d'Eberbach ne sortait plus de son hôtel et ne recevait plus personne, excepté Samuel.

Avec Samuel, il parlait à peine, écoutait les conseils qu'il lui donnait, ne faisait pas d'objections, et semblait décidé à se laisser conduire et à ne plus agir par lui-même.

Samuel s'expliquait ce renoncement et cette inertie par la secousse violente qu'avait dû produire dans cette faible organisation l'acte sanglant que Julius avait dû commettre. Le ressort de la volonté avait dû être brisé du coup. L'âme de l'oncle était morte de la balle qui avait frappé le neveu.

Cependant, Samuel essayait de tirer quelques paroles de ce spectre d'une intelligence. Il faisait comme les chirurgiens qui, pour constater la mort, piquent le cadavre.

Le soir du quatrième jour, il était dans le cabinet de Julius.

Une seule lampe éclairait maigrement la haute pièce. Samuel était debout contre un secrétaire de Boule, Julius à demi étendu sur un canapé, accablé et somnolent.

— Eh bien! dit Samuel, quel est ton avis sur les nouvelles politiques?

Le comte d'Eberbach haussa les épaules.

— C'est à la politique que tu penses, toi? dit-il en regardant fixement Samuel.

— Et à la politique seule! Tu ne veux plus t'en occuper, mais elle te forcera bien de penser à elle, tu verras. As-tu lu seulement les journaux de ce matin?

— Est-ce que je lis les journaux? dit le comte d'Eberbach.

— Oh! je vais te réveiller, dit Samuel.

Et il alla prendre sur une table le *Moniteur*, parmi un tas de journaux dont la bande, en effet, n'était pas déchirée.

Tu sais, poursuivit Samuel, que la chambre des députés était prorogée; eh bien, maintenant, c'est mieux, elle est dissoute. Voici l'ordonnance dans le *Moniteur*.

— Ah! dit Julius, indifférent.

— Oui, voilà où les choses en sont venues. Le roi a parlé d'une manière qui n'a pas plu à la chambre; la chambre a répondu d'une manière qui n'a pas plu au roi. Alors le roi s'adresse au pays, comme un écolier battu par son camarade va se plainre au maître. Pauvre Charles X, qui a encore cette naïveté de croire que le pays lui donnera raison. La nation lui est plus hostile que les députés. Dans la chambre, il a contre lui deux cent vingt-un votans; dans la France, il a contre lui tout le monde. Le peuple a bien pu subir, mais non accepter une dynastie ramenée par les Prussiens et par les Cosaques. Le sang français est un mauvais baptême pour une tête royale. Les

électeurs renverront les mêmes députés, sinon de plus violents, Et alors que fera le gouvernement? Charles X est trop chevaleresque et trop aveugle pour accepter ce soufflet et pour se résigner à la volonté de la nation. La dissolution de la chambre, c'est la guerre déclarée. Bravo! les provocations vont leur train, et nous ne tarderons pas à voir le duel à mort du roi et du pays.

Samuel avait-il prononcé avec intention ce mot de « duel à mort? » Il regarda Julius sans doute pour voir l'effet que ce mot lui faisait.

Baisse un peu la lampe, je t'en prie, dit Julius, cette lumière est trop vive pour mes yeux fatigués.

— C'est cela, pensa Samuel, il ne veut pas que je voie sur son front le sanglant reflet de son duel.

Il baissa la lampe et tenta encore de blesser Julius dans les opinions qu'il lui supposait, d'allumer une discussion peut-être.

— Ce qu'il y a de plus amusant dans tout cela, reprit-il, c'est la mine effarée et piteuse de cette bonne opposition que la cour croit si terrible, c'est la peur que les libéraux ont de leur audace. La bourgeoisie veut bien taquiner le roi, mais elle ne veut pas le renverser. A vrai dire, je la trouve excellente de nous aider à combattre la royauté. En somme, elle a tout : les capitaux sont entre ses mains, et par suite, le gouvernement, puisque l'élection est aux riches. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? Si elle n'était pas aveugle et si elle était capable de voir où elle va, elle se ferait hacher en morceaux plutôt que de faire un pas de plus.

Car, au fond, elle ne craint et elle ne redoute que le

peuple! Si tu voyais le dessous de ces farouches tribuns qui paraissent si révolutionnaires! Hier, devant moi, Odilon Barrot, à qui quelqu'un disait qu'à un coup d'état il fallait riposter par une révolution, se récriait et s'effrayait à l'idée d'appeler le peuple dans la rue. La légalité, ils ne sortent pas de là. Tout contre les ministres, rien contre le roi.

Il faudra pourtant bien qu'ils y viennent. Je me divertirai bien le jour où, visant un portefeuille, ils casseront la couronne.

Julius semblait indifférent à toutes ces nouvelles, et ne répondait pas.

— Dis donc, demanda Samuel changeant brusquement de sujet, as-tu enfin écrit à Frédérique?

Un tressaillement imperceptible échappa à Julius. Mais la lumière de la lampe était si faible, que Samuel ne put le surprendre.

— Oui, répondit Julius, je lui ai écrit ce matin même.

— C'est bien heureux! reprit Samuel. Elle devait commencer à m'en vouloir, mais tu sais à quel point je suis innocent. J'avais promis de la rejoindre, ou au moins de lui écrire, aussitôt que je t'aurais appris son départ. Mais à présent tu ne parles plus, et je ne savais que lui dire. Elle doit être bien inquiète. Eh bien! lui annonces-tu que tu vas la rejoindre?

— Ma foi, non, dit Julius. Que veux-tu que j'aille faire sur les routes? Je lui écris de revenir à Paris quand elle voudra.

— Tu ne parais guère pressé de la revoir, reprit Sa-

muel, examinant à la dérobée le visage du comte d'Eberbach.

— Tu te trompes, fit Julius. Je serai bien heureux de l'embrasser encore. Mais, vois-tu, je suis dans une situation d'esprit à ne plus m'agiter pour grand'chose. Je n'ai plus la force de vouloir. Tu sais que depuis longtemps je n'ai plus qu'un seul désir : la mort. Et ce désir s'est encore grandement augmenté.

Il se souleva sur son séant.

— Voyons, toi, Samuel, tu dois maintenant le savoir ?

Et Julius prononça ces derniers mots avec un accent et un regard singuliers.

— Tu dois le savoir, à coup sûr, répéta-t-il ; décidément, quand mourrai-je ?

— Eh ! mon Dieu ! répondit Samuel presque brutal, je te l'ai déjà dit vingt fois, tu as devant toi des semaines, des mois peut-être, qui sait ? des années. Ce qui te tue, ce n'est pas une maladie, c'est l'épuisement. Il n'y a possibilité de rien prévoir à heure fixe. Tu peux prodiguer ton reste d'énergie en un jour, comme tu peux l'économiser et le faire durer goutte à goutte. Quand la lampe manquera d'huile, elle s'éteindra, voilà tout.

— Cela dépend de moi? demanda le comte d'Eberbach.

— Sans doute. De qui cela dépendrait-il ?

— Oh ! je ne dis pas que ce soit de toi, Samuel.

Et, après un silence :

— Si tu pouvais quelque chose là-dedans, Samuel, ce que je te demanderais, va, ce ne serait pas le prolongement d'une misérable existence comme la mienne, inutile et stérile. Que j'aie seulement le temps d'achever une

chose que j'ai commencée, et ensuite je suis prêt; la mort peut venir me chercher.

— Quelle chose as-tu commencée? demanda Samuel.

— Je suis en train, dit Julius, de récompenser chacun comme il le mérite. Sois tranquille, tu ne seras pas oublié.

Julius dit cela d'un ton si étrange, que Samuel ne put comprendre si c'était une promesse ou une menace.

Mais il fut bientôt rassuré par le sourire confiant de Julius.

— Mon cher Samuel, continua Julius avec abandon, ne m'en veux pas de l'humeur maussade que tu peux me trouver depuis quelques jours. Ne m'abandonne pas pour cela, je t'en prie. Je sais tout ce que je te dois, sois-en sûr, et crois bien que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'en payer. Sois indulgent et patient avec moi. Tu sais que j'ai toujours eu un caractère indécis et féminin. Quand nous étions jeunes, c'était toi qui me dirigeais, tu t'en souviens. Tu étais l'arbitre de mes actions, le maître de mes pensées. Eh bien! je désire, je veux qu'il en soit de même à présent, et plus entièrement encore, si c'est possible.

Samuel, continua-t-il presque solennellement, je remets entre tes mains ma destinée, ma volonté, ma vie. Décide pour moi, agis pour moi. C'est tout au plus si je veux te regarder faire ou dire. Prends ma vie, entends-tu? Je ne te dis pas cela comme un mot en l'air, je te parle comme un homme fatigué, qui voudrait bien qu'un ami dévoué de cœur et résolu d'esprit, lui épargnât la responsabilité de sa vie et de sa mort.

Écoute-moi bien. Tu jugerais à propos de me tuer pour

m'épargner le reste de mes souffrances et de mes ennuis, je trouverais que tu fais bien, et je t'absoudrais pleinement de tout remords et de tout scrupule. Tu m'as entendu ?

Samuel regarda Julius en face, pour voir si sa parole n'était pas une sanglante ironie.

Mais Julius reprit, calme et grave, répondant en quelque sorte à sa pensée :

— Samuel, je n'ai jamais été si sérieux de ma vie.

Samuel sortit ce jour-là profondément préoccupé des paroles de Julius.

— Oui, pensait-il en marchant dans les rues, le remords du meurtre de Lothario l'a achevé ; il n'ose plus vivre, et avec sa frêle nature, il n'a pas le courage de se tuer. Il voudrait bien rejeter sur moi la responsabilité de son suicide. Quant à sa délicatesse et à l'absolution qu'il me donne, il est bien bon de penser à m'épargner le scrupule. Est-ce que j'ai des scrupules ?

Brave homme, qui s'imagine que j'ai besoin de sa permission pour disposer de lui ! Il m'appartient, comme l'inférieur au supérieur, comme la matière à l'esprit, comme la bête à l'homme. Est-ce que l'homme a besoin de la permission du bœuf ou du mouton ? Oh ! non, certes, ce n'est pas le scrupule qui m'arrête. Je ne demande pas si la chose est légitime, mais seulement si elle est utile.

Voyons, Lothario est mort, c'est certain. Julius n'a plus au monde que Frédérique et moi. Son testament doit laisser une bonne part de ses biens à Frédérique ; mais, comme il me le disait tout à l'heure, il ne m'y a pas oublié.

D'ailleurs, quand même il laisserait tout à Frédérique, qu'est-ce que cela peut me faire? Lothario supprimé, Frédérique me revient.

Elle m'appartient d'autant plus que j'ai eu la générosité de la céder, et elle est liée à moi par une double reconnaissance. Mon double sacrifice multiplie les droits que j'avais sur elle.

Donc, la mort de Julius me donne Fredérique et la richesse.

Je pourrais me débarrasser tout de suite de ce moribond. Mais, d'un autre côté, si j'attendais quelque temps, il m'épargnerait sans doute l'ennui de m'en mêler. Au train dont il va, il ne tardera pas à mourir tout seul.

— Allons! il a beau dire, je n'y mettrai pas la main.

A moins que les événements politiques ne se hâtent.

Car il faut que je touche en même temps mon double but. Il faut que la révolution qui va remuer la France et l'Europe me trouve riche des millions de Julius, pour que cette stupide Tugendbund n'ait plus de prétexte à m'opposer, et me nomme un de ses chefs, c'est-à-dire son chef.

C'est dit. Voilà le plan : me tenir prêt, épier les choses qui se préparent dans la cervelle trouble des ministres et dans les intrigues ténébreuses des conspirations; et, si Julius n'a pas la complaisance de s'en aller assez vite, s'il s'obstine malhonnêtement à m'empêtrer les pieds dans le fil grêle et prêt à rompre qui le retient à la vie, donner alors un coup de pied dans ce fil d'araignée et le briser.

## XV

### CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ A SAINT-DENIS LE JOUR DU DUEL.

Lothario était-il mort en effet, comme le supposait Samuel Gelb? Quel était le secret de son étrange et inexplicable disparition?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire que nous revenions un peu sur nos pas, et que nos lecteurs nous permettent de les ramener au jour même du duel fatal entre Lothario et Julius.

Au moment où le comte d'Eberbach sortit de l'ambassade, après avoir souffleté Lothario de son gant en présence de l'ambassadeur, et lui avoir dit d'attendre un mot qu'il allait lui écrire, Lothario ressentit une des plus poignantes émotions qu'il eût éprouvées de sa vie.

Dans son existence jusque-là si facile et si heureuse, où, fortune, position, tout lui avait souri; où le dévoûment même avait été une joie; où l'amour n'avait été d'abord un chagrin que pour devenir une plus charmante espérance, et où il n'avait eu de transes et de craintes que tout juste ce qu'il en faut pour mieux faire sentir le bonheur, on peut dire que le neveu du comte d'Eberbach n'avait presque pas connu la souffrance.

Mais le malheur lui faisait bien payer en un jour cet arriéré.

Ce dur créancier de tout le monde ne lui avait accordé du temps que pour le ruiner d'un seul coup par l'accumulation de la dette et des intérêts.

Lothario était placé dans une situation terrible.

Insulté par l'homme qu'il aimait et qu'il respectait le plus au monde, outragé de la façon la plus humiliante, devant un témoin, sans même soupçonner le motif de l'affront !

Placé entre ces deux lâchetés : ou dévorer un outrage public et ineffaçable, ou frapper son bienfaiteur malade, son père mourant ! Passer pour un homme sans courage, ou pour un parent sans cœur ! Choisir entre la honte et l'ingratitude !

Dilemme fatal, impasse lugubre, d'où il ne pouvait se tirer que par le suicide.

Oui, se tuer, ce fut la première idée qui lui vint.

Mais à son âge ! mais quand il était aimé de Frédérique ! la mort était une redoutable et cruelle extrémité.

Et puis, jusqu'à la dernière minute, il y avait encore une chance que la lumière se fît. Ce ne pouvait être qu'un malentendu qui avait poussé le comte d'Eberbach à cet acte de fureur. Le comte pouvait revenir de son erreur funeste ; un hasard pouvait l'éclairer : il fallait espérer jusqu'au bout.

Lorsque Julius fut parti, menaçant et violent, il y eut entre Lothario et l'ambassadeur, entre l'insulté et le témoin de l'insulte, un long et douloureux silence.

Les idées et les sentiments que nous venons de dire se pressaient et tourbillonnaient dans la tête et dans le cœur de Lothario.

L'ambassadeur était tout oppressé et ne savait que dire, Enfin Lothario s'efforça de parler.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, vous êtes un gentilhomme, et vous avez vu ce qui vient de se passer. L'outrage est sanglant. Le comte d'Eberbach est comme mon père. Que faut-il que je fasse?

— Dans une pareille extrémité, répondit l'ambassadeur, nul homme ne peut ni ne doit en conseiller un autre. L'alternative est trop grave pour qu'il me soit permis de prendre une telle responsabilité. Je vous estime et je vous aime, Lothario. Mais, fussiez-vous mon fils, je ne pourrais que vous dire : Descendez dans votre conscience, et faites uniquement ce qu'elle vous conseillera.

— Ah ! s'écria Lothario, ma conscience est partagée en deux comme mon cœur. D'un côté l'honneur viril, de l'autre la reconnaissance filiale.

— Choisissez, dit l'ambassadeur.

— Le puis-je ? Y a-t-il un choix possible entre l'ingratitude et la lâcheté ?

— Cependant, voyons, reprit l'ambassadeur. Monsieur le comte d'Eberbach n'est ni un furieux ni un insensé. Qu'il vous ait toujours aimé et traité paternellement, c'est ce dont témoigne votre douleur même. Pour qu'il ait changé si brusquement de caractère et de conduite envers vous, il faut qu'il ait un bien sérieux motif.

— Vous croyez que j'ai mérité l'affront ? demanda Lothario.

— Il le croit, lui. Évidemment, il ne vous aurait pas insulté de cette manière, lui toujours si tendre pour vous, s'il n'était pas convaincu que vous lui avez fait quelque

offense irréparable. C'est une méprise, j'en suis persuadé.

— Oh ! oui, interrompit vivement le désolé Lothario.

— Eh bien ! puisque vous me demandez conseil, le conseil que je vous donne est de tout faire pour remonter à la source de cette méprise. Trouvez quelqu'un qui soit intime avec votre oncle, et tâchez de savoir ce qu'il y a au fond de sa colère. D'ailleurs, il ne va pas en rester là ; il va probablement vous envoyer un rendez-vous ; il faudra des témoins. Les témoins ne permettront pas un duel sans en connaître le motif. Vous saurez donc tout, et vous pourrez prouver à votre oncle qu'il se trompe.

— Oui, Votre Excellence a raison ! s'écria Lothario. Oh ! merci.

— Rien n'est encore perdu. La cause de l'injure, voilà ce qu'il faut savoir.

Lothario quitta l'ambassadeur, un peu plus calme, et remonta dans son appartement.

La cause de l'injure ! Peut-être seulement la lettre du comte d'Eberbach allait-elle la lui dire.

Il attendit.

Dans tous les cas, comme l'avait très-bien dit l'ambassadeur, les témoins auraient droit de demander pourquoi le duel, et il serait encore temps de tout arranger.

— Voici une lettre très-pressée, dit tout à coup un domestique.

Lothario se jeta dessus.

— Allez, dit-il.

Le domestique sortit. Lothario ouvrit la lettre avec anxiété.

Il lut :

« Je vous ai insulté. Vous ne pouvez pas ne pas me demander une réparation. Je vous l'offre.

» A six heures, aujourd'hui même, soyez au pont qui précède Saint-Denis. Traversez-le, tournez à gauche et longez le fleuve pendant dix minutes environ. Quand vous serez arrivé à une épaisse rangée de peupliers, si vous ne me voyez pas, attendez-moi.

» Venez seul. Je viendrai seul aussi. J'apporterai une paire de pistolets. Un seul sera chargé.

» Vous en choisirez-un vous-même.

» Si vous me tuez, cette lettre même vous servira de justification. Je reconnais que je vous ai provoqué et souffleté, que je vous ai mis dans la nécessité absolue de vous battre, sous peine d'être déshonoré publiquement, et que c'est moi qui ai réglé et exigé les conditions du combat.

» Si je vous tue, ne vous inquiétez pas de moi. Je suis dans une situation à n'avoir aucune crainte.

» Mais il faut que l'un de nous deux meure. Au moins un, peut-être tous deux. Je suis trop malheureux, et vous êtes trop misérable.

» JULIUS D'EBERBACH. »

Cette lettre éteignit la dernière lueur d'espérance qui restait au cœur de Lothario.

Elle ne disait pas un mot du grief que le comte d'Eberbach croyait avoir contre son neveu, et elle ôtait à Lothario toute chance d'en rien apprendre, en exigeant un duel sans témoins.

Pourtant, il sentait de plus en plus, au fond de cette af-

freuse situation, une affreuse méprise qu'il fallait éclaircir à tout prix. Il avait beau fouiller ses souvenirs, il n'avait rien fait qui autorisât ni même qui expliquât la violence du comte.

Il avait des torts peut-être envers son oncle. Fiancé et marié par lui à Frédérique, il n'avait peut-être pas assez ménagé la susceptibilité d'une position délicate et exceptionnelle entre toutes.

Il n'avait pas assez respecté la jalousie du comte d'Eberbach, il n'avait pas assez eu soin de ne pas donner même de prétexte à ses soupçons, il avait méconnu ses ordres en revoyant deux ou trois fois Frédérique sur la route d'Enghien.

Mais de ces obéissances, excusables par son âge, par son amour et par les termes où le comte lui-même l'avait placé vis-à-vis de Frédérique, de ces écoles buissonnières de l'amour, à des torts réels, à une offense sérieuse, à une injure qui justifiât les représailles du comte d'Eberbach, il y avait un abîme. Ce n'était pas assurément pour des fautes de cette nature que son oncle pouvait le flétrir du mot qui terminait sa lettre, et l'appeler : un misérable.

Oh ! il y avait là-dessous quelque chose, quelque machination, quelque trahison ! Mais qui lui révélerait le mot de cette sombre énigme ?

Aller droit à son oncle, lui demander une explication et le forcer à tout dire, Lothario n'y pouvait plus penser. Ce serait d'ailleurs s'exposer à de nouvelles violences devant ceux qui pourraient être là, devant les domestiques, devant tout le monde. Et il y avait déjà assez de publicité sur cette triste et sombre aventure.

Puis, si filial que fût Lothario, et si désespéré de se trouver en lutte avec celui qui avait toujours été si bon pour lui, il était homme, et tout son sang se révoltait à l'idée d'aller demander des explications à un homme qui l'avait souffleté deux fois dans la même journée, de ce gant et de cette lettre.

A qui donc s'adresser ? à monsieur Samuel Gelb peut-être !

Oui, monsieur Samuel Gelb lui avait donné des preuves d'une amitié sincère, à lui et à Frédérique.

Lui, amoureux de Frédérique, maître de son avenir, la tenant par le passé et par son serment, il avait eu la magnanimité de renoncer à elle et de la donner à Lothario. Et depuis, sa générosité ne s'était pas démentie un seul instant.

Il avait sans cesse pris le parti de Frédérique et de Lothario contre les maussaderies du comte d'Eberbach. C'était là un ami solide, qui ne ferait pas défaut dans une circonstance aussi décisive.

Monsieur Samuel Gelb, d'un autre côté, était le seul ami du comte d'Eberbach ; il savait peut-être quelque chose ; il pourrait intervenir au besoin.

Lui seul était capable de tout éclaircir et de tout préserver.

C'est alors qu'il alla à Ménilmontant. C'est alors que Samuel, caché et enfermé dans sa mansarde, fit dire qu'il était absent, et que Lothario lui laissa un mot dans lequel il lui disait le malheur qui venait de lui arriver, le conjurant, s'il rentrait, de courir chez son oncle ou de vouloir

bien passer à l'ambassade, de voir enfin ce qu'il y avait à faire dans cette déplorable circonstance.

Remonté dans sa voiture, Lothario eut un accès de découragement profond. Si monsieur Samuel Gelb ne rentrait pas? Et il ne rentrerait pas.

S'il rentrait, ce serait pour dîner. Il serait trop tard.

Qui aller trouver? Frédérique? Mais c'eût été s'exposer à rencontrer le comte d'Eberbach, à paraître le braver encore. Sans qu'il en eût la moindre preuve, son instinct avertissait clairement Lothario que c'était à cause d'elle que ce duel avait lieu. C'était elle qui le faisait, ce n'était pas elle qui pouvait l'empêcher.

Alors Lothario n'avait plus personne... Si, il avait encore quelqu'un...

Olympia!

Oui, en effet, comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Olympia ne lui avait-elle pas fait promettre que, s'il courait jamais quelque danger que ce fût, il l'en préviendrait immédiatement!

Ne lui avait-elle pas dit qu'elle pouvait tout sur le comte d'Eberbach, et que, pourvu qu'elle fût avertie à temps, elle le sauverait de toute catastrophe qui pouvait lui venir de la volonté de son oncle!

Elle s'abusait peut-être, elle s'exagérait peut-être l'influence qu'elle avait sur le cœur du comte d'Eberbach. Mais Lothario n'en était pas à faire le difficile avec ses chances et à en dédaigner aucune.

Olympia lui avait, d'ailleurs, parlé d'un ton si pénétré et si sûr de ce qu'elle disait, qu'il l'avait crue sur le mo-

ment; à plus forte raison la croyait-il maintenant, qu'il n'avait plus d'espoir qu'en elle.

Il arrêta donc son cocher, et lui dit d'aller au quai Saint-Paul.

Il était un peu plus d'une heure quand il se fit annoncer chez la cantatrice.

Olympia, en le voyant entrer, fut frappée de l'expression accablée de sa physionomie.

— Qu'avez-vous donc? dit-elle en accourant à lui.

— Vous m'avez demandé d'avoir toute confiance en vous.....

— Eh bien? interrompit-elle.

— Eh bien! il m'arrive un grand malheur.

— Vite! qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle pâlissante.

— Voici, dit Lothario.

Et, balbutiant de douleur et de honte, il raconta l'insulte publique que son oncle lui avait faite.

Olympia l'avait écouté, consternée, sans dire une parole.

Quand il eut fini :

— Et vous ne devinez pas la cause de la colère de votre oncle? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas le moindre soupçon, dit Lothario. Tout ce que j'ai à me reprocher à son égard, c'est, vous le savez, d'avoir rencontré deux ou trois fois Frédérique sur la route d'Enghien, depuis qu'il nous a défendu de nous voir seuls. J'étais à cheval, elle en voiture. Nous avons causé chaque fois cinq minutes. Sur mon âme, je n'ai pas d'autre tort que celui-là. Il n'est pas possible que ce soit pour

un motif aussi léger que mon oncle se soit porté à un excès de cette nature.

— Oh ! murmura Olympia, il y a du Samuel Gelb là-dessous.

— Monsieur Samuel Gelb n'a eu rien à dire contre nous.

— Desdemona et Cassio sont innocents, répondit la chanteuse, et cependant Yago, avec une parole, les fait tuer par Othello. Je vous avais dit de vous défier de cet homme.

— Pourquoi m'en voudrait-il? demanda Lothario.

— Les méchants n'ont pas besoin de raison pour haïr. Leur méchanceté suffit. Et puis, vous lui avez pris une femme qu'il aimait.

— Je ne la lui ai pas prise, c'est lui qui me l'a donnée. S'il est furieux que l'avenir de Frédérique m'appartienne, il avait un moyen bien simple de faire qu'elle ne fût pas à moi, c'était de la garder.

— Quelquefois on donne, et ensuite on regrette ce qu'on a donné. D'ailleurs, il avait peut-être des raisons que nous ne savons pas. Je ne me charge pas de vous éclairer ses trames ténébreuses. Mais, allez ! je le connais, et je connais le comte d'Eberbach, et je vous réponds que dans le gant qui vous a frappé au visage, il y avait la main de Samuel Gelb!

Lothario hésitait devant une conviction si résolue.

— Croyez-moi, insista-t-elle. Il y a des choses qu'il est inutile que je vous dise, et qui vous convaincraient. Mais, dans ce moment, l'essentiel n'est pas de savoir de qui vient le coup, c'est de le parer. Depuis que vous avez reçu la lettre de votre oncle, avez-vous fait quelque chose?

Lothario raconta sa visite à Ménilmontant, et le billet qu'il y avait laissé.

— Ainsi, c'est à lui que vous avez pensé d'abord! s'écria-t-elle. Mais, n'importe! Ce n'est pas l'heure des récriminations et des reproches. Il est encore temps. Soyez tranquille. Je vous remercie d'être venu. Je vous sauverai, et je sauverai le comte d'Eberbach. Je vous aime comme mon fils, et lui... il saura bientôt peut-être comment je l'aime.

— Merci, merci, madame.

— Ah! reprit-elle, votre salut à tous deux me coûtera cher, mais le sacrifice que j'ai toujours reculé et que je ne voulais faire qu'à la dernière extrémité, je l'accomplirai, quand je devrais en mourir.

— Oh! madame, dit Lothario, je ne veux pourtant pas que mon salut soit acheté d'un tel prix.

— Laissez-moi faire, enfant. Laissez faire Dieu, qui est dans tout ceci. Voyons, arrangeons tout. A quelle heure, dites-vous, que le comte d'Eberbach vous a donné rendez-vous au pont de Saint-Denis?

— A six heures.

— Bon! pourvu que vous partiez à cinq heures, ce sera assez tôt. Cela nous donne trois heures de répit et de réflexion. Ces trois heures, faites-en ce que vous voudrez. Vous allez me quitter, sortir, vous promener, voir vos amis, faire vos affaires, sans trouble, sans inquiétude, exactement comme si rien n'était arrivé. Ah! soyez certain que, de nous deux, ce n'est pas vous qui avez le plus à trembler, à douter, à souffrir. Mais n'importe! l'heure devait venir; elle est venue.

— L'heure de quoi? demanda Lothario tout étonné.

— Vous le saurez. Ainsi, allez vous promener au soleil. Moi, pendant ce temps-là, je penserai, je réfléchirai, je prierai surtout. A cinq heures, vous viendrez ici, et je vous dirai ce que j'aurai résolu. Mais soyez pleinement tranquille, dès ce moment il n'y a plus de péril pour vous.

— Oh! madame! dit Lothario, ne sachant s'il devait croire.

— Ah! reprit-elle, je n'ai pas besoin de vous prévenir que, parmi les amis que vous pouvez aller voir, j'excepte monsieur Samuel Gelb. Vous avez déjà fait une bien grande imprudence en allant à Ménilmontant. Par bonheur, vous ne l'avez pas trouvé. Ne retournez pas à l'ambassade, votre billet l'y amènerait peut-être, et il vous donnerait quelque conseil perfide qui compromettrait tout. Vous me jurez, n'est-ce pas, de ne pas l'aller voir et de faire tout pour l'éviter?

— Je vous le jure.

— Bien. Allez maintenant. A cinq heures. Soyez exact.

— A cinq heures.

Lothario sortit, rassuré malgré lui. Cette certitude d'Olympia avait fini par passer en lui.

Cinq heures sonnaient lorsqu'il remonta l'escalier d'Olympia.

Il la trouva grave et triste.

Il allait recommencer à s'inquiéter; elle remarqua son impression et se mit à lui sourire.

— N'ayez pas peur, dit-elle. Vous êtes sauvé. Ce n'est pas votre avenir, à vous, qui m'attriste, allez.

— Est-ce donc le vôtre? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Vous avez une voiture en bas, dit-elle en se levant.

— Oui.

— C'est bien. Partons.

— Vous venez avec moi? demanda-t-il avec surprise.

— Oui, nous partons ensemble. Quel inconvénient y voyez-vous?

— Mais je vais au rendez-vous du comte, répondit-il.

— Eh bien! ce n'est pas vous que le comte y trouvera, c'est moi.

— C'est impossible! s'écria Lothario.

— Pourquoi impossible?

— Parce que j'aurais l'air de fuir, d'avoir peur, d'envoyer une femme à ma place pour attendrir un adversaire; parce que le comte me mépriserait; parce que je serais déshonoré! C'est impossible!

— Votre honneur? dit Olympia. J'y tiens plus que vous. Ecoutez, Lothario. Je vous parle sérieusement. J'ai connu votre mère, entendez-vous. Eh bien! c'est au nom de votre mère que je vous parle. Sur la mémoire de votre mère, je vous donne ma parole que votre honneur ne court aucun risque dans ce que je vous propose. Me croyez-vous, maintenant?

— Madame, dit Lothario avec hésitation et trouble.

— D'ailleurs, continua-t-elle, vous serez là. Vous vous tiendrez dans la voiture, à quelques pas de l'endroit où je parlerai au comte d'Eberbach. Si le comte, après que je lui aurai parlé, ne court pas à vous et ne vous embrasse pas, et ne vous remercie pas, vous serez libre de paraître

et de terminer l'affaire comme votre honneur le commandera. De cette façon, vous n'avez plus d'objection à ce que j'aille avec vous, je suppose?

— Madame, madame, il ne s'agit pas ici de compromis ou de biais de femme. Vous ne m'abusez pas pour me sauver? Madame, sur tout ce qui vous est cher au monde, vous me jurez que, si vous n'apaisez pas le comte, je pourrai toujours offrir ma vie à sa colère!

— Oui, précisément; sur tout ce que j'ai de plus cher au monde, je vous le jure, Lothario.

Lothario hésitait encore.

— Allons, partons toujours, dit-il comme avec regret. Les doutes veulent des heures, et nous n'avons que des minutes.

Ils montèrent en voiture et roulèrent rapidement vers Saint-Denis.

Mais, en route, les scrupules assaillirent de nouveau le fier jeune homme. Envoyer une femme à sa place dans une affaire qui ne pouvait se passer qu'entre hommes, il y avait là quelque chose qui répugnait insurmontablement à son caractère.

— Mon cher enfant, lui dit Olympia, vous ne faites pas attention que nous ne sommes pas dans des circonstances de tous les jours. Hélas! notre situation à tous est encore bien plus exceptionnelle que vous ne vous le figurez. Ce n'est pas le moment de nous arrêter aux susceptibilités vulgaires. Il s'agit ici de choses et de misères uniques, entendez-vous bien? Songez combien de fois déjà le défaut de confiance vous a fait manquer votre bonheur. Si vous nous aviez parlé, au comte d'Eberbach ou à moi, de votre

amour pour Frédérique, vous seriez son mari à l'heure qu'il est, et aucun de ces sinistres événements ne serait arrivé. Ne retombez donc pas toujours dans la même faute. Au nom de notre bonheur à tous, fiez-vous à moi.

— Oui, dit Lothario, mais il y a quelque chose de plus fort que tous les raisonnements : le comte d'Eberbach m'a donné un rendez-vous, et il croira que je n'y suis pas venu.

— Il ne le croira pas, répliqua la cantatrice. Je lui dirai tout d'abord que vous êtes là, tout près, à ses ordres.

— Vous commencerez par lui dire cela, n'est-ce pas ? Vous me le répétez, vous me le jurez encore?

— Je vous le jure. O mon fils, sachez donc bien que votre honneur et votre bonheur sont, en ce moment, l'unique intérêt de ma vie.

Ils arrivaient au pont.

— Nous voici arrivés, dit Olympia. Où est le lieu du rendez-vous ?

— A gauche, dit Lothario anéanti. Il faut marcher dix minutes. Jusqu'à une rangée de peupliers.

— Bien.

Elle frappa à la vitre de devant pour faire arrêter.

— Vous allez rester dans la voiture, dit-elle à Lothario. Moi, j'irai à pied.

Et, sans laisser à Lothario le temps de réfléchir et de répéter ses objections, Olympia descendit et dit elle-même au cocher d'aller à droite, à cent pas du pont, et d'attendre.

— Bon espoir ! cria-t-elle à Lothario, et aussi sans doute à elle-même.

Lothario retomba accablé, éperdu, la tête entre ses mains, dans un coin de la voiture.

Pour Olympia, elle se mit à marcher le long de la Seine.

Le jour déclinait. Le couchant moirait l'eau de ces lueurs éclatantes et sombres à la fois qui mêlent dans une dernière lutte le jour et la nuit.

L'air tiède se tempérait de la fraîcheur du soir. Des bergeronnettes, que l'approche d'Olympia dérangeait sans les effrayer, s'envolaient devant elle et allaient se poser à quelques pas plus loin.

Des nids, qui commençaient à s'endormir, jasaient encore doucement dans les arbres de la rive.

Olympia marcha vite, et comme sans réfléchir, jusqu'à la rangée de peupliers.

Elle regarda autour d'elle. Le comte d'Eberbach n'était pas arrivé.

Elle aperçut une petite anse ombragée de quelques saules. Elle s'y assit dans l'herbe. Là, elle attendit, voyant sans être vue.

Une ardente émotion faisait sauter son cœur dans sa poitrine.

— L'heure est venue! murmurait-elle.

Tout à coup elle tressaillit.

Un homme enveloppé d'un grand manteau s'avançait lentement de son côté, cherchant des yeux autour de lui.

Lorsque cet homme ne fut plus qu'à deux pas d'elle, elle se leva brusquement.

## XVI

### OU OLYMPIA DIT A JULIUS QUI ELLE EST.

— Olympia ! s'écria le comte d'Eberbach, stupéfait.

— C'est moi-même, dit Olympia en s'avançant. Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici.

— Je ne vous savais pas même en France, répondit Julius. Mais, reprit-il en se remettant, comment êtes-vous à cette place ? Saviez-vous donc que vous m'y trouveriez ?

— Je le savais.

— Je comprends alors, dit le comte, dont le front s'obscurcit.

— Qu'est-ce que vous comprenez? demanda Olympia.

— Je comprends que celui que je m'attendais à trouver ici a essayé de vous envoyer au rendez-vous, pour tenter un accommodement impossible, ou pour demander une grâce qu'il n'obtiendra pas. J'en suis fâché, je le croyais au moins brave.

— Ce n'est pas une grâce qu'il lui faut, répondit gravement Olympia, ce sont des excuses.

— Des excuses, à lui ! au misérable ! s'écria Julius. Ah ! il a bien fait de ne pas venir me dire cela lui-même, je n'aurais pas eu la patience de le laisser achever. Mais qu'il n'espère pas m'échapper, le lâche ! je saurai bien le retrouver.

— Vous n'aurez pas à le chercher bien loin. Il est ici.

— Où cela?

— A cinq minutes du chemin. Il voulait venir, c'est moi qui l'ai forcé d'attendre. Quand je vous aurai parlé, il sera à vos ordres, si vous persistez dans votre dessein.

— Si j'y persiste !

— Mais vous n'y persisterez pas quand vous m'aurez entendue.

— Après comme avant. Ecoutez, madame, toute parole est inutile. Ce n'est pas là une affaire qui regarde les femmes. Je vous remercie de la peine que vous avez prise, mais vous-même ne pouvez rien ici, rien absolument. Tout est décidé. Si celui que j'attends est là en effet, le plus court est qu'il vienne tout de suite, et le seul service que vous puissiez nous rendre à tous deux, c'est de nous épargner l'attente et l'ennui d'un retard sans but.

— Vous voulez vous battre avec votre neveu, dit Olympia, parce que vous lui croyez des torts vis-à-vis de vous. Et si ce n'était pas lui le coupable?

Le comte d'Eberbach haussa les épaules.

— Si je vous en donnais la preuve? insista la cantatrice.

— Si ce n'était pas lui le coupable, qui donc le serait?

— Qui? Samuel Gelb.

Si peu préparé qu'il fût à cette réponse, Julius fut frappé de la netteté et de la certitude de l'accusation.

Mais réfléchissant :

— Samuel? dit-il. Allons donc! C'est facile, quand on est soupçonné, de rejeter les soupçons sur un autre.

— Ce n'est pas Lothario qui accuse Samuel Gelb, c'est moi.

— Pardon, mais je ne vous crois pas, madame, répondit-il.

— Je vous répète que j'ai des preuves, dit Olympia.

— Je ne vous crois pas. Samuel, depuis quinze mois, ne m'a pas quitté; il m'a prodigué les marques d'effusion, d'abnégation et de dévouement. Avant de douter de lui, je douterais de moi.

— Écoutez, Julius, dit Olympia d'une voix profonde et presque triste, la nuit ne sera tout à fait tombée que dans une heure. Dans une heure, vous pourrez aussi bien vous battre avec Lothario. Il fera encore assez jour, et d'ailleurs, pour un combat à bout portant, il suffit de la lueur des étoiles. Donnez-moi cette heure. Nous avons été longtemps séparés, plus longtemps que vous ne pouvez croire.

C'est Dieu, je vous le jure, qui a lui-même amené cette rencontre, à cette place et à ce moment, dans cette solitude silencieuse, devant la nature, avec les arbres et le fleuve pour seuls témoins. Oui, c'est dans un lieu comme celui-là que je devais vous dire les choses qui m'oppressent le cœur depuis tant d'années.

Julius, donnez-moi cette heure. Entre nous aussi il s'agit d'un duel, d'un duel suprême et terrible, doù tous deux nous pouvons sortir avec des cœurs plus morts que si des balles de pistolet les avaient traversés. L'instant est solennel pour tous deux, je vous le jure. Julius! Julius! il le faut, donnez-moi cette heure.

Elle était tombée assise, comme prosternée, sur une sorte de banc naturel formé par un tertre d'herbe. Elle avait jeté son chapeau loin d'elle. Ses cheveux flottaient sur son pâle visage.

Elle avait saisi les mains de Julius et les serrait convulsivement.

Et elle parlait avec une émotion si vibrante, et elle était si belle ainsi, et, dans la vague clarté du crépuscule, elle ressemblait tant à Christiane, que Julius se sentit subjugé et comme charmé.

Cette heure seulement, répéta-t-elle, et, ensuite, Julius, vous ferez ce que vous voudrez.

— Une heure, soit, dit-il; j'y consens; madame.

— Merci! ô mon ami!

Pas un être vivant autour d'eux. Les oiseaux même ne jetaient plus que des cris rares et qui sentaient déjà le sommeil. Le silence et la mélancolie du soir enveloppaient Julius et Olympia.

A leurs pieds, le flot touchant la rive d'une étreinte mourante, et, sur leurs têtes, la brise dans les peupliers tressaillant faiblement.

Olympia parla.

— Oui, dit-elle avec une mélancolique amertume, Samuel Gelb est votre ami; il ne vous a pas quitté depuis quinze mois; il vous a soigné, guéri, marié, entouré. Et moi, je vous ai abandonné brusquement, sans vous dire adieu; je vous ai sacrifié à la musique, à un opéra, à un rôle, que sais-je? Eh bien! Samuel Gelb vous trahit, entendez-vous, et moi, je vous aime!

— Vous m'aimez! dit Julius étonné et incrédule.

— Oui, et comme jamais femme ne vous a aimé.

— Voilà qui est pour moi bien nouveau, reprit-il.

— Ou bien ancien. Mais on oublie tant au monde! Je

ne vous en veux pas. Il y a tant d'années que je vous ai aimé!

— Tant d'années! dit-il. Nous ne nous étions jamais rencontrés il y a dix-huit mois.

— Vous croyez? reprit Olympia. Pauvre destinée humaine! On a toujours dans son passé des choses qu'on n'a pas sues et des choses qu'on a oubliées. Laissez-moi vous rappeler ce que vous avez oublié, et vous apprendre ce que vous n'avez pas su.

Où, quand, et dans quelles circonstances je vous avais vu, connu, aimé, vous le saurez tout à l'heure. Mais sans remonter si haut encore, vous souvenez-vous seulement de la première année où vous êtes venu à la cour de Vienne?

Vous jetiez votre vie aux amusements, aux dissipations, aux prodigalités, aux folies de toute nature.

Vous aviez une soif inextinguible d'émotion, de passion, de bruit. Il semblait que vous aviez en vous tous les instincts du plaisir qui, comprimés quelque temps par je ne sais quelle jeunesse sérieuse et chaste, faisaient brusquement explosion et envoyaient jaillir aux quatre coins de la ville des éclats de votre cœur.

Dans le tourbillon orageux qui vous emportait violemment d'un excès à un autre, vous n'avez pas pu remarquer dans l'ombre, à côté de votre existence pleine d'éblouissements, une pauvre âme humble et triste, qui vous regardait et vous épiait, jour et nuit, avec douleur.

Ce morne témoin de vos joies mauvaises, c'était moi.

— Vous? interrompit Julius. Mais il y a seize ou dix-sept ans de cela.

Olympia poursuivit, sans répondre directement à l'exclamation :

— Vous aimiez, dans ce temps-là, une danseuse italienne du Théâtre-Impérial, appelée Rosmonda. Je vous dis les noms pour que vous voyiez à quel point je sais et me souviens.

Elle refusait de vous écouter; mais vous n'étiez pas de caractère à céder ni à reculer devant aucun scrupule, ni le scrupule d'autrui, ni le vôtre.

Un soir, au théâtre, la Rosmonda dansait. Vous étiez dans votre loge d'avant-scène. Au moment où le ballet était près de finir, vous vous levâtes debout, et là, à haute voix, devant toute la salle, vous défendiez à qui que ce fût de jeter des fleurs ou des couronnes à la Rosmonda.

Le jeune comte de Heimburg, qui était dans la loge en face de la vôtre, ne jugea pas devoir tenir compte de l'injonction, et lança un gros bouquet à la danseuse.

Le lendemain vous le blessiez gravement en duel.

A la représentation qui suivit, on ne jeta pas de bouquet à Rosmonda ; mais le public, comprenant que sous cette persécution il y avait de l'amour, et qu'on pouvait vous être désagréable en vous obéissant trop, siffla la danseuse à outrance.

Rosmonda rentra dans sa loge, et vous fit dire qu'elle vous attendait.

Le lendemain, au théâtre, vous donnâtes le signal de jeter des bouquets, il y eut pluie de fleurs.

J'avais assisté à toute cette aventure. Mais cet amour pouvait n'être qu'un caprice. Je ne désespérai pas.

Vous n'en faisiez pas moins, à travers ce scandale, à la duchesse de Rosenthal, une cour assidue.

La duchesse passait pour une vertu impérieuse et fière. Attendre que sa résistance pliât, cela n'était pas dans vos mœurs. D'ailleurs, après votre esclandre du théâtre, elle avait au moins un prétexte irréfutable. Une nuit, vous escaladiez son balcon, vous brisiez sa fenêtre, et vous pénétriez de vive force chez la duchesse comme un voleur, pour n'en sortir qu'au matin comme un conquérant.

Mais cet amour pouvait n'être que de la vanité. J'attendis encore.

Il y avait alors, à la porte de Carinthie, une boutique où l'on vendait, à la mode allemande, des gâteaux et du café. Cette boutique était tenue par une toute jeune femme de vingt ans à peine, restée veuve avec une petite fille blonde de quinze ou seize mois. La marchande était ravissante. Elle s'appelait Berthe, et on l'avait surnommée, contrairement à la reine de la légende, *Berthe aux petits pieds*.

Tout le monde parlait de sa beauté, personne ne parlait de sa coquetterie. Elle était à la fois très-avenante et très-digne : rieuse et sérieuse.

Dès le premier jour où vous l'aviez vue, vous vous étiez dit qu'elle vous appartiendrait.

Mais ce n'était pas une actrice ni une duchesse ; elle vous montra sa petite fille, et vous dit : voilà mon amour ! Jeune, noble, puissant et riche, vous ne pouviez rien sur elle.

Votre désir, irrité par l'obstacle, prit bientôt le caractère d'une passion véritable. Vous ne quittiez plus la porte de Carinthie. On a beau être du peuple et avoir le ferme

dessein de se conduire honnêtement, la plus chaste femme est touchée d'un amour qui persiste. A la longue, Berthe commençait à vous regarder avec des yeux moins indifférents.

Vous n'étiez pas seulement noble et riche, vous étiez beau, et elle oubliait le seigneur pour voir le jeune homme.

Mais sa fierté la sauvait. Le bruit de vos amours était venu jusqu'à elle, et elle ne voulait pas être la troisième dans votre cœur. Quand vous lui disiez que vous l'aimiez, elle vous demandait avec un sourire mélancolique si vous la preniez pour la duchesse Rosenthal ou pour la danseuse Rosmonda.

Alors vous fîtes une chose : vous donnâtes rendez-vous, un jour de fête publique, à la duchesse et à la danseuse, dans la boutique de la porte de Carinthie. Elles en étaient l'une et l'autre à céder à vos fantaisies, et elles vinrent.

Et là, devant la foule des oisifs et des curieux, vous présentâtes Berthe à madame de Rosenthal et à Rosmonda, en leur déclarant que c'était la seule femme que vous aimiez et que vous n'en vouliez pas aimer d'autres.

De ce jour, Berthe vous appartint.

Pour que vous, gentilhomme, tête fantasque, mais noble cœur au fond, vous en fussiez venu à faire publiquement affront à deux femmes qui n'avaient d'autre tort envers vous que d'être vos maîtresses, il fallait que Berthe vous occupât bien sérieusement et bien entièrement.

J'essayai encore un moment de me faire illusion. Mais, à partir de ce jour, on n'entendit plus parler de vous; les théâtres et les salons ne vous virent plus; votre nom ne

retentit plus dans aucun scandale. Il n'y avait plus à en douter, vous aimiez Berthe.

Après un mois d'attente, je désespérai, et je quittai Vienne.

Eh bien! suis-je au courant de votre passé? Convenez-vous que je vous connais depuis longtemps?

— Je vous crois, madame, dit le comte d'Eberbach confondu. Mais ce que vous me dites n'est pas une preuve. Vous me rappelez des extravagances auxquelles toute la ville de Vienne a assisté et que vous avez pu, à la rigueur, recueillir dans les propos des oisifs ou dans les pamphlets des gazetiers.

— Oui, mais voici, reprit Olympia, une chose que je n'ai pu lire dans aucun journal et que personne à Vienne n'a pu savoir. Vous aviez à votre service, à cette époque, un domestique de confiance qui s'appelait Fritz. Eh bien! chacun des trois soirs où vous vous rendîtes pour la première fois chez Rosmonda, chez madame de Rosenthal et chez Berthe, Fritz vous remit un billet cacheté qui, les trois fois, contenait la même phrase.

— C'est vrai, dit Julius renversé.

— Voulez-vous que je vous dise quelle était cette phrase?

— Dites.

— Chacun des billets ne contenait que ceci : *Julius, vous oubliez Christiane.*

— C'était donc vous qui m'écriviez? demanda Julius.

— C'était moi. J'avais gagné votre domestique.

— Mais si c'était vous, et si vous m'aimiez comme vous me le dites, madame, s'écria le comte d'Eberbach, pourquoi essayiez-vous de ressusciter en moi ce souvenir,

moins mort que vous ne le pensiez peut-être? Madame, madame, quel intérêt aviez-vous, pour vous défaire de rivales d'une heure, à en réveiller une, la plus dangereuse et la plus durable de toutes?

Olympia ne répondit pas.

— Je quittai Vienne, reprit-elle, et je retournai à Venise. J'aimais mieux vous perdre tout à fait que de vous partager avec d'autres. Je vous aimais, non par caprice ou par vanité; je vous aimais d'un amour saint et profond, d'un amour jaloux et pur, qui vous voulait tout entier, comme je me serais donnée tout entière.

Mais vous étiez à tant de femmes que vous n'étiez plus à personne, et si vous étiez à quelqu'un c'était à Berthe. Je partis donc, et je tâchai de vous oublier. Il n'y avait entre nous que l'espace, ce n'était pas assez. Je tâchai de mettre entre nous l'infini : l'art.

Jusque là, je n'avais cherché dans la musique qu'une existence honorable et indépendante.

Je chantais pour avoir du pain et des robes, sans les acheter au prix qu'on fait payer aux filles pauvres. Le pain et, tout au plus, les applaudissements, voilà ce qu'était pour moi le théâtre. A partir de ce moment, j'y cherchai autre chose..

J'y mis ma vie, mon cœur et mon âme. Cette passion dont vous ne vouliez pas, je la donnai à la musique, aux grands maîtres et aux grandes œuvres.

Dans les premiers mois, cela ne me fut pas une compensation suffisante. Mais peu à peu l'idéal me saisit et me fit un monde à côté et au-dessus du monde réel. Je n'ou-

bliais pas, mais j'eus pour vous le sentiment doux et mélancolique qu'on a pour la mémoire d'un être cher.

Il me semblait que vous étiez mort ; oui, par un singulier effet de l'immortalité de l'art, il me semblait que vous qui viviez au milieu du monde, des fêtes et des plaisirs, vous étiez mort, et, moi qui n'existais plus que dans l'art, qui étais à l'écart de tous et de tout, qui n'avais plus d'émotion ni d'intérêt que pour des personnages chimériques et pour des souffrances imaginaires, il me semblait que c'était moi qui étais vivante.

Je ne retournai plus à Vienne ; seulement, tous les ans, j'y envoyais, bien à son corps défendant, mon pauvre Gamba, pour savoir ce que vous deveniez. La première fois, il m'apprit que votre amour pour Berthe avait fini et que vos esclandres avaient recommencé.

Puis, chaque année, il revint avec des récits scandaleux et des aventures bruyantes. Et moi, de plus en plus, je me réfugiai dans l'amour de Cimarosa et de Païsiello.

Cependant les années passaient. Cette vie toujours ardente et enflammée vous avait peu à peu usé.

Enfin, quand on vous envoya l'an dernier à Paris, je pus espérer que vous alliez rompre avec toutes ces passions et tous ces plaisirs.

J'étais à Paris avant vous, résolue cette fois à vous voir, à vous approcher et à éprouver sur vous l'effet de cette ressemblance que je savais exister entre moi et la femme que vous aviez perdue.

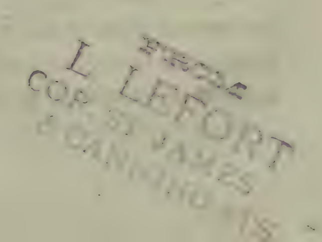
— Ah ! vous saviez aussi cela, madame, dit le comte.

— Je crus d'abord avoir réussi, continua Olympia. Au moins, vous m'avez fait croire que j'avais ranimé en vous

le souvenir de la pauvre morte. Je vous ramenais à votre premier amour pour rajeunir votre cœur, pour l'épurer et pour en faire sortir, avant d'y entrer, toutes ces frivoles et misérables galanteries qui avaient si longtemps usurpé la place des sentiments sincères et profonds. Vous redeveniez peu à peu celui que j'avais souhaité, celui que vous aviez été peut-être avant cette vie brûlante et corruptrice de Vienne.

Mais, au moment où je touchais à mon rêve, la vie de Vienne est venue brusquement vous ressaisir dans la personne de cette princesse dont vous aviez été l'amant. Oh ! le soir de la *Muette*, à l'Opéra, lorsque je vous ai vu entrer dans votre loge avec cette femme hautaine, dépravée, insolente, j'ai senti que la frivolité et le plaisir ne lâchent plus jamais l'homme qu'ils ont pris une fois. Ma dernière illusion s'est brisée, et j'ai fait à Paris ce que j'avais fait à Vienne dans les mêmes circonstances : j'ai fui encore, monsieur, et, tout éperdue de douleur, je suis repartie le jour même pour Venise.

Eh bien ! maintenant, je vous le demande à vous-même, croyez-vous que je vous aime, et que vous pouvez avoir confiance en moi ?



## XVII

### LA RÉPARATION.

Le comte d'Eberbach prit les mains d'Olympia.

— Merci! s'écria-t-il. Oui, je vous crois. J'ai besoin de vous croire. Tant d'affections et de sympathies m'ont menti, que je suis bien touché, je vous jure, d'en rencontrer une sincère et durable.

Olympia, je vous remercie cordialement de ce sentiment dont vous me donnez seulement aujourd'hui des preuves si anciennes déjà.

Ainsi, un cœur dévoué a passé auprès de moi sans que je m'en sois aperçu. Je ne vous ai pas connue, et je vous aurais méconnue sans doute.

Ne vous repentez pas de ne pas être venue à moi il y a dix-huit ans. Je ne vous aurais pas aimée, pas plus que je n'ai aimé aucune de ces femmes qui vous ont rendue si gratuitement jalouse.

C'était le tour d'Olympia de le regarder avec étonnement.

— Ah! reprit-il, si vous aviez vu ce qui se passait en moi lorsque je me livrais à ces scandales qui amusaient ou indignaient Vienne, vous n'auriez pas envié, soyez-en sûre, madame de Rosenthal, ni Rosmonda, ni même Berthe aux

petits pieds. Je faisais du bruit autour de moi pour étourdir une voix qui sanglotait en moi.

J'étais incapable d'une émotion qui fût digne de vous. Mon cœur était mort avec la seule femme que j'aie jamais aimée, Christiane.

Olympia ne put retenir un mouvement de joie.

— Est-ce bien vrai? demanda-t-elle.

— Jamais, continua-t-il, Christiane n'est morte pour moi. Pauvre chère ange! Vous savez, sans doute, de quelle horrible mort elle a péri.

Ce sont là des impressions qui ne s'effacent pas d'une mémoire humaine, voyez-vous!

On vit, parce que l'instinct de la bête vous retient et vous mène; on tâche d'oublier, on ferme les yeux et les oreilles, mais on voit toujours le gouffre béant, et l'on entend toujours le cri sinistre qui remonte seul. Et à cette pauvre femme qui n'a pas eu de sépulture, on en fait une dans son cœur. On la porte partout avec soi. On fait semblant de rire et de chanter, et de boire et d'aimer. Et c'est justement quand on souffre le plus qu'on se jette plus profondément dans les distractions folles et dans les extravagances désordonnées.

Lorsque vous m'écriviez, madame, les billets qui me recommandaient de ne pas oublier Christiane, vous croyiez m'écarter des débauches et des orgies; vous m'y plongiez plus avant.

Madame, c'est précisément parce que je me souvenais trop de Christiane, que j'usais par tous les bouts ma vie désormais insupportable.

Elle s'était jetée dans l'abîme, je me jetais à corps perdu dans le vice ; chacun notre abîme. J'allais la retrouver.

— Etait-ce donc ainsi ? s'écria Olympia tout émue. Ah ! si je l'avais cru !

— Qu'auriez-vous pu faire? répliqua le comte d'Eberbach.

— J'aurais fait une chose, Julius, qui aurait probablement modifié notre existence à tous deux.

— Quelle chose? demanda Julius incrédule.

— Le passé est passé, dit-elle. Mais je croyais n'avoir à vous demander qu'un pardon, Julius, et je vois que j'en ai deux.

En ce moment, le soleil, arrivé au bord de l'horizon, s'affaissa tout à coup, et ne laissa plus, dans la pénombre toujours s'obscurcissant, que deux ou trois nuages éclairés de reflets roses.

— Julius s'aperçut de la chute du jour, et, se levant :

— Je ne vous pardonne pas, Olympia, dit-il, je vous remercie. Mais, vous avez raison, le passé est passé, et votre amour n'aura été pour moi que l'adieu de ce reflet du soleil à notre hémisphère. Maintenant, tout appartient à l'ombre, le ciel à la nuit et mon âme à la haine.

— Il y a quelqu'un, dit Olympia gravement que vous avez en effet le droit de haïr.

— Oui, Lothario.

— Non, Samuel Gelb.

— Vous avez des preuves ? demanda-t-il nettement.

— Oh! de telles preuves, dit Olympia, avec des yeux qui, tout à coup, se remplirent de larmes, de telles preuves que, même pour vous sauver la vie et pour vous sau-

ver l'âme, j'ai hésité un moment si je vous les apporterais.

— Parlez.

— Mais vous m'avez dit que vous aviez confiance en moi. C'est que, si le récit que j'ai à vous faire ne vous convainct pas, il ne me restera plus qu'à mourir de honte et de douleur. Répétez-le moi : vous croyez bien à ma sincérité, n'est-ce pas?

— Comme à la trahison de Lothario.

— Ce que j'ai à vous dire, reprit Olympia avec un violent effort sur elle-même, remonte à un temps plus ancien encore que votre séjour à Vienne, au temps où je vous ai connu et aimé.

Vous veniez de vous marier et vous viviez au château d'Eberbach.

— Mais, il n'y avait là avec moi que Christiane : comment avez-vous pu m'y connaître et m'y aimer?

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie, dit Olympia : je n'ai pas trop de tout mon sang-froid et de toute ma force pour vous dire ce que j'ai à vous raconter. Vous avez foi dans l'amitié de Samuel Gelb ; je vais vous montrer quelle amitié il a pour vous. Vous doutez que ce soit lui qui ait perdu Frédérique : je vais vous prouver que c'est lui qui a perdu Christiane.

— Perdu Christiane ! s'écria le comte d'Eberbach.

— Oui, dit-elle ; Christiane s'est bien jetée dans l'abîme, mais quelqu'un l'a poussée. Ce suicide a été un assassinat, et l'assassin, c'est Samuel Gelb.

— Qui vous a dit cela? fit Julius pâlissant tout à coup.

— Écoutez, dit-elle, et vous allez enfin tout apprendre.

Et alors elle lui raconta ou lui rappela tout ce qui s'était passé entre Christiane et Samuel, depuis le presbytère de Landeck jusqu'au château d'Eberbach ; le premier et involontaire mouvement de répulsion qu'avait causé à la candide fille du pasteur l'ironie brutale de Samuel; l'imprudence qu'avait commise Julius en révélant à son ancien camarade l'impression de Christiane ; le ressentiment qui en était résulté dans la nature orgueilleuse et impérieuse de Samuel ; ses menaces à Christiane ; ses déclarations infâmes dont elle n'avait pas osé parler à son mari, de peur d'amener une querelle entre lui et Samuel, dont elle connaissait la force irrésistible à l'épée ; enfin, la nuit même du départ de Julius pour l'Amérique, où se mourait son oncle, la maladie subite du petit Wilhelm, l'intervention de Samuel, et le monstrueux marché où il avait vendu à la mère la vie de son enfant.

Julius écoutait cela, haletant, l'éclair aux yeux, la fièvre aux tempes, les dents serrées.

— Oh ! s'écria douloureusement Olympia en cachant sa figure dans ses mains, ce fut là une odieuse et redoutable minute, celle où la malheureuse mère dut choisir entre son mari et son enfant ! Que pouvait une malheureuse femme tombée au piége de ce démon ? Le pauvre petit Wilhelm râlait dans son berceau, et implorait la vie. Pas de médecin avant deux heures : il avait le temps de mourir trente fois.

Et là, entre le berceau de l'enfant et le lit de la mère, un homme disait : Je vous donne toute la vie de votre enfant si vous me donnez dix minutes de la vôtre. Ah ! ce sont là des choses trop fortes pour le cœur d'une créature hu-

maine. Ah! jamais les maris ne devraient quitter les femmes quand elles ont des enfants!

Elle se tut, comme ne pouvant continuer. Le comte d'Eberbach n'osait lui demander de poursuivre.

Elle reprit :

— Cet atroce marché fut proposé, et, ajouta-t-elle brusquement, comme pour s'en débarrasser plus vite, il fut subi...

— Subi! s'écria Julius avec un accent de rage.

— L'enfant vécut, dit Olympia. Mais ne frémissez pas si vite, nous ne sommes pas au bout. Nous ne sommes qu'au commencement. Écoutez.

Dieu ne ratifia pas l'affreux pacte consenti par la maternité au profit du crime. Il ne voulut pas que l'avenir de ce frêle enfant innocent fût fait de cette ignominie et de cet opprobre.

Il ne voulut pas que Wilhelm profitât de cette infâmie. Wilhelm mourut. Christiane avait sacrifié son mari, et elle n'avait même pas conservé son fils! La femme s'était perdue, sans que la mère y gagnât!

C'est effroyable, n'est-ce pas? Eh bien! ce n'est rien encore. Christiane éprouva quelque chose de plus affreux que de mettre son enfant dans la terre, elle en sentit un autre dans ses entrailles.

— O Dieu! s'écria Julius.

— Et comprenez-vous tout ce qu'il y a de terrible dans ce mot : un autre enfant! L'enfant de qui? L'affreuse nuit était la nuit du jour même où vous aviez quitté Christiane. De qui donc était l'enfant que Christiane sentait en elle? De Samuel ou de vous?

Julius ne parla pas, mais son geste parla pour lui.

— N'était-ce pas là une situation vraiment navrante? Christiane ne pouvait pas se tuer, car elle n'aurait pas tué qu'elle. Donc, elle attendait, sombre, seule, amère, maudissant la terre et le ciel, pensant quelquefois que l'enfant était votre enfant, et voulant vivre pour l'aimer; pensant quelquefois qu'il était de l'autre, et voulant se tuer pour le tuer.

Tant de coups répétés étaient trop durs pour elle.

Si jeune et si peu faite aux émotions violentes, une pensée la réveillait en sursaut la nuit et lui dressait les cheveux sur la tête : la pensée de tout vous dire, ou de tout vous cacher, de vivre avec ce noir secret entre vous deux, de toucher vos lèvres de ces lèvres qu'un autre avait salies, d'être votre femme en sortant des bras d'un autre. Tout cela passait dans sa pauvre tête comme un orage, et elle sentait sa raison tourbillonner comme une feuille sèche au vent d'hiver.

Elle devenait folle.

Le jour où Wilhelm mourut, c'était le soir, à l'heure même où Christiane avait subi l'horrible marché inutile, Christiane tomba sur les genoux, insensée et glacée. La secousse produisit en elle une commotion étrange. Elle sentit qu'elle allait devenir mère.

Au même moment, votre père accourut, et, pour la consoler, lui tendit une lettre où vous annonciez votre retour d'Amérique et votre arrivée pour le lendemain.

Ce fut trop à la fois, Wilhelm qui partait, vous qui arriviez, et, pour comble, l'accouchement qui se déclarait.

Aucune créature de chair n'eût supporté cela : elle se sentit devenir folle tout à fait.

Elle ne dit rien devant votre père, qui s'expliqua d'ailleurs son émotion par la mort de Wilhelm.

Mais, lorsque le baron d'Hermelinfeld fut couché, elle courut en toute hâte, à peine vêtue, à la cabane de Gretchen.

Gretchen n'était pas moins folle qu'elle. Ce que se dirent ces deux pauvres femmes, non, un monstre même en eût été attendri.

Gretchen jura de garder à jamais le secret de ce qui allait se passer.

Christiane accoucha et s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, Gretchen n'était plus là, ni l'enfant. L'enfant était mort, Gretchen était allée l'enterrer.

Christiane ne voulut pas attendre le retour de Gretchen.

Son unique idée était de ne jamais se retrouver en présence de son mari.

Elle se leva, écrivit un mot d'adieu, courut de toutes ses forces jusqu'au Trou de l'Enfer, et, après avoir demandé pardon à Dieu, elle s'y précipita la tête la première.

— Mais comment savez-vous tout cela ? demanda Julius.

— Si tout cela est vrai, dit-elle sans répondre à la question, Samuel Gelb n'est-il pas un monstre ?

— Oh ! les mots manquent pour le nommer.

— Et croirez-vous maintenant, quand une trahison vient vous frapper, que le traître est le loyal et dévoué Lotha-

rio, ou le misérable qui a ainsi perdu et assassiné Christiane?

— Une preuve! un témoin! s'écria Julius avec rage, et ce n'est pas Lothario que je tuerai, c'est Samuel!

— Un témoin! dit Olympia. Quel témoin voulez-vous?

— Il n'y a qu'une personne dont la parole fût une preuve, parce qu'en l'accusant elle s'accuserait aussi. Mais cette personne, j'ai cru jusqu'ici qu'elle était morte.

— Peut-être, dit Olympia.

— Peut-être? répéta Julius d'une voix qu'agitait un tremblement inexprimable.

— Regardez-moi, dit-elle.

Elle se leva.

Tous deux étaient débout. Une dernière lueur du jour tombant sur le visage d'Olympia, à demi effacée par l'ombre, n'en éclairait plus que l'ensemble et la ligne. Le soir estompait et supprimait les modifications que le temps avait dû faire à cette noble et belle tête.

Olympia regardait Julius, non plus de l'œil impérieux de la fière artiste, mais avec l'ineffable douceur de la femme qui aime.

Le regard, le geste, le visage, tout cela illumina comme un éclair le cœur de Julius, qui s'écria :

— Christiane!

Deux heures après la scène que nous venons de raconter, le comte d'Eberbach, Lothario et l'ambassadeur de Prusse se retrouvaient tous les trois dans le même cabinet, où, le matin, le comte d'Eberbach avait jeté son gant à la face de son neveu.

Julius s'adressa à l'ambassadeur de Prusse.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, je vous remercie d'avoir bien voulu passer un instant dans cette pièce avec nous. Mais, soyez tranquille, nous ne vous retiendrons qu'un moment.

C'est ici, et devant vous, que l'insulte s'est faite ce matin; c'est ici, et devant vous, que l'insulte doit se réparer ce soir. Je reconnais et déclare hautement que j'ai eu tort, et que j'ai été le jouet d'une grossière erreur et d'une trahison infâme.

Et, se tournant vers son neveu :

— Lothario, dit-il, je vous demande pardon.

Il ployait le genou.

Lothario s'élança et le retint.

— Mon bon, mon cher père, s'écria le jeune homme avec une larme dans les yeux, embrassez-moi, et tout est dit.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Par ma foi! dit l'ambassadeur, je suis ravi que les choses se soient dénouées de cette façon. J'ai pour Lothario une affection et une estime si sincères, que j'espérais bien qu'il y avait là dessous quelque horrible malentendu qu'on finirait par découvrir. Je suis bien heureux de voir que je ne m'étais pas trompé.

Le comte d'Eberbach serra la main de l'ambassadeur.

— Eh bien! dit-il, si vous aimez un peu Lothario, j'ai à vous demander quelque chose pour lui et pour moi.

— Parlez, dit l'ambassadeur, je suis tout à votre service.

— Voici, dit Julius. Pour les motifs les plus graves, il est nécessaire que Lothario disparaisse pendant quelque

temps. Il devait retourner au Havre, ce soir même ou demain, pour le départ des émigrants allemands et pour les dernières instructions à donner au délégué qui les accompagne et va les installer. Eh bien ! Lothario demande à remplacer ce délégué et à accompagner lui-même les émigrants.

— S'il le désire absolument, et si c'est tout à fait nécessaire... dit l'ambassadeur.

— Oui, répondit le comte d'Eberbach ; de cette façon, il disparaîtra pendant le temps qu'il me faut ; il s'est caché en entrant à l'ambassade, et personne ne l'a vu ; il se cachera en sortant. Personne ne l'aura revu depuis ce matin. Dans trois mois, il sera de retour, ayant rendu un service à son pays, et m'ayant permis de faire ce que je dois accomplir.

— C'est dit alors.

— Il partira sous un nom quelconque, n'est-ce pas ? afin que personne au Havre ne puisse le dénoncer.

— Je lui donnerai un passeport sous le nom qu'il voudra.

— Merci, comte, dit Julius. Et maintenant, Lothario, pars tout de suite. Une seconde peut tout compromettre. Salue Son Excellence, et embrasse-moi.

Et, en embrassant Lothario, Julius lui dit tout bas :

— Embrasse-moi aussi pour Frédérique, pour ta femme.

## XVIII

### PRÉPARATIFS DE LA VENGEANCE DE JULIUS.

Christiane était heureuse, et cependant deux autres douleurs avaient pris la place de ses douleurs anciennes. Julius avait été bien bon et bien généreux sans doute, dans la première joie du retour de Christiane; mais au fond, comment jugeait-il le passé? Il avait accueilli avec empressement les explications de Lothario et lui avait donné une réparation éclatante; mais quels étaient maintenant ses desseins pour l'avenir!

C'étaient là pour elle deux nuages noirs dans un ciel pur.

Le lendemain du départ de Lothario, Julius, après s'être débarrassé de Samuel sous le prétexte qu'il avait besoin de repos, demanda sa voiture, et accourut chez celle qui, pour tous, s'appelait encore Olympia, mais qui, pour lui, ne se nommait plus que Christiane.

Elle l'attendait et l'accueillit d'un sourire doux et mélancolique. Julius s'aperçut tout de suite de sa préoccupation : autre signe d'amour.

— Vous avez l'air triste, ma Christiane, lui dit-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas que tu sois triste, reprit-il. Pourquoi es-tu triste, dis?

— Pour bien des raisons, hélas!

— Lesquelles?

— Devinez-les, Julius; car, moi, je n'ai pas le courage de vous les dire. Mais elles sont trop faciles à deviner.

— Est-ce que c'est encore pour le passé, voyons?

— Pour le passé, d'abord.

Julius prit les mains de sa femme.

— Christiane, lui dit-il, il n'y a qu'un être au monde qui ait le droit de vous juger, c'est moi. Eh bien! moi, votre mari, je vous absous, et je vous aime, et je vous dis que vous êtes la plus pure et la plus noble créature que j'aie jamais rencontrée, et je déclare que votre faute est de celles pour lesquelles les saintes donneraient leurs vertus.

— Vous êtes bon, dit Christiane, émue et reconnaissante. Mais ce n'est pas là seulement ce que vous avez à me pardonner.

— Vous voulez parler du secret que vous avez gardé dix-sept ans, et de la solitude où vous m'avez laissé. Eh bien! écoutez : en ceci encore, Christiane, tout a été pour le mieux. Oui, cette méprise, qui vous a éloignée de moi sous prétexte de fausses passions dont vous aviez tort d'être jalouse, et qui n'étaient que le désespoir de mon amour pour vous, cette méprise, toute cruelle qu'elle nous a été à tous deux, a peut-être été un bienfait de Dieu.

— Oh! prouvez-moi cela, interrompit Christiane, car c'est là mon vrai remords, de penser que vous me regrettiez, et que je ne suis pas venue, et que je vous ai laissé abandonné aux plaisirs vides, aux ennuis bruyants, à toutes les flammes qui font tant de cendres dans le cœur. Ah!

comment n'ai-je pas entendu que vous m'appeliez, et comment ne suis-je pas accourue?

— Si vous étiez accourue, Christiane, et si vous m'aviez dit alors ce que vous m'avez révélé hier, réfléchissez un moment à ce qui serait arrivé.

Je me serais battu avec Samuel. La meilleure chance pour moi eût été qu'il me tuât. Dans ce cas, j'aurais eu du moins le repos; mais vous, quelle vie auriez-vous eue, ajoutant ma mort à vos autres douleurs? Vous vous seriez accusée, vous vous seriez reproché de m'avoir parlé, vous vous seriez regardée comme la vraie cause de mon sang versé. Et supposez qu'au lieu de mourir j'eusse tué Samuel. Alors, quelle existence aurions-nous eue tous deux, voyant sans cesse entre nous cette nuit fatale?

Aujourd'hui, je vous absous, et je vous bénis, parce que les approches de la mort éteignent en moi la passion et me font l'âme sereine et juste. Je juge de sang-froid, et il ne me vient pas plus à la pensée de vous reprocher un malheur que vous avez subi, que je ne reprocherais à une pauvre victime le coup de pistolet qu'un assassin lui tire à bout portant.

Mais, songez, il y a dix-huit ans, dans toute l'ardeur de l'âge et dans toute la jalousie de l'amour, je n'aurais pas raisonné avec ce calme, je n'aurais pas regardé si c'était de votre faute ou non, le sang de la colère m'aurait monté au visage, et je vous en aurais voulu d'un malheur dont vous auriez souffert plus que moi sans doute.

J'aurais été malheureux, et je vous aurais rendue malheureuse. Et, lors même que j'aurais eu la force de vous dissimuler ce que j'aurais éprouvé, quel embarras n'au-

riez-vous pas eu en face de moi? Comment auriez-vous supporté mes yeux incessamment fixés sur la tache de notre honneur, tache involontaire, sans doute, mais qu'importe? Quel amour eût été le nôtre, dans cette position fausse, moi cachant un ressentiment amer, vous innocente et souillée?

Ah! consolez-vous, Christiane, réjouissez-vous de ne pas nous avoir fait cet enfer. Au lieu qu'à présent, le temps, la souffrance et la débauche ont usé en moi la vanité et la jalousie.

Et vous, la douleur, le dévouement et la transfiguration de l'art vous ont épurée et sanctifiée.

Nous pouvons donc nous retrouver en présence l'un de l'autre sans que je sois injuste et sans que vous ayez à rougir. Vous voyez bien que vous n'avez pas à vous blâmer d'avoir prolongé notre séparation, et que, loin de m'en offenser, je vous en remercie.

— Oh! c'est à moi à vous remercier, s'écria Christiane en serrant les mains de Julius. Je suis bien profondément touchée de vos bonnes paroles.

Vous pouviez me faire du passé un remords; vous m'en faites presque un mérite. Merci! merci!

Et cependant, le lendemain, Julius trouva encore Christiane toute triste. Le passé purifié, c'était maintenant l'avenir qui pesait sur elle de tous ses doutes et de toutes ses ténèbres.

Julius l'interrogea encore avec sollicitude.

— Hélas! mon Julius, dit-elle, je ne puis m'empêcher de songer. Vous avez été bon et aimant comme Dieu. Mais par malheur on ne défait pas le passé en l'absolvant. Le

passé nous tient encore, et ne nous lâchera pas. Si j'avais parlé il y a dix-huit ans, vous vous seriez battu avec Samuel Gelb, et nous aurions eu une vie malheureuse. Mais si j'avais parlé il y a un an, vous n'auriez pas épousé Frédérique et nous pourrions être heureux.

Julius pencha la tête sans répondre.

— Oui, continua-t-elle, voilà ce que mon silence a produit. Ces deux pauvres enfants qui s'aiment sont séparés...

— Pas pour longtemps, murmura le comte d'Eberbach.

Mais Christiane ne l'entendit pas.

— Et vous, poursuivit-elle, vous êtes le mari de deux femmes.

— Je n'en ai, et je n'en ai jamais eu qu'une devant Dieu.

— Oui, mais devant la loi ? Et pour nous voir, nous sommes obligés de nous cacher. Si l'on savait que vous venez ici, tout le monde m'appellerait votre maîtresse, et Frédérique croirait que je prends sa place, lorsque c'est elle qui prend la mienne ! Voilà dans quelle situation nous sommes tombés. Et c'est une situation sans issue.

— Vous vous trompez, Christiane, il y a une issue.

— Il y a une issue? laquelle ? demanda Olympia frémissante.

— Une issue prochaine, que nous devons tous deux envisager avec fermeté, presque avec joie.

J'ai, à l'insu de Samuel, consulté les médecins. Ils m'ont confirmé ses promesses. Rassurez-vous, l'embarras où nous

sommes ne tardera pas à cesser ; je n'ai plus que peu de temps à vivre.

Christiane tressaillit de tous ses membres.

— C'est comme cela que vous me rassurez !

Elle leva sur lui, avec des yeux noyés de larmes, un regard de reproche et de douleur.

— Oh ! maintenant, s'écria-t-il, je peux mourir, car je mourrai heureux, regretté, aimé ; car je ne mourrai pas sans avoir pardonné, et, ajouta-t-il à voix plus basse, sans avoir puni.

— Ah ! voilà bien ce que je craignais ; vous voulez punir Samuel Gelb, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, répondit-il. J'ai encore cela à faire au monde. Je suis sûr que Dieu ne me rappellera pas avant cette mission accomplie.

— Julius ! s'écria Christiane, ne vous commettez pas avec ce misérable. Julius, éloignez-vous de lui, fuyez-le, et confiez à la Providence le soin de le châtier. L'infâme n'échappera pas à sa peine, croyez-en la justice divine. Il mourra de son crime comme la vipère de son venin.

— N'insistez pas, Christiane, dit Julius grave et tranquille ; mon parti est pris. C'est une résolution inflexible. Je dois mourir ; je veux que ma mort soit bonne à quelque chose.

— Je vous en prie, ne dites pas cela. Je ne veux pas que vous mouriez ! s'écria Christiane les yeux pleins de larmes.

— Ne t'afflige pas, ma pauvre chère femme retrouvée, dit Julius touché ; mais, vois-tu, les médecins ne m'ont pas caché qu'il n'y avait plus de remède.

— Si ! il y a un remède ! il y a moi. Ils ne savaient pas que j'existais et que j'allais revenir !

— Trop tard, dit Julius. Ma vie est épuisée, et je sens bien qu'il me reste tout au plus le temps et la force de vous sauver tous. Moi ôté, tout rentrera dans l'ordre. Frédérique et Lothario se marieront.

— Vous ne serez plus là pour les protéger contre Samuel !

— Samuel ne pourra rien contre eux, je t'en réponds. Et toi, l'étrange fatalité de ta position disparaîtra. Tu ne seras plus la femme du mari d'une autre. Tu vois bien que c'est la seule sortie qui nous reste à tous.

— Il y en a d'autres, répondit Christiane.

— Montre-m'en une.

— Nous pouvons quitter Paris tous deux, disparaître, aller cacher nos deux existences dans un coin du Nouveau-Monde, et laisser Frédérique et Lothario à leur amour.

— Et à la haine de Samuel ! Que deviendraient-ils, si jeunes et si purs, aux mains de ce démon? D'ailleurs, moi vivant, ils ne pourraient pas se marier. Qu'y gagneraient-ils ?

— Eh bien ! il y a le divorce. La loi et la religion de notre pays le permettent.

— Le divorce ? dit Julius. Oui, j'y ai pensé plus d'une fois, lorsque mon orgueil était jaloux de Lothario; mais, en autorisant le divorce, notre loi et notre religion l'ont entouré de conditions et d'obstacles. Quelle raison donnerais-je ? Avouer la vérité ? C'est te déshonorer. Répudier Frédérique ? C'est la déshonorer, elle.

Et puis, que dirait-on de voir Lothario épouser la femme divorcée de son oncle ? Ne supposerait-on pas que, si je me suis séparé d'elle, c'est que j'avais une raison, et que cette raison était la même qui lui aurait fait épouser Lothario ? Ne dirait-on pas qu'avant d'être sa femme elle était sa maîtresse ? Tu vois que le divorce est impossible, et que, sous prétexte de faire ces enfants libres et heureux, nous ne ferions que leur malheur.

— Je ne veux pas que tu meures ! dit pour toute réponse Christiane.

— Ce n'est pas cela qui est en question, répondit doucement Julius. Ma chère âme, habitue-toi à cette pensée, que je suis condamné, et que rien au monde ne peut prolonger ma vie.

Il ne s'agit pas ici de suicide, je ne me tue pas, je meurs. Ne me demande donc pas une chose qui n'est pas en mon pouvoir. Quand même je ne me résignerais pas, quand même je me révolterais contre la nécessité qui me presse : quand même je serais lâche et vil, cela n'ajouterait pas une heure à celles qui me sont comptées. Il ne dépend pas de moi de retarder ma fin. Je n'ai pas à accepter ou à refuser la mort, mais à l'employer, voilà tout.

Eh bien ! du moment qu'il est inévitable et nécessaire que je finisse, toi-même ne peux pas t'opposer à ce que je finisse au moins de la façon qui sera la plus profitable. Ne change pas les termes de la question : je mourrai, c'est un point résolu, comment? Tout est là.

Julius parlait avec une telle autorité et une telle certitude, que Christiane sentit bien que toute objection était inutile, et ne répliqua plus que par ses larmes.

Julius poursuivit :

— Mon dessein est arrêté dans ma tête ; je vous sauverai tous. Je m'endormirai sans inquiétude. Je vous laisserai contents de moi ; vous verrez.

Ah ! ma chère tendresse ressuscitée, j'ai traîné si longtemps une vie inutile et vide ; ne me dispute pas cette immense joie de la terminer utilement ! Moi qui n'ai jamais fait que des malheureux, à commencer par moi, laisse-moi faire des heureux dans les quelques minutes qui me restent ! Si tu savais comme mon cœur et ma vie ont sonné creux depuis dix-huit ans ; laisse-moi emplir deux cœurs, en qui je me survivrai, et en qui je vivrai plus que je n'ai jamais vécu en moi-même.

Tu appelles cela ma mort ? Mais c'était quand j'étais à Vienne, quand je m'épuisais en distractions stériles, quand j'étourdissais mon âme de tous les tumultes de mes sens, quand je répandais sous les pieds des passants mes amours d'une nuit et mes scandales vulgaires, c'était alors que j'étais réellement mort et enterré dans la fange de l'orgie. Au lieu que mon âme vivra dans l'amour, dans la pureté et dans la reconnaissance de ces deux beaux enfants que j'aurai sauvés et mariés ! Christiane ! je t'en conjure par l'amour que tu m'as gardé, ne m'envie pas cette résurrection de notre passé dans leur avenir !

— Eh bien ! soit, dit-elle ; mais partons ensemble.

— Non, dit Julius. Tu n'es pas condamnée par les médecins ; tu dois rester ici, pour Dieu d'abord, qui ne te rappelle pas encore, et ensuite pour moi, afin que je vive dans un cœur de plus.

Elle se tut, découragée de sa dernière espérance.

Il reprit :

— Christiane, c'est un mort qui te parle, et tu dois m'obéir comme tu obéirais à mon testament.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Christiane, continua Julius d'un ton grave et presque solennel, tu as dit tout à l'heure que c'était parce que tu avais gardé trop longtemps le silence, que Frédérique et Lothario se trouvaient maintenant séparés. Eh bien ! c'est donc à toi de travailler à les réunir, et, au lieu de t'opposer à ce que je vais entreprendre dans ce but, tu dois servir mes projets, et tu dois aider mon plan, quel qu'il soit. Réparons le mal que nous avons causé, et, si nous souffrons après, nous aurons fait notre devoir.

— Je suis prête, dit-elle, résignée.

— Voici ce qu'il faut que tu fasses. Frédérique est à Eberbach ; tu vas y aller, tu la ramèneras à Paris en secret, afin que Samuel ne se doute de rien. Elle doit être inquiète ; tu la rassureras. Ici, tu la garderas avec toi, tu la protégeras, tu seras sa mère. Personne ne saura que tu es ici et qu'elle est avec toi. Moi, pendant ce temps-là, je poursuivrai mon œuvre.

— Quelle œuvre?

— Ne me questionne pas.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est donc une chose bien affreuse que vous n'osiez pas me la dire, moi qui vous en ai dit de si horribles !

— La première condition pour que je réussisse, dit Julius, est un mystère absolu. Si les murs se doutaient de ce que je veux faire, tout échouerait. Il faut que Samuel s'enfonce dans une tranquillité profonde ; qu'il ne se défie de

rien, qu'il me croie sa propre dupe comme par le passé.

Ce que je veux faire, je ne m'en parle pas à moi-même, je tâche de n'y plus penser, de crainte que l'ombre ne s'en réfléchisse sur mon visage. Le moment venu, cela sortira tout à coup de mon cœur, comme un lion de sa tanière, et malheur à celui qui se sentira pris à la gorge !

Le comte d'Eberbach s'arrêta comme regrettant d'en avoir déjà trop dit.

— Qu'il te suffise de savoir, reprit-il, que mon œuvre est double : je servirai ma famille et ma patrie. Cette suprême consolation de toucher de tels buts de mes mains déjà froides, toi qui m'aimes, tu ne voudrais pas me l'enlever, n'est-ce pas ? Voyons, sois grande, sois intelligente, sois au-dessus de ces misérables considérations qui préfèrent la vie à l'âme, donne-moi ton consentement. Dis-moi que tu me permets de mourir, et que tu me promets de vivre.

— Je vous promets de ne pas me tuer, dit Christiane, mais je ne vous promets pas de ne pas mourir.

## XIX

### OU GAMBA SE MONTRE SANS GÊNE AVEC LES SPECTRES.

Nous avons laissé Gretchen muette d'une religieuse terreur, devant l'apparition de Christiane au Trou de l'Enfer.

L'habitude superstitieuse des idées de la chevrière, le crépuscule, qui met autant de vague et d'ombre dans les âmes que dans les choses, le lieu même où Christiane s'était précipitée, tout cela bouleversait étrangement l'esprit de la gardeuse de chèvres. Évidemment, elle avait devant elle le fantôme de Christiane.

Elle l'avait évoqué; il était venu.

Gretchen était à la fois épouvantée et joyeuse.

À travers la terreur énorme que lui causait ce brusque tête-à-tête avec le mystère de la mort, elle éprouvait un ravissement profond en retrouvant, après une séparation si violente et si brusque, la douce et tendre créature à qui elle s'était donnée, sa chère maîtresse, sa sœur supérieure.

La voix de Christiane reprit :

— Lève-toi, ma Gretchen, et viens jusqu'à ta cabane, où tout te sera révélé.

La chevrière se leva sans répondre un seul mot.

L'émotion l'empêchait de respirer, à plus forte raison de parler. D'ailleurs, à quoi bon des paroles? les fantômes comprennent bien ce qu'on a dans l'âme sans qu'on le leur dise.

Elle se dirigea vers sa cabane, Christiane la suivant.

Elles ne rencontrèrent personne sur la route, ni un bûcheron de Landeck, ni une vachère rentrant ses bêtes, ni un domestique du château venant de quelque commission au bourg.

Sans doute, le spectre usait de sa puissance surnaturelle pour écarter les yeux des hommes.

Mais Gretchen fut obligée de changer d'explication en arrivant à la porte.

Sur le seuil de sa abane, une apparence d'homme était accroupie à terre, les jambes croisées.

Gretchen s'attendait au moins qu'en apercevant celle qui la suivait, cet homme allait s'enfuir avec effroi.

Pas le moins du monde. En voyant approcher Gretchen et l'ombre de Christiane, l'apparence d'homme se leva et vint très-tranquillement au-devant d'elles.

Gretchen reconnut Gamba.

— Bonjour, Gretchen, dit Gamba, la joie au visage; bonjour, ma bonne et chère cousine bien-aimée.

Et il lui tendit la main.

Gretchen retira la sienne, toute scandalisée de cette familiarité terrestre devant celle qui sortait de la tombe. D'un geste grave, elle montra à Gamba Christiane.

Gamba regarda du côté que lui indiquait la chevrière, n'eut pas l'air ému du tout, et se retourna vers Gretchen.

— Eh bien? dit-il.

— Il ne la voit donc pas? se demanda Gretchen.

Après cela, pensa-t-elle, c'est tout simple; elle ne s'est faite sans doute visible que pour moi seule.

Elle ouvrit sa porte, et, s'inclinant toujours sans dire un mot, elle attendit que le fantôme entrât.

Christiane entra dans la cabane. Gamba s'y précipita derrière elle, sans nulle cérémonie.

Gretchen entra à son tour. Elle n'alluma ni lampe ni chandelle, comme jugeant instinctivement que cette scène ne devait pas être éclairée par une lumière factice, et que

la misérable clarté humaine ferait injure aux yeux de la morte, accoutumée aux rayonnements divins.

Elle laissa seulement la porte ouverte, pour laisser entrer les dernières lueurs du jour et les premières lueurs de la nuit.

Gamba s'était déjà assis sur un escabeau. Christiane fit signe à Gretchen de s'asseoir. Gretchen obéit. Christiane resta debout.

Il y eut un moment de silence.

Christiane le rompit :

— Parle, Gamba, dit-elle.

Gretchen fut stupéfaite. Que la morte connût Gamba, il n'y avait là rien d'étonnant : la mort, c'est l'infini. Mais que Gamba ne fût pas troublé de cette voix inconnue qui montait subitement à lui du fond du sépulcre; qu'il n'en parût pas plus surpris que de la voix d'un ami qui leur aurait parlé; qu'il n'eût pas tressailli jusqu'à la moelle des os, voilà ce qui combla d'étonnement le pauvre esprit vacillant de la chevrière.

Mais elle s'expliqua ce sang-froid de Gamba par la volonté et la toute-puissance de la morte; et elle se mit à écouter avidement, l'oreille tendue vers Gamba, et fixant sur Christiane des yeux effarés.

— Enfin! s'écria Gamba, je puis parler! Ah! quel bonheur! il y a si longtemps que je me meurs de paroles rentrées! Mais au moins, c'est bien sérieux? tu ne m'arrêteras pas au premier mot? demanda-t-il en regardant Christiane.

— Il la tutoie! pensa Gretchen.

— Sois tranquille, dit Christiane, le jour est venu de tout dire.

Gamba parla donc et parla ainsi.

## XX

### LE RÉCIT DE GAMBA.

— O ma chère Gretchen! je vous ai raconté une partie de mon histoire. Je suis votre cousin, ce qui est mon bonheur; je suis bohémien, ce qui est ma gloire. Mais si vous croyez qu'il n'y a que cela dans mon existence qui vous intéresse, vous vous trompez magnifiquement. J'ai dans mon passé un tas de choses qui vous touchent beaucoup, voyez-vous. Vous allez voir que nous étions prédestinés l'un à l'autre, et que vous me devez bien plus d'affection qu'à un cousin. Grand'chose qu'un cousin! Je me moque bien d'être votre cousin! J'en suis très-content mais je pourrais m'en passer.

J'ai autre chose qui remplacerait avantageusement cette qualité.

Ecoutez.

Il faut que vous sachiez que j'ai toujours eu deux manies principales : celle de faire des bonds impossibles, et celle de chanter des chansons défendues ; ce qui revient à peu près au même, car les bonds mènent à se rompre le cou, et les chansons à se faire pendre.

Or, en 1813, il y a dix-sept ans, je me trouvais à Mayence. Pourquoi la rage de courir le monde m'avait-elle fait quitter ma chère Italie?

Mais si je ne l'avais pas quittée, ce qui m'est arrivé ne me serait pas arrivé, et comme c'est ce qui m'est arrivé qui fait que je vous ai connue, je ne vous connaîtrais pas. Par conséquent, j'ai eu raison de quitter l'Italie, de chanter une chanson contre Napoléon, et de me faire fourrer dans la citadelle. Je me pardonne.

Je m'avise donc de chanter un couplet contre l'empereur de France. Je dis un couplet; la chanson en avait vingt-cinq, mais je commençais le refrain du premier, quand je sens deux mains robustes se poser sur le collet de ma casaque, et m'entraîner rapidement vers la citadelle.

La citadelle ouvrit sa gueule et la referma. J'étais avalé.

Une petite citadelle, au reste. J'aime les choses qui sont ce qu'elles veulent être. Celle-là voulait être une citadelle, et elle y réussissait énergiquement. Grilles aux fenêtres, cela va sans dire, et sous les fenêtres un fossé de douze pieds; mais ce n'était là qu'un doux détail.

De l'autre côté du fossé commençaient les fortifications. Trois rangs d'énormes tertres gazonnés, à chaque étage une sentinelle, et, après le dernier tertre, un autre fossé, de vingt-cinq pieds, celui-là.

Au total, deux fossés et trois étages. C'est-à-dire que, pour s'évader, il fallait cinq évasions.

Le nombre ni la hauteur des étages ne purent m'effaroucher. L'évasion était impossible pour quiconque n'avait pas des ailes.

Mais j'en avais.

J'ai toujours regardé la pesanteur spécifique de l'homme comme un préjugé et comme un conte de nourrice.

Une fois que je me fus bien radicalement démontré qu'un homme ne pouvait songer à s'évader sans avoir envie de se briser les reins, je ne pensai plus qu'à mon évasion. C'est que, moi, je vous l'ai déjà dit, Gretchen, j'ai la prétention de ne pas être un homme. Trouvez-moi aussi vaniteux que vous voudrez, j'ai l'amour-propre de me croire une chèvre.

Je regrette d'avoir à confesser que mon évasion commença de la façon la plus vulgaire et la plus usitée. Je passai huit jours à desceller un barreau de ma fenêtre.

Jusque-là, il n'y avait pas de quoi être bien fier, j'en conviens. Un homme en aurait fait autant.

Mais, attendez.

Mon barreau descellé, je laissai venir le soir. Quand il ne fit plus jour, et qu'il ne fit pas encore nuit, car j'avais besoin d'y voir un peu moi-même, je me dis :

— Allons ! mon cher Gamba ! il s'agit de savoir si toi, qui as l'orgueil de te croire une intelligence, une créature qui pense, un esprit, tu sauras faire seulement ce que fait le moindre chat, une toute petite bête sans esprit et sans études, à ce qu'on ose prétendre ! Et note, ajoutai-je pour m'encourager, qu'un chat, qui ne se gêne pas pour sauter d'un quatrième sur le pavé, a quatre pattes, tandis que toi, tu n'en as que deux, ce qui diminue de moitié la hance de t'en casser une.

Lorsque je me fus adressé à moi-même cette exhortation éloquente et sévère, je montai lestement sur le bord

de ma fenêtre, j'arrachai vite le barreau, et, sans donner à la première sentinelle le temps de me voir, je pris mon élan et je sautai le premier fossé.

Au sifflement que produisit mon vol rapide au travers de l'air, la sentinelle se retourna en sursaut ; mais j'avais déjà franchi le premier talus, et ce fut plutôt pour avertir ses camarades que dans le vain espoir de m'atteindre, qu'elle lâcha de mon côté un coup de fusil puéril.

Dois-je vous dire qu'au moment où je sautais le talus, la sentinelle de la seconde plate-forme passait précisément au bas de l'endroit d'où je sautais, de sorte que je n'eus qu'à modifier insensiblement la direction de mon élancement, pour lui tomber subitement sur les épaules.

Je collai ce pauvre milicien contre terre, la crosse de son fusil dans l'estomac, et embrassant si furieusement sa baïonnette, que les gazettes ont prétendu qu'il y avait laissé trois dents.

Le coup partit et faillit tuer la sentinelle de la troisième plate-forme, qui me visait dans ce moment, et qui me manqua, grâce probablement à la secousse involontaire que lui fit éprouver la balle sifflant à ses oreilles.

J'étais au bord du second fossé. Encore ce pas, et j'étais libre. Mais c'était le plus difficile.

Outre les vingt pieds à sauter, la dernière sentinelle, prévenue par les coups de fusil des autres, était là, de l'autre côté du fossé, la baïonnette en avant, et prête à m'embrocher. Perspective sans agrément.

Je vous avoue que j'ai avalé quelquefois des sabres, mais jamais des baïonnettes, surtout quand le fusil est au bout. C'est ainsi que toute éducation est incomplète. On

croit savoir son art, et l'on découvre chaque jour qu'on en ignore les plus simples éléments. On a passé dix ans de sa vie à étudier, à travailler, à s'éreinter, et l'on s'aperçoit, un matin ou un soir, qu'on n'est pas même capable d'avaler une misérable baïonnette.

Mais alors je ne fis pas toutes ces réflexions. Il n'y avait pas à réfléchir ni à reculer. Si l'on m'avait rattrapé, on m'aurait flanqué dans un cachot, dans un cul de basse-fosse, dans un puits où l'on m'aurait attaché avec soin; j'en aurais eu pour la vie.

Je me dis : Mourir faute d'air et de liberté, car, figurez-vous moi, en prison, moi, le bond fait homme, moi, le chamois, moi qui, lorsque je ne pourrai plus sauter et danser, me vendrai comme thermomètre, tant j'ai de vif argent dans les veines! Je me dis donc : Mourir de la prison perpétuelle, ou mourir tout de suite d'un coup de baïonnette, j'aime encore mieux la mort prompte : je souffrirai moins longtemps.

Je me recommandai à Dieu et à mes muscles, et, faisant un prodigieux effort pour franchir le gouffre, je n'essayai pas d'éviter la baïonnette; au contraire, je me jetai directement dessus.

La sentinelle me laissait venir et riait déjà de m'enfiler comme une bague au jeu des chevaux de bois. Mais, quand je fus sur elle, j'étendis violemment la main, j'eus le bonheur de saisir la baïonnette, et je la repoussai de toute mon énergie.

Je n'esquivai pas complétement le coup. Le soldat avait le poignet ferme, et je sentis le fer m'entrer dans la peau. Mais le coup avait glissé, et j'étais tombé si rudement

sur la baïonnette, qu'elle avait ployé. Ce ne fut qu'une égratignure.

D'un geste plus prompt que l'éclair, j'avais insinué un délicieux croc-en-jambe à la sentinelle, qui roula sur l'herbe molle.

Quand elle se releva, j'étais à cent pas. Elle lâcha un triste coup de fusil qui effraya beaucoup un pierrot sur une branche.

Moi, je me dis seulement : cela commence à devenir ennuyeux, je ne peux plus faire un pas sans qu'on me fête d'un tas de salves. Assez, militaires ! vous usez la poudre de votre empereur !

Bien entendu, je tenais ce monologue en tricotant lestement des jambes. J'entendis derrière moi, tout en courant, les cris, les appels des sentinelles, le tambour, et tout le tapage que peut faire une citadelle humiliée. Mais bah ! j'étais déjà loin !

Et voilà comment un homme courageux et élastique est toujours maître de sa liberté !

Ici Gamba fit une pause, et voulut savourer un moment l'effet que sa bravoure et son agilité avaient dû produire sur Gretchen.

Mais la chevrière ne détacha pas ses yeux de Christiane.

Pour elle, tout l'intérêt était dans cette brusque réapparition de celle qu'elle avait tant aimée et tant pleurée.

Le fantôme restait bouche close et laissait parler Gamba ; sans doute celui-ci, obéissant à la volonté de l'étrange vision, allait expliquer le mystère devant lequel Gretchen était interdite, et Gretchen attendait, pour s'intéresser

au récit de Gamba, que le nom de Christiane y fût prononcé.

Christiane, de son côté, laissait Gamba s'épandre en ce flux de paroles et se livrer à toute sa loquacité naturelle. Elle avait exigé de lui un si long silence qu'elle lui devait une compensation.

C'était le moins qu'en échange de dix-sept ans de mutisme elle lui accordât une heure de bavardage complet.

Gamba reprit :

— J'étais hors de prison, mais je n'étais pas hors d'Allemagne. Je pouvais être repris à chaque moment. Mon agilité et ma présence d'esprit ne m'abandonnèrent pas à l'instant décisif.

Je courus à toutes jambes jusqu'au petit village de Zahlbach, où, quinze jours auparavant, le matin même du jour où je m'étais si follement fait incarcérer à Mayence, j'avais remisé ma petite carriole et ma vieille jument borgne, mes moyens de transport ordinaires. Je les laissais toujours dans les villages les plus proches des villes où j'allais, afin de payer moins cher. La nuit tombait tout à fait lorsque j'arrivai, passablement essoufflé, à la porte de mon aubergiste.

Les voleurs ont leur charme. Je dis cela parce que mon aubergiste était un brigand, qui, ayant appris mon incarcération et ayant jugé, dans sa raison profonde, que je n'avais pas besoin d'un cheval et d'une voiture pour pourrir dans les cachots, avait simplement vendu ma carriole et ma jument. Quand j'entrai dans sa cour, il était précisément en train de les livrer à l'acquéreur, de sorte que la

voiture était déjà attelée. L'avidité de ce logeur me servit.

Je me montrai à l'aubergiste lugubre, j'avais sauvé parmi mes sauts de carpe et autres traverses cinq ou six doublons cousus dans mes habits; je payai ce que je devais, et, fouette cocher! je partis, au petit trot d'abord; mais je ne fus pas plutôt au détour de la rue, que je lançai mon cheval au triple galop.

Ah! dans les quelques mots que j'avais échangés avec l'aubergiste, j'avais eu soin, pour détourner ses soupçons, de lui dire qu'on m'avait rendu la liberté à condition que je quitterais immédiatement Mayence.

Je lui avais aussi acheté quelque nourriture pour ma jument et pour moi. Je n'avais pas craint que cela lui inspirât des doutes. Les aubergistes ne soupçonnent jamais l'argent qu'on leur donne.

Je menai ma bête grand train toute la nuit. Le matin, je m'arrêtai dans un creux boisé où je passai toute la journée par précaution. Grâce au foin et au pain que j'avais emportés de Zahlbach, nous pûmes, ma jument et moi, nous dispenser d'aller montrer notre museau dans les villages où nous aurions été exposés à de mauvaises rencontres.

Le soir, nous nous remîmes en route. Nous allâmes ainsi encore quarante-huit heures, évitant les grandes routes, les villes et les maisons habitées, cherchant les sentiers, les roches et les bois, et ne voyageant autant que possible que la nuit.

Le troisième jour, commençant à me sentir assez loin de Mayence, je fus un peu plus hardi. Le soleil était déjà

levé depuis longtemps que je n'étais pas encore couché dans un ravin.

Je faillis payer cher cette imprudence. Au tournant d'une haie, je me trouvai brusquement nez à nez avec un bourgmestre indiscret qui me demanda mes papiers.

Je lui répondis en italien par un discours plein de volubilité où ce fonctionnaire ne parut voir que du feu.

Ne comprenant pas l'italien, il mit ses lunettes.

Je ne crus pas devoir attendre qu'il eût appris ma langue ; je donnai un grand coup de fouet à ma jument, et l'honnête fonctionnaire n'eut que le temps de se ranger pour ne pas être écrasé.

Quand il revint de l'émotion que lui avait causée le péril couru par sa précieuse vie, j'étais déjà loin; pas assez loin, cependant, pour ne pas entendre qu'il me menaçait de dépêcher la maréchaussée à mes trousses.

Le danger devenait pressant. Je poussai du fouet et de la voix ma pauvre vieille jument, et je m'engagai avec résolution dans un système de rochers et de sentiers impossibles où il n'a dû passer jamais d'autres voitures que la mienne, et où il était probable que la gendarmerie n'irait pas me chercher.

J'aboutis par là à un pays que je ne connaissais pas alors, et qui n'est autre que celui-ci...

L'attention de Gretchen commença à s'éveiller.

— Toute la journée et toute la nuit, j'allai, reprit Gamba, à travers monts et gouffres, jetant en arrière des regards effarés et croyant toujours voir poindre la tête monstrueuse d'un gendarme.

La nuit finissait, déjà les lueurs blanchâtres plaquaient

le ciel, où les étoiles pâlissaient. Tout à coup, je tressaillis et j'arrêtai ma jument.

Je venais d'apercevoir en face de moi une forme humaine qui accourait rapidement de mon côté.

Naturellement, je crus d'abord que c'était un gendarme, et je me reculai derrière une roche.

Mais n'entendant aucun pas de cheval, j'avançai délicatement la tête, et je regardai.

La forme humaine s'était rapprochée. Je reconnus que c'était une femme.

Une femme en désordre, les cheveux dénoués, un air de désespoir. Une sorte de fantôme blanc.

— Vite ! interrompit Gretchen, la poitrine oppressée.

— Ah ! je vous avais bien dit, s'écria Gamba, que mon récit finirait par vous intéresser ! Vous allez m'écouter maintenant !

Cette femme approchait en courant et sans me voir.

A quelques pas de moi, elle s'arrêta, tendit d'un geste lugubre ses deux mains jointes vers le ciel, s'agenouilla au bord de la route, murmura quelques mots que je n'entendis pas, poussa un cri, s'élança et disparut.

Je sautai rapidement en bas de ma carriole et je courus.

La route, à l'endroit où la femme venait de disparaître, était crevée par un précipice à pic que je n'avais pas vu d'abord. Je me penchai sur le gouffre énorme et béant, et je poussai un cri à mon tour.

La malheureuse n'avait pas roulé jusqu'au fond.

— Vite ! vite ! répéta Gretchen, comme fiévreuse.

— Un jeune arbre vigoureux qui jaillissait au flanc même du gouffre avait, par miracle, arrêté sa chute.

Les pieds accrochés à quelque racine, le dos appuyé sur le tronc de l'arbre, un bras embarrassé dans les branches, la tête violemment renversée, son pauvre corps souple et ployé pendait évanoui sur la mort.

La sauver! comment? Sauter sur l'arbre à califourchon, ce n'était rien pour moi; mais remonter l'abîme avec ce poids?

Par bonheur j'avais dans ma carriole une corde à nœuds qui me servait pour mon grand exercice du mât. Je volai la prendre. Je pris en même temps une espèce d'écharpe qui me servait aussi pour mes tours, et voici ce que je fis :

Je choisis une forte racine que je trouvai au bord du gouffre, j'y attachai ma corde à nœuds dont je saisis l'autre bout dans ma main droite, et je me jetai bravement.

— Eh bien! s'écria Gretchen palpitante.

— Il va sans dire que je tombai légèrement et gracieusement à cheval sur l'arbre. Sans amour-propre, je fus content de moi, et je me rendis cette justice que mon éducation n'avait pas été si incomplète. Je me consolai un peu de n'avoir pas appris à avaler les baïonnettes et les fusils.

Une fois sur l'arbre, mon premier geste fut d'empoigner la femme, car j'avais toujours peur qu'elle ne se mît à glisser.

Puis je la jetai sur mon bras et mon épaule gauches, où je l'assujettis fortement à l'aide de mon écharpe.

Elle ne fit aucune résistance. Elle était inerte et comme morte. Elle avait plutôt l'air d'un paquet que d'une femme.

Jusque-là, rien n'était fait. Il s'agissait de remonter.

Je tenais toujours la corde de ma main droite.

Je vous assure que ce n'était pas extraordinairement facile de regrimper avec une femme sur l'épaule et une seule main à la corde.

Le tout était de ne lâcher ni la corde, ni la femme.

Je recommandai mon âme à tous les saints du paradis, je serrai de mes deux pieds le dernier nœud de la corde, je serrai de ma main droite le plus haut nœud où elle put atteindre, et, lâchant l'arbre, je me laissai tout doucement aller dans le vide.

Heureusement cette pauvre femme n'avait pas sa connaissance, car elle aurait eu un fier trou sous les yeux.

Mille noms d'acrobates! Moi qui ai la peau du cœur assez imperméable, j'avoue honteusement que j'eus une seconde d'émotion. La racine qui m'avait vu attacher ma corde ne s'était pas attendue à ce double poids; je la sentis fléchir et céder à la première secousse. Mais elle se remit de cette lâche faiblesse et tint bon.

Alors, ce fut au tour de la corde. Au premier effort que je fis pour monter d'un nœud, elle se tendit et craqua, comme si elle en avait à porter plus qu'elle ne pouvait. Je sentis qu'elle rompait, et je me dis en moi-même : Pauvre femme!

— Bon Gamba! s'écria Gretchen, les larmes aux yeux.

— Mais, bah! la corde était robuste comme la racine. Et mes muscles étaient robustes aussi.

Je grimpai comme un écureuil, sans brusquerie, vivement et moelleusement.

Une minute après, s'il y a encore des mesures du temps dans de pareilles occasions, je mettais le pied sur la terre ferme, je détachais ma corde, et je déposais ma trouvaille dans ma carriole.

Et voilà comment j'ai repêché de l'abîme madame Christiane.

Gretchen se leva, l'œil fixe, l'air égaré, alla vers Christiane, lui toucha la main pour se bien assurer qu'elle n'était pas un fantôme, et lorsqu'elle eut senti la chair et la réalité, s'agenouilla en pleurant et baisa le bas de la robe de la ressuscitée.

Puis, sans se relever, et d'une voix étouffée par l'émotion :

— Continuez, Gamba, dit-elle.

— Je commence à avoir fini, reprit Gamba. Christiane était sauvée.

Mais moi, je n'étais pas sauvé. Au contraire, ma bonne action risquait fort de me faire emprisonner pour le reste de mes jours. Car, que faire de celle que je venais de tirer du gouffre?

L'emporter sans connaissance, la secouer, c'était dangereux ; elle pouvait avoir besoin d'un médecin.

D'un autre côté, la conduire dans un endroit habité pour la faire soigner, c'était m'ingurgiter dans la gueule du loup. La gendarmerie ne m'aurait su qu'un gré médiocre de mon agilité.

Je me trouvai donc plus embarrassé sur le plancher des vaches, que je ne l'avais été dans le milieu des oiseaux.

Ma foi, tant pis! j'avais regardé la pauvre créature; elle était toute jeune et toute jolie. J'ai toujours eu pour principe qu'une belle femme vaut mieux qu'un vilain homme. Je me dis donc : en prison tous les Gamba plutôt qu'une semblable fille au sépulcre! et je me lançai à la recherche d'un village quelconque.

Tout en allant, j'examinais la jeune fille. Je regardais si elle n'avait rien de cassé. Dans mon métier, on se connaît naturellement en fractures et en bras démis. Je m'aperçus avec joie qu'elle ne s'était rien rompu, et qu'elle n'avait aucune lésion sérieuse. Le saisissement lui avait fait perdre connaissance. Sa robe s'était prise dans les arbres et avait amorti la secousse.

A force de chercher des villages on en trouve.

Je ne tardai pas à en entrevoir un qui, si je ne m'abuse, devait être quelque chose comme Landeck.

J'allais y entrer, de l'air piteux d'un homme qui entre au cachot, lorsque tout à coup je sentis que le cœur de la jeune fille se remettait à battre.

J'eus, je le confesse, un certain mouvement de satisfaction.

Si elle revenait sans le secours des médecins, je n'avais nul besoin d'aller me livrer bénévolement à la gendarmerie impériale. Je donnai un coup de bride à ma jument, et je me renfonçai vigoureusement dans ma montagne.

Une heure après, la jeune fille était revenue tout à fait.

Quand je dis tout à fait, je ne dis pas entièrement la vérité. Elle y voyait, mais seulement avec les yeux; elle par-

lait, mais elle disait des choses qui n'étaient pas pleines de bon sens.

Elle débitait un tas de paroles où je vous aurais bien défiée de rien comprendre.

— Mon enfant !... Julius... Grâce !... Ce Samuel... Je sui dans l'enfer...

Et puis, elle me regardait et elle me disait :

— Oui, je vous reconnais bien, vous êtes le démon!

Eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais, dans ce moment-là, cela ne me donnait pas du tout l'envie de rire.

En un mot, la secousse qui n'avait rien cassé dans son corps avait tout cassé dans sa raison.

Elle était folle.

— Folle ! s'écria Gretchen.

— Oui, folle, comme un pauvre animal innocent. Et elle resta ainsi long temps.

Les premiers jours, cela ne me fut pas incommode.

Elle n'avait aucune volonté, elle se laissait faire, elle ne me gênait pas, elle ne s'informait pas pourquoi je prenais plutôt le sentier que le chemin. Voyager la nuit, s'arrêter, se mettre en route, aller toujours, manger, ne pas manger, tout lui était égal. Je lui disais de se taire, et elle se taisait. Je lui ordonnais de manger, et elle mangeait. Elle obéissait, machinale, indifférente, abandonnée. C'était mieux qu'un enfant.

C'est de la sorte qu'à travers mille dangers et mille alertes je pus repasser en Italie. Là encore, Napoléon régnait. Mais on avait perdu ma trace, et comment retrouver dans

cet immense empire une misérable goutte d'eau comme moi ?

On me demanda qui était cette femme que j'avais avec moi. J'avais perdu, l'année précédente, ma sœur Olympia, du même âge à peu près que Christiane. Je répondis que c'était ma sœur.

On ne m'en demanda pas davantage. Dès lors, je fus son frère.

Je ne la quittai pas. Pour la nourrir, mais non, je me vante, pour me nourrir, moi, et pour m'amuser, je faisais mes tours sur les places.

Je chantais toujours un peu. Elle, sans que je le lui eusse jamais dit, elle chantait de temps en temps des airs bizarres qu'elle prenait je ne sais où, et qui faisaient attrouper les passants.

Elle paraissait ne pas voir la foule et ne pas entendre les applaudissements. Elle chantait pour elle toute seule. Mais les passants en profitaient, et notre bourse en profitait aussi. Je n'avais jamais été aussi riche.

Ce qui prouve qu'en la sauvant j'avais agi comme un égoïste, et qu'elle ne m'en doit aucune reconnaissance.

Cependant, il lui revenait chaque jour un peu de sa raison.

Elle commençait à se croire un peu moins dans l'enfer, et à voir que, si j'étais le diable, au moins j'étais un bon diable.

A force de m'appeler son frère, elle avait pour moi une amitié fraternelle.

Ah ! moi, j'étais heureux ! nous menions la vraie vie, en

plein air, dans les rues, elle chantant et moi dansant sur la corde!

Mais elle, à mesure que la raison lui revenait, les préjugés de l'éducation qu'on donne aux jeunes filles lui venaient à l'esprit. Elle ne trouvait pas parfaitement convenable pour une jeune fille d'aller chanter dans les carrefours et dans les cabarets. Elle était mal à l'aise devant les regards et les propos de la multitude.

Et pourtant elle hésitait à rompre avec cette vie dont elle avait honte.

Un goût qu'elle ne se connaissait pas s'était développé en elle : la passion de la musique. Mettre son âme dans sa voix, comme moi je la mets dans mes jambes, faire passer son émotion dans le cœur de la foule, c'était là un plaisir dont elle ne pouvait se priver. C'est que, voyez-vous, Gretchen, nous autres artistes, nous haïssons le public, nous en disons du mal, nous l'insultons, mais nous en avons besoin, comme vous de vos chèvres. Nos spectateurs, ce sont nos bêtes.

Elle était dans cette situation incertaine, entre ses idées de jeune fille et ses instincts d'artiste, lorsque, par le plus heureux des hasards, un directeur de théâtre qui passait s'arrêta, fut frappé de sa voix et lui proposa de l'engager.

Dès lors, il n'y avait plus à hésiter. Il ne s'agissait plus de la rue et de la populace; il s'agissait des succès, des adorations, de la gloire et du génie.

Et c'est de cette façon qu'elle devint une grande chanteuse, ce qui vaut bien une grande dame.

Maintenant, Gretchen, j'ai dit tout ce que j'avais à dire.

La chevrière leva sur Christiane des yeux enivrés de larmes et de joie.

— Madame! c'est vous! vivante! murmura-t-elle d'une voix entrecoupée.

Elle ne pouvait trouver d'autres paroles.

— Embrasse-moi donc, ma pauvre Gretchen, dit Christiane.

Gretchen se leva et se jeta dans les bras de Christiane.

— Vivante! répéta-t-elle. Mais Dieu m'est témoin que vous n'avez jamais été morte pour moi.

— Je le sais, dit Christiane.

Et, pendant un moment, elles se serrèrent sans parler sur le cœur l'une de l'autre.

— Et moi? insinua Gamba, oublié dans un coin.

— Le pauvre Gamba mérite bien quelque chose, dit Christiane.

— Je mérite bien un remercîment de mademoiselle Gretchen, pour lui avoir conservé celle qu'elle aime tant.

— Oui, certes, dit Gretchen.

Et elle sauta au cou de Gamba, lequel fut si content qu'il se mit à pleurer.

— Nous reparlerons de Gamba et de moi, dit Gretchen en faisant un signe d'intelligence et d'intimité au bohémien. Mais occupons-nous d'abord de vous, ma chère maîtresse. Comment êtes-vous ici? Et monsieur le comte d'Eberbach sait-il que vous êtes vivante?

— Il le sait, et c'est lui qui m'a dit de venir ici.

— Pourquoi faire?

— Pour chercher sa femme.

— Sa femme! murmura Gretchen, dont la joie s'effaça brusquement à cette pensée. O Dieu! Mais j'y pense! Oh! si vous saviez! c'est affreux!

— Que veux-tu dire? demanda Christiane. Parle sans crainte devant Gamba. Oui, notre situation est en effet bien douloureuse. Tu veux dire que Frédérique est la femme de mon mari.

— Si ce n'était que cela! s'écria la chevrière toute bouleversée.

— Qu'est-ce donc encore? parle.

— Frédérique...

— Eh bien?

— C'est votre fille!

— Ma fille! mais ma fille est morte, Gretchen!

— Non, vivante. Livrée par moi à ce Samuel; sauvée pour la perte de nos âmes à tous!

— Ma fille! je veux voir ma fille! cria Christiane.

## XXI

### LA MÈRE ET LA FILLE.

Le premier cri de Christiane avait été : Je veux voir ma fille! Son premier mouvement avait été de courir vers le château.

Gretchen avait suivi Christiane.

Gamba avait suivi Gretchen.

Christiane était en proie à une émotion inexprimable. Cet enfant qu'elle avait cru mort, qu'elle n'avait pas même connu, qui était mort presque avant de naître, cet enfant vivait.

Ainsi, pendant qu'elle se croyait seule au monde, pendant qu'elle chantait sur les théâtres, et qu'elle allait de ville en ville traîner son isolement à travers les foules, pendant qu'elle donnait son âme à tous, n'ayant personne à qui donner sa vie, elle avait une fille!

Elle qui s'était fait cantatrice, ne pouvant plus être femme, elle aurait pu être mère!

Et comment retrouvait-elle cette fille? Dans quelle situation terrible! Sa fille était mariée à son mari!

N'importe! Elle courait toujours vers le château.

Mais, tout à coup, elle ralentit son pas. Une réflexion l'arrêtait.

Qu'allait-elle dire à Frédérique? Si elle lui disait : Je suis ta mère! Comme Frédérique ne pouvait pas tarder à savoir qu'Olympia était Christiane, comtesse d'Eberbach, c'était lui apprendre qu'elle avait épousé le mari d'une autre, et, chose plus affreuse, qu'elle avait épousé celui qui pouvait être son père.

Et puis, Frédérique interrogerait avidement sa mère retrouvée. Faudrait-il lui révéler tout le passé, lui expliquer les crimes et les malheurs qui l'avaient jetée dans ces cruelles péripéties, épouvanter cette âme pure et virginale du récit des monstrueuses scélératesses de Samuel Gelb?

Effroyable récit qui aurait pour conclusion ce mot effroyable : Ce démon est peut-être ton père !

Ce doute affreux qui l'avait vaincue, elle, et qui l'avait précipitée dans le Trou de l'Enfer, allait-elle en bouleverser la chaste ignorance de son enfant ?

Dans ce lugubre pêle-mêle de misères et de forfaits qui avait troublé et séparé la vie de tant d'êtres faits pour s'aimer, la Providence, poursuivant toujours son œuvre, comme un fleuve de cristal sous des rochers hideux, avait miraculeusement préservé l'innocente Frédérique.

Elevée par Samuel, mariée à Julius, aimée de Lothario, elle n'avait pas une tache, pas une éclaboussure, pas une ombre à son front limpide et charmant. Était-ce Christiane qui devait lui révéler le mal, qu'elle ne connaissait que de nom ? C'était bien le moins que Frédérique, épargnée par l'amant, par le mari et par le monstre, le fût aussi par sa mère !

— Vous réfléchissez et vous souffrez, madame, dit Gretchen à Christiane.

— Non, j'ai pris mon parti, dit Christiane répondant à sa propre pensée autant qu'à la question. Il ne faut rien dire à Frédérique.

Elle se remit à marcher plus résolument.

Et cependant retrouver sa fille, la retrouver à dix-sept ans, belle, grande, pure, les yeux pleins de clarté et le cœur plein de tendresse ; n'avoir aux lèvres qu'un mot : Ma fille ! et fermer ses lèvres ; n'avoir qu'à ouvrir les bras pour y serrer son rêve, et fermer ses bras ; n'était-ce pas là un effort au-dessus de la puissance humaine ? Christiane pourrait-elle se contenir ? Quand même sa bouche ne

dirait pas une parole, est-ce que son geste, ses yeux, ses larmes ne parleraient pas ?

Allons! elle pouvait toujours essayer.

En arrivant près de la grille du château, elle s'arrêta encore, et se tourna vers Gretchen et vers Gamba.

— Vous ne direz pas qui je suis, dit-elle. Moi seule verrai s'il faut que je me nomme. Vous, pas un mot.

— Soyez tranquille, dit Gretchen.

— Moi, je sais me taire, ajouta le bohémien. Au reste, vous n'avez pas besoin de moi là-haut. Je vais rester à vous attendre là, au clair de la lune. Je ne sais pas pourquoi j'irais me coiffer d'un plafond, lorsque je puis avoir le ciel pour chapeau.

Tandis que Gamba parlait, Gretchen avait sonné et le portier avait ouvert.

A la question de la chevrière, le portier répondit qu'il était tard, et que la comtesse d'Eberbach pourrait bien être couchée.

— Oh ! dit Gretchen, elle se relèvera.

Gretchen et Christiane allèrent vers le perron, laissant Gamba sur la route.

La femme de Hans vint leur ouvrir. Frédérique, en effet, venait d'achever de souper et était montée dans sa chambre. Mais madame Trichter, que Gretchen demanda, se chargea d'aller prévenir sa maîtresse.

Madame Trichter redescendit, et fit monter Gretchen et Christiane dans le petit salon contigu à la chambre de la comtesse.

Il n'y avait pas une minute qu'elles y étaient, et que

madame Trichter les avait lassées, lorsque Frédérique entra, inquiète de ce qu'on lui voulait et tout émue.

Mais quelqu'un qui éprouvait une bien autre émotion, c'était Christiane.

Elle voyait pour la première fois sa fille, à dix-sept ans! Dieu lui avait supprimé l'enfant pour lui donner la femme. Elle n'avait pas eu sa fille jour à jour, peu à peu, toute petite d'abord, puis plus grande, puis plus grande encore. Elle l'avait tout d'un coup toute faite.

Quoi! cette noble et complète créature était sa fille! C'était là une idée, c'était là une joie que son pauvre cœur n'avait pas la force de supporter.

Et elle restait là, muette, pâle, le cœur gonflé de larmes, fixant sur Frédérique des yeux pleins d'admiration pour le présent et pleins de désespoir pour le passé. A travers la joie de la retrouver, elle éprouvait une immense douleur à l'idée des événements qui l'avaient séparée d'elle.

Frédérique se sentit d'abord mal à l'aise sous ce regard si joyeux et si triste. Elle y devinait un mystère.

Elle essaya de rompre le silence.

— Madame? dit-elle d'un ton qui demandait l'explication de cette visite à cette heure.

Christiane ne répondit pas.

— Gretchen me fait dire que vous aviez à me parler, continua Frédérique.

— Oh! oui, répondit Christiane. J'ai à vous parler, mais j'ai à vous voir d'abord. Laissez-moi vous regarder. Vous êtes belle!

Frédérique se tut un moment, embarrassée.

— Qui êtes-vous? Qu'avez-vous, madame? essaya-t-elle de demander. Vous paraissez tout émue.

— Qui je suis? répondit Christiane avec une explosion de tendresse.

Mais elle se contint.

— Je suis, reprit-elle plus tranquillement, je suis la personne que vous annonce la lettre du comte d'Eberbach.

— Ah! s'écria Frédérique, c'est vous, madame, qui venez me chercher pour me ramener auprès de lui.

— C'est moi.

— Soyez la bien-venue, alors; monsieur le comte me dit dans sa lettre de vous écouter et de vous respecter comme lui-même. Mais comment va-t-il? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— Il va mieux, et il ira bien tout à fait lorsque vous l'aurez rejoint. Une affaire essentielle à terminer l'a empêché de venir. Oh! sans cela, ni la fatigue, ni la maladie ne l'auraient retenu loin de vous. Ne pouvant quitter Paris, il m'a priée de venir à sa place.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, madame, dit Frédérique, mais la lettre du comte a négligé de me dire qui vous étiez, et je ne sais pas même à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je m'appelle... On m'appelle Olympia.

— Olympia! s'écria Frédérique. Vous seriez cette célèbre cantatrice dont monsieur Samuel Gelb m'a quelquefois parlé.

— C'est moi, en effet.

— Pardon encore, madame; mais alors, oui, monsieur

Samuel Gelb me l'a dit, monsieur le comte d'Eberbach vous a aimée.

— Autrefois, c'est possible, répartit Christiane. Oh! mais il y a si longtemps! ajouta-t-elle en jetant un regard de mélancolie douloureuse sur les murailles du petit salon où elles étaient..

— Monsieur le comte vous a aimée quelques mois avant notre mariage, dit Frédérique, dont le visage prit aussitôt une expression triste et contrainte.

— Qu'avez-vous? demanda Christiane.

— Excusez-moi, madame, je suis jeune et bien neuve dans les choses du monde. Mais ce monde ne trouvera-t-il pas étonnant que ce soit vous précisément que monsieur le comte ait choisie pour aller chercher et ramener sa femme?

— Ah! vous doutez de moi! s'écria Christiane atteinte au cœur.

Des soupçons indistincts traversaient en effet l'âme de Frédérique. Elle se rappelait l'impression qu'elle avait éprouvée en lisant le matin cette lettre où le comte la tutoyait pour la première fois. Ce tutoiement, où elle craignait de reconnaître la familiarité du mari, et cet envoi d'une femme qui, si elle n'avait pas été la maîtresse du comte, avait été du moins aimée par lui, et qui, dans tous les cas, était une actrice, se mêlaient dans l'esprit de Frédérique et lui inspiraient une inquiétude singulière.

— Vous ne dites rien? reprit Christiane, Ainsi, vous vous défiez de moi?

— Pardonnez-moi; mais, hélas! qu'est-ce qui me répond de vous, madame? demanda la pauvre Frédérique.

— Moi, dit en s'avançant Gretchen qui avait assisté silencieusement jusque-là à cette pénible scène.

— Vous? répartit Frédérique avec un geste moitié d'espoir, moitié de crainte.

— Oui, moi, poursuivit Gretchen, qui comprit peut-être ces appréhensions ; moi qui ai veillé sur vous depuis que vous êtes au monde, moi qui ai fait tant de longues lieues à pied pour voir votre visage quelques minutes, moi qui sais qui vous êtes, et qui est madame.

— Eh bien ! dit Frédérique, si vous le savez, Gretchen, dîtes-le moi, je vous en prie, je vous en supplie.

— Je ne le puis, répondit Gretchen.

— Oh ! c'est qu'alors vous ne le savez pas, reprit Frédérique secouant tristement la tête. Ou bien, vous ne tenez pas beaucoup à ce que je vous croie toutes les deux, puisque vous pourriez me convaincre avec un mot, et que ce mot vous ne le dites pas.

— Il y a des secrets dont on n'est pas maître, reprit Gretchen. Au nom de votre bonheur, croyez-moi sans que je parle.

— Enfin, pourquoi aurais-je confiance en vous, lorsque vous n'avez pas confiance en moi ?

— Mais la lettre de monsieur le comte d'Eberbach ? objecta Christiane.

— Mon Dieu ! elle ne dit rien, cette lettre, répondit Frédérique. D'ailleurs, sais-je, moi, l'empire que vous pouvez avoir sur lui ? Sais-je où l'on veut me mener? Oh ! je souffre plus que vous de ma défiance. Elle n'est pas dans mon caractère, et je suis bien fâchée si je vous offense, madame, mais je suis ignorante de tout. On me dit que

j'ai des ennemis, je suis seule, perdue, loin de tout ce qui m'aime et protége, et je suis obligée de prendre garde à ce qu'on me fait faire.

Christiane, atterée, regardait crouler son espérance et sa joie.

— Oh ! dit-elle d'une voix profonde, je n'aurais pas cru que ce serait de cette manière que nous nous rencontrerions. J'aurais pensé que rien qu'en voyant ma figure, rien qu'en entendant ma voix, quelque chose en vous se serait ému, un instinct aurait tressailli dans votre poitrine, vos bras se seraient ouverts d'eux-mêmes.

J'aurais espéré qu'en nous mettant en présence l'une de l'autre, en faisant ce double miracle de nous ressusciter toutes deux, en rompant pour nous rapprocher la pierre d'un sépulcre, la divine Providence n'élèverait pas entre nous un mur plus dur et plus inflexible que le granit des tombeaux : la défiance.

— Que voulez-vous dire ? demanda Frédérique, attendrie par l'accent et ne comprenant pas les paroles.

— Écoutez, dit Christiane, en fixant sur Frédérique des yeux pleins de tendresse et de larmes.

C'était trop fort pour son pauvre cœur. Elle avait déjà bien assez souffert de ne pouvoir que couver du regard son enfant sans pouvoir l'embrasser ; mais se laisser soupçonner, mépriser, haïr par elle, c'était là une chose au-dessus de ses forces.

— Écoutez, recommença-t-elle. Oui, je vais parler. Tant pis ! Mon cœur déborde. Je ne peux pas être soupçonnée par vous, c'est trop cruel pour moi ; et puis, quand je vous aurai parlé, vous verrez que c'est impossible. Frédérique,

vous doutez de la parole de Gretchen ; cependant, elle a dû vous dire qu'elle avait connu votre mère, et qu'elle vous parlait en son nom.

— Ma mère, dit Frédérique, elle n'a jamais voulu me la nommer.

— Et si votre mère venait elle-même...

— Ma mère est vivante ! s'écria Frédérique en tressaillant.

— Si elle était vivante, poursuivit Christiane, et si, sans intermédiaire, cette fois, elle venait à vous, si elle vous disait ce que vous avez à faire, vous défieriez-vous aussi de votre mère ?

— Si ma mère venait à moi, répondit Frédérique toute tremblante, oh ! madame, ayez pitié de moi, ne me faites pas une fausse joie ; je suis trop jeune, vous me tueriez. Si ma mère venait à moi, elle ferait de moi ce qu'elle voudrait, et elle n'aurait qu'à faire un geste, je serais trop heureuse de lui obéir absolument et aveuglément.

— Eh bien ! s'écria Christiane, eh bien ! regardez.

Et, levant la main sur le mur, elle désigna le portrait qui avait tant ému Lothario, et qui avait aussi frappé Frédérique à son arrivée.

— Ce portrait... dit Frédérique.

— Ce portrait, reprit Christiane, c'est celui de ma sœur. N'avez-vous pas remarqué comme il vous ressemble ? Et cette ressemblance ne vous a-t-elle pas dit que vous étiez de la famille ?

— Oh ! madame, mais alors ?...

— Frédérique, regarde-moi. Frédérique, embrasse-moi, je suis ta mère !

Christiane jeta ce mot d'un tel cri et d'un tel geste, que Frédérique se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles.

— Ma mère ! s'écria-t-elle.

Et elle se jeta en pleurant et en souriant dans les bras de Christiane.

— Oui, reprit Christiane en la couvrant de baisers; oui, ma fille, mon enfant, mon trésor. Je ne voulais pas te le dire, à cause de choses que tu sauras ; mais cela a été plus fort que moi. Te retrouver défiante, c'était pire que de ne pas te retrouver du tout.

Et Frédérique de son côté disait à travers ses larmes et ses élans de joie :

— Chère mère ! vous vous êtes fait attendre dix-sept ans. Mais quelque chose me disait toujours : Elle reviendra. Quel bonheur ! J'ai ma mère ! La voilà ! O chère mère ! que je suis donc heureuse de vous revoir !

Christiane répondait à tout cela par des pleurs et des baisers.

Gretchen s'était éloignée un peu pour laisser toute liberté à ces effusions. Elle s'était agenouillée dans un coin du petit salon, et elle priait.

— Ainsi, demanda Frédérique, ce portrait est celui de ma tante ?

— Oui, mon enfant, de la mère de Lothario, qui est ton cousin.

— Et mon père ? reprit Frédérique, vous ne m'en parlez pas. Est-ce qu'il n'existe plus ?

— Si ! il existe.

— Ah ! je le connaîtrai donc aussi ! Comme la Providence est bonne !

— Tu le connais déjà, répondit Christiane.

— Je connais mon père? dit Frédérique.

— Oui, répondit Christiane. Dieu soit béni, je puis te le nommer, puisque le ciel, dans sa bonté pour nous, ne lui a mis au cœur pour toi que la seule tendresse qu'il pût, qu'il dût avoir, puisqu'il est resté ton père.

— De qui donc parlez-vous? demanda Frédérique inquiète.

— Chère enfant, ne t'effraie pas à la nouvelle que je vais t'apprendre. Dieu nous a sauvés dans le passé, et l'avenir s'arrange dans ce moment. N'aie aucune inquiétude. Ton père.., ton père est le comte d'Eberbach.

— Le comte! s'écria Frédérique en devenant toute pâle.

— Ne te trouble pas, mon enfant, je te répète que tout s'arrangera pour ton bonheur. Nous déferons ce mariage, et tu épouseras Lothario. Va, me voici près de toi, il ne t'arrivera plus de soucis et de douleur, je les empêcherai de passer.

— Mais mon père, interrogea Frédérique, m'a donc bien complétement ignorée jusqu'à ce jour?

— Il ne savait même pas que tu fusses au monde. Oh! ce serait une histoire trop longue à te raconter. Tu la sauras un jour. Ton père et moi, nous avons été bien longtemps séparés. Il m'a crue morte. Comment et pourquoi tout cela est arrivé, ne me le demande pas maintenant.

Ne remuons pas ce douloureux et terrible passé. Mais maintenant ton père sait que je suis vivante. Nous nous sommes revus et reconnus.

Il sait que je suis sa femme, et il va savoir que tu es sa

fille. Deux raisons, dont une seule suffirait pour qu'il revienne à moi et pour qu'il te rende à Lothario.

— Il le voudra, dit Frédérique, mais le pourra-t-il? Pour tout le monde, pour la loi, pour la religion, je suis sa femme. Dira-t-il que je suis sa fille? Excepté pour Dieu, je serai perdue à jamais. Dira-t-il que vous êtes sa femme, et qu'il s'est marié deux fois? Vous voyez bien, ma mère, qu'il n'y a pas d'issue, et que le malheur me tient! Vous avez beau me consoler, mon mauvais sort est plus fort que votre affection et votre dévoûment.

— La crise est difficile, en effet, dit Christiane; mais calme-toi, ma chère fille, nous en sortirons.

— Par où?

— Ton père a un moyen.

— Lequel?

— Je ne sais pas; mais il en a un.

— Qui vous l'a dit?

— Lui.

— Il vous a dit cela pour vous tranquilliser, comme vous me tranquillisez dans ce moment. Mais s'il avait un moyen, il vous aurait dit lequel. S'il vous en a fait mystère, c'est qu'il n'en a pas.

— Il en a un. Il m'a parlé d'un accent qui, je te le jure, ne mentait pas.

— Vous avez beau dire tous les deux, insista Frédérique, je sens bien que nous sommes dans une situation d'où nous ne pouvons jamais sortir.

— Écoute, dit Christiane, ton père nous attend à Paris. Il faut que nous y allions pour veiller sur lui, d'abord.

Eh bien! tu es sa fille et je suis sa femme. Nous nous mettrons à deux pour lui arracher son secret, et il nous le dira.

## XXII

### OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LES TULIPES SONT QUELQUEFOIS PLUS MEURTRIÈRES QUE LES TIGRESSES.

Le 9 juillet 1830, un avis inséré dans tous les journaux annonçait que l'enterrement de lord Drummond aurait lieu le lendemain, et que la messe serait dite à l'église de l'Assomption.

Le lendemain, en entrant dans l'église, la première personne que vit Julius, ce fut Samuel.

Nos lecteurs ont eu probablement le temps d'oublier lord Drummond, cet étrange Anglais amoureux de la voix d'Olympia, après avoir été amoureux des tigresses de l'Inde.

Sa mort n'avait pas été moins singulière que sa vie.

Il était mort pour une tulipe!

Nous avons perdu de vue lord Drummond au moment où il quittait Paris, pour suivre Olympia à Venise.

Il lui avait semblé qu'il aimerait encore mieux l'entendre en public que de ne pas l'entendre du tout, et partager son chant avec les autres que de n'en pas avoir une note.

Mais, à peine arrivé, dès les premières représentations, sa jalousie l'avait ressaisi. Il avait souffert amèrement de ne jouir qu'avec la foule de ces accents sublimes qu'il aurait voulu posséder à lui seul. Tant de rivaux l'obsédaient. Du moment qu'Olympia était à tout le monde, elle n'était plus à lui.

Et puis, son plaisir lui paraissait profané par tous ces passants qui y touchaient en même temps que lui. La voix d'Olympia lui répugnait presque, en devenant une sorte de gamelle banale où les plus grossiers instincts venaient tremper la main et prendre leur cuillerée.

Cette émotion, qu'il aurait voulue chaste, pure, virginale, réservée à un seul, n'était plus, hélas! qu'une courtisane, triviale, publique, commune à tous les goujats qui auraient trois francs dans leur poche.

Dans ces termes, il n'en voulait plus.

Un soir, au milieu d'une représentation, il se leva, sortit de la salle, rentra chez lui, demanda des chevaux, et, sans même écrire un mot à Olympia, quitta Venise.

Pour essayer de se distraire, il se mit à voyager.

Partout où il passait, il visitait tout : les bibliothèques, les musées, les monuments.

A Coniston, on lui fit voir une collection de tulipes.

La passion des fleurs est une des plus naturelles au cœur de l'homme. Nous sommes faits de terre, et, aussitôt qu'une graine tombe en nous elle y pousse.

Lord Drummond était de ces organisations où la passion n'a pas d'interrègne. Chez lui, la mort d'une manie n'était que le couronnement d'une autre. Il se dit : Les femmes sont mortes, vivent les fleurs.

Il prit les fleurs comme il avait pris les tigresses et les femmes, avec fureur. Il ne pensa plus qu'à elles !

Comme les vrais amateurs, il se concentra dans une espèce, n'aimant que les choses complètes, et sachant bien que la bourse d'un millionnaire et la vie d'un centenaire ne suffiraient pas à la collection d'une seule race.

C'étaient les tulipes qui lui avaient inspiré le goût des fleurs. Il se donna éperduement aux tulipes.

Il en eut bientôt une réunion qu'il trouvait lui-même honorable, et que tout autre aurait trouvée inouïe.

Cependant il allait de côté et d'autre à travers l'Europe, parcourant toutes les villes fleuries, et cherchant si, par hasard, il n'existait pas quelque type oublié par lui.

Les plus célèbres amateurs, empressés à son nom, l'introduisaient dans leurs serres, et lui faisaient admirer leurs plus rares richesses. Mais lord Drummond admirait du bout des lèvres.

On ne lui montrait rien qu'il n'eût chez lui égal sinon supérieur.

Un soir, il était à Harlem, il avait visité toutes les collections renommées, sans trouver mieux qu'ailleurs, et il allait, de guerre lasse, retourner en Angleterre, quand un domestique de l'auberge où il logeait lui parla d'un sien parent qui avait des tulipes.

Ce parent était un pauvre homme qui avait ce goût depuis l'enfance, et qui, au dire du domestique, avait obtenu des résultats prodigieux.

Sa serre n'était pas connue, parce qu'il n'y laissait pénétrer personne, aimant ses tulipes pour elles, et non pour la vanité.

Il ne les avait guère montrées, dans toute la ville, qu'à son cousin; mais, si lord Drummond le désirait, le domestique tâcherait d'obtenir de son cousin Tromp la permission de lui amener le noble voyageur. Un voyageur, en passant, effaroucherait Tromp moins qu'un concitoyen toujours là et difficile à éconduire une fois introduit.

Lord Drummond hésita. Une collection ignorée après tant de collections éclatantes et européennes, cela valait-il la peine de rester jusqu'au lendemain?

C'était sans doute une tuliperie digne d'éblouir un domestique. Cependant, il ne voulut pas manquer une chance, si insignifiante qu'elle pût être.

Il resta.

Le lendemain matin, le domestique alla chez son cousin, et revint avec une permission obtenue non sans peine.

— A quelle heure mylord veut-il que je le conduise chez mon cousin Tromp? demanda le domestique.

— A l'instant même, répondit lord Drummond.

Et ils se mirent en route.

Ils traversèrent toute la ville.

La ville traversée et les remparts franchis ils entrèrent dans une des plus étroites rues du faubourg.

Lord Drummond commença à se repentir d'avoir eu la candeur de croire un valet sur parole.

Quelle fleur digne de lui pouvait respirer dans cette rue étranglée?

Devant une maison de chétive apparence, le domestique s'arrêta, et, se retournant, dit à lord Drummond :

— C'est ici.

Le domestique frappa.

Un petit homme court, voûté par l'habitude de travailler la terre, misérablement vêtu, vint ouvrir.

— Mon cousin, dit le domestique de l'hôtel, voici le gentilhomme étranger dont je t'ai parlé ce matin

— Monsieur est le propriétaire du jardin que vous m'avez vanté, demanda d'un air de doute ironique lord Drummond, en regardant les habits de Tromp.

— Oh! dit celui-ci, qui remarqua le regard de lord Drummond, et qui ne parut pas s'en soucier, vous ne venez pas voir mon habit, mais ma collection.

— C'est vrai, dit l'Anglais. Entrons.

— Avant d'entrer, reprit Tromp, une question.

— Laquelle?

— C'est bien certain que vous quittez Harlem aujourd'hui?

— En sortant de chez vous.

— C'est que je n'aimerais pas faire voir mes fleurs à quelqu'un qui viendrait me tourmenter pour les revoir. C'est déjà beaucoup que je vous autorise à en jouir une fois. Elles sont à moi, voyez-vous, et je suis jaloux de ma tulipe comme d'autres le sont d'une femme.

— Je vous répète que je serai loin d'ici ce soir.

— Entrez, alors.

Lord Drummond et le domestique entrèrent dans un couloir obscur et étouffé.

Tromp referma immédiatement la porte derrière eux, ce qui ne contribua pas à diminuer l'obscurité et les ténèbres.

— Allez devant vous sans crainte, mylord, dit le domestique. Il n'y a pas de marche ni de trou.

Au bout de quelques pas, lord Drummond se trouva devant une porte.

— Attendez, dit Tromp.

Et, passant devant lord Drummond, il se mit à ouvrir la porte, laquelle était fermée à triple tour.

La porte ouverte, un flot de lumière envahit joyeusement le couloir.

Ce fut comme une subite irruption de rayons de soleil et de chants d'oiseaux. Un vaste et splendide jardin poussait en pleine terre et croissait en plein ciel.

— Venez et voyez, dit Tromp à lord Drummond ébloui. Mais laissez-moi refermer cette porte.

Il ferma la porte, et reprit :

— Vous voyez qu'il ne faut juger ni les hommes à l'habit, ni les jardins à la maison. J'ai choisi cette maison mal située et mal bâtie, parce qu'elle donne, de ce côté, sur la pleine campagne, et que mes fleurs ont ici tout l'air et tout le soleil dont elles ont besoin. Trouvez-moi des fleurs mieux logées. Moi, que j'habite dans un bouge ou dans un chenil, qu'est-ce que cela me fait? je ne compte pas pour moi !

Je suis comme ces vieux amoureux qui ont une jeune maîtresse et qui dépensent tout leur argent à la meubler d'or, de velours et de soie, s'inquiétant peu s'il ne leur reste pas un sou pour se loger proprement eux-mêmes.

Et moi, j'ai plus qu'une maîtresse, j'ai un sérail.

Regardez!

Et, d'un geste et d'un accent où se mêlaient le propriétaire, le jardinier et l'amoureux, il se mit à passer la revue de sa collection, la proclamant unique, et prétendant,

à chaque tulipe qu'il faisait admirer à son hôte, qu'elle était la plus belle de toutes.

— En voici une, disait-il, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer de plus merveilleux; le rêve même se confesse vaincu par une réalité aussi désespérante ; eh bien! ce n'est rien, c'est une fleur insignifiante, c'est un méprisable brin d'herbe, à côté de celle que je vais vous montrer.

Et il en montrait une autre, qui était la merveille et le chef-d'œuvre de la nature jusqu'à la suivante.

Au fond de toutes ces exagérations d'une passion exaltée par la solitude, la vérité était que la collection de Tromp était admirable. C'était, sans comparaison, la plus belle que lord Drummond eût rencontrée depuis son voyage.

Cependant la sienne la valait. Il avait l'orgueil de ne pas trouver, là encore, un type qu'il ne possédât pas lui-même. Tromp était un rival, mais non un vainqueur. Lord Drummond ne se sentait pas humilié, et pouvait soutenir la lutte. Ils avaient tous deux, comme au collége, le prix *ex æquo*.

— Eh bien! dit Tromp, glorieux, avez-vous jamais vu dans vos voyages des jardins qui valussent le mien?

— Je n'en ai pas vu qui valussent mieux, répondit lord Drummond.

— Vous en avez donc vu qui valussent autant? demanda Tromp, dont le front se rembrunit.

— J'en ai vu un.

— Où cela?

— A Londres.

— Et le propriétaire s'appelle?

— Lord Drummond.

— C'est vous ?

— C'est moi-même.

— Votre jardin vaut le mien ? répéta Tromp d'un ton de défi.

— Oui, dit lord Drummond. Je rends cette justice à votre collection qu'elle est au-dessus de toutes celles que j'ai vues depuis que j'ai quitté Londres, et qu'elle n'est pas au-dessous de la mienne. Mais la mienne n'est pas au-dessous de la vôtre. Elles sont égales.

— Eh bien ! s'écria Tromp triomphant, voilà qui va déranger l'égalité, vous allez voir ! Venez par ici.

Et, entraînant lord Drummond derrière un mur qui semblait clore le jardin, il l'introduisit brusquement dans une serre presque aussi grande que le jardin lui-même.

— Voilà mes vraies fleurs, dit-il, les autres ne comptent pas. Le jardin est l'antichambre de la serre, et les fleurs qui y restent sont les domestiques; mais voici les maîtresses. Si vous avez des yeux, ouvrez-les.

Lord Drummond jeta un coup d'œil rapide sur la serre, et fut ébloui.

Cette fois, Tromp avait raison dans tout son orgueil, c'était bien une vraie collection de miracles. C'était un musée où s'étaient donné rendez-vous les œuvres les plus réussies de la nature combinée avec l'art.

L'Anglais demeurait immobile, comme hésitant entre tant de prodiges, et ne sachant auquel aller.

Mais tout à coup son œil tomba sur une tulipe noire, rouge et bleue.

Il pâlit et s'élança vers elle.

— Ah! c'est celle-là que vous préférez, dit Tromp avec un petit rire de triomphe et de supériorité. Je vous fais mon compliment. Vous allez tout de suite à la plus belle. Je vois que vous vous y connaissez, et je regrette moins de vous avoir admis ici. Je n'avais pas l'intention d'abord de vous faire voir la serre; le jardin suffisait. Mais vous m'avez défié, et je n'ai pas voulu laisser humilier mes fleurs. Eh bien! l'avez-vous aussi, celle-là?

— Non, répondit lord Drummond, d'une voix étouffée.

— Ni vous, ni personne, poursuivit Tromp. Elle est unique. Ah! voyez-vous, c'est ma sultane favorite. J'ai des trous à mes coudes; eh bien, je ne la donnerais pas pour dix mille francs.

— Et pour vingt mille? dit lord Drummond pâle et les yeux suppliants.

— Ni pour vingt mille, ni pour aucune somme. Un homme qui aime sa femme ne la vend pas et ne la partage pas. Moi je veux être seul à avoir ma tulipe. Vous ne regardez pas les autres?

— Je les ai vues, dit lord Drummond. Celle-ci suffit à une journée. Un dernier regard, et je vous laisse.

Il jeta sur la tulipe noire, rouge et bleue, un regard d'amour et de désolation, et, sans dire un mot, reprit le chemin du jardin et de la maison.

Tromp rouvrit les deux portes.

Sur le seuil de la dernière, lord Drummond se retourna:

— Merci, monsieur, dit-il, et à revoir.

— Non pas à revoir, dit Tromp, mais adieu. Vous partez de Harlem dans une heure.

Lord Drummond ne répondit pas.

Il revint à l'hôtel, suivi du domestique, sans prononcer une parole.

— A quelle heure mylord veut-il les chevaux ? demanda le domestique au moment où lord Drummond montait à sa chambre.

— Je ne pars pas aujourd'hui, répondit lord Drummond.

Une heure après, lord Drummond sonna, et fit demander le domestique qui l'avait conduit voir les tulipes.

— Allez chez votre cousin, lui dit-il ; s'il veut me donner un oignon de sa tulipe pour trente mille francs, vous aurez cinq mille francs pour vous.

— J'y cours, s'écria le domestique épanoui.

Et il descendit les escaliers quatre à quatre.

Lord Drummond attendit son retour avec l'anxiété de l'étudiant de première année qui attend la réponse de la première femme à qui il ait osé écrire.

— Après un siècle pendant lequel l'aiguille de la pendule n'avait parcouru qu'une heure et un quart, le domestique reparut.

Il était morne et piteux.

— Eh bien ? demanda lord Drummond.

— Il refuse, répondit tristement le domestique.

— Vous vous y serez mal pris, répliqua lord Drummond. Il est inadmissible qu'un homme si pauvre refuse une si grosse somme.

— Je m'y suis pris, dit le domestique, comme quelqu'un à qui l'on a promis cinq mille francs. Croyez que,

si je n'ai pas réussi, c'est que la chose n'est pas possible.

— Retournez, dit l'Anglais. Quarante mille pour lui et dix mille pour vous.

Malgré l'énormité de la somme, le domestique partit avec moins de joie que la première fois.

A la manière dont son cousin avait repoussé la première offre, il avait compris que Tromp n'en accepterait aucune.

Il essaya cependant. Mais il revint sans avoir rien obtenu.

— C'est un mulet, dit-il à lord Drummond.

— Et vous un âne, répondit celui-ci, qui avait besoin de décharger sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

Toute la soirée, il chercha dans sa cervelle un moyen de décider Tromp. Mais comment entamer un homme sur qui l'argent ne mordait pas?

Il ne dîna pas. Il n'avait pas faim. Il dormit mal.

Le soleil était à peine levé qu'il frappait à la porte de Tromp.

— Qui va là? cria la voix aigre de Tromp, lequel passa une tête hargneuse à une petite lucarne supérieure.

— C'est moi, répondit lord Drummond.

— Qui? vous!

Lord Drummond. Celui que vous avez bien voulu admettre hier à l'honneur de visiter vos tulipes.

— Vous vous trompez, répliqua Tromp, lord Drummond n'est plus à Harlem; il m'a donné sa parole d'en partir hier, et un gentilhomme ne manque pas à sa parole. Il est parti.

— Eh bien! que je sois lord Drummond ou un autre, voulez-vous me vendre un oignon de votre tulipe noire, rouge et bleue?

— Non, répondit sèchement le cousin du domestique.

— Rien qu'un oignon! je vous en donne quarante mille francs.

— Vous m'en donneriez cent mille que je refuserais de même. Je garde mes fleurs pour moi. Je suis leur gardien et non leur entremetteur.

— Mon cher Tromp, je vous en donne cinquante mille francs.

— Je me moque de vos guinées; je n'aime que mes tulipes. Vous n'en auriez pas une pour un million.

— C'est décidé?

— Irrévocablement.

— Pourtant vous n'êtes pas riche.

— C'est ce qui vous prouve que je ne vends pas mes fleurs.

— Je vous en prie.

— Bonsoir.

Et Tromp, pour couper la conversation, referma brusquement sa lucarne.

Lord Drummond fit un geste de rage. Son désir, multiplié par l'obstacle, lui remuait la poitrine.

Que faire? où aller? Il lui semblait que dorénavant son existence était vide, et qu'il n'avait plus pour horizon qu'un immense désœuvrement.

Il ne tenait plus qu'à une chose au monde: à cette tulipe.

Pour elle, il aurait donné toute sa fortune, et toutes ses autres tulipes.

Et ce misérable Tromp ne voulait la lâcher à aucun prix. Avare, va!

Lord Drummond sentait que le bouillonnement de ces idées dans son front commençait à lui donner la fièvre.

— Bon! voilà que je vais être malade, maintenant!

Sans trop savoir pourquoi, il prit, dans la rue où logeait Tromp, la première ruelle qui allait vers la campagne.

Puis il tâcha de reconnaître le mur du jardin de Tromp.

Il n'eut pas de peine à le reconnaître. Le soleil levant rayonnait en plein sur le vitrage de la serre.

De ce côté, le mur était assez bas, mais il aurait pu, sans inconvénient, ne pas y avoir de mur du tout.

Entre la route et la serre, il y avait un marais large de cinquante brasses, un demi-pied d'eau sur une terre molle. Lord Drummond y plongea sa canne, elle pénétra dans la vase de deux pieds.

Ainsi, pas assez d'eau pour traverser le marais en barque; et, quant à le traverser à pied, on risquait de s'y enfoncer jusqu'aux épaules.

Lord Drummond rentra à l'hôtel, sombre, lugubre, malade de n'avoir pas mangé la veille et de n'avoir pas réussi le matin.

Il se coucha pour tâcher de réparer l'insomnie de la dernière nuit. Mais il n'eut que quelques quarts d'heure d'assoupissement, plus fatigants que la veille et entrecoupés de rêves incohérents, où il se battait seul contre dix hommes qui lui disputaient un oignon de tulipe.

Le soir, il se leva, sortit de l'hôtel sans être aperçu, gagna la campagne, et vint au bord du marais.

La première jambe qu'il y posa entra dans le sable jusqu'au genou; la seconde, jusqu'à la cuisse.

Malgré sa passion violente, il eut un moment d'hésitation.

Mais la passion fut la plus forte.

Il continua.

Après quelques pas, il trouva un terrain un peu plus ferme. Puis le terrain se ramollit encore, et il eut de la vase et de l'eau jusqu'à la ceinture.

Il sentait que sa fièvre redoublait, mais il allait toujours.

Au moment de toucher au mur, le sol manqua tout à fait sous son pied; il disparut jusqu'au cou, et il n'eut que le temps de saisir une poignée de roseaux poussés au pied du mur. Sa vie tint à un roseau.

N'importe, il était arrivé.

Le principal était fait. Il ne lui restait plus qu'à escalader le mur et à pénétrer dans la serre.

Escalader le mur, ce fut l'affaire d'un bond; pénétrer dans la serre, ce fut l'affaire d'une vitre descellée.

Mais il fallait encore ne pas se tromper de tulipe; et, la nuit, ce n'était pas facile.

Heureusement que la lune était là.

De plus, lord Drummond, la seule fois qu'il était entré dans la serre, avait bien remarqué la place.

Sa mémoire et la lune aidant, il choisit une tulipe, la déterra délicatement, mit à sa place cinquante mille francs

en billets qu'il tira de sa poche, et, sortant de la serre, refranchit le mur.

La lune que Byron a si sévèrement qualifiée, aida encore ce nouveau Léandre à retraverser son Hellespont marécageux.

Il arriva sans encombre à l'autre rive du maris.

Il avait eu la précaution d'y déposer son manteau. Il put cacher dessous sa précieuse tulipe, et aussi la boue dont il était couvert des pieds à la tête.

Il rentra à l'hôtel et regagna son appartement sans avoir éveillé aucun soupçon.

Son but était de se changer, de demander sa chaise de poste, et de sortir de la ville à l'instant même.

Mais auparavant il fallait qu'il jetât un coup d'œil à sa chère tulipe.

Il alluma toutes les bougies et toutes les lampes qu'il y avait dans ses chambres, et quand il eut fait toute la lumière possible, il exposa sa conquête.

Il faillit tomber à la renverse.

Il s'était trompé de tulipe.

Au lieu de la fleur unique, il avait pris une fleur banale, connue dans toutes les serres, et dont il avait lui-même quatre exemplaires.

Il poussa un cri.

Le domestique, cousin de Tromp, accourut.

En voyant lord Drummond, ainsi cuirassé de boue au milieu de cette illumination, il le crut fou.

— Aidez-moi à me déshabiller, dit lord Drummond.

Il grelottait; un affreux frisson lui courait par tous les membres.

L'humidité, qu'il n'avait pas sentie dans la lutte et dans la joie du triomphe, lui glaçait les os.

On envoya chercher un médecin.

Lorsque lord Drummond fut couché, et tandis qu'on allait chercher le médecin :

— Allez chez votre cousin Tromp, dit-il au domestique ; dites-lui ce que vous avez vu, et portez-lui cette tulipe. Il comprendra tout.

Le domestique partit au moment où le médecin entrait.

Le médecin hocha la tête. La chose lui parut des plus graves. Il craignait tout d'abord une fluxion de poitrine.

La fièvre ne tarda pas à tourner au délire.

Toute la nuit, lord Drummond ne parla que de tulipes noires, rouges et bleues. Il n'y avait que celles de cette couleur qui fussent des tulipes.

Les autres n'existaient pas. Il avait cru en voir d'autres, mais il s'était trompé. Il n'y avait que celles-là au monde. Et il n'y en avait qu'une seule.

C'était bien assez d'une seule tulipe. Excepté celle-là, toutes les fleurs qu'on prenait pour des tulipes n'en étaient pas.

Et mille autres extravagances, toutes dans ce sens.

Le lendemain matin, Tromp vint savoir de ses nouvelles.

En apprenant qu'il était plus mal, il repartit aussitôt, et revint une heure après.

Il demanda à être introduit dans la chambre du malade.

A la vue du possesseur de cette merveille dont la recherche lui avait coûté si cher, lord Drummond reprit quelque connaissance. Il eut un intervalle lucide.

Tromp leva vers les yeux du malade un objet qu'il tenait à la main.

— La tulipe! murmura lord Drummond, ne sachant si c'était réel ou s'il continuait les hallucinations de sa raison troublée.

— Oui, la tulipe rouge, noire et bleue, dit Tromp. Vous la méritez. Il y en aura deux. Vous êtes digne de partager avec moi.

— Merci, frère! dit lord Drummond en saisissant la chère fleur et la couvrant de son regard égaré; mais c'est trop tard!

— Oh! que non, interrompit Tromp.

— Si fait, insista l'Anglais. Je suis mortellement atteint. Cette eau m'est entrée jusque dans la poitrine. C'est égal, je vous remercie, Tromp. Ce n'est pas votre faute, vous ne pouviez pas prévoir ce qui est arrivé. J'ai la poitrine prise. Ah! ah! voilà donc comme je devais finir. Épargné par les tigresses et par les femmes, les tulipes m'ont tué. Ah! ah! c'est drôle.

Et la folie le reprit.

Lord Drummond traîna encore quelque temps.

Dans un moment plus calme, il profita d'une éclaircie de sa raison pour se faire transporter à Paris, où il aurait toutes les ressources de la science.

Mais la médecine ne pouvait plus rien pour lui.

Après quelques alternatives de mieux et de plus mal, il expira le 8 juillet, les yeux fixés sur sa tulipe,

Il était catholique. Le 10 juillet, l'église de l'Assomption, où se disait la messe des funérailles, était encombrée d'un convoi superbe. Tout le Paris aristocratique était là.

Nous avons montré plus haut Samuel et Julius se rencontrant.

Il y eut une messe en musique. Les plus mornes lamentations des grands maîtres éclatèrent dans la grande voix de l'orgue.

A un moment, l'orgue se tut, et une voix de femme s'éleva.

A cette voix, Samuel tressaillit, et regarda Julius.

C'était une voix puissante, profonde, sympathique, et qui allait droit aux entrailles. Le chant qu'elle chantait était digne d'elle. Cette musique ainsi interprétée, c'était quelque chose de désolé et de consolateur à la fois; c'était la douleur de voir le corps expiré s'en aller dans la terre, et en même temps l'espérance de retrouver l'âme au ciel. C'était la tombe qui se fermait et le paradis qui s'ouvrait.

Samuel se dit qu'il avait déjà entendu cette voix.

— Elle ici! pensa-t-il. Et sans que j'en sache rien! Je la croyais à Venise. Et Julius, lui, savait-il qu'elle était à Paris?

Il regarda le comte d'Eberbach.

Mais Julius était immobile, et sa figure ne disait rien.

— Suis-je bête! se dit Samuel. Qu'est-ce que je veux que sa figure m'apprenne? Il est déjà mort.

Pourtant, il s'approcha de Julius, et lui dit:

— Mais c'est la voix d'Olympia

— Ah! tu crois? répondit Julius indifférent; c'est possible.

— Cadavre! murmura Samuel; mais pourquoi est-elle revenue ici, et qu'est-ce qu'elle y fait? Pourquoi se cache-t-elle? Il y a là-dessous un piége. Oh! je le découvrirai. Mais assurons-nous d'abord que c'est bien elle.

## XXIII

### OU OLYMPIA CHANTE ET OU CHRISTIANE NE PARLE PAS.

Cependant, la voix qui chantait dans l'orgue allait toujours versant sur le cercueil de lord Drummond des notes qui ressemblaient à des larmes, recommandant le mort à la grande clémence, lui disant adieu et lui disant au revoir, reconduisant l'ami qui s'en allait jusqu'au seuil de l'éternité.

— C'est certainement Olympia! se dit Samuel. Il faut que je m'informe auprès d'un ami de lord Drummond.

Il s'approcha d'un Anglais qui avait vécu dans l'intimité du mort, et lui demanda quelle était cette chanteuse trop admirable pour ne pas être célèbre et qu'il ne reconnaissait pas.

— C'est une cantatrice dont lord Drummond a aimé la voix avec passion, répondit l'Anglais. Une cantatrice d'Italie, qui n'a, en effet, jamais chanté en France.

— La signora Olympia, interrompit Samuel.

— Justement. Au moment de mourir, lord Drummond l'a conjurée de lui faire la grâce de venir chanter le *Requiem* à son service funèbre, disant que la voix qui lui était si chère le réjouirait encore dans son linceul. Madame Olympia le lui a promis, et, comme vous voyez, elle tient sa promesse.

— Lord Drummond savait donc qu'elle était ici?

— Non, il lui a fait demander cela à Venise, dès la première semaine de sa maladie. Il se sentait touché mortellement. On lui a répondu que la signora Olympia n'était plus à Venise, et qu'on ne savait où elle était.

— Et vous ne savez pas, dit Samuel, combien il y avait de temps que la signora Olympia était à Paris?

— Je l'ignore absolument, répondit l'Anglais, qui commença à paraître étonné de la persistance des questions de Samuel. Samuel le quitta, et revint vers Julius.

— C'est, en effet Olympia, lui dit-il, en le regardant fixement.

La figure de Julius ne sourcilla point.

— Ah! fit-il, sans l'ombre d'émotion, qui est-ce qui te l'a dit?

— Un ami intime de lord Drummond

— Ah!

— Pas un mouvement, pas une étincelle aux yeux, pensa Samuel en observant le calme de Julius. Ou il n'a plus une goutte de sang dans les veines, ou il dissimule bien. Bah! pourquoi dissimulerait-il? Est-ce qu'il est capable, dans son état et à son âge, d'avoir une telle force et une telle volonté persévérante, lui qui, en pleine jeunesse, à

vingt ans, n'a jamais eu ni volonté ni force? Pourtant, si Olympia est ici depuis quelque temps, elle n'y était pas pour lord Drummond, puisqu'il a été obligé de la faire chercher; elle n'a pu quitter Venise et venir à Paris que pour Julius. Elle a donc dû lui faire savoir qu'elle était revenue. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé? S'il m'a caché cela, il peut m'avoir caché autre chose. Oh! je saurai ce qu'il peut m'avoir caché! Ce retour mystérieux d'Olympia cache un secret. Machineraient-ils ensemble un projet contre moi? Je verrai Olympia. Si elle a vu Julius, elle sait tout ce qui s'est passé à Saint-Denis le jour du duel, et ce que Julius compte faire. Je la ferai parler. Oui, c'est le moyen de tout apprendre. Julius ne veut rien me dire; mais ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à faire parler une femme!

La messe finissait. Samuel laissa tout le monde sortir par la grande porte, et il alla se poster à la porte de l'orgue.

Il monta dans un fiacre et dit au cocher d'attendre.

Puis, baissant les stores, il observa.

Au bout de dix minutes, une femme sortit de l'orgue et monta dans une voiture fermée.

C'était Olympia.

La voiture où elle était montée partit rapidement.

Samuel baissa la glace de devant.

— Suivez, dit-il au cocher, la voiture où vient de monter cette dame. Suivez-la, à une cinquantaine de pas, pour ne point donner de soupçons. Lorsqu'elle s'arrêtera, vous vous arrêterez.

La voiture d'Olympia s'arrêta rue du Luxembourg, de-

vant un hôtel retiré et silencieux.

Samuel, descendant vivement de son fiacre, vit Olympia traverser un vestibule et entrer dans un escalier.

Il traversa la cour et entra dans l'escalier.

Il monta derrière elle sans qu'elle s'en aperçut.

Au premier étage, elle s'arrêta et sonna.

Le bruit des pas de Samuel la fit retourner.

Elle vit Samuel, et ne put s'empêcher de pâlir.

Il la salua en silence.

— Vous ici ? dit-elle.

— Cela vous étonne de me voir chez vous, madame? dit Samuel. Pas plus que cela ne m'a étonné de vous voir à Paris. Excusez-moi de me présenter chez vous si subitement, continua-t-il. C'est que j'ai à vous parler de choses assez graves.

— Eh bien, soit, dit-elle. Entrez.

On venait d'ouvrir la porte, Samuel franchit l'antichambre et entra dans le salon avec celle qu'il appelait Olympia et que nos lecteurs appellent Christiane.

— Je vous écoute, monsieur, dit Christiane.

— D'abord, madame, permettez-moi de vous faire une question.

— Laquelle ?

— Avez-vous revu Julius depuis votre retour à Paris ?

— Le comte d'Eberbach ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas revu, répondit Christiane, et je ne tiens pas à le revoir.

— Ah ! dit Samuel d'un air de doute. Et cependant vous êtes revenue à Paris.

— La saison est finie à Venise, dit la cantatrice. Je croyais ce pauvre lord Drummond en Angleterre, et trop loin pour m'empêcher de chanter à l'Opéra, comme l'année dernière. En arrivant, j'ai appris qu'il était à Paris, et qu'il était venu s'y faire soigner d'une maladie de poitrine. Je ne le croyais pas malade si gravement. Je me suis enfermée dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, et j'y ai vécu en secret, pour faire mes démarches à son insu, craignant qu'il ne les contrecarrât encore. Dorénavant, la musique est ma seule passion.

— Soit, dit Samuel, c'est pour l'amour de la musique que vous vous êtes cachée, et le comte d'Eberbach ne vous sait pas de retour. Mais si vous n'avez plus pour lui le sentiment que vous avez eu un instant l'autre hiver, il ne peut pourtant pas être devenu un étranger tout à fait pour vous, et je suppose que vous ne serez pas fâchée que je vous donne de ses nouvelles.

— Il se porte bien? dit Christiane avec insouciance.

— D'abord, il se porte très-mal. Mais ce n'est pas la santé de son corps qui est la plus compromise. Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé?

— Si fait. Il s'est marié, je crois, à ce qu'on ma dit.

— Il lui est arrivé autre chose. Il a tué son neveu.

— Quel neveu? demanda la cantatrice.

— Lothario.

— Ce jeune homme que j'ai vu un soir au souper de lord Drummond?

— Lui-même. Un neveu que Julius aimait comme un fils.

— Et s'il l'aimait comme un fils, pourquoi l'a-t-il tué? Par jalousie, sans doute.

— Par jalousie, en effet.

— Pauvre jeune homme! dit Christiane. Et la nouvelle comtesse d'Eberbach, qu'est-elle devenue? Vous voyez qu'il ne me reste rien de ma passion pour le comte, puisque je vous parle si tranquillement de sa femme.

— La comtesse Frédérique, répondit Samuel, était allée au château d'Eberbach; c'est ce qui a causé ce malentendu et ce malheur. Julius a reconnu l'innocence de sa femme, mais trop tard. La comtesse est revenue, et s'est réinstallée à Enghien. Je vais l'y voir quelquefois. O misérables cœurs de jeunes filles! Elle aimait ce Lothario, dont la tombe est fermée à peine, et elle l'a déjà oublié! Elle n'a tout juste de mélancolie que ce qu'il en faut pour donner un air plus touchant à sa beauté. Mourez donc pour une femme!

En parlant, Samuel examinait le visage d'Olympia, espérant y surprendre quelque mouvement involontaire et imperceptible qui lui révélerait quelque chose.

Bien qu'à la rigueur le mystère dont la cantatrice s'enveloppait depuis son retour pût s'expliquer par la raison qu'elle lui en avait donnée, par la crainte d'être encore une fois contrariée dans ses démarches pour chanter sur un théâtre de Paris, Samuel Gelb n'était pas homme à se laisser persuader si facilement.

Il se pouvait bien que la musique fût la raison, mais il se pouvait bien aussi que la musique fût le prétexte.

— Il n'est pire eau que l'eau qui dort, pensait ce sombre esprit accoutumé aux trahisons. Tout cela peut-être une

fable convenue entre eux. Elle est bien arrangée, j'en conviens, mais c'est justement pour cela qu'il faut que je m'en défie. C'est trop vraisemblable pour être vrai.

Cependant, il ne pouvait prolonger plus longtemps sa visite.

Olympia-Christiane laissait tomber la conversation à chaque bout de phrase.

Cet homme, de qui lui était venu tout le malheur de sa vie, lui faisait horreur. Elle évitait de le regarder, car, chaque fois que ses yeux tombaient sur lui, elle avait peine à retenir un geste de répulsion comme à la vue d'un reptile.

Et il était essentiel qu'elle ne se trahît pas, et que Samuel ne se doutât de rien.

Cette lutte mettait dans son attitude une gêne et une tension que Samuel ne pouvait pas ne pas remarquer.

Il se leva.

— Je vous laisse, madame, dit-il à la cantatrice.

Et il se dit à lui-même :

— Je reviendrai.

Il sortit, et renvoya son fiacre.

— Oh! pensait-il en marchant dans la rue, elle avait un embarras qui ne peut pas ne rien signifier. Elle craignait évidemment de laisser échapper un mot ou un geste. Je retournerai la voir.

Elle aura beau se tenir, je finirai bien par trouver une minute où elle s'oubliera et s'épanchera. Il faut absolument que je sache ce que Julius a dans l'esprit, car il serait mort et enterré s'il n'y avait pas quelque chose. C'est cela qui le conserve. Il ne vit que par là.

Il y a certainement, j'en jure le diable, un dessein quelconque qui le retient à l'existence.

— Ah ! quand tous les anges y seraient, je saurai ce que c'est que ce dessein.

Il retourna chez Christiane. Mais ce fut inutile.

Christiane avait eu le temps de se préparer à le voir.

Elle s'attendait à ses questions et à sa figure.

Il la trouva calme, souriante, indifférente à Julius, ne l'ayant pas revu, et ne désirant pas le revoir.

Maintenant que lord Drummond était mort, et qu'il n'y avait plus personne pour faire obstacle à ses projets de théâtre, elle ne se cachait plus; sa porte était ouverte.

Samuel s'informa auprès de plusieurs journalistes de sa connaissance, et apprit, qu'en effet, il y avait des pourparlers entamés pour l'engagement de la signora Olympia à l'Académie de musique.

Samuel Gelb allait ainsi, de porte en porte, de l'hôtel d'Olympia à l'hôtel de Julius, et de l'hôtel de Julius à Enghien.

Julius n'était pas moins impénétrable qu'Olympia; et Frédérique, si elle savait quelque chose, n'était pas moins impénétrable que Julius.

Samuel trouvait les portes ouvertes, mais il sentait les cœurs fermés.

Comme les hommes d'action inoccupés, n'ayant rien de mieux à faire, il avait plaisir à tourmenter les autres. C'était toujours cela. Il usait son activité comme il pouvait.

Il parlait perpétuellement à Frédérique de la mort de Lothario.

Il avait calomnié la jeune femme en disant à Olympia

qu'elle avait pris aisément son parti de la mort de Lothario.

Quand il prononçait devant Frédérique le nom de Lothario, elle devenait toute triste, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Mais, il avait raison jusqu'à un certain point, ce n'était pas, en apparence, le désespoir d'une femme qui a perdu son amant; c'était une sorte de tristesse douce et résignée, et qui ressemblait plutôt au deuil d'une femme qui pleure un absent qu'à l'amertume désespérée d'une femme qui pleure un mort.

Lothario n'étant plus là, Samuel reprenait ses droits sur Frédérique. Il ne manquait jamais de lui rappeler ses anciennes promesses et les obligations qui la liaient à lui.

Frédérique le laissait dire, ne niant rien et ne refusant rien.

A travers tout cela, Samuel s'ennuyait, sensation étrange pour lui.

Cette âme terrible et remuante languissait dans ces lenteurs.

Il se sentait las et dégoûté de cette vie. Il avait besoin d'en finir.

Par instants, il avait envie de brusquer le dénoûment; et puis, il se disait qu'il valait mieux attendre que Julius démasquât son plan le premier.

En se fendant à fond sans voir le coup que lui préparait Julius, il risquait de s'enferrer.

Il restait ainsi, hésitant entre sa nature, qui lui disait d'agir, et le raisonnement, qui lui disait d'attendre.

Il aurait fallu qu'un événement vînt le presser, et pous-

ser sa main. Il aurait fallu que le Dieu sortît de la machine, et vînt rompre souverainement une situation intolérable.

Le Dieu qui sortit, ce fut le peuple.

Pour occuper son impatience, et pour se distraire de ses propres affaires, Samuel se mêlait aux affaires publiques.

Il ne retrouvait un peu d'émotion et de passion que dans la politique.

Depuis quelques jours, la lutte entre le parlement et la royauté, somnolente dans les derniers mois, paraissait vouloir se réveiller.

Le 26 juillet, les ordonnances éclatèrent comme un coup de foudre.

Il y eut un premier moment de stupeur.

Samuel parcourut aussitôt les rues et les faubourgs, espérant que tout allait se lever, et que la nation allait relever à l'instant même l'insolente provocation du trône.

Personne ne bougea de toute la journée.

La colère et l'indignation restèrent parmi les journalistes et les députés.

Le peuple n'eut même pas l'air d'avoir entendu.

— Ah bien! dit Samuel, s'ils supportent cela, je peux retourner en Allemagne; la royauté est éternelle ici.

Il rencontra un redacteur du *National* qui battait le pavé dans la même intention que lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien! vous voyez, répondit le journaliste, le peuple ne remue pas. Ah! je commence à croire que le roi et Polignac ont raison. Si la France supporte cela, c'est qu'elle le mérite.

— Où est le roi?

— Le roi vient de partir pour aller chasser à Rambouillet. Voilà le cas qu'il fait de nous. Il ne daigne seulement pas prendre la moindre précaution. Nous en sommes là : un Polignac méprisant la France et ayant raison !

— Tout n'est pas fini, dit Samuel. On peut parler à la foule. J'espère bien que les journaux ne vont pas se taire, malgré l'ordonnance qui les bâillonne. Allons au *National*.

En passant devant la Bourse, ils trouvèrent un tout autre aspect aux figures. La bourgeoisie était aussi consternée que le peuple était indifférent.

C'était elle, en effet, que frappaient les ordonnances.

Elle seule avait intérêt à la loi électorale que brisaient les ordonnances; elle seule avait des organes dans les journaux auxquels Charles X fermait la bouche.

Quant à résister, elle n'y songeait même pas. Elle était vaincue d'avance. Elle ne pouvait pas supposer que la monarchie eût osé cette mesure énorme sans avoir pris d'avance toute ses précautions, sans être armée, sans être sûre des troupes, sans tenir Paris dans un cercle de baïonnettes et de canons.

Un mot du dauphin circulait dans les groupes.

Le maréchal de Raguse lui avait dit qu'à la première lecture du *Moniteur* la rente était tombée.

— De combien? avait dit le Dauphin.

— De trois francs, avait répondu le maréchal.

— Elle remontera.

Si ce n'était pas là le comble de l'imbécilité, c'était la certitude de 'a force.

Dans les bureaux du *National*, Samuel trouva tous les principaux journalistes de Paris en train de rédiger la protestation de la presse contre la violence qu'on voulait lui faire.

La protestation signée, monsieur Coste, du *Temps*, demanda si l'on s'en tiendrait là, et si l'on ne passerait pas des paroles à l'action.

D'autres rédacteurs du *Temps* et les rédacteurs de la *Tribune* se joignirent à monsieur Coste pour obtenir qu'on allât aussitôt essayer de soulever les ateliers et les écoles.

Samuel fit remarquer que jamais l'occasion ne se présenterait plus favorable; que le roi était à la chasse; que monsieur de Polignac s'occupait d'une adjudication au ministère de la guerre; que le gouvernement était dans une heure de vertige, ne craignait rien et ne prenait aucune mesure; qu'il était donc très-facile d'en avoir raison si l'on ne perdait pas une minute, et que le roi, en revenant de Rambouillet, pourrait trouver, le soir, sa place prise par une révolution.

Mais monsieur Thiers parla contre toute voie de fait.

Il ne fallait pas sortir de la légalité. On avait, en ce moment, une position admirable; pourquoi la quitter? Il fallait laisser au pays le temps de juger entre la royauté, qui déchirait la Charte, et l'opposition, qui maintenait la loi.

La conscience nationale prononcerait, le pays serait avec l'opposition, et c'est alors que l'opposition serait très-forte et pourrait entreprendre tout ce qu'elle voudrait contre le trône.

Mais, dans cet instant, que pourrait l'opposition toute

seule? Elle ne pourrait que se compromettre et compromettre avec elle le seul obstacle à l'absolutisme monarchique et clérical.

Quels canons avait-elle? Quelle armée? le peuple ne se mêlait pas à la question. Quand tous les journalistes auraient la poitrine traversée par les balles des Suisses, leur mort ferait-elle revivre leur liberté?

Une goutte d'eau froide suffit quelquefois pour faire tomber l'ébullition de l'eau bouillante.

La froide parole du petit avocat de Provence apaisa l'exaltation des plus ardents.

On résolut de s'en tenir à la protestation.

Cependant le *National*, le *Globe* et le *Temps* déclarèrent qu'ils paraîtraient le lendemain, malgré les ordonnances.

Le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel* n'osèrent pas suivre cet exemple, et se soumirent.

Samuel Gelb sortit, furieux et désespérant de tout.

— Rien à faire, se dit-il. Allons nous enfermer. Toutes ces lâchetés me dégoûtent. Voilà ce qui s'appelle l'opposition. Allons! la France n'est pas mûre. La démocratie en a encore pour cent ans à attendre.

Il reprit, morne et amer, la route de Ménilmontant.

En sortant de la barrière, il entendit des violons qu'on râclait dans une guinguette.

Un jardin poussiéreux, qui n'était séparé de la rue que par une haie, était plein de danseurs et de buveurs. C'était sans doute une noce.

Samuel accosta un ouvrier endimanché qui fumait sa pipe sur le seuil :

— Vous vous amusez, vous autres? lui dit-il.

— Pourquoi pas ? répondit l'ouvrier.

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe à Paris ?

— Il se passe quelque chose ?

— Le ministère a rendu des ordonnances qui suppriment le droit des électeurs.

— Les électeurs ? Qu'est-ce que ça nous fait ? Est-ce que nous sommes électeurs, nous autres du peuple ?

— On a supprimé aussi les journaux.

— Ah ! bien, les journaux ! Est-ce que ça nous regarde, les journaux ? Nous ne les lisons pas, c'est trop cher. Ça coûte quatre-vingts francs.

— Eh bien ! justement, il faut que les journaux et l'élection vous regardent, et si vous vouliez...

— Ah bah ! dit l'ouvrier en lâchant une bouffée, pourvu qu'on n'augmente pas le prix du pain et du vin, le roi peut bien faire tout ce qu'il voudra.

En ce moment une grosse fille réjouie accourut.

— Dis donc, cria-t-elle en prenant le bras de l'ouvrier, c'est comme ça que tu m'invites à danser et que tu me plantes là ? On commence, viens vite.

— Me voilà, dit l'ouvrier, qui la suivit.

Samuel rentra chez lui, n'espérant plus rien. Il dîna et se coucha.

Le lendemain, il ne sortit même pas. Il se promena toute la journée dans son jardin, fiévreux et las.

La chaleur était étouffante.

— Allons, se disait-il, tout ce que j'ai fait est en pure perte. Mon but était de dominer un grand mouvement populaire, de gouverner les idées.

Mais s'il n'y a pas de mouvement, je ne suis bon à rien

et rien ne m'est bon. Je n'ai plus besoin de l'argent de Julius, qu'en ferais-je ?

Julius peut vivre. Qu'il soit éternel, s'il veut. Je ne lui donnerai pas la chiquenaude qui le précipiterait dans la tombe ! Ah ! il ne se doute pas que cette indifférence du peuple le sauve, et que cette mort de tous est sa vie.

Le soir s'approchait. Fatigué de marcher, Samuel venait de s'étendre sur un banc.

Tout à coup il tressaillit.

Il avait cru entendre, du côté de Paris, un bruit qui ressemblait à celui d'une fusillade.

Mais non, il s'était trompé sans doute. Il prêta l'oreille.

Le bruit recommença.

Cette fois, il n'y avait pas à douter, c'était bien une fusillade.

Samuel bondit debout.

— Des coups de fusil ! dit-il. Ah ! alors c'est le peuple. Brave peuple que je calomniais ! Ah ! mon rêve ressuscite. Vive le peuple ! et meure Julius !

# XXIV

## QUE CEUX A QUI LES RÉVOLUTIONS PROFITENT NE SONT PAS TOUJOURS CEUX QUI LES FONT.

— A bas Charles X et Julius! répéta Samuel Gelb, se sentant revivre tout entier. Nous allons faire chacun notre révolution, la France et moi; et je vais travailler à la sienne, tandis qu'elle travaillera à la mienne!

Il remonta vite à sa chambre, prit de l'or dans un tiroir, écrivit quelques lignes, s'arma et descendit vers Paris.

Il n'entra pas par la première barrière. Il longea les boulevards extérieurs, voulant voir si la banlieue prenait part au mouvement.

L'émotion commençait à la gagner. Des groupes se formaient çà et là. Des orateurs improvisés haranguaient des attroupements, et commentaient en termes énergiques les articles des journaux qui n'avaient pas craint de paraître le matin.

Samuel entra par la barrière Saint-Denis.

Il avait à peine fait quelques pas dans Paris, qu'il entendit un grand bruit et des cris furieux.

— Tuez-le! il faut le fusiller!

Il pressa le pas, et, en tournant une rue, il aperçut une

bande d'hommes armés qui venaient d'arrêter une voiture.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— C'est un ministre qui s'enfuit, lui répondit un ouvrier.

— Quel ministre ? dit Samuel.

Mais un homme du peuple venait d'ouvrir la portière

Il y avait dans la voiture une femme, deux enfants et un homme d'une quarantaine d'années.

Cet homme s'élança à terre. Samuel le reconnut.

— Oui, je comprends, se dit-il. Voilà le courage des libéraux! Ils ont préparé le soulèvement, ils ont lâché le peuple dans la rue, et, maintenant que la bataille est commencée, ils s'esquivent. Ils laissent le peuple se tirer comme il pourra du péril où ils l'ont jeté. Mais non, je tiens celui-là, il ne s'en ira pas, il combattra avec nous, j'en ferai un héros malgré lui.

Et, comme l'homme de la voiture se taisait, n'osant pas se fier à ces ouvriers en armes, Samuel parla :

— Que faites-vous, amis? cria-t-il. Ce n'est pas un ministre, au contraire, c'est un défenseur du peuple?

— Son nom ? demanda la foule.

— Casimir Périer !

— Casimir Périer ! cria le peuple. Vive la Charte

— Oui, mes enfants, vive la Charte ! cria Casimir Périer. Et nous la défendrons ensemble, quand nous devrions mourir pour elle ! Vive la Chartre

— En triomphe ! dit Samuel.

Et l'on rapporta triomphalement vers le champ de bataille ce fuyard de sa victoire.

A quoi tiennent les destinées ! Au moment où on le ramenait de force à Paris, Casimir Périer en sortait pour aller rejoindre Charles X et se mettre à son service.

Cependant, on n'en était encore qu'à la préface de l'insurrection.

Il y avait bien de distance en distance quelques engagements isolés; mais c'était l'affaire de quelques coups de fusil, et puis on attendait.

L'escarmouche préludait au combat. De fortes patrouilles de ligne se succédaient dans les rues, sur les boulevards et sur les quais. On les laissait passer.

On criait : Vive la ligne ! et Vive la Charte ! pour associer, en quelque sorte, l'armée à la cause de l'émeute.

Le peuple et la royauté se regardaient avant de se prendre à bras le corps.

On sentait qu'il s'apprêtait une lutte terrible et décisive.

Un vague frémissement courait dans l'air et annonçait l'orage.

Samuel essaya d'un moyen énergique.

Il entra chez le premier marchand de calicot qui se trouva sur sa route, acheta trois lambeaux de toile, un rouge, un blanc et l'autre bleu, les fit coudre ensemble, mit cela au bout d'un bâton, et sortit, brandissant ce drapeau tricolore.

Il y avait encore quelques lueurs de jour. Ce drapeau, qu'on n'avait pas vu depuis quinze ans, et qui rappelait tant de gloire, produisit un effet immense. Ce fut comme si le passé revenait après tant d'années d'humiliation et d'abaissement.

Paris sembla se réveiller de la monarchie comme d'un mauvais rêve.

Au même instant, une nouvelle éclata dans la ville, comme le coup de foudre qui commence l'orage.

Le commandement de Paris venait d'être confié à Marmont, duc de Raguse.

Ce nom, synonyme d'invasion, de Waterloo, de la patrie livrée à l'ennemi, des Cosaques galopant, la lance au poing, dans nos places publiques, de la France saignant par cent blessures, de nos musées mis au pillage, de notre drapeau insulté, de toutes nos misères et de toutes nos hontes; ce nom fut comme le gant jeté à la face de toute la grandeur du pays. De ce moment, le duel fut nécessaire.

Il ne s'agissait plus de l'intérêt des électeurs et des journaux, il s'agissait de l'honneur national.

Le peuple ne se battait plus contre les ordonnances, mais contre Waterloo.

— A bas les Cosaques! cria Samuel, et aux barricades!

Le cri de Samuel gronda et grossit d'échos en échos.

La nuit tombait. Il n'y avait pas grand'chose de possible pour le moment. Mais on se prépara à la lutte du lendemain.

La nuit se passa à dépaver les rues et à fortifier les barricades.

Ce fut le lendemain 28 que la bataille commença sérieusement. L'école polytechnique sortit et se mêla au peuple.

Monsieur Thiers, au premier coup de fusil, alla faire un tour à Montmorency, dans la maison de campagne de madame de Courchamp.

Le combat fut surtout sanglant à l'hôtel de ville.

L'insurrection, garantie par les parapets de la rive gauche, tirait sur les Suisses, qui gardaient la place de Grève.

Samuel était là, debout sur le parapet du Pont d'Arcole, dirigeant le feu, défiant les balles, prodiguant sa vie.

La lutte dura jusqu'à la nuit, et ne se termina pas avec le jour.

A travers la fusillade, Samuel, en se retournant, aperçut un groupe de quatre personnes qui venaient vers les insurgés.

— Vive Lafayette! s'écria-t-il aussitôt.

C'était en effet Lafayette qui passait avec deux amis et un domestique.

Le vieux général se souvenait de la part qu'il avait eue à la première révolution, et il ne demandait pas mieux que de se mêler à celle-là encore.

Mais son entourage le retenait et l'attiédissait, lui disant que ce n'était pas là une révolution, mais une émeute, et que le peuple ne tiendrait pas vingt-quatre heures contre les forces royales.

Le général hésitait. Toutefois, il avait voulu voir les choses par lui-même, et il allait à pied de barricade en barricade.

Samuel n'était pas un homme à laisser hésiter personne.

Il sauta à bas du parapet et alla droit à Lafayette.

— Général, lui dit-il, vous êtes des nôtres? Merci.

Et se tournant vers les insurgés :

— Amis, dit-il, le général prend le commandement de la garde nationale.

— Y pensez-vous, monsieur, dit monsieur Carbonnel, qui accompagnait Lafayette. Vous voulez donc faire fusiller le général ?

— Un homme de bonne volonté! reprit Samuel.

— Moi! répondirent vingt voix.

— Le premier venu, dit Samuel. Toi, par exemple, Michel. Va dire partout que la garde nationale est rétablie, et que le général Lafayette la commande.

Michel partit en courant,

— Vive Lafayette! cria-t-on de toutes parts le long du quai.

Le vieillard était ému. Sa vieille popularité lui remontait à la tête.

— Maintenant, dit Samuel, attendez un moment. Vous avez besoin de l'hôtel de ville. Nous allons le prendre. C'est l'affaire d'un instant.

Pendant ces conversations, la fusillade n'avait pas cessé. Les troupes, qui voyaient leurs balles s'aplatir contre les pierres du quai, commençaient à se décourager. Et puis, dans ces guerres civiles, l'heure avance bien vite où l'armée se souvient qu'elle est peuple aussi, et où le soldat s'aperçoit qu'il tire sur ses frères.

L'hôtel de ville ne se défendait plus que mollement.

— En avant! dit Samuel, et feu!

Une décharge éclata. Cette fois la troupe ne riposta pas. Le peuple s'avança et traversa le pont, près la place, sans trouver de résistance. A peine quelques coups de feu isolés vinrent-ils siffler aux oreilles des vainqueurs.

L'hôtel de ville était abandonné; les troupes venaient d'en sortir.

Samuel chercha Lafayette.

Mais le général n'était plus là. Ses amis étaient parvenus, à force d'instances, à l'emmener.

— Pardieu! dit Samuel, puisque les noms connus nous manquent, nous nous passerons d'eux. L'inconnu a sa puissance aussi.

Et, s'adressant au premier insurgé qui était près de lui :

— Dubourg, veux-tu être le maître de tout?

— Pourquoi pas toi? dit l'autre.

— Oh! moi, les libéraux me connaissent, et il faut quelqu'un qui ait le prestige du mystère.

— Soit, alors.

— Eh bien, installe-toi ici, et gouverne. Nous allons employer la nuit à faire quelques proclamations que nous signerons : Général Dubourg, gouverneur de Paris. Demain, tu prendras un uniforme quelconque, et tu feras un tour sur les quais, à cheval, pour te montrer aux populations. Il nous reste encore à prendre les Tuileries, nous les prendrons, et demain, à midi, la France est à nous! Est-ce dit?

— C'est dit.

Ce fut aussi simple que cela. Dans les moments révolutionnaires, le mouvement, ne sachant de quel côté aller, est reconnaissant envers quiconque ose le diriger. Le général Dubourg fut réellement pendant douze heures le roi de Paris.

Il décréta tout ce qu'il voulut. Les proclamations furent obéies de gens qui n'avaient jamais entendu son nom.

Le lendemain, ce fut la prise des Tuileries. Les troupes, de plus en plus démoralisées, n'opposaient au peuple qu'une résistance insignifiante.

Samuel fut des premiers qui entrèrent dans ce palais que Charles X avait quitté la veille pour toujours.

Le peuple se vengea sur les portraits du mal que lui avaient fait les hommes. Toutes les toiles représentant des princes ou des rois impopulaires furent crevées à coups de baïonnettes.

La bouffonnerie se mêla à l'héroïsme. Des hommes du peuple passèrent sur leurs chemises ensanglantées les robes de soie des princesses.

— Ah! le trône! s'écria un insurgé. Qu'est-ce que nous allons en faire?

— Attends, dit Samuel.

On venait d'apporter les morts, tombés dans les quelques minutes qu'avait duré le siége du palais.

Samuel en prit un dans ses bras et l'assit sur le trône.

— Enfants! s'écria-t-il, voilà notre roi : un mort! La royauté est morte. Vive la république!

— Vive la république! répétèrent deux mille voix.

Cela fait, Samuel laissa la destruction continuer sans lui.

— Je crois, dit-il, que la révolution est en bon train, et qu'il est temps que j'aille dire un mot à Julius.

Il sortit des Tuileries et prit le chemin de l'hôtel du comte d'Eberbach.

Une dée lui vint en route.

— Pardieu! pensa-t-il, j'ai manqué mon affaire. J'avais un moyen bien simple de me débarrasser de Julius. Lui qui parle toujours de son désir de mourir, et qui se plaint de n'avoir plus d'émotions, j'aurais dû l'emmener à quelquelque barricade, où une balle aurait convenablement fait les choses. Mais il est temps encore peut-être. On se bat par-ci, par-là. Je vais lui parler et tâcher de retrouver en lui quelques étincelles démocratiques de sa jeunesse.

Quand il entra dans la chambre de Julius, l'œil de celui-ci s'alluma d'une vague lueur. On eût dit que Julius attendait cette visite.

Mais ce ne fut qu'un éclair imperceptible.

Samuel n'eut pas même le temps de s'en apercevoir, et Julius retomba dans sa somnolence.

— Réveille-toi, s'écria Samuel. Voilà une occasion. Le vieux monde chancelle et va crouler. Viens nous aider à lui donner le dernier coup de pioche.

— Comme te voilà fait! dit tranquillement Julius. Tu es noir de poudre, et tes habits sont en loques.

— Je crois bien, je sors des Tuileries.

— Ah! les Tuileries sont prises?

— Tout est pris. Viens-tu?

— Non, dit Julius.

— Comment! dit Samuel, ce réveil d'une nation ne te réveille pas! As-tu donc le sommeil si dur qu'il puisse résister aux fusillades et aux canons?

— D'abord, répondit Julius, tu es bien heureux de pouvoir t'intéresser encore à ces luttes publiques, jusqu'à y prendre part. Moi qui ne m'intéresse plus à mes propres

affaires, ne veux-tu pas que j'aille m'intéresser à celles des autres?

Et puis, si un intérêt humain pouvait toucher un mourant comme moi, je t'avoue qu'entre l'autorité et l'insurrection mon effort serait pour l'autorité. Le succès de cette révolution, en France, serait un bouleversement en Allemagne.

Je ne puis plus rien, je le sais, pour ma patrie; mais si quelque chose devait me tenter encore, ce serait l'occasion de la préserver de l'anarchie et de lui assurer la paix. Ne cherche donc pas à m'entraîner aux barricades : je n'y serais pas du même côté que toi.

— Eh bien! sois-y, du côté que tu voudras, dit brusquement Samuel; viens toujours.

— Ah! murmura Julius, qui regarda fixement Samuel, comme s'il lisait au fond de sa pensée.

— Devant ou derrière, poursuivit Samuel; cela te ferait vivre!

— Est-ce bien pour que je vive que tu veux que j'y aille? damanda Julius avec le même regard.

— Pourquoi serait-ce? répartit Samuel. Crois-tu que j'aie l'intention de me mettre en face de toi et de t'envoyer une balle?

— Je plaisantais, dit Julius.

— Je ne te savais pas un tel souci de la vie. Tu répètes sans cesse que ton bonheur serait de mourir.

— Je veux mourir, oui, mais d'une certaine façon.

— C'est un secret?

— C'est un secret.

— Garde-le. Une dernière fois, tu ne viens pas?

— Non.

— Adieu donc.

Et il se hâta vers l'hôtel de ville.

Il y avait laissé le général Dubourg maître absolu de la situation.

— A nous deux disait-il, nous allons renouveler la France et l'Europe. L'heure des hommes nouveaux et des choses nouvelles a enfin sonné.

En entrant à l'hôtel de ville, il rencontra le général Dubourg qui en sortait.

— Où allez-vous donc? lui demanda-t-il?

— Je vais chez moi, répondit Dubourg.

— Chez vous?

— Que diable voulez-vous que je fasse ici? Ce n'est plus moi qui commande.

— Qui est-ce donc? s'écria Samuel avec inquiétude.

— C'est Lafayette.

— Comment cela? Pourquoi lui avez-vous cédé la place?

— Ce n'est pas moi. C'est le colonel Dumoulin, à qui j'avais confié la garde de l'hôtel de ville. Quand Lafayette est arrivé sur son cheval blanc, avec une escorte de dix ou douze personnes, et une vingtaine de gamins qui applaudissaient son cheval, Dumoulin a perdu la tête. Il a dit : « A tout seigneur tout honneur, » et il s'est rangé pour laisser passer le bonhomme.

— Mort-diable! s'écria Samuel en serrant les poings, ils vont nous escamoter notre révolution.

— Oh! c'est déjà fait. Ils ont commencé par installer une commission composée de je ne sais plus qui, et ils ont

déjà adressé une proclamation au peuple pour l'endormir. Les députés s'en mêlent. Tout est flambé. Je vais m'enfermer chez moi. Si les coups de feu recommencent, je sortirai.

Il serra la main de Samuel, et s'éloigna.

Le général Dubourg avait raison; de ce moment, la cause de la révolution était complétement perdue.

Lafayette, à son âge, n'avait plus l'énergie qu'il fallait pour conduire un mouvement populaire; d'un autre côté, son ancienne réputation libérale et révolutionnaire lui donnait une influence dangereuse sur les masses.

Samuel entra dans l'hôtel de ville et essaya d'arriver à Lafayette.

Mais un factionnaire était placé à la porte de son cabinet.

— On ne passe pas.

— Déjà ! dit Samuel. La révolution n'a déjà plus ses entrées ici. Eh bien! si l'on ne peut parler au gouvernement, on peut parler au peuple.

En sortant de l'hôtel de ville, il alla dans les groupes armés qui encombraient la place et les rues.

Mais il eut beau parler, la popularité de Lafayette était immense. C'était, pour la foule, la figure de la révolution de 1789 qui ressuscitait.

Samuel ne trouva personne qui voulût croire à ses défiances.

Il n'était pas homme à se décourager facilement. Il chercha plus loin.

A force de chercher, il finit par rencontrer un insurgé

qui avait combattu côte à côte avec lui à l'attaque de l'hôtel de ville et à la prise des Tuileries.

— Que dites-vous de ce qui se passe? lui demanda-t-il.

— Je dis, répondit l'insurgé, qu'on nous filoute notre victoire.

— A la bonne heure! je trouve un homme! s'écria Samuel. Eh bien! nous la laisserons-nous filouter?

— Non pas moi, du moins, dit-il.

— Ni moi, ajouta Samuel. Que comptez-vous faire?

— Rien dans ce moment. Le peuple croit en Lafayette. Nous nous ferions hacher si nous touchions à ce vertueux revenant. Il faut nous tenir prêts. La commission qui occupe l'hôtel de ville va sans doute prendre quelque parti qui ouvrira les yeux au peuple. Alors nous pourrons être soutenus. Nous agirons, et rudement.

— J'en suis, dit Samuel. Où nous retrouverons-nous?

— Rue de la Perle, nº 4. Jacques Grenier.

— C'est dit.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Samuel essaya encore de retrouver quelqu'un de ceux qui avaient combattu à ses côtés, mais ses recherches furent inutiles. Le spectacle de la confiance unanime avec laquelle Paris accueillait le nom de Lafayette lui inspira une amertume profonde.

— Les pièces de cent sous ont tort, dit-il. Dieu ne protége pas la France; mais, ah çà! est-ce qu'il protégerait Julius? Si la révolution avorte, je recommence à n'avoir plus besoin de ses écus. Qu'est-ce que j'en ferais? Vais-je donc être vertueux malgré moi? A quoi vais-je passer mon

temps ? Tiens, si j'allais chez Laffitte ? Mangeons d'abord un morceau.

Il entra dans le premier restaurant qu'il trouva ouvert, et dîna, car il n'avait pas pris une bouchée de pain depuis la veille au soir.

La journée finissait quand Samuel entra à l'hôtel Laffitte.

Il y avait foule, Tous les députés libéraux étaient là.

On attendait la réponse du duc d'Orléans, à qui l'on venait d'envoyer proposer la lieutenance-générale du royaume.

Déjà, le matin, monsieur Thiers était allé à Neuilly; mais il n'y avait pas trouvé le duc d'Orléans.

Dès le 26, le duc avait quitté le château, et était allé se cacher au Raincy.

Sur les instances de monsieur Thiers, la duchesse d'Orléans avait envoyé le comte de Montesquiou dire à son mari de revenir. Le comte avait eu beaucoup de peine à le décider; enfin le duc d'Orléans s'était laissé persuader, et le comte de Montesquiou était parti en avant, après avoir vu le duc monter en voiture.

Mais à une centaine de pas, le comte s'étant retourné, vit la voiture de Louis-Philippe rebrousser chemin vers le Raincy. Il fut obligé de retourner lui-même, de recommencer ses exhortations et d'amener cette fois avec lui cet usurpateur indécis.

Il fut convenu que Louis-Philippe attendrait à Neuilly qu'un message signé par douze membres de la chambre des députés vînt lui offrir la lieutenance-générale du royaume. Le message était parti depuis deux heures, quand

Samuel arriva à l'hôtel Laffitte, et l'on attendait le duc d'Orléans.

— Un prince et un Bourbon! dit Samuel; il n'y a rien à faire avec ces gens-là.

Il resta cependant, pour assister à toutes les péripéties et pour épier le moment d'agir.

Le duc d'Orléans arriva vers une heure du matin, et se glissa furtivement au Palais-Royal.

Les douze députés qui lui avaient écrit le message attendirent le matin pour se présenter à lui, et lui faire directement leur proposition.

On sait les hésitations, à moitié feintes et à moitié sincères, avec lesquelles le duc d'Orléans accueillit les premières ouvertures, et enfin son acceptation. Une proclamation fut aussitôt rédigée et envoyée à la chambre des députés qui la salua d'applaudissements.

Il n'y avait plus que Lafayette dont le consentement fût douteux. Nul ne savait si le vieux républicain voudrait d'un prince, et ne proclamerait pas la république. On décida qu'on tenterait une manifestation, et que le duc d'Orléans, accompagné des députés les plus populaires, irait à l'hôtel de ville.

— C'est le moment, dit Samuel.

Et il alla rue de la Perle, nº 4.

Il heurta dans l'escalier Jacques Grenier qui sortait.

— Vite! dit Samuel, nous n'avons pas une minute à perdre.

Et il le mit au courant de tout.

— Le duc d'Orléans à l'hôtel de ville! s'écria Jacques,

c'est la royauté qui recommence. Il n'y arrivera pas, sois tranquille. Dans combien de temps y va-t-il?

— Tout de suite.

— Diable! dit Jacques, je n'ai pas le temps de prévenir mes amis; mais deux hommes résolus suffisent.

— C'est ce que je pensais, dit Samuel : il faut qu'un de nous deux se mette sur la route, et l'autre au bout, à l'hôtel de ville même. Où aimes-tu mieux être?

— Sur la route, dit Jacques.

— Et moi dans la grande salle de l'hôtel de ville; si tu le manques, je ne le manquerai pas!

— C'est dit. Tu as un pistolet?

— J'en ai deux.

Ils allèrent ensemble jusqu'à la place de Grève.

Là, Samuel, après avoir serré la main de Jacques, le quitta et entra à l'hôtel de ville.

Ils ne s'étaient pas quittés depuis un quart d'heure, qu'un grand mouvement se fit dans la foule.

C'était le cortége du duc d'Orléans qui approchait par les quais.

Le duc d'Orléans, à cheval, précédait monsieur Laffitte, que des Savoyards portaient dans une chaise.

Les cris de joie et de triomphe, qui avaient fêté le cortége au sortir du Palais-Royal, devenaient de moins en moins nombreux.

L'attitude de la population, à partir du Pont-Neuf, était grave, presque menaçante.

— Encore un Bourbon! s'écria un ouvrier près de Jacques. C'était bien la peine de nous battre!

— Sois tranquille, fils, répondit Jacques. Tout n'est pas encore fini.

Le cortége déboucha tout à coup. Le duc d'Orléans affectait de se tourner vers monsieur Laffitte, comme pour s'abriter sous une popularité plus solide que la sienne.

Jacques mit la main à sa poche, en tira un pistolet et visa.

Mais une main lui saisit le bras par derrière et lui arracha le pistolet.

Il se retourna. C'était l'ouvrier à qui il avait parlé.

— Qu'est-ce que tu fais? dit l'ouvrier.

— Que t'importe? dit Jacques, je ne veux pas de Bourbon.

— A bas les Bourbons! dit l'ouvrier. Mais attends un autre moment, tu aurais pu tuer Laffitte.

Jacques repoussa l'ouvrier, et ramassa son pistolet qui était tombé à terre. Mais le cortége était passé, et le duc d'Orléans était entré à l'hôtel de ville.

Jacques essaya d'y pénétrer. Mais les factionnaires lui barrèrent le passage.

Quand le duc d'Orléans entra dans la grande salle, il y trouva une foule énorme. Combattants de la veille, élèves de l'école polytechnique, l'épée nue, figures tristes et sévères. Le général Dubourg était là.

Un député lut la déclaration de la chambre. Peu de voix applaudirent.

Le général Dubourg s'avança vers Louis-Philippe, et étendant la main vers la place pleine encore de peuple armé, il dit :

— Vous connaissez nos droits ; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons.

— Monsieur, répondit le duc un peu troublé, je suis un honnête homme.

— Il n'y a pas d'honnête homme sur les marches du trône, dit Samuel.

Et, prenant un pistolet, il ajusta et tira.

Le coup ne partit pas.

Samuel regarda son pistolet. Il n'y avait plus de capsule.

Il avait un second pistolet. Il voulut le prendre dans sa poche. Il ne l'y trouva plus.

— Trahison ! s'écria-t-il.

La foule était telle que, broyé de toutes parts, il n'avait pas senti la main qui s'était glissée dans sa poche.

A ce moment, Lafayette saisit un drapeau tricolore, le mit dans la main de Louis-Philippe et lui dit :

— Venez !

Puis, entraînant le duc sur le balcon de l'hôtel de ville, il l'embrassa devant la foule amoncelée.

Ce fut le couronnement de Louis-Philippe. Lafayette venait de le sacrer de sa popularité.

Les acclamations retentirent.

— C'est fini, dit Samuel. Il sera roi dans huit jours. Tous les rêves de ma vie croulent en ce moment. Allons, il faut m'y résoudre. Il n'y a rien à faire.

Tout à coup il releva la tête.

— Si fait, reprit-il. Tout est terminé ici, mais tout peut recommencer encore. Suis-je un enfant ou une femme, pour perdre courage à la première difficulté ? Non, rien

n'est perdu. Il y a une manière de tout réparer. Voyons, réfléchissons un peu.

Et, appuyant son front dans sa main, il pensa profondément.

Après quelques minutes de méditation immobile, il sourit, et un éclair lui passa dans les yeux.

— J'ai trouvé, dit-il. Ah ! je ne suis pas de ceux qui renoncent aisément.

En cinq minutes, il avait bâti dans sa tête un dernier projet qui allait décider de son sort.

Il alla chez Julius.

## XXV

### CHANGEMENT DE FRONT.

Cette fois encore, en voyant Samuel, Julius eut aux yeux un éclair vite effacé, comme une lueur d'espérance qu'il voulait dissimuler.

— Eh bien ! mon cher Samuel, lui dit-il plus gaiement que de coutume, je vois avec plaisir que tes triomphes ne te font pas oublier tes amis.

— Quels triomphes? demanda Samuel.

— Comment? est-ce que vous ne triomphez pas sur toute la ligne? Je viens de lire les journaux, non pour moi, mais pour savoir où vous en étiez, toi et tes révolu-

tionnaires. Et je vois que vous avez marché vite. Le duc d'Orléans lieutenant général, c'est Charles X dépossédé.

— Oui, lieutenant général... du *royaume!* répondit Samuel, en appuyant amèrement sur le dernier mot. Le peuple a changé de maître; voilà ce qu'il appelle une révolution; et personne ne peut dire si le maître nouveau vaut mieux que l'ancien, et s'il ne faudra pas le chasser à son tour. Ainsi, imbécile que je suis, j'ai risqué ma vie pour mettre un roi à la place d'un autre. Mais je me vengerai de cette opposition puérile qui nous a volé notre victoire et qui est venue après la bataille piller les morts!

— Que veux-tu dire? demanda Julius.

— Il y a un proverbe espagnol qui dit: *Il faut toujours caver au pire;* il aurait dû dire: *au moindre.* C'est toujours le petit, c'est moins que le petit, c'est le médiocre, qui est sûr du succès. Je n'ai jamais eu de grandes illusions, tu me rendras cette justice, touchant l'espèce humaine; eh bien! si modérée que fût l'estime que j'en faisais, elle était encore cent fois trop grande.

Samuel reprit en phrases brèves et entrecoupées, comme pour s'étourdir:

— Oui, oui, le jour du peuple viendra peut-être; mais nous n'y sommes pas. Je reconnais que j'ai été trop vite. Je suis un homme du siècle prochain. Les nations ne sont pas mûres pour la liberté. Il faut peut-être encore des centaines d'années pour qu'elles la comprennent. Et d'ici là l'autorité peut seule nous donner la paix. Or, comme je ne peux pas me coucher tout à l'heure pour me réveiller dans cent ans, j'ai pris le parti de m'accommoder à l'épo-

que où je vis. Et, si l'autorité veut de moi... eh bien, Julius... je passe de son bord.

— Ah! dit Julius, qui observait Samuel d'un air étrange, et qui couvrait du masque impossible de son visage sa profonde émotion intérieure.

— Je viens te faire une proposition, reprit Samuel. Lorsque je suis venu avant-hier te demander si tu voulais venir aux barricades avec moi, tu m'as répondu que, si tu y allais, ce ne serait pas du même côté que moi, et que tu restais dévoué au gouvernement que tu avais servi. Eh bien! veux-tu lui prouver ton dévouement?

— Comment cela?

— Ecoute. Le mouvement des trois jours, bien qu'il n'ait produit ici qu'une demi-révolution, aura cependant son retentissement et son contre-coup en Allemagne. Je peux te le dire, la Tugendbund n'est pas morte; elle va agiter la jeunesse et le peuple. Tout va éclater d'un moment à l'autre. Les rois triompheront là-bas comme ici, je le veux bien, mais ce ne sera pas sans luttes civiles et sans beaucoup de sang répandu. Et, vois-tu, la royauté a déjà bien assez de taches aux mains, sans y joindre encore les taches de sang.

Eh bien! celui qui fournirait aux gouvernements d'Allemagne le moyen de prévenir la lutte, celui qui épargnerait aux rois les terribles représailles que leur préparent dans l'avenir leurs victoires momentanées sur la liberté, celui qui épargnerait à la Tugendbund un combat qui ne peut, à l'heure présente, finir que par sa défaite sanglante, celui qui épargnerait à la patrie une commotion douloureuse,

penses-tu que celui-là aurait le droit de tout demander et le pouvoir de tout obtenir?

— Sans doute, dit le comte d'Eberbach.

— Eh bien! Julius, reprit Samuel, tu peux être cet homme.

— Moi?

— Toi-même.

— Tu es fou! dit Julius. Regarde-moi donc. Qu'est-ce que tu veux que je demande et que j'obtienne? Est-ce que j'ai le temps d'être ambitieux?

— On a toujours le temps d'être ambitieux de ce qu'on laisse après soi, d'honneur et de gloire.

— Explique-toi.

— Rien n'est plus simple. Il n'y a pas un an tu représentais encore à Paris le roi de Prusse. Tu as conservé le souvenir de ses bonnes grâces, et tu lui restes lié par reconnaissance et par devoir; rien de mieux. Moi, je n'ai pas les mêmes raisons pour rester lié à mon parti. Personne n'a rien fait pour moi, je suis libre. J'ai acquis le droit d'abandonner des ingrats et, pis que cela, des imbéciles qui s'abandonnent eux-mêmes.

Je sais bien ce qu'on peut dire : que je suis un renégat et un traître? D'abord, tu sais le cas que je fais de l'opinion des autres sur mon compte.

Et puis, du moins, on ne pourra pas dire que je déserte mon parti dans la défaite; car, pour tout le monde, à l'exception de trois ou quatre exaltés peut-être, nous sommes vainqueurs, et, si tu en croyais les chansons qu'on chante dans les rues, le peuple viendrait de rentrer en pleine possession de sa liberté. Donc le moment est op-

portun pour quitter le camp de ceux qui se croient victorieux. Ils me sauront presque gré de les quitter, et d'avoir un camarade de moins avec qui partager la victoire. Julius, je suis des vôtres, et, pour payer ma bienvenue, je vous apporte une chose?

— Quoi?

— Je livrerai entre tes mains, entre les mains du roi, les chefs de la Tugendbund en flagrant délit de conspiration.

Quelque effort qu'il fit sur lui-même, Julius ne put retenir un mouvement. Son œil s'éclaira tout à coup, et lui, moribond depuis si longtemps, il sembla revivre.

— Cela t'étonne? dit Samuel, qui remarqua le mouvement et le regard du comte d'Eberbach. Je change de route, te dis-je. Et tu sais que je suis de ceux qui ne font rien à demi. Les libéraux de France m'ont dégoûté de tous les libéraux du monde. Je me suis fourvoyé avec ces gens-là. Je vois, bien tard il est vrai, qu'il n'y a rien d'un peu grand à faire avec eux.

Eh bien, je veux essayer des autres. Il vaut mieux être un Richelieu qu'un Catilina. Si la monarchie veut se servir des hommes de forte trempe et de pensée énergique, qui sait s'il n'est pas temps encore pour elle? Tu vois qu'il n'est pas encore temps pour les faiseurs de révolutions. Voyons, c'est dit : je m'offre à toi ; m'acceptes-tu?

— Si j'accepte, qu'aurai-je à faire? demanda Julius

— Si tu acceptes, nous partons tous deux pour l'Allemagne, ce soir même ou au plus tard demain matin. Et une fois arrivés, fie-toi à moi pour te faire faire en une semaine plus que tu n'as fait dans toute ta vie peut-être.

Et moi, je rattraperai d'un coup les quarante années que j'ai perdues.

Voyons, pas d'hésitations puériles. Tu sers en même temps ton pays et ton ami. Quant aux chefs de la Tugendbund, nous commencerons par stipuler qu'ils auront la vie sauve. Cela doit lever ton dernier scrupule. Est-ce convenu? parle.

— Mais le voyage est long et fatigant, objecta le comte d'Eberbach. Exténué comme je suis, arriverai-je au terme?

— N'est-ce que cela? repartit Samuel. Je te composerai un cordial pour te ranimer et pour te soutenir.

— Ah! un cordial? répéta Julius, comme s'il attendait depuis longtemps ce mot.

— Sois tranquille; il est sans aucune espèce de danger.

— Eh bien! j'accepte, alors, dit Julius. Je t'ai dit que je m'abandonnais à toi. Fais de moi ce que tu voudras.

— A la bonne heure. Aimes-tu mieux partir ce soir ou demain matin?

— Je te demande de me laisser jusqu'à demain matin.

— Soit. Seulement, il doit être encore temps pour le courrier de l'ambassade; il serait bon d'écrire aujourd'hui même pour qu'on mette à ta disposition une partie de la force armée qu'il y a à Heidelberg.

— Je vais écrire tout de suite, et je te donnerai la lettre. Tu te chargeras de la faire partir.

— Pendant que tu vas écrire, je vais te préparer ton cordial. C'est l'affaire de cinq minutes.

Samuel passa dans la pièce à côté, pour envoyer un domestique chez un pharmacien.

Cinq minutes après il rentra dans la chambre.

— Voici ta lettre, lui dit le comte d'Eberbach.

— Et voici ton cordial, répondit Samuel Gelb.

— A propos, dit Julius, je n'ai pas pensé à t'en parler avant d'écrire, tu n'as pas de conditions à poser.

— Non ; je demanderai seulement qu'on me mette le pied dans l'étrier. Une fois à cheval, sois tranquille, j'irai loin.

— Ce sera fait.

— Eh bien! je cours à l'ambassade. Demain matin, à neuf heures, je serai à la porte avec une voiture attelée. Tiens-toi prêt.

— Je suis toujours prêt.

Quand Samuel fut sorti :

— Va, dit Julius, tu as perdu la partie. Je vois dans ton jeu, et tu ne vois pas dans le mien.

Il prit le cordial, et en versa une partie dans un verre.

Puis, ouvrant son secrétaire, il en tira une petite fiole, dont il laissa tomber une goutte dans le cordial.

Le cordial ne changea pas de couleur.

— C'est bien un cordial, dit Julius. Ce n'est pas encore l'autre chose. Je m'en doutais. Il a encore besoin de moi.

Il but le cordial.

Pour Samuel, en allant à l'ambassade, il riait tout bas et se disait :

— Quitter le jeu et jeter les cartes à l'heure où la partie semble gagnée aux joueurs vulgaires; passer aux vaincus dans le moment où ils sacrifieront tout pour une revanche ou pour une atténuation de la défaite; obtenir ainsi,

en un jour, de la royauté impatiente la puissance que la lente liberté ne me donnerait pas dans vingt ans peut-être; m'assurer à la fois la confiance de Julius par ma désertion et sa fortune par sa mort; conquérir d'un même coup rapide la richesse et le pouvoir, mon ambition et mon amour. Allons! la combinaison est forte et la tentative grandiose! Samuel Gelb, tu te retrouves et tu te relèves!

## XXVI

### ADIEUX SANS EMBRASSEMENTS.

Le soir du même jour, dans une petite chambre d'une maison du Marais, un homme et deux femmes étaient réunis.

L'homme était Julius; les deux femmes étaient Christiane et Frédérique.

— Vous avez quelque chose, mon père, disait Frédérique.

— Je t'assure que je n'ai rien, mon enfant, répondit Julius.

— Si fait! Ordinairement, quand nous nous trouvons réunis tous trois dans cette petite chambre où nous pouvons nous voir en secret, vous avez le sourire aux yeux et la gaieté aux lèvres; vous paraissez heureux de nous voir, ma mère et moi. Et aujourd'hui, vous êtes grave, vous

êtes triste, et vous nous faites à toutes deux des recommandations solennelles, comme si vous alliez nous quitter. On croirait que vous nous dites adieu.

— Ma chère fille, à mon âge et dans mon état, n'est-il pas prudent, chaque fois qu'on se sépare de ce qu'on aime, de se dire adieu?

— Est-ce que vous vous sentez plus mal que la dernière fois? Avez-vous des inquiétudes?

— Non, ma Frédérique. Mais, vois-tu, dans une demi-heure, nous allons nous quitter. La prudence veut que nous ne nous donnions rendez-vous ici tous trois qu'une fois par semaine. Sans cela on ne tarderait pas à découvrir notre retraite; et que penserait le monde de me voir ainsi, entre celle qu'on croit ma femme et celle qu'on a cru ma maîtresse? Et puis, il y a encore d'autres raisons pour lesquelles il est nécessaire qu'on ignore que nous nous voyons. Donc, je vais en avoir pour huit jours à ne pas me retrouver avec vous. Et, en huit jours, il peut arriver tant de choses!

— Qu'est-ce qui peut arriver?

— Que sais-je? La Providence tient l'avenir dans sa main. Mais sois tranquille, à ton âge, l'avenir, c'est le bonheur, c'est une longue existence, c'est l'espérance infinie. Je veux que tu sois heureuse, ma fille chérie, et je te promets que tu le seras bientôt.

— Je le suis dès à présent, cher père, quand je vous vois, et je le serais tout à fait si je vous voyais souriant.

Christiane ne disait rien. Elle regardait, muette, le visage de son mari, cherchant à y lire le dessein que fai

saient soupçonner son attitude et son accent plus graves que de coutume.

Elle devinait bien que Julius avait une résolution prise. Mais laquelle ?

Elle n'osait pas l'interroger, craignant d'effrayer Frédérique, et elle faisait semblant d'être tranquille, pendant qu'au fond du cœur elle souffrait et frissonnait, songeant à la conversation qu'elle avait eue avec Julius avant d'aller à Eberbach, le jour où il lui avait dit qu'il ne pouvait les sauver tous qu'en mourant.

Julius comprit l'anxiété de Christiane.

— Vous voilà toutes deux bien troublées pour une chose bien simple, reprit-il. Parce que je vous dis aujourd'hui ce que j'aurais dû vous dire toutes les fois, parce que, dans un temps où les trônes croulent en vingt-quatre heures, je me souviens que moi, pauvre vieillard prématuré et pauvre malade agonisant, je ne suis pas plus éternel qu'une dynastie, vous voilà dans les transes et dans les terreurs. Je suis sûr que Christiane pense dans ce moment à une chose que je lui ai dite il y a un mois, un jour que je cherchais une façon d'arranger nos affaires. Je lui ai parlé d'un moyen ; mais il n'y a pas que celui-là. A force de chercher, j'en ai trouvé un autre.

— Lequel? dit Christiane.

— C'est mon secret. Vous le saurez dans huit jours.

— Vous nous le direz?

— Ou je vous l'écrirai.

Ecrire? s'écria Frédérique. Vous partez donc?

— Quand même je ferais un voyage de quelques jours, en quoi cela devrait-il vous inquiéter?

— Si vous partez, mon père, dit Frédérique, pourquoi ne nous emmenez-vous pas avec vous?

— Je ne pars pas, répondit Julius. Du moins, il est à peu près certain que je n'aurai pas besoin de partir. D'ailleurs, je partirais que je ne pourrais pas vous emmener. Que dirait-on de nous voir tous trois ensemble?

— Qu'importe ce qu'on dirait? Et puis, sinon toutes deux, une du moins peut vous suivre?

— L'une sans l'autre? dit Julius. Et que deviendrait la mère sans la fille, ou la fille sans la mère.

— Mais vous ne pouvez pourtant pas voyager seul, insista Frédérique.

— Je ne voyage pas seul.

— Qui donc vous accompagnera?

— Un ami sûr, qui voudra bien se charger de moi.

Julius prononça ces derniers mots d'un ton étrange.

— Écoutez-moi, mon père, s'écria Frédérique, vous voulez nous rassurer, mais il est évident que vous avez un secret. Vous êtes arrivé tout triste, vous si joyeux d'habitude lorsque vous veniez ici. Puis, vous m'avez parlé d'un ton de père qui va quitter sa fille et qui craint de ne plus la revoir. Vous m'avez dit que vous étiez vieux, qu'il fallait m'attendre à ne plus vous avoir longtemps, mais que ma mère me resterait. Vous m'avez priée de vous pardonner les peines que vous avez pu me causer malgré vous, comme si, au contraire, je n'avais pas à vous remercier de tout! Eh bien! si vous êtes comme cela aujourd'hui, c'est qu'il y a quelque chose que vous me cachez. Ou bien vous vous croyez très-malade, ou bien vous allez partir. Vous êtes à la veille d'un grand péril ou d'un long

voyage, c'est visible. Mon père, je vous en conjure, dites-nous ce que vous avez. Si vous êtes malade, notre place est à votre chevet. Le monde pensera ce qu'il voudra; moi, je veux vous soigner.

— Je ne suis pas malade, dit Julius avec un regard attendri. Regarde-moi; tu peux voir à mon visage que je suis plutôt mieux portant que je ne l'ai été depuis bien de mois. De retrouver ma femme et ma fille, cela m'a rendu la santé.

— Alors, c'est que vous partez? dit Christiane.

— Écoutez, dit Julius qui désespéra de se faire croire s'il niait absolument, il est possible que j'aie à faire un voyage de courte durée, mais rien n'est encore résolu. Dans tous les cas, je ne partirai que dans trois jours. Ainsi, nous aurions le temps de nous revoir et d'en reparler.

— Vous ne partirez pas avant de nous avoir revues? dit Christiane.

— Je le promets!

— J'ai un moyen de vous forcer à tenir votre promesse, interrompit Frédérique.

— Quel moyen?

— C'est de ne pas vous dire adieu aujourd'hui.

— Oh! murmura Julius.

— Je vois bien ce que vous comptiez faire, poursuivit la charmante fille. Vous nous auriez attendries en nous parlant de toutes sortes de choses tendres; nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre; nous aurions pleuré, et puis vous seriez parti demain sans rien dire, avec nos adieux surpris. Mais nous ne nous prêterons plus

à votre plan, ma mère et moi. Si vous voulez que nous vous disions adieu, il faudra que vous conveniez de votre départ. Pas d'adieu aujourd'hui. Si vous voulez être embrassé, nous verrons, la première fois.

— Tu as raison, mon enfant, dit Julius d'une voix étranglée, et luttant contre une émotion qu'il eut la force de ne pas laisser voir sur sa figure. Ne m'embrasse pas. Tu seras sûre comme cela que je ne partirai pas sans t'avoir revue; car ce serait quelque chose de trop affreux pour un père que de se mettre en route pour un voyage dont il ne reviendra peut-être pas, sans emporter même le baiser de son enfant.

Julius s'arrêta ne pouvant continuer.

Il reprit :

— Maintenant, il faut nous séparer. A bientôt; à la semaine prochaine si je ne pars pas; à demain ou après-demain si je pars. Je vous ferai prévenir de l'heure où vous me trouverez ici. Si vous ne recevez aucune lettre de moi d'ici à trois jours, c'est que j'aurai pu me débarrasser de cet ennuyeux voyage.

Il fit un nouvel effort sur lui-même, et parvint à sourire.

— A revoir, dit-il, Vous voyez que je vous dis à revoir, et que je ne vous dis pas adieu. Sortons l'un après l'autre, de peur qu'un passant ne nous voie ensemble. Christiane d'abord, Frédérique ensuite. Je sortirai le dernier. Allez.

Christiane serra la main de Julius, et sortit.

Quand Frédérique alla pour la suivre :

— Tu vois, lui dit son père, que je ne te demande pas de t'embrasser.

Il dit cela en souriant.

— Vous faites bien, répondit Frédériqne. Je refuserais. C'est par là que je vous retiens à Paris. La prochaine fois, tant que vous voudrez.

Et elle sortit.

A peine Julius fut-il seul, qu'il tomba à genoux en sanglotant.

— Oh! voilà donc comme je les quitte! s'écria-t-il avec désespoir; et si elles savaient pour quel voyage! Voilà nos adieux! Pauvre ange de Frédérique! elle m'a deviné; elle a senti que je voulais surprendre leurs embrassements, et les serrer sur mon cœur dans une étreinte suprême, sans leur dire pourquoi.

Comment leur dirai-je ce que je vais faire? Elles le sauront assez tôt. Si elles savaient seulement que je pars demain, elles voudraient me suivre, et il ne faut pas qu'elles assistent à ce qui va se passer là-bas.

Ainsi, je partirai sans avoir même eu un dernier regard des deux êtres que j'aime, sans que leurs yeux se soient attendris sur les miens, sans emporter quelqu'une de ces bonnes paroles qui doivent vous retentir doucement aux oreilles pendant l'éternité.

A l'heure qu'il est, le lien qui m'attachait à elles est rompu. Je ne les reverrai plus. Je suis seul. Pas un mot d'adieu ne me suivra et ne m'accompagnera où je vais.

Eh bien, soit. Le sacrifice sera complet. Mais au moins, mon dieu! donnez à ces deux pauvres et douces créatures,

donnez-leur en surplus de joie tout ce que j'accepte en excès de souffrance.

Il embrassa en pleurant les deux chaises où s'étaient assises sa femme et sa fille, dit à la chambre l'adieu qu'il ne pouvait leur dire à elles-mêmes, descendit et se fit reconduire à son hôtel.

La nuit était très-avancée. Il ne se coucha pas. A quoi bon ? Il n'avait guère envie de dormir.

Il se mit à écrire des lettres.

Les heures se passèrent, et il écrivait encore lorsque Samuel entra.

— Tu es prêt? dit-il à Julius.

— Toujours, je te l'ai dit hier, répondit le comte d'Eberbach.

— A merveille. Eh bien! la voiture est en bas.

— Descendons, dit Julius en cachetant une enveloppe dans laquelle il venait d'enfermer deux lettres, une à Christiane, l'autre à Frédérique.

Il sonna. Un valet vint.

— Je vais faire un tour hors de Paris, dit-il. Je ne reviendrai peut-être que demain, peut-être que dans plusieurs jours. Si madame la comtesse venait d'Enghien, vous lui remettriez ceci. Mais à elle seule, vous entendez.

Il donna la lettre au domestique.

— Et maintenant, dit Julius à Samuel, je suis à toi.

## XXVII

### CLARTÉ DU COEUR.

Le lendemain du jour où Julius, Christiane et Frédérique s'étaient rencontrés tous trois ensemble dans la maison secrète du Marais, Frédérique, seule et rêveuse, se promenait dans son jardin d'Enghien.

Sans savoir pourquoi, elle se sentait tout inquiète.

L'entrevue de la veille lui revenait à l'esprit.

Pourquoi son père, devant les seuls êtres qu'il aimât, avait-il été pour la première fois si grave et si triste ?

Elle avait refusé de lui dire adieu, afin de l'empêcher de partir sans la revoir au moins une fois encore. Mais si son départ était une nécessité, s'il était forcé de s'en aller tout de suite, elle n'aurait fait que lui ajouter une souffrance.

Quand elle avait refusé d'embasser son père, il avait souri, mais il lui semblait maintenant que c'était plutôt un rire contraint, et qu'il avait envie de pleurer.

Que pouvait être ce voyage?

Il fallait que ce fût quelque chose de bien sérieux. Le comte devait avoir un bien impérieux motif de quitter Paris, lui si faible et si fatigué. Où allait-il? Et pourquo cette chose si simple, après tout, un voyage, le remplis-

sait-elle de cette tristesse? Pourquoi cette solennité dans les recommandations qu'il avait faites à sa fille?

C'était plus qu'un adieu, c'était presque un testament.

Frédérique marcha et songea ainsi toute la journée.

Le soir, elle n'y tint plus.

Elle fit mettre les chevaux à la voiture et courut à Paris.

Arrivée à l'hôtel, elle monta rapidement à l'appartement du comte.

— Monsieur le comte? demanda-t-elle au premier domestique qu'elle rencontra.

— Monsieur le comte n'est pas ici, répondit le domestique.

— Quand est-il sorti?

— Ce matin, Madame.

— Mon Dieu! et il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait?

— Il a dit qu'il allait faire un tour hors de Paris, et qu'il ne rentrerait peut-être que demain.

— Il n'a rien laissé pour moi?

— Monsieur le comte a laissé pour madame la comtesse une lettre qui est sur son bureau.

— Vite! dit Frédérique.

Et elle s'élança dans la chambre du comte.

Elle trouva sur le secrétaire un papier à son adresse.

Elle décacheta l'enveloppe, dans laquelle il y avait deux lettres, l'une pour elle, et l'autre pour sa mère.

Elle ouvrit la lettre et lut :

« Pardonne-moi, ma chère Frédérique, si je pars sans

t'embrasser. Mais c'est pour toi, mon enfant. Dans trois jours, rien ne s'opposera plus à ton bonheur.

» Adieu, ma fille chérie. Ta mère t'en dira davantage. Sois heureuse. Je te bénis.

» Oublie-moi, et pense à Lothario.

» Ton père dévoué.

» JULIUS D'E. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Frédérique les yeux pleins de larmes. Ah! fit-elle en relisant une phrase de la lettre : « Ta mère t'en dira davantage. » Ma mère sait tout sans doute. Allons chez elle.

Et, descendant à la hâte, elle se fit conduire chez Christiane, emportant la lettre à l'adresse de sa mère.

Christiane fut toute stupéfaite d'entendre annoncer la comtesse d'Eberbach; car la vie de ces deux pauvres créatures était telle que c'était pour la mère et la fille une audace et presque une faute de se voir.

Mais l'émotion de Christiane fut bien plus grande encore quand elle vit entrer Frédérique.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle, frappée de l'anxiété visible sur la figure de sa fille.

— Il y a, dit Frédérique, que mon père est parti.

— Parti!

— Lisez.

Et Frédérique tendit à sa mère les deux lettres.

La lettre adressée à Christiane ne disait rien de plus que celle de Frédérique.

Julius annonçait seulement à sa femme qu'il partait et

qu'aussitôt arrivé au terme de son voyage, il lui écrirait tout ce qu'il était allé faire et tout ce qui se passerait.

Il l'engageait donc à ne pas s'inquiéter, à rassurer Frédérique, et à attendre.

— Tout, excepté attendre! s'écria Christiane. Ma fille, nous allons partir !

— Qu'avez-vous, ma mère? Vous êtes toute bouleversée.

— Un grand péril est sur ton père.

— Quel péril?

— Ah! je ne puis te le dire. Mais je me souviens de ce qu'il m'a dit une fois. Vite.

Elle courut à la sonnette, un domestique vint.

— Mon frère est-il là?

— Oui, madame.

— Dites-lui qu'il me faut des chevaux de poste tout de suite.

Le domestique sortit.

— Oh! mon Dieu! dit Christiane, mais où aller? Ces deux lettres ne nous apprennent seulement pas où est ton père? On ne te l'a pas dit à l'hôtel?

— Non, en partant, il a dit qu'il allait faire un tour hors de Paris.

— Oh! il sera allé loin. Il aura mis plus de distance que cela entre son projet et nous. Où peut-il être allé? Malheureuses que nous sommes! Nous ne pouvons pas le deviner, pourtant!

Elle réfléchit une minute, mais reprit aussitôt avec plus d'énergie :

— N'importe, nous le chercherons partout. A Eberbach,

d'abord. Oui, il a dû choisir pour le châtiment le lieu où le crime s'est accompli. C'est cela. Il va au château d'Eberbach, j'en suis sûre maintenant. Merci, mon Dieu! pourvu que nous n'arrivions pas trop tard!

Elle prit ce qu'il fallait d'argent pour la route, et enveloppa Frédérique de châles pour la nuit.

Elles étaient prêtes lorsque Gamba vint annoncer que la voiture était en bas.

— Est-ce que je pars aussi? demanda-t-il.

— Oui. Es-tu prêt?

— Toujours, quand il s'agit de courir sur les routes.

— Eh bien! viens.

Une minute après, la chaise de poste roulait au galop sur le pavé de Paris.

Au premier relais Christiane parla au maître de poste :

— Vous n'avez pas fourni de chevaux ce matin à deux voyageurs venant de Paris?

— Pourquoi deux? demanda Frédérique.

— Ecoute.

— J'en ai fourni à plus de deux, répondit le maître de poste.

— Oui, mais deux qui étaient ensemble?

— Comment sont-ils?

— Quarante ans à peu près? Mais l'un a l'air plus vieux que l'autre.

— Ah! attendez. Je crois que oui. L'un se renfonçait dans l'angle de la voiture, comme s'il était ennuyé et souffrant.

— Et l'autre devait avoir une figure dure et hautaine!

— Justement. C'est celui-là qui donnait les ordres. J'ai

même dit à Jean : En voilà un qui n'a pas une bonne physionomie. Jean m'a dit : Bah ! c'est son droit, il paye bien. Oui, madame, je les ai vus.

— Merci.

Les chevaux étaient changés. La voiture repartit.

Frédérique questionna sa mère.

— Comment savez-vous que mon père ne voyage pas seul ?

— As-tu oublié qu'il nous a dit hier qu'un ami l'accompagnerait.

— C'est vrai, mais il n'a pas dit quel était cet ami.

— Oh ! je devine ! répondit Christiane.

— Qui est-ce donc ?

— C'est monsieur Samuel Gelb.

Le voyage fut morne et silencieux. La nuit passa, et le jour aussi, et encore une nuit, et encore un jour.

La mère et la fille ne s'arrêtaient que le temps de changer de chevaux. Deux fois seulement dans les quarante-huit heures, elles descendirent pour manger une bouchée.

Et puis elles repartaient, payant double pour doubler la vitesse du postillon.

Ce voyage, commencé la nuit, s'acheva la nuit.

Il était près de onze heures du soir quand la chaise de poste entra dans la cour du château d'Eberbach.

— Monsieur le comte est-il ici? demanda Frédérique au portier, qu'il fallut réveiller.

— Oui, madame.

— Dieu soit loué ! s'écria Christiane. Nous arrivons à temps.

La voiture s'arrêta au perron.

Gamba frappa de manière à réveiller toute la maison.

Hans passa la tête à une lucarne.

— Qui est là? cria-t-il, tout à fait maussade et grognant.

— C'est madame la comtesse, répondit Gamba.

— Je descends, bougonna Hans.

— Un instant après, la porte s'ouvrit.

— Monsieur le comte? demanda Frédérique.

— Il est couché.

Frédérique regarda Christiane.

— Oh! pas un moment à perdre, répondit Christiane au regard de sa fille. Il s'agit de choses trop graves pour retarder notre entrevue d'une seconde. Montons, et frappons à la porte de sa chambre.

Elles montèrent aussitôt et frappèrent, doucement d'abord, puis plus fort.

Mais elles eurent beau frapper, personne ne répondit.

— Attendez, dit Gamba, vous frappez comme des femmes. Je vais vous montrer comment cela se pratique.

Et il se mit à exécuter sur la porte tous les carillons d'Anvers.

Personne ne répondit ni ne bougea dans la chambre.

— C'est singulier, dit Christiane, qui commença à pâlir.

Elle se tourna vers Hans.

— Vous êtes bien sûr que monsieur le comte est dans sa chambre?

— Bien sûr, puisque c'est moi qui l'y ai accompagné il y a deux heures pour allumer ses bougies.

— Oh! deux heures! répéta Christiane épouvantée.

— D'ailleurs, reprit Hans, s'il n'y était pas, la clef serait en dehors, et vous voyez bien qu'elle est en dedans.

— Monsieur le comte! cria Christiane, ouvrez, c'est nous, Frédérique et moi! Au nom du ciel, ouvrez!

Aucune réponse encore.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Frédérique. O mon Dieu! j'ai peur.

— Une idée! s'écria Christiane. Monsieur Samuel Gelb doit être au château?

— Oui, madame, répondit Hans.

— Eh bien! allons le réveiller, mon ami. Il dormira peut-être moins profondément que monsieur le comte.

Hans les conduisit à la chambre de Samuel.

Christiane frappa.

Personne ne répondit.

La clef était à la porte.

— Ouvre, Gamba, dit Christiane, et entre.

Gamba entra.

— Vous pouvez entrer, dit-il. Il n'y a personne.

Christiane et Frédérique se précipitèrent.

La chambre, en effet, était vide. Le lit n'était pas défait.

— Vous êtes bien certain, dit Christiane à Hans, que ces messieurs ne sont pas sortis?

— Très-certain. A neuf heures et demie, ces messieurs ont dit qu'ils allaient se coucher. Je les ai vus monter et

j'ai fermé les portes. Ils n'auraient pas pu deseendre et sortir sans me demander les clefs.

— Alors, vite! s'écria Christiane. Un marteau, une barre de fer, n'importe quoi! Il s'agit d'enfoncer la porte de la chambre de monsieur le comte.

Gamba et Hans coururent.

Ils revinrent presque aussitôt, armés d'une pince de fer.

En une minute, la porte céda.

Tous quatre entrèrent dans la chambre du comte.

Elle était vide comme l'autre.

Mais le premier objet sur lequel tombèrent les yeux de Frédérique, ce fut une lettre posée sur un prie-dieu, qui était au chevet du lit.

L'adresse était : « A madame Olympia, rue du Luxembourg, à Paris. »

— Donne, dit Christiane.

Elle arracha l'enveloppe et lut :

« Quand tu liras cette lettre, ma pauvre aimée, je serai mort... »

Elle poussa un cri et parcourut rapidement le reste.

Julius ne donnait aucun détail. Il disait seulement qu'il mourait pour que Frédérique put épouser Lothario, que Frédérique n'aurait plus rien à craindre de Samuel, qu'elle ne s'affligeât pas, qu'il était trop heureux de pouvoir faire quelque chose pour elle ; qu'elle ne lui devait rien, que c'était à lui au contraire à lui être reconnaissant de ce que, grâce à elle, après une vie si inutile, il avait au moins une mort dévouée.

Et puis toutes sortes de choses tendres et affectueuses. Mais Christiane n'acheva pas.

— Oh! quelle misère! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Nous sommes arrivées deux heures trop tard. Dans ce moment sans doute, il meurt. Et ne pas même savoir où!

— Ah! cherchons partout, au moins, dit Frédérique.

— Cependant, reprit Christiane, puisque les portes extérieures sont fermées, ils doivent être dans le château, fouillons toutes les chambres.

Mais toutes les recherches furent vaines.

— Ils ne sont certainement pas sortis, répéta Hans.

— Mon Dieu! je devrais deviner, trouver, savoir, dit Christiane, mais il me semble que la folie me gagne.

Elle serra son front entre ses deux mains, comme pour concentrer toute sa raison et toute son intelligence.

— Ah! attendez, s'écria-t-elle tout à coup.

Et se parlant à elle-même :

— Oui, c'est cela! C'est une inspiration du ciel :

Elle revint en courant à la chambre de Julius, puis passa, suivie de Frédérique et des deux hommes, dans le petit salon qui séparait la chambre du comte de celle qu'elle avait occupée elle-même autrefois.

Elle désigna vivement la bibliothèque.

— Mes amis, dit-elle à Gamba et à Hans, écartez vite ce meuble et frappez-moi dans cette boiserie à grands coups de pince.

Hans et Gamba dérangèrent la bibliothèque, prirent leur barre de fer, et se mirent à démolir le panneau consciencieusement.

Les premiers coups ne produisirent pas grand effet.

Mais soudain, à un effort que fit Gamba, le panneau fit un soubresaut, comme si un ressort avait joué, et s'écarta si violemment que le vent faillit éteindre les bougies.

Le panneau masquait un escalier profond et sombre.

— Une lampe, dit Christiane. Nous allons descendre par là.

Hans alluma une des lampes qui étaient sur la cheminée.

— Maintenant, en avant; s'écria Gamba.

Et il s'élança en tête.

Hans, Christiane, Frédérique le suivirent.

— Oui, pensait Christiane, c'est par là que le misérable est venu dans cette nuit fatale.

Ils descendirent ainsi pendant dix minutes.

Tout à coup une voix les arrêta.

— Qui va là?

— Des femmes, répondit Christiane.

— N'avancez pas, cria la voix. Hommes ou femmes, si vous faites un pas, c'est la mort.

Et on entendit des fusils qu'on armait.

— Qu'est-ce que tout ceci? murmura Frédérique.

— Silence! dit Christiane. Reculez-vous tous trois dans cet enfoncement où l'escalier tourne, et éteignez la lampe. Et restez là, quoi qu'il advienne!

Et, passant devant Hans et Gamba, elle s'élança en courant.

Au même moment, une décharge retentit, et Christiane entendit siffler les balles à son oreille.

L'ombre avait sauvé Christiane. Elle n'avait pas été atteinte.

— Je ne suis pas touchée; ne bougez pas, sur votre vie! s'écria-t-elle impérieusement à Frédérique et à Gamba, qui déjà s'élançaient.

Elle fit quelques pas encore, se trouva parmi une douzaine d'hommes qu'elle entrevoyait vaguement dans les ténèbres, à la lueur éloignée d'une torche.

Elle crut voir aussi luire des lames de poignards.

— Au nom de vos femmes et de vos filles, cria-t-elle en se jetant à genoux, qui que vous soyez, ayez pitié de deux pauvres malheureuses créatures qui vont perdre leur mari et leur père, si vous ne venez pas à leur secours.

Les poignards étaient déjà levés.

Mais un de ces hommes dit un mot :

— Nous sommes douze hommes contre une femme, dit-il. Laissons-la s'expliquer.

— Merci, s'écria la pauvre femme. Vous allez comprendre. Voilà ce que c'est. Dans cet instant, le comte d'Eberbach est là quelque part en train de se tuer. Eh bien! il y a ici la comtesse d'Eberbach qui le sait, et qui cherche son mari pour lui arrêter la main. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, messieurs? Vous n'empêcherez pas une femme de sauver la vie à son mari? Au contraire, vous l'aiderez plutôt. Où est-il? Vous devez le savoir, puisque vous êtes là. Je vous en prie, menez-nous où il est.

— Nous ne connaissons pas le comte d'Eberbach, madame, répondit celui qui avait contenu les autres, et qui paraissait être leur chef.

— Mais vous êtes chez lui. Vous ne pouvez y être que par son consentement.

— Tenez, madame, dit le chef. Nous sommes des jeunes gens, et nous n'avons pas l'habitude de mentir. Nous sommes ici pour une raison qu'il nous est interdit de révéler, et notre honneur nous commande de frapper tous ceux qui pourraient surprendre notre secret. On ne discute pas avec une consigne. Il nous est enjoint de tirer sur quiconque essayera de passer sans le mot d'ordre.

— Oh! mais, c'est le comte d'Eberbach qui vous a commandé cela, n'est-ce pas?

— Que ce soit lui ou un autre, madame, qu'importe?

— Oh! c'est lui. Et savez-vous pourquoi il vous a dit de ne laisser passer personne? C'est pour que personne ne puisse l'empêcher de se tuer. Tenez, j'ai là sur moi une lettre où il me le dit. Vous pouvez la lire. On va nous apporter de la lumière. Tenez, voici la lettre. Je vous en prie, monsieur, lisez.

— A quoi bon? répondit l'homme. Nous n'avons pas à chercher la cause des ordres qu'on nous donne, nous n'avons qu'à obéir.

— Mais, cependant, s'il vous est prouvé qu'un homme se tue dans ce moment, là, sous vos yeux, vous êtes des jeunes gens, dites-vous, il est bien impossible que vous laissiez un suicide s'accomplir sans faire un pas. Quand d'un geste vous pouvez sauver une existence! quand une malheureuse femme est là qui se traîne à vos pieds! Je vous en supplie. Pensez que c'est votre père qui se tue, et que c'est votre mère qui vous prie!

— Pourtant, dit un des jeunes gens, si elle dit vrai?

— De fait, ajouta un autre, nous serions les complices du suicide du comte.

— Oh! vous êtes bons! s'écria la pauvre femme.

— Madame, dit le chef, vous êtes bien la comtesse d'Eberbach?

— Non, messieurs, répondit Christiane, je ne veux pas vous tromper. Ce n'est pas moi. Mais elle est là. Elle va venir. Frédérique! Nous étions là, avec deux amis sûrs. Mais des hommes pourraient vous offusquer. Je vais leur dire de remonter. Nous irons seulement les femmes.

La vaillante créature alla chercher Frédérique et renvoya Gamba et Hans.

Elle revint avec la lampe, qu'elle venait de faire rallumer à Gamba.

— Tenez, dit-elle, vous voyez que je ne vous ments pas, que voilà bien une lettre où le comte parle de son suicide, et que nous sommes bien deux femmes qui pleurent.

Elle tendit la lettre.

Le chef y jeta un coup d'œil.

— C'est vrai, dit-il. Oh! le comte d'Eberbach ne nous a confié que la moitié de son dessein!

— Maintenant, messieurs, s'écria Christiane, ne perdons pas une seconde, conduisez-nous.

— Venez, madame, dit le chef.

Et il se mit à marcher rapidement.

Malgré la nuit, les deux femmes le suivaient sans trébucher dans un escalier inconnu, comme elles eussent fait en plein jour dans la rue. On aurait dit que leur cœur les éclairait.

Après avoir ouvert plusieurs portes et descendu bien des marches, le jeune homme s'arrêta.

— C'est ici, dit-il.

— Ah! Dieu! murmura Christiane, pourvu qu'il soit encore temps!

Le jeune homme ouvrit une dernière porte.

## XXVIII

### LE TOAST.

C'était dans la salle circulaire et souterraine du Château-Double, dans cette salle ménagée entre deux escaliers secrets pratiqués dans l'épaisseur des murs, et où nous avons déjà vu Julius, présenté aux Trois par Samuel, assister avec lui à une séance secrète de la Tugendbund.

Sur une table qu'éclairait une lampe pendue au plafond, il y avait du papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

Il y avait, de plus, un large vidrecome du moyen âge, et, à côté, une bouteille pleine et cachetée.

Samuel Gelb et Julius d'Eberbach étaient assis l'un en face de l'autre, immobiles et silencieux.

Ils étaient dans le château depuis deux jours. Ils étaient dans la chambre ronde depuis une heure.

Tous deux songeaient.

Julius, dans ce lieu où il avait éprouvé tout le bonheur

et tout le malheur de sa vie, voyait tout son passé remonter dans son esprit.

Il maudissait son aveuglement et sa faiblesse. Il n'avait pas deviné les tourments de Christiane. Auprès de cette chère et douce créature qu'il aurait dû protéger, défendre et sauver, il avait vécu comme un étranger et non comme un mari; sans vigilance et sans prévenance.

Il ne s'était pas aperçu des piéges infâmes que dressait, dans sa propre maison, sous ses yeux, l'ennemi qui rôdait autour de son bonheur, comme le mauvais ange autour du paradis terrestre.

Tout avait eu beau l'avertir : la répulsion de Christiane dès qu'elle avait connu Samuel, les prières de son père qui avait voulu rompre cette intimité funeste, rien n'avait déconcerté son illusion stupide.

Et puis, eût-il été crédule aux frayeurs de sa femme et aux avertissements de son père, Samuel avait pris sur lui un tel empire et le tenait tellement sous son prestige, qu'il aurait croisé les bras devant l'évidence, que la certitude ne l'aurait pas réveillé.

Comme il s'en voulait maintenant de cette imbécile soumission à l'ascendant d'un autre! Quel remords il sentait d'une lâcheté qui avait fait le malheur de tout ce qu'il aimait! Ah! cela ne lui arriverait plus à présent! Il ne serait plus lâche. Il ne reculerait devant aucune nécessité énergique. Il serait sans pitié. Ni considération ni scrupule ne le retiendraient.

Tandis que le Château-Double rappelait à Julius ses faiblesses, il rappelait à Samuel ses crimes.

Samuel n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait causé.

— En somme, se disait-il, que pouvaient lui reprocher Gretchen et Christiane?

Il ne les avait pas même forcées, elles s'étaient données à lui. L'une, il est vrai, dans l'exaltation produite par un breuvage; mais qu'importe que l'exaltation, sans laquelle aucune femme ne se donne, provienne artificiellement d'un breuvage ou provienne naturellement des sens?

Qu'on enivre une femme avec du vin ou avec des paroles, où est la différence? Ce qu'il avait fait, tous les hommes le font. Prendre une jeune fille pure, chaste, ignorante, lui dire des mots qui la troublent, la faire frissonner en lui touchant la main, lui allumer le sang avec un regard, lui brûler les lèvres avec un baiser, et profiter de son trouble, de son ignorance pour la perdre, cela est innocent, cela est irréprochable, cela se fait tous les jours; mais produire le même résultat par deux gouttes de liqueur au lieu de le produire par des paroles, par des regards et par des baisers, voilà qui est criminel, monstrueux et effroyable : la séduction se métamorphose en viol.

Quant à Christiane, s'il lui avait fait la cour comme tout jeune homme bien élevé la fait à toute femme mariée de sa connaissance; s'il avait été galant, empressé et assidu auprès d'elle; si, par quelques roulements d'yeux entremêlés de cadeaux, il était parvenu à se faire aimer; s'il l'avait eue pour un bracelet, ou pour un éventail, ou pour des élégies, ce serait l'histoire universelle.

Mais comme, au lieu de se donner pour un compliment,

elle s'était donnée pour son enfant; comme au fond de son action, au lieu de la coquetterie il y avait la maternité, alors l'action devenait abominable, et Samuel, qui aurait été un galant homme et un charmant viveur, devenait un parfait scélérat pour avoir fait commettre à Christiane un adultère moins ignoble que les autres.

Christiane s'était tuée; mais qui l'y forçait? Était-ce Samuel qui l'avait poussée dans le Trou de l'Enfer? Ce n'était pas un meurtre, c'était un suicide.

Donc, Samuel n'avait rien absolument à se reprocher!...

Et cependant, d'où lui venait le besoin qu'il sentait pour la première fois de sa vie, de se disculper à ses propres yeux? Pourquoi essayait-il de se justifier à force de sophismes? Pour qu'il se défendît ainsi, qui donc l'accusait?

Il n'avait pas l'habitude de l'hypocrisie; il faisait le mal grandement et hardiment; il ne rusait pas avec la morale, il la prenait de front et l'outrageait en face. Il avait peut-être quelque chose de Satan, il n'avait certainement rien de Tartuffe.

Eh bien! dans ce moment, il était tout différent de lui-même. Une sorte de timidité, singulière dans sa nature, s'emparait de lui. Il était en proie à un pressentiment dont il n'aurait pu dire le motif.

Il jetait par moments un regard sur Julius, et puis il regardait la bouteille cachetée.

Quel rapport y avait-il entre cette bouteille et Julius?

Le fait est que, lorsque Samuel, relevant les yeux de la bouteille, les reportait sur le comte d'Eberbach, malgré la puissance prodigieuse qu'il avait sur lui-même, ses yeux s'éclairaient involontairement d'une lueur étrange.

Cette bouteille contenait-elle donc la réalisation de son rêve si longtemps poursuivi? Était-ce cette bouteille qui devait lui donner la fortune de Julius, et, par cette fortune, toutes les conséquences qu'il en espérait, le pouvoir, le premier rang dans la Tugendbund et la main de Frédérique?

Cette bouteille renfermait-elle du poison?

Mais quand même Samuel aurait été sur le point d'empoisonner Julius, il n'y aurait pas eu là de quoi faire tressaillir cette âme de bronze. Un crime de plus ou de moins, dans cette vie pleine de crimes accomplis ou rêvés, c'était un détail. Samuel Gelb ne se serait pas troublé pour si peu.

Celui qui avait tenté froidement d'empoisonner ce grand homme qui s'appelait Napoléon n'aurait pas tremblé pour l'empoisonnement de ce demi-cadavre qui s'appelait Julius.

Non; si Samuel Gelb, au moment de frapper le coup décisif qui devait lui ouvrir la porte de son ambition et de son amour, se sentait pris d'une inquiétude inexplicable; si sa résolution, si ferme toujours, vacillait dans sa pensée; s'il hésitait presque, ce n'était pas remords du forfait qu'il allait commettre, c'était crainte de ne pas réussir.

Lui, d'ordinaire, si sûr du succès; lui, l'audace même et la certitude en personne, sans qu'il pût dire pourquoi, un instinct dont il avait honte lui murmurait tout bas que son œuvre le perdrait, et qu'il périrait par où il avait compté vivre.

Mais c'étaient là des superstitions de bonne femme, contre lesquelles il se révolta. C'est bon à faire accroire aux

enfants, que le mal porte malheur à celui qui le fait. Les hommes qui ont vécu un peu savent que la réalité n'est pas précisément pareille aux dénoûments de mélodrames, où la vertu est toujours récompensée et le crime puni. Au contraire, ce qu'on appelle le mal a toute chance d'avoir le dernier mot, de prospérer et d'éclabousser la pauvre et modeste vertu qui trotte à pied dans les rues.

Allons, Samuel, sois homme! sois Samuel! Ce n'est pas au moment de la récolte que le semeur renonce et doute. Allons, tu as semé, pendant trente ans, ton esprit, tes idées et tes espérances sur un terrain quelconque. Voici la moisson qui se lève enfin! Ce n'est plus le moment de réfléchir s'il valait mieux semer sur ce terrain-là ou sur un autre. Prends ta faulx et tranche.

Samuel tira sa montre.

— Plus qu'une demi-heure à attendre, dit-il.

— Il est minuit et demi? dit Julius.

— Moins deux minutes. A une heure sonnante, nos chers conspirateurs seront ici. Ils arriveront par l'escalier d'en bas. Tu es bien sûr des hommes que tu as postés dans l'escalier d'en haut?

— Parfaitement sûr.

— Tu leur as bien expliqué tout?

— Je les ai placés moi-même, et je suis convenu de tout avec le chef. Sois pleinement tranquille.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je fusse là pendant que tu donnais les instructions?

— Les ordres que j'ai reçus de Berlin le défendaient, répondit Julius; et il était commandé au chef de n'obéir qu'aux instructions que je lui donnerais en secret.

— On se défie donc de moi? demanda Samuel Gelb.

— Peut-être, jusqu'à ce que tu aies prouvé ton dévouement.

— C'est aussi par défiance, sans doute, poursuivit Samuel un peu blessé, qu'on a exigé que tu fusses présent à la séance des Trois?

— Peut-être, répondit encore Julius.

Il reprit, après un silence :

— Mais tu aurais tort de te fâcher ou de t'inquiéter d'une défiance que tu vas faire tomber dans une demi-heure. En outre, il n'est pas mal pour toi-même que je sois là tout à l'heure.

— Pourquoi cela?

— Parce que ceux que tu vas nous livrer sont trois, et que, si tu étais seul contre trois, tu pourrais passer une mauvaise minute. Ces hommes sont braves, et ne se laisseront pas probablement arrêter sans se défendre.

— Et les soldats que tu as placés dans l'escalier?

— Justement, dit Julius, lorsque les soldats vont entrer, les Trois, comprenant que tu les as trahis, peuvent se jeter sur toi, afin de se venger au moins, s'ils ne peuvent pas se sauver. Tu vois bien qu'il n'est pas inutile que tu aies quelqu'un avec toi.

— Et si, en me défendant, tu es frappé?

— Oh! moi, dit Julius d'un ton étrange, en entrant ici, j'ai fait le sacrifice de ma vie.

L'accent ferme avec lequel Julius avait prononcé ces paroles fit que Samuel le regarda fixement.

Mais le visage de Julius avait toute son insouciance accoutumée.

Il y eut un moment de silence.

Samuel se leva et se mit à se promener de long en large.

— Combien avons nous encore de temps à attendre? demanda Julius.

— Encore un quart d'heure, répondit Samuel.

— En ce cas, dit Julius, il est temps que je prenne mon cordial.

— Ah!... fit Samuel, qui s'arrêta.

— Je me sens fatigué, poursuivit Julius. Et il me faut des forces pour la scène qui va se passer ici. Tu m'as dit que l'effet de ce cordial était instantané, et qu'il valait mieux ne le prendre qu'au dernier moment. Nous sommes au dernier moment. Donne-le-moi.

— Tu le veux, dit Samuel d'une voix troublée.

— Eh! sans doute! je le veux! Voici l'instant où je vais avoir besoin de force. Allons, verse ce cordial dans ce verre.

Et, en parlant, il fixait les yeux sur Samuel.

Celui-ci ne bougea pas.

— Verse donc, recommença le comte d'Eberbach.

Samuel, alors, prit la bouteille et la déboucha.

La main lui tremblait légèrement.

Julius, lui, leva le verre et le tendit avec tranquillité.

Samuel versa à peu près la moitié de la bouteille.

— Pourquoi ne verses-tu pas tout? lui demanda Julius.

— Oh! la moitié suffit.

— Verse tout, te dis-je, répondit Julius.

— Soit, dit Samuel, dont la main fut reprise d'un tremblement imperceptible.

— On dirait presque que tu es ému. Est-ce que ce cordial est dangereux?

Samuel pâlit.

— Dangereux? dit-il. Quelle idée.

— Oh! rassure-toi, reprit Julius. Ne crois pas que je te soupçonne. Je veux dire seulement que parfois un breuvage vous fait payer plus tard la force qu'il vous donne pour un moment. Tu m'aurais préparé un breuvage de cette espèce, que je ne t'en voudrais pas, au contraire. Que j'aie pendant une heure l'énergie qui m'est nécessaire, et ensuite que m'importe le reste? Tu sais que je ne tiens pas énormément à la vie. C'est dans ce sens que je te demande si ce breuvage est dangereux.

— Il est absolument inoffensif, répondit Samuel, qui avait eu le temps de se dominer. Il n'a pas d'autre effet que de rendre de la force à ceux qui sont malades, et d'en ajouter à ceux qui sont en santé.

— Ah! il ajoute de la force à ceux qui sont en santé? répéta Julius d'un air bizarre.

— Oui, insista Samuel.

— Bien.

Julius porta le verre à ses lèvres. Mais il ne fit que les y tremper.

— Ce cordial n'a pas le même goût que l'autre, dit-il.

— Non, reprit Samuel. Je l'ai changé. Celui-ci est plus énergique.

— Mon pauvre Samuel, reprit Julius, décidément tu as

quelque chose. Tu n'as pas ton sang-froid de tous les jours.

— Moi? dit Samuel.

— Je conçois ton malaise, poursuivit le comte d'Eberbach. Au moment de livrer ceux dont tu as été le complice depuis que tu es au monde, il est tout simple que tu ne sois pas parfaitement calme.

— En effet, dit Samuel, heureux que Julius expliquât son trouble de cette façon. Je t'avoue que cela me fait plus d'impression que je n'aurais cru de livrer la Tugendbund.

— Ne t'excuse pas, Samuel. C'est tout naturel. Tu n'en as que plus de mérite à surmonter ce scrupule, et le sacrifice que tu fais au gouvernement prussien et à la cause monarchique n'en est que plus grand et plus digne de récompense. Mais, je t'en donne ma parole d'honneur, la récompense sera à la hauteur de l'action. Du moins, je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, Samuel, tu peux y compter.

Samuel ne remercia pas. Il lui semblait que les paroles de Julius contenaient une intention d'ironie.

Julius continua.

— Mais toi-même vas avoir besoin tout à l'heure, comme moi, de toute ta force. L'émotion que tu éprouves, toute légitime et tout honorable qu'elle est, nous gênerait tous deux si nous avions à nous défendre. Pour moi, sinon pour toi, il est urgent qu'elle disparaisse. Or, ce cordial, à ce que tu viens de me dire, ajoute de la force à ceux qui sont en santé...

— Eh bien? interrompit Samuel, qui fit un violent effort pour dissimuler son agitation.

— Eh bien! mon cher Samuel, je crois que tu ferais bien d'en boire la moitié.

Samuel le regarda stupéfait.

— Allons, Samuel, chacun notre part, et buvons ensemble à une santé qui nous est chère à tous deux, à la santé de Frédérique!

— Mais, objecta Samuel, tu disais que tu n'avais pas trop de tout?

— Et toi, tu disais que j'avais assez de la moitié.

— Bah! dit Samuel, mon moment d'émotion est passé. Et puis, lorsque les Trois seront là, n'aie aucune inquiétude, je n'aurai pas besoin de rien boire pour avoir toute mon énergie. Le péril présent me trouvera prêt et solide, je t'en réponds.

— Tu refuses? dit froidement Julius.

Samuel, à son tour, regarda fixement Julius.

— Ah çà, dit-il, est-ce que, toi aussi, tu te défies de moi?

— Peut-être!... répondit pour la troisième fois Julius.

Samuel se redressa.

Julius se leva, et il y eut une seconde où leurs regards se croisèrent et étincelèrent comme deux épées.

Puis tout à coup Samuel, soit que devant ce défi sa nature sombre et puissante eût repris le dessus, soit que Julius eût tort dans ses soupçons, soit que Samuel eût été frappé d'une idée subite, Samuel Gelb, prenant son parti, saisit le vidrecome, et en vida la moitié.

Et il tendit le vidrecome à Julius.

— A toi, maintenant, dit-il. Tu vois, les soupçons!

Julius prit le verre.

— A la santé de Frédérique, dit-il, et qu'elle nous survive longtemps!

Il acheva le breuvage.

A ce moment, un bruit de timbre retentit.

— Ce sont nos gens, dit Samuel. Ils sont exacts.

Presque aussitôt la porte de l'escalier inférieur s'ouvrit.

Deux hommes entrèrent, le corps caché sous des manteaux, le visage caché sous des masques.

## XXIX

### LE MORT SAISIT LE VIF.

Il n'y avait autour de la table que trois siéges, dont l'un était plus élevé que les deux autres.

Les deux hommes masqués s'assirent sur les siéges inférieurs.

Ils ne parurent pas surpris de la présence de Julius, quoique Samuel ne les eût pas prévenus qu'il ne serait pas seul.

Samuel regarda avec inquiétude le troisième siége.

— Vous n'êtes venus que deux? demanda-t-il. J'espérais que le chef suprême vous accompagnerait. Est-ce qu'il ne va pas arriver?

— Une affaire essentielle l'a empêché de venir, répondit un des deux hommes masqués. Mais où nous sommes, il est. Parle comme si nous étions trois. Le chef suprême de l'Union, quoique ce ne soit ni mon compagnon ni moi, entendra exactement tes paroles et tes pensées.

— Eh bien, dit Julius, puisque ce siége est libre, je le prends.

Et il s'assit tranquillement sur le siége supérieur.

Samuel le regarda avec stupeur. Il s'attendait que les puissants et considérables personnages qui étaient à la tête de l'Union allaient s'indigner de la hardiesse de cet inconnu qui osait s'asseoir en leur présence et plus haut qu'eux.

Mais les chefs de l'Union ne témoignèrent ni indignation ni étonnement, et, comme si Julius avait fait une chose toute simple, se tournèrent vers Samuel, et du geste l'invitèrent à parler.

Samuel hésitait.

D'abord, ce qu'il avait à dire n'était pas mal embarrassant. Si fermement trempé qu'on soit, on ne devient pas un traître sans que quelque chose vous arrête et sans que votre infamie vous bourdonne aux oreilles.

Ensuite, le chef suprême n'étant pas là, le principal de l'affaire était manqué. Les deux qui restaient valaient-ils la peine de la trahison?

Samuel avait promis la tête de la Tugendbund ; la cour de Berlin lui aurait-elle la même reconnaissance s'il ne livrait que les deux bras ?

Mais n'importe; une fois qu'on connaîtrait et qu'on tiendrait ces deux-là, on pourrait, peut-être, par eux, remon-

ter au troisième. En supposant qu'ils fussent capables de tout supporter et de tout subir plutôt que de le nommer, on trouverait probablement sur eux ou chez eux des papiers qui le nommeraient, qui dénonceraient la constitution et les cadres de la Tugendbund, qui mettraient enfin la main du gouvernement sur le nid de l'association.

Samuel donc se décida à faire comme si tous trois étaient venus.

— Eh bien! Samuel Gelb, reprit l'homme masqué qui avait déjà parlé, tu nous a convoqués pour une communication importante. Nous avons en toi pleine confiance, et nous sommes venus. Maintenant, nous attendons que tu parles.

— Vous ne me demandez pas quel est cet homme? dit Samuel en montrant le comte d'Eberbach.

— Cet homme a été amené par toi, répondit l'interlocuteur. Nous supposons que c'est quelqu'un dont tu es sûr, et qui est utile à la communication que tu as à nous faire. Si tu l'as amené, c'est qu'apparamment il peut entendre ce que tu vas nous dire. Parle donc.

— Voici, dit Samuel. Mais permettez-moi avant tout une question nécessaire : Quels sont vos nouveaux projets depuis la dernière révolution de France?

L'homme masqué secoua la tête en signe négatif.

— Nous sommes ici, répliqua-t-il, pour écouter et non pour répondre. Nous n'avons ni le droit, ni la volonté de te renseigner.

Samuel se mordit les lèvres. Il voyait ce qu'était, en réalité, cette pleine confiance que les chefs de l'Union disaient tout à l'heure avoir en lui.

Eh bien! tant mieux! Cette injure lui enlevait son dernier scrupule. Il constatait, une fois de plus, ce qu'il avait à espérer de gens qui le traitaient avec ce mépris, après trente ans de dévouement, de services et d'efforts.

— Vous vous méprenez sur ma question, reprit-il. Il n'entre pas dans les prétentions d'un humble et misérable serviteur comme moi de pénétrer les desseins des mystérieux et inaccessibles seigneurs qui nous conduisent. Je ne vous demande pas vos plans, ni la route que vous comptez suivre. Je voudrais seulement savoir si vous n'avez pas renoncé à l'indépendance. Ma curiosité se borne à vouloir connaître si la Tugendbund existe toujours.

— Pourquoi n'existerait-elle plus? repartit le chef, d'une voix étonnée.

— Vous êtes toujours pour la liberté contre l'autorité, pour les peuples contre les rois?

— Toujours.

— Et l'issue des journées de juillet, l'escamotage de la démocratie par la bourgeoisie, l'avortement de ce douloureux et terrible accouchement d'une nation, tout cela ne vous a pas découragés?

— Le temps est la trame de l'œuvre révolutionnaire. Le peuple est patient, parce qu'il est toujours sûr du lendemain.

— Le peuple est éternel, dit Samuel Gelb, mais chacun de nous est mortel, et a, par conséquent, le droit de penser au présent. Or, le dénoûment de la révolution de juillet est une preuve assez claire qu'à l'heure qu'il est, la démocratie n'est pas ce qui a chance de posséder le monde. A moins donc de faire abnégation de toute per-

sonnalité et de ne vivre que dans l'humanité et dans l'avenir, il est permis de chercher s'il n'y aurait pas une autre voie qui nous menât plus directement au pouvoir.

— Explique-toi plus nettement, Samuel Gelb, répondit l'homme masqué d'une voix où la surprise faisait déjà place à l'indignation.

— Ainsi, reprit Samuel, malgré le résultat des trois journées de Paris, malgré l'écroulement de la République, malgré la proclamation de Louis-Philippe Ier comme roi des Français, vous persistez?

— Oui.

— Rien n'est changé dans vos idées, rien ne sera changé dans vos actes?

— Rien.

— Eh bien! moi, qui ne suis pas comme vous, et qui n'ai pas la fatuité de ne tenir aucun compte de l'expérience, je vous ai fait venir pour vous dire, et je vous dis que vous renoncerez à vos idées, ou que je m'opposerai à vos actes.

— Toi?

— Oui, moi. Moi, Samuel Gelb, obscur affilié de l'Union, dont vous êtes les maîtres souverains, humble serviteur de vos très-hautes volontés, méprisable instrument que vous n'avez jamais daigné ramasser à terre, moi que vous n'avez jamais compté, je me dresse en face de vous, tout-puissants seigneurs et princes que vous êtes, et de mon autorité privée je dissous la Tugendbund.

Il parlait debout, fier, hautain, terrible.

Les deux hommes masqués haussèrent les épaules.

— Vous haussez les épaules? reprit Samuel. Vous ne

croyez pas à mes paroles? Vous n'êtes pas habitués, vous devant qui tout tremble, à ce qu'on ose vous parler de cette façon. Vous prenez en pitié ce pauvre fou de Samuel Gelb qui, seul, a la démence de s'attaquer à une association formidable. Ce sont les duels qu'il me faut. Je provoque la Tugendbund tout entière. Et pour commencer, je tiens ses chefs, et je ne les lâcherai pas.

Et, se tournant vers le comte d'Eberbach.

— Julius, dit-il, donne le signal.

Julius se leva, et alla tourner un anneau de fer scellé dans le mur.

Samuel tira de sa poche deux pistolets, et, en tenant un à chaque main :

— Résistez si vous voulez, messieurs, dit-il aux chefs de la Tugendbund. Mais je vous avertis fraternellement que j'ai le coup d'œil assez juste. Un mouvement, et vous êtes morts. Au lieu que si vous vous laissez faire de bonne grâce, on m'a promis votre vie sauve. Une dernière fois, vous ne voulez pas renoncer à vos idées?

— Insensé! dirent les deux hommes masqués, sans bouger et sans faire un pas ni un geste pour se défendre.

— En ce cas, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver.

— Que peut-il arriver? répondit l'un des chefs. En supposant que la tentative réussît, il pourrait nous arriver, à nous d'être des martyrs, et à toi, d'être un traître? Mais quel mal penses-tu que cela fît à la liberté

— Cela ne fera toujours pas de bien à votre liberté, à vous, répliqua Samuel. Vous irez, votre vie durant, mé-

diter sur la liberté derrière les murs de la citadelle de Mayence.

A ce moment, la porte de l'escalier supérieur s'ouvrit.

Six hommes armés entrèrent. Le dernier referma la porte derrière lui.

Les deux chefs de l'Union ne bougèrent pas et ne se levèrent pas.

— Mes amis, s'écria Samuel en désignant les deux chefs, emparez-vous de ces deux conspirateurs.

Pas un des six hommes ne fit un pas.

Celui qui les conduisait se tourna du côté de Julius, et l'interrogea du regard.

— C'est juste, dit Samuel; c'est le comte d'Eberbach qui commande, et vous ne devez obéir qu'à lui, Parle, Julius, et dis leur d'arrêter...

Julius se leva, et, montrant du doigt Samuel :

— Arrêtez ce misérable! dit-il aux six hommes.

Samuel porta la main à son front se demandant s'il rêvait.

Julius poursuivit :

— Pour le moment, maintenez-le seulement et empêchez qu'il ne s'échappe. Il faut, d'abord, que nous prononcions sur son sort.

Il se tourna vers les deux chefs :

— Messieurs, dit-il, nous pouvons parler tout haut; ces six hommes sont des nôtres. Il importe peu qu'ils voient mon visage et qu'ils sachent que je suis le Chef suprême....

— Le Chef suprême! s'écria Samuel pétrifié.

— Pardieu, oui, c'est moi. C'est ce qui t'explique le siége

que j'ai pris et la parfaite tranquillité de ces messieurs devant tes menaces. Mais nous causerons de cela tout à l'heure. Pour le moment j'étais en train de dire qu'il suffisait, messieurs, qu'on ne pût vous reconnaître ni l'un ni l'autre. Quant à moi, on peut sans inconvénient savoir que je suis le Chef suprême aujourd'hui, car je ne le serai plus demain.

Les deux hommes masqués firent un geste d'étonnement.

— Ceci est mon secret, continua le comte d'Eberbach. A présent, jugeons cet homme. Donc, il a voulu vous trahir, nous trahir. Mais il s'est pris à son propre piége. Il y a flagrant délit. Nous n'avons donc plus qu'à prononcer l'arrêt. A quelle peine condamnez-vous Samuel Gelb ?

— A mort, répondirent les deux chefs d'une seule voix.

— Bien. Je me charge de l'exécution de la sentence. Et, soyez tranquilles, le châtiment ne se fera pas attendre. Allez, messieurs.

Samuel assistait à tout cela, stupéfait, écrasé, hésitant à en croire ses yeux et ses oreilles, comme dans un songe.

Les deux chefs sortirent.

Le comte d'Eberbach s'adressa aux hommes armés.

— Vous allez me laisser seul avec ce traître, dit-il. Combien êtes-vous dans l'escalier d'en haut? ajouta-t-il en interrompant celui qui les conduisait.

— Douze en tout.

— Et dans l'escalier d'en bas?

— Douze aussi.

— Vous vous rappelez bien mes instructions?

— Oui, monseigneur. Quiconque essayera de sortir sans le mot de passe, poignardé à l'instant même.

— C'est bien. Allez! et que personne n'entre ici, sous quelque prétexte que ce soit, quand même le timbre résonnerait.

— Personne n'entrera, monseigneur.

— Allez.

Les six hommes sortirent, et Samuel resta seul avec Julius.

## XXX

### ABEL ET CAIN.

Samuel resta immobile sous ce nouvel écroulement de sa destinée. Il périssait par ce qu'il avait fait pour s'élever. Il s'était perdu lui-même.

Où il avait préparé sa grandeur, il trouvait sa ruine.

Et ce Julius, qu'il avait tant méprisé, dans lequel il n'avait vu qu'un instrument passif et inerte; cette apparence humaine, cette végétation sans âme, ce Julius se redressait au dernier moment, et occupait la place que lui, Samuel, avait rêvée toute sa vie!

Julius, chef suprême de la Tugendbund! Cette révélation écrasait la pensée de Samuel Gelb.

Samuel ne trouvait pas une parole.

Mais tout à coup il s'arracha de cette torpeur.

Il ne s'agissait pas de s'engourdir dans l'inaction. Il aurait le temps de s'étonner à son aise plus tard. Pour l'instant, l'essentiel était de ne pas mourir dans ce caveau, comme une souris dans la souricière.

Il regarda Julius.

Julius avait l'air de l'avoir oublié et de penser à autre chose. Une insouciance profonde était sur sa figure.

C'était, ou l'impuissance de la faiblesse ou l'impassibilité du parti pris.

Mais depuis l'étrange révélation de tout à l'heure, Samuel ne croyait plus facilement à la faiblesse de Julius.

Cependant, quel pouvait être le projet de Julius? Il avait renvoyé les hommes qui auraient pu lui prêter main-forte. Qu'il espérât, à lui seul, venir à bout d'un adversaire robuste et vigoureux comme Samuel, c'était impossible. Comment donc entendait-il tenir la promesse qu'il avait faite aux deux chefs de se charger du châtiment?

Samuel essaya de le sonder.

— Ainsi, lui dit-il, tu étais le Chef suprême de la Tugendbund?

— Comme tu vois, répondit froidement Julius.

— L'homme masqué qui, sans dire une parole, assistait à nos réunions de Paris, c'était toi?

— C'était moi.

— Donc, tu m'as trahi?

— Tu crois, traître?

— Oh! pardon, tu as trahi aussi ton roi, qui avait la bonhomie de te croire son ambassadeur en France?

— As-tu oublié, dit Julius, qu'en entrant dans la Tu-

gendbund, tout membre fait serment d'accepter toutes les positions et tous les grades qui peuvent servir l'association ?

— Nous reparlerons de cela plus tard. Mais à l'heure qu'il est tu viens d'accepter une position où tu pourrais moins servir l'association que te nuire à toi-même. Tu aurais mieux fait de choisir une place plus facile, sinon plus honorable, que le grade de bourreau.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous sommes tous deux, et que je suis le plus fort.

— Sans compter que tu as deux pistolets et que je n'ai pas d'armes, ajouta tranquillement Julius.

— C'est toi qui le dis, continua Samuel. Par ces deux motifs, s'il y en a un des deux qui tue l'autre, il y a quelques chances pour que ce soit moi qui sois l'un.

— Je te défie de me tuer, répondit Julius sans s'émouvoir.

— Tu n'as pas besoin de m'en défier.

— Je crois que si. Moi mort, que deviendrais-tu ?

— Je m'en irais.

— D'abord, tu n'as pas le mot de passe.

— J'ai deux pistolets.

— Contre douze hommes qui ont des fusils et des épées ? C'est peu de chose. Et puis, il faudrait commencer par sortir d'ici. Et tu n'as pas la clef.

— Tu oublies, Julius, que c'est moi qui ai bâti ces souterrains et que je connais le secret.

— Essaye.

Samuel alla au ressort de la porte d'en haut et appuya la main.

Le ressort ne bougea pas.

Il alla au bouton de l'autre porte, et appuya encore plus énergiquement cette fois, car il commençait à être inquiet.

Tous ses efforts furent inutiles ; le ressort ne joua pas.

— Malédiction ! s'écria-t-il.

— Tu vois, dit Julius, toutes les précautions ont été prises. J'ai fait casser les ressorts. Il faut que tu te résignes à rester ici.

— Mais je vais appeler, dit Samuel.

— Tu sais que la voix ne traverse pas ces murailles. Quant au timbre, tu m'as entendu ordonner à celui qui conduisait nos amis de ne venir sous aucun prétexte, même au bruit du timbre.

— Mais je vais mettre le feu !

— Mettre le feu à une chambre de granit ? Allons, mon pauvre Samuel, tu deviens fou.

— Eh bien ! dit Samuel brusquement en visant Julius avec un pistolet, je mourrai, mais tu mourras aussi.

— Soit, dit Julius, qui ne sourcilla pas.

— Enfin, voyons, essaya encore Samuel, en baissant le pistolet, quel intérêt as-tu à acheter ma vie au prix de la tienne ? Car tu n'as pas la candeur d'espérer que, si tu ne m'aides pas à sortir d'ici, je t'en laisserai sortir toi-même. Avant de mourir, je te tuerai. Je suis plus fort que toi, je suis armé ; que comptes-tu faire ?

— Rien !

— Voyons, Julius, pas de plaisanterie. Ne joue pas avec

la mort. Tu ne peux sortir d'ici qu'avec moi. Eh bien sauve-toi en me sauvant.

— Je n'ai pas envie de me sauver.

Tout à coup une idée terrible, qu'il avait eu le temps d'oublier dans cet écroulement de la destinée, revint à la mémoire de Samuel.

Il tira sa montre et regarda l'heure.

— Vite, dit-il, sortons. Julius, tu ne sais pas, tu crois avoir le temps d'hésiter et de réfléchir. Mais chaque minute qui s'écoule est une année que tu nous retranches. Vite! partons d'ici. Dans quelques minutes il sera trop tard.

— Pourquoi donc? demanda le comte d'Eberbach.

— Il faut que je te dise tout. Ce n'est pas le moment des scrupules. Julius, tu ne sais pas ce que c'était que ce cordial que tu as bu, et que tu m'as fait boire?

— Ce cordial?

— C'était du poison!

Julius haussa les épaules.

— Du poison? répéta-t-il. Allons, tu veux plaisanter.

— Je ne plaisante pas, répondit Samuel. Je t'en conjure, sortons. Moi seul connais le contre-poison. Nous avons juste le temps. Je te sauverai. Mais dépêchons-nous. Pas une seconde à perdre.

Julius s'assit.

— Mais tu ne m'entends donc pas? s'écria Samuel. Je te dis que ce que nous avons bu, c'était du poison.

— Bah! répondit négligemment Julius. Ci c'était du poison, est-ce que tu en aurais bu?

— Ce poison n'agit qu'au bout d'une heure et demie.

J'avais le temps de faire arrêter les chefs et d'aller boire le contre-poison. Je ne courais aucun danger. Mais voici plus d'une heure d'écoulée. Le temps de préparer ce qu'il faut, nous n'avons pas une minute de trop. Je te jure que c'était du poison.

— Bien sûr.

— Par l'âme de Frédérique.

— Eh bien! dit tranquillement Julius, je le savais.

— Tu savais que ce cordial était du poison?

— Pardieu! sans cela, pourquoi t'en aurais-je fait boire?

— Il le savait!

Ce mot changea toute l'attitude de Samuel Gelb.

Une minute de réflexion, et ce fut un autre homme.

Pour que Julius eût bu du poison, sachant que c'en était, il fallait qu'il eût fait totalement le sacrifice de sa vie. Il n'y avait donc pas à espérer de le décider, par menaces ni par prières.

C'était un plan arrêté d'avance, dès le départ de Paris, plus tôt peut-être.

Eh bien! puisqu'il n'y avait plus possibilité de vivre, puisqu'il ne dépendait plus de Samuel de ne pas mourir, il dépendait au moins de lui de ne pas mourir lâchement.

Lui, Samuel Gelb, serait-il moins résolu et moins brave que ce faible et indécis Julius?

Il jeta tout à coup ses pistolets à terre et se mit à sourire.

— Ainsi, dit-il, c'était une affaire arrangée? Tu m'as amené de Paris avec cette idée dans ta tête? Nous allons mourir ensemble? Tu as combiné cela?

— En effet.

— Par le diable! je t'en fais mon compliment. L'idée est digne de moi, et je te l'envie. Qu'elle s'accomplisse donc! Je serais désolé de faire manquer par ma faute un plan que j'admire. Tu vois que j'ai jeté mes pistolets, et que je ne cherche plus à me sauver. Non, certes, je suis charmé, au contraire, de finir de cette façon curieuse.

Sais-tu que nous jouons ici le dénoûment de la *Thébaïde*, où les deux frères ennemis s'enferrent. Car, tu ne sais pas, nous sommes frères. Ton père ne te l'avait pas dit, par prudence, craignant que le lien du sang ne t'attachât davantage encore à moi, et je te l'avais caché par dédain, ne voulant pas devoir mon ascendant sur toi à autre chose qu'à ma pensée.

Mais maintenant je puis te révéler ce secret plein d'horreur, comme on dit dans les tragédies. J'ai l'honneur d'être le bâtard de monsieur ton père.

Un nuage passa sur le front de Julius, mais il pensa à Frédérique et dit :

— N'importe! il le faut.

— Il le faut d'autant plus! s'écria Samuel. C'est ce qui fait le principal agrément de la situation. Le meurtre ici se rehausse du fratricide. Etéocle et Polynice! Caïn et Abel! Seulement, cette fois, c'est le doux Abel qui égorge le féroce Caïn. Et moi qui te méprisais! Pardonne-moi. Tu m'assassines, je te rends mon estime.

Julius ne répondit pas.

— Tu es tout grave? continua Samuel. Est-ce ce que tu fais qui te trouble la conscience? ou bien es-tu ennuyé de mourir? Moi, vois-tu, dans le premier moment, j'ai

lutté, et j'ai eu tort. La vie n'est rien par elle-même. Or, maintenant, quand même je vivrais cent ans, je ne pourrais plus rien faire. Pour la Tugendbund, je serais un traître; elle me chasserait. N'y étant plus admis, je ne pourrais même plus la vendre. Ainsi, plus rien à faire, ni du côté de la liberté ni du côté de la monarchie. Dès lors l'existence ne serait plus pour moi qu'un fardeau complétement inutile, et tu me rends service en me débarrassant. Merci. J'ai déjà tenté le suicide une fois dans une chûte bien moins terrible pour moi. Un miracle a retenu le rasoir dans ma main déjà levée. Heureusement qu'il n'y a pas de miracles tous les jours. Ici, personne ne viendra nous troubler, et l'on nous laissera mourir tranquilles.

Il regarda la lampe.

— Nous en avons encore pour une heure, à peu près autant que cette lampe. Nous nous éteindrons en même temps qu'elle. Mais n'aie pas d'inquiétude, j'ai composé moi-même ce poison; tu en seras content. Avec lui, pas de souffrances, pas d'agonie, pas de vomissements ignobles. On a toute sa raison jusqu'à la dernière minute. Un peu de chaleur aux entrailles, un peu d'exaltation au cerveau, et puis, tout d'un coup, on tombe par terre. Et c'est fini. Figure-toi que tu meurs d'un coup de foudre. S'il y a un autre monde, par delà le nôtre, tu me remercieras. Nous n'avons donc à nous occuper d'aucuns préparatifs. Notre mort se fera toute seule. Il nous reste une heure. Causons.

Et s'asseyant, il s'accouda sur la table et se croisa les jambes de l'air le plus insouciant, comme s'il eût été dans un salon de Paris.

— Causons, soit, reprit Julius.

— Ah çà, dit Samuel, tu nous détruis tous deux, et je t'en félicite sincèrement. Mais serait-ce une indiscrétion de te demander la raison de cette élégante tuerie?

— J'ai deux raisons : je venge ceux dont tu as fait le malheur, et je préserve ceux dont tu empêchais le bonheur.

— Qui est-ce que tu venges?

— Christiane et moi.

— Christiane?

— Je sais tout. Je sais l'infâme marché que tu as imposé à la pauvre mère qui te demandait la guérison de son enfant. Je sais que tu as trouvé moyen, misérable, de salir une femme avec sa pureté même, et que tu lui as fait un remords de l'amour maternel!

— Qui t'a conté cela?

— Quelqu'un que tu n'oseras pas démentir. Christiane.

— Christiane est vivante! s'écria Samuel bondissant.

— C'est Olympia.

— Et je ne l'ai pas reconnue! Ah! tu fais bien de me tuer, Julius, je n'aurais pas pu vivre avec ce remords.

— Oui, Christiane est vivante, et elle m'a tout dit. Et comprends-tu à présent ce que j'ai à venger? Ma femme torturée, désespérée, réduite à se tuer, et, après qu'un prodige l'a eue sauvée, réduite à se cacher de honte, à m'éviter, à passer sa vie dans la solitude et dans les larmes; ma maison désolée et vide; toute mon existence renversée, ruinée, perdue; voilà ce que je punis; voilà la dette que tu as à me payer; voilà les vingt années de deuil

et de misère que ne compenseront pas, avoue-le, les soixante minutes que tu vas mettre à mourir.

— Pas même soixante, interrompit Samuel Gelb. J'ai le regret de t'apprendre que l'heure marche, tandis que nous nous livrons à cette conversation fraternelle, et que, pour te payer ma dette, je ne possède plus que quarante minutes.

Mais, reprit-il, tu disais que tu ne me tuais pas seulement par vengeance, que c'était aussi une mesure de précaution. Tu m'as dit qui tu venges; dis-moi qui tu préserves.

— Qui je préserve? Frédérique et Lothario.

— Lothario vivant aussi! s'écria Samuel, qui ne put s'empêcher de tressaillir sur sa chaise.

## XXXI

### DEUX MORTS.

Samuel Gelb, atterré, ne pouvait que répéter ces mots: Lothario vivant! Lothario vivant!

— Oui, dit Julius, il va épouser Frédérique. C'est pour cela que je meurs avec toi. Il faut que je meure pour que Lothario puisse épouser Frédérique; il faut que tu meures pour que tu ne puisses pas la lui disputer.

— Lothario vit! répéta encore Samuel ne revenant pas

de sa stupéfaction, et il va épouser Frédérique! Ah! çà, tout ce que j'ai essayé m'a donc avorté dans les mains! Je n'ai pas plus réussi contre un enfant que contre l'empereur Napoléon! Lothario épouser Frédérique! misérable impuissant que je suis! Quoi! moi, Samuel Gelb, j'ai combiné toutes les ressources de mon intelligence, j'ai construit un piége auquel j'ai pensé pendant un mois, j'y ai poussé ce frêle et confiant jeune homme, et...

— Et c'est toi qui y es tombé, répliqua Julius. Non, Samuel, tu n'es pas impuissant, c'est l'homme qui l'est. Tu as voulu te passer de Dieu. Tu as fait de ta volonté ton unique Providence. Tu n'as cru qu'en ton orgueil. Alors Dieu a tourné contre toi tous tes projets. Où tu voyais le port il a mis l'écueil. Moi que tu méprisais, parce que je n'avais pas la prétention de substituer ma volonté aux lois providentielles, parce que je laissais faire Dieu, j'ai trouvé tout ce que tu as cherché. J'ai été le chef suprême de la Tugendbund. Et dans ce moment même nous voilà en présence, moi le faible et toi le fort; lequel tient et domine l'autre, dis? Crois-tu encore à l'homme tout-puissant, seul créateur du ciel et de la terre? Vois où tu en es arrivé après tant d'efforts inouïs et persévérants : la révolution contre Charles X a donné le trône à Louis-Philippe; ta trahison contre les chefs de la Tugendbund leur a donné ta vie; ta machination contre Lothario lui a donné Frédérique!

— Ne me parle pas de cela! s'écria Samuel avec rage. Ne prononce pas ces deux noms de Frédérique et de Lothario. Parle-moi de tout, excepté de cela.

— Ah! tu es jaloux?

— Lothario épouser Frédérique ! Non, dis-moi que cela n'est pas, qu'il est mort, que tu lui as brûlé la cervelle, qu'il a souffert en mourant, que j'ai réussi à le faire malheureux...

— Tu as réussi à le faire heureux un peu plus tôt. Car c'est le duel de Saint-Denis qui a été l'occasion de la démarche de Christiane et de la résolution que j'ai prise de nous supprimer, toi et moi, pour faire place au soleil de ces deux jeunes cœurs. Au fond, Frédérique et Lothario devraient t'être reconnaissants, c'est toi qui les marie.

— Eux se marier ! dit Samuel, bondissant debout. Et par moi ! Non, c'est impossible ! je ne veux pas !

— Ils se passeront bien de ton consentement.

— Oh ! mais c'est horrible ! s'écria Samuel en marchant de long en large comme une hyène dans sa cage. Savoir que celle qu'on aime se marie, et être en prison, et savoir qu'on va mourir !

— Tu es puni, dit Julius. Tu vois maintenant que...

Il n'acheva pas. Il porta tout à coup la main à sa poitrine, comme s'il venait d'y sentir une morsure violente. Son visage devint tout pâle.

— Déjà ! dit-il.

Samuel accourut.

— Tu vois que je ne te trompais pas, dit-il, et que tu es empoisonné. Voyons, il est peut-être temps encore. Veux-tu que nous sortions? Nous boirons le contre-poison, et j'irai tuer Lothario.

Julius ne répondit pas.

Seulement il s'appuya sur la table, de crainte de tomber.

— Je t'en prie, insista Samuel. Je veux bien mourir, mais je ne veux pas que Lothario épouse Frédérique. Viens, il est encore temps ; je te sauverai, je te le promets.

— Quel bonheur ! dit Julius ; tu m'avais dit quarante minutes, mais, Dieu merci ! ma constitution affaiblie n'ira pas jusque-là. Je sens que je vais être délivré.

— Au nom de l'autre vie que tu espères, supplia Samuel, sortons. Laisse-moi aller tuer Lothario ; je te jure que je me tuerai après.

Julius le regardait avec des yeux tout grands ouverts qui avaient l'air de ne pas voir.

Par instants, une contraction convulsive courait sur son visage.

— Viens, je te sauverai.

Au moment où Samuel prononçait ces paroles, la tête de Julius tomba lourdement sur la table.

Samuel avança la tête pour le retenir ; mais la secousse avait dérangé l'équilibre du corps. La tête rebondit, et Julius roula, déjà roide, à terre.

— Nature de femme ! s'écria Samuel avec désespoir. Il n'a pas pu vivre dix minutes de plus ! Imbécile ! Il est trop tard.

Il mit un genou en terre, et souleva la tête de Julius.

Julius sembla faire un effort immense.

— Ecoute, dit-il.

— Quoi ? fit Samuel.

— Ne sois pas jaloux, murmura Julius avec difficulté, et en mettant un intervalle d'une parole à l'autre... Tu es

assez puni... Tu ne pouvais pas épouser Frédérique... C'est ta fille !

— Ma fille ! s'écria Samuel bouleversé.

— Oui, Christiane est sa mère... Adieu... Je te pardonne.

Julius se tut. Le souffle expira sur ses lèvres.

Il venait de mourir.

Samuel lâcha la tête qu'il tenait dans ses mains, et se leva.

— Ma fille ! pensait-il. Frédérique est ma fille !

Et toute son âme était absorbée dans cette pensée.

Il se remit à marcher, sans réflexion précise, et absolument envahi par cette révélation si inattendue.

— Frédérique ! ma fille ! répéta-t-il. Je m'étais donc trompé sur la nature de mon amour. Ma fille ! ma fille !

Il regarda l'heure à sa montre.

— Encore dix minutes, dit-il.

Ainsi, lui l'égoïsme, la personnalité, il avait eu avec lui, pendant dix-sept ans, un être né de lui, plus lui que lui-même, en qui il aurait pu vivre et se renouveler. Qui sait le changement qu'aurait introduit peut-être dans son cœur et dans son esprit un pareil secret, s'il l'avait connu ? Qui sait quelle douceur, quelles consolations, sa fille eût pu mettre dans son caractère et dans ses aigreurs ? Qui sait quelle puissance cela eût pu ajouter à son énergie, de travailler pour un autre, et ce qu'aurait gagné son égoïsme à devenir du dévouement ?

Et ce renfort qu'il avait à son côté, cet encouragement de tous les jours, ce redoublement d'ardeur, sa fille, il l'avait ignorée. Ah ! ce n'était pas là sa moindre punition,

d'apprendre qu'il avait eu une fille au moment où il ne l'avait plus.

Et cependant il ne pouvait s'empêcher de rendre grâces au hasard étrange qui, mettant ainsi sa fille sous son toît et la lui faisant aimer, s'était opposé à ce qu'il devînt son mari, et avait mis entre eux, d'abord Lothario, et ensuite Julius.

Et le Satan se dit, à cette heure solennelle :

— Ah ! décidément, est-ce qu'il y aurait quelque part une force et une justice supérieures aux nôtres? Est-ce que vraiment Dieu dispose ?

A ce moment il se sentit chanceler.

Il s'arrêta, son regard devint fixe.

Puis il tomba à la renverse, la tête sur les pieds de Julius.

Il était mort.

C'est alors que la porte s'ouvrit, et que Christiane et Frédérique entrèrent, conduites par le jeune homme.

Elles se trouvèrent devant deux cadavres.

— Trop tard ! s'écria Christiane. A genoux, ma fille, et prions Dieu.

## XXXII

### DEUX MARIAGES.

Six semaines après la scène lugubre que nous venons de raconter, deux femmes étaient agenouillées sur une tombe dans le cimetière de Landeck.

Frédérique et Christiane n'avaient pas quitté le château d'Eberbach depuis la mort de Julius. Elles n'avaient pas voulu abandonner l'être cher et dévoué qui s'était scellé sous terre pour faire place au bonheur de sa fille.

Tous les jours, lorsque le soir tombait, la mère et la fille sortaient du château, et allaient au cimetière.

Là, à travers l'épaisseur du sol, elle causaient avec celui qui s'en était allé, et il leur semblait que l'absent redevenait présent pour quelques minutes. Elles le voyaient, elles lui parlaient, et lui aussi les voyait et leur parlait.

A genoux, pour se rapprocher de lui davantage, elles lui reprochaient de les avoir quittées. C'étaient de tristes et tendres effusions où, douleur, reconnaissance, amour, elles répandaient tout leur cœur. Le mort tressaillait dans sa tombe. Oh! l'on n'est vraiment mort que quand on est oublié, et jamais Julius, à aucun moment de son existence, n'avait plus vécu que maintenant, dans de tels souvenirs et dans de telles larmes.

Les premières de ces entrevues des deux femmes avec le mort si cher furent mornes et navrées. D'abord, la mort de ceux qu'on aime produit l'effet de l'arrachement. Toutes les fibres de l'âme se déchirent et saignent.

Mais la Providence, qui veut que l'humanité regarde en avant et ne s'absorbe pas dans le regret du passé, cicatrise toujours les blessures les plus profondes. Le désespoir s'apaise, et comme, après tout, on est sûr de rejoindre dans la tombe ceux qu'on y a déposés, on prend patience, et l'on regarde la mort comme un rendez-vous où l'on ne tardera pas à se retrouver tous.

Et puis, il n'y a rien de plus calmant qu'un cimetière, surtout un cimetière de campagne. Dans les villes, les cimetières ne sont ouverts que le jour. La foule y abonde, c'est une promenade ; la curiosité y flâne et y bavarde ; les marbriers et les maçons vous y poursuivent, vous faisant leurs offres de services et offensant la sainteté de la mort du scandale de la spéculation. Pas de silence, pas de respect, pas de piété.

Mais dans les villages, les morts dorment tranquilles. Pas d'oisif qui vienne les importuner. La solitude leur laisse le repos, si bien mérité après la vie.

Pas de grilles et de gardiens qui interrompent la prière à une certaine heure. Le cimetière n'est jamais fermé. Vous pouvez y pleurer la nuit; et c'est la nuit seulement qu'il fait bon aller sur les tombes. C'est la nuit que les morts remuent dans leurs fosses et répondent à ce que vous leur dites. C'est la nuit qu'on entend leur voix dans le faible bruissement des herbes. Il n'y a de tombes que la nuit.

Ce soir-là, le ciel bleu s'inondait de lune. Le temple de Landeck éclatait comme un mur de neige. Septembre retenait son souffle. Les oiseaux dormaient dans leurs nids, et l'on aurait dit qu'on entendait le mouvement des étoiles. Il y avait une telle douceur dans toute la nature, que Christiane et Frédérique se sentaient le cœur tout attendri.

Il était impossible que le même Dieu qui avait fait tant de choses douces, le ciel si souriant, la brise si caressante, les fleurs si parfumées, fût plus méchant que sa création et séparât à jamais ceux qui s'étaient aimés. Ce calme de la nature était une promesse.

Tout cela, rayons, haleines et senteurs, disait à la mère et à la fille :

— Essuyez vos pleurs, vous le reverrez. Il dort; mais il se réveillera.

Et comme Frédérique avait en elle une pensée qu'elle tâchait d'écarter, ne voulant, sur cette tombe, penser qu'à son père, cette nuit sereine et calmante lui disait encore tout bas :

— Pense à Lothario, tu le peux sans scrupule. C'est pour que tu sois heureuse que ton père est mort. Sois heureuse, il t'en remerciera de là-haut.

Au moment où il semblait à Frédérique que son âme entendait ces paroles murmurées par une voix inconnue, un bruit d'herbes froissées derrière elle lui fit involontairement tourner la tête.

Elle aperçut Lothario.

A la vue de celui dont elle était séparée depuis si longtemps, elle se sentit défaillir, et elle demanda pardon à son père mort d'être si joyeuse.

Christiane avait vu Lothario. Elle lui laissa le temps de s'agenouiller et de prier.

Puis se levant :

— Venez, enfants, dit-elle.

Tous trois sortirent du cimetière sans dire une parole.

Mais lorsqu'ils furent dans le sentier qui conduisait au château :

— Embrassons-nous tous trois, dit la mère; et aimons-nous bien, car celui qui nous aimait le plus est parti.

— Vous êtes bonne, ma mère, s'écria Frédérique, comprenant que Christiane avait dit : Embrassons-nous tous trois, pour qu'ils eussent le droit de s'embrasser tous deux.

Chaste et pure étreinte, où la mère sanctifiait les amoureux.

Ils revinrent ensemble au château, et ce fut une bonne soirée après ces tristes semaines.

Lothario avait reçu en Amérique une lettre de son oncle qui le rappelait en toute hâte. Il était accouru, et avait trouvé à Paris une lettre de Christiane, par laquelle il avait appris le noble et douloureux dévouement du comte.

Mais Christiane ne voulait pas que sa fille restât dans ces idées pénibles. Frédérique n'était pas dans l'âge de la souffrance. D'ailleurs, elle avait déjà eu plus que sa part dans ces dernières années. La pauvre mère refoula elle-même son deuil, et tâcha de sourire pour faire sourire sa fille.

Elle voulut que Lothario racontât son voyage, et les tempêtes de la mer, et le soleil de l'Amérique. Puis elle

parla de l'avenir et du mariage de ses enfants, qu'elle autoriserait aussitôt que l'année de deuil serait finie.

Lothario et Frédérique lui baisèrent les mains, et s'endormirent sur cette chère espérance.

A partir de ce jour, l'horizon s'éclaircit peu à peu pour ces trois cœurs si durement éprouvés.

Le château recommença à vivre et à espérer.

Gamba était là, content de respirer en plein air, et d'avoir une pelouse où il pouvait, de temps à autre, étonner les domestiques de quelque cabriole impossible.

Gretchen était revenue de Paris. Christiane et Frédérique avaient exigé qu'elle logeât désormais au château, et elle y avait consenti pour ne pas les quitter dans leur affliction.

Il était convenu qu'elle se marierait avec Gamba le même jour que Frédérique avec Lothario.

Les semaines et les mois passèrent ainsi, entre le regret et l'espérance, s'éloignant de la tombe et se rapprochant du lit de noce.

Cependant, Gamba se sentait par moments un peu humilié de manger un pain qu'il ne gagnait pas. Lui, homme, il était nourri par des femmes !

Depuis qu'il avait renoncé à son noble métier de saltimbanque, il n'avait pas possédé en propre une baïoque d'Italie, ni un kreutzer d'Allemagne, ni un sou de Paris.

Il avait beau se dire que Christiane ne faisait que lui rendre ce qu'il avait fait pour elle, et que, si elle lui donnait le pain, il lui avait donné la vie, son orgueil d'acrobate se révoltait à l'idée qu'il ne se suffisait pas à lui-même, qu'il ne travaillait pas, qu'il n'avait aucune indus-

trie, et qu'il n'était plus qu'un grand fainéant à qui l'on donnait la becquée comme à un enfant ou à un infirme.

Infirme ! lui, l'homme-muscles, lui qui faisait un si prodigieux usage de ses bras et de ses jambes !

Gamba chercha donc quelle spéculation il pourrait entreprendre et quel métier il pourrait exercer.

Pour lui, après l'honorable profession de saltimbanque, qui ne lui aurait pas été permise par Christiane ni par Gretchen, il n'y avait plus au monde que la profession de gardeur de chèvres.

Les chèvres aussi sont des saltimbanques. Au moins, les tours de force qu'il ne pourrait plus faire lui-même, Gamba les verrait faire à ses chèvres. Il les verrait se pendre au bord des précipices, sauter sur les abîmes, enjamber les gouffres. Elles lui rappelleraient son passé. Ce serait toujours cela. Ne pouvant plus être acteur, il serait spectateur.

Son parti fut pris aussitôt.

Il avait quelques économies, dues aux libéralités de Christiane. Il sortit un matin avant le jour, et rentra le soir, escorté d'un peuple de chèvres.

Il avait battu tout le pays, et il avait acheté toutes les chèvres des environs.

Il adjoignit son emplette au troupeau de Gretchen, et dorénavant son existence eut une raison d'être. Sa fierté fut satisfaite. L'exploitation de son troupeau lui rapporta plus qu'il ne lui fallait pour vivre, et il put se rendre ce noble témoignage qu'il n'était à charge à personne.

Dès lors, la joie régna dans l'âme de Gamba. Sa vie fut pleine. Quand il songeait au passé, aux sauts de carpe

sur les places publiques, à la souplesse des articulations, à l'agilité, à la vivacité, à la grâce, il avait ses chèvres ; quand il songeait à l'avenir, au bonheur de ne pas vieillir dans l'isolement, au besoin d'avoir près de soi quelqu'un qui s'intéresse à vous, qui vous aime, qui vous sourit, il avait Gretchen.

Rien donc ne manquait à ses instincts : Gretchen faisait la joie de son cœur, et ses chèvres la joie de ses jarrets.

Tout arrive, même ce qu'on désire, a dit un poëte.

Le 26 août 1831, le jour se leva gaiement sur le château d'Eberbach. Quoique ce ne fût pas un dimanche, toute la maison et tout le village de Landeck mettaient leurs habits de fête. Le temple s'emplissait de fleurs. Tout Landeck était invité à un grand dîner et à un grand bal qui devaient avoir lieu dans la cour du château, à l'occasion du double mariage de Frédérique avec Lothario et de Gamba avec Gretchen.

Tout le monde achevait de s'habiller pour se rendre au temple. Gamba, prêt depuis longtemps, errait du perron à la grille, en proie à une préoccupation évidente.

De temps en temps il sortait et jetait un regard inquiet sur la route.

Il attendait quelque-chose ou quelqu'un qui ne venait pas.

Enfin, Frédérique parut, et il fallut se mettre en route. Quelque satisfaction qu'éprouvât Gamba de la réalisation d'un vœu caressé si amoureusement, il ne put effacer entièrement de son front une ombre de contrariété. Son bonheur était incomplet.

Le cortége franchit la grille... A ce moment, un bruit vague se fit entendre au loin.

— Attendez! s'écria Gamba, dont le visage se mit à rayonner; les voici!

Le bruit se rapprochait rapidement, et l'on ne tarda pas à distinguer une musique bizarre où les fifres, les tambours de basque et les castagnettes s'accompagnaient de cris gutturaux et d'exclamations aiguës.

Presque aussitôt une voiture déboucha au tournant du chemin.

— Ici! cria Gamba en se jetant à la tête des chevaux.

La voiture s'arrêta court, et il en descendit une troupe de bohémiens, hommes et femmes, bariolés, pailletés, dorés, étincelants.

— En avant maintenant! dit Gamba. Nous sommes au complet.

On se mit en marche, au bruit retentissant des fifres et des cymbales. Pour charmer les yeux en même temps que les oreilles, tandis que la moitié des bohémiens entrecognait les cuivres et râclait les boyaux, l'autre moitié dansait, sautait, cabriolait, faisait la roue, tourbillonnait, courait au galop sur les mains.

Gamba était ravi. Ces nobles exercices, qui avaient été l'étude constante de son enfance et de sa jeunesse, le transportaient, l'empoignaient, le grisaient.

L'enthousiasme lui montait au cerveau. Il riait, il applaudissait, il battait des mains, Il avait des démangeaisons dans les mollets.

A chaque instant, il se retenait, de peur de céder à l'envie immense qu'il avait de marcher sur la tête. Il ne fal-

lait pas moins que la présence de Christiane et le regard de Gretchen pour l'empêcher de rouler dans la poussière ses beaux habits de noce et sa gravité de marié.

Il luttait. Mais pourquoi la route était-elle si longue? Pourquoi les beaux tours de force de ses amis étaient-ils si tentants? Le désir devenait plus fort et plus irrésistible à chaque pas du cortége et à chaque gambade de la bande.

Un incident vint conspirer contre Gamba et acheva la déroute de sa majesté chancelante. Parmi les bohémiens, il y en avait un presque enfant, qui commençait le métier, et qui avait plus de témérité que d'adresse. Cela suffisait pour le vulgaire, mais non pour un artiste comme Gamba, qui haussait les épaules et faisait les gros yeux au petit bohémien.

— Mal, lui disait-il tout bas. Ce n'est pas cela. Du jarret, malheureux! plus de reins! Mais va donc!

Et il s'irritait, et il était sur le point de s'élancer pour joindre l'exemple au précepte.

Le petit bohémien entendait les critiques de Gamba, et, comme il arrive toujours des critiques qu'on écoute, il se troublait, il doutait, il perdait la tête.

Si bien qu'à quelques pas du temple, tout Landeck, rangé en double haie, regardant entrer la noce, et le pauvre petit, ébloui de tant de foule et étourdi de tant de reproches, voulant faire la chose du monde la plus simple : la roue, posa ses mains à faux, inclina de côté, et s'étala de son long par terre, au milieu des éclats de rire universels.

Gamba n'y tint plus. Oubliant tout pour ne plus penser

qu'à son art humilié en public, il se précipita la tête par terre, exécuta lestement ce que le petit bohémien avait manqué, et alla retomber debout sur ses pieds au seuil du temple.

Ce fut ainsi qu'il inaugura l'austère cérémonie de son mariage.

Il nous reste à raconter comment il la parfit, et comment il entra le soir dans la chambre de sa femme.

La journée fut pleine de joie et de tumulte. Après le dîner les danses commencèrent. Les bohémiens en furent naturellement l'ornement principal.

Le petit bohémien prit vingt revanches de sa chute malheureuse. Gamba convint qu'il avait contribué à cette chute par ses critiques intempestives, et reconnut qu'on n'améliorait les artistes que par des éloges.

Il donna lui-même une représentation extraordinaire de tous les tours dont il avait autrefois émerveillé les gondoliers de Venise et les lazzaroni de Naples. Notre ancien ami le bourgmestre Pfaffendorf, qui, pour être plus vieux de dix-huit ans, n'en était pas moins gaillard, et qui avait profité de sa ressemblance avec une tonne pour se faire emplir de vin, déclara qu'il n'y avait là rien de difficile, et que, tout vieux qu'il était, il en ferait autant que Gamba.

Ce qui lui fut une occasion de se poser en zéphir sur le dossier d'une chaise, et de s'écrouler majestueusement sur l'herbe molle.

Vers dix heures, Christiane, Frédérique et Lothario se retirèrent.

Gretchen resta jusqu'à minuit. Alors les femmes la conduisirent à sa chambre.

Quand elles redescendirent, les hommes avaient disparu; les lumières étaient éteintes. Il n'y avait plus dans le jardin que la solitude et la nuit.

Au bout d'une demi-heure, Gretchen, inquiète de ne voir venir personne et de ne plus entendre aucun bruit, ouvrit sa croisée.

Elle aperçut avec étonnement une corde qui venait s'attacher au balcon de fer qui garnissait la fenêtre.

L'autre bout de la corde, autant qu'elle pouvait distinguer dans l'obscurité, allait rejoindre un arbre placé à une cinquantaine de pas. Au moment où elle se demandait ce que faisait là cette corde, des torches s'allumèrent dans le jardin qu'elles illuminèrent comme en plein jour, et Gretchen vit tout à coup Gamba perché dans l'arbre, appuyé de la main droite à une branche, et posant les pieds sur la corde.

Gretchen, effrayée, voulait crier; mais elle craignit qu'un cri ne surprît Gamba et ne lui fît perdre l'équilibre. Elle se retint, pâle de terreur.

Gamba lâcha la branche, et se mit à marcher sur la corde, souriant et tranquille, aussi à l'aise que s'il eût été sur le sable de l'allée.

Une minute après, il sautait lestement dans la ehambre.

Des applaudissements frénétiques retentirent dans le jardin.

Gamba se pencha au balcon :

— C'est bien, dit-il; gens de Bohême et de Landeck, demain.

Nous en étions au moment où Julius demandait à Samuel s'il était bien sûr que Lothario fût allé à Enghien l'avant-veille.

— Je ne suis pas plus sûr qu'il y soit allé avant-hier, dit Samuel, que je ne suis sûr qu'il y soit allé aujourd'hui.

— Aujourd'hui? demanda Julius. Est-ce qu'il est encore sorti à cheval?

— Je l'ai rencontré en venant, répondit Samuel. Il était à cheval, en effet.

— Où l'as-tu rencontré?

— Je venais de chez moi. Je l'ai rencontré sur le boulevard, à la hauteur de la rue du Faubourg Saint-Denis. Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve, dit Julius en s'asseyant et en s'accoudant sur la table, qu'il allait du côté d'Enghien.

— On peut aller du côté d'Enghien sans aller à Enghien, reprit Samuel en couvant Julius d'un regard froid; et l'on peut aller à Enghien sans y aller pour Frédérique.

— Ainsi, tu penses qu'il y allait? dit le comte d'Eberbach.

— Et quand ce serait, s'écria Samuel, comme irrité, quoi de plus naturel? Nous sommes en avril; les feuilles poussent, l'air est tiède et doux. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un jeune homme, qui a un cheval, aime mieux l'haleine printanière des bois que l'haleine empestée des rues? La vallée de Montmorency est célèbre et gracieuse. Il y a moins de foule qu'au bois de Boulogne, Pourquoi ne se promènerait-il pas par là?

— Il rencontrera Frédérique, dit Julius, comme se parlant à lui-même.

— Il la rencontrerait, continua Samuel, que je suis encore obligé de t'avouer que je ne verrais encore là rien de miraculeux et de contre nature. La même brise d'avril qui fait chercher les bois à Lothario ne peut-elle pas les faire chercher à Frédérique? Il sort de Paris, et il a raison; elle sort de sa maison, et elle n'a pas tort. Pourquoi veux-tu qu'elle soit moins sensible à la douceur du temps que lui? Une fois dehors, elle va aux endroits les plus charmants; ne faut-il pas qu'elle aille aux endroits les plus hideux? Elle aime les bords du lac; ne vas-tu pas exiger qu'il se mette à les haïr? Alors crève-lui les yeux. Sortant au même moment et allant au même endroit, tu trouverais étrange qu'ils ne se rencontrassent pas. Et, après tout, il serait allé faire une visite à la femme de son oncle, le grand mal!

— Après ce que j'ai fait pour lui! s'écria Julius en se levant de son fauteuil.

— Tu as été absurde, répondit froidement Samuel. Tui lui as donné ta femme, et tu veux qu'il la refuse.

— Qu'il la refuse! dit Julius les poings serrés.

— Entendons-nous. Je n'accuse pas Frédériqu e, ni to non plus. Nous sommes tous deux bien tranquilles sur sa pureté. Je ne parle que de son cœur. En d'autres termes, tu leur as dit: Aimez-vous! Et maintenant, tu ne veux pas qu'ils s'aiment?

— Je ne veux pas qu'ils se le disent.

— Mais c'est toi qui le leur as dit, insista l'implacable Samuel.

— Parce que j'ai été généreux pour lui et pour elle, reprit Julius, est-ce à eux de m'en punir, et doivent-ils

me faire une souffrance du bonheur que je leur ai donné? Ah! tu as raison, il y a des instants où je trouve comme toi que j'ai été absurde, et où je me repens de ce que j'ai fait. Je m'en veux de ne pas leur avoir laissé leur souffrance, et de l'avoir prise pour moi. Ah! Samuel, j'ai peur de devenir méchant. Je le reconnais aujourd'hui, la méchanceté n'est que l'impuissance.

Samuel réprima une contraction des lèvres imperceptible.

— N'ai-je pas fait pour eux tout ce que j'ai pu? poursuivit Julius. N'ai-je pas tout sacrifié pour rassurer les plus ombrageuses appréhensions de Lothario? Ne me suis-je pas comporté vis-à-vis de Frédérique comme envers la fiancée de mon fils? J'ai poussé ce scrupule si loin que, tout cet hiver, je me suis imposé l'obligation stricte de ne jamais parler à Frédérique que devant toi, devant lui ou devant madame Trichter. Jamais de tête-à-tête, pas même en plein jour. Et, au premier semblant de soleil, je me suis séparé d'elle, je l'ai installée à Enghien, et je suis resté ici. Voilà pourquoi je l'ai épousée : pour ne plus la voir! Franchement, est-ce assez d'abnégation?

— Tu n'as fait que ton devoir, répliqua Samuel impitoyable. Tu as subi les conséquences de ta première faute, tant pis pour toi. Qui te forçait à te mettre dans une situation aussi difficile? Tu n'as que ce que tu mérites. Tu as donné Frédérique à Lothario; elle lui appartient. Il faut donc, bon gré mal gré, que tu y renonces. En te séparant d'elle, tu payes ta dette, voilà tout.

— Ma dette! s'écria Julius, agité par le calme de Samuel. Et Lothario ne me doit-il donc rien, lui? A-t-il le

droit de répondre au dévouement par l'égoïsme, au service par l'ingratitude? Je ne lui ai pas donné Frédérique, je la lui ai léguée; qu'il attende que je sois mort. Je respecte sa jalousie, pourquoi ne respecterait-il pas la mienne?

— Il est le mari, et tu es le père, dit Samuel. Un mari peut être jaloux; un père, non.

— Ah! tu m'exaspères avec tes raisonnements qui me retournent sans pitié sur tous les côtés déchirants de mon imprudence! Fausse et douloureuse destinée que la mienne! Gardien d'une jeune fille qui porte mon nom, et dont je ne puis être ni le mari ni le père, je n'ai pas le droit de m'irriter de l'amour d'un autre pour ma femme, et il a le droit de s'offenser du mien.

— Je ne te dissimule pas, reprit Samuel avec son mauvais sourire, que ta position me paraît assez bizarre.

— Samuel, dit le pauvre malade, tu as une manière de me consoler qui redouble ma souffrance. Tu finiras par me rendre fou. Il y a des moments où j'ai envie d'enlever Frédérique, ma femme après tout, et de l'emmener en Allemagne, à Eberbach. Il y a des moments où la tentation du suicide me prend.

— Tu suicider! répéta Samuel d'un certain ton.

— Oui, je le comprends, je vais mourir, n'est-ce pas? C'est cela que tu veux dire? Mais qu'elle vienne donc enfin, cette mort tant prédite! N'ai-je donc pas été assez secoué, assez troublé, assez tourmenté depuis que je suis au monde? J'ai bien gagné le repos. Ah! que la tombe s'ouvre et que le froid de la terre glace les dernières flammes qui me dévorent le cœur! Mon bon Samuel, tu me réponds

Et il ferma la croisée.

Et cependant, Christiane était agenouillée dans sa chambre, et elle disait :

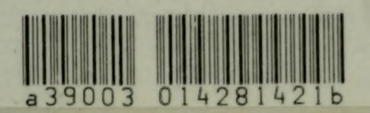
— Allons! la miséricorde divine est infinie. Au moins, ma fille sera heureuse. Mon pauvre Julius, je t'en veux de ce que tu as fait ; mais, hélas! à ta place, j'en aurais fait tout autant.

FIN DE DIEU DISPOSE.

# TABLE

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.


a39003 014281421b

